

DEUX SINGES EN HIVER

Cinq ans d'ivresse sur la route du monde

Alexandre & Grégory Perrachon

*Parce qu'un con qui roule va toujours plus loin qu'un intellectuel assis,
Alex & Greg sont partis à vélo pour dépasser leur connerie.*

À nous, par pur narcissisme.

MIEUX VAUT



42.17
ROUTARD QUE JAMAIS!

PRÉFACE

Un tout p'tit village du sud de la France. À mi-montée, une grande maison en pierre cachée dans les bambous. J'en suis un peu la gardienne lorsque j'ouvre les volets pour accueillir les vacanciers qui viennent séjourner quelque temps au soleil. Ce jour-là, il pleut à verse depuis le matin. J'attends Arnaud qui a atterri la veille d'Australie. Assise dans un fauteuil, je regarde les nuages qui filent dans le ciel. Soudain devant la porte, je ne l'ai pas entendu arriver : un mec à vélo tout encapuchonné de gris jusqu'aux sacoches.

— Bonjour, je suis Alexandre. J'arrive de Bordeaux, j'étais à Millau ce matin.

— Ah ? De Millau sous la pluie ?

La route descend à travers les Cévennes, mais quand même !

Nous attendons ensemble son ami. En casse-croûtant du pain et du fromage qu'il sort de ses plastiques, il me parle de Deux singes en hiver, d'un tour du monde à vélo avec son frère, de son amoureuse. Rencontre improbable pour la sédentaire que je suis d'un gars tout simple, presque timide, qui tout à coup déboule avec sa jeunesse, ses voyages et tout ce que ça représente de se barrer comme ça plusieurs années. Rencontre immédiate aussi, plus tard entre le reste de la troupe et ma tribu. Le dernier soir, un repas partagé jusque tard dans la douceur d'une nuit étoilée. Au milieu des rires et des conversations, une petite phrase vient de s'imprimer pour longtemps : il suffit de comprendre pourquoi on a peur. Et puis au moment du départ, quelque chose d'essentiel que nous n'avons pas su nous dire.

Voilà comment ils débarquent dans votre vie ces deux gars-là ! Pas pour déranger, mais à vous chambouler un quotidien que l'on trouve tout à coup bien trop raisonnable. Sans fioriture, avec une détermination à vous faire déboulonner vos certitudes.

Leur livre est beau. Parce qu'ils sont sincères. Alex et Greg sont curieux, indépendants, provocateurs, assoiffés, drôles, émou-

vants, déconneurs. Et ils ne lâchent rien ! Ils n'ont pas la langue dans leur poche, leurs personnalités et sensibilités différentes enrichissent le récit de chroniques savoureuses.

J'aime leur liberté. La liberté de choisir sa vie : à chaque galère, à chaque moment vécu, à chaque croisée des chemins. Même pas peur ! On se fait parfois secouer dans ce que nous imaginions d'un pays, d'un peuple. Dans notre pensée, nos vues d'ici sans être allés voir là-bas. Ils sont cash, pas de temps à perdre en états d'âme inutiles. Suivre son instinct, aller de l'avant. Vivre !

J'aime leur liberté de ton. Leur écriture elle aussi va droit à l'essentiel. Avec l'exigence de transcrire leur vérité de l'instant présent. À vous faire rêver aussi, que tout est possible...

Notre part d'humanité se reflète dans les yeux de l'autre,
Où qu'elle, ou qu'il porte son regard.
C'est peut-être cela que nous n'avions pas su nous dire...

Marie-Claire Mazeillé

PS : même si je suis restée le cul sur une chaise, à les lire, je suis devenue un peu moins con :-)

PRÉLUDE À L'AVENTURE

par Grégory

L'idée de ce tour du monde m'est apparue un jour de mai 2007, en pleine révision d'une licence d'économie qui devait finalement ne jamais me servir. Depuis ce jour, je pensais constamment à ce périple, préparant même longtemps un parcours jeté aux ordures quelques semaines avant le départ. Je rêvais de partir seul à la découverte de tribus isolées, découvrir le monde, me faire accepter par un clan mongol et épouser la fille du chef, traverser des océans en voilier, m'enivrer sur les effluves du Yang-Tsé-Kiang¹, devenir roi du Kafiristan². Les motivations farfelues ne manquaient pas.

Dans un autre ordre d'idée, je songeais surtout à m'écarter d'une vie toute tracée études-travail-retraite dont la perspective m'ennuyait d'avance. Quelques mois plus tôt, j'avais signé un CDI de conducteur de travaux en sachant pertinemment que je le quitterais rapidement pour réaliser ce rêve d'évasion. Une des raisons pour lesquelles je ne comprendrai jamais ceux qui s'accrochent à un job comme si leur vie en dépendait. Si une entreprise me veut maintenant, pourquoi me refuserait-elle des années plus tard avec l'expérience d'un tour du monde en plus ? La plupart des gens qui envisagent un tel projet le voient d'abord comme un obstacle à la bonne marche de leur vie au lieu de l'appréhender comme un atout. Beaucoup abandonnent alors avant le départ, par peur de trop s'isoler du reste du monde, de perdre le confort accumulé par quelques années de travail, parce qu'il n'y a rien de naturel à changer de vie du jour au lendemain.

À Noël 2010, j'annonce à qui veut l'entendre que je partirai en solitaire d'ici six mois. Les quelques amis un temps intéressés n'ont plus donné de nouvelles à ce propos, et je n'ai volontairement relancé personne afin de tester les motivations. Hors de

question de s'encombrer d'un partenaire à moitié motivé par le risque et l'ivresse du voyage.

Trois semaines plus tard, de retour dans notre appartement parisien pour reprendre le boulot, mon frère Alexandre m'annonce qu'il a pris la décision de m'accompagner : il y voit une occasion unique de partir à l'aventure et ne se sent pas prêt à me savoir arpenter le globe tout en restant dans sa routine.

Alex est directeur artistique dans une agence de com' parisienne et adore son travail. Peu sportif, il prend le risque de tout plaquer pour un départ autour du monde qui ne se représentera sûrement jamais à lui. Nous avons toujours été très complices. Je sais qu'il est le partenaire idéal pour ce projet et je n'ai même pas besoin de lui donner mon approbation. Désormais, tout est planifié en duo. À respectivement 25 ans pour Alexandre et 27 pour moi, nous nous élançons dans une aventure dont nous ne connaissons ni le but précis, ni la destination finale. Inconditionnels d'Audiard, du cinéma de l'époque et des vertus de l'alcool, c'est tout naturellement que nous avons été inspirés par les protagonistes d'Henri Verneuil dans son film *Un singe en hiver*, qui usent de la boisson pour voyager de par le monde.

“Le véhicule, je le connais: je l'ai déjà pris. Et ce n'était pas un train de banlieue, vous pouvez me croire. M. Fouquet, moi aussi, il m'est arrivé de boire. Et ça m'envoyait un peu plus loin que l'Espagne. Le Yang-Tsé-Kiang, vous en avez entendu parler du Yang-Tsé-Kiang? Cela tient de la place dans une chambre, moi je vous le dis!”

Voyageurs et buveurs, ainsi sont nés les *Deux singes en hiver*!

Aucune motivation politique, écologique, sociétale ne vient entraver notre préparation sommaire. On ne voit pas l'intérêt de se faire fumer la pastèque à trouver une noble cause au voyage. La simple découverte, avec nos pattes et nos yeux, suffit amplement à notre bonheur égoïste assumé. Pas d'objectif de distance à parcourir, pas de rythme à tenir, tout juste la vague idée d'atteindre l'Australie dans quelques mois pour se refaire la cerise

financièrement et en utilisant le moins d'avions possible afin de privilégier les transports locaux, les déplacements atypiques. Finalement, notre seule contrainte de temps est d'arriver en Russie le 10 juillet, date de départ du seul visa demandé depuis la France, un peu effrayés d'avoir à affronter l'administration russe depuis l'étranger. Nous avons donc un mois et demi pour parcourir près de 3 000 km.

Le vélo ne s'est imposé qu'après quelques semaines de réflexion. Nous voulons avant tout être indépendants dans nos déplacements. Mais aucun de nous n'est cycliste, ni même attiré par la pédale et l'idée de sillonner les cinq continents uniquement à la force de nos mollets nous rebute. Alors, nous achetons des vélos pliants *Montague*. Ils ne sont pas conçus pour les voyages longs et sont un peu lourds, mais ont l'avantage de posséder des roues taille standard et de tenir dans un sac que l'on peut ainsi charger dans un bus ou un train en cas de fainéantise.

Tout le monde connaît ce projet de longue date mais certains ne semblent pas vraiment nous prendre au sérieux ou ne pas comprendre la motivation qui nous habite. Trois semaines avant le départ, un copain me demande encore si je vais vraiment partir, comme si tout ce que j'avais dit et fait jusque-là n'avait été qu'une vaste blague! Comme si nous avions acheté des vélos, créé un site internet et démissionné pour finalement annoncer au dernier moment que c'est un canular. Mes certitudes de quatre ans commencent à vaciller. Plus le temps passe, et plus les doutes surgissent. Mais impossible de rester à quai après toutes ces années, trop de choses nous attendent derrière les Alpes. Et comme rien n'est prévu dans cette aventure, tout est possible.

EUROPE

FRANCE

par Grégory

Saint-Étienne-sur-Chalaronne, le 25 mai 2011. Nous remplissons jusqu'à tard dans la nuit nos déclarations d'impôts, marquant une préparation aléatoire et chaotique de bout en bout. Les vélos sont arrivés il y a un mois et notre entraînement s'est pour l'instant résumé à cent malheureux kilomètres sans bagages. Demain matin est le grand jour attendu depuis si longtemps, et un œil extérieur penserait qu'on se prépare pour un week-end randonnée. Les sacs sont éventrés au sol, sans savoir quoi y bourrer, et nous n'avons même pas encore songé à nous occuper des vélos. À 3h du matin, il est temps de se coucher, nous finirons les préparatifs tôt demain.

Ma nuit de quatre heures est écourtée par l'arrivée de Martin, un ami de longue date venu assister à notre départ. Sont aussi présents nos parents, grands-parents et une bande de cousins qui ont séché l'école pour l'occasion. Quelques œufs au plat, un grand verre d'eau sucrée et nous voici dehors, devant nos montures. Pour les charger, nous avons choisi de poser un sac à dos sur deux bambous fixés au porte-bagages arrière, la tente accrochée au guidon par deux tendeurs. À 8h, nous testons le système pour la première fois, ça tient à peu près, ça fera l'affaire !

Je ne réalise pas vraiment tout ce que ce départ implique, je suis excité et ne pense à rien d'autre. Une séance photos s'improvise et 8h30 sonne le signal du départ dans un mélange d'exaltation et de morosité pesante. Les premiers kilomètres sont hésitants, déséquilibrés par l'attirail non conventionnel suspendu à nos montures, mais on se fait vite à cette nouvelle contrainte, et nous effectuons une première pause 25km plus tard, heureux que tout fonctionne comme prévu. Premiers étirements. Ça semble si facile.

Décidés à traverser l'Italie, notre première étape de voyage se situe à un peu plus de 100 km, chez notre sœur chez qui nous allons passer la nuit. Le fait de faire autant le premier jour que le total de nos "entraînements" ne nous effraie pas, car l'insouciance qui a prévalu tout au long de notre préparation anarchique domine encore largement cette première journée d'apprentissage. Deuxième arrêt 15 km plus loin, puis 25 et nous nous arrêtons finalement manger après 80 km. L'adrénaline cache pour le moment les quelques douleurs musculaires mais une sieste réparatrice s'impose, allongés sur l'herbe. À 90 km, les premières difficultés physiques se ressentent et l'orage débute pour immédiatement tester nos vêtements de pluie.



La route jusqu'à Saint-André-le-Gaz dans l'Isère s'est avérée plus corsée que prévu et après cinq heures de vélo éreintantes, nous arrivons à destination exténués. J'ai pris de violents coups de soleil sur les cuisses et les bras, et mes tendons d'Achille me font déjà beaucoup souffrir. J'ai du mal à marcher. Le guerrier de ce matin est en piteux état dès le premier jour et il faut se résoudre

à une journée de repos avant de repartir. Parents et grands-parents sont de retour par surprise pour nous voir une dernière fois. Baptiste, un copain, passe aussi par ici et nous propose le trajet jusqu'à Briançon. Ça en coûte de se faire véhiculer dès aujourd'hui mais la tentation est forte, le mental encore trop malléable pour résister. Accompagnés des grands-parents, nous sommes finalement conduits jusqu'à la frontière italienne de Clavière où se fera le vrai départ. Le col du Lautaret est ainsi lâchement évité. Les jambes y ont gagné, ce que l'honneur y a perdu.

ITALIE

Buongiorno!

par Alexandre

28 mai 2011

107km

Au passage de la frontière italienne, l'un comme l'autre ressentons que le vrai voyage commence maintenant. Alors que nous glissons sur une descente de plusieurs dizaines de kilomètres, l'excitation est à son comble. Mains sur les freins et sourire banane, je suis amoureux du cyclotourisme, une relation qui développera des hauts et des bas, à l'image de la route.

Notre premier camping se situe au milieu des crottes de chèvre, près de Suza. Dans le silence de la campagne italienne, les doutes de l'avant voyage resurgissent. Ennuyé par ces broutilles, j'en parle à Greg qui à ma surprise, a la même chose en tête. Nous sommes tous les deux là, en Italie, à installer gauchement nos tentes et à se demander ce qu'on peut bien y faire. Nous remettons la réponse à plus tard et affrontons les premières épreuves: se coucher sale et étronner dans les bois. Si je vis toujours la seconde comme un traumatisme, je me suis plutôt bien habitué au manque d'hygiène.

Nous liquidons rapidement une douche solaire de vingt litres naïvement emportée pour le confort d'un peu d'eau chaude, et qui n'aidait pas à grimper les quelques côtes italiennes. Au fil des jours, nos sacs s'allègent, ne contenant bientôt plus que ce qui est vraiment indispensable.

La boucle prévue pour visiter Florence et Cinque Terre ne nous permet plus de tout effectuer à vélo, et nous devons très vite nous mettre au stop. Placés aux entrées d'autoroute juste en dessous du panneau "*No auto-stop!* ", nos chances de déconvenues sont importantes vu le volume de deux vélos et deux sacs à dos que

nous disposons en ligne pour tromper les conducteurs. Ceux-ci arrivent de front, ne voient que le premier sac, freinent, et réalisent l'ampleur de notre barda quand nous sommes déjà affairés à remplir la voiture façon Tetris. Pour rallier Florence, nous usons ainsi des services d'un artiste, puis d'une flic dont les voitures ont à souffrir du délicat embarquement de nos bagages.

La capitale de la Toscane est un délice architectural. On y trouve plusieurs bâtiments faits de marbre blanc et vert, comme la cathédrale Santa Maria del Fiore surplombant de son imposant dôme une ville musée à la richesse artistique exceptionnelle. Une des constructions les plus célèbres est le pont Vecchio qui enjambe l'Arno. Au XIV^e siècle, construit en bois, il est emporté par le courant. Depuis reconstruit en pierre, il semble qu'une mini-ville se soit agglutinée dessus. Des magasins se sont greffés de part en part, allant même jusqu'à dépasser au-dessus de l'eau. Et, comme posé sur les bâtiments, passe le long corridor de Vasari qui permettait aux Médicis de traverser sans se mêler à la foule. Plus récemment, le pont fut le seul rescapé de la retraite allemande en 1944 car sa rue, trop étroite, ne permettait pas le passage des chars.

En pique-niquant dans un parc, nous rencontrons une espèce d'apôtre écossais, vêtu d'une grande toge en jean qu'il semble avoir cousu lui-même. Ancien médecin à Londres, il a tout abandonné depuis plus de vingt ans pour sillonner les routes du monde et répandre la bonne parole, en profitant de l'hospitalité des églises pour manger et dormir. *"Je suis las de soigner des gens envoyés à la guerre par des politiciens"*. Il n'a avec lui qu'un savon, une bible et une topette de rouge ! Il traîne sa jambe boiteuse, appuyé sur un long bâton de prêcheur. *"À Lyon dit-il, vous avez trois fleuves: le Rhône, la Saône et le vin rouge!"*. Il n'y a qu'à s'incliner devant tant de sagesse.

Peu après Firenze, nous remontons au nord-ouest en snobant la tour de Pise. Nous sommes en route pour Cinque Terre, un

ensemble de cinq villages construits à flanc de falaise au bord de la Méditerranée. L'accès est difficile et la visite se fait essentiellement à pied et en train serpentant le long de la paroi pour passer d'un village à l'autre. Notre entêtement à vouloir absolument visiter avec nos vélos se transforme vite en un sérieux handicap puisque nous devons les replier dans les housses à chaque portique de sécurité.

La vue du chemin taillé dans la roche est splendide. Les maisons aux tons beiges ocres se grimpent dessus et semblent se disputer le peu de place qu'offre le paysage escarpé. La mer bouillonne quelques mètres plus bas et le village a l'air en sursis. Repus de beaux paysages, nous campons ce soir-là dans une carrière et entreprenons notre premier feu. S'improviser Cro-Magnon est plus difficile qu'il n'y paraît. Un assemblage de pierres protège notre cuisinière du vent et une tôle à plat nous permet de mettre les popotes sur les flammes. Une grosse pierre posée en équilibre au-dessus de l'ensemble fait office de séchoir à chaussettes. On s'adapte vite à être dégueulasses. Le tout a pris trois heures pour faire cuire un misérable sachet de pâtes et nous a vaccinés pour le reste du voyage.

Malgré notre peu d'enthousiasme à nous déplacer en stop nous continuons ainsi, pressés par le temps et un peu flemmards il faut l'avouer. En remontant en direction de Venise, la polizia nous attrape une première fois en train de lever le pouce là où nous ne devrions pas, avant de nous retrouver au milieu de l'autoroute où un automobiliste un peu pressé nous avait déposés comme on abandonne deux clébards au mois d'août. Nous atteignons Bologne sous l'escorte des carabinieri qui acceptent nos explications peu convaincantes.

Des trombes d'eau viennent perturber notre avancée jusqu'à Venise en inondant les champs où tout camping devient un calvaire, tandis que les Italiens que nous croisons se montrent très peu amicaux avec les voyageurs. Si nous avons malgré tout réussi à nous faire promener du Piémont au Frioul en passant par

la Toscane, l'hospitalité ne semble pas leur qualité première. On ne peut pas les obliger à être accueillants, mais la réception fut plutôt décevante par rapport à nos attentes de ce début de voyage.



SLOVÉNIE

Dober dan !

par Grégory

8 juin 2011

602km

Notre rencontre avec un cycliste hollandais équipé comme un pro avec ses vêtements en lycra, son réchaud à pétrole, sa selle cuir, son téléphone GPS, son moyeu Rolhoff³ et ses sacoches étanches, nous fait réaliser à quel point nous sommes mal préparés pour ce voyage, à l'arrache. Immédiatement, nous faisons l'acquisition d'un petit réchaud à gaz qui évitera notamment de revivre la mésaventure du feu de bois. Notre campement en plein cœur d'une zone industrielle peu après la frontière est ainsi l'occasion de notre premier vrai repas chaud depuis deux semaines. Du riz, du thé, le luxe. Nos standards de confort en ont déjà pris un bon coup.

Le jour suivant, départ en direction de Ljubljana, la capitale slovène. Toujours trop flemmards pour pédaler sur toute la distance, le stop sera notre solution du jour, sans trop d'espoir étant donné nos infortunes précédentes dans le domaine. Je finis de plier mon vélo pendant qu'Alex tend son pouce en direction d'un gros 4x4 qui s'arrête. Quinze secondes d'attente et Boštjan nous embarque déjà ! Il parle anglais et au détour d'une conversation sur l'histoire de la Slovénie, il s'engage sur un panégyrique de Tito le dictateur communiste, tout en expliquant à quel point son business de petit capitaliste marche bien. L'époque où tous étaient pauvres mais égaux dans la misère le rend nostalgique.

Il y a d'après lui trois choses à découvrir dans le pays : la capitale, un lac, et les grottes de Postojnska où est située sa boutique, dans laquelle il revend de jolies pierres achetées en Inde en faisant croire qu'elles proviennent de la grotte adjacente. Un peu forcés, nous nous fendons d'une visite guidée en petit train dans les

souterrains pour l'équivalent de trois jours de budget chacun! À la sortie, Boštjan nous présente ses caillasses, nous paye un bon burger et une mauvaise bière locale dans le resto de sa sœur avant de nous emmener jusqu'à Ljubljana, cinquante bornes plus loin, où il doit aller voir sa fille. Cette première expérience est en opposition totale avec tout ce que nous avons connu avec les Italiens.

Peu encouragés par notre hôte à rester sur place, nous ne nous attardons qu'une soirée avant de reprendre notre chemin vers la frontière croate. Notre expérience avec Boštjan nous incite à retenter le stop à Grossuplje, un peu après Ljubljana, où un autre sympathique Slovène nous attrape en un quart d'heure pour nous déposer à vingt kilomètres de la Croatie, un pays qui ne fait pas encore partie de l'Union européenne. Contrôle, tampon, nous filons après un bref échange avec le douanier, impressionné par notre projet. Jusqu'ici pourtant, on est assez loin de l'exploit.

CROATIE

Dobar dan !

par Alexandre

10 juin 2011

693km

Nous passons notre première soirée croate sur une colline surplombant Zagreb qui semble plaire aux romantiques à en juger par les capotes jonchant le sol. C'est vrai que la vue est jolie avec les collines rondelettes entourant la ville et le coucher de soleil. De près, la capitale est assez quelconque à part quelques rues un peu plus anciennes en son centre et nous n'y traînons pas, préférant camper dans une friche de banlieue près de barres d'immeubles peu rassurantes.

Malgré nos tentatives répétées de faire du stop, personne ne s'arrête. Seuls deux individus louches aux mines d'escrocs semblent vouloir nous véhiculer contre une somme d'argent ridicule, alors nous poursuivons nos efforts au milieu de villages très pauvres, délabrés et bien souvent encore marqués par la guerre. Des impacts de balles sur les murs, des habitations fantômes, rien dans cette région sinistrée ne semble pouvoir rendre le sourire aux vieilles paysannes qui vendent quelques patates, quelques noix sur le bord de la route.

À Kutina, notre pause déjeuner près d'un grillage derrière lequel des hommes se baladent provoque l'arrivée de la police croate qui nous observait de loin. Nous venons de nous installer devant un camp de réfugiés et les quelques mots échangés avec ses pensionnaires rendent notre présence louche. Ils nous somment de nous éloigner du grillage avant de contrôler nos passeports. "Dokuments!" nous annonce froidement Monsieur Force de l'ordre n°1, apparemment peu disposé à parler anglais et aussi sympathique qu'une brique. La vérification prend beaucoup plus de temps qu'attendu, et la police scientifique est appelée en

renfort pour fouiller les environs à la recherche de drogues qu'ils nous suspectent de vouloir faire passer aux réfugiés. Bredouille, l'unité d'élite nous laisse partir et nous souhaitons bonne chance aux réfugiés qui ne semblent pas inquiets outre mesure.

La suite jusqu'à Slavonski Brod n'est pas plus excitante que les jours précédents, et nous nous payons un petit détour par la Bosnie-Herzégovine pour y découvrir une ambiance encore plus pesante. Des passants errent la gueule basse sur les trottoirs, des miradors surplombent des maisons abandonnées et des panneaux interdisent l'utilisation des appareils photo. L'herbe n'y est visiblement pas plus verte et nous rebroussons chemin en Croatie afin de prendre un train pour Belgrade, où nous espérons évoluer dans un environnement un peu plus enjoué qu'ici. En Croatie, les routes monotones et sans intérêt du nord du pays ont rapidement usé notre faible capital de patience.



SERBIE

Dobar dan !

par Grégory

14 juin 2011

1011km

Les douaniers serbes tranchent dans la discipline et l'autorité, comparés à leurs homologues croates qui maniaient le tampon avec sourire. Flingues à la ceinture, regards impitoyables, les cow-boys ferroviaires sont de sortie pour leur numéro de cirque. À les observer, tout le monde semble être hautement suspect à leurs yeux.

Dans la gare de Belgrade, à presque minuit, le cyrillique a rendu inintelligibles tous nos repères. Il faut désormais déchiffrer les panneaux, les noms de rue, les enseignes.

J'avais en tête l'image d'une ville sortant de la guerre, ravagée. Mais Belgrade est moderne, jolie, et ne porte plus les stigmates d'un vieux conflit qui marque encore la campagne croate. Bondée de grandes top models slaves blondes, leurs pendants masculins font 1m90, 95 kg, l'attitude amicale sous un faciès froid. Pas étonnant que ces types-là soient forts en basket et handball, leur génétique est bien faite.

Autour d'une pinte bon marché, nous rencontrons d'autres cyclistes comme ce couple suisse parti il y a un an, passé par la Mongolie, la Thaïlande. Ces destinations paraissent presque irréelles depuis les Balkans et nous en rêvons en attendant notre tour, nous qui n'osons même pas encore parler de tour du monde après à peine trois semaines de vadrouille. Sur leurs recommandations, le voyage se poursuit ensuite sur la route *Eurovelo 6*, un parcours pour cyclistes, partant de la côte atlantique, longeant plus ou moins le cours du Danube d'Allemagne en Roumanie, avant de finir aux abords de la mer Noire. La route est agréable, calme, les paysages plaisants. Surplombant le large lit du Danube

de plusieurs dizaines de mètres, nous sommes littéralement envahis de milliers de papillons qui virevoltent dans la montagne, s'ébattent par nuées multicolores autour de nous et passent sous nos pneus.

Quelques jours auparavant, nous fêtions notre première crevaïson après plus de mille kilomètres de pédalage. Une bouteille de vin du Monténégro célébrait cet événement au milieu d'un champ qu'un petit vieux a bien voulu nous laisser squatter pour la nuit. Du haut de ses quarante mètres de hauteur, la tête gravée de l'ancien empereur Décébale domine côté roumain les Portes de fer, la gorge menant à la frontière roumaine. Quant au pinard monténégrin, il était dégueulasse.

Après cinq petits jours en Serbie en mode express, les douaniers suspicieux de Turnu-Severin se mettent d'abord en tête de vider nos sacs, avant de se raviser après le troisième caleçon sale sorti du panier. L'arme ultime contre les voleurs et les casse-burnes.

ROUMANIE

Bună ziua !

par Alexandre

19 juin 2011

1417km

Sur le rond-point indiquant avec fierté que la Roumanie fait désormais partie de l'Union européenne, un troupeau de vaches broute la friche qui ne dénote pas avec le reste du paysage.

À chaque pays ses clichés, et la Roumanie se traîne évidemment le lourd fardeau de ceux que le politiquement correct appelle *les gens du voyage, les Tsiganes*. C'est beau, coulant, on pense direct à la vie de bohème, les roulottes en bois et un chant accompagné d'une guitare autour d'un feu. Ah non ? Eh bien, quelle que soit la réputation que la Roumanie s'est forgée en France, nous sommes assez curieux de vérifier si, sur place, nous retrouverons les mêmes Mercos et leurs caravanes.

Force est de constater que le pays fonctionne à deux vitesses, et que l'on croise sur la même route le Roumain moyen, archétype du Caucasien de l'ouest du physique à la voiture, et le gitan, le look négligé, surmontant une roulotte tirée par deux chevaux. Comme dans tous les endroits un peu pauvres, la voiture se mutualise naturellement, et l'auto-stop, contre une petite rétribution, est très répandu. En revanche, nous découvrons vite que le traditionnel pouce levé n'a ici aucun effet. Enfin, si : les gens lèvent le pouce en retour. Pour les faire stopper, il faut garder la main plate, paume vers le bas, et l'agiter doucement, comme pour tapoter un chien imaginaire. Une fois ce tuyau acquis grâce à un couple de Franco-Roumains, nous traversons le pays de bond en bond avec une courte étape par Bucarest.

Les premiers à s'arrêter nous proposent leurs services monnayés. Passant de 300 à 200 lei (50€) en quelques secondes, l'affaire ne nous intéresse évidemment pas. Le second est sûrement parti de chez lui le cœur en fête et les poumons pleins de marie-jeanne et

nous demande 7 500 lei, nous imaginant peut-être fâchés avec le taux de change. Finalement les suivants ne nous demandent rien et nous débutons notre périple avec Gigi, un avocat.

Mais notre vrai baptême de conduite roumaine, nous le faisons avec Silvio, un joyeux bougre qui nous emmène à Cracova. Le code de la route est semble-t-il flexible à tel point que deux voies se dédoublent aisément en quatre de manière fluide. Ce peut être trois voies face à une, l'inverse, deux et deux... Tout le monde semble habitué à ce foutoir et les plus lents se serrent contre l'ac-cotement sans râler pendant que nous doublons un camion dans une côte, sans visibilité, et alors que ce dernier est lui-même en train d'en doubler un autre. Régulièrement le long de la route, des panneaux annoncent les statistiques de mortalité du tronçon, et nous nous demandons simplement s'il s'agit de ceux du jour ou de la semaine.

Arrivés sains et saufs à Bucarest en début de soirée, nous avons la chance de tomber sur Bogdan, un cycliste local qui nous propose son aide pour trouver une auberge. Dans le trafic de la capitale, nous peinons à le suivre à travers les carrosseries avec son vélo de course, pendant que nos sacs manquent d'arracher les rétroviseurs. Les premières pensions sont pleines mais il en faut plus pour décourager notre guide, qui ne nous laissera qu'une fois logés dans une auberge grouillante de Français.

Le séjour à Bucarest tourne court quand nous nous laissons de circuler au milieu des voitures cyclophobes, des bâtiments ternes et des locaux qui tirent la gueule. Une nuit sur place sera largement suffisante avant de partir en quête d'un camping sauvage au nord-est, direction Iasi. C'est à cet instant que nos contacts avec les gitans vont s'intensifier.

Dans un chemin de terre que nous croyons assez isolé pour passer une nuit tranquille, des Roumains basanés rappliquent sur une charrette à cheval pour tenter de communiquer.

— *Agoul! Agoul!*

— *Bonjour! Hello!*

— *Agoul! Agoul!*

— *Nous dormir ici. OK?*

— *Agoul! Agoul!* nous répondent-ils hochant la tête en signe de négation.

Il commence à nous les courir père *Agoul!* Toujours accompagnés de gestes, nous essayons d'approfondir.

— *Pourquoi? Quel est le problème?*

— *Agoul! Agoul!*

— *Quoi? Il y a des loups dans la forêt?*

— *Agoul! Agoul!* disent-ils en hochant la tête en signe d'affirmation.

— *OK.*

À ce stade, il est clair que nos deux amis utilisent un dialecte à un seul mot, monoverbum, et que sans en connaître les subtilités, nous n'irons nulle part. Nous n'osons pas répondre *Agoul!*, de peur d'utiliser une mauvaise intonation qui pourrait les offenser. Nous leur répétons alors *OK, OK, OK* jusqu'à ce qu'ils s'ennuient et nous laissent à nos occupations vespérales. Nos philosophes, lassés, repartent au petit trot avant de revenir le lendemain matin, beaucoup plus énervés que la veille. Je vous épargne le dialogue affligeant qui s'en est suivi et les conditions de départ express afin d'éviter de rencontrer leurs copains qu'ils semblaient vouloir alerter. *Agoul!*

Le stop en Roumanie fonctionne incroyablement bien et nous ne nous en privons pas. Nous mettons le cap sur Iasi à quelque 400 km d'ici avec un petit vieux dans une camionnette qui ne parle que roumain. Après avoir compté jusqu'à dix, chacun dans nos langues respectives et manqué de nous comprendre sur le reste, place aux silences pesants. Notre second chauffeur de la journée parle un peu anglais et nous explique un peu plus en détail la vie roumaine. Les Roumains ne supportent pas les Roms et déplorent très franchement que les Français fassent l'amalgame entre les deux. *"Ils ne sont même pas Roumains! Ils viennent chez vous, foutent le bordel, déclarent qu'ils sont Roumains quand ils sont arrêtés pour*

toucher la prime que votre gouvernement leur donne, reviennent ici et repartent quinze jours plus tard! ”

Afin d'éviter les poulets, tous les Roumains roulent avec la radio CB branchée en permanence et notre chauffeur ne tarde pas à s'en servir pour nous trouver la prochaine voiture qui nous emmènera jusqu'à Iasi. Nous enchaînons alors d'une voiture à l'autre sans même avoir besoin d'attendre une seule seconde. Le stop le plus rapide de l'histoire.

Nous traversons Iasi pour camper de l'autre côté, près de la frontière moldave, et suivons la direction de la zone industrielle avec l'idée de nous installer dans un coin. Le pays est rempli de chiens errants qui se donnent rendez-vous devant les portails des usines pour monter la garde contre un peu de nourriture. De part et d'autre de la rue dans laquelle nous roulons, des corniauds mal peignés guettent avec impatience notre arrivée. Il suffit que le premier se mette à aboyer pour que les autres entonnent à l'unisson, s'excitent et finalement essayent d'attraper nos mollets. Rapidement, nous voilà en train de pédaler comme des sauvages sur une route chaotique pleine de nids de poule. Mon sac fait des bonds à rompre ses sangles et briser mon porte-bagages, tandis que je hurle de tous mes poumons sur la dizaine de bestiaux qui se rapproche. Greg me suit et dès que je sème un chien, ce dernier tourne la tête et se rabat sur lui. Nous finissons néanmoins en un seul morceau, posons le pied à terre et attrapons chacun un bâton qui ne nous quittera plus.

La nuit est tombée et la zone industrielle était de toute évidence une option foireuse. Une ancienne cimenterie abandonnée semble cependant offrir un refuge parfait après les tumultes canins que nous venons de traverser. Nous installons le réchaud sur le rebord d'un pan de mur ouvert pour cuisiner, quand le quartier commence à s'animer. Les chiens aboient de plus en plus, des cris s'élèvent, une sirène d'alarme, puis la police viennent participer à la cacophonie ambiante. On comprend vite qu'une usine est en train de se faire cambrioler. Nous en rions avant d'apercevoir plusieurs lumières s'approcher dans la friche en face de nous.

“Vite! Éteins le réchaud!” Tapis dans l’ombre, nous scrutons l’herbe à peine éclairée par la lune, où la lueur d’un téléphone ou d’une lampe torche s’allume par intermittence. Il s’agit sans doute des voleurs qui ont pris la poudre d’escampette. Ils semblent être une dizaine. Impossible de savoir si ce sont des gitans, mais la façon de procéder en bande, un peu à l’arrache, tend à le penser. La dernière chose que nous voulons c’est de les voir rappliquer ici pour se cacher! Ni eux, ni la police d’ailleurs.

Ils traversent lentement tout le champ dans notre direction et passent juste devant le muret derrière lequel nous nous cachons. Accroupis, nous les entendons murmurer et retenons notre souffle, espérant qu’ils ne poussent pas la porte que nous avons lestée d’un simple parpaing. Quand la police commence elle aussi à traîner dans le coin, nous entreprenons de bouger toutes nos affaires à l’étage, au milieu des décombres d’une usine désossée de son métal. Un projecteur balaie la façade de notre bâtiment et nous manque de peu. Puis, l’agitation disparaît au fil des heures, les chiens se taisent, et nous parvenons à nous endormir d’un sommeil très léger.

Perdus sur les routes qui mènent à la frontière, nous retrouvons la police une dernière fois, soupçonnés d’êtres des clandestins moldaves, et subissons un contrôle plutôt malpoli avant de montrer nos passeports français. On ne mesurera jamais assez la chance de posséder cette nationalité et de pouvoir voyager aussi facilement dans le monde. Ne pas en profiter est un crime.

Et puis, comme pour conclure ce chapitre roumain de la plus belle des manières, un dernier Rom est venu nous pleurer trois sous pour son fils, qu’il a laissé lécher le sol crasseux d’un bar pendant qu’il s’enfilait bière sur bière. Ils voudraient se faire détester qu’ils ne s’y prendraient pas autrement. Comportement asocial, manque de volonté d’intégration, mendicité fictive, je plains très sérieusement les Roumains qui doivent se les coltiner au quotidien. Voyager, c’est aussi se rendre compte que tout le

monde n'est pas bon et généreux et que quelques-uns ne méritent pas qu'on dise du bien d'eux. Beaucoup associent un tour du monde avec des contes fabuleux. Nous y voyons une formidable occasion de décrire le monde tel qu'il est et non pas comme nous aimerions qu'il soit.



MOLDAVIE & TRANSNISTRIE

Bună ziua !

par Grégory

23 juin 2011

1543 km

- *Quel est votre nom?! Où habitez-vous?!*
- *Grégory Perrachon. Saint-Didier-sur-Chalaronne.*
- *Et c'est où?!*
- *En France!*
- *Mais où en France?!*

Non mais qu'est-ce qu'il y connaît à la géographie française tartanpion? Je pourrais lui répondre Strasbourg ou Groland qu'il ne serait pas plus avancé! À la frontière moldave, le pseudo-chef gringalet a décidé de nous prendre de haut. Enfin, façon de parler. Avec son mètre soixante-dix et ses cinquante kilos tout mouillé, il porte un costume militaire verdâtre surmonté d'une casquette gigantesque style parasol soviétique. Passeports en pogne, je le sens bien incapable de déchiffrer ce qu'il y a d'inscrit. Après étude des documents et faute de griefs à notre égard, les visas sont bien obtenus mais nous sentons qu'il aurait aimé nous emmerder un peu plus. C'est fou ce que les petits chefs aiment se donner de l'importance.

Les conneries administratives effectuées, nous campons juste après la frontière où des types promènent leurs troupeaux dans des paysages finalement pas si différents de la France. Sur les routes en mauvais état, les attelages de chevaux ou de bœufs croisent les vieilles Lada qui ne passeraient jamais un contrôle technique français. De toute façon, on sent bien que les conducteurs n'ont tout simplement pas les moyens de s'en payer une autre. On se demande même comment ils peuvent rouler avec les prix affichés à la pompe.

La Moldavie sent la misère et le pays corrompu à pleins poumons. Les magasins ne sont pas vides mais font peine à voir : de minuscules échoppes où l'on vend quelques denrées de base, du riz, du pain, quelques sauces et six tomates rabougries. On ne peut pas dire que c'est cher mais comparé au niveau de vie moyen... À l'extérieur, on garde souvent les troupeaux en roupillant dans les prés, sûrement habitués aux lents rythmes kolkhoziens où, comme le dit un fameux dicton soviétique : *“Nous faisons semblant de travailler, et l'État fait semblant de nous payer!”*

Pour la première fois, nous rencontrons des difficultés à trouver de l'eau. Nous avons bien croisé quelques puits mais faute de seau et de corde, il nous a fallu continuer jusqu'à apercevoir deux gosses d'une dizaine d'années en train de puiser de l'eau et la boire. À notre arrivée, un des deux mêmes sourit et laisse apparaître des chicots jaunes et noires de toute beauté. Quant à l'eau, elle est parsemée de résidus décrivant toute la palette des couleurs du jaunâtre au brun. Les gamins nous regardent, amusés de nos tentatives de filtrage et de décantation, mais le processus prend tellement de temps que la résolution suivante est adoptée : si les locaux peuvent la boire, nous aussi. Les gosses opinent du chef pour nous faire comprendre que cette boisson est potable, selon les standards moldaves. Allez, envoie une rasade frangin ! Ça goûte un peu la rouille, c'est étrange mais ça devrait passer. On verra bien demain si on est malades.

Nous nous installons pour la nuit dans un joli coin de pré surplombant un étang, heureux de notre avancée. Dans la soirée, des voix féminines s'élèvent au bord de l'eau. J'écoute attentivement, il n'y a que des femmes. Je renfile mon froc et sors voir ce que la providence a apporté : un car de vieilles. Raté !

Il pleut quand on se réveille et l'envie de pédaler mouillés n'est pas plus forte que ça. Nous avons de l'eau, à manger : partons demain. La pluie s'est arrêtée dans l'après-midi et deux pêcheurs moldaves s'activent au bord de l'eau. Je les rejoins et me vois immédiatement confier le soin d'une ligne et de grains de maïs

Géant vert en guise d'appât. Premier poisson après cinq secondes. Le deuxième en moins d'une minute, c'est la pêche miraculeuse! Puis trois autres en... deux heures. Sasha et Vassili nous invitent à la tombée de la nuit à préparer puis manger le poisson avec eux dans une cabane de bois à deux pas d'ici. Sont également présents: Nadia, la femme du premier, son fils de quinze ans déjà fumeur invétéré en plus d'être à moitié saoul, et un cinquième larron encore inconnu au bataillon.



Nous nous acquittons de 2€ chacun pour pouvoir boire le vin produit par Vassili et nous mettons à table, éclairés à la lumière d'une pauvre bougie. L'ambiance est étrange. Il n'y a qu'un seul verre en métal pour tout le monde et eux ne mangent presque pas. Le gamin, visiblement un peu trop bourré et bruyant aux yeux des parents se fait rapidement engueuler et virer. Nous ne pouvons communiquer ni en anglais, ni en français et nous avons toutes les peines du monde à leur expliquer que nous sommes frères, et pas autre chose... Dessins, gestes, rires. Ont-ils compris? L'alcool aidant, tout le monde est beaucoup plus détendu au fil des heures et le verre de vin trop jeune circule de plus en plus rapidement autour de la table. J'ignore ce qu'on a bien pu se raconter pendant

tout ce temps. La seule image qui me reste en tête est Vassili, la tête dans ses bras en train de dégonfler sur ses chaussures.

Couchés tard dans la nuit, passablement ivres et perdus sous nos tentes dans la campagne moldave, la pluie et le vent se déchaînent pendant que nous décuvons, pour venir briser un arceau de la tente d'Alex.

Le chemin d'accès à l'étang est maintenant couvert de vingt centimètres de boue, bloquant les roues, les freins, les engrenages. Un départ idéal accompagné d'une céphalée tenace. À trente kilomètres de Chisinau, Alex repère une fontaine où nous pouvons nettoyer les vélos et faire le plein des bonbonnes. Après s'être traîné des morceaux de gadoue toute la journée, le décrassage est grandement apprécié, et nous installons notre bivouac dans un verger proche.

Couchés à 22 heures comme à notre habitude, nous sommes réveillés vers minuit par trois jeunes accompagnés d'un chien à l'air patibulaire, *mais presque*. Ils braillent et secouent la tente d'Alex qui sort en premier. Pas rassurés et la tête encore dans le cirage, nous tentons de savoir ce qu'ils veulent. Les vélos sont pliés et cadenassés à l'arbre, ça ne craint donc rien de ce côté-là, et nous tenons tous les deux fermement un bambou dans la main cachée sous la tente au cas où la situation dégénérerait. Ils réclament d'abord des cigarettes, de l'argent, évoquent des Tziganes, puis essayent de nous faire comprendre quelque chose en s'enfonçant l'index dans le cou comme pour y planter quelque chose. Ça ressemble à une menace. De leur part ? Des Tziganes ? Franchement là, j'ai juste envie de pioncer et les seuls à nous emmerder à l'instant ce sont eux, pas les Tziganes ou la mère Michel. Le cirque dure encore quelques minutes, à répondre par la négative à toutes leurs réclamations et à se demander ce que signifie ce geste du doigt dans le cou. À force de les observer, je finis par constater qu'ils sont assez jeunes et une fois dressé sur mes deux jambes, que je suis plus grand qu'eux. Ils baissent immédiatement d'un ton pendant que nous montons d'une

octave. Nous leur souhaitons bonne nuit fermement et retournons sous nos tentes. Cinq minutes plus tard, ils secouent ma tente de nouveau ! Je gueule un truc en français pour les faire dégager, ça fonctionne. Nous mettrons bien une heure à nous rendormir et le reste de la nuit sera des plus paisibles.

Tiens, il pleut au réveil. Et cette fois pour toute la journée. Nous parcourons la courte distance nous séparant de Chisinau trempés, et arrivons dans une ville sans intérêt. Une église ridicule trônant sur une place de ce qu'on peut appeler le centre-ville semble constituer une des attractions majeures. Pas de monument remarquable, aucune animation. Dommage car c'est là que nous avions prévu un petit break, le premier depuis Belgrade il y a quinze jours. L'ambiance URSS est ici aussi bien présente, et les bâtiments publics respectent à merveille l'architecture communiste grâce à leurs façades grises gigantesques ornées de fenêtres minuscules. Autre vestige de cette époque, les cantines collectives où l'on peut manger pour une quarantaine de *lei*, l'équivalent de 2-3 €.

Alex est partisan de filer sur Odessa en Ukraine, alors que je préférerais me diriger au nord du pays. Prévoir nos plans quelques jours à l'avance est déjà le signe d'une grande organisation de notre part. La décision finale est souvent prise une fois devant le croisement, presque au hasard. Je me range finalement à son avis avant de découvrir sur une carte une fine bande de terre à l'est de la Moldavie : la Transnistrie. Renseignements pris à l'auberge, il s'agit d'un État non reconnu mais tout à fait indépendant de la Moldavie, plaque tournante du trafic d'armes et de drogue en Europe. Ils ont leur propre drapeau, leur hymne, leur armée (soutenue par les Russes), frappent leur monnaie et contrôlent les passeports. Pour les Moldaves, ça n'existe pas, mais pour nous, le pays est bien réel. On ne risque a priori aucun danger physique, mais les barrages routiers sont nombreux et les bakchichs à fournir assez conséquents pour traverser vingt bornes à vélo. Pas encore rodés aux joies des emmerdes douanières interminables,

nous préférons contourner le problème en achetant un billet de train traversant la zone. D'après nos informations, on devrait pouvoir passer cette embûche sans problème.

Auréolés d'une nuit blanche pour ne pas rater le train (une technique très efficace mais exténuante), nous plions les vélos dans leurs sacs et embarquons le lendemain matin en gare de Chisinau. Tout se passe comme prévu jusqu'à l'arrêt à Tiraspol, capitale de la Transnistrie. Contrôle des papiers. Un militaire se pointe en uniforme dans les wagons et commence à inspecter tout le monde. À notre tour, nous lui tendons gentiment nos passeports. "*Passport problem!*" À nos mines hagardes, il répète. "*Passport problem!*" Nous comprenons alors que nous n'avons pas de tampon de sortie de Moldavie. Évidemment puisque pour les Moldaves nous y sommes toujours tandis que pour les Transnistriens, nous l'avons quittée.

Le type fait signe de le suivre à l'arrière du wagon, nos passeports en pogne. Une fois isolés avec lui, le voilà qui annonce la sanction: "*Small present, small present.*" Bref, il veut du fric. Un coup d'œil télépathique suffit pour qu'on adopte la même stratégie: nous ne parlons que français. Nous jouons les naïfs pendant quelques minutes, montrant inlassablement le tampon d'entrée moldave dans l'espoir d'une issue positive. Quand le train se remet en marche sous nos pieds, notre engagé de service s'excite un peu et la peur nous prend qu'il descende du train avec nos passeports. Alex sort rapidement cent lei moldaves de sa poche et les lui tend. Il s'en contente et saute du wagon en marche, content d'avoir pu arrondir sa matinée. Tout le monde s'en sort à peu près bien sans s'énervier. L'essentiel est sauf.

UKRAINE

Добрий день!

par Alexandre

30 juin 2011

1702 km

Après avoir traversé un vestige de l'URSS, nous décidons qu'il est de bon ton de crecher au Communist Party Hostel dans le centre d'Odessa. La ville est agréable à vivre mais n'offre rien de marquant. Nous visitons l'escalier Potemkine qui ne me laisse pas un souvenir impérissable, quelques rues crasseuses où nous tombons sur un sculpteur très friand de Lénine, et allons jeter un œil à la plage. Nous sommes début juillet et l'eau est glaciale. Je doute que la mer Noire ne se réchauffe vraiment jamais, mais les locaux semblent s'en accommoder.

Si Odessa nous laisse un bon souvenir, ce n'est pas grâce à son architecture de toute évidence, mais ses autochtones. L'Ukraine compte un nombre incroyable de belles femmes, et j'entends par là de très belles femmes. Et chose encore plus étonnante, il semble qu'il y en ait plus que d'hommes. Perchés sur le balcon de l'auberge, nous nous amusons à faire un recensement de la population ukrainienne. Et les statistiques faites en de pareilles situations ne sauraient mentir! Un dernier point qui mérite bien autant d'attention est le comportement de ces dernières. Gracieuses chimères, elles n'en sont pas pour autant condescendantes. Sourires faciles, regards amicaux et complices. Serais-je en train de rêver?

Après avoir trop brièvement goûté à la vie nocturne de la ville nous filons au nord, direction Kiev. Nous planifions toujours cette traversée de l'Europe en fonction de notre visa russe fait depuis la France et qui débute à date fixe, mi-juillet. Le temps presse et nous ne pédalons qu'une centaine de kilomètres avant de nous essayer au stop. Un couple de jeunes ingénieurs nous dépanne

gentiment jusqu'à Uman, à mi-parcours. Enthousiastes après la route de la matinée, nous repartons sûrs de nous et sereins dans notre entreprise. Mais les dieux du stop ont déserté la place et les rares tacots qui acceptent de mater nos mines déconfites nous font l'aumône. Trois heures plus tard, deux emplacements plus loin, et sur le point de remonter les vélos par dépit, revoilà nos deux sauveurs de la matinée partant d'Uman pour Kiev qui nous reconnaissent. Cette fois, il faudra en plus faire avec un matou et quelques cagettes de fruits ramassées en cours de route. Tout rentre et l'arche de Noé complète repart alors pour Kiev.

La route depuis Odessa est une longue ligne droite plate et ennuyeuse ressemblant sans doute à beaucoup d'autres routes du même genre, à un détail près : on y trouve des ponts inachevés à intervalles réguliers. Il n'y a en général que les rampes d'accès de chaque côté et aucune route perpendiculaire à relier à celle sur laquelle nous nous trouvons, comme s'ils étaient là pour passer d'un champ à un autre. Notre couple d'Ukrainiens nous apprend qu'il s'agit d'un souvenir des années communistes. Le Parti avait démarré un nombre ridiculement élevé de chantiers en parallèle avec la gestion rigoureuse dont ils savaient faire preuve, puis, fauchés, ont tout laissé en plan quand l'URSS s'est effondrée. Ni l'un ni l'autre ne semblent nostalgiques de cette époque, trop heureux de voir leur pays s'ouvrir sur le monde qu'ils aiment parcourir. Leur génération n'a généralement jamais connu la fierté d'être soviétique et n'a donc aucune raison de ne pas se réjouir de cette nouvelle ère.

Nous quittons nos chauffeurs à Kiev après qu'ils se soient assurés que nous disposions bien d'un lit, et nous avoir donné un numéro de téléphone en cas de problème.

Kiev, une jolie ville tiraillée entre les vieux buildings de l'époque tsariste, ceux des Soviets et les bâtisses modernes du capitalisme, ne manque pas d'imposants vestiges communistes. En témoigne la statue de la Mère-Patrie érigée en 1981 sur une colline face à la ville : 62m de haut, brandissant une épée de 9t et un bouclier géant sur lequel figure l'emblème de l'Union soviétique. Les deux

bras en l'air, l'imposante *mama* nous laisse apprécier la subtilité de la propagande de l'époque.

Nous ne passons que 48h dans la capitale, avant de rejoindre la gare routière pour nous rendre à Sokyrintsi où Diana, une amie ukrainienne de Grégory passe ses vacances en famille. Diana n'a pas internet chez elle et aucun minibus ne veut de nos vélos pliés à bord. Pour parachever le tout, nous ne connaissons pas son adresse exacte et elle ne sait ni où, ni quand nous arrivons. Quelques minutes plus tard, un bus avec de vraies soutes pour Pryluky, près de chez elle, fait son apparition. Nous n'avons en revanche aucune idée de son heure de départ, et pas moyen de comprendre ce qu'ils racontent. En fait, le bus ne partira qu'une fois plein.

Le chauffeur est bien aimable et nous profitons d'une pause clope pour lui demander d'utiliser son portable. Diana ne répond pas. Résignés à patienter pendant que le bus s'enfonce dans la campagne ukrainienne, il est 21h30 lorsque nous arrivons au terminus de Pryluky. Entre-temps, le chauffeur a compris notre problème et a de lui-même rappelé Diana qui arrive peu de temps après.

Nous embarquons dans un 4x4 en métal modèle soviétique, modifié pour ne tourner qu'au gaz. Avec les pipelines russes alimentant le pays, ça revient à beaucoup moins cher que l'essence. Les vitesses craquent, c'est confortable comme un tank, et ça semble aussi souple à conduire qu'une luge. Le père de Diana est le directeur du lycée et le chauffeur de l'établissement a été réquisitionné pour nous y conduire.

Un étage complet est mis à notre disposition, et les intendantes ont pris soin de disposer une coupelle de gâteaux et de fromages frais dans la salle à manger, avant que nous arrivions dans une chambre rudimentaire mais luxueuse en comparaison des soirées camping. Pour l'occasion, sa mère a préparé du *bortsch*, une soupe de légumes épaisse agrémentée de viande. Plusieurs autres plats ornent la table que nous vidons à l'aide de quelques shots de vodka

maison. La bouffe semble être un sujet important aux yeux des Ukrainiens qui entretiennent une gastronomie lourde et imposante qui sied parfaitement à deux cyclistes dont l'appétit a décuplé en roulant. La visite de la reconstitution d'un village cosaque où de jeunes Ukrainiens en costumes effectuent un mélange de danses traditionnelles et combats chorégraphiés, nous offre encore un bel exemple de marathon gustatif à coups de *goulasch*⁴, de *vzvar*⁵, de crêpes au pavot et de feuilles de choux farcies à la viande et au riz. Après avoir été soignés trois jours durant au rythme des visites et des repas plantureux, nous quittons Diana et sa famille sur le quai de la gare de Pryluky à cinq heures du matin, encore ensuqués du manque de sommeil et stupéfaits par leur générosité.

Le vieux train qui doit nous faire passer la frontière russe est très ponctuel et rien ne semble laissé au hasard. Une femme par wagon s'occupe des passagers que le silence gagne lorsque les douaniers russes entrent en piste. Dans un silence de cathédrale que seuls deux Français semblent braver, les gardes passent auprès de chacun vérifier la validité des visas en recherchant les noms au sein d'un dossier papier de plusieurs centaines de pages. Nos deux noms s'y trouvent en cyrillique et la vie du convoi reprend dès les contrôles effectués.

RUSSIE

Добрый день !

par Grégory
10 juillet 2011
1913 km

Les plaines de Russie

Installés côté couloir, proches d'un groupe de jeunes Russes en pleine dégustation de Schnaps, nous nous voyons rapidement offrir quelques shots accompagnés de cornichons et de fromage fumé en guise de bienvenue dans le pays. Refuser de trinquer aurait été d'une impolitesse effroyable et, bonne nouvelle, nous sommes très polis. Aucun d'eux ne parle anglais. La communication est difficile mais la bonne volonté des uns et des autres fait qu'on s'entend immédiatement très bien avec nos collègues de wagon. Sans parler un mot de russe, on finit par connaître leur destination, ce qu'ils font, s'ils sont mariés et combien ils ont d'enfants. Eux montent jusqu'à Moscou en train, tandis que nous débarquons à Bryansk quelques centaines de kilomètres avant. Sur le quai de la gare, en plein remontage des vélos, nos éphémères amis ressortent nous offrir un sac de cerises pour le voyage. On se souvient toujours de ces petits gestes désintéressés.

Une statue de Lénine orne fièrement le devant de la gare où nous prenons notre casse-dalle, pendant que des hordes de gitans refont leur apparition avec toute la mendicité usante et calculée qui les accompagne. Nous foutons donc rapidement le camp de la ville pour découvrir une campagne inhospitalière, composée de marécages et de forêts infestées de moustiques. Nous trouvons refuge au bord d'un étang où s'étendent côte à côte un vieux wagon rouillé du bon vieux temps bolchévique et un macchabée, qui vient sans doute de se noyer. Entouré de ses amis, le corps déjà coloré du type dépasse d'une serviette trop courte. Une heure plus tard, une espèce de camionnette de chantier et une ambu-

lance se présentent en même temps devant le petit groupe, et sans avoir d'explications à fournir à l'étrange cérémonial, le corps est chargé... dans la camionnette.

Puis, le joli coin de camping où la baignade fait office de douche s'avère aussi être un formidable terrain de chasse pour moustiques géants. Un dîner plus que rapide en extérieur précède alors la traque aux moustiques sous la toile.



Les jours suivants constituent ce que nous pouvons faire de mieux en matière d'économie. Équipés de pain, beurre, riz, ail et sucre, nos repas se constituent principalement de riz blanc et tartines de beurre, salées ou sucrées selon que nous attaquons par l'entrée ou le dessert. Ils sont copieux et le kilo de sucre est écoulé en trois jours, mais quel ennui de s'alimenter ainsi. Autant dire que les quelques patates cuites à l'eau et la barquette de framboises offertes par un couple nous prenant en pitié à une station-service furent accueillies comme un mets quatre étoiles du Gault et Millau. Cette courte expérience de radinerie poussée nous a définitivement convaincu de ne plus trop lésiner sur le budget bouffe.

Cet épisode est d'autant plus pénible que la nationale que nous empruntons est très dangereuse et réclame une vigilance accrue. Sur la voie étroite constituée de plaques de béton, les poids lourds se succèdent à une vitesse folle et nous frôlent toute la journée. Le moindre écart peut nous envoyer sous les roues et nous échangeons régulièrement des politesses avec les chauffeurs russes, aussi attentifs à notre sécurité qu'à celle d'un chat errant.

Puis les voies s'élargissent au fil des heures avant de finir carrément en autoroute pour rentrer dans Moscou, le jour du 14 juillet. Aucune Marseillaise n'accueille notre arrivée triomphale dans une cité de douze millions d'habitants qui n'a pas le temps de s'intéresser à nous. Les axes de circulation à deux fois huit voies du centre-ville nous font d'ailleurs vite comprendre que le vélo n'est pas vraiment à sa place dans cette mégalopole. Pour se déplacer dans Moscou, rien de tel que d'arrêter un taxi sauvage (c'est-à-dire tout le monde) et de négocier la course. Pour l'anecdote, Vladimir Poutine a pendant un temps été obligé d'exercer cette profession après la chute de l'URSS.

Les bâtiments de l'ère tsariste et les gigantesques buildings staliniens ont fini par se fondre avec les nouvelles œuvres architecturales capitalistes pour former une des plus belles villes du monde. Le Kremlin, la cathédrale Saint-Basile-les-cônes-glacés

et la Place Rouge trônent toujours fièrement au milieu d'une ville devenue moderne par la force des choses. Les vestiges de l'oncle Joe⁶ qui marient la culture de l'oncle Sam, Vladimir Illitch doit en faire des vrilles dans son mausolée.

Et si en plus on saupoudre tout ça de créatures de rêve, comment ne pas tomber amoureux de ce pays? En France, on se retourne souvent sur le passage d'une belle femme. Ici, non seulement on finit par faire remarquer à son acolyte qu'on vient d'apercevoir une moche, mais ce sont en plus les femmes qui nous scannent de la tête aux pieds. La théorie est aussi difficile à soutenir qu'à croire, mais ceux qui y sont passés savent bien de quoi je parle. Dans le Lonely Planet Russie, il est indiqué que les filles ont plus de chance de rentrer dans une boîte de nuit si elles sont accompagnées par des mecs et nous avons pu le vérifier sur place.

Invités à tester la formidable tradition des banias⁷ et la vie nocturne moscovite par Naël, l'ancien patron d'Alex qui se trouve par hasard à Moscou en même temps, nous découvrons le Soho, un night-club digne des films américains où se déhanchent des centaines de mannequins. À notre table, ont mangé Orlando Bloom, Marat Safin, Armani, Craig David. À l'extérieur, une armoire à glace garde une porte où attendent une dizaine de top models en robe Gucci que n'importe quelle discothèque française payerait pour entrer illico. Le reste de la soirée dans un autre lieu suit la même logique et pendant que Naël explique comment draguer une Russe en sept étapes, une plantureuse brune en robe moulante rouge vif me fond droit dessus en grillant les six premières. Ça reste un cas assez particulier, mais nul besoin de dessin sur les possibilités qu'offre un tel renversement des codes sociaux pour la gent masculine.

Transsibérien

Le lendemain de cette soirée animée, Alex et Mike partent en gare centrale de Moscou pour y acheter un billet de Transsibérien, le site internet des chemins de fer de Russie étant en grève

prolongée. Mike, un Anglais précédemment rencontré à Chisinau et Kiev, semble vouloir suivre la même trajectoire que nous et prendre le *Transsibirskaïa maguistral*⁸ jusqu'à Irkutsk. Et ce qui en France s'avère généralement une formalité, se transforme ici en chemin de croix. Au guichet, on ne parle que russe. Pas d'anglais, de français ou d'espagnol. Russe! Et la guichetière est d'une humeur et d'une amabilité à couper au couteau. Il faut donc composer avec ces paramètres pour lui faire comprendre la destination, la date, la catégorie de place souhaitée et le nombre de personnes. Plus de place dans la catégorie demandée? Pas de seconde chance, au suivant! L'horaire demandé ne correspond pas à son écran? Au suivant! À chaque incompréhension, les usagers sont inlassablement rejetés sans préavis. Revenus armés d'un aimable autochtone baragouinant trois mots d'anglais, ils réussissent à obtenir les précieux sésames après une bataille rangée de deux heures pour 10 000 roubles chacun, l'équivalent de 250 €. Vu les difficultés de l'entreprise, personne ne s'est égaré à demander si nous pouvions faire des arrêts le long du trajet, ni même sur le sort à réserver à nos vélos dans le train.

Toujours est-il que nous arrivons sur le quai 24h plus tard pour entamer un voyage mythique de cinq jours. Ouvert à d'autres options, j'avais ce trajet dans un coin de mon esprit depuis notre départ. Et bien entendu dans ces cas-là, la réalité diffère sensiblement de nos attentes. Le convoi est composé de plusieurs types de wagons correspondant aux quatre classes de voyage. Les première (Luxe - *Люкс*) et deuxième (Coupé - *Купе*) classes sont une succession de cabines accueillant respectivement deux ou quatre personnes. La troisième classe, (Platzkart - *Плацкарт*) est un espace ouvert où s'enchaînent quatre couchettes à droite et deux à gauche dans le couloir, pour un total de cinquante couchettes dans le même wagon. Et enfin, la quatrième (Obchtchiy - *Общий*) a la même configuration que la précédente, mais avec la subtile différence qu'ils peuvent vendre jusqu'à trois billets pour la même couchette. Chaque wagon comporte deux WC, un samovar, un long couloir et des cabines, gardés par une mégère russe, la

provodnitsa. Celle-ci vérifie d'abord les passeports et les billets à l'entrée avant de veiller avec autorité au bon ordre de son wagon.

Nous rentrons nos sacs et vélos pliés dans le wagon après une première négociation et pensons trouver un recoin idéal dans le couloir pour poser ces derniers. Le cerbère en chef nous tombe immédiatement dessus pour qu'on dégage nos sacs du passage et nous fait comprendre qu'on doit se démerder à faire tenir les deux vélos en plus des sacs de tout le monde dans une cabine de 3 m². Pas moyen de négocier l'espace entre les deux wagons, tout doit tenir vers nos couchettes pendant quatre jours. Et ça a l'air de lui paraître une requête très normale. Inutile de lui préciser que la moitié des cabines à côté sont vides, elle ne voit pas le rapport. On commence donc par faire tenir un vélo dans un petit espace au-dessus des lits en enlevant la roue avant. Le deuxième finira à moitié sous la mini-table et à moitié sous nos pieds, au grand dam du quatrième passager partageant la cabine. Le train part. Tant que l'autre terrible ne dit mot, on ne touche à rien.

Notre cabine est située en bout de wagon, à côté des toilettes, et les Russes ont semble-t-il du mal à comprendre l'utilité d'une porte pour bloquer les odeurs. Tour à tour nous nous levons pour claquer la poignée, de plus en plus violemment pour faire passer le message. Finalement à nos aises, une première bouteille de vodka tombe pour tuer le temps et les odeurs dérangeant déjà un peu moins. J'ai aussi acheté la Bible pour ne pas m'ennuyer, mais je me vois plus partager quelques verres avec tout le monde que de leur lire la Genèse. Pour le moment les paysages ne sont pas folichons. Des étendues de forêts de pins immenses à perte de vue, entrecoupées par quelques villages en bois, comme hors du temps, isolés de la civilisation.

Le quatrième de la cabine a changé pendant la nuit et le nouveau me cueille au réveil en me posant une bière sous le nez alors que je suis encore allongé. J'ai connu mieux comme petit-déjeuner mais il a l'air d'y tenir. Quand Alex et Mike se réveillent, le même sort les attend. Pavel, 29 ans, ancien de l'armée russe, se rend à

Kazan retrouver sa famille. Comme signe de bienvenue, il nous offre un chapeau tatar et des magnets pour frigo. On ne va pas pouvoir en faire grand-chose, mais le geste est remarquable puisqu'il distribue des cadeaux qu'il avait sans doute prévus d'offrir à quelqu'un d'autre.

Kristina, une petite blonde à forte poitrine et employée du train vient régulièrement nous ravitailler en bières pendant que nous jouons aux cartes, et se prend rapidement d'amour pour Alex. Pavel prend toujours bien soin de refermer la porte de la cabine après son passage car, si c'est toléré, il est en principe interdit de boire de l'alcool dans le train. Nous enchaînons, toujours à jeun, avec une bouteille de vodka qu'il commande, puis une seconde de notre collection. Alex, Mike et moi sombrons en début d'après-midi pendant que Pavel est encore frais comme un gardon. Mike se met à gerber partout dans la cabine et ne se réveillera que le lendemain matin.

Je me lève vers 17h, avec une énorme bosse d'origine inconnue sur le crâne et beaucoup de souvenirs évaporés. Pavel sourit en me voyant, comme s'il était content de son coup. Mon premier réflexe est d'aller fermer la porte des toilettes dont l'odeur s'accroît au fil des heures. La chaleur dans le wagon monte aussi progressivement et je me bats depuis deux jours avec les autres locataires du train pour ouvrir les fenêtres du couloir, celle de la cabine étant bloquée. Ça pue, il fait chaud, il n'y a pas de douches et j'ai une gueule de bois carabinée. C'est l'Apocalypse avant l'heure.

Ça fait maintenant deux jours que nous n'avons plus que des soupes instantanées à manger et j'ai de plus en plus de mal à avoir de l'appétit pour avaler ces saletés. On est en train de s'alimenter comme des Anglais, juste pour se caler le bide et sans aucun souci de goût. C'est triste. Le train roule à 50 km/h de moyenne, passe en gare de Kazan, Ekaterinbourg et les paysages restent invariablement monotones. Le soleil commence à se coucher plus tôt, on ne sait plus trop où on en est dans le décalage horaire, Moscou étant distant de 5 000 km avec Irkutsk.

Le mythique Transsibérien a bien perdu de sa superbe dans nos esprits depuis notre départ et Mike se révèle un très mauvais compagnon de voyage, surtout dans le cadre du confinement qui est le nôtre ces derniers jours. Il ne range rien, ne nettoie rien et s'arrange toujours pour laisser traîner de la nourriture un peu partout. Il ne fait que se confondre en excuses auprès d'Alex qui l'a secoué pour avoir dégueulé sur son ordinateur portable. Heureusement, il ne reste qu'un jour de voyage et nous passons la dernière journée à sobrement jouer aux cartes et à lire la Bible pour se repentir de nos péchés alcoolisés. La vodka n'est plus la bienvenue jusqu'à notre arrivée en gare d'Irkutsk, à 2h30 du matin.



Alex et Mike font les cons sur le quai de la gare. J'ai faim. Et quand j'ai faim, je suis énervé, je ne pense qu'à ça. Je veux trouver une gargote ouverte. Eux pensent que tout est fermé. Une heure plus tard, nous arrivons en centre-ville et tombons sur un fast-food 24h/24 devant lequel une bande d'ados fume comme des pompiers. Le plus teigneux en vient presque à vouloir nous racketter. Du moins s'il avait pu. Nous mangeons des pizzas de mauvaise qualité et traînons là une bonne partie de la nuit en attendant l'ouverture des auberges de jeunesse.

Mike s'enfonce dans le premier dortoir pendant que nous allons demander nos visas à l'ambassade de Mongolie après un détour

par un studio pour tirer des photos d'identité. Deux photos, un formulaire, 3200 roubles et une semaine de délai suffisent. Dans notre auberge, des Danois, un Anglais, des Français avec qui nous embaumons toute la baraque en tentant une fondue savoyarde, et deux pétards russes censés s'occuper du gîte qui se promènent en chemise-culotte. On commence tout juste à s'y habituer. Chris l'Anglais voyage aussi à vélo mais pas dans la même catégorie que nous. Il vient de se taper les 5 000 km de Transsibérien à la force des mollets avec un pic à 250 km en une journée. Jamais de stop, jamais de train, nous avons trouvé notre maître.

Irkustk est une ville à cheval entre les cultures européenne héritée de Moscou et asiatique du voisin mongol. La moitié des locaux sont bridés, les habitations ressemblent à des maisons de western en bois et les marchés commencent à être assez bordéliques. Seulement, il y a peu d'attraction et nous décidons de partir le lendemain matin pour Listvianka au bord du lac Baïkal, après avoir veillé jusqu'à 6 h du matin avec les autres touristes de l'auberge. Nous n'avons roulé que 2 500 km jusqu'ici, majoritairement sur du plat, et la route vallonnée associée à la fête tardive de la veille donne du fil à retordre. C'est le jour le plus dur physiquement depuis la première étape chez notre sœur.

Nous n'atteignons Listvianka qu'à 21 heures et laissons aveuglément une *babouchka*¹⁰ nous guider pour atterrir dans une chambre d'hôte un peu chère mais qui nous protégera de la pluie pour cette nuit. Le wifi est très aléatoire et nous avons toutes les peines du monde à contacter quelques amis d'Irkustk venus en bus. Les deux Danois, encore présents, tombent rapidement malades et passent plusieurs jours à l'hôpital après avoir bu une gorgée d'eau du Baïkal, qui représente pourtant la plus grande réserve d'eau douce liquide de surface au monde avec plus de 23 000 km³. Estomacs de fillettes. On dit que sa visibilité est parfaite jusqu'à quarante mètres de profondeur et nous y avons rempli toutes nos bouteilles pendant les deux jours durant lesquels nous avons campé sur ses rives. Au loin, les cimes enneigées le bordant rappellent que l'eau

atteint à peine les 15°C, idéal pour plonger après une séance de sauna.

Et puis, l'hospitalité russe s'est encore imposée sur notre campement puisque les locaux se sont relayés pour nous offrir des œufs, des tranches de pastèque et de la vodka refusée trois fois avant de se voir forcer d'accepter la bouteille. User de la négation après le mot *vodka* ne semble pas faire partie des règles de syntaxe slave.

Le chemin du retour semble plus facile et nous rejoignons Irkutsk sans mal pour grimper à nouveau dans le Transsibérien, puis le Transmongol qui mène d'Oulan-Oude jusqu'à la petite bourgade sibérienne de Naouchki, à une trentaine de kilomètres de la frontière. Dans le train, nous éprouvons les dix mots de russe appris ces dernières semaines avec deux étudiants du coin. La communication est ardue, et sans alcool, la fête est moins folle.

Reprise du vélo à Naouchki, après plus de 5 000 km de transport ferroviaire. Dans cette région, les villages ont davantage gardé les stigmates du communisme et restent garnis d'anciennes fresques de propagande soviétique à la gloire du héros kolkhozien. La Mongolie se profile à trois heures d'ici, et les deux villages frontières de Kiakhta / Altanboulag marquent finalement la véritable limite entre Europe et Asie, là où tous les yeux se brident, où les chamanes, les yourtes, et la nature règnent en maître. Du moins, c'est l'image qu'on aime en avoir avant d'y avoir foutu les pieds.

ASIE

MONGOLIE

Сайн байна уу !

par Alexandre

31 juillet 2011

2562 km

Si la sortie de Russie n'est qu'une formalité, l'entrée en Mongolie ne se passe pas sans quelques grincements. Au passage du premier poste de contrôle, une grosse douanière nous fait signe de stopper. Du haut de son quintal, elle arbore une belle moustache et son regard cauteleux ne laisse rien présager de bon. Nous la suivons dans un bâtiment décrépi contigu à la route et sentons le coup fourré à la vue d'un registre incompréhensible rempli de billets numérotés détachables, comme pour une tombola. Malgré nos visas, elle assure qu'il faut acheter un ticket pourri chacun, sans quoi nous ne pourrions pas passer.

La bougresse s'est saisie du passeport de Greg qu'elle manque de déchirer lorsqu'il tente de le lui arracher de la main. Le ton monte rapidement. Nous avons tout notre temps et sommes tout aussi têtus qu'elle, d'autant plus que la somme attendue n'est que de 1000 teugreuks, environ 0,5 €. Considérant que les douaniers sont des escrocs, nous ne lâchons pas l'affaire par principe. La rombière tente l'intimidation en appelant un de ses collègues en uniforme militaire, pistolet à la ceinture. Ce dernier rapplique avec un grand sourire et semble lui expliquer en se marrant de se débrouiller seule avec son racket maison. Las, après une petite heure de tergiversations et dans un dernier effort puéril, elle indique un bac bétonné plein d'eau dans lequel passent les voitures. Si nous le traversons à vélo, nous pourrions passer. L'affaire ne présente pas de difficulté et nous grimpons sur un muret parallèle à la fosse pour pousser les vélos que l'eau lèche jusqu'au milieu des roues... Notre douanière espérait se marrer en nous voyant tomber dedans mais doit finalement se résigner à nous rendre les passeports et

abandonner à contrecœur. En tout cas, notre premier contact avec la population mongole est des plus désagréables.

Nous pédalons ensuite quatre jours au sud sur une route qui ressemble à s'y méprendre à un paradis pour cyclistes. Il fait chaud, le bitume est impeccable, il y a très peu de circulation et tout autour de nous une prairie à perte de vue pour camper. Les paysages alentours sont de véritables tableaux dans lesquels se mêlent des chevaux sauvages courant à nos côtés, des troupeaux de dromadaires, des yaks, des vaches, des dzos issus du croisement entre les deux derniers, et des yourtes éparpillées dans les immenses steppes sauvages. Chaque soir, notre campement est établi auprès d'une rivière limpide faisant office de douche et de ravitaillement. Dans les gargotes, sont servis des repas lourds le plus souvent à base de mouton baignant dans l'huile pour à peine 2 €, permettant ainsi de varier une alimentation répétitive à base de riz blanc.



Les Mongols sont superstitieux et leur Saint Christophe¹¹ local se matérialise sous la forme de totems¹² le long de la route. Ils installent en haut d'une colline un poteau en bois, déposent des

pierres à sa base et y attachent des bouts de tissus. Chaque voiture s'arrête ensuite déposer une offrande sur les pierres pour s'attirer la bonne fortune de la route. Billets, bonbons ou n'importe quel objet de la vie de tous les jours peut convenir, comme la tradition chamanique l'exige. Certains ont comme rituel de tourner autour du poteau, et les plus pressés ne s'arrêtent pas mais klaxonnent systématiquement en guise de prière express, que nous prenions au départ pour des salutations nous étant adressées. Car dans ces campagnes semi-désertiques, beaucoup nous invectivent aussi gentiment en hurlant à notre passage. D'autres plus calmes, offrent simplement quelques boissons sucrées qui aident à lutter contre la fatigue.

L'entrée à Oulan-Bator, la capitale, est pleine de désillusions. Comment un tel étron peut-il coexister avec ce que nous venons de traverser? Anciennement petite bourgade de yourtes et de cabanes en bois, la ville fut construite par les communistes et leurs standards d'urbanisme, devenant petit à petit une ode à la laideur. Nous sentons l'air si pollué que les yeux piquent, la gorge gratte au milieu des bouchons de l'artère principale. L'hiver, les yourtes disposées sur les montagnes qui entourent la ville dégagent des émanations de charbon stagnant dans l'air, lui offrant ainsi la seconde place des villes les plus polluées au monde, selon l'ONU.

Tout ça ne nous stresse pas outre mesure étant donné que nous sommes au mois d'août et qu'il fait 35°C. Nous posons nos guenilles à l'auberge Golden Gobi et nos vélos dans une cave à quelques rues d'ici, par manque de place. Nous visitons assez sommairement la ville, comprenant vite que l'intérêt est d'en sortir dès que possible et essayons de louer une voiture pour explorer rapidement le reste du pays. Mais après quatre jours de recherches, tout le monde semble vouloir nous décourager dans notre entreprise. L'agence de location est impossible à localiser à cause de l'absence d'adresse et de noms de rue, personne ne veut nous louer de véhicule sans chauffeur, et on nous promet les pires tourments si on s'y aventurait. En fait, le tourisme est

une usine à fric et tout est fait pour vendre des tours tout inclus. Les seuls à avoir le privilège de se promener en voiture sont ceux qui viennent avec jusque là-bas. C'est d'ailleurs le tourisme qui permet de sortir la tête de l'eau à un pays riche en minéraux mais qui n'a rien construit depuis le XIV^e siècle.

La seconde idée est d'acheter des chevaux pour aller se balader en suivant les rivières mais plusieurs personnes nous l'ont déconseillé. Il est courant de se faire pister la journée et voler les bourrins la nuit par ceux qui les ont vendus. Ah ! L'honnêteté mongole ! Le centre-ville est infesté de pickpockets qu'il est très facile de voir à l'œuvre à toute heure du jour et de la nuit. D'ailleurs, la nuit, mieux vaut ne pas sortir trop tard si on veut éviter les embrouilles. De toute façon, la gent féminine et ses joues boursouflées est à l'image de la ville et nous n'avons aucune envie d'aller nous y frotter. Même les enfants ont parfois le regard haineux en nous croisant, signe d'une hostilité bien établie envers les étrangers.

À défaut de chevaux ou 4x4 nous nous résignons à repartir à vélo. Mais le personnel du Golden Gobi, sans doute irrité que nous refusions obstinément leurs tours organisés, décide de nous extorquer quelques billets pour la garde de nos vélos, une première. "*Pardon ?!*" L'échange monte vite dans les tours. Larmoiements, insultes et billets jetés à la tronche. Le manager, qui nous accompagne pour récupérer nos vélos mime un tranchage de gorge si nous ne baissons pas d'un ton. Tout ça pour une escroquerie et des touristes pas assez dociles. Nous mettons les voiles à l'ouest le soir même, trop heureux de quitter la ville.

De retour parmi les interminables steppes, nous passons notre première soirée en haut d'une colline à côté d'un de ces fameux totems enrubannés. Un vieux berger en train de garder des moutons depuis son poney aperçoit notre partie d'échecs et nous rejoint au galop. Ne parlant que mongol, la communication est difficile et chacun converse dans son dialecte sans vraiment s'occuper de ce que raconte l'autre. En général les locaux sont assez curieux en voyant notre matériel. Ils adorent regarder le

réchaud, jeter un œil sous la tente, toucher le matelas gonflable ou mater l'intérieur des sacs. Une fois ces formalités d'usage passées, notre bon bougre, de toute évidence fortement bourré nous propose de monter sur son petit cheval. Greg chevauche le canasson librement puis vient mon tour. Il prend la longe et me promène autour du tas de pierres, sans doute pour nous attirer les faveurs de Totem-Khan, l'empereur des totems. Puis, après quelques tours, notre berger nous quitte au grand galop avec un équilibre très précaire.

Cette escapade à l'ouest est très similaire à notre arrivée par le nord, à ceci près que les rivières manquent au rendez-vous. Après deux jours de vélo, notre seul espoir sur la carte n'est finalement qu'un ruisseau faiblard souillé par les crottins de chevaux. Et dans les rares échoppes, les restaurants, les caissières nous arnaquent systématiquement en doublant leurs prix à la vue de nos visages pâles et de nos yeux clairs. Déjà dans la capitale, notre cantine préférée pratiquait un prix pour les locaux et un prix pour les étrangers, à l'aide de deux menus¹³. Encore peu aguerris par les aléas du voyage, nous sommes fatigués de nous battre à chaque fois que nous voulons quelque chose. Échaudés, nous décidons lâchement de rebrousser chemin et d'attendre nos visas chinois pour quitter ce pays. Avec le recul et l'expérience accumulée ensuite, nous avons toujours regretté de ne pas avoir persévéré ce jour-là, ne serait-ce que pour vaincre cette semblante hostilité et ne pas la laisser influencer sur notre route.

Revenus dans notre ville favorite, nous nous rendons évidemment dans une autre auberge, au Modern Nomad, où nous vivons dans un dortoir avec un couple d'Américains à la retraite. Le destin leur a joué un tour : leur fils s'est marié avec une Mongole. Le mari, qui a l'habitude de chiquer, s'est résigné à ouvrir des cigarettes et mâcher le tabac devant une télévision qui diffuse des films américains doublés en mongol par une seule et même voix, sans autre fond sonore. Sa femme, est végétalienne, en vacances

dans un pays où la nourriture de base est un bout de mouton baissant dans du gras de mouton, ou un bol d'abats bouillis nature.

Il faut taper dans le plus haut de gamme pour réussir à déguster un mets à peu près correct : la tête de mouton. Le crâne arrive sur un plateau, fendu en deux et déjà nettoyé de la peau et de la chair. Tous les morceaux, cervelle incluse, sont disposés à l'intérieur de la boîte crânienne. Le goût est passable, avec un supplément d'huile en excès comme tout bon plat mongol qui se respecte. Alors, quand nous avons appris l'existence d'un restaurant nord-coréen et la possibilité de se préserver de la crise de foie, nous sommes tout de suite allés repérer cette trouvaille.

Le Pyongyang restaurant est discrètement caché en bas d'un immeuble quelconque. Pas de photos de Kim Jong-il à l'intérieur, mais des DVD de propagande qui tournent en boucle à la télévision. Je choisis le seul plat du menu qui n'est pas traduit en anglais, une soupe rouge avec des bouts de viande. C'est bon et épicé, la viande est très tendre et rappelle un peu la langue de bœuf. Le lendemain, j'apprends que j'ai mangé du chien. Pas mauvais le toutou.

Pour continuer dans le cynisme, il fallait découvrir le siège du parti d'extrême droite de Mongolie et accessoirement bar nazi, ironiquement situé sur Peace road, la rue principale d'Oulan-Bator qui passe devant la place Sukhbaatar où siège l'imposante statue de Gengis Khan. Croix gammées au sol, mannequins sapés en SS et portraits de Goebbels, Himmler et compagnie aux murs. Même les serveuses portent un costume *sexy nazi* en mini-jupes de cuir noir brillant. Un petit côté SM dans l'air. Ils n'ont pas poussé le vice jusqu'à vendre des *SS on the Beach* ou des *Bloody Nazi* mais on imagine facilement l'axe de développement.

Nous buvons notre bière dans une salle au fond du bar pendant qu'un groupe de Mongols installés à l'autre table nous dévisage régulièrement. Ils n'ont pas l'air amicaux, certainement irrités de voir des étrangers dans leur fief fasciste. Tignasses brunes et yeux marrons ne les empêchent pas de dessiner des croix gammées puisque le nazisme n'est pour eux qu'un symbole raciste. Dans les librairies de la ville, l'édition mongole de Mein Kampf s'affiche

en tête de gondole, car Hitler aurait selon eux été inspiré par le célèbre Gengis Khan dont les guerres ont décimé près de 20 % de la population mondiale de l'époque. Qui se ressemble s'assemble.



Bien décidés à laisser les Mongols et leurs théories fumeuses derrière nous, nous quittons Oulan-Bator en train le 17 août, en direction de Zamyn-Üüd, la frontière sud. Outre un gain de temps considérable, ce moyen de transport nous évite aussi d'avoir à traverser le désert de Gobi à vélo, une épreuve encore un peu trop ambitieuse pour nous.

Un compagnon de cabine qui bredouille quelques mots d'anglais nous fait une démonstration de beatbox mongol dont il revendique le titre national. Son aversion pour les Chinois chez qui il se rend pour acheter un iPad est profonde et il ne se cache pas d'avoir une sympathie pour le nazisme. En creusant un peu, on ne découvre pas grand-chose sinon que *les Chinois puent* ! Mon bac -2 en psychologie explique sa haine par de la bête jalousie.

Nous laissons le sympathique beatboxeur nazi au petit matin sur le quai de gare de Zamyn-Üüd où il saute dans une des nombreuses jeeps garées sur le parking. La frontière est à cinq kilomètres d'ici et la seule manière de la passer est en voiture. Ni

cyclistes, ni piétons. Nous négocions ardemment la traversée à 5€ par personne accompagnés de deux autres Blancs tout aussi perdus, ce qui nous semble être un prix démentiel pour un si petit trajet. L'attente est longue. Les autres véhicules forment une file de plusieurs kilomètres en attendant l'ouverture de la frontière chinoise. Lorsque les portes s'ouvrent enfin, les vieilles jeeps en tôle commencent à s'exciter. Plus l'on se rapproche du but, plus les voitures se collent, pare-chocs contre pare-chocs. Certains craquent, sortent de la file principale et tentent de s'insérer plus loin pour gagner du temps. La technique est musclée, c'est à celui qui tapera le plus fort. Les carrosseries crissent, se tordent, les secousses sont violentes. Lorsqu'une voiture arrive d'un côté, le chauffeur rentre dans celui de devant pour ne laisser aucun interstice exploitable.

Quand il décide de laisser doubler un de ses amis, celui de derrière enrage et prend son élan pour nous foncer dedans ! Une fois, deux fois, trois fois, pour qu'on comprenne bien qu'il est sur les nerfs ! Pendant ce temps, notre voiture bataille aussi avec une autre qui tente de nous déloger latéralement. Le chauffeur braque et accélère à fond. Les tôles s'emmêlent et un morceau d'aile tombe. Notre gonze sort calmement, ramasse son bout de voiture et le remet à l'intérieur en souriant. Cela fait bientôt une demi-heure que nous sommes coincés dans cet incroyable défilé d'auto-tamponneuses et personne ne semble vouloir lâcher du lest, quitte à défoncer sa voiture ! À l'approche de la frontière chinoise, la vue des képis calme les ardeurs et ceux qui n'ont pas réussi à s'insérer font tout de suite demi-tour. Derrière nous, deux voitures n'arrivent plus à se décrocher après avoir essayé de passer ensemble dans le couloir étroit.

Le douanier chinois, avant de nous laisser passer à pied, invective copieusement une bande de Mongols qui tentaient de nous griller la politesse. Il semble connaître les habitudes de ces derniers, et nous apprenons dans le même temps à aimer ce nouveau pays d'accueil.

La course n'était finalement pas très chère vu la situation et nous nous sentons dans l'obligation de payer à manger à notre chauffard, après avoir présenté nos visas chinois obtenus grâce à une panoplie de faux documents: faux billets d'avion, fausses réservations d'hôtels, faux relevés bancaires, et un faux certificat de travail signé Barack Obama! L'ambassade de Chine demandait tellement de documents que nous avons décidé de placer un peu d'humour dans ces démarches stériles.

Et finalement, la Mongolie, l'une des destinations les plus attendues depuis le départ s'avère une énorme déception malgré une nature incroyable. Déçus par ses habitants souvent antipathiques, racistes, voleurs, nous ne retiendrons malheureusement peu de choses positives à part une première semaine intense en immersion dans les steppes. La barre était placée si haute que la chute en est d'autant plus douloureuse aujourd'hui. Le meilleur moyen d'apprécier un pays, un voyage, est sans doute de ne rien en attendre.

CHINE

你好！

par Grégory

18 août 2011

3315 km

Mongolie intérieure et Shanxi

Sur la route aride marquant la fin du désert de Gobi, les Chinois semblent tout heureux d'apercevoir deux Blancs. Peu de touristes doivent transiter par ces villes où rien n'est traduit et organisé pour les Occidentaux. À première vue, ils paraissent honnêtes. Ça changera des boursouflés mongols.

En manque d'eau pour passer la nuit, nous abordons un petit groupe de maisons en terre perdues dans les étendues de sable pour renouveler notre stock. L'une d'elles s'avère être une cantine miteuse, la vie est belle. Quelques plats piqués au hasard sur le menu en mandarin (ou dans un autre dialecte, mais ça a peu d'importance) décorent la table qu'un voisin bourré vient rejoindre, en commandant encore plus de plats et de bières. Personne ne parle anglais dans le boui-boui et nous croyons comprendre que le type est un Mongol qui travaille en Chine. Même l'échange des prénoms prend une bonne dizaine de minutes en imitations et moqueries diverses. Une première bouteille d'alcool de riz à 50° qu'il s'empresse de verser complète la dizaine de bières déjà avalée. Les verres se remplissent aussitôt qu'ils sont vidés, et nous réduisons vite le rythme afin de pouvoir manger le contenu de nos assiettes avant de tomber raides. Au fil du "repas", de plus en plus de denrées et d'alcool se retrouvent devant nous sans que nous n'ayons notre mot à dire. Tous les subterfuges possibles et imaginables sont alors bons pour ne pas avoir à ingurgiter, et le tas de quarante crêpes chinoises, et la substance de la seconde bouteille, puisque le refus ne semble pas une solution viable à ses yeux.

Vers minuit, notre coéquipier de comptoir se vautre de moto en essayant de rentrer chez lui où nous sommes invités à dormir. Quand Alex sent une main se poser sur ses fesses, nous décidons, dans le doute d'un geste volontaire ou non, de lui faire faux bond et de fuir dans le désert pour y trouver un lieu de repos plus sécurisant.

En Chine, le camping sauvage est interdit, et bien que la police locale ne soit sans doute pas au courant de ces subtilités législatives, nous nous cachons le plus possible dans des lits asséchés, derrière des collines. La journée, le sable envahit continuellement les villes poussiéreuses et chaotiques que les vieux Chinois courbés par le temps balayent sans sourciller, armés de minuscules balais sans manche. Après des décennies de maoïsme forcé, et n'ayant aucun élément de comparaison possible, aucun d'entre eux ne doit se considérer pauvre mais le niveau de vie de certains est parfois digne du Moyen-Âge. À cela s'ajoutent les bruyants convois de poids lourds, klaxonnant pour la moindre raison : un chien qui passe au loin, une mouche qui pète ou le plus souvent tout simplement pour signifier : *"J'arrive, je suis lourd, je ne ralentirai pas, poussez-vous!"* Un gros nuage de poussière suit son sillon de vacarme, enfumant la moitié de la rue, sans que personne ne semble s'en émouvoir. Le Chinois est bruyant et stoïque, comme si tout le monde faisait le plus de bruit possible afin de couvrir celui du voisin, mais surtout sans se risquer à offenser l'autre pour ne pas lui faire perdre *la face*, ou en chinois *le Mianzi* (面子), c'est-à-dire l'apparence, et la façon qu'une personne est perçue en société. Toute interaction en Chine est régie par ce code moral. Par exemple, vous éviterez d'employer des termes négatifs comme *faute* ou *erreur* dans une conversation pour ne pas faire perdre la face à votre interlocuteur. Dans la même logique, on ne vient pas sermonner le type qui fait du boucan. On subit et on couvre le sien par un vacarme plus puissant. Je ne vous raconte pas le bordel qui en résulte et l'apathie avec laquelle tout le monde accepte ça comme une fatalité.

En pleine campagne, nous avons toutes les difficultés à communiquer avec les locaux. Le Chinois, s'il arrive déjà à comprendre la ville que nous cherchons à atteindre est bien incapable d'indiquer quelle route emprunter. Notre première destination est Datong, la deuxième plus grande ville de la province du Shanxi avec plus de 3 millions d'habitants. Même si ça reste une cacahuète à l'échelle de la Chine, on ne parle pas d'un petit bled inconnu. Mais en Chine, à moins de 100 km de l'agglomération, voilà à quoi ressemble une demande de direction type avec le pékin moyen :

— *Ni Hao!*¹⁴ *Nous voulons aller à Datong.*

— *Où?*

— *Datong.*

— ...

— *Daatong.*

— ...

— *Daitong? Dotong? Datang?* (là, le mec me sort déjà par les yeux).

— ...

— *Daaatong.*

— *Aaaah Dâtong!*

— *Ouais voilà, c'est la route de gauche ou la route de droite?*
demandé-je, mêlant le geste à la parole.

Et le gugusse indique invariablement une direction... avec le doigt entre les deux routes !

— *Oui OK c'est là-bas, mais je prends quelle route?* Indiquant encore une fois avec la main chaque route.

Il répète alors son geste du doigt entre les deux plusieurs fois, et finit par choisir la gauche ou la droite, plus pour faire plaisir que par conviction.

En journée, un attroupement d'une vingtaine de curieux se crée à chaque arrêt, nous accompagnant même parfois jusque devant notre table simplement pour la joie de regarder becter les deux Blancs, tout en commentant nos choix et comment nous les mangeons. Les réactions sur notre passage sont très amusantes,

des enfants aux yeux ahuris aux adultes hilares qui viennent débiter une tirade en mandarin, comme s'il était évident que nous le parlions aussi, puisqu'ils n'ont jamais croisé la route d'un étranger.

Sur la route, nous sommes régulièrement dépassés par des convois surchargés à la fumée d'échappement épaisse, des cargaisons bancales aux dimensions prodigieuses, des vélos charriant une dizaine de tonneaux (mais oui, ils y arrivent), des scooters avec six personnes dessus, le nouveau-né dans un seau en plastique que la mère tient par l'anse, et le plus drôle pour la fin : quatre moutons vivants ficelés sur une mobylette, un de chaque côté et deux dessus. On pense à chaque fois qu'ils sont à leur maximum, mais régulièrement, un type a eu l'idée d'aller encore plus loin dans la chinoiserie.

Les repas sont souvent constitués de riz et de tripes, puisque nous choisissons désespérément au hasard sur un menu illisible, quand il y en a un. Parfois il s'agit simplement de pointer du doigt l'assiette d'un autre client avant de s'emmêler les pinceaux avec les baguettes. Avec le temps, on arrive à ne pas être trop ridicules, quand les locaux maîtrisent leur utilisation au rang d'art en coupant des miches de pain rien qu'à la force des baguettes. Nous découvrons en prenant nos commandes la manière dont les Chinois comptent avec leurs doigts. Un à cinq est assez similaire, sauf qu'on n'utilise le pouce qu'à partir de cinq. Six se forme en fermant le poing et en écartant le pouce et l'auriculaire, sept en formant une pince à trois doigts, huit en mimant un pistolet, neuf en recourbant l'index poing fermé, et dix en croisant l'index et le majeur comme pour se porter chance. Si ce système nous a refilé quelques boutons au départ, il faut bien admettre qu'il est très pratique puisqu'il permet de compter jusqu'à cent avec ses deux mains.

Après quelques passages dans les montagnes où des bouts de muraille de Chine pointent leur nez, Datong, la ville dont nous n'arrivons toujours pas à prononcer correctement le nom se

présente. La périphérie de la cité s'apparente à un bidonville poussiéreux recouvert d'immondices qui se dessine dans un dédale de ruelles boueuses, où les locaux se révèlent une fois de plus de bien piètres guides. Le centre-ville en revanche paraît sortir tout droit de *Sim City*¹⁵ avec de grandes avenues immensément vides et des barres d'immeubles en construction absolument partout, comme si on attendait deux millions d'immigrés dans les prochaines semaines. Pas moyen de prendre une photo sans grue dans l'objectif. Dans le genre construction démesurée, la municipalité se paie aussi le luxe de construire une énorme enceinte crénelée au cœur de la ville. Et ce n'est qu'un pauvre exemple d'extravagance financière parmi tant d'autres.

Dans le tout-venant populaire, les finances ne sont pas encore florissantes pour tout le monde. Certains ont clairement raté le train en marche pendant que leurs camarades s'enrichissent grassement, en partie grâce au tourisme. Ce contraste s'illustre particulièrement quand le repas qui a coûté 1€ est suivi d'une petite attraction touristique à 15 ou 20€, tel le monastère bouddhique suspendu de Xuan Kong, près de Datong. Le temple est joli mais un peu petit et pas si haut perché en comparaison de son prix. La Chine aime faire payer ses touristes, et on peut difficilement leur donner tort.

L'idée de rallier Pékin à vélo est abandonnée et nous préférons céder à l'apparente facilité du train. Car comme tout ce qui est entrepris en République populaire de Chine demande calme et persévérance, l'achat d'un billet dans une gare n'échappe pas à la règle. Arrivés dans un hall de trois hectares, une trentaine de guichets inscrits en mandarin se présente face au voyageur. Armés d'un papier sur lequel nous avons dessiné les sinogrammes 北京 - Pékin, nous essayons de repérer les mêmes symboles sur un guichet. Bingo! C'est le numéro 25. Bingo! Il y a cinquante personnes dans la file. De toute façon, tous les guichets sont pleins.

Commence alors une bataille de tous les instants avec les Chinois grugeurs qui tentent de gratter quelques places. Toutes

les deux minutes, il faut en tapoter un sur l'épaule et lui faire comprendre qu'il s'est un peu perdu dans la file. En général, le pirate repart gentiment derrière sans broncher. En approchant du guichet après une heure d'attente, deux barrières métalliques permettent de poser les bras et d'empêcher a priori toute nouvelle tentative. C'est mal les connaître, l'obstacle les excite encore plus. Le suivant dans la file commence par se coller tout contre mon bras, le pousse légèrement, puis carrément, jusqu'à ce que je sois obligé de me retourner et de jeter un regard qui ne nécessite aucune traduction. L'intrus fait alors semblant de regarder ailleurs comme si je pouvais penser que ce n'est pas lui... et recule. Je me sens puissant et autoritaire. Trente secondes plus tard, il reprend le même cirque et je sens immédiatement toute mon autorité s'effondrer. Je me retourne à nouveau et gueule un truc en français pour le faire reculer de nouveau. Penaud et le regard au sol, il s'exécute et c'est un autre qui revient à la charge de l'autre côté. J'ai une folle envie de mettre des tartes en série à ces grands gamins quand nous arrivons devant le guichet où, sans surprise, la préposée n'est pas bilingue. Repoussant encore des coudes quelques attaques latérales de dernière minute venues de bridés des guichets adjacents, Alex présente notre petite note sinographiée.

Nous obtenons deux billets assis pour le même jour destination Pékin, presque trop facilement par rapport aux efforts fournis jusque-là. Enfin, quand je dis assis, il faut comprendre premier arrivé, premier servi, car ils vendent des billets tant qu'il y a des acheteurs. Affublés de nos vélos pliés et sacs à dos qu'il faut passer au scanner puis traîner jusqu'aux wagons, nous embarquons dans un train déjà plein à craquer. Alex remarque une place dans le lavabo, il y en a une autre en face à moitié dans une poubelle, parfait pour passer les six heures de trajet à jouer aux échecs.

Le pire du milieu

Nous descendons dès notre arrivée nocturne au Sanlitun hotel, au cœur d'une ville de vingt millions d'indigènes indisciplinés. De nuit comme de jour, les Pékinois grouillent sous une chape de pollution masquant le soleil d'un voile gris-blanc permanent. Au milieu des voitures neuves que peut désormais se payer la classe moyenne, de pauvres besogneux passent avec leurs charrettes de bois et de métal, transportant un paquet d'arguailles sans valeur qu'ils tenteront de vendre. La nuit, Pékin scintille démesurément et le quartier de Shimaotianjie s'est même doté d'un écran plasma de 500m² en plafonnier. Dans les rues, des Africains ont pris la place des balayeurs pour proposer quelques produits illicites aux Occidentaux pendant que les boîtes de nuit servent des consommations pour 1€, de quoi se saouler à pas cher.

Le gouvernement s'évertue à éliminer le chômage en embauchant des gardiens en uniforme qui surveillent tout et n'importe quoi : banques, restaurants, écoles, arrêts de bus, un tas de poubelles, leur imagination n'a aucune limite. En général affalés sur une chaise en bois, la moitié d'entre eux dorment de bon cœur. Dans le même genre, une moyenne de trois balayeurs par mètre carré est employée à garnir les trottoirs et usent moins les poils de leur outil que leurs cordes vocales. En évitant ces nombreux nettoyeurs assis ou allongés, il n'est pas rare qu'un local projette un gros mollard juste devant nos pieds alors que nous marchons. Il ne faut surtout pas y voir un signe de provocation, ni penser que le fautif ne nous a pas vus. Non, il savait très bien que nous étions là, mais il s'est trouvé qu'il avait envie de cracher à ce moment-là, alors... il a craché. Et l'invectiver ne fait que provoquer un regard surpris de l'intéressé. Leurs mauvaises manières sont compensées par une timidité toute paradoxale. Il suffit en effet de leur faire remarquer leurs travers pour qu'ils se sentent gênés, car nous venons de leur faire perdre la face. Et leurs réactions sont tellement imprévisibles pour deux Français que ça en devient profondément comique.

Prenons une scène type de restaurant populaire chinois. Attablés, un serveur vient nous tendre un menu et se fige immédiatement devant nous, les yeux rivés sur nos lèvres et le crayon en position d'écrire la commande. Si le menu est en mandarin, il faut quelques minutes pour déchiffrer les signes courants notés lors de nos précédentes expériences. Et si par miracle on reçoit un menu en anglais ou avec des photos, j'aime quand même bien prendre le temps de le parcourir. Pas besoin de se planter là au garde à vous, ça m'opprime. Je fais donc signe au gugusse de revenir un peu plus tard et en cas de résistance, lui chope le crayon des mains et le pose sur la table en souriant. Mais là, clairement, je lui ai fait *perdre la face*, alors il faudra parfois batailler pour qu'il revienne. Puis nous indiquons les plats souhaités, prenant souvent soin de vérifier qu'il marque bien le nombre de plats commandés à défaut de pouvoir lire ce qui est écrit. Désirant des Cocas, deux cas de figure se présentent : soit ils en ont et vous pouvez espérer sans garantie que deux Cocas arrivent, soit ils n'en ont pas et le serveur se casse sans vous demander ce que vous prendrez à la place. Pas de bras, pas de chocolat ! Quand les assiettes arrivent, il est temps de recommander une autre boisson en espérant qu'ils en aient, et de vérifier le contenu des assiettes. Sans exagérer, dans les petits restaurants il y a erreur une fois sur deux, soit sur la composition, soit sur le nombre d'assiettes. Et on rentre parfois dans des discussions gestuelles surréalistes du genre :

— *On a commandé trois plats, où est le troisième ?*

— *Mais vous n'êtes que deux !*

— *Mais on veut trois plats.*

— *Mais vous n'êtes que deux !*

— *Là, sur ton papelard tu as bien noté trois plats ! On veut le dernier.*

Regard honteux, le serveur retourne en cuisine, et ne réapparaît pas forcément puisque la pauvre bichette a encore une fois *perdu la face*. Et au moment de la note, il faut encore penser à vérifier que l'éventuel troisième plat invisible n'ait pas été compté.

On a beau se dire que la culture n'est pas la même, que c'est une autre façon de réfléchir, on peut difficilement s'empêcher de

penser qu'ils sont gentils mais un peu cons sur les bords tout de même. Ce genre de mésaventure n'arrive pas dans les restaurants plus huppés où le personnel est rodé à rencontrer des Occidentaux. Habituellement, nous prenons nos quartiers dans une minuscule gargote aux tables collantes où des boîtes de dumplings⁶ sont servies pour environ 0,5€ par personne. Évidemment, il ne faut pas être trop regardant sur l'hygiène et la conservation des aliments mais nos critères de propreté ont largement évolué depuis notre entrée dans l'Empire du milieu.

Pour manger plus exotique, il faut se rendre sur Wanfuging Xiaochijie, une rue touristique où s'agitent toutes sortes de bestioles comme des petits scorpions, des hippocampes, des étoiles de mer, des larves, des chauves-souris, des serpents. Les scorpions et hippocampes n'ont aucun intérêt si ce n'est le goût des épices. La larve a exactement le goût et la texture qu'on imagine avant que son jus n'éclate dans la bouche. Nous n'avons pas testé le reste, déçus par les premières expériences. Près de ce quartier, il ne faut surtout pas suivre les étudiants chinois prétendant vouloir boire un thé avec vous pour parfaire leur anglais. Ceux-ci vous emmènent dans un salon de thé au prix démentiel pour vous faire payer la note. Alex a failli être victime de cette arnaque avant de les menacer d'appeler la police. Mais beaucoup finissent par payer.

Malgré son atmosphère pesante due à ce ciel blanchâtre aveuglant, la ville comporte une foule d'endroits intéressants à visiter, et il faudrait y passer deux semaines pleines pour tout voir. Parmi les lieux les plus marquants : la place Tian'anmen en face de la Cité interdite où figure toujours un portrait géant du "bienfaiteur" Mao Zedong, le gigantesque palais d'été, et les vieux quartiers un peu crados où apparaît la Chine sans fard, avec ses boutiques vétustes et ses vélos transportant des chargements indescriptibles.

Dans son immense mansuétude, le gouvernement embauche aussi quelques rigolos pour réguler le trafic des passages piétons. Généralement, trois types portant respectivement des T-shirts

vert, orange et rouge, barrent chaque côté du passage piéton quand le feu passe au rouge. Après tout, ça n'est a priori pas pire que les innombrables balayeurs inutiles payés à discuter. Mais le problème se pose quand le feu est rouge et que vous êtes au milieu du passage. En bon Européen, on pense qu'ils vont nous laisser accéder au trottoir, et à aucun moment on s'imagine devoir forcer le passage pour évacuer la route. Erreur : le Chinois a pour consigne de bloquer le passage au rouge, il bloque le passage au rouge, que vous soyez au milieu des zébras ou non. Arrive alors inévitablement le forçage du barrage humain sans préliminaires verbaux et avec perte de face collective.

Dans le même genre, la descente de la rame de métro est une expérience sportive enrichissante. On sait généralement qu'un arrêt est proche quand une vieille courbée d'1m30 joue violemment des coudes dans nos hanches pour se frayer un chemin jusqu'à la porte. La repousser ne fait que reporter le problème de quelques secondes, et la voix n'a aucun effet sur les vieilles chinoises ! Puis, à l'ouverture des portes, là où l'être bien élevé attend que les passagers sortent pour s'engouffrer, le Chinois se jette sauvagement à l'intérieur en horde, bloquant la sortie. La nature nous ayant dotés d'un gabarit plus imposant qu'eux, s'extraire de là n'a rien de très difficile en soi, mais l'accumulation des descentes de métro fait qu'on finit par sortir coudes dehors pour emporter deux ou trois minus malpolis dans notre sillage.

Le sentiment que nous développons à l'égard des Chinois est difficile à décrire et je ne voudrais pas qu'on n'y voit qu'un portrait à charge. À la fois insupportables à vivre, ils sont aussi très sympas, aiment rire et finissent par être attachants dans leur comportement imprévisible et enfantin. On dirait qu'un milliard de gamins ont été entreposés dans un pays pour y faire une expérience. C'est une autre planète, où toutes nos conventions, tous nos codes sociaux sont renversés, où tout ce qu'ils entreprennent semble hors normes. La Grande Muraille, la structure architecturale la plus importante jamais construite par l'Homme

à la fois en longueur, en surface et en masse n'est pas en Chine par hasard. Édifiée par morceaux entre le VII^e siècle avant JC et le XVII^e siècle pour défendre la frontière nord de la Chine, sa longueur totale atteint entre 9 000 et 21 000 km, et ses dimensions font en moyenne de 6 à 7 m de hauteur, et 4 à 5 m de largeur¹⁷.

Alex l'a déjà vue l'an dernier et je n'ai aucune envie de me joindre à la masse d'un troupeau de touristes. Alors nous fuyons au nord de Pékin en direction du district de Huairou en bus puis à Xishui, petit village d'où nous pouvons atteindre une partie un peu plus sauvage de l'édifice. Passé les quelques yuans¹⁸ de droits d'entrée, nous admirons à droite la muraille propre, rénovée, que tous les signes invitent à aller voir de plus près et nous enfonçons donc... à gauche dans la forêt, guidés par les indications d'un plan obsolète. Après deux bonnes heures de marche, où nous nous perdons complètement sans apercevoir un bout de mur, nous trouvons enfin une colline surmontée de briques. C'est encore une partie rénovée et le panorama une fois dessus est déjà superbe, l'enceinte suivant parfaitement le défilé des montagnes à perte de vue. Nous voici partis en trek sur la Muraille de Chine.

Les décrochés sont impressionnants et nous avons parfois du mal à monter les côtes ou descendre des escaliers d'une raideur interminable, à quatre pattes pour ne pas s'écraser 50 m plus bas ! Au passage d'une rivière, le mur est coupé en deux, marquant le départ d'une marche sur une portion beaucoup plus ancienne. Mais il faut auparavant escalader la paroi pour remonter sur le mur. Par pure radinerie de ma part, la corde achetée à Pékin pour monter nos sacs à dos est trop courte et une partie d'escalade s'impose sur une paroi de quatre mètres de hauteur, humide, glissante et raide. Toutes les conditions sont donc réunies pour se déglisser la nuque. Il paraît que dix millions d'ouvriers sont morts lors de sa construction, en faisant le plus long cimetière du monde. Alors au pire, ça ne fera que deux de plus. L'insouciance prend encore une fois le dessus et nous ne reculons jamais devant la débilité. Le pire, c'est qu'une dizaine de mètres après avoir fini notre ascension périlleuse, satisfaits d'avoir survécu, nous aper-

cevons un petit chemin de terre sur le côté permettant de grimper sans risque...

Au fil des heures, la large paroi de briques se transforme en chemin de terre étroit parsemé d'une végétation abondante suivant la cime des montagnes. Le soir venu, nous campons dans une des nombreuses tours de guet à moitié démolies de cette portion en friche pour fêter notre centième jour de voyage. Oui, c'est complètement illégal, mais est-ce qu'on a vraiment l'air de s'alourdir de ce genre de considérations ?

Réveillés au petit matin par un groupe de randonneurs chinois, nous ne pouvons que les saluer, faute de mieux, et redescendons dans la vallée nous ravitailler en eau et en nourriture. Nous ne sommes clairement pas de grands randonneurs et rajouter l'idée de faire des allers-retours d'une heure au village deux fois par jour nous fait rebrousser chemin, encore une fois perdus par les indications des locaux.

De retour à Xishui, l'auto-stop en Chine se révèle être une expérience très drôle. Une voiture s'est rapidement arrêtée et nous a emmenés jusqu'en périphérie de Pékin. Mais le couple de Chinois n'a absolument pas compris ce que nous faisions et a sans doute pensé que nous étions en panne quelque part. Régulièrement, ils proposaient de nous déposer à la gare en cours de route. Ce mode de déplacement est absolument impensable pour un local, et de nombreux auto-stoppeurs rencontrés par la suite nous confirmeront qu'ils se voient régulièrement lâcher devant les gares par les Chinois à qui le concept est étranger.

Départ de Pékin pour Xian le 6 septembre, toujours en train. Vu la taille du pays, l'option ferroviaire s'impose souvent et nous voici repartis pour un tour de rail de 12h, de nuit. Rebelote pour la bataille du billet en gare de Pékin avec les Chinois gratteurs et impossible de réserver un train couchette. Pas de place ? Pas le droit ? Nous ne saurons jamais. Au moins cette fois, nous avons un siège. Un siège au dossier tellement raide qu'on verse en avant au moindre coup de frein. Toujours mieux que dans le lavabo,

mais il faut se battre pour le garder à chaque fois qu'on se lève pour pisser. Inlassablement, un sans-siège s'y glisse dès qu'on a le cul tourné, ou pas d'ailleurs. Certains essayant de s'asseoir à notre place tandis que nous y sommes déjà assis. De chaque côté du couloir, six voyageurs se font face par rangées de trois. En face de moi, un type se lance dans un énième raclement de gorge typiquement asiatique et lâche un gros glaviot gluant qui s'écrase entre ses pieds. Dans le train. Normal.

Au bout du couloir, le chef serpillière pointe son nez et force le passage. Au sol, c'est effectivement un peu sale, principalement de la terre sèche. Après son passage, c'est toujours sale, et la terre sèche s'est changée en gadoue dégueulasse que les sacs ont tous ramassée au passage. Le chef serpillière précède le chef repas avec son chariot à roulettes calibré au millimètre pour passer entre deux rangées de sièges. Le problème c'est que tout le monde est venu accompagné d'un sac de quarante kilos minimum qui dépasse dans le couloir. Mais pas moyen de négocier, car là où vous auriez demandé aux passagers de se déplacer pour venir acheter un repas, lui passera coûte que coûte, quelle que soit l'heure du jour et de la nuit, car on lui a dit de passer toute la nuit. Onze fois. Et en braillant.

Sur notre tablette, j'attends que mon délicat voisin d'en face ait fini d'y cracher ses petites graines d'oiseaux et d'y étaler ses coquilles d'œufs pour la transformer en accoudoir de repos. Il a fini depuis une vingtaine de minutes et j'entreprends de nettoyer moi-même son merdier, n'ayant aucun espoir qu'il s'y résolve. Je reviens, la tablette est propre, notre ami sort un œuf, le dépiaute, et enchaîne avec les graines.

— *Alex, c'est une blague?*

— *Non, c'est un Chinois.*

Les lumières restent bien entendu allumées et le vacarme assourdissant que les passagers entretiennent sans faiblir se poursuit jusque tard dans la nuit. Quand vous arrivez enfin à vous habituer au bourdonnement et oublier un instant la chaleur et l'odeur du wagon, vous pouvez toujours compter sur le chef repas pour

hurler son arrivée, ou le chef serpillière pour vous serpillier le pied si vous avez le malheur de vous trouver côté couloir.

Toujours est-il que nous sommes l'attraction du wagon, voire du train et on ne manque jamais de nous poser des questions incompréhensibles. En de rares occasions, un bilingue peut traduire au reste ce que nous faisons là avec eux, et les réactions à l'évocation d'un tour du monde sont toujours savoureuses. L'incompréhension domine souvent mais les fous rires ne tardent pas à monter pendant que tout le wagon est mis au courant.

Après cette nuit peu reposante et notre arrivée à Xi'an, chef-lieu de la province du Shaanxi¹⁹, je repars seul visiter le mausolée de l'Empereur Qin qu'Alex a déjà vu l'an dernier. Dans le bus qui m'emmène sur place, je constate amusé cette habitude qu'ont les femmes d'ouvrir leur parapluie à l'intérieur pour se protéger de la climatisation plutôt que de fermer la ventilation²⁰. Situé en périphérie de Xi'an, ancienne capitale de Chine il y a environ trois millénaires, le mausolée comprend d'une part le tombeau de l'empereur Qin Shi Huangdi (III^e siècle av. J.-C.), mais surtout les vestiges ensevelis de milliers de soldats de terre cuite, formant ce qu'on appelle *l'armée d'argile*. Sur le site se trouvent les fosses contenant quelque huit mille statues de soldats et de chevaux en terre datant de 210 av. J.-C. Une armée bâtie afin de veiller l'empereur mort. Les visages sont quasiment tous différents et, si on ne le voit plus aujourd'hui, toutes les statues étaient peintes de couleurs vives et recouvertes de laque. La visite se fait donc sous d'immenses hangars où se déroulent encore les fouilles gigantesques, au milieu des milliers d'unités de l'empereur mégalo. Personne ne sera surpris d'apprendre que le souverain en question est aussi considéré comme le père de la Muraille de Chine. Dans le genre démesure, il se pose là.

Le soir, le quartier musulman de Xi'an est bondé de flâneurs venus manger les brochettes et desserts locaux dans les souks dignes du bordel maghrébin. Car cette ville de huit millions

d'habitants comprend une importante communauté musulmane dont la présence remonte aux commerçants venus par la Route de la Soie. Une histoire très riche symbolisée par ses imposants remparts.

Nous partons une fois de plus en train, en direction de Chongqing, en ayant encore échoué à obtenir des billets couchettes malgré notre note en mandarin. Un Allemand croisé un peu après notre achat de deux sièges en dur, nous explique qu'en tentant sa chance à différents guichets, il arrive parfois à obtenir un lit. Vu le nombre de personnes dans chaque file, nous nous contenterons des sièges inconfortables. Heureusement, ce train-là est moins bondé et tout le monde peut poser son postérieur quelque part. Il s'y opère le même ballet de chariots et de serpillières, avec en plus, des contrôleurs devenus vendeurs ambulants de brosse à dents et autres ceintures, dont ils vantent les mérites à la crie. J'avais personnellement jeté mon dévolu sur la chemise à épau-lettes du contrôleur-commercial et ai proposé jusqu'à 200 ¥ pour le faire hésiter, et débrider tout le wagon.

Quelque sept cents kilomètres plus au sud et quatorze heures plus tard, voilà Chongqing, 19ème agglomération mondiale, plus grande municipalité du monde dont personne n'a jamais entendu parler, la ville comprend six centres-villes répartis sur une région montagneuse à perte de vue. Et comme à Datong, les grues s'élèvent partout au-dessus des tours.

Vendredi 9 septembre, c'est le jour d'ouverture du mondial de rugby et un seul bar en ville semble retransmettre le match. Nous partons de l'auberge, grimpons les escaliers sinueux en pierre des quartiers pauvres, le long desquels des Chinois dorment. Ces gens ont une capacité impressionnante à s'endormir absolument n'importe où dans la rue. En sortie d'un tunnel mal aéré au trottoir large, un coiffeur et son client sont installés avec une chaise, un miroir et une bassine d'eau à vingt centimètres de la route. En voyant ça, nous avons maintenant adopté une expression pour illustrer toutes les actions limites des Chinois : ça passe. Quatre

moutons sur une mobylette, ça passe. Une charrette au milieu du périphérique, un vélo avec quinze tonneaux dessus, un camion qui dévale une ruelle, et donc un coiffeur au bord du trottoir, ça passe. Signifiant par là qu'il n'y a aucune raison pour eux de ne pas le faire s'ils peuvent le faire à l'instant t. La notion de conséquences paraît si lointaine à leurs yeux.

Nous poursuivons au milieu d'un chemin de détritiques avant d'atterrir dans le parking souterrain d'un centre commercial où se trouve l'Irish pub. Surpris qu'il n'y ait pas plus de cinq personnes pour suivre l'évènement, nous apprenons que la ville ne comprend que 3 000 expatriés qui surnomment Chongqing, the wild wild west. Le temps de boire quelques bières chinoises fadas- ses et de promettre à un Néo-Zélandais une défaite prochaine contre la France, nous découvrons la vie nocturne et ses buildings illuminés. Une épaisse couche nuageuse recouvre le ciel de façon permanente, et les dizaines de lasers surpuissants donnent à la ville une atmosphère de Gotham City.

De jour comme de nuit, la Chine marche à deux vitesses : les étales à brochettes côtoient les restaurants quatre étoiles et on passe en quelques mètres du magasin de luxe à la boutique crasseuse d'une vieille tordue.

Constatant les éclairages démesurés des villes, la gestion des déchets et les montagnes de détritiques que s'ingénient à former les Chinois un peu partout, je ne peux m'empêcher de penser qu'on a beau faire des *Earth hour* où l'on éteint la lumière pendant une heure, s'emmerder avec notre petit recyclage domestique et créer des taxes et des commissions écolos, on ferait mieux de dépenser tout ce pognon pour sensibiliser les Chinois à la propreté de l'environnement. Ça aurait cent fois plus d'impact pour la planète. C'est incroyable de constater à quel point ils sont capables de pourrir leur voisinage par pur je-m'en-foutisme. Une rivière ou un chemin de montagne que longe un groupe de Chinois est irrémédiablement et durablement salopé par leur passage. Canettes, bouteilles, mouchoirs, emballages, cigarettes, tout y

passé. Et il suffit de le leur faire remarquer pour qu'ils se sentent embarrassés et ramassent. Ce qui prouve bien qu'ils savent que ça ne se fait pas ! Et en constatant les comportements individuels, je n'ose imaginer de quoi sont capables les industriels du pays s'ils agissent avec le même état d'esprit, ce dont je ne doute pas.

Nous quittons Chongqing trois jours plus tard par voie fluviale, sur le Yang-Tsé-Kiang, pour inaugurer un nouveau moyen de transport et parce que ce fleuve fait partie des effluves de voyages alcoolisés d'Albert Quentin, le personnage principal du film *Un singe en hiver*. Nos billets de 450 ¥ garantissent une place dans une cabine de huit personnes pour trois jours de voyage. Ce n'est pas tant la cohabitation avec six autres personnes que le fait qu'elles soient chinoises qui effraie. Heureusement, le bateau est loin d'être complet et seuls deux d'entre eux pointeront leur nez pour mettre la télévision à fond. Suffisant pour fuir notre cabine un maximum et observer les autres spécimens cracher sur la moquette. Alors oui, je suis toujours en train de critiquer les Chinois, mais j'en rigole tellement que je ne peux quand même pas passer là-dessus ! Et ce n'est pas fini.

Le programme de cette mini-croisière comprend plusieurs excursions payantes le long du parcours auxquelles nous ne participons pas, attendant sagement sur le pont que le flot de touristes aux accoutrements fluo remonte à bord. Si vous apercevez un jour un groupe d'Asiatiques bedonnants aux tenues ridicules : bob, polo et bermuda trop larges et colorés, banane sur le ventre, grosses chaussures flashy et lunettes de soleil kitsch ; ne cherchez pas, ce sont des Chinois. Ceux-ci sont souvent précédés d'un petit drapeau qu'agite frénétiquement leur guide pour ne pas en perdre un en route.

À bord, l'équipage est tellement peu habitué à accueillir des touristes étrangers, qu'aucun d'entre eux ne parle anglais et qu'il est rigoureusement impossible de deviner l'heure des repas. Après avoir fait le guet deux heures devant le restaurant, nous réussissons enfin à obtenir notre dû avant de constater le lendemain

à la même heure que le restaurant est fermé. L'heure des repas varie en fait tous les jours en fonction des excursions et tout est annoncé au haut-parleur... en mandarin.



La vallée du Yang-Tsé-Kiang, sa brume et les gorges entre Chongqing et Yichang offrent une atmosphère très particulière, presque mystérieuse, reposante. J'ai du mal à revivre les émotions que suggère le personnage de Gabin mais le faible nombre de passagers fait que nous pouvons la plupart du temps pleinement profiter du calme de la descente sur cette avenue qui dégringole du Tibet pour finir dans la mer Jaune. Sauf quand un de nos colocataires trouve par malheur le micro du karaoké et s'égosille pendant des heures torse nu, ou avec encore plus de classe, le T-shirt remonté sur un ventre bedonnant comme c'est ici la mode. À la fin de sa prestation devant une petite foule hostile au bruit qu'il vient de produire, celui-ci ne manque jamais de s'applaudir et de remercier son public. Doit-on l'applaudir pour le remercier d'arrêter? À force de les côtoyer, on finit franchement par se demander à quel moment ces gens se reposent.

La virée prend fin avant le barrage des Trois-Gorges, le plus gros au monde. Et si le spectacle de la traversée est à la hauteur de nos attentes, il ne faut pas oublier que pour construire le barrage, les autorités ont encore une fois agi ici à la chinoise: 1,8 million

d'habitants déplacés et relogés sommairement, quinze villes et plus de cent villages engloutis pour un ouvrage produisant 3 % de la consommation d'électricité du pays contre 10 % prévus initialement. Alors s'il faut bien avoir de grands projets pour le pays, il me semble qu'on peut faire ça avec un peu plus de discernement.

Depuis Wuhan, Shanghai est une fois encore ralliée par transport en commun. Nous prenons alors quelques jours pour visiter avant de planifier enfin un peu de vélo plus au sud, puisque nous n'avons roulé que 500km depuis notre entrée sur le territoire. Dans les troquets de Shanghai, les menus souvent traduits en anglais permettent de s'assurer de goûter à un panel de saveurs plus large qu'habituellement et nous savons désormais que les Chinois sont les rois du sucré-salé. Contrairement aux Mongols et leur soupe d'huile quotidienne, eux ont développé une cuisine plutôt raffinée. On se demande d'ailleurs dans quel monde la Mongolie et ses Khans ont pu un jour menacer la Chine.

Shanghai est une jolie métropole qu'on se lasse difficilement de parcourir, surtout la nuit quand Pudong, le Manhattan de Shanghai, s'éclaire de mille feux devant le fleuve Hang Pu qui promène des bateaux entièrement illuminés. La baie offre ainsi un véritable spectacle sons et lumières que l'on peut admirer depuis l'un des nombreux gratte-ciels du district. Un tunnel permet même de traverser le fleuve assis dans une petite cabine de verre sous un festival d'effets de lumière. Dans les discothèques, une simple visite aux toilettes résume le contraste entre nos deux cultures : des employés sont dans la pièce pour vous masser les trapèzes pendant que vous pissez, vous mettre le savon dans les mains devant le lavabo, puis vous tendre une serviette chaude avant de quémander un pourboire pour le service. Sur Nanjing road, la rue piétonne principale, le spectacle est assuré par les locaux qui se mettent à danser un peu partout au son d'enceintes amenées pour l'occasion. Quand beaucoup gigotent au rythme de la musique comme ils l'entendent, certains se contentent d'agiter maracas ou tambourins pendant que d'autres suivent des espèces

de cours collectifs dont l'instructeur, chemise à fleurs et perruque moumoute, se déhanche frénétiquement en encourageant sa bande à se défouler. Un véritable show comique !

Le jour, à moins d'aller se perdre en banlieue où dans quelques ruelles sombres, on sent que les locaux ont l'habitude de côtoyer du Blanc. Leurs comportements sont moins imprévisibles et il est impossible de marcher dans une rue piétonne sans se faire alpaguer plusieurs fois par des vendeurs de montres plus plastiques qu'authentiques, de vêtements de marque incertaine et de massages avec *happy ending*²¹. "*Lady massage! Lady massage!*" peut-on entendre à chaque coin de rue.

Notre plan initial était de parcourir la Corée et le Japon en prenant un bateau depuis la Chine. Mais n'ayant qu'un visa simple entrée en Chine, et dans l'impossibilité de savoir si la Chine acceptait de délivrer un nouveau visa aux Français depuis le Japon²² suite aux manifestations pro-tibétaines de 2008, nous annulons ce voyage deux jours avant de partir et décidons de piquer en direction du sud du pays.

Campagne urbaine

Équipés de cartes routières en mandarin pour demander notre route aux locaux sans s'arracher les cheveux, nous partons sur nos montures fin septembre en direction de Suzhou, une petite ville de quatre millions d'âmes dont vous n'avez sans doute jamais entendu parler. À une centaine de kilomètres de Shanghai, la ville ressemble à une Venise d'Asie²³, parcourue de nombreux canaux et parsemée de jardins traditionnels. Un lieu très agréable où nous ne nous attarderons pas puisqu'il reste désormais un mois et demi pour sortir avant l'expiration de notre visa. Un peu plus loin, Jiaxing (1 000 000 habitants), puis Pinghu (400 000) où se trouve le pont de la baie de Hangzhou, le deuxième plus long pont maritime au monde d'une longueur de 36 km²⁴. Avec tout ce qu'on a vu sur les routes jusqu'à maintenant, ce ne sont pas deux

cyclistes sur un pont qui les bouleversera, mais le péage est bien gardé et l'accès interdit aux vélos. Bons pour rallier Hangzhou, cette petite déviation à l'échelle du pays sera finalement fatale à notre décision de visiter la côte sud. Car même avec des cartes en mandarin, trouver son chemin reste un chantier permanent. D'une part les panneaux routiers indiquent la direction du village suivant alors que les plus petits points de nos cartes représentent des bleds de 100 000 habitants minimum, et d'autre part, les Chinois des campagnes ne savent pas les lire. Ils commencent par la retourner pour voir s'il n'y a pas quelque chose derrière, puis par la scruter d'un air surpris avant de découvrir un nom qu'ils connaissent, et d'interpeller un copain pour partager leur découverte. Le pote fait de même et dix Chinois se retrouvent à mater notre carte sans comprendre ce qu'il en retourne. Quand, à force d'insister, ils acceptent enfin de donner une direction, c'est sans surprise un truc au pif pour ne pas perdre la face et nous égarer dans des chemins de traverse ou, c'est encore plus drôle, au bout d'une autoroute sans issue.

Bref, on s'est rapidement paumés après Hangzhou, une autre mégalopole de neuf millions d'habitants²⁵, incapables de pouvoir vérifier sur quelle route nous étions vraiment et passant le plus clair de notre temps à éviter les pistes cyclables, plus dangereuses encore que la nationale qu'elles longent. Car si la nationale a bien un sens de circulation déterminé, la piste cyclable chinoise est un méli-mélo où s'entrecroisent scooters, vélos, piétons et pourquoi pas une voiture de temps en temps. Et si un objet dépasse d'une mobylette, comme, par exemple, un frigo, c'est à nous d'éviter la décapitation. Un frigo sur une mob ? Ça passe. On peut même y ajouter une télé par-dessus si on veut²⁶. Et bien entendu, personne ne porte de casque.

À mesure que nous nous éloignons des grands centres économiques, le voyage devient beaucoup plus piquant, surprenant, s'il ne l'était pas déjà assez. La traduction a de nouveau disparu des menus, les rizières font petit à petit leur apparition, et les

devantures des maisons, voire les bandes d'arrêt d'urgence, sont souvent recouvertes de grains à sécher. Les gamins, à califourchon sur un buffle ou au sommet d'une pile de marchandises sur un camion, sont tour à tour amusés ou effrayés, et les vieilles de plus en plus courbées par le poids des ans et des briques qu'elles portent encore. À les voir se casser le dos à 90° avec des charges qui ne sont plus de leur âge, on croirait que la brouette n'a jamais été inventée. Sur les chantiers, les échafaudages en bambou se font escalader par des ouvriers en tongs tandis qu'on fauche et laboure à la main comme à l'époque du Grand Bond en avant²⁷.

Le contraste entre le niveau de vie de villes comme Pékin ou Chongqing et les campagnes est saisissant, sans pour autant que les Chinois paraissent malheureux. D'immenses panneaux de propagande communiste sur l'accotement invitent de toute manière à célébrer la jeunesse épanouie et la paysannerie victorieuse. Tout le monde est en outre très content et honoré de nous venir en aide pour rechercher de l'eau potable²⁸ ou un restaurant où se ravitailler. Et puis, la vie est tellement peu chère que nous nous offrons tous les soirs le luxe d'une chambre immense pour un prix allant de 1 à 7€ par personne. Moins on paye, et plus il faut compter les cafards, puis les fourmis qui viennent ramasser leurs cadavres.

Après 1500km de pédalage en trois semaines, une halte d'un week-end s'impose à Zhuzhou, un village d'un petit million d'habitants. Nous y découvrons avec joie un magasin Carrefour laissant augurer de bonnes tranches de cochonnaille pour l'apéro. Mais si l'enseigne reste la même, l'intérieur du magasin est d'un tout autre acabit : des rayons entiers de nouilles instantanées, des algues, des racines de gingembre et tout un tas d'autres conneries dont l'utilisation nous dépasse. Ils cuisinent avec ça ?

Il faut dire que s'ils excellent sur certains plats, d'autres laissent franchement à désirer. Que dire de cette soupe servie depuis d'immenses jarres et composée de pattes de poulet ? Et de ces œufs puant l'urine qu'ils vendent un peu partout dans la rue ?

Les œufs de cent ans sont, m'a-t-on dit, cuits dans un mélange de chaux, de cendres, de sel et de feuilles de thé jusqu'à obtenir une odeur et un aspect tout à fait répugnants. Au goût ce n'est pas splendide non plus mais ça se mange. Ce n'est que plus tard que je découvrirai la tradition d'une région où nous sommes passés : faire bouillir des œufs dans de l'urine de jeunes garçons récoltée dans les écoles. D'où l'odeur donc. Lesquels avons-nous mangés ? Je préfère ne pas savoir.



De Zhuzhou, nous prenons le train de nuit pour Guilin (capitale de la province du Guangxi au sud de la Chine) d'où nous repartons immédiatement à vélo pour découvrir les magnifiques paysages karstiques le long de la rivière Li, sans doute les plus beaux qu'il nous ait été donné de voir depuis le début du voyage. Sur l'eau, de petites embarcations de bambou sillonnent le courant qui alimente les étendues de rizières, avec en toile de fond, de gros tubercules montagneux verdoyants sous un ciel sans nuages.

Accessoirement, les conducteurs sont ici beaucoup plus calmes et silencieux, ce qui ajoute à la qualité naturelle de la région. Les laborieux, cigarette au bec et grand chapeau de paille vissé sur la tête, se contorsionnent dans les rizières sur notre passage, tentant

de comprendre ce que nous fabriquons dans les chemins de terre avec tous ces bagages. Parfois, nous tombons aléatoirement sur un îlot de touristes, comme au petit village de pêcheurs de LiuGong où le prix doublé d'une boisson et le comportement hautain des locaux indiquent que le village doit certainement figurer en bonne place dans les guides touristiques. Suivez le guide, vous suivrez les touristes, les prix qui vont avec et les expériences désagréables. C'est une des raisons majeures pour lesquelles nous voyageons sans.

Malgré le désordre permanent de la moindre bourgade, les campagnes chinoises ont une ambiance hors du temps très agréable où chaque sinogramme révèle un talent de calligraphe. Les hommes y jouent toute la journée aux cartes, aux Mahjong, aux échecs chinois, aux dames, comme si le principe de la semaine de travail n'avait pas vraiment cours. Les bicoques de bois à moitié bancales abritent un mobilier des plus rudimentaire dont semblent se contenter leurs occupants. Il est rare de traverser un patelin sans apercevoir une barre d'immeuble vide construite à la hâte par un gouvernement pris par la folie des grandeurs. Chaque hameau semble ainsi s'attendre à une vague d'immigration massive prochaine.

De retour dans la périphérie de Guilin, nous nous perdons de vue après un arrêt au bord de la route pour acheter un bâton de canne à sucre. Au milieu d'une ville d'un million d'habitants, nous errons chacun de notre côté à la recherche de l'autre et sans aucun moyen de se contacter. Je l'attends une demi-heure, rebrousse chemin quelques kilomètres au cas où il ait crevé, mais pas d'Alex. Devant l'hôpital, je regarde au cas où, si un vélo n'a pas été déposé à l'entrée avant de foncer à la gare routière, seul lieu que nous ayons en commun dans cette ville. Dix minutes après mon arrivée, Alex se pointe lui aussi. Voilà un avantage très concret de voyager avec quelqu'un qui réagit comme vous. Il est souvent arrivé qu'on décide d'une route à suivre sans même se parler, comme s'il était

évident que l'autre allait choisir la même direction. Quand on est fatigués par une journée de vélo, ne pas avoir à discuter, à débattre des différentes options, avoir les mêmes attentes, est un luxe évitant beaucoup de conflits.

En ville, les boutiques de fausses marques exposent leur logo illégalement et très officiellement. Lady Gaga sera par exemple heureuse d'apprendre qu'elle y possède une boutique. Nike a plusieurs concurrents au nom et logo similaires, et je ne compte plus les magasins Adadis, Avivas, Abidas, Reebook, Ribok, Ralf Loren, McDnald's, les faux Apple store avec une pomme non croquée en logo, et le plus drôle pour finir : Star Fucks. Et tous ces gros fakes *made in China* reprennent sans honte la typographie et les codes couleurs des vraies marques. Si la loi sur la propriété intellectuelle n'est pas encore passée, elle est en revanche très bien appliquée par les femmes de l'ethnie Yao quand il s'agit de faire payer la photo de leurs longs cheveux descendant jusqu'aux pieds, ce dont on se fout bien. Car les paysannes Yao ont une caractéristique particulière : elles ne se coupent les cheveux qu'à 18 et 38 ans. Ce qui était alors un critère de beauté est aujourd'hui une véritable machine à fric menant aux rizières en terrasse de Ping'an, où la récente récolte laisse malheureusement aux paysages une couleur marron terne. Reste que l'empilement de ces cultures sur des dizaines et des dizaines d'étages forme un tableau unique qui ne fait pas regretter les efforts pour y accéder. Harassés par les derniers kilomètres et les dénivelés, nous dormons sur place dans un petit hôtel de bois, perdus dans les montagnes du sud de la Chine où l'on trouve quand même du Wifi !

Notre périple cycliste se poursuit le lendemain sur une route grasse qui ne pardonne pas à certains conducteurs un peu trop hardis. Une camionnette s'est étrangement retrouvée bloquée entre deux cabines de poids lourds après un dépassement ambitieux, voire suicidaire. D'autres conducteurs plus prudents préfèrent s'arrêter pour nous prendre en photo et nous offrir

quelques boissons. Les enfants, toujours aussi marrants, nous saluent avec l'excitation d'un gosse qui aperçoit le père Noël pour la première fois.

La chaussée glissante sous une pluie battante se transforme alors en chemin boueux que nous devons emprunter pendant deux ou trois jours de suite. Tous les soirs, avant d'aller se présenter à la réception d'un hôtel, un rituel de rinçage sommaire s'établit sur le trottoir avec le restant d'eau de la journée. Certains établissements n'ont déjà pas le droit d'accepter des étrangers, pas la peine de courir en plus le risque d'un refus pour notre apparence. L'apogée de cette règle "anti-étrangers" intervient dans le district de Rongjiang. Exténués par une longue journée de vélo dans la gadoue, il est près de 19 h quand, couverts de limon de la tête aux pieds, nous visitons le premier hôtel. Évidemment, personne ne parle anglais mais la conversation par gestes et dessins interposés donne à peu près ça :

— *Bonjour, vous avez des chambres?*

— *Oui.*

— *C'est combien?*

— *Cent yuans.*

— *Cent yuans pour deux personnes?*

— *Oui.*

— *OK, j'en prends une.*

— *Non.*

— *Pourquoi? C'est plein?*

— *Non.*

— *La chambre là, c'est bien cent yuans?*

— *Oui.*

— *Alors les voici. Je prends la chambre.*

— *Non.*

Qu'on m'explique un petit peu ce qu'il se passe dans leur cerveau pour ne pas nous dire tout de suite *non*, avant d'annoncer qu'ils ont des chambres de libres et de m'indiquer le prix... Nous nous faisons jeter de la même façon dans un, deux, trois... quinze hôtels, jusqu'à ce que nous ayons épuisé les pensions du coin.

Bien sûr, il y a toujours la possibilité d'aller dormir sous la pluie alors que nous sommes déjà détrempés mais l'idée ne remporte pas un grand enthousiasme, d'autant que nous sommes dans un coin montagneux assez peuplé, et que la loi interdit toujours le camping sauvage. La loi... Ah! Une idée! Laissons-la se démerder avec notre cas.: *"Bonjour Messieurs les policiers, personne ne veut nous recevoir, que fait-on? On dort chez vous?"* Et nous voilà partis accompagnés de deux flics pour faire la tournée des hôtels que l'on a déjà visités pour le même résultat: personne n'accepte de nous héberger, même avec la bénédiction policière.

Ils risquent sûrement la fermeture s'ils se font dénoncer. À force de tourner dans les rues et à expliquer notre cas, les deux condés ont fini par amener une dizaine de civils amusés par notre situation, qui parcourent les hôtels pour nous trouver un point de chute. L'essaim se déplace par quartier, prenant des renseignements auprès de quiconque aurait déjà croisé un touriste dans le coin. Enfin, quelqu'un semble connaître un établissement où nous pourrions dormir et une jeune Chinoise grimpe en amazone sur le cadre de mon vélo pour nous indiquer la direction à suivre. À notre arrivée, les policiers sont en train de négocier avec la réceptionniste qui ne semble pas ravie de nous accueillir mais qui finit par accepter notre présence, après trois heures de recherches.

Afin d'éviter une nouvelle journée de bouillasse, nous nous rendons dès 8h le lendemain à la gare routière de Rongjiang, une espèce de parking pourri égaré au milieu d'immeubles insalubres. J'omets les habituelles difficultés pour savoir s'il existe bien un bus pour Guiyang et les horaires de départ, et nous montons dans un vieil autocar plein à craquer dont la taille des sièges a été calibrée pour les fémurs locaux. Les genoux coincés dans le bois du siège avant pour parcourir les 150 km en quatre heures, nous ne regrettons pourtant pas notre choix car la route semble encore en plus mauvais état que la veille.

À Guiyang, notre premier repas au KFC est le nouveau théâtre d'une scène cocasse²⁹ montrant encore l'incompréhension que

nous pouvons rencontrer au quotidien. Pour planter le décor, il faut déjà signaler les pubs pour Pizza Hut dans l'entrée du fast-food et un serveur qui semble ne rien comprendre à notre commande malgré le fait que nous pointions les images sur le menu.

Une fois assis, je découvre qu'ils n'ont pas mis de mayonnaise dans mon sandwich. C'est déjà pas la meilleure bouffe du monde, je vais donc réclamer ma ration de sauce et découvre que le type en cuisine l'a volontairement omis car le pot était vide à ce moment-là. Plutôt que de remplir le réservoir, il a préféré distribuer des burgers sans sauce. *Ça passe.*

Alors que je minimise l'incident, le serveur me ramène tout honteux mon sandwich complet, et me donne au passage deux petites cuillères en plastique pour se faire pardonner. Pourquoi? J'en sais rien. J'avais effectivement un dessert mais avais déjà prévu une cuillère. Je retourne m'asseoir avec Alex et mon bridé se repointe avec quatre nouvelles cuillères en plastique! Je lui montre les quatre autres pour lui faire comprendre que je ne sais pas quoi faire de toutes ses merveilleuses offrandes mais il insiste, et nous prenons les cuillères pour ne pas le vexer. Depuis, nous nous attendons à recevoir des cuillères en plastique à chaque fois qu'un Chinois perd la face, c'est-à-dire dix fois par jour.

Désormais rodés au bonheur du transport collectif inconfortable, nous décidons une fois à Guiyang de tracer en train jusqu'à Kunming dans le Yunnan pour éviter les montagnes. Supporter une fois de plus des voisins sales et bruyants pour ne pas avoir à gravir quelques cols, j'en ai presque honte en écrivant ces lignes mais les 2200km à vélo du dernier mois ont épuisé en grande partie notre stock de motivation cycliste, d'autant que nous commençons à vouloir changer de culture. Nous retrouvons ce soulagement de quitter la Chine chez tous les voyageurs, avec en balance le sentiment inverse de bonheur à l'idée d'y retourner un jour. L'Empire Céleste est énervant, usant, à la limite du supportable, et on ne peut pourtant que tomber sous le charme d'une civilisation aussi loufoque.

Sur le parvis de la gare et alors que nous plions nos vélos pour passer les systèmes de sécurité, une fille s'évanouit et tombe comme une crêpe sur le sol à une dizaine de mètres de l'autre côté d'une barrière. Pendant les premières secondes, je regarde avec étonnement ses voisins impassibles, et c'est au moment où je vais pour sauter la rambarde qu'on s'active enfin à côté d'elle. Ça ne paraît pas comme ça, mais ces quelques secondes en disent long sur la mentalité chinoise. Lorsque quelques mois plus tard, nous avons appris qu'une gamine a été écrasée à un carrefour et que personne n'a réagi pendant plusieurs minutes, choquant le monde entier, nous n'avons pas été surpris. Est-ce que la solidarité forcée du communisme est responsable de ce manque d'empathie entre individus? Est-ce que le mal trouve sa source plus profondément dans le confucianisme? Impossible de trancher.

Aux portes du Tibet

Cette volonté de changement nous a conduits à nous rendre en bus de nuit depuis Kunming près du Tibet, où nous ne pouvons entrer faute d'un guide officiel et d'un permis à 160 \$, mais où la culture tibétaine y est déjà très présente. La sortie du bus, dans lequel les Chinois ont fumé toute la nuit, nous fait réaliser par les paysages de montagne aride et les flaques d'eau gelées que nous sommes désormais à plus de 3000 m d'altitude et que les températures négatives ne siéent pas tout à fait à nos vêtements estivaux. Nous enfilons tout ce que nous possédons avant de partir découvrir Shangri-La, où le nombre de touristes a été multiplié par 700 en une décennie.

Dans la ville, les moines bouddhistes en longue robe rouge ne semblent souffrir ni du froid, ni de la modernité puisque nous les surprenons souvent, sac à dos et smartphone à l'oreille. Les nombreux temples et les drapeaux de prières disséminés un peu partout au-dessus des étroites rues pavées font le charme de cette bourgade éloignée des grands centres urbains que nous avons l'habitude de traverser jusqu'alors. Dans les ruelles sans

circulation, nous n'entendons que les moulins à prière provenant des temples, et tous les soirs, une immense farandole³⁰ de locaux anime la place centrale de notre quartier, dans la même veine que les groupes de danseurs de Shanghai.

Au menu des restaurants : viande de yak, thé au beurre de yak, gras de yak, et le petit verre de digeo chinois pour finir un repas copieux adapté au climat de la région. La neige fait son apparition le jour de notre trek dans les Gorges du Saut du Tigre. D'une longueur de 16 km, ces gorges marquent le passage du fleuve Yang-Tsé-Kiang entre deux sommets à 5 500 m. Leur nom provient de la légende d'un tigre qui, pour échapper à un chasseur, aurait sauté par-dessus le canyon en son point le plus étroit large de 25 m. À mon avis, la légende est née d'un chasseur qui a préféré se pochtronner avec ses copains plutôt que de remplir son devoir et qui pour ne pas perdre la face, a raconté ça à bobonne en rentrant chez lui *brecouille*.

Heureusement, le voyage en bus nous fait perdre pas mal d'altitude et les épais flocons font place à un soleil radieux. Nous venons de gagner plus de 25°C en deux heures. Dans le car, nous discutons avec un jeune Chinois bilingue qui a le même projet que nous. Il nous accompagne dans un petit restaurant où nous laissons quelques affaires sur sa recommandation, puis jusqu'au poste d'entrée des gorges où nous découvrons qu'il faut payer. Notre nouveau copain se déleste de 10 ¥, et le tarif passe soudainement à 50 ¥ quand vient notre tour. Nous protestons pour le principe plus que pour le prix, mais personne ne daigne donner d'explications³¹ à cette brutale augmentation. Nous tentons de passer en force pendant que notre camarade s'éclipse en catimini et dix Jaunes nous tombent dessus.

Nous rebroussons chemin, décidés à ne pas lâcher le morceau. Depuis plus de deux mois sur place, nous avons tout de même développé une certaine méfiance avec les offices touristiques souvent bidons, et l'attitude passive de notre camarade durant le conflit nous incite à récupérer nos affaires dans le resto qu'il nous

avait conseillé. Puis à repartir à l'assaut des gorges via un passage à flanc de colline, où des femmes en tenues ethniques locales s'échinent à monter à pied des charges encore plus imposantes que nos sacs à dos. Il faut plus de deux heures de randonnée montagnarde pour retrouver la trace des gorges et apercevoir en contrebas le poste d'entrée. L'honneur est sauf mais les jambes ont souffert.

Le sentier surplombe une série de rapides encadrés par des falaises abruptes de plusieurs centaines de mètres, arrivant jusqu'aux remous du fleuve encore étroit. Le long du parcours, des cascades, quelques maisons biscornues, d'autres randonneurs et le plus étonnant, des ânes chargés montant et descendant des chemins escarpés que nous devons presque escalader. Les paysages sont à la hauteur des dénivelés à franchir et nous stoppons à la tombée de la nuit dans un refuge de montagne où d'autres voyageurs fatigués ont fait halte. Même topo le lendemain où la route s'éloigne parfois assez loin des gorges. Conscients d'avoir épuisé le plus beau capital de cette randonnée, nous dévalons la pente afin d'atteindre l'asphalte et la civilisation en fin d'après-midi, et d'y trouver un bus qui nous ramènera d'abord à Lijiang, puis sur Kunming où nous resterons quelques jours.

Dans l'auberge, un petit autocollant dans les latrines indique, comme partout ailleurs en Chine, qu'il ne faut pas monter les deux pieds sur la lunette pour couler un bronze. Car les Chinois nous surprennent jusque dans les cabinets. Habités aux toilettes à la turque, ceux-ci emploient les autres WC comme s'ils n'étaient en rien différents, accroupis sur la cuvette, et laissent l'endroit dans un triste état. Les Chinois sont tellement peu disciplinés à ce sujet que certains WC sont parfois marqués comme *Seulement pour les étrangers*. En principe à ce moment-là, vous pensez qu'ils sont à leur maximum. Chiche? Un jour alors qu'Alex se vidait sereinement la vessie d'une manière on ne peut plus orthodoxe dans la pissotière collective d'une gare, il remarque circonspect un type s'installer accroupi à côté de lui, dos au mur, pour y démouler

son cake avant de se relever, remettre son froc et partir le devoir accompli. Si je n'évoque pas le côté hygiénique censé suivre, c'est qu'il n'y en a pas eu. D'une manière plus générale, les urinoirs sont aussi l'occasion pour les locaux de mater notre appendice et de le commenter ouvertement avec leurs voisins. Et vu leurs réactions, les rumeurs de taille entre les différents continents semblent fondées.

Kunming a beau se trouver à 2500km de Pékin, on retrouve les mêmes traditions communes de gardiens glandeurs ou de serpillières encombrantes. À la banque où nous tentons de changer nos yuans avant de quitter le pays³², la femme de ménage vient pousser nos guibolles avec son engin parce qu'il est dit qu'elle doit passer là, sous nos pieds, maintenant. Après deux mois et demi à subir leurs conneries, j'ai une envie folle de l'envoyer péter mais elle ne comprendrait même pas. Au mieux, elle irait me chercher des cuillères en plastique...

Dans le bus couchette en direction du Laos, nous retrouvons Lars, un grand Hollandais qui voyage en Asie du Sud-Est. À quelques kilomètres de la frontière, le chauffeur demande à tous les passagers de descendre pour une pause casse-croûte à l'exception de Lars qui dort sur sa couchette. À son réveil, il lui demande de l'aider à cacher un énorme carton plein de téléphones portables dans le faux plancher du véhicule. Nous passons la frontière un peu plus tard où les douaniers s'intéressent à nos vélos et deux autres sacs de la soute mais ne devaient jamais découvrir le chargement juste sous leurs pieds.

LAOS

ສະບາຍດີ!

par Alexandre
12 novembre 2011
6126 km

Après 25 heures de trajet, le bus arrive enfin à destination à Luang Prabang, une ville touristique au nord du Laos. Si la spécialité du coin est le poisson grillé sorti du Mékong, la ville a su conserver son accent français, ses parties de pétanque et ses baguettes, dorées, croustillantes, à mille lieues des boules blanchâtres chinoises.

L'auberge où nous débarquons propose de la gnôle locale dans une grande jarre en verre où trempe un long serpent mort depuis belle lurette: le *snake laolao whisky*. Le breuvage est rosâtre à cause du reptile sanguinolent qui macère toute la journée en plein soleil, le goût infect, mais c'est gratuit et ça lance parfaitement les hostilités!

Autour du breuvage, un petit groupe se forme rapidement, constitué de Lars, Kristian, un Danois vivant à San Francisco et capable d'entonner le répertoire de Goldman à tout moment, Yura, jolie blondinette lituanienne et flirt passager, et un couple d'Allemands aussi fous qu'attachants: Dennis et Linda. Nous ne devons plus quitter cette bande pour un moment.

Après avoir longuement goûté aux eaux turquoises des cascades en terrasse des *Kuang si* ou *Tad sae falls*, les soirées continuent souvent à l'Utopia, le bar branchouille au bord du Mékong où se retrouvent tous les Blancs de passage pour boire quelques *Beer Lao*³³ et jouer au beach-volley, pieds nus au milieu des bris de verre des bières shootées par la balle. À partir de minuit, la première option est de continuer à la discothèque, une espèce de salle de bal ringarde où se côtoient touristes et Laotiens. La seconde est d'aller au bowling, et de rentrer debout sur le toit d'un tuk-tuk³⁴, son passeport égaré quelque part en chemin. Les lendemains sont

parfois difficiles et les locaux ont leur remède bien à eux dont Greg a fait les frais : la papaya salade. Une salade de papaye ultra pimentée qui en plus de ne pas soigner le mal de tête, enflamme durablement la bouche.

À court d'idées à Luang Prabang nous prenons tous un bus pour Vang Vieng, 200km au sud. Mon arrivée là-bas marque le début de l'eau en bouteille car à défaut de m'y être collé plus tôt, une diarrhée foudroyante me scotche aux cabinets pendant quatre jours. Un mal qui m'a épargné celui des lendemains difficiles car Vang Vieng est LE haut lieu de la bringue laotienne ! On y pratique le *tubing*, qui peut se résumer à peu près à ceci : se laisser flotter le long du Mékong sur une chambre à air de pneu de camion. Si ça semble relaxant, c'est sans compter que les berges du fleuve sont tapies de bars avec des rabatteurs qui lancent des cordes pour vous attirer chez eux. Une fois hameçonné, l'engrenage est en marche : des jeunes filles peu vêtues vous versent du rhum dans la bouche, des mamies laotiennes vendent des *buckets*, des seaux de vodka et de M2 (un RedBull bien plus puissant), et tout le monde se jette à l'eau via les tremplins et tyroliennes surplombant le Mékong. Évidemment, on dénombre près d'un mort par semaine dans cet espace d'anarchie salvatrice, noyé, ou explosé sur des rochers affleurant sous l'eau qui n'étaient pas signalés. En fin d'après-midi, des tuk-tuks bondés organisent le retour au village où la fête se poursuit autour des feux de camp, de l'opium et des milkshakes aux champignons magiques.

Après une semaine à ce rythme infernal, la peur de devenir des loques nous fait décamper à vélo en direction de Vientiane, capitale du Laos. Un trajet qui a achevé de me dégoûter de ce moyen de transport. La fatigue des jours précédents n'a pas aidé, mais l'envie de changer venait surtout de Luang Prabang, où Lars a acheté une moto. Je n'en avais jamais possédé mais après tout, je n'étais pas non plus cycliste avant de partir. Bref, il me faut une moto !

Vientiane est beaucoup plus calme que les deux stops laotiens précédents et nous y restons cinq jours, le temps d'obtenir nos visas thaïlandais, de jouer à la pétanque autour du stade municipal en buvant du Pastis avec Kristian, de se faire contrôler racketter par des flics armés sur une plage, de chanter des paillardes lors d'un match amical Laos-Thaïlande et de finir sur le terrain avec les joueurs en mangeant des pattes de poulet en sauce. Bref, on ne s'est pas ennuyés!

La veille de retirer nos visas thaïs, et alors que je m'apprêtais à commander un billet d'avion pour le Viêt Nam pour y acheter une moto, un Irlandais s'arrête devant notre auberge et pose une pancarte "*FOR SALE 400\$*" sur sa Yamaha. Je l'essaye rapidement et constate que je n'y connais rien. Vendu! Nous partons alors chacun à notre manière, les amis en bus, Greg à vélo, moi à moto, et mon vélo par la poste direction Bangkok, où je dois le récupérer d'ici un mois.

Après quelques jours de séparation, je retrouve Greg à Paksé, au sud du pays, puis sur la route du Vat Phu Champassak, un ancien temple khmer. À cet endroit, le Mékong ne se traverse que par barge rudimentaire qu'il faut âprement négocier avec le passeur, avant de pouvoir retrouver la route principale. Chacun à son rythme, nous nous retrouvons encore une fois le lendemain sur l'île de Don Det tout au sud du pays, où des bungalows se louent au bord du Mékong pour 3\$ la nuit et où le whisky est devenu moins cher que l'eau en bouteille. La douche est accessible à toute heure dans la rivière et internet fonctionne très épisodiquement. Nous passons quelques soirées encore en compagnie de Dennis, Linda et Lars que nous avons retrouvés là-bas. La vie s'écoule tranquillement à Don Det, sans drame, sans excès et avec une douceur à laquelle on s'habitue facilement. Nous avions prévu d'y rester deux jours tout au plus. Après cinq jours, nous nous résignons à partir de ce petit paradis, à court de visa.



THAÏLANDE

สวัสดีครับ!

par Grégory
11 décembre 2011
6648 km

Marathon cycliste

Pris en stop par deux pick-ups de touristes thaïlandais à la sortie de Don Det pour rejoindre Alex à Paksé et ne pas repédaler sur la route que j'ai déjà empruntée à l'aller, je me retrouve rapidement dans un petit restaurant de campagne où les mets les plus étranges garnissent la table, dont des œufs couvés, cuits durs avec le poussin à l'intérieur. Conscient que l'occasion ne se représentera pas de sitôt, je me jette à l'eau et attaque l'œuf à pleines dents. Le plus étrange, ce n'est pas le goût, c'est le petit craquement des os sous les molaires.

Dimanche 11 décembre. Alex et moi partons chacun à notre rythme pour la Thaïlande et sans surprise, les enfants sont toujours aussi gentils le long de la route. À l'approche de la frontière, une moto vient dans ma direction. Tiens, la même qu'Alex. Le même casque aussi. Tiens, c'est Alex! Il vient d'être refoulé à la frontière à cause de sa moto vietnamienne³⁵. Même les bakchichs qu'il a présentés à la douanière thaïe n'ont pas suffi et il doit désormais partir au Cambodge et Siem Reap, où il retrouvera Kristian et laissera sa moto dormir sur un trottoir le temps de voyager en Thaïlande.

Je me présente à mon tour au poste de douane, me fais bêtement alléger au passage d'un dollar de taxe fictive genre billet de loterie mongole³⁶ puis enquille la route côté gauche puisque la Thaïlande est une ancienne colonie anglaise. Ma première réflexion est que le bitume est impeccable, on croirait glisser dessus. D'ailleurs tout est plus riche et de meilleure qualité qu'au Laos, la société

plus moderne, bien que la culture semble la même. Même écriture, langue similaire, même faciès et mêmes réactions sur mon passage.

Au niveau d'un réservoir de barrage, je remarque des toits qui émergent à peine de l'eau, me rappelant que le pays vient d'être touché par des inondations meurtrières d'une ampleur sans précédent³⁷. Difficile d'imaginer ce qui s'est vraiment passé quand un soleil de plomb fait monter le mercure à 35°C. Il fait d'ailleurs tellement chaud que les Thaïlandais³⁸ font régulièrement brûler les accotements pour prévenir les incendies, créant un mur de fumée traversant la route. Les restaurants, où je m'ingénie à goûter toutes les bières locales par pur souci d'investigation culturelle, offrent en général une variété de plats beaucoup plus complète qu'au Laos, même si le fried rice à 40 bahts³⁹ reste une base. Voyageur solitaire depuis peu, je me paye le luxe d'une chambre à 400 bahts dans la ville d'Ubon Ratchathani 90 km après la frontière et allume le poste de télévision pour voir ce qu'on passe comme conneries en Thaïlande : un combat de coqs précède un drama⁴⁰ mièvre, suivi de TV5 Monde qui diffuse... *Un singe en hiver*!

Dans chaque agglomération, d'immenses portiques pleins de dorures contenant les portraits du roi et de la reine ont une signification qui m'échappe encore. Beaucoup de monuments bouddhiques, de temples très travaillés ornent une campagne verdoyante où paissent des vaches bossues aux oreilles immenses, leur donnant une allure de Jar Jar Binks⁴¹. De petits autels où les locaux déposent de la nourriture pour les morts sont disséminés un peu partout dans la nature, à l'entrée des maisons, sur un poteau électrique. On retrouve ainsi régulièrement un petit objet rituel, des baguettes d'encens et une canette de Pepsi pour la grand-mère disparue. Le kitsch ne fait pas plus peur aux Chinois qu'aux Thaïs et des figurines géantes d'animaux, style dessins animés, sont régulièrement installées aux entrées pour achalander les restaurants.

Après une série de quelques jours à cent bornes, sans même forcer tant la route est plate et de bonne qualité, j'arrive dans la petite ville de Nang Rong et trouve un hôtel entre 5 et 10 balles avant de sortir manger dans un petit boui-boui. Au marché de nuit, une vieille table en plastique dégueulasse au milieu d'une place pleine de détritrus fera l'affaire pour avaler trois *pad thai*, des nouilles de riz cuites au wok avec des œufs, quelques légumes, des crevettes et de la sauce poisson. À peine 100 bahts. J'achète au passage deux énormes paquets de pop-corn au caramel et quatre litres de Coca pour passer la soirée et refaire mon plein de sucre sans savoir que je m'apprête à vivre le jour le plus long du voyage.

Je me souviens des bons conseils sur le fait de partir à la fraîche tôt à l'aube, mais je n'ai jamais été du matin et rouler en plein cagnard ne me dérange pas plus que ça. On transpire un peu plus mais le vent aide à supporter la chaleur. Je traîne particulièrement ce matin et enfourche mon vélo à midi, après avoir avalé un bol de soupe aux nouilles épicée. Je suis con de partir si tard car j'ai 120 km à m'emplâtrer pour arriver à Sikhio, ma destination du jour. Et en même temps, je ne suis pas attendu alors je fais ce que je veux. Je force un peu au départ comme pour rattraper le temps perdu et trouve une vitesse de croisière à 30 km/h de moyenne. Après une journée classique ponctuée d'arrêts *fried rice* pour reprendre de l'énergie, je me présente devant Sikhio un peu après 17h. Je me sens bien, il fait encore jour, je continue avec en tête ce précédent record de 152 km et en sachant que ma tente me permet de dormir n'importe où. La prochaine ville, Saraburi, est à 100 km d'ici, et ce n'est de toute façon pas possible de l'atteindre ce soir.

J'ai beau avaler les kilomètres, ma cadence ne ralentit pas et j'atteins rapidement la barre fatidique des 150 à la tombée de la nuit. La large bande d'arrêt d'urgence éclairée et les conducteurs plutôt civilisés par rapport à la réputation du pays⁴², rendent le voyage de nuit très supportable et je m'autorise une pause soupe après avoir passé un panneau "*Saraburi 72km*". Pourquoi ne pas tirer jusque là-bas et éclater ce record après tout? Les jambes suiv-

ent, l'occasion ne se présente pas tous les jours. Je reprends mon vélo, motivé comme jamais, et comme si quelqu'un avait voulu m'envoyer un signe, ce qui n'était jusqu'ici jamais arrivé surgit devant moi : un camionneur me propose de charger mes affaires à l'arrière de son engin. Le dilemme. L'horreur. Comment refuser ça ? On rêve tous les jours d'un type qui s'arrêterait spontanément pour nous faire faire quelques kilomètres un peu pénibles et c'est au moment où je ne veux aucune aide que ça arrive. J'aurais l'impression de tricher. Je décline sans conviction en m'en mordant déjà les doigts. *"No thank you, I want to go by bike..."*

Les premiers effets de la fatigue se font ressentir. Il est près de 20 h, la route n'est plus éclairée et la moindre petite côte m'oblige désormais à finir en danseuse. Mais pourquoi je n'ai pas accepté son offre ?! Je me maudis pendant deux heures, jusqu'à retrouver une belle descente de plusieurs kilomètres, redonnant de l'élan à ma motivation et me permettant d'approcher Saraburi à 22 heures. Si je tire tout droit, j'entre en ville. À gauche, je poursuis ma connerie. J'ai 220 bornes dans les pattes, je commence à être à plat. Et puis Bangkok est encore à 110 km, même pas en rêve. Je refuse d'y réfléchir mais repense tout à coup au record de ce Britannique rencontré à Irkutsk : 250 km. À 30 près, ce serait trop bête de ne pas le tenter alors que les cuisses n'ont pas donné leur maximum. J'essaye !

Un vent de face se lève immédiatement après être remonté sur ma selle. C'est pas cette petite garce de météo qui va me faire ralentir ! J'appuie de plus belle pour tenir mon rythme effréné. Clac ! Une grosse douleur dans la jambe me fait stopper net. Merde ! Merde ! Merde ! Et merde ! C'est foutu. Saraburi est juste derrière moi, j'y serai en une demi-heure sans forcer. Mais je dois m'étirer d'abord, poser une bande bien serrée et boire beaucoup. Toute la partie alimentation pour sportifs laisse grandement à désirer jusqu'à maintenant. Des fruits secs, de l'eau claire, tous les bons conseils que j'ai depuis longtemps troqués contre du Pepsi et du gobage de Mentos en continu. Ma dernière théorie est

qu'on n'a pas besoin de sucres lents si on consomme des sucres rapides toute la journée.

Après de longs étirements, la douleur est moins tenace. J'oublie vite Saraburi et reprends ma route vers Bangkok, sans vent de face. Je m'aide parfois du bras en appuyant sur la cuisse pour avoir moins mal. Je finirai avec les mains s'il le faut mais aussi paradoxal que ça puisse paraître, cette alerte m'a fait réaliser que je pouvais aller jusqu'à la capitale. Les crampes dans les mollets, l'entrée sur l'autoroute, les véhicules en contresens, les pneus éclatés que laissent traîner les camionneurs sur la bande d'arrêt d'urgence, rien ne m'arrêtera plus.

Je passe la barre des 300 km à deux heures du matin, les paupières lourdes, toujours sur une autoroute devenue franchement monotone. Je prends régulièrement des photos de mon compteur pour être sûr que je n'ai pas rêvé en me réveillant demain, ou plutôt tout à l'heure. J'enlève les bandes qui m'irritent la peau depuis trop longtemps car ça me fait maintenant plus mal que la blessure initiale. Je pense à la dernière fois où j'avais souffert comme ça à l'occasion d'un marathon pas suffisamment préparé. J'avais bien fini par arriver au bout... dans un état lamentable.

J'entre dans Bangkok, enfin ! Mais je suis encore loin du centre-ville, ça n'en finira jamais. Mes jambes sont vides, les cuisses ne poussent plus rien, je peux à peine m'asseoir sur ma selle. Je poursuis au mental, harcelé par des chiens errants que mes mollets excitent. Des barrages de milliers de sacs de sable ornent les trottoirs, dernières traces des récentes inondations. D'autres attroupements de clébards m'obligent à accélérer ! J'ai mal au cul. Je sais qu'Alex est descendu sur Khao-San road, une rue très connue pour faire la fête à Bangkok. Je demande aux chauffeurs de taxi mais ils ne comprennent rien et m'envoient n'importe où. Bande de Chinois.

Après quelques détours interminables, j'obtiens enfin des renseignements qui me font atterrir dans une toute petite rue bondée de touristes, là où j'attendais une grande artère immanquable. Un

McDo, vite! Mon vélo contre un McDo! Je m'enfile un burger sur le trottoir, affalé comme un clodo au milieu d'une rue en ébullition, et reste assis le regard dans le vide à réfléchir à ce que je viens de faire. Il est 4h du matin. Je n'ai plus l'énergie de me lever. Deux Anglo-Saxons bruyants et éméchés s'approchent pour m'inviter à boire une bière. C'est gentil mais je me sens tellement étranger à leur soirée, loin de toute cette agitation. Je suis comme sur un nuage. Ils insistent lourdement. Je viens de pédaler 350 km⁴³ bordel, lâchez-moi avec votre bière! Je ne pense qu'à une chose désormais : dormir dans le premier établissement ouvert. Je peine à monter les escaliers jusqu'à une chambre minuscule sans fenêtre, avec un matelas sans drap ni oreiller. Et je m'en fous. Je m'allonge sur le lit, tout habillé, l'esprit ailleurs, apaisé. Un, deux, trois... je dors.

La tournée des grands-ducs

Deux jours après mon arrivée rocambolesque sur Khao San Road, nous sommes rejoints par Song Ling, un ami français qui a de la famille en Thaïlande. Un appartement de son oncle est libre et nous nous y installons pendant quelques jours, l'occasion de rencontrer le tonton efféminé qui se fait des mèches blondes et se vernit les ongles, un grand classique thaï.

Bien que nous soyons déjà passés par la ville il y a quinze ans de ça avec nos parents, sa visite reste une découverte. Bangkok est extraordinaire, grouillante de Thaïs d'une politesse presque excessive malgré l'abondance de voyageurs, et parsemée de magnifiques temples dorés dont les descriptions ne suffiraient pas à rendre hommage au travail des constructeurs. Ces monuments à la gloire du Bouddha, couplés à d'autres œuvres architecturales comme le majestueux Palais royal où réside Rama IX, le souverain actuel, offrent à la ville ce fabuleux contraste entre les promenades au milieu d'ouvrages antiques et les nuits de folie qu'on peut y passer. Car Bangkok mériterait le surnom de ville

lumière à plus juste titre que notre capitale où tout s'éteint à une heure du matin.



Quelques jours avant Noël, Martin, l'ami présent le jour du départ nous rejoint à son tour. Nous trouvons alors un lieu plus en adéquation avec nos velléités de sorties nocturnes et réservons une chambre près de Khao San Road, là où je suis arrivé voici une semaine. Cette rue populaire provoque des réactions toutes excessives de la part de gens de bonne famille. Ce n'est certes pas ce que la Thaïlande a à offrir de plus joli, mais c'est en revanche ce qu'elle a à offrir de plus de déjanté. Sertie d'une flopée de bars offrant les mêmes seaux à cocktails qu'au Laos et d'où sortent les derniers tubes à la mode, l'allée centrale est arpentée par, outre une horde de touristes régulièrement bourrés dont nous faisons partie, des vendeurs de brochettes, de ballons, des putes indistinctement femmes ou transsexuels⁴⁴, des gamines d'à peine douze ans qui vendent des roses, des tatoueurs, des vendeurs de fausses cartes et autres permis de conduire, et des rats de deux kilos qui viennent ramasser les restes. Pas un chat ne peut survivre face à ces bestiaux. Autant dire que les hurluberlus qui se promènent pieds nus dans ce quartier ont les anticorps bien accrochés.

L'ambiance est salace, grasse mais revigorante après des années de villes françaises aseptisées où tout écart est nivelé. Dans cette foule chaotique, des rabatteurs harcèlent constamment les Occidentaux pour remplir les salles de *Ping-Pong Show*, un spectacle de femmes capables de mille et une prouesses avec leurs entrejambes: envoyer des balles de ping-pong donc, mais aussi écrire, souffler une bougie, ouvrir une canette, fumer une cigarette, s'enfiler des lames de rasoir, etc. La liste de conneries inscrites sur la carte a fini par éveiller notre curiosité, et nous nous sommes rendus dans le quartier de Patpong pour y assister.

Martin, Alex et moi entrons dans une salle glauque où une table légèrement en hauteur avec trois Singha beer⁴⁵ nous attend. Une serveuse me plante une raquette de ping-pong dans la main et la fille sur scène commence à se mettre les balles dans le four à pain avant de les expulser violemment dans notre direction pour que je puisse les renvoyer. Euh... on a tapé trois quatre balles pour le sport, reposé la raquette dégoulinante et nous sommes sortis après cinq minutes de ce show misérable. C'est laid, c'est con, c'est drôle.

Retour sur Khao San devant une girafe de bière, en face d'un bar nommé ironiquement *We don't check ID*. Derrière nous, deux jeunes Thaïes sont venues s'installer en nous faisant de l'œil. J'emballe la première sans difficultés et pars avec elle dans un taxi. Deux heures plus tard et quelques décilitres de bière en plus au compteur, Martin et Alex se font pourchasser par deux travailleuses du sexe. Bourrés et sans remords, ils finissent par monter avec elles dans une chambre pour finir une nuit encore une fois placée sous les auspices du grand n'importe quoi. Cet épisode⁴⁶ aussi inattendu que scabreux, que j'apprendrai en revenant de chez la Thaïe a été l'occasion de longues discussions pour savoir s'il fallait en parler ou non. Et finalement, l'honnêteté l'a emporté sur l'hypocrisie générale qui règne à ce sujet.

Alors parlons bien, parlons putes. Car de notre point de vue, nous qui n'avons été que des clients d'un soir, la prostitution⁴⁷ en Thaïlande est loin d'être l'enfer qu'on nous décrit souvent.

Quand on a fait un peu la bringue et qu'on passe quelques soirées avec des putes à rigoler dans les bars, on sent bien qu'on est loin des filles droguées, exploitées par un réseau mafieux. Il suffit de discuter avec certaines d'entre elles pour se rendre compte qu'une est étudiante et veut se faire trois sous d'argent de poche, l'autre a été encouragée par sa mère à se mettre un pactole de côté, et la dernière ne savait pas trop quoi faire alors pourquoi pas pute? Et par-dessus ça, nous n'avons pas rencontré un chauffeur de taxi qui ne parlait pas ouvertement de son attachement à la relation tarifée en expliquant que tous les hommes de son pays y allaient⁴⁸.

Penser que l'industrie du sexe est uniquement orientée vers les Occidentaux est une erreur due aux reportages bien-pensants des médias traditionnels. D'ailleurs, on se rend compte en abordant le sujet que les discussions provoquent souvent une réaction en chaîne de poncifs. Alors plutôt que d'argumenter sur notre ressenti, je vais citer des recherches sociologiques qui marqueront bien la différence de mentalité entre les sociétés asiatique et occidentale et expliqueront la différence de point de vue.

Une première étude menée par des professeurs d'Université du Michigan et de Bangkok⁴⁹ montre qu'il n'est pas rare qu'un homme marié thaïlandais fréquente une prostituée et que ce genre de relation est jugée moins dangereuse pour son couple qu'une liaison longue durée avec une maîtresse. Environ 40 % des femmes de l'étude pensent qu'aller voir des prostituées après le mariage est un comportement acceptable pour un homme et la plupart des hommes et des femmes considèrent la prostitution en général comme une activité normale. En gros, la sexualité avec les filles de joie, qu'elle soit pré-maritale ou extra-maritale, est acceptée, voire parfois même encouragée tant qu'elle reste occasionnelle et récréative. L'Église au Moyen-Âge ne disait-elle pas *jouir en payant, c'est jouir sans péché*?

On est loin de l'ostracisme dont on fait preuve en France. Et les filles dans tout ça? Une étude de 2009 sur le bien-être subjectif des prostituées montre que pour les travailleuses du sexe inter-

rogées, leur activité était devenue un travail comme un autre⁵⁰. Ce qui confirme une fois de plus les discussions que nous avons eues avec elles. Je voudrais aussi insérer là l'avis d'un ami expert du séjour à Pattaya⁵¹ qui se reconnaîtra et qui nous a toujours soutenu que certaines le rappelaient pour dormir avec lui, sans payer. Quant aux filles qui doivent travailler pour élever leur enfant, combien d'entre elles ont fait le gamin simplement en pensant soutirer du pognon au géniteur ?

Si cette réflexion vous choque, c'est que vous n'avez jamais eu vent des nombreux cas de types se faisant pigeonner des milliers de dollars par des femmes thaïlandaises. Song Ling en avait un exemple tout proche dans son entourage, un type que j'ai rencontré en France. Gosse de riche, il tombe amoureux d'une masseuse qui avait déjà un enfant, lui paie une maison à 40 000 \$ en Thaïlande et lui refait un mâme au passage. Celle-ci n'aime finalement pas trop la maison et en réclame une autre, avant de se trouver un autre Jules et de faire ménage à trois pour empocher de tous les côtés. Les cas comme ça courent les rues. Alors je ne dis pas que toutes celles qui ont un gamin et qui finissent sur le trottoir l'ont cherché, mais la situation est souvent à relativiser. Des esclaves sexuelles, des filles maltraitées, des enfants dans ces situations, je n'en ai pas vu, et sans nier leur existence, je n'en parle donc pas.

Bref, pour résumer notre point de vue, la prostitution, on s'en fout un peu car c'est de toute façon pas notre tasse de thé. On veut juste la dédiaboliser et soulever l'hypocrisie de la question. Tiens, la prostitution nous bouleverse tout autant que d'être servis par un transsexuel poilu et mal maquillé à la pharmacie. Car ça arrive, preuve d'une ouverture d'esprit très poussée qui montre qu'il n'y a visiblement pas de discrimination à l'embauche pour les trans en Thaïlande. Et ça aussi, on s'en branle.

D'ailleurs, les seuls à nous regarder d'un œil suspect quand je marche avec Umaporn⁵², mon étudiante thaïe, sont les Occidentaux qui la prennent pour une pute, les Thaïlandaises ayant l'habitude

de s'habiller très court quoi qu'elles fassent. Je découvre avec elle certains quartiers de Bangkok que je n'aurais sans doute jamais connus sans. Sur les marchés puants de la périphérie, je ne connais pas la moitié des produits qu'ils vendent et je remarque que les prix que je pensais déjà rudement négociés sont loin de ce qu'une locale peut arriver à obtenir. Même en ayant appris à compter en thaï depuis le Laos, je reste toujours un *farang*⁵³, et je me fais généralement enfler de quelques bahts, ce qui contente tout le monde.

Dans les grands malls, se mêlent vraies et fausses marques, pendant qu'au Chatuchak market, sont vendus dans les mêmes échoppes une affiche de Bob Marley à côté d'un drapeau du Troisième Reich. La Thaïlande dépasse régulièrement les frontières du convenable dans tous les domaines, et en tant que bons Français adeptes de l'humour noir, nous y évoluons comme des poissons dans l'eau.

Pour le nouvel an et pour parfaire notre circuit de débauche, nous descendons en bus et bateau sur l'île de Koh Samui où nous sommes rejoints par Tyson, un Australien rencontré en Corée du Sud il y a trois ans. De là, nous partons pour la *Full Moon Party* sur l'île voisine de Koh Phangan. La légendaire organisation thaïe nous laissera admirer le feu d'artifice depuis le quai de départ, avant d'arriver sur une plage où se trémoussent 60 000 personnes. Des cracheurs de feu font sauter des souïlards nus dans un cercle enflammé pendant que d'autres, déguisés de la tête aux pieds glissent sur des toboggans quand ils ne tombent pas directement du haut de la rampe parce que trop saouls, sous les rires des autres agités. Avec les heures, une marée de canettes vides et de tongs forme une petite colline de détritits le long du rivage. Au milieu de ce bordel, je retombe par hasard sur une Suédoise avec laquelle je m'étais furtivement amouraché à Vang Vieng, à plus de mille kilomètres d'ici. Une nouvelle nuit d'excès plus tard, je repars en compagnie de Martin, une nouvelle paire de tongs aux pieds. C'est sympa une fois. Mais pas tous les jours.

Ces pays sont tellement peu chers, qu'on finit par profiter de tout et dépenser plus que dans les autres, notamment à force d'abuser des massages à 5 \$ dans les salons climatisés. En Thaïlande, mieux vaut ne pas craindre les chocs thermiques. La température frôle souvent les 40°C à l'extérieur et les 15°C à l'intérieur. Tout y est surclimatisé et le retour de 15h en bus à Bangkok ne déroge pas à la règle. Avec une telle chaleur, c'est un comble de devoir mettre un pull une fois à l'intérieur, et pas moyen de leur faire couper pour un moment, ou les locaux se plaignent.

Martin et Song repartis dans leurs contrées respectives, j'ai désormais élu domicile chez Umaporn qui a insisté pour m'entretenir pendant les quelques jours qui me restent en ville. Assis par terre, nous mangeons les plats typiques qu'elle cuisine sur deux petites plaques électriques. Table et chaises ne font pas partie du mobilier de base thaïlandais. Après bientôt trois semaines d'arrêt, le vélo me manque de plus en plus et je me sens ramolli par toutes ces fêtes à répétition. Il est temps d'aller voir le côté sportif de la Thaïlande : un combat de *Muay-thaï*⁵⁴. Depuis tout petit, les gamins sont ici endurcis aux joutes de ce sport assez violent, et si les locaux semblent faire pâle figure physiquement, mieux vaut ne pas trop les provoquer sous peine d'une humiliation sévère. Il est assez courant de voir une bande d'Anglais qui avait cru pouvoir maîtriser ces petits nabots asiatiques revenir la gueule en sang en soutenant celui du groupe qui a le plus ramassé. C'est savoureux tant les Anglo-Saxons sont souvent irrespectueux quand ils leur parlent.

C'est au stade Lumpini que se déroulent généralement les combats et je m'y rends avec Alex en payant dix fois le prix des locaux. Nous nous installons sur les tribunes de bois d'un vieux stade couvert, rafraîchis par une centaine de ventilateurs lancés à pleine vitesse. Une musique lancinante accompagne les premiers combattants qui s'échauffent avant de s'éclater la tronche à coups de tibias. Quelques vieux gueulent des trucs en thaï en agitant des billets pour prendre les paris et nous proposent de jouer, sans

parler un mot d'anglais. Contrairement à mon habitude, je me garde cette fois de faire un pari où je ne comprends ni le type sur lequel je vais parier, ni la méthode de comptage. Les duels s'enchaînent sous la musique de tambours et de flûtes traditionnels qui change de rythme pour devenir carrément frénétique pendant les moments forts. Au cours de la soirée, un Blanc se pointe sur le ring, il faut l'encourager. Pif, paf, pouf, K.O. Il n'a même pas tenu la minute.

Je reprends la route seul début janvier en direction du Cambodge, où Alex doit toujours aller y chercher sa moto. La nationale ennuyeuse qui m'amène jusqu'à Chachoengsao à 70 km de là devrait me conduire les prochains jours à Pattaya, puis à l'île de Koh Chang avant de traverser la frontière. Je me trouve un petit bungalow pour passer la nuit et reçois un message d'Alex qui me propose de partir en Birmanie avec lui et Kristian, le Danois du Laos. En quelques minutes, je jette mon premier planning à l'eau et repars en direction de Bangkok dès le lendemain sans rien dire à Uma pour lui faire la surprise. Mais quand j'arrive enfin à son appartement en fin de soirée, elle a eu le temps de faire ses bagages et de filer en Corée pour y trouver un travail au black pendant quelques mois, délaissant ses études, son appartement à payer et son frigo plein. J'ai bien essayé de comprendre un temps cette décision soudaine avant d'abandonner devant la bouillabaisse de logique qui l'avait motivée.

Je rejoins donc Alex et Kristian pour préparer notre départ dans un pays qui paraît un peu plus compliqué à visiter. Outre les visas, il faut aussi se munir de dollars américains neufs, sans plis, car les distributeurs automatiques n'existent pas encore dans ce pays. Nous obtenons assez facilement visas et billets, les gueules enfarinées d'une nouvelle migraine: la veille, j'ai acheté le stock de ballons de baudruche d'un vendeur que nous échangeons jusque tard dans la nuit contre des brochettes, des bisous et des bières, pour finir par les distribuer aux flics et chauffeurs de tuk-tuk qui traînaient par là. La Thaïlande ne connaît aucune soirée ennuy-

euse, aucun coup de mou dans les festivités et n'importe quelle célébration risque désormais de nous paraître bien fade à côté d'une soirée dans la moiteur thaïe.

BIRMANIE

မဏ္ဍိုင်လားဝါ!

par Alexandre
17 janvier 2012
7566 km

Pendant que Greg pédale vers le Cambodge, je passe quelques jours au Ganesha Park de Kanchanaburi à l'ouest de la Thaïlande, un camp d'éléphants tenu par François Collier, un Français de soixante-dix ans dont la vie est un vrai roman. Pilote de course et ami de Gainsbourg, il décide de monter un centre pour éléphants en Asie du Sud-Est dans les années quatre-vingt-dix. Entre les pots-de-vin, le concept de propriété un peu flou et le principe irrémédiable d'arnaquer les Blancs, beaucoup d'entre nous auraient laissé tomber ce rêve fou de sauver des gros pachydermes. Installé au bord d'un lac avec sa femme et ses rejetons naturels ou adoptés, François vit dans une routine bercée au rythme des éléphants et rendue possible par la manne financière amenée par les touristes. Cet intermède Nature & Découverte dure le temps d'un week-end, avant que la préparation de l'expédition birmane ne me rappelle à Bangkok.

Débarqué à Yangon, Birmanie, avec Kristian et Greg sans vélos, je constate dans le taxi qui nous emmène au centre de l'ancienne capitale qu'il n'y a aucun deux-roues. Leur présence est étrangement interdite dans cette ville alors qu'il s'agit souvent du moyen de transport favori des Asiatiques. Plus troublant encore, les voitures roulent à droite⁵⁵, le même côté que leurs volants, puisque importées d'occasion du Japon.

Dans la rue, un homme nous propose de changer nos dollars en Kyats à un bon taux. L'absence de distributeur de billets dans le pays ne nous laisse guère le choix entre les taux trop bas des banques et celui du marché noir. Le deal se fait en pleine rue et

nous nous échangeons des liasses. Nous lui donnons des billets immaculés et lui nous tend du papier chiotte, d'énormes tas que nous comptons tous ensemble. La transaction s'achève brutalement quand Greg le voit glisser une liasse dans son dos. "*He tries to fuck us!*" Nous échangeons finalement notre pactole dans une banque à un taux moins intéressant mais aussi moins stressant.

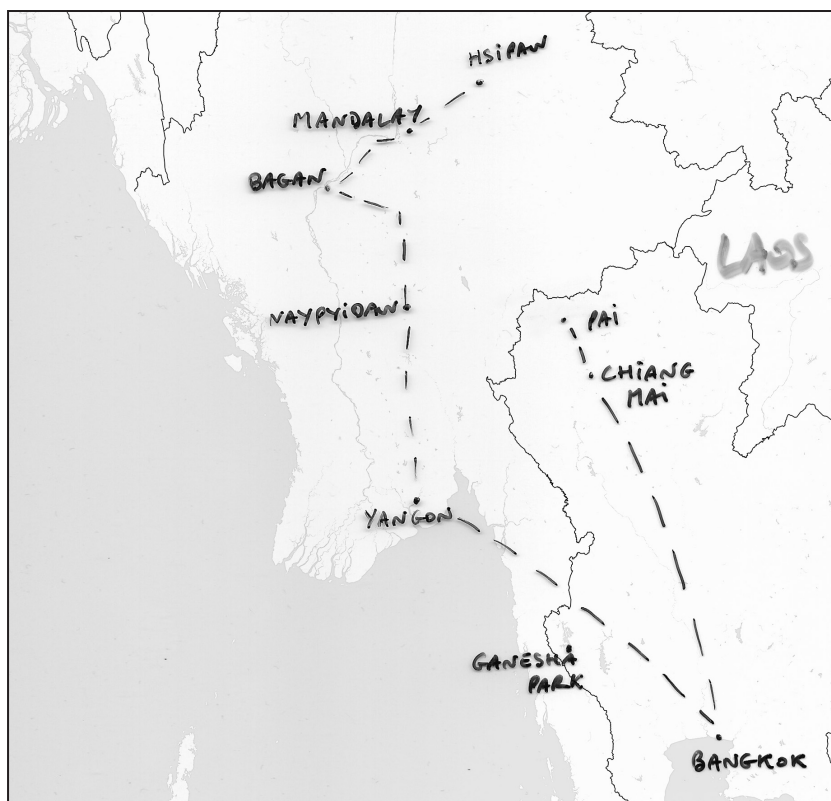
Les bâtiments vétustes accusent leur âge et leur architecture fleure bon le colonialisme britannique du début du XX^e siècle. Les rues sont poussiéreuses et régulièrement tachées de rouge par le mélange de noix de bétel⁵⁶ que chiquent les Birmans, tandis que les plus fortunés se payent quelques clopes vendues à l'unité dans les rues crades et bordéliques où se côtoient immondices et étals des marchés. À même le sol d'une ruelle, légumes et poissons sont posés sur des feuilles de bananier devant les commerçants assis en tailleur. Lorsqu'une camionnette décide de se frayer un passage, les vendeurs se lèvent, laissent toute leur marchandise par terre et le véhicule passe au-dessus de la poiscaille boucanée par les pots d'échappement. La nourriture n'est de toute façon jamais de très bonne qualité. Un marché de draperies et d'habits dévoile à quel point le pays est en retard par rapport à ses voisins. Les couturières s'agitent sur des Singer antiques pour confectionner les longyi, ces longues jupes traditionnelles bariolées que portent hommes, femmes et enfants. Nous adoptons ainsi la mode locale et passons nos journées à resserrer nos jupes en nouant maladroitement l'excès de tissu à nos hanches.

Sur les visages, de la poudre de thanaka forme de petites tâches blanches sur les joues et les nez des locaux afin de se protéger du soleil et provoquer une sensation rafraîchissante. On sent la culture birmane singulièrement différente de ses voisins de l'est malgré une tradition bouddhiste commune.

Au milieu de Yangon se trouve la Pagode Sule, vieille de deux mille ans et plantée au milieu d'un rond-point, façon place de l'Étoile birmane. Des magasins se sont greffés au pied de l'édifice

comme des champignons et vendent GSM et montres chinoises. Ici, passé et futur cohabitent en un joyeux bordel.

Les quelques édifices en rénovation sont recouverts d'échafaudages en bambou liés par des cordes. Les ouvriers grimpent dessus pieds nus ou en tatanes et se lancent des plaques en métal d'un étage à un autre. Les acrobates qui contrôlent la grande roue à peine scellée au sol par des piquets de bois ne prennent pas plus de précautions : escaladant par le centre jusqu'en haut de la structure pour amorcer le mouvement de rotation, ils s'agrippent à nouveau aux paniers après quelques tours afin de stopper le manège et permettre aux gens de redescendre.



À quelques heures de bus se trouve Bagan, un vaste site archéologique de cinquante kilomètres carrés où s'éparpillent

près de 3 000 temples. Les dômes ouvragés s'étendent à perte de vue dans cette immense plaine, ancienne capitale du premier empire birman du IX^e au XIII^e siècle. Le vrai spectacle se passe au coucher du soleil lorsque les rayons de lumière rasants dessinent le contour de chaque petit temple posé dans la plaine de Bagan.

Les rues en banlieue de la ville regorgent aussi de pépites d'une vie encore traditionnelle peu touchée par la modernité : un artisan tresse des paillasses à même le sol, un camion rafistolé jusqu'à l'os avec le moteur à l'air tousse tout ce qu'il peut pour avancer, et bien souvent, des hommes en longyi retroussé jusqu'en haut des cuisses jouent au *sepak takraw*, un sport populaire consistant à se faire des passes en jonglant avec une balle tressée en rotin.

Si les bus que nous prenons sont des plus inconfortables avec leurs sièges en bois et leur espace pour gabarit asiatique, certains transports locaux sont tellement bondés que des dizaines de personnes doivent monter sur le toit pour avoir une place dans le convoi. Et ne parlons pas de l'état des routes qui ont parfois plus l'allure de chemins vicinaux.

Après une courte visite à Mandalay, ville de peu d'intérêt, nous embarquons à bord d'un train jusqu'au village de Hsipaw. Pendant le voyage, les portes restent grandes ouvertes malgré la vitesse et le passage au-dessus d'un canyon. Kristian a tenu à emporter une bouteille de whisky birman pour tuer le temps, et chaque arrêt est l'occasion de tester quelques denrées frites vendues par les femmes en tenues colorées.

Hsipaw n'est pas très animé et les treks dans les montagnes ne nous attirent pas plus que ça. Greg ambitionne alors de se rapprocher de la frontière thaïe ou de s'enfoncer un peu plus au nord mais à chaque fois, la tenancière de l'auberge évoque une zone interdite aux touristes ou une zone de guerre, de rébellion. Ce manque de liberté de mouvement sonne le glas de notre séjour birman et nous décidons de rentrer à Bangkok après deux semaines de dépaysement au pays de la junte militaire. Car

malgré l'accueil chaleureux et la gentillesse des locaux, on ne peut ignorer que la Birmanie reste à l'époque sous la coupe d'une dictature. En revanche, les répressions concernant Aung San Suu Kyi sont à relativiser, puisqu'on retrouve des images d'elle et de son père⁵⁷ un peu partout dans le pays sans que cela semble poser un quelconque risque.

Notre liberté de déplacement a pourtant connu quelques limites dommageables avec ces zones interdites, et nous ne pouvions emprunter que les axes touristiques desservant uniquement quelques villes. Les hôtels doivent également détenir un permis pour accueillir des étrangers, une méthode bien connue des dictatures permettant de contrôler les flux de touristes. Il a été très compliqué de s'enfoncer dans le pays pendant notre séjour alors qu'à l'heure où j'écris ces lignes, la junte militaire a été écartée du pouvoir et la Birmanie s'est considérablement ouverte aux étrangers. Je ne saurais trop vous conseiller d'aller visiter cet endroit atypique, coincé entre la culture indienne et thaïe, et encore préservé du tourisme de masse que connaît par exemple la Thaïlande.

Le vol entre Yangon et Bangkok ne prend qu'une heure mais le passage en douane est tout aussi long, et Grégory pense à l'ordinateur qu'il a laissé dans son bagage en soute. Je le rassure. Personne ne va lui voler son sac dans un aéroport. J'ai raison : c'est le mien qui manque à l'appel au moment de récupérer les bagages sur le tapis roulant. Après plusieurs jours à poireauter à Bangkok en espérant revoir mes affaires, je me rends à l'évidence, on m'a tout volé.

Un dernier détour commun par le nord de la Thaïlande à Chiang Mai puis Pai, le temps de constater que le village est désormais un repère de touristes hippy-bobos et nous devons nous séparer à nouveau. Kristian repart cette fois à San Francisco, Greg veut se promener à vélo dans les montagnes du nord du pays, et je retourne au Cambodge retrouver ma fidèle moto. Nous nous

reverrons tous, c'est certain. Car désormais Kristian est presque comme un frère.

CAMBODGE

ជំរាបសួរ!

par Alexandre
16 février 2012

Ma titine n'a pas bougé d'un poil, un pneu à plat et recouverte de poussière. Reste à trouver un moyen de la démarrer vu que mon unique clef était dans le sac à dos volé à Bangkok. La réceptionniste de l'hôtel appelle un serrurier qui vient instantanément et fabrique une clef avec une lime. Il essaye, force, tripatouille dans tous les sens, lime de nouveau et recommence.

Son manège dure une petite dizaine de minutes jusqu'à ce que le barillet se débloque! Il me demande 2\$ pour son petit tour de passe-passe. Je lui offre une bière comme j'ai l'habitude de faire à chaque fois que je m'arrête dans un garage. Les gonzes sont si contents qu'ils refusent même parfois d'être payés. Après un mois et demi d'inactivité, le kick la fait à peine toussoter et mes compétences en mécanique ne me permettent rien d'autre que de localiser le réservoir d'essence. Heureusement, le proprio de l'auberge est là pour la faire démarrer.

Je passe les journées suivantes à explorer les mystères khmers en commençant par la Rolls des temples : Angkor Wat. En réalité ce n'est pas un temple, mais des temples, dans un parc monumental de plusieurs kilomètres avec des bâtisses aussi variées qu'impressionnantes. Un mur d'enceinte ferme l'ensemble du complexe où des temples de toutes tailles se retrouvent plus ou moins perdus au fond d'un chemin boisé, prisonniers entre les énormes racines des ficus géants. Ce mélange de pierre et de bois entrelacés offre un rendu unique à cet endroit surnaturel.

À moto, je me plais à parcourir les sentiers tranquilles, isolé du flot habituel de promeneurs. En longeant un mur, je tombe sur une tête de Bouddha de quatre mètres de haut et je m'extasie sur

la lumière rasante de fin de journée qui irradie le sage. Il n'y a que lui, moi et ma moto ronronnante. Le reste d'Angkor Wat me semble bien peu face à la perfection de cet instant, et je passe un long moment à contempler cette gigantesque tête égarée.

Un autre temple khmer, Beng Mealea m'occupe la journée du lendemain. Il est à 70 km de Siem Reap et est de taille bien plus modeste qu'Angkor. Mais peu de touristes ont le courage de sortir aussi loin et le lieu est presque déserté. Il est également moins restauré et les végétaux l'engloutissent, lentement mais sûrement.

Les arbres poussent sur les pierres, les racines percent les murs et obligent parfois à se contorsionner entre. Je me sens comme Indiana Jones, prêt à pousser une grosse pierre instable pour découvrir un passage secret ou peut être quelque objet brillant que les années auraient oublié. Ces endroits sont magiques et toutes les descriptions du monde ne rendront jamais grâce à l'atmosphère qui y règne.

De Siem Reap je file sur Battambang qui n'est qu'à 170 km. Je ne trouve rien de particulier à la ville, mais j'y fais la rencontre de Stephen Sumner, un personnage atypique dont l'histoire mérite quelques lignes. Canadien, la cinquantaine et unijambiste, il arpente le Cambodge à vélo.

Victime d'un accident de moto huit ans auparavant, amputé de la jambe, il a, comme tous les amputés, fait l'expérience de douleurs fantômes, c'est-à-dire que le membre manquant a toujours des sensations et que faute de pouvoir se soulager en grattant, massant ou tapant, les douleurs deviennent un calvaire.

Stephen enseigne une méthode pour s'en débarrasser à l'aide de miroirs. La personne amputée est placée devant un miroir et essaye de bouger les orteils de sa jambe manquante tout en fixant le reflet dans la glace.

La technique, simple, parvient à flouer le cerveau qui s'imaginerait le membre absent. L'amputé peut alors se gratter, se masser,

n'importe quoi qui puisse soulager la douleur parasite. C'est devenu le leitmotiv de Stephen qui parcourt le Cambodge et offre ses conseils aux nombreuses victimes des mines antipersonnel.

NORD DE LA THAÏLANDE

par Grégory
11 février 2012
7671km

À nouveau seul au départ de Pai, la reprise est dure. J'ai perdu la niaque et mon niveau physique d'avant Bangkok. Je navigue dans les régions montagneuses entre Pang Mapha, Khum Yuam, Mae La Noi, où les côtes sont parfois si raides que l'avant de mon vélo tend à se soulever à chaque coup de pédale, la chaleur toujours peu supportable malgré les hauteurs. Les panoramas de cette région sont superbes, surtout une fois arrivé en haut des cols où j'aperçois les fumées des villages en contrebas, dans lesquels se déroulent parfois des combats de coqs. J'ai l'impression de ne pas voir le même pays que les voyageurs qui débarquent en bus au sommet, s'arrêtent deux minutes le temps d'une photo avec un trépied et un appareil à 2 000 \$, et repartent sans même avoir pris le temps de regarder autour d'eux à l'œil nu.

Après cinq jours de dénivelés, je commence à reprendre du poil de la bête et du rythme. Je tombe sur un monastère en pleine cambrousse, cerné de collines abruptes et de bambous. Intrigué, je me présente à l'entrée et croise un Italien sur la sortie qui me parle de ce qu'il y a fait. Il s'exprime lentement, semble un peu paumé dans ses pensées. C'est un lieu de méditation où on ne parle presque pas. D'après lui, un moustique s'en irait sans piquer s'il sent qu'on ne lui veut pas de mal. Je me présente donc à un moine en robe rouge peu amical, avare en hospitalité, et sens tout de suite la machine à fric à plein nez. Alors, quand c'est pour vendre de la fiesta à des touristes, je comprends que les Thaïs en profitent, mais quand c'est un moine qui fournit de la théorie bouddhiste, c'est plus dérangeant.

Je me casse et essaye quand même la théorie du moustique dès le soir venu. L'engin se pose sur ma cuisse, je lui parle gentiment, il reste, se prépare. Je lui dis de se tirer vite fait s'il ne veut pas avoir des crosses. Il reste, pique, je l'éclate. Oublions ces conneries.

Après ma boucle dans les hauteurs, je repasse par Chiang Mai et trace en direction de Chiang... Rai. La route, plus empruntée, offre moins de perspectives que les précédentes mais la Thaïlande reste la Thaïlande et possède tellement de temples et autres attractions un peu partout qu'on ne s'y ennue jamais. Je rencontre des femmes faisant bouillir des œufs dans des sources chaudes, des restaurants promouvant le port de la capote, des cyber-cafés dans des villages où ils ont à peine l'électricité, et j'arrive à Chiang Rai de nuit, après 200 km pédalés d'un trait. Cette fois, j'ai définitivement retrouvé la patate qui me manquait.

Avant la ville, le *Wat Rong Khun* est un temple blanc créé par un artiste en hommage à l'actuel roi Rama IX. C'est admirable, ça scintille de mille feux, mais je suis bien plus intéressé par le combat de coqs auquel j'assiste à une centaine de mètres de là. Les deux coachs préparent d'abord leurs combattants, les caressent, les nettoient pour les rendre présentables puis les posent dans l'arène. Là, le coq aperçoit l'autre du coin de l'œil, se dresse, se fige sur une patte pendant quelques secondes avant de se jeter toutes griffes dehors à l'assaut. Coups de patte, coups de bec, quelques plumes volent jusqu'à ce qu'un des entraîneurs ne décide de retirer son champion du ring, le bichonner et le remettre sous sa cage pour un repos bien mérité.

Plus au nord, se dresse l'antithèse du temple blanc bouddhiste, le *Ban Si Dum*. Cachée dans des petits chemins sinueux et mal indiquée, la *Black house* est une maison d'artistes où sont exposés dans d'immenses bâtisses en bois style viking, toutes sortes de peaux et squelettes d'animaux, des cornes, des coquillages. Les mises en scène lugubres rendent une atmosphère délirante, effrayante à ce véritable paradis pour végétariens et écolos.

Un peu plus loin sur la route, un panneau indiquant une tribu de femmes aux longs cous m'amène à pousser à gauche dans les rizières avant d'atterrir dans un parking rempli d'autobus. Le zoo humain ne m'intéresse pas et je roule jusqu'à Mae Sai, la ville la plus septentrionale du pays, collée à la frontière de la Birmanie qu'on aperçoit depuis une colline, où sont associés un temple bouddhiste et une statue de scorpion de quatre mètres menaçant la ville voisine birmane. Toujours ce don de mélanger les styles les plus étranges.

Mais dans le genre mélanges, je n'étais pas au bout de mes surprises. Attablé à la terrasse du Kik Kok, un restaurant crasseux dans la plus grande tradition du pays, je me fais accoster par Bryan, un vieil Américain aux cheveux longs accompagné de sa jeune femme thaïe, qui m'invite à rejoindre leur guest house perdue dans des ruelles sans nom. Sur place, je découvre un ado de seize ans qui a décidé qu'il se sentait plus femme et qui se maquille, s'habille et se comporte en conséquence. Son rêve? Se faire couper le petit Jésus et vider les baloches. J'écoute en silence les explications des uns et des autres. Tous pensent que c'est la meilleure solution pour lui... elle... enfin qui vous voulez.

J'ai quand même furieusement envie de leur dire que pousser un gosse, qui en plus n'est pas le leur, à se faire tailler le zob et gonfler des nibards dans l'espoir de le rendre plus heureux est légèrement illusoire. Mais tout ce que je risque est de passer pour un rétrograde et de les braquer. J'essaye de comprendre ce qui le motive vraiment à faire ça mais rien n'en sort. J'ai déjà parfois du mal à comprendre les gens "normaux", si je me mets à analyser le cerveau des trans, j'ai pas fini de tourner en rond!

Arrivé au triangle d'or, célèbre région réputée pour sa production d'opium, la vue des trois pays réunis⁵⁸ est plus symbolique qu'autre chose, et sans être aussi fade qu'un paysage moldave, ça n'arrive pas non plus à me provoquer une demi-molle. Après plus de trois mois de voyage dans ces pays, je commence presque à devenir exigeant, et c'est pourquoi je décide de poursuivre mon

périple thaï jusqu'aux montagnes de Phu Chi Fa où le lever du soleil, dit-on, est *incroyable*.

En route, un groupe de jeunes insiste pour m'offrir du whisky. Un shot pour chaque œil et je repars en titubant sous un soleil de plomb. Si les soixante premiers kilomètres sont relativement faciles, les trente derniers me font suer plus que de raison et je finis mon ascension à près de 20h dans un village déjà endormi. Un seul petit hôtel aux dortoirs immenses sert encore à manger et propose de partir voir l'aube se lever quelques heures plus tard.

Je me joins donc à un groupe de vieux Thaïs fortunés pour admirer ce qui doit être un des plus beaux levers de soleil au monde. Mais le temps est brumeux et mes efforts de la veille ne sont pas récompensés. J'ai envie de consacrer mon temps et mon énergie à autre chose qu'à la découverte de paysages. J'ai besoin d'aventures, d'adrénaline! Je vais acheter un tuk-tuk, pour voyager un temps avec Alex et sa moto. Je sens et je sais que je risque de me faire arnaquer en beauté mais on regrette toujours ce qu'on n'a pas fait, et non l'inverse. Alors, même s'il est illégal d'acheter un tuk-tuk au Laos, je suis fin prêt à me faire enfiler.

LAOS À MOTEUR

Tuk-tuk mania

par Grégory
23 février 2012
8601km

Les deux trous perdus de Chiang Kong et Huay Xai ne sont séparés que par le Mékong, mais le faible développement économique de la région n'a pas encore suffi à entamer la construction d'un pont. Les passeurs peuvent donc continuer à gagner leur croûte sur le dos des touristes, même s'il n'y a pas grand-chose à dire sur une traversée à 80 bahts. Côté laotien, je me renseigne illico auprès des chauffeurs de tuk-tuk qui ne parlent pas un mot d'anglais. Enfin, si : *Hello*, *Money* et *Dollars*.

J'ai beaucoup de mal à faire comprendre que je veux acheter leur engin et non pas payer un trajet. On me présente beaucoup de tuk-tuks hors d'état ou hors de prix jusqu'à ce qu'un Blanc m'arrête dans la rue. Justin, Français, la cinquantaine, est menuisier et voyage aussi à vélo tous les ans pendant quatre ou cinq mois, souvent en Inde dont il parle avec passion malgré les dégoûts que lui procurent souvent ses habitants. Ce marginal n'économise rien et le mot "retraite" n'existe pas pour lui. Ce serait comme une première mort. Quand il ne sera plus capable de planter un clou, il espère avoir la force de partir dans la forêt et d'y mourir. Ça paraît fou, mais il y a un an, les jeunes Français manifestaient dans la rue pour une retraite dont ils ne verront sans doute jamais la couleur. Je me demande bien ce qui est le plus dingue...

Deuxième jour de recherche. Il y a beaucoup plus de tuk-tuks au marché aujourd'hui mais aucun ne convient. Et puis, les chauffeurs ne rigolent plus et ont tendance à m'envoyer chier. Personne ne semble avoir de solutions, je me rends donc à la station de bus pour acheter un billet pour Luang Prabang avant qu'une discussion avec un groupe de chauffeurs en train de jouer

aux cartes ne me guide sur une nouvelle piste. Aidé par un jeune qui me sert d'interprète, on me présente un gros tuk-tuk dont il faut changer la batterie et les freins, mais qui est en relativement bon état quand on fait abstraction des fils électriques qui sortent du tableau de bord. Il tire un peu à gauche, le moteur casse les oreilles mais il faut bien se lancer à un moment donné.

— *Toi aller où?*

— *Au sud, un peu partout.*

— *OK, pas problème avec tuk-tuk.*

Je négocie le truc à 800 \$. Mais j'exige d'abord qu'il vienne avec moi changer la batterie. On m'annonce 300 \$. Hé, bon, vous pouvez me prendre pour un pigeon mais j'aime pas quand ça se voit trop... J'obtiens une ristourne de 85 %. Les blagueurs. Comprenant que mon vendeur était à l'origine du premier prix monstrueux, je m'en délaïsse pour aller trouver un garage honnête pour les freins.

Je m'élance dans une côte un peu raide proche de mon hôtel, mon engin ralentit, ralentit, le moteur s'arrête, je recule, j'ai pas de freins! C'est la merde! Panique! Y a une propriété ouverte sur la droite derrière moi, je braque brusquement et le tuk-tuk s'arrête moitié dans la propriété, moitié sur la route. Je ne peux pas rester là et redescends en marche avant en priant que personne ne me coupe la route jusqu'à ce que j'aie pu remettre le moteur. Tout se passe bien mais je tombe en panne d'essence. Ça commence à me les brouter léger là! Soit j'étais juste en rade d'essence, soit le tuk-tuk n'est pas assez puissant pour les côtes et je suis au cœur d'une région montagneuse... Le petit détail négligeable.

Le tuk-tuk risque donc de ne rien monter, faut encore que j'aille refaire les freins, que j'attende la Saint-Glinglin qu'on vienne me dépanner, et je suis dans une province un peu spéciale avec quelques barrages de flics qui voudront au mieux un bakchich, au pire me confisquer le bousin avec amende, pertes et fracas.

Outre l'enthousiasme du départ, il ne m'est arrivé que des tuiles, et comme en principe ce genre de conneries vient par série de dix... Il faut que je me débarrasse de ce truc. Encore faut-il qu'il ne cause pas trop de problèmes pour le reprendre car il est clair qu'il

n'a pas fait une mauvaise affaire en me le vendant. Je pense au pire, en m'imaginant les scénarios les plus sordides pour lui faire cracher le pognon en retour. Après tout, lui aussi est hors-la-loi dans l'histoire.

Je retourne voir la femme du vendeur et celle-ci rappelle mon interprète de pacotille à qui je fais admettre que le tuk-tuk ne grimpera jamais les dénivelés. Le ton monte. Quand le proprio se pointe devant mon hôtel quelques heures plus tard, j'explique qu'il y a eu incompréhension sur les capacités de la bête mais ils ne comprennent rien et répondent "*oui*" à toutes mes questions.

— *Moi tuk-tuk niet, toi rendre argent moi!*

Ils rechignent. Nous négocions plus ou moins par gestes pendant quelques minutes, et quand il accepte enfin de me rendre 750 \$, je me dis que je n'ai pas les moyens de pousser plus et accepte le deal. L'interprète me demande 40 \$ pour son rôle primordial dans l'opération mais vu l'efficacité de sa traduction, il repassera. Je lui explique en riant jaune que le mister à côté a suffisamment gagné sa journée pour que ce ne soit pas encore moi qui casque. Tout le monde rigole. Tiens, ils ont compris ça!

Faire des économies de bouts de ficelles sur la bouffe, le logement, le transport, etc. pendant des semaines et perdre 100 \$ en quelques heures, ça fout les glandes dans des proportions divines. C'est chère l'anecdote, mais ça reste marrant et je ne compte pas en rester là. Sur le parking de la gare routière, un chauffeur me reconnaît et me fait faire des tours de cour avec son tuk-tuk sous les yeux d'autres touristes qui ne comprennent rien au manège.

Le trajet en bus, censé durer dix heures en mettra quatorze pour arriver à Luang Prabang, à quatre heures du matin. Je connais déjà assez bien la ville et y ai mes repères: auberge, chauffeurs de tuk-tuk, bars, temples, plages, marché, terrains de pétanque. Je profite que les gardiens soient encore endormis pour monter la colline Phou Si offrant une vue panoramique sur la ville, et attendre le lever du soleil. Ça vaut bien Phu Chi Fa finalement, pas besoin de crapahuter si loin dans les montagnes.

En redescendant, je tombe par hasard sur une longue file de bonzes venus mendier leur nourriture comme chaque matin pour la cérémonie du Tak Baat. Les gugusses en toge, qui n'ont pas le droit de gagner ou dépenser de l'argent vivent de l'aumône. Ce matin, il y a plus de voyeurs venus photographier la procession que de fidèles, et le cérémonial prend vite des allures de foire aux moines. Venus par hordes envahir le trottoir, les vacanciers se pointent en short et T-shirt pour obtenir le meilleur cliché d'eux en train de tendre un bol de riz. Le spectacle est pathétique.

J'entame mes recherches sans plus tarder en demandant l'aide des locaux de l'auberge qui m'écrivent un papier en laotien indiquant que je souhaite acheter un tuk-tuk. Au marché, tout le monde reconnaît bientôt mes grands cheveux blonds et rigole avec moi : je suis le con de touriste qui veut acheter un tuk-tuk. Pour le reste des négociations, j'ai définitivement appris à compter en lao pour m'en sortir. J'essaye quelques véhicules pas trop dégoulassés mais les mecs changent constamment d'avis pendant les négociations et les gars de l'auberge semblent intéressés à la vente car ils me poussent à acheter n'importe quel tas de ferraille. Je trouve ça louche et annule tout, ce qui a le don de les mettre en rogne, avant de partir en bus pour Vientiane.

Comme à leur habitude, les locaux n'ont fait que gerber pendant le trajet, après avoir insisté pour prendre les places au fond du car. On comprend mieux après coup pourquoi le chauffeur distribuait des petits sacs plastique avant de partir.

J'arpente les rues de la capitale dès mon arrivée à l'aube, profitant au passage de scènes authentiques de Tak Baat, sans touriste ni appareils photo, les moines récitant un petit cantique devant chaque porte. Rapidement je tombe sur un tuk-tuk avec contrôle technique de janvier 2012, qui marche du feu de Dieu et on me le propose à 800 \$. Ça reste un contrôle technique laotien. Je propose 600 \$, refusés.

Sur une petite terrasse isolée au bord du Mékong avec deux Beer Lao bien fraîches pour réfléchir, je ne veux pas passer ma vie à visiter des tuk-tuks, d'autant plus qu'Alex m'attend au sud du

pays. Il faut que j'en finisse avec cette histoire. Le temps joue contre moi et je risque de faire une connerie mais bon, pour 700 \$ je le prends.

Je retourne sur place en fin d'après-midi et le prix est repassé à 1000 \$. Des adeptes du rapport anal. Puis, les chauffeurs m'interpellent le soir pour m'indiquer que le prix revient à 800 \$. Je propose 650 \$ et leur donne rendez-vous le lendemain, la deadline que je me suis fixée pour en acheter un. Mais personne n'est là à l'heure prévue... Je poursuis mes recherches auprès d'autres chauffeurs, et finis par acquérir un beau tuk-tuk multicolore pour 500 \$. Plus petit que le précédent, il est aussi en meilleur état et un hamac est installé à l'arrière. Maintenant ça passe ou ça casse.

Au moment de partir, premier couac : un pneu crevé. Les locaux appellent un dépanneur qui m'allège de 60 000 kips⁵⁹ avant de partir vers 23 h. En roulant de nuit, j'éviterai la police sur les routes, la circulation, la chaleur. Je roule lentement pour éviter de griller quoi que ce soit, 25 km/h environ, ce qui me fait penser que le vélo n'est pas tellement moins rapide pour le moment. Je fais le plein une première fois puis m'arrête après 30 km en rase campagne, en pensant que ça ne ferait pas de mal à l'engin. Pendant que je pisse, le tuk-tuk qui n'a pas de frein à main descend tout doucement dans un creux de l'accotement et ne redémarre plus.

Il est une heure du matin. Un gamin de dix ans qui traîne par ici m'aide à le remonter mais le moteur est toujours en rade. Je ne peux rien faire maintenant alors je m'allonge dans le hamac et passe une nuit finalement bien meilleure que ce à quoi je m'attendais.

Au réveil, mon tuk-tuk est entouré de locaux en train de checker le moteur. Un Laotien réussit finalement à le redémarrer et je reprends la route bien décidé à combler mon retard. Je m'arrête à nouveau remettre un peu de jus. Tant que je croise des stations mieux vaut en profiter. Mais de nouveau, il refuse de repartir. Je pousse le tuk-tuk jusqu'au garage suivant pour changer la bougie et remettre de l'huile. 50 000 ₭. Dix kilomètres plus loin,

un bruit de chaîne se fait entendre dans le moteur. Je m'arrête, je ne vois rien d'anormal. Et en même temps pour ce que je connais en mécanique... Bref, je mets un coup de kick, deux, trois, dix, trente. Et merde! Je le laisse se reposer une heure mais rien n'y fait. Je le pousse alors dans un chemin de terre pour atteindre un restaurant.

La mère parle un peu français et on m'invite à boire un coup pendant que le cousin va réparer. Il veut changer la bougie.

— *Non je viens de la changer, c'est tout neuf.*

— *Si, si c'est la bougie tu vas voir.*

— *Non c'est neuf je vous dis!*

Bref, j'ai été bon pour racheter une bougie pour qu'il consente à admettre que ce n'était pas ça. Mon tuk-tuk redémarre finalement en le poussant et je me rends au prochain garage accompagné du fils pour la traduction et les poussées de démarrage. Mais après plusieurs garages et avis, il me faut retourner à Vientiane pour réparer. Chouette. Et mon tuk-tuk s'arrête alors définitivement, comme s'il n'avait plus d'essence.

Les Laotiens, pleins de ressources, vont chercher une mobylette et un câble pour me tracter jusqu'au restaurant où tout le monde appelle dans tous les sens pour me dépanner. On me fait attendre mais je ne comprends pas bien ce qui se raconte. On me propose aussi de dormir sur place mais il faudra bien que je rentre à Vientiane dans tous les cas. Je leur demande si quelqu'un que je payerais peut me tirer jusque là bas. Pendant que je mange, un camion benne 3,5t arrive pour mettre le tuk-tuk dedans.

— *Mais comment on le fait grimper dedans?*

— *On se met à cul du talus, on prend beaucoup d'élan avec le tuk-tuk et on le pousse sur le talus et puis dans la benne.*

— *Ça marchera jamais!*

— *Si, si t'inquiète pas.*

— *Mais une fois à Vientiane y a pas de talus, on le descend comment de la benne?*

— *C'est possible.*

Je commence à les connaître les zigotos. De toute façon dans ces pays, tout est toujours possible. *“Je peux aller sur la lune? C’est possible.”* On ne répond jamais par la négative pour ne pas froisser l’autre, ne pas perdre la face parce qu’on ne comprend pas, ou je ne sais quelle explication irrationnelle asiatique. J’ai tellement l’habitude de ce travers, que je pose désormais toutes mes questions à la négative. Si le gars répond oui, c’est qu’il n’a rien compris. Une technique de survie très utile en Asie.

Retour au chargement du tuk-tuk. À leur crédit, le coup du talus fonctionne. *Ça passe* comme on dirait en Chine. Le temps de remercier la famille du restaurant pour leur aide, et me voilà embarqué contre 400 000к en direction de la capitale. Le grand moment du déchargement arrive enfin: ils me font signe que ça se passera à la main, à trois. J’avais donc bien toutes les raisons de m’inquiéter, surtout vu le gabarit des gars. Cinq minutes plus tard, le tuk-tuk est par terre après un déchargement rocambolesque où nous avons tous failli finir écrasés, se faire broyer les doigts et renverser l’engin.

À presque 18 h, je retourne illico voir le chauffeur avec qui j’avais traité la veille et lui explique qu’il pourra bien réparer tout ce qu’il veut, je veux revendre le tuk-tuk. On me propose 150 \$. Je rétorque qu’à ce prix je préfère le brûler au milieu de la rue, que les papiers sont à leur nom et qu’ils ne connaissent pas le mien. Ils restent d’abord intransigeants, puis montent à 200 \$. Je refuse dans un premier temps puis finis par me dire que je n’aurai pas plus.

Le type part aussitôt et me dit qu’il revient dans une heure avec l’argent. 20 h, toujours personne. Le prix de 200 \$ est confirmé par un autre roublard qui a voulu renégocier l’accord et je lui donne jusqu’à 21 h pour me donner l’argent. Ou je flambe le tuk-tuk dans la rue. Les types rigolent au départ avant de me voir jouer avec un briquet, mon vélo prêt à partir. Il est 20 h 30, je pars manger et leur indique l’heure sur ma montre d’un air sérieux.

Quand je reviens un quart d’heure plus tard c’est *“OK OK pour ce soir, pas de problème, mais il y a des gens qui aimeraient te parler dans*

le bar là.” Deux joufflus bien sapés m’attendent à une table, les visages fermés. Je m’assieds.

— Salut.

— On entend beaucoup parler de toi ces temps, t’es qui?

— Je suis l’acheteur d’un tuk-tuk défectueux qui veut se faire rembourser. Et vous?

— Nous sommes des gens bien placés ici, et on n’aime pas les vagues.

— Il n’y aura pas de vagues si l’accord que j’ai eu avec la personne à l’extérieur est respecté.

— C’est nous qui décidons. Et si on n’était pas d’accord?

— L’accord est de 200\$ contre la restitution du tuk-tuk, et s’il n’était pas respecté, le tuk-tuk finira brûlé là, juste devant ce bar.

Il ne manquait que l’accent italien! Je pense d’abord à des cadres du parti communiste laotien mais ils ne sont pas assez agressifs et sûrs d’eux. Je crois qu’ils dirigent simplement le business du tuk-tuk à Vientiane. Ils demandent à baisser le prix, je refuse tout net et je me lève pour leur signifier que la discussion est terminée. La balle est dans leur camp, le briquet dans le mien. Je ressors pour veiller mon vélo. Je ne fais plus confiance à personne dans cette rue.

Un des mecs suit, bien plus détendu qu’à l’intérieur, et nous commençons à discuter normalement. C’est un Franco-Laotien de la Loire et ils gèrent leur business *en famille*. Tout ça pour dire que c’est *la mama* qui va venir me payer. Une grosse Laotienne se pointe alors et commence aussi à vouloir négocier le prix. Je lui sers la même soupe qu’aux autres, précisant au passage que le délai est dépassé. Nous nous asseyons donc tous autour d’une table pour compter les 200\$ distribués en bahts thaïlandais, kips laotiens et dollars américains. Il n’y aura ni feu de joie, ni vol de papiers, et je me dis que vu les loustics c’est toujours 200\$ sauvés. Ça aurait pu tourner plus mal que ça.

Je pars à vélo peu avant minuit, décidé à quitter cette ville et à dépasser mon “campement” de la veille, juste histoire d’avoir avancé un peu aujourd’hui. C’est psychologique. À une heure du matin, j’installe la tente sur un coin un peu caillouteux et je m’en-

dors comme une souche à même le sol, exténué par ces derniers jours. La fatigue morale a cette fois largement pris le pas sur le physique et je ne pense désormais qu'à rejoindre Alex le plus vite possible, en bus.

Entre les différents transports et les innombrables arrêts pour remplir le couloir du bus de pastèques, de bois ou de porcelets, les 300 km séparant Paksane et Savannakhet m'occupent toute la journée. Assis par terre au milieu des marchandises, je repense à ces derniers jours. Un mélange de regrets et de jubilation m'envahit. J'ai perdu pas mal d'oseille pour n'avoir finalement roulé que quarante kilomètres, mais je préfère me réjouir d'une expérience dont je me souviendrai toute ma vie, qui m'a poussé hors de ma zone de confort, là où le cœur s'emballe, où l'adrénaline monte en flèche pour exploiter chaque ressource intellectuelle, physique de notre organisme. Bref, là où tout devient possible. Et surtout, j'ai été le propriétaire éphémère de deux tuk-tuks. J'aime assez cette idée-là.

VÉLO-MOTO

par Alexandre

4 mars 2012

8738 km

Je suis à Paksé au Laos quand Greg m'annonce qu'il abandonne sa carrière de chauffeur de tuk-tuk. Rendez-vous est fixé à Savannakhet où j'arrive dès le lendemain. Je m'installe au Leena Guesthouse et pars manger en ville. À mon retour, Greg est arrivé par hasard au même endroit dans une ville de 120 000 habitants, sans que j'aie eu l'occasion de lui donner une quelconque adresse. Nous rions le soir même de ses déboires avec la mafia du tuk-tuk et décidons de lui trouver une moto pour aller nous balader sur le plateau des Bolovens : une région retirée, boudée des touristes, réputée pour ses cultures de café, ses chutes d'eau spectaculaires, et ses routes cabossées et poussiéreuses.

Conscients qu'en Asie le client n'est pas roi mais plutôt un gros pigeon, nous faisons chou blanc avec les locations de moto dont la principale motivation est de refiler des bécanes foireuses pour facturer la réparation au client. La déception fait fonctionner les méninges et nous décidons d'accrocher le vélo derrière la moto. Un premier test avec les tendeurs qui attachent habituellement notre tente au guidon se révèle concluant. Banco ! Greg donne en général quelques tours de pédale pour se lancer et soulager le système. L'équilibre est d'abord précaire mais une fois en route, on peut espérer une vitesse de croisière à 60 km/h sur plat avec notre étrange attelage que les Laotiens regardent passer en riant.

Nous arrivons le second jour à Muang Phin près de la frontière vietnamienne, où nous avons repéré une piste qui trace au sud, droit sur le plateau, et qui nous évite de repasser par la route principale. En revanche nous ne sommes pas très sûrs de l'existence du parcours. On se dit que s'il y a des tronçons ici et là, il doit y avoir un moyen de connecter les bouts. Nous quittons l'asphalte

et nous nous enfonçons rapidement dans la forêt sur un chemin de terre ocre et glissant. La végétation est luxuriante, les hommes rares.

La moto éclabousse Greg de boue, occupé à garder son vélo à la verticale, s'aidant parfois de ses pieds pour ne pas déraper. Je ralentis quand je l'entends râler, sur le point de perdre le contrôle, mais nous nous marrons tous les deux d'être là à faire n'importe quoi.

Nous stoppons en fin de journée à Tat Hai car la route mène à une large rivière que nous ne pouvons pas traverser seuls. Les locaux nous expliquent qu'il faut attendre la barge du lendemain et à défaut d'hôtel, indiquent une pergola face à la rivière où traînent des hamacs. En arrière-plan, un pont est couché sur le côté, sûrement dans cet état depuis un quart de siècle. Les commerces et maisons sont des tas de bric et de broc en bois, posés à la va-vite.

Un groupe de travailleurs vietnamiens nous invitent à manger dans leur cabane en bois. Ils nous donnent envie de découvrir leur pays car la nourriture est excellente : soupe de poisson et viande braisée accompagnées de bières.

Celui qui semble être le chef du groupe nous réveille tôt le lendemain matin pour nous annoncer le départ de la première barge. Un pourboire le remercie et le dédommage du repas de la veille et nous passons sur l'autre rive où la route se transforme en une multitude de sentiers qui serpentent dans la forêt sans aucune indication.

On en suit un au hasard en espérant avoir fait le bon choix. Il y a très peu de monde pour nous aiguiller, et on ne manque aucune occasion pour se faire confirmer la route étant donné que nous sommes tout le temps en train de choisir entre deux sentiers plus improbables l'un que l'autre. Certains passages sont ensablés et la plupart sont truffés d'ornières. Je me gaufre à moto au passage d'une rivière et Greg casse sa chaîne en essayant de mettre quelques coups de pédale dans une montée où la moto n'arrivait

pas à tout tracter. Parfois la route est trop inclinée et l'élastique qui nous lie finit par céder. Un nœud de plus et c'est reparti!

La boue s'invite dans les chaussures et les engrenages jusqu'en fin de journée où la poussière vient se coller aux chaussures humides. Nous retrouvons la civilisation sur la fin du parcours et traversons des villages perdus où s'alignent des huttes bancales en bambou, un cochon, trois poulets et des gamins cul-nu hilares devant notre véhicule un peu spécial. Après deux autres barges permettant de traverser des rivières trop profondes, nous retrouvons la route goudronnée qui mène à Tad Lo, un coin bien connu des backpackers⁶⁰ pour ses chutes d'eau. La journée, des enfants laotiens viennent laver des éléphants au pied des cascades, d'autres pêchent, perchés au milieu du courant sur des rochers glissants.



Après un détour par Attapeu tout au sud du pays, nous repiquons au centre des Bolovens sur une route recouverte par dix centimètres de poussière. La chaîne de la moto saute de plus en plus et finit calée avec une clef de dix plaquée par un fil de fer. Quand on n'a rien au milieu de nulle part, le système D s'impose.

Ici et là, de hautes chutes d'eau se déversent en de fins filets argentés qui surgissent d'une végétation dense, contrastant avec le sable de la piste dont nous sommes recouverts. Au détour d'un virage, un gamin tient la main de sa grand-mère qui se promène torse nu. Culturellement normal dans cet endroit si reculé du monde, sa tenue ne manquerait pas de choquer ne serait-ce que cinquante kilomètres plus loin. Les jours qui suivent se font au rythme de la piste, des cascades, des lagons, et des locaux curieux de voir deux Blancs plus sales qu'eux sur un étrange attelage.

Nous remontons alors sur Luang Prabang via la route intérieure qui passe par Phônssavan, puis bifurquons à l'est en direction du Viêt Nam. La route est rapidement un amoncellement de morceaux poussiéreux, caillouteux et avec surtout de plus en plus de dénivelés. Les rivières sont heureusement peu profondes et traversables à deux-roues.

Le 2 avril, le poste frontière laotien perché en haut de la montagne est désespérément vide. Les tampons à portée de main, la tentation est grande. Mais ne voyant pas la frontière vietnamienne derrière, le risque de se faire attraper entre les deux est trop important. Un garde finit par arriver et annonce que mon visa expirait hier. Il ne dure pas un mois mais... trente jours, ce qui me vaut 10 \$ d'amende. C'est la deuxième fois. Je commence à être coutumier du fait.

La frontière vietnamienne se trouve sept kilomètres plus loin. Un des gardes, à l'extérieur de la caserne, demande tout de suite si nous avons de l'argent à changer et propose ses services. Il essaye surtout de savoir de combien il pourra nous escroquer avec ses collègues. Malgré ses insistance et son énumération de devises, nous jurons ne rien avoir sur nous, à part une carte bleue. *No cash*. Conduits dans le bureau d'un collègue plus âgé qui semble être son chef, le nouveau gradé ne parle pas un brin d'anglais. Il prend la carte grise de la moto, un bout de papier vierge, et inscrit 50 000. Je feins de ne rien comprendre en levant les bras au ciel. Il attend de voir si par hasard je ne tirerais pas un billet d'une poche. No

cash. Rien. Tant pis, il laisse tomber et fait signe de partir. Pour avoir ton tampon, joue au con.

VIỆT NAM

Xin chào !

par Alexandre

2 avril 2012

Nous dévalons la montagne pour nous rendre à Diên Biên Phu à travers des paysages de carte postale : des paysans surmontés du chapeau conique traditionnel se brisent le dos dans des rizières d'un vert intense, pendant que des enfants se promènent à califourchon sur leur buffle d'eau. Jusqu'à maintenant, j'étais certain que ça n'était que des clichés. Les femmes, étrangement vêtues, transportent des fagotins de bois à pied ou à vélo. Longue robe noire, ceinture de tissu vert, haut blanc et surmontées d'un chapeau indéfinissable, noir mais relevé par des tissus brodés très colorés.



Les locaux font preuve d'une ingéniosité sans limite pour porter à peu près n'importe quoi sur leurs scooters : du jeune buffle d'eau

assaillie par les mobylettes qui se comptent par centaines à chaque intersection. Bruit, pollution, incivilités, on se croirait un instant revenus en Chine. Ceux qui font des queues de poisson à Greg se retrouvent nez à nez avec la corde qu'ils évitent de justesse, et les arrêts et redémarrages successifs sont très délicats à gérer.

Les derniers jours ont fait souffrir la moto et près d'une semaine est nécessaire pour la réparer et repartir en direction de la fameuse baie d'Hà Long, détour obligé du pays. Mais sur place, l'organisation touristique autour du site nous rebute et nous décidons d'improviser notre propre périple dans la région, avec une carte papier comme seul guide. Contournant toute la baie au gré de deux îles et trois petits bateaux successifs, nous traversons l'objet des convoitises photographiques, baignée dans la brume, pour une poignée de dollars. Nous avons bien sûr raté les plus beaux endroits et n'avons pas pu nous baigner dans la baie, ni voir les jonques à moteur... En revanche, il a fallu négocier nos traversées en viet, faire des bras de fer avec les locaux intrigués par notre présence et rouler de nuit sur les routes défoncées, avec le risque que la roue de Greg ne passe sur le tendeur. Ça libère bien plus d'émotions que la plus jolie des baignades.

Cap au sud pour un voyage de 1700 km jusqu'à la capitale. Vu la géographie du pays, le choix de la route est des plus simples et oscille entre la côte ou l'intérieur des terres, au milieu de la longue bande étroite bordée par le Laos à l'ouest et la mer de Chine à l'est. La route des premiers jours est obstruée par une poussière permanente soulevée par les milliers de véhicules dont la conduite imprévisible donne des sueurs froides. Si je freine rapidement, au mieux Greg me rentre dedans. Au pire, la corde détendue s'enroule autour de l'axe de sa roue, la bloque et le propulse par-dessus le guidon. À deux doigts de la catastrophe à plusieurs reprises, la grosse gamelle lui tombe dessus à mi-parcours, distrait par la recherche d'un hôtel en ville. Il ne se rend pas compte que je n'accélère plus et le vélo se rapproche de moi en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. La roue passe sur la corde qui traîne au sol, l'avale. Hop! Greg est dans les airs et

se paie un beau vol plané par-dessus le guidon et un atterrissage aussi gracieux qu'un menhir d'Obélix. Allongé sur le trottoir, il lui faut bien dix minutes pour s'en remettre et une bonne nuit pour repartir.

19 avril 2012, Hué. Nous buvons à la santé d'Oscar, le deuxième enfant de notre sœur dont nous avons appris la naissance avec deux jours de retard. C'est difficile de se dire que nous ne le verrons sans doute pas avant plusieurs années, mais notre sœur Laetitia a l'habitude de montrer des photos des deux oncles vagabonds à Capucine, la plus grande, pour que nous ne soyons pas des étrangers à notre retour. Skype aide aussi. Ça ne remplacera jamais une vraie visite, mais la vidéo est très pratique pour se faire des grimaces d'un bout à l'autre du globe.

Nous dérivons à l'intérieur des terres après Hoi An, une ville très touristique mais non moins charmante. Le reflet des vieilles maisons aux murs jaunes, les bateaux colorés, les lanternes qui envahissent les bords de l'eau... La ville a un charme fou dont on peine à dire s'il est authentique ou un effet du tourisme. Parfois il faut juste savoir apprécier et ne pas trop gratter.

Les klaxons se font plus rares, ou plutôt, moins omniprésents. Les flics, eux, continuent de siffler en nous voyant arriver. De face, ils repèrent immédiatement les longs cheveux blonds de Greg flottant au vent. Le port du casque est obligatoire et leur réaction est instantanée. Doigt braqué vers nous, sifflet à la bouche. Et bien sûr, nous faisons mine de ne rien entendre. À quelques dizaines de mètres, ils réalisent que Greg est à vélo et ce n'est que lorsque nous passons juste devant qu'ils peuvent voir la corde. On compte sur l'effet de surprise pour les embrouiller et ça fonctionne à chaque fois. Aucun ne se lance jamais à notre poursuite!

La Hô Chi Minh Road au milieu des terres est bordée de portraits de l'intéressé et des codes visuels auxquels on peut s'attendre : rouge, jaune, faucille, marteau, propagande. Un must, une déco

intemporelle. La voie, montagneuse et verdoyante, est bien plus paisible que la route côtière mais je me fais régulièrement attaquer par des abeilles. Elles se kamikazent sur moi et, paniquées, balancent la sauce avant de décamper. Mon bras double de volume et se met à me gratter jour et nuit. Heureusement, elles n'ont pas le mauvais goût de me piquer au visage bien qu'il m'arrive de les chasser de l'intérieur du casque sous lequel elles arrivent à se glisser. Greg est épargné car je fais bouclier humain. En revanche, mon pot d'échappement lui tient compagnie et lui pétarade en pleine face pendant des heures.

À 40km/h de moyenne avec des pointes à 60km/h, ma petite Honda Win donne tout ce qu'elle a, c'est-à-dire pas grand-chose. Aller plus vite serait vraiment dangereux et son moteur de 125 chevaux, bien qu'entièrement révisé à Hanoï, accuse les ans. Dans les montées, Greg pédale pour soulager la moto et la tension sur les tendeurs. Ces derniers n'en finissent pas de casser à chaque fois que nous manquons d'amortir une accélération et les élastiques ne sont rapidement plus qu'une succession de nœuds que nous changeons sur les marchés.

Avant d'entrer au Viêt Nam, plusieurs personnes nous avaient mis en garde contre le côté roublard des locaux. "*Attention aux arnaques*", "*Vous allez vous faire plumer*", "*Ce sont les pires d'Asie*", "*Ils se baisent même entre eux*". Nous sommes sur nos gardes mais force est de constater que les locaux sont étonnamment honnêtes avec nous. Par contre, comme les Chinois, ils ne comprennent rien à rien. Un jour, alors que je crois avoir négocié une chambre à 200 000đongs au lieu de 240 000⁶¹, je me rends compte le lendemain que la réceptionniste n'a absolument rien compris et a hoché de la tête par politesse. Même dans les hôtels, il faut dessiner des lits pour leur faire comprendre que nous voulons dormir.

À une seule occasion, une vieille essaye de nous la faire à l'envers en nous demandant une somme extravagante pour un repas dans la rue. La note ce soir-là est ridiculement élevée, une arnaque grossière, et nous partons en laissant sur la table la somme habi-

tuelle, honnête, pour les deux repas. La mégère se met à hurler au scandale mais personne ne semble s'en émouvoir. Alors nous nous éloignons tout simplement en marchant sous les vociférations de la mamie.

L'arrivée à Hô-Chi-Minh, ou Saigon pour les intimes, est un soulagement. Nous avons survécu à notre propre connerie : 5 000 km de moto-vélo avec un motard complètement inexpérimenté et un cycliste inconscient. Le tout en short et T-shirt pour être bien sûr de n'avoir qu'une seule chance. Les oreilles de Greg bourdonnent encore du bruit du moteur quand je revends la bécane à un couple de Français, deux heures seulement après être arrivés en ville.

Le liquide de batterie dégouline le long de la carlingue en la rongeant au passage, le moteur perd son huile et les clignotants sont arrachés. Elle fait peine à voir, mais j'ai quand même un pincement au cœur à l'idée de m'en séparer. Hésitations de leur part, indifférence de la mienne. Deux autres personnes attendent derrière pour l'acheter. Ils savent qu'ils sont coincés et je récupère 300 \$. Elle m'aura coûté environ 200 \$ en tout, réparations incluses, sans compter l'essence.

Ayant déjà fait le tour du Cambodge, je laisse Greg le visiter à vélo pendant que je m'envole pour la Thaïlande où j'ai prévu de passer deux semaines dans l'appartement de l'oncle de Song. J'ai un peu de boulot, un site internet à faire et surtout un vélo à récupérer.

CAMBODGE & THAÏLANDE

Un mois de frustrations

par Grégory

30 avril 2012

8742 km

Une chaleur accablante s'est emparée d'Hô-Chi-Minh-Ville, sans doute la pire que j'ai eue jusqu'ici pour pédaler en onze mois de voyage. J'ai peu dormi et n'effectue aucun étirement, trop excité de pouvoir remonter sur un vélo et forcer. Je ne fais que ça d'ailleurs, forcer. Dès que je sens mon rythme baisser, j'appuie de plus belle, je veux rouler vite et atteindre la frontière cambodgienne le 2 mai, dernier jour de mon visa. Le soleil cogne, je sue, j'amplifie le mouvement, j'abuse, jusqu'à ce qu'une violente décharge électrique me transperce le genou droit ! Je stoppe immédiatement et masse un long moment le tendon, pensant que le mal s'estompera, comme beaucoup de petites douleurs physiques éphémères. Mais après 70 km, la douleur m'oblige à arrêter à Mý Tho. Je ne sens rien en marchant, une bonne nuit de sommeil devrait faire l'affaire.

Le lendemain, la douleur revient d'abord sournoisement sur quelques gestes, puis bientôt à chaque tour de pédale. Rapidement, je ne force plus que de la jambe gauche, la droite moulinant dans le vide pour l'accompagner. Et toujours cette chaleur insupportable qui me force à stopper tous les dix kilomètres sous peine d'évanouissement. Au milieu d'un trafic intense, je suis pris de vertiges pour la première fois de ma vie. Je me verse de l'eau sur la tête, bois quatre litres de Pepsi frais en divers endroits, et je souffre. Ah oui, je pourrais prendre le bus. Mais c'est franchement la dernière chose dont j'ai envie. Et puis j'ai trop longtemps étrenné ce T-shirt de Schwarzenegger parlant de la supériorité du mental sur le physique pour ne pas en appliquer le principe

à ce moment-là. Alors je vais souffrir, repoussant un peu plus à chaque kilomètre ce que ma jambe peut endurer.

Au crépuscule, il reste cent kilomètres jusqu'à la frontière et je ne me sens pas de les faire demain. Je pousse dans la nuit, me faisant sans cesse accoster par des Viets en scooter qui veulent se joindre à moi. J'ai tellement mal que je finis par les ignorer pour qu'ils partent, qu'ils me laissent pleurer en paix. Trop malheureux de ne pas pouvoir profiter du voyage à cause de cette douleur lancinante, je reste fier de ma performance unijambiste. Le sport m'a appris à aimer le goût de l'effort, je passe ce soir à l'étape supérieure en cherchant à apprécier la douleur.

Je passe devant un salon de massage ouvert à minuit, en pleine campagne, ses teintes rosées laissant peu de doute quant à sa finalité. J'aurais bien mérité mon premier *happy ending* après tous ces efforts mais je suis trop crevé. C'est finalement la fatigue qui me fait arrêter à 1h du matin, après 167km sur une jambe. Je trouve une piaule beaucoup trop chère dans un petit village mais je n'ai même plus le courage de négocier et acquiesce bêtement. Je m'effondre comme une masse, sans même avoir l'énergie nécessaire pour me laver.

Au réveil, la douleur est bien là. Je l'ai fait hier, je peux recommencer. Je roule dans les mêmes conditions pour arriver péniblement à la frontière de Châu Dôc à 16h, soit deux heures avant sa fermeture. Côté vietnamien, on hésite longuement à me laisser passer, doutant de ma photo de passeport, sans barbe et cheveux courts. Côté cambodgien, le douanier finit sa sieste et remonte son froc au moment où j'entre dans son bureau pour tamponner mon visa. J'adore ces moments d'Asie.

J'hésite à visiter les plages du sud mais choisis finalement d'aller au plus court, à Takéo. En pleine semaine, les Cambodgiens célèbrent des mariages un peu partout, les banquets sont installés jusqu'au milieu de la route, les enceintes saturées par une musique brouillonne. Seuls de rares villages animent une campagne dépeuplée aux paysages relativement pauvres. Une fois de plus, je finis

seul dans la nuit, à lutter contre ce foutu tendon dont la douleur s'amplifie. Je dois désormais m'arrêter toutes les dix minutes pour le masser, mais rien n'y fait, plus rien ne marche. Je n'en vois pas le bout et craque, appuyé par terre contre mon vélo. Je pleure pour me soulager. Je suis allé au maximum de ce que je peux supporter et contrairement à ce que croient les locaux, je ne suis pas payé pour endurer ça. Je pédale au mental jusqu'à Takéo et décide de me reposer pour de bon. Il s'agit désormais de se soigner intelligemment.

Voyageant en bus de Takéo à Phnom Penh, je bouillonne de ne rien voir du Cambodge excepté quelques bouts d'agglomération. Heureusement, en Asie du Sud-Est, chaque sortie est l'occasion de se fendre la poire. Au sortir du cabinet d'un toubib français qui me prescrit des vitamines histoire de justifier une consultation tout à fait inutile, la mousson s'est abattue sur la capitale engorgeant les rues de trente centimètres d'eau en moins d'une heure. Les égouts ressortent illico à la surface, transformant la chaussée en une immense piscine municipale nauséabonde où les petits Cambodgiens pataugent joyeusement à poil. L'aquapark version cambodgienne. Pas de doute, ces mêmes sont immunisés contre tout ce qui peut traîner.

À mon hôtel à l'intersection de la 107e et de la 182e rue, j'observe le flot de circulation d'un carrefour sans feu. On s'y croise à coups de klaxons, et c'est souvent la priorité à celui qui a la plus grosse paire, mais à bien y observer, il y a comme une espèce d'harmonie dans cet interminable mouvement de scooters, tuk-tuks et vélos. Aucun temps mort, tout le monde passe plus ou moins au même rythme en prenant sa chance et en esquivant le voisin. Et ici, les marchands de casque ont fait faillite depuis longtemps.

À Phnom Penh puis Siem Reap, je consulte les guérisseurs locaux, fais de l'acupuncture, vois des masseurs mais aucun n'est compétent pour me traiter. Et pas l'ombre d'un ostéo. Alors je me repose, encore et toujours, constatant à chaque enjambée que la

guérison est encore loin. Je me sens comme prisonnier de cette blessure mais je refuse catégoriquement de me faire promener en tuk-tuk pour visiter Angkor Vat, par principe. C'est parfois con les principes.

Bien décidé à camper sur place après m'y être difficilement rendu à vélo, on me prévient d'abord qu'il y a des tigres en liberté, puis que la police va m'arrêter, avant qu'un chauffeur de tuk-tuks ne me propose de dormir chez lui, dans un petit campement sommaire juste en face du temple principal du complexe. Il vire deux chiens d'un vieux matelas pourri sous une cabane en bambou et m'indique que je peux dormir dessus, avant de tirer un fil électrique depuis une batterie de voiture jusque dans ma chambre et d'y raccorder une ampoule. Sous la moustiquaire déchirée, je recouvre sommairement le matelas puant de ma housse de vélo au moins pour ne pas finir plein de puces. Sa jeune femme donne le sein à leur fille pendant que nous mangeons le riz gluant, assis en tailleur avec le reste de la famille : les parents, le frère, la belle-sœur et les chiards.

Après un réveil très matinal, je quitte ma petite famille d'accueil et visite Angkor toute la journée avant de rejoindre l'hôtel où je dépéris depuis deux semaines. Mon bus pour Bangkok part à 8h et j'aimerais que le réceptionniste me réveille pour que je ne le rate pas. Connaissant la propension légendaire des Asiatiques à mélanger les informations, je lui donne un papier avec l'inscription *Room 102, Wake up 7AM*. Quelques heures plus tard, quelqu'un tape sur la porte de ma chambre sans fenêtre. J'ai mal dormi. Je m'habille, prépare mes affaires et regarde ma montre : 1h30 du matin... J'allume l'ordi pour être sûr... pareil. Je descends à la réception.

— *Votre tuk-tuk est prêt à partir!*

— *Euh... attendez là, j'ai pas commandé de tuk-tuk et en plus je vous ai demandé de me réveiller à 7h. Il est 2h.*

— *Mais votre tuk-tuk est là.*

— *Vous avez toujours le papier? Là, vous voyez, chambre 102, 7h. Pourquoi vous me réveillez maintenant?*

—...

— *Laissez tomber.*

Épatant. J'attrape finalement mon bus comme prévu et file à Bangkok. Sur place, je me trouve un quartier de la capitale plus calme, plus agréable, et y retrouve notamment Louis et Mathilde, un couple de voyageurs déjà rencontrés à Irkutsk et installés en Thaïlande pour deux ans. Je n'ai aucune envie de retourner sur Khao San road encore une fois, j'y ai fait mon temps. Je dois maintenant me battre pour recevoir les pièces de vélo d'un sponsor incapable de respecter ses délais. Une longue histoire peu intéressante qui nous conduira entre autres à mettre fin à notre collaboration. En attendant, les spécialistes en médecine de la ville ne sont pas plus compétents qu'au Cambodge et mon genou reste foireux et inutilisable.

SUD DE LA THAÏLANDE

par Alexandre

15 mai 2012

Il est temps de partir de Bangkok. C'est la cinquième fois que je me retrouve ici, dans ce hub tentaculaire qui relie toutes les routes d'Asie du Sud-Est. Que ce soit pour aller en Birmanie, Laos, Cambodge, Malaisie, les îles ou la jungle thaïlandaise, l'étape à Bangkok est presque obligée. Et il y a quelque chose qui m'attire ici. L'aisance de l'expatrié sans doute. L'exotisme facile d'accès, la promesse d'une vie atypique. Ma décision de partir est appuyée par un mot de l'oncle de Song glissé sous la porte de l'appart' : *"La tante des USA arrive jeudi, il faut que tu partes avant."* C'est la propriétaire. Il ne sait pas quoi inventer pour me faire partir, mais c'est de bonne guerre, je suis resté ici trop longtemps.

Me re-voilà sur un vélo, moi, qui m'étais juré que j'en avais eu assez. Les cinquante premiers kilomètres sont un supplice. Un soleil de plomb me fait frôler l'insolation et je dois m'arrêter tous les quinze kilomètres à l'ombre et boire des quantités d'eau astronomiques. Je m'équipe d'un T-shirt qui me couvre la tête. La technique aide un peu jusqu'à ce qu'un vent de face me force à rouler au pas. Il perdure toute la journée mais vers six heures la fraîcheur de la nuit change la donne et la motivation repart. Je profite des conditions pour rouler jusqu'à une guesthouse au bord d'une rivière, à 150 km de Bangkok. Il ne s'agit que de la première journée d'un trajet total de 850 jusqu'à Phuket où j'ai rendez-vous avec Greg.

La reprise du vélo, un peu ambitieuse me vaut une vive douleur au genou dès le lendemain. Le tendon en feu, je compense en poussant davantage avec l'autre jambe. Je m'entête et m'arrête uniquement lorsque je pense atteindre le point de non-retour où ça ne fera que dégénérer. Là où le royaume s'étire en un long bras

de moins de quinze kilomètres de large, je m'arrête à Prachuap Khiri Khun, un village paisible qui contraste avec la Thaïlande touristique bouillonnante. Un magnifique temple blanc brille dans le soleil couchant pendant que des singes déambulent indifféremment autour. Sur la jetée, des pêcheurs m'invitent à partager une bière au milieu des cagettes remplies de leur récolte de la journée. L'un d'eux cuisine quelques prises fraîches et les transforme en "tapla", des brochettes mélangées à des rondelles de piment.

Je démarre le lendemain sous la pluie, accompagné par le même vent de face sud-nord qui me suit depuis Bangkok. Je torche 110 km et me retrouve à grimper de manière ininterrompue pendant onze kilomètres. Arrivé en haut, je me restaure avec une noodle soup puis repars, lancé dans une grande descente de... onze kilomètres. Aussitôt sur le plat, un panneau m'annonce "*Prachuap Khiri Khun*". Oh le con ! Je suis reparti dans le mauvais sens. Il fait nuit mais il est hors de question que je ne passe pas cette côte. Je la remonte et décide de continuer jusqu'à Chumphon pour arriver à 23 h après 205 km.

De Chumphon à Tha Chana, mon genou me fait souffrir et m'oblige à pédaler plus longtemps pour en faire autant, car je ne fais pas une journée en dessous de 120 km. Il n'y a qu'un seul hôtel et rien à faire. Le village a une proportion énorme de ladyboys dont la palme revient au caissier du Seven Eleven, un type assez gras et pas du tout féminin qui se farde le visage de blanc et porte du rouge à lèvres. La cage aux folles version bridée. À l'extérieur du magasin, un autre travelo tout sourire avec sa mâchoire carrée se joint à deux laiderons du coin pour me faire du rentre-dedans. Je ne m'attarde pas dans ce bled et m'attaque à la dernière partie de mon périple avec deux grosses journées de vélo. Le vent ne me quitte pas jusqu'à Phuket et j'arrive trempé de la tête aux pieds sous un déluge comme la Thaïlande sait en produire.

L'unique raison de notre présence à Phuket est que nous y étions allés quinze ans plus tôt, en famille, alors que notre père prospectait du bois. Entre-temps, un tsunami a ravagé la côte en

2004 et a englouti la gargote où nous mangions des pad thaï sur des tables collantes au bord de la plage.

Phuket est célèbre pour sa vie nocturne et les faveurs de ses courtisanes. Gamins, nous étions déjà passés dans cette rue composée uniquement de bars remplis de tapineuses en quête de clients. Les filles jouaient avec nous et essayaient de faire du gringue à notre père jusqu'à ce qu'elles aperçoivent notre mère. Le couple qui nous avait invités et nous logeait avait convié nos parents et notre sœur, plus âgée, à un spectacle de ladyboys. Bref, rien n'a changé. Mêmes *farangs*, mêmes bières et mêmes gonzesses qui essayent de se trouver un vieil Occidental pour les entretenir. Ces drôles de couples défilant désormais sur des Harley Davidson.

Après quelques jours sans saveur, je laisse Greg à Phuket reposer son genou et file à Hat Yai tout au sud de la Thaïlande dans un car qui tient plus du transport de surgelés que du bus touristique. En plus de me frigorifier, la clim me goutte dessus, inlassablement. La torture de la goutte. Le bus arrive à quatre heures du matin à la gare routière où un fou essaye de me vendre des autocollants Panini. C'est pas le moment. Et puis je me fous du football. Je ne fais pas de vieux os sur le quai et je pédale vers la Malaisie pendant que les muezzins réveillent les badauds en braillant dans des haut-parleurs.

MALAISIE & SINGAPOUR

Selamat tengah hari!

par Alexandre

1er juin 2012

9127 km

La frontière malaisienne n'est qu'une formalité et je m'engage directement sur l'autoroute pour aller au plus vite. Évidemment, de nombreux panneaux m'annoncent que je ne suis pas à ma place, tout comme le soleil qui se réverbère sur l'asphalte et me crame le visage, mais je m'entête. Les premiers policiers, occupés aux jumelles me font des grands gestes pour me saluer. Le deuxième groupe m'arrête et me demande de sortir à la prochaine sortie. C'est justement celle qui m'intéresse pour aller à Alor Setar où je passe la nuit. Minarets et femmes voilées font maintenant partie du paysage malais et marquent le premier pays musulman du voyage.

L'île de Penang est rattachée à la Malaisie par un pont, mais cyclistes et piétons n'y sont pas conviés. On y accède par ferry en trois heures pour la ridicule somme de 0,30€. La ville a la particularité de présenter un mix de cultures marqué et inédit. Musulmans et bouddhistes se partagent le gros du gâteau, mais il y a également un bon nombre de chrétiens et dans des proportions bien moindres, quelques hindous. Une mixité qui se retrouve dans les styles vestimentaires, mais aussi dans les assiettes. D'une rue à l'autre, on passe des *noodle soups* avec des écriteaux en mandarin aux restaurants indiens où le *chicken masala*, servi sur une feuille de bananier, se déguste avec les doigts à grands coups de "slurp" pour se nettoyer les phalanges pleines de sauce. Mais l'attrait de Penang vient en premier lieu de ses bâtiments coloniaux britanniques, un peu décrépis, parfois complètement abandonnés.

Des *resorts* poussent en bord de plage et font de l'ombre à une ancienne maison de gouverneur reconvertie en pigeonnier. Ces

repères très occidentaux se mélangent à des attractions beaucoup plus orientales comme le Snake Temple où, à l'intérieur d'un minuscule temple bouddhiste, glandent des centaines de vipères. Accrochées aux chandeliers, lascivement pendues à une bougie et à tout ce qui est atteignable, elles gisent, amorphes, bougeant rarement, juste pour rappeler qu'elles sont bien vivantes. Leurs homologues reptiles, moins chanceux, vivent dans des vivariums d'un mini-zoo juste à côté. Un local fait le même show cinq fois par jour pour embrasser la tête d'un cobra royal.

Le genou de Greg étant toujours dans un piteux état, ce dernier me retrouve à Penang en bus et nous continuons ainsi jusqu'à Kuala Lumpur. Nous n'avons qu'un objectif sur place : obtenir des visas pour la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Toutes nos recherches internet sur ce pays se sont avérées être complètement flippantes. Un mort ici, une attaque là, une histoire de cannibalisme ou encore des guerres tribales. Dans le doute nous avons décidé d'aller voir par nous-mêmes.

Tous les faux papiers sont soigneusement préparés à l'avance dont les plus critiques sont des réservations d'hôtel tout à fait bidons. Nous leur remettons aussi une lettre leur assurant avoir fait appel à un guide local pour nous faire visiter le pays dans la sécurité la plus absolue. Amen. L'employée de l'ambassade qui n'a absolument rien à faire de ses journées, appelle l'ambassadeur qui s'embête tout comme elle. Nous sommes sommés de revenir dans une semaine, le temps qu'ils étudient notre dossier et que Greg se fasse arranger la jambe par un ostéopathe compétent.

Une semaine plus tard, de retour dans une ambassade aussi vide qu'au premier jour, nous nous voyons remettre nos passe-ports affublés d'un joli visa jaune valable un mois sur le territoire papou, prouvant une fois de plus qu'ils ne vérifient rien et que les délais d'attente sont un prétexte pour en faire le moins possible.

Un dernier bus nous dépose à Johor Bahru, ville la plus proche de la frontière sud avec Singapour que nous traversons à vélo en

quelques heures, le temps de constater que la vie dans ce New York miniaturisé est beaucoup trop chère et très peu adaptée pour deux clochards à vélo. Car ici, la propreté est une règle d'or. Les chewing-gums y sont carrément interdits, tout comme la consommation de durian⁶² dans le métro, et jeter un papier par terre est passible d'une amende de 500\$. C'est pas qu'on aime jeter nos papiers mais l'ambiance est un peu trop policée. Bref, on n'a rien à foutre ici. Arrivés le matin, nous repartons le soir même sur l'île indonésienne de Pulau Batam, juste en face.

INDONÉSIE

Selamat siang!

par Grégory

19 juin 2012

9275 km

À la douane indonésienne, Alex passe sans qu'on lui demande quoi que ce soit pendant que je tombe sur un zélé qui veut tout savoir. Où je vais, comment, quand, pourquoi, où je dors et avec qui. Sachant qu'ils n'apprécient pas toujours qu'on se rende en Papouasie, je lui avoue avec une sincérité très travaillée que je rentre en France après l'Indonésie. C'est au moment où il feuillette mon passeport que je l'imagine déjà tomber sur le visa papou! Je l'avais zappé celui-ci! Mais il ne s'arrête pas sur la page et me rend mon passeport tamponné en bonne et due forme, avant de me faire remarquer que je n'ai pas renseigné d'adresse d'hôtel. Je sais pas moi, *Jakarta*, ça convient comme adresse? Visiblement, oui. Que c'est con un douanier.

Le bagagiste qui avait convenu de nous charrier nos bagages gratuitement le temps que nous passions les douanes réclame maintenant 4\$ pour les cinq minutes passées en sa compagnie. Bah dis-moi, à ce taro je porte mes sacs! Je commence à saouler un peu de ces petites arnaques permanentes. On arrive souvent à s'en sortir sans payer mais c'est usant d'être toujours sur ses gardes dès qu'on nous propose quelque chose.

Il fait nuit noire et notre recherche d'hôtel bon marché se révèle vite infructueuse. Nous campons donc en bord de route, en chemin pour Sekupang, le port d'où part notre second bateau demain matin. Je retrouve le vélo et le camping dans la même journée et le genou a tenu son rôle non sans un peu de mal, me laissant assez pessimiste pour la suite.

La vente des tickets de ferry se passe dans une maisonnette que l'on croirait abandonnée vue de l'extérieur. Dans la queue, nous sympathisons avec Doddy et sa famille, un groupe d'Indonésiens que nous retrouvons une heure plus tard dans l'immense hangar de tôle où sont parqués des centaines de passagers. Pour passer le temps, nos nouveaux compagnons de voyage organisent une séance photos avec les deux Blancs, à laquelle se mêlent beaucoup d'autres curieux trop contents de prendre la pause à nos côtés. À l'intérieur de l'entrepôt, la chaleur est insoutenable et Alex repère des sanitaires pour y prendre une douche. Façon de parler. La douche est en réalité un grand bac servant aussi de chasse d'eau et de réserve pour se rincer le derche au-dessus des chiottes turques adjacents.

Enfin, nous montons à bord après deux heures de retard, pour un voyage de 24h. Dans l'espèce de soute où sont installées côte à côte des centaines de banquettes sommaires, Doddy nous en a réservé deux près de lui, nous permettant ainsi de ne pas rater les distributions de repas annoncées en indonésien. Pour 10 000 roupies⁶³, on apporte jusqu'à notre couchette une petite barquette en plastique contenant un peu de riz et un morceau de poisson ridicule. Pendant cet instant de dégustation, les fumeurs s'en donnent à cœur joie malgré les panneaux d'interdiction et l'impossibilité d'ouvrir un hublot pour aérer. Une épaisse couche de fumée stagne donc au plafond où les haut-parleurs crachent diverses annonces de jour comme de nuit, dont les cinq appels à la prière quotidiens puisque le bateau compte une mosquée. Le solide petit-déjeuner riz-poiscaille lance nos estomacs pour la journée et nous montons nous aérer l'esprit sur le ponton pour y jouer aux échecs. Une masse de locaux encercle immédiatement l'échiquier pour prendre le vainqueur. Les changements d'adversaires s'enchaînent jusqu'à nous faire éjecter de notre propre jeu.

À côté, le gugusse du karaoké a décidé de doubler le volume de son crachoir sans crier gare. Observant la gêne sur tous les visages, je vais gentiment lui demander de baisser un peu sa tambouille. *Tidak!* – Non, en indonésien. Personne d'autre n'ose appuyer ma

démarche et je laisse donc le bruyant emmerder tout le monde. En Asie, le karaoké est roi.

Le ferry a six petites heures de retard à son arrivée au port de Tanjung Priok puisqu'il y avait sans doute un peu de circulation en mer. Un timing toujours dans la limite d'élasticité acceptable des horaires asiatiques. Au moment de l'ouverture des portes, personne ne peut sortir avant qu'une cinquantaine de types n'entrent en trombe dans le bateau et courent dans tous les sens, contribuant ainsi à augmenter le chaos déjà bien établi du débarquement. Ceux-là viennent décharger les gros colis sur le quai et sont visiblement payés au rendement. Leur entrée sauvage terminée, nous descendons entre les rangées de containers et fuyons dans la nuit de Jakarta après avoir remercié Doddy et les siens d'avoir pris soin de nous.

Jakarta, cette grande métropole de 28 millions d'habitants a relativement peu d'attraits. Les buildings sont d'un esthétisme douteux et aucun style ne se dégage de cet empilement de constructions mal arrangé. La circulation est tout aussi foireuse que dans le reste de l'Asie, sauf qu'ici, tout le monde porte un casque, excepté les cyclistes et les conducteurs de *becaks*, sorte de petits pousse-pousse à pédales.

Encore réveillés à l'aube par l'appel à la prière, je me demande comment il est possible de ne pas plus prêter attention que ça à la qualité du son que l'on produit. J'ai rien contre l'appel à la prière, je trouve même ça plutôt marrant, mais quitte à gueuler cinq fois par jour au-dessus des toits, j'irais chez Bose acheter des enceintes potables, histoire de convertir un peu plus de monde et de ne pas m'attirer l'inimitié des autres.

Un jour de relâche est prévu avant de se lancer à vélo en direction de Bandung, après plus de six semaines d'arrêt. Dans les tambouillards indonésiens, il n'y a pas véritablement de menus bien établis. Une dizaine de petits plats sont répartis sur la table pour piocher dedans. Ce n'est même pas la peine de demander le

prix, c'est à n'y rien comprendre et comme souvent en Asie, cela dépasse rarement les 3-4 \$.

La ville, étendue, ne semble jamais s'arrêter. L'île de Java est surpeuplée, polluée, sale, puante. Les rivières ont été transformées en égouts géants, la circulation est infernale, quand la chaussée n'est pas obstruée par des vendeurs de pastèques ou un troupeau quelconque. Certaines portions sont tellement engorgées que même les deux-roues doivent s'arrêter. La route est en léger faux plat et en suivant le flot des scooters, nous nous retrouvons très rapidement en contresens sur une deux voies bondée sans avoir eu la possibilité de bifurquer. Et tout semble parfaitement normal à tout le monde.

Une soixantaine de kilomètres plus tard, nous atteignons une zone de montagnes qui, sans pouvoir parler de sérénité, est un peu plus calme. La circulation jusqu'à Bandung est d'abord très agréable, au milieu des rizières, avant de retrouver les niveaux d'embouteillages de Jakarta à l'approche de la ville. Bandung n'est pas plus bandante et l'idée de traverser tout Java dans ces conditions nous fait opter pour la gare routière après avoir appris que tous les trains pour Surabaya étaient pleins pour la semaine à venir ! Surabaya est le port de départ des ferries en direction de la Papouasie et il n'en part qu'un par semaine.

Le lendemain à 16 h 30, le guichetier nous indique qu'il nous a réfilé par erreur des billets déjà vendus et qu'il faut en conséquence attendre 19 heures supplémentaires jusqu'au prochain bus. L'organisation asiatique a encore frappé ! Après un passionnant voyage en bus de 18 heures pour traverser l'île de Java, nous voici fraîchement débarqués à Surabaya, à l'extrême est de l'île. Dans les rues, tout le monde nous salue d'un *Hello Mister*, parfois agrémenté d'un *What is your name?* Sans pour autant que cela appelle à une quelconque réponse de notre part. Le plaisir de nous avoir interpellés leur suffit.

Quelques informations sur la Pelni, la seule compagnie reliant les différentes îles du pays, indiquent que les naufrages ne sont pas exceptionnels. Pour moins cher et plus rapide, il y a aussi

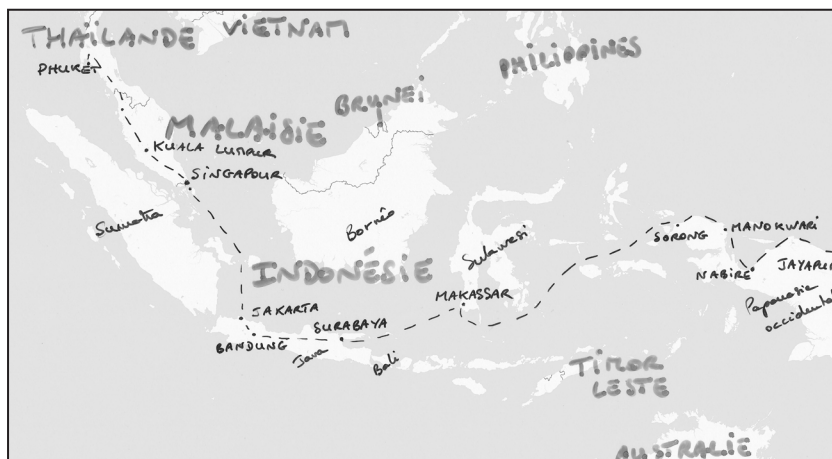
l'avion, mais l'idée de passer cinq jours dans une soute enfumée par la cigarette à manger des têtes de poisson avec des Indonésiens nous excite beaucoup plus.

Billets en poche, nous arrivons le lendemain au port pour constater que le ferry est déjà à quai et que les places libres se font rares. Le bateau est surpeuplé de passagers et de dockers le chargeant à grands coups de cartons en tout genre. Alex paye un *guide* 5 000 roupies pour qu'il s'occupe de trouver deux gâches au milieu de ce Bronx et nous nous retrouvons sur une couchette en hauteur, dans une soute bien plus grande que le précédent ferry.

On doit être pas loin de cinq cents juste dans cette soute, sans compter toutes les autres. Les vélos sont cadenassés sur une rampe d'escalier pendant que nous attendons sur le pont que le flot de cartons diminue pour nous installer définitivement dans nos quartiers. Déjà, de nombreux passagers demandent à prendre des photos avec nous pour les envoyer à leurs proches. TROP classe, deux Blancs ! Telle est aussi notre réaction quand nous apercevons Adam et Marcelo, deux autres touristes égarés dans cette marée humaine. Pour diverses raisons, ils ont finalement décidé de ne pas se rendre en Papouasie et nous offrent donc un *Lonely Planet Papua New Guinea*. On ne se doutait même pas que ça existait puisque nous n'avions pas réussi à trouver une simple carte du pays dans toute l'Indonésie. Quand nous recherchions des informations de Papouasie-Nouvelle-Guinée sur internet, ne ressortaient que des histoires de cannibales, de meurtres, de touristes découpés et de conseils d'ambassades pour ne pas y foutre les pieds, surtout en période d'élections. Nous sommes en période d'élections. Excitant non ?

C'est aussi aujourd'hui la finale de l'Euro entre l'Espagne et l'Italie et tout le monde dans le dortoir a les yeux rivés sur l'écran qui n'affiche pour le moment que de la neige. Puis, un peu avant le coup d'envoi, le signal capte et les langues se délient. Il y a une télé de chaque côté de la soute et beaucoup s'affairent autour de l'écran alors que nous avons le luxe de pouvoir rester sur nos

couchettes pour y assister. Comme la grande majorité d'entre eux sont pour l'Espagne, archi-favorite, je me déclare supporter de l'Italie pour mettre un peu de piment à la soirée, subissant les railleries à chacun des quatre buts espagnols. 0-4 score final, c'était pas ma soirée...



Nous sommes partis pour cinq jours de voyage et, sans espérer qu'ils ne fassent pas les appels à la prière, j'ai l'espoir secret qu'ils éteignent au moins les lumières, disons de 2 à 5 h du matin. J'ai vite compris que je devais oublier ces vains espoirs et prendre mon mal en patience pour m'endormir, alors que l'équipage s'active à passer des annonces en indonésien toutes les demi-heures et que mon voisin de couchette me grimpe régulièrement dessus dans la nuit.

Quand vient l'heure des repas, une longue queue se forme jusqu'aux cuisines pour obtenir notre ration de riz et de poisson. Comme nous ne sommes plus que deux Blancs après le débarquement de Marcelo et Adam sur l'île de Sulawesi, les cuistots mettent souvent un peu de rab par sympathie ou pitié à notre égard. Et il est éventuellement possible d'acheter un œuf dur en cuisine si la faim se fait pressante.

En revanche, si d'autres envies se font pressantes, mieux vaut réfléchir avant de foncer tête baissée. La salle d'eau, composée à

peu près normalement d'urinoirs et d'un WC turc, est malheureusement utilisée par des centaines de gros dégueulasses. C'est-à-dire qu'il n'est pas rare qu'un type soit en train de pisser à l'emplacement d'un urinoir manquant, et qu'un autre rate le trou des chiottes turques d'environ 50 cm. Une performance olympique.

L'ensemble de ces petits ratés dommageables a transformé les latrines du bateau en un lieu où marcher et se soulager est une question d'habileté et de tempo. En arrivant en tongs à l'entrée, en train d'observer le type pisser contre le mur et d'apprécier le fumet délicat qui s'en dégage, on remarque aussitôt une vaguelette au sol, dont la couleur et l'origine sont sans équivoque, s'approcher et s'éloigner lentement au rythme du tangage. Flip... Flop... Flip... Flop... Il faut calculer le moment opportun pour s'élancer, pisser, et sortir en une vitesse record. Flip... Flop... Flip... Flop... Flip... Flac! Eh merde! Ayant échoué deux fois à ce petit jeu, j'ai pris le parti d'aller crotter en première classe. Pas que les passagers de première soient mieux éduqués, mais ils sont moins nombreux.

Dans le genre éducation, nous étions un peu en rogne qu'ils jettent tous leurs déchets par-dessus bord alors que le bateau navigue sur une mer magnifique. Des poissons volants suivent souvent notre sillage en faisant des bonds de plusieurs dizaines de mètres à une vitesse folle et avec un peu de patience, on aperçoit aussi quelques ailerons. Pas le genre d'endroits à souiller, et je me prenais même parfois à ramasser un papier sur le pont pour le mettre dans une des poubelles disposées un peu partout. Jusqu'au jour où, descendant en cuisine y acheter du rab, je découvre une large trappe ouverte sur la mer et le type des poubelles en train de tout larguer joyeusement à la flotte. Ce n'était donc pas vraiment la peine de s'emmerder.

Sans surprise, une bonne partie de la journée consiste à jouer aux échecs avec d'autres passagers pendant que les haut-parleurs chantent toujours régulièrement les louanges d'Allah. Dans la soute, les gamins cherchent aussi souvent à s'amuser avec nous, toucher notre peau.

Au fil des arrêts dans les différentes îles, des passagers toujours plus nombreux envahissent les dernières couchettes vides, puis les couloirs et les escaliers, pendant que les dockers s'activent pour décharger les cartons. À l'occasion du stop à Nabire, Alex s'engouffre dans la foule et part jouer avec les vagues des toilettes, quand un passager m'interpelle: "*Camera! Camera! Camera!*" Je crois d'abord bêtement qu'il veut une fois encore être pris en photo, mais je comprends alors qu'un type vient de piquer l'appareil d'Alex sur sa couche pendant qu'un complice me tenait occupé. Au même moment, un groupe de justiciers se fait la main sur le pillard dans un vacarme assourdissant. Visiblement, il a été remis aux flics sans qu'on n'en sache rien.

Cet arrêt marque aussi, sans qu'il y ait un quelconque lien avec l'affaire précédente, l'arrivée d'étranges colocataires sur le bateau. Les faciès papous peu gracieux font leur apparition, et leurs sourires rouge sang à cause des noix de bétel qu'ils mâchent continuellement ne donnent pas envie d'aller sympathiser au premier abord. D'autant plus que nombre d'entre eux sont déjà carbonisés par l'alcool. Ou pire. Malheureusement, ces passagers-épaves sont souvent les plus avenants, toujours dans l'espoir de nous gratter un peu de fric. Beaucoup d'entre eux n'ont pas de tickets et escaladent les rambardes arrières au-dessus de l'eau et des moteurs pour changer d'étage sans avoir à croiser le chemin des contrôleurs. D'autres, restés ivres morts sur le pont, se font bêtement cueillir par la milice. Si c'est la première impression qui compte, la Papouasie promet...

Étonnamment, le bateau n'a pas de retard en arrivant à Jayapura, ou très peu en comparaison de la distance à parcourir. Les passagers se sont massés à la sortie et nous laissons tout le monde se battre pour descendre, avant d'arriver à notre tour à quai. Il fait nuit et le port n'est pas éclairé. Seule une immense croix catholique luminescente surplombe une colline au loin. L'allée de containers censée guider vers la sortie est remplie par des centaines de Papous⁶⁴ aux visages toujours aussi angéliques.

Certains nous éclairent avec des lampes torches, d'autres gueulent dans un dialecte inconnu et le tout forme une foule immense, bruyante, agressive, presque animale.

Les cent mètres menant à la sortie du port sont très longs et peu rassurants. Au bout du chemin, des gardiens retiennent avec férocité une foule qui cherche à pénétrer dans le périmètre. Tout le monde hurle dans tous les sens et nous ne sommes soulagés qu'à notre arrivée dans une rue éclairée.

Cette ville est étrange. On ne saurait dire si les habitants sont agressifs, gentils, pauvres ou riches. Il y a bien un gros supermarché, des banques et des restaurants mais c'est en même temps la croix et la bannière pour faire quoi que ce soit. Il est par exemple impossible d'y envoyer un colis par la mer malgré les nombreuses liaisons maritimes et les centaines de containers du port. Impossible également d'y changer ses roupies pour des kinas papous, à 70 km de la frontière. Un monde à part, isolé et fascinant.

L'asphalte est régulièrement recouvert de taches rouges des crachats de noix de bétel, marquant où les groupes de Papous se réunissent pour glander. Certains établissements affichent même un panneau enjoignant à ne pas cracher devant chez eux sous peine d'amende.

Beaucoup de locaux encore bourrés aimeraient s'entretenir avec nous. L'un d'eux se dit étudiant en anglais, semble tirer sur la quarantaine et n'a déjà plus un chicot en place. Un autre, plus sobre, nous interpelle.

— *Vous êtes catholiques?*

— *Euh... on est rien, on s'en tape.*

— *Alors expliquez-nous pourquoi il y a deux cents ans, vous les Blancs êtes venus nous voir pour nous dire d'être catholiques, nous le sommes devenus, et aujourd'hui vous ne l'êtes plus?*

Je vais pas commencer à lui expliquer que les Blancs ne forment pas un tout indivisible et homogène, ça serait un peu trop compliqué à ce stade mais sa question ingénue est compréhensible.

Si notre couchage en face d'un camp militaire avait été toléré la veille, nous sommes cette fois invités à déguerpir tôt le matin, non sans avoir pris quelques photos avec eux sur leur demande. Militaires ou pas, ça reste l'Indonésie. Sur la route de la frontière, une petite agence change des kinas, la seule de la région ! Dans une bicoque en bois, le petit vieux regarde les taux dans le journal, réfléchit deux secondes au montant de sa com' avant de transformer nos roupies en kinas, très loin du formalisme des banques traditionnelles.

La route est éreintante et je n'ai rapidement plus de jus. Après 50 km, ma carcasse est allongée sur la route, vidée par les dénivelés et la chaleur. Perdu au milieu de la jungle, un second camp militaire jouxte le village de fortune marquant la frontière. La soldatesque sur place fouille l'intégralité de nos sacs avant de nous inviter à passer la nuit dans la salle des opérations. Tous sont très sympas et accompagnés d'un perroquet, Badi-Badi, qui prend rapidement Alex en affection. Depuis son épaule, il partage un peu de force le bol de *bakso*⁶⁵ qu'un vendeur ambulant nous a apporté sur sa petite chariotte bringuebalante. Nous passons la soirée à jouer au rami et à discuter avec un Papou de Nouvelle-Guinée qui confirme toutes les informations glanées jusqu'ici : insécurité, violences, meurtres. Que du bonheur.

Avant de partir le lendemain, une grosse séance photos s'organise encore à l'entrée du camp et les militaires se battent comme des gamins pour poser à nos côtés. Les plus gradés remportent finalement la bataille et nous partons définitivement vers ce paradis oublié, sur une petite route cernée d'une épaisse végétation.

OCÉANIE

PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE

Apinoon !

par Alexandre

10 juillet 2012

9713 km

Au poste frontière papou perché en haut de la colline, un portail sculpté de figures primitives en bois souhaite la bienvenue aux visiteurs. Au-dessus, le panneau peint en blanc porte le sceau des nombreux missionnaires échoués ici *"Jesus is Lord over this land"*. À mon cou pend la croix qu'un Papou éméché m'a offerte sur le ferry indonésien. Si un cannibale peut prendre pitié de moi grâce à ça, je me convertis. Sinon, je négocie pour que Greg prenne ma place dans la marmite.

Les gardes-frontières nous regardent avec curiosité mais ne semblent pas affolés de nous voir débarquer à vélo. C'est en quelque sorte rassurant. Si danger il y a, ces derniers nous déconseilleraient au minimum de continuer ainsi. La route redescend en direction de la mer et est toujours bordée d'une végétation abondante. L'excitation de pédaler dans ce pays insolite se mélange à l'appréhension de croiser les premiers Papous qui font leur apparition quelques kilomètres avant Vanimos, la première "ville" du parcours. Statiques au milieu de la route, ils arborent tous des machettes de cinquante centimètres à la main. Les histoires de bandits lues sur internet laissent imaginer les pires scénarios, mais nous n'avons d'autre choix que d'avancer, alors nous continuons côte à côte et advienne que pourra. Nous distinguons maintenant leurs visages si particuliers, la mâchoire proéminente et leur bouche, leurs dents, toujours couleur rouge sang. L'habit ne fait pas le moine et leur accueil est chaleureux, tout comme les quelques types charriant sur leur dos les noix de bétel dans un sac à dos improvisé en feuilles de bananier.

Arrivés à Vanimo, l'ambiance est lourde et les locaux n'ont d'autre occupation que de glander au bord de la route, peu souriants. Ils semblent tous attendre que le temps passe, regroupés en quelques points comme si un bus était sur le point d'arriver. La ville se résume à une dizaine de bâtiments dont un petit supermarché, ressemblant plus à un magasin de bricolage qui n'a pas trouvé sa spécialité. Les denrées, toutes importées par bateau depuis l'Indonésie et l'Australie sont chères et peu diverses.

Très vite sortis de ce patelin, la forêt tropicale a déjà repris ses droits autour d'une piste vallonnée et chaotique. Hormis la route poussiéreuse, chaque millimètre carré est dévoré par la forêt, cette jungle dont on ressent l'omniprésence jusque dans nos poumons, remplis d'un air chaud et moite. Des groupes épars de Papous déambulent sur la piste, toujours aussi massifs, toujours aussi armés. Nous ne sommes pas rassurés car entièrement vulnérables, incapables de nous enfuir en cas de besoin.

Bientôt, un villageois me fait un signe. Les deux mains jointes posées sur sa joue pour nous inviter à dormir. D'autres tiennent des étals en bambou le long de la route et vendent trois courgettes, quelques vivres achetés au supermarché de Vanimo et les inévitables noix de bétel. Rapidement, nos bras sont chargés de boissons, bananes, yaourts, beaucoup de bananes !

Assis par terre avec les habitants autour de nous, ceux-ci nous observent avec attention, jusqu'à ce que le chef de cette petite tribu se présente. Il paraît soixante-dix ans mais fait sûrement plus vieux que son âge vu que l'espérance de vie ne dépasse pas cinquante ans ici. Tous portent des sapes délavées, sales, pleines de trous et souvent trop grandes pour eux. Le chef a donné son aval pour que nous passions la nuit chez eux et une bande de Papous en effervescence nous fait alors visiter le village, constitué de petites cabanes surélevées en bois. Les toits sont coiffés de *kunai*, une herbe haute très populaire en PNG qui une fois séchée étanchéifie les maisons. Toutes sont perchées à deux mètres du sol et le rez-de-chaussée est laissé brut, souvent arrangé d'une table pour poser les outils en hauteur. Il n'y a aucune fioriture.

Chaque objet a son utilité. Et malgré le nombre impressionnant de gamins, il ne traîne aucun tricycle, crayon, petite voiture... Rien! Aucun jouet. Les marmots ont en revanche tous une machette, même s'ils ne la dépassent que de quelques centimètres. Ils font preuve de très peu de supervision et apprennent ainsi en pleine indépendance les risques qui les entourent. Quelques brûlures et entailles leur apprendront à ne pas recommencer.

L'autonomie des enfants est un domaine où nous avons beaucoup à apprendre d'eux. Ils ne connaissent pas la crise d'adolescence car arrivés à cet âge, tous savent se prendre en main, gérer leur temps et leurs occupations, même si la rareté de celles-ci facilite la chose. Les loustics développent aussi des habiletés toutes spécifiques à leur environnement. En une fraction de seconde des gamins se lancent à l'assaut de deux aréquiers, l'arbre qui produit les noix de bétel, et se hissent à cinq mètres de haut pour élaguer quelques branches fournies en fruits.

Chaque Papou fait partie d'un clan, correspondant en général à un village. Chaque clan a son patois qui diffère suffisamment de tous les autres pour être obligés de parler la langue commune à tous, le *tok pisin*, un anglais négrier inventé pour permettre aux esclaves récupérés un peu partout de communiquer entre eux. Il est depuis resté comme un des principaux dialectes pratiqués en PNG parmi les centaines encore en usage.

Le clan où nous sommes s'appelle le Blackwara Camp. En cas de guerre avec les voisins, tous les hommes valides doivent se joindre à la fête, armés de machettes, arcs et lances. Les clans ont cependant de nombreux liens puisqu'il est obligatoire de se marier à l'extérieur de son village, pour des raisons évidentes de consanguinité que l'évolution a enseigné à tous. Si une femme se marie, celle-ci rejoint son mari, et quitte son clan qui est dédommagé de quelques cochons, le bien le plus précieux du pays.

Hommes et femmes ont des rôles très inégaux et la présence timide de ces dernières tout au long de notre séjour saute aux yeux. La hutte où nous dormons à même le plancher⁶⁶ est appelée la "Boys house", un lieu exclusivement réservé aux hommes dont

ils se servent comme d'un lieu de réunion pour parler, fumer, picoler et *raconter des histoires*. Imaginant que la tradition de leur clan veut que l'on conte des histoires ou des légendes locales, nous nous retrouvons assis dès le premier soir dans la petite pièce principale, observés à la lueur vacillante d'une lampe à pétrole.

Le village sans électricité est plongé dans le noir total et seuls leurs visages faiblement éclairés et le bout incandescent d'une cigarette qu'ils se partagent en silence traversent l'obscurité. Personne n'ose briser la glace. Alors nous les interrogeons sur leur mode de vie et le fonctionnement des clans. Peu loquaces, l'un d'eux finit par nous annoncer qu'il va apporter l'histoire manuscrite du leur. Sur une tablette en pierre gravée? Des peintures à moitié effacées de la surface d'un bouclier en bois? Au lieu de ça, une écriture de gosse au stylo résume sur une feuille d'écolier la légende du clan Blackwara :

“Un jeune garçon au bord de l'eau aperçoit une tortue. Il plonge puis se met à suivre l'animal qui s'éloigne de lui. Il trouve une pierre noire au fond de l'eau. En ressortant de l'eau il ne reconnaît pas où il est. Un puk-puk (un crocodile), s'approche et lui dit “Tu es bien loin de chez toi, tu devrais repartir dans ton village”. Alors il retourne dans l'eau et rentre chez lui.”

Je vous le donne en mille, “pierre noire” se dit “blackwara”. C'est tout le mystère de la fondation du clan. Une histoire étonnamment simple, sans héroïsme ni sens caché, le tout couché sur une feuille pliée en quatre gardée comme un trésor. Un peu léger comme légende.

Racontant notre périple sur une carte du monde dépliée dont la plupart découvre les contours pour la première fois, nous simplifions notre récit au maximum et donnons quelques détails intéressants sur les modes de vie des peuples dont nous parlons, de la météo, de la nourriture atypique ou des rencontres insolites. Personne ne pose de questions, aucune réaction. Entre chaque

pause, nos compagnons hochent la tête, acquiesçant nos paroles sans cogiter plus que ça.

Le plus éloquent en anglais s'appelle Sebastian, un quarantenaire chétif ayant développé une passion pour un alcool rose fluo que ses yeux rouges trahissent d'emblée. Il assure la traduction avec ceux qui ne comprennent rien et nous annonce que la dernière présence d'un Blanc dans leur camp remonte à deux ans, et qu'à peu près au même moment, un Espagnol à vélo qui faisait un voyage similaire au nôtre s'est fait zigouiller tout près d'ici. Rapidement, nos hôtes indiquent qu'il est hors de question de continuer à vélo, la route étant beaucoup trop dangereuse : attaques fréquentes et souvent mortelles, rivières infranchissables, et voies tracées par les forestiers au gré de leurs prospections, créant ainsi un réseau aléatoire de pistes qui s'éparpillent dans la forêt.

Avant de venir, nous avons fait fi des conseils glanés épisodiquement sur internet mais rien ne vaut en principe ceux des locaux. Après renseignements, Aitape, Wewak, Bogia, Madang, Lae, Port Moresby, toutes ces villes sont pires les unes que les autres. Certains villages ne seraient composés que de *raskolls*, des loubards papous mi-ivres mi-drogés, et les anecdotes les plus horribles accompagnent leur récit. Nous connaissions la réputation du pays avant d'arriver mais jusqu'à aujourd'hui, nous avons toujours été rassurés par les populations quand nous devons traverser un pays risqué. Devant l'insistance de nos hôtes, nous nous laissons convaincre de rejoindre Wewak en 4x4 le lendemain, avec Sebastian.

Lors d'une balade dans les environs, ce dernier explique que la médecine papoue tourne autour d'une herbe appelée *salat* qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une ortie. C'est une ortie⁶⁷. Mal à la tête ? Il suffit de se tapoter le front avec quelques feuilles de *salat*. Douleur abdominale ? *Salat*. Bras cassé ? Fouettage de *salat* ! C'est un peu comme mettre une claque pour faire oublier un mal de dos.



Quotidiennement, tous les gosses partent avec entrain faire “wash wash” dans une longue cascade qui se termine en une petite piscine naturelle. Le passage de l’eau a lissé la pierre et créé un grand toboggan naturel long d’une vingtaine de mètres. Pour ne

pas se râper le derche, on s'y lance sur des feuilles de bananier pour les plus lourds, ou complètement à poil pour les gamins qui ont de la corne au postérieur. Le lieu est multi fonctions : toilettes en amont, douche, lave-vaisselle, réserve d'eau et de poissons en aval.

Un gosse de dix ans avec son arc fait maison nous fait une démo de pêche avec une flèche énorme dont la pointe se sépare. En équilibre sur une branche immergée, il suit des yeux des petits poissons et en empale un au second tir. Les autres avaient déjà préparé un feu pour faire cuire des bananes vertes et un gros *breadfruit*⁶⁸ cueilli sur place. C'est un fruit vert plus gros qu'un melon. Une fois cuit, sa chair a un goût qui se rapproche du pain. Les bananes elles, goûtent la patate, mais en plus sec et dense. Sans sauce ni beurre, le tout n'a qu'un intérêt nourrissant et reflète bien le peu de raffinement de la cuisine papoue.

Dans la boys house, les locaux nous portent souvent à manger mais aucun ne se donne le mot. Pour un même repas, nous nous retrouvons avec trois assiettes d'affilée en général constituées d'un tas de riz blanc surmonté d'un paquet de nouilles instantanées, le tout écrasé par trois ou quatre généreuses bananes cuites et de la patate douce. Nous engloutissons tout par politesse, mais les quantités à ingérer sont un vrai défi, en plus des fruits de toutes sortes au gré des cueillettes et des noix de coco fraîches taillées à la machette.

Entre-temps, le 4x4 pour aller à Wewak s'est annulé. Sebastian est allé au village pour dénicher un bateau mais il semble qu'il ait passé plus de temps au bistrot avec son copain Lidiat qu'à négocier des traversées. Le fin mot de l'histoire est qu'il doit y retourner le lendemain. Tant mieux, parce qu'une chasse nocturne est prévue ce soir et nous aimerions y participer. Une tâche réservée à une poignée d'hommes qui portent le titre officiel de chasseurs, comme John et son fils. Nous leur demandons en vain de les accompagner pour leur virée mais la discrétion, l'expérience,

le danger, sont notamment évoqués comme excuses pour justifier notre mise à l'écart. Au matin, la troupe est bredouille et la chasse s'est soldée par une fin prématurée causée par une panne de lampe électrique... D'après ce que nous comprenons la chasse est assez opportuniste et leur consommation de viande, reposant en grande partie sur le succès de cette dernière, plutôt rare.

Certains jeunes de notre âge avouent prendre des médicaments pour pallier les carences alimentaires. Malgré ça, personne ne pense à élever quelques cochons ou poulets alors que le coût de la viande en magasin est prohibitif et la nourriture végétale abondante. Nous comprenons vite que nous avons à faire à des gens qui non seulement ne sont pas des foudres de guerre, mais qui n'ont jamais à l'esprit l'idée de progrès, qui se contentent de ce qui est à leur portée, nous rappelant le comportement des Laotiens, préférant dormir sous une cabane en lambeaux plutôt que de la retaper. Après tout pourquoi pas, mais leurs journées sont si peu remplies que l'ennui est palpable.

La thèse du gouvernement corrompu pour expliquer les retards du pays prend petit à petit du plomb dans l'aile et il est difficile de se plaindre lorsqu'on n'entreprend absolument rien. Le manque d'initiatives privées est au moins autant responsable de la situation du camp. Un seul d'entre eux travaille et semble avoir un train de vie un peu plus "élaboré", se payant le luxe de regarder quelques DVD, branché sur une batterie de camion. Les autres, oisifs, ne semblent pas sensibles à ce contraste et préfèrent travailler une heure ici ou là pour se payer du sel ou des clopes, les seules denrées qui ne poussent pas sur les arbres.

Sebastian, en partant pour Vanimo à l'aube nous explique qu'il ne nous rejoindra sûrement pas ce soir car il a prévu de boire. Après de multiples échecs à nous dégoter un moyen de transport, nous comprenons qu'ils essayent simplement de nous retenir un peu plus longtemps chez eux, trop contents d'avoir des trucs à raconter. Le quatrième jour, nous prenons les devants et repar-

tons à vélo à Vanimo pour chercher un bateau nous-mêmes. La vie est douce chez les Blackwara mais peu créative.

Sur la plage attend un *dinghy*, un petit bateau à moteur dans lequel nous nous entassons à huit en direction d'Aitape pour 120 kinas⁶⁹. Ce pays est cher. Nous grinçons des dents mais n'avons pas d'autre choix. Les deux moteurs vrombissent à l'unisson et nous propulsent, cheveux au vent et yeux plissés le long de la côte papoue. À mi-chemin, le chauffeur repère des bancs de poissons qui remuent à la surface de l'eau. Il ralentit et décrit des cercles autour des poissons en lançant ses fils de pêche remplis d'hameçons. Le bazar dure une vingtaine de minutes, le temps de repartir encore bredouille et d'accoster sur la plage d'Aitape.

La route qui court le long de la côte en direction de Wewak et que tout le monde nous annonçait comme une *highway* ressemble plus à un chemin de terre qu'à l'axe routier principal de la région. Nous hésitons à chaque propriété à nous arrêter pour y passer la nuit.

Notre choix s'arrête à Paup, chez Sebby, 25 ans et père de trois enfants. Il vit en famille sur un terrain spartiate mais très bien entretenu. Il nous loge dans la maison abandonnée de son frère, puis nous dînons dans sa case avec sa famille, des bananes et épinards au lait de coco. En tailleurs, éclairés par des ouvertures rudimentaires aménagées dans les parois de bambou, la simplicité de la vie est marquante. L'unique pièce à tout faire ne dépasse pas les dix mètres carrés et aucun objet superflu n'est à compter.

Malgré ça, le terrain et les quatre bâtisses qui le composent sont propres, ordonnés, et dénotent une activité plus riche que les Blackwara: des escaliers remplacent les échelles pour accéder aux maisons, le sol de sable est entièrement désherbé et la forêt s'arrête nette, soigneusement tenue à l'écart. Comble de richesse, un porc bien gras renifle les environs. La propriété est bordée de cocotiers dans lesquels les gamins grimpent sans effort pour en couper les fruits. Un autre ado, tient fièrement un oiseau mort entre ses mains, une sorte de pie qu'il vient de tuer avec un lance-pierre.



À Yakamul, nous autorisons les anciens à laisser les gamins qu'ils tenaient à l'écart nous rejoindre. Ni une ni deux ils mettent des bateaux à l'eau, des barques creusées à même le tronc agrémentées d'un ou deux flotteurs de bois. Toutes les pièces sont tenues par des cordes et la plus grande est surmontée d'un mât sans toile. Nous nous prenons pour des Robinsons et, pieds dans l'eau, pagayons avec les gamins autour qui s'amusent de notre amateurisme flagrant.

La glande est omniprésente dans les villages qui s'étalent le long des plages. La piste est de plus en plus folklorique et les passages dans les rivières fréquents, dont une n'est pas franchissable à vélo. Nous démontons les sacs et passons à pied, l'eau jusqu'au nombril, en portant toutes les affaires à l'aide de quelques locaux amusés de notre présence, pendant que des policiers observent le manège de l'autre rive. S'il avait plu les jours précédents, nous n'aurions jamais pu traverser et aurions dû rebrousser chemin jusqu'à Vanimo.

Nos journées de vélo en Papouasie sont rythmées par les locaux qui nous arrêtent pour offrir bananes, noix de coco et mangues. Lorsqu'ils n'osent pas nous adresser la parole, ils s'assoient en général à quelques mètres pour nous observer manger. Aucun n'a montré un quelconque signe d'animosité envers nous et pourtant, tous pensent vivre au seul endroit sûr du pays. À chaque arrêt, le même argumentaire s'installe : *"Ici ça ne craint rien, mais avant et après, c'est très dangereux, il ne faut pas y aller"*. Même s'il y a un fond de vérité car la Papouasie est un pays imprévisible où la violence est latente et fait partie intégrante de la culture, cette croyance du village béni vient surtout du fait qu'il y a très peu de transports dans le pays et que les habitants ne voyagent guère.

Parfois, nous ne rencontrons que deux ou trois véhicules dans la journée, alors que nous sommes sur la route principale. Histoires et bouche à oreille sont les seuls échos qu'ils ont du monde extérieur. Les plus entreprenants prennent une boîte postale à la "ville" la plus proche, qu'ils partagent avec tout le village. Les rares documents imprimés visibles à la campagne sont des affiches électorales à l'effigie des centaines de candidats différents. Chaque village a son champion, et chaque champion a des promesses ridiculement exagérées et intenables. Les ressorts sont les mêmes que nos politiciens bien rodés, mais d'une transparence naïve à nos yeux habitués d'occidentaux.

Nous passons notre dernière nuit avant Wewak dans le village de John, un ancien démographe qui a beaucoup voyagé grâce à son métier. Depuis qu'il est à la retraite, il s'occupe à fabriquer un bateau en évidant un tronc d'arbre à l'aide d'une machette. Un chantier naval papou. John insiste pour dormir avec nous le soir pour des questions de sécurité, sous l'abri au centre des autres habitations. Il cloue une planche pour ne laisser qu'un côté d'ouvert et nous nous endormons en écoutant les villageois parler *tok pisin*.

Good morning = Morning

Good afternoon = Apinoon

Thank you = Tenkyou
My name is = Name do me
Your name is = Name do you
I go to Wewak = Me go long Wewak

Les vingt kilomètres qui nous séparent de Wewak se transforment bientôt en quarante. Nous commençons à nous habituer aux estimations de distances locales. Étant donné que personne n'a de voiture, tout le monde nous donne le temps de trajet jusqu'au prochain bled et non les kilomètres: "*Deux heures*", "*Une demi journée*", etc. Tout ça correspond en général à un voyage en voiture, mais sans connaître l'état de la route, impossible d'en tirer une conclusion fiable pour le vélo. En insistant un peu, les locaux se creusent la cervelle un moment et nous donnent inmanquablement un chiffre qui, neuf fois sur dix, est complètement à la ramasse. L'un d'eux ne se mouille pas trop et annonçant une fourchette "*entre 60 et 600km*".

Arrivés à Wewak nous découvrons une ville à deux visages. Échouée au milieu d'une magnifique baie d'eau turquoise, une épave de bateau sur le flanc dépasse de l'eau. De l'autre côté, supermarchés et banques sont entourés de grillages surmontés de barbelés. À leur entrée, un portier armé d'un fusil à pompe en contrôle l'accès. L'auberge dans laquelle nous souhaitons passer la nuit se cache derrière de hautes parois en métal comme toutes les maisons de la ville. Après avoir toqué, un type suspicieux nous fait rentrer rapidement en regardant que personne ne se cache derrière. L'établissement ressemble à une prison et la nuit coûte tout de même 35€. Accueil froid, ambiance étrange, prix prohibitif, nous quittons cet endroit par l'autre rue, car apparemment, des types pourraient être en train de nous attendre si nous sortons par la même porte. Le soleil tombe au même rythme que les bouteilles d'alcool, les regards changent et les sourires amicaux auxquels nous sommes habitués s'effacent et laissent place à une ambiance de plus en plus pesante. Nous décidons de filer au port

avant la nuit pour embarquer sur le bateau qui s'apprête à partir pour Madang, et principalement utilisé pour transporter des noix de bétel. Une fois les sacs chargés nous embarquons pour un voyage de 24h. Aussitôt en route, les types sortent les lignes avec les hameçons et les jettent derrière le bateau.

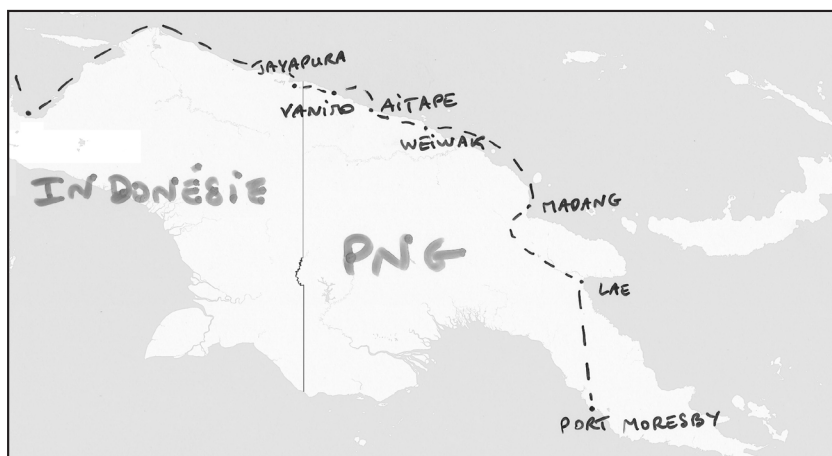
Dans la salle principale où quelques nanards américains ont été projetés les premières heures du voyage, les passagers se sont improvisés une couche en jouant des coudes. La chaleur et le bruit des moteurs rendent la nuit éreintante, à la limite du supportable sur ce sol, ces sièges où tout poisse. Greg trouve refuge à l'extérieur sur le toit de la cabine de pilotage, à la fraîche.

Il fait nuit en arrivant et nous n'avons pas le cœur à arpenter les rues de Madang à cette heure, alors nous finissons la nuit dans le hangar de débarquement où les vendeurs de noix de bétel discutent le prix des sacs avec les *Highlanders*⁷⁰. Pendant quatre heures les négociations durent dans un vacarme distrayant. Le jeu en vaut la chandelle, un sac de noix de 300 kinas⁷¹ sur la côte se revend jusqu'à 1000 kinas dans les montagnes autour de Mount Hagen.

Nous faisons quelques achats à Madang et observons le ballet des grosses chauve-souris pendues aux arbres. Des milliers sont arrivées dans les années soixante-dix pour une raison inconnue et ne sont jamais reparties. Sur la porte de la banque, un panneau avec une noix de bétel barrée annonce "*Noken kai kai buai*" : "*Interdit de mâcher de la noix de betel*". On souhaite éviter que le sol se transforme en tapis de crachats rouges.

Les jours suivants la route s'aplanit, pendant que le genou de Greg se bombe. Nous suspectons le retour de la tendinite et marquons de nombreux arrêts pour le laisser s'étirer et se masser mais la douleur empire de jour en jour. Il est de plus en plus évident que nous aurons à écourter notre séjour en Papouasie et nous abandonnons le projet de passer deux semaines sur New Britain, la grande île au nord de là où nous nous trouvons. La route

désormais goudronnée est bordée soit de vaches, soit de champs de palmiers infestés d'araignées qui nous servent de planque pour la nuit.



À l'approche du village de Gusap, nous découvrons pourquoi les Papous appellent leur île "*Le pays de l'inattendu*" quand un groupe armé nous somme de nous arrêter. Lances, machettes, arc et flèches faites maisons grosses comme un pouce composent leur arsenal. Deux clans se sont déclaré la guerre et nous assistons au briefing d'avant baston. Une cinquantaine d'hommes aux corps et visage peints de boue est assise par terre et se fait passer des miches de pain pendant que leur chef les sermonne en dialecte local. Sans les armes on jurerait un pique-nique. Tous portent les mêmes fringues crasseuses des autres jours, sans tenue folklorique ni tambours. Des colonnes de fumée s'élèvent dans les airs car les Papous annoncent la bataille en faisant cramer les champs autour du village.

De l'autre côté de la route attend un petit groupe de policiers armés de fusils à pompe. Ils nous expliquent qu'un type a planté un couteau dans la main d'un autre. Le clan de ce dernier a demandé 10.000 kinas⁷² en réparation à celui de l'agresseur. Face au refus, la guerre a été déclarée. Les conflits se règlent encore

bien de manière traditionnelle, la justice papoue n'ayant ni les ressources ni l'envie de tout réformer trop vite.

La situation se larve et personne ne semble enclin à vouloir aller se faire taillader. Soucieux de trouver notre campement du soir avant la tombée de la nuit, nous partons après que les policiers nous aient assuré qu'il y avait peu de risques de se ramasser une flèche perdue, les guerriers faisant bien la distinction entre nous et leurs ennemis. Paraît-il. Au moment où je me retourne pour prendre une photo d'ensemble du groupe, tous se lèvent, brandissent leurs armes et se mettent à crier. Il ne fallait que ça pour les sortir de leur léthargie.

L'aéroport de Lae n'est qu'à deux jours de vélo. Tous les deux chargés d'une chiasse sévère après ravitaillement dans une rivière pas très claire, le trajet est bien long. Nous sommes épuisés. Le deuxième jour, Greg ne peut plus pédaler. Son genou enflé l'empêche de plier la jambe et il termine les quarante derniers kilomètres dans un véhicule de l'armée qui l'a pris en stop, les pieds sur des M-16 qui jonchent le sol. Je le rejoins tant bien que mal à l'aéroport où nous découvrons qu'il manque 130 kinas à nos économies pour rejoindre Port Moresby. Et aucun distributeur sur place. Après avoir noté nos Facebook respectifs, les employés de la compagnie nous dirent simplement "*Donnez-nous ce que vous avez et c'est bon*". Dans les pays galères, on règle aussi ce genre de problèmes avec plus de facilité.

À Port Moresby, le même sens de l'hospitalité prévaudra pour nous autoriser à dormir à l'intérieur de l'aéroport fermé. Une employée prenant même le soin d'apporter quelques gâteaux et boissons aux deux pouilleux venus squatter la moquette pour quelques heures, le temps d'attraper un avion dans un état hygiénique et sanitaire déplorable. Tout ce qu'il faut pour se faire apprécier des Australiens, réputés être à cheval sur la propreté.

AUSTRALIE – RETOUR SUR TERRE

G'day!

par Grégory
24 juillet 2012
10 271km

Les mines déconfités et fatigués par quinze jours de brousse et de maladie, nous comprenons en lisant les petites fiches jaunes de déclaration, que nous n'échapperons pas à un contrôle poussé à notre débarquement sur le sol australien

“Avez-vous été en contact avec des fermes? Avec des animaux? Dans des régions sauvages? Des cours d'eau, des lacs? Amenez-vous de la terre ou des équipements comportant des traces de terre?”

Je crois qu'on a le Quinté dans l'ordre! Je me présente en premier devant le douanier, un grand type baraqué d'1m90 dont je ne comprends absolument rien à ce qu'il raconte. Son accent est effroyable. Je lui tends alors mon papier de *Working Holiday Visa*⁷³ et le papier jaune de déclaration des douanes qui nous expédie directement aux services sanitaires. Difficile d'imaginer à quel point les Australiens sont flippés de se retrouver avec un virus inconnu sur les bras. En 1859, un chasseur britannique importa douze couples de lapins et pas assez de cartouches. Les lapins se retrouvèrent plusieurs centaines de millions cinquante ans plus tard! Sans prédateur, ils gloutonnèrent tout ce qui passait, ce qui entraîna une chute vertigineuse de population chez d'autres espèces. Pour tenter d'endiguer le phénomène, 3000 km de barrière, deux virus et des renards furent introduits, sans réussir pour autant à réellement réduire le problème.

Désireux de trouver des graines et des bactéries capables d'anéantir l'écosystème australien dans nos sacs, ils vident donc patiemment chaque compartiment, ouvrant la moindre petite poche à la recherche du grain perdu. La scène nous fait plutôt

marrer. De toute façon, nous ne savons ni où aller, ni où dormir et avons toute la nuit devant nous. Je ne peux m'empêcher de lâcher un grand sourire quand le type, équipé de gants blancs en latex, entreprend de vider le contenu d'un sac plastique contenant des fringues mouillées de transpiration depuis près d'une semaine. Nos deux experts aspirent les recoins des sacs pendant que nous nettoions les vélos à la brosse à dents et au dégraissant dans une douche géante. Le visage de la douanière d'Alex s'éclaire lorsqu'elle déplie les tentes : de petits insectes morts sont coincés dans la toile intérieure. Ni une ni deux, elle en prélève une partie, toute fière de sa trouvaille. Après deux heures de nettoyage intensif, nous sommes finalement autorisés à pénétrer sur le territoire.

La moquette de l'aéroport semble confortable, nous y passerons la nuit après une toilette sommaire pendant laquelle je laisse traîner un sac dans un recoin. Un type de l'entretien à l'accent allemand m'avertit immédiatement :

— *Attention, en Australie si tu laisses ton sac sans surveillance, c'est 1 000\$ d'amende!*

Hola ! Ça va trop vite pour moi. On est malades comme des chiens, et en quelques heures nous venons donc de passer la frontière qui sépare le pays le plus sauvage au monde du plus casse-couilles, c'est ça ? Le retour sur terre est violent et nous sommes tous les deux pris d'un accès de déprime soudain. On ne va pas pouvoir rester là très longtemps, c'est sûr...

Toujours incapables de pédaler et de plier la jambe, la navette de l'aéroport nous allège de 10 \$⁷⁴ chacun pour rejoindre dès le lendemain matin le centre de Cairns où nous retrouvons une auberge et la civilisation. Les T-shirts mouillés que j'applique sur mon genou se réchauffent en quelques minutes au contact de la boule de pus rouge que forme désormais mon articulation. La douleur s'accroît d'heure en heure et je dois bientôt me résigner à traîner la patte à l'hôpital, sur mon vélo, en payant de la jambe gauche.

Immédiatement après avoir payé les 300\$ de consultation d'avance, je suis pris en urgence pour analyses. Allongé sur une

banquette, un infirmier me prélève un peu de pus à l'aide d'une grosse seringue, pendant qu'une secrétaire me demande d'appeler mon assurance pour savoir si l'hosto sera bien payé par la suite. Je dois insérer là un éloge au bon sens d'Alex qui a insisté à Jakarta pour qu'on prolonge notre assurance dès la Papouasie, et non pas à notre arrivée en Australie. Le fait qu'on ait pu se poser la question paraît d'une bêtise insoutenable mais c'est arrivé... Enfin, tout ça pour dire que j'ai eu droit à deux passages sur le billard et une petite semaine de séjour à l'hôpital pour nettoyer la rotule d'un streptocoque. Vu l'envergure du traitement, je suis très content d'avoir quitté la Papouasie et ses traitements traditionnels au *salat*.

À la sortie de l'hosto, je me vois affublé de deux béquilles et d'un genou endolori qui ne plie plus pour retourner à l'auberge, où la vue des backpackers et des bringues qu'ils organisent quotidiennement nous stimule très peu. Après les folles nuits d'Asie du Sud-Est, qui aurait envie de claquer dix fois plus d'argent pour faire la même chose, en moins marrant? Un prospectus trônant sur le comptoir de la réception montre à lui seul l'écart d'excitation que nous ressentons. Un *tubing* à l'australienne est organisé dans une rivière des environs. Sur la photo, un jeune descend le courant avec un gilet de sauvetage et un casque, le tout pour 70 \$ et pas un seul bar où se saouler et mourir dans la rivière!

Et puis, l'état d'esprit des jeunes Français que nous rencontrons est minable. La plupart d'entre eux pratiquent fièrement le *french shopping*, une expression utilisée pour ne pas dire *vol à l'étalage*. Spécialisés dans le domaine, une bande de kékés niçois s'en vante d'ailleurs fièrement, tout en attendant bêtement quelques dollars de *taxi back*⁷⁵ pour survivre sur place. Ces types-là n'ont même pas la dignité de se payer leur propre bouffe. Notre première impression du pays n'est donc pas forcément la meilleure après une arrivée précipitée, un séjour à l'hôpital et la rencontre avec une population de jeunes connards opérés de la honte.

Présents en Australie uniquement pour se refaire la cerise, notre décision est prise : nous ne boirons pas une goutte d'alcool tant que nous n'avons pas trouvé un boulot. D'autant que nos finances sont désormais plutôt maigres et que je n'ai toujours pas l'âme d'un clodo malgré notre vagabondage poussé.

ROADTRIP FAMILIAL

par Alexandre

20 août 2012

Après un rapide passage par Hong Kong et Sydney, nos parents rejoignent leurs deux fils nomades à Cairns après deux semaines d'attente languissantes que nous aurions dû passer en Papouasie. Après quatorze mois sans se voir autrement que par Skype, nous sommes tous émus de nous retrouver à l'autre bout du monde. Le plan est de s'envoler à Darwin à quelque 3 000 km à l'ouest et de descendre jusqu'à Perth par la route, à 4 000 km au sud-ouest pendant les trois semaines à vivre ensemble.

Installés dans un dortoir en centre-ville, nous épluchons les petites annonces épinglées dans les auberges et sur internet. Entre les vans au bord de la rupture de châssis et les 4x4 hors budget, nous finissons par en essayer un qui nous plaît, mais nous n'arrivons pas à retirer suffisamment d'espèces pour l'acheter rapidement à cause des banques françaises et leur épatante réactivité. L'idée de gâcher une semaine ici ne nous convient pas et nous optons pour un van de location. L'option est beaucoup plus chère mais aussi plus confortable avec une kitchenette et deux lits doubles à étage.

Notre première étape est toute proche de Darwin, au Litchfield Park. Charly, un cousin accompagné de quelques amis, dont Migre dont nous reparlerons plus tard, y fait un HelpX, une sorte de travail à la cool non rémunéré en échange du logement et de la nourriture. C'est une façon de découvrir la vie locale sans rien dépenser et c'est un peu comme le loto : certains se font exploiter, d'autres vivent des expériences géniales. Au cœur du parc, au milieu de termitières géantes qui s'élèvent à plusieurs mètres de haut, Charly vit chez un Aussie⁷⁶ qui tient un restaurant. En échange de quelques heures de travail quotidien, les Froggies⁷⁷

bouffent à l'œil et profitent des piscines naturelles du parc sans déboursier un centime.

Le soir alors que la nuit est déjà totale, le proprio approche, lampe torche dans une main et un long serpent marron dans l'autre.

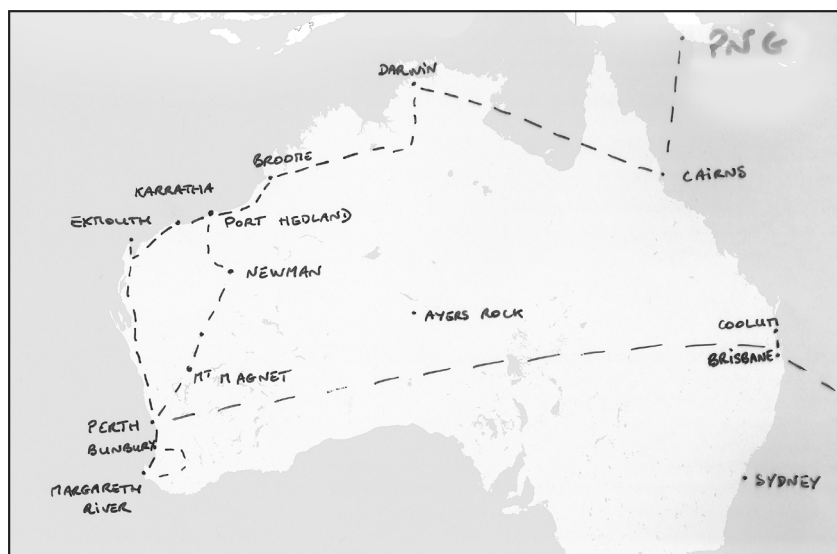
— *C'est un brown snake. Je viens de le tuer en face des sanitaires. S'il vous mord vous avez trente minutes à vivre. L'hôpital le plus proche est à une heure. Ne vous déplacez pas sans lampe de poche.*

Crocodile Dundee n'aurait pas dit mieux.

Un autre type de bestiole nous tient compagnie au début du roadtrip. Beaucoup plus petits et vicieux, des *bed bugs* ont niché dans nos sacs de couchage depuis un arrêt dans une auberge de jeunesse crasseuse de Darwin. Ce sont des punaises de lit, quasi invisibles à l'œil nu, qui se nourrissent la nuit comme les moustiques et laissent des points rouges très visibles sur tout le corps qui démangent horriblement pendant des jours, avant de réussir à les exterminer par gazage. Les mouches, assommées par la chaleur, prennent rapidement le relai pour transformer en enfer le moindre pique-nique en venant tourner autour de nos visages par dizaines. Les crocodiles, eux, infestent les rivières, au grand bonheur des campings qui les nourrissent pour aguicher les touristes. En Australie, la nature est hostile.

Les premiers jours de route donnent le ton du reste du voyage. Malgré des journées entières à rouler sur des centaines, des milliers de kilomètres, le paysage ne bronche pas d'un poil du matin au soir. Nous passons à cette occasion la frontière de deux états, du *Northern Territory* au *Western Australia* qui englobe un bon tiers du pays et est grand comme cinq fois la France. Au milieu de nulle part se trouve une frontière avec un vrai poste de contrôle, barrière, bureaux et chiens renifleurs. Pour chercher de la drogue? Non, des fruits et légumes! Pour tenter d'endiguer les éventuels risques de contamination, il est interdit de passer la frontière australo-australienne avec un quelconque produit frais. Les camions eux sont gazés et aucun insecte n'y survit. Nous

avions été prévenus mais notre douanière déniché tout de même un bout d'ail oublié dans un tiroir et nous épargne de le retrouver daubé à la fin du séjour.



Sur les conseils des locaux, nous roulons peu la nuit et quelques tentatives confirment que les mises en garde n'étaient pas exagérées, car le soir, le bétail et les wallabies sont de sortie. Ces gros lapins de vingt kilos sont aussi réactifs que leurs homologues aux phares de bagnole, et la chance de détruire sa voiture sur un marsupial ou une vache est loin d'être négligeable. Dès le crépuscule, des dizaines de paires d'yeux brillent aux abords de la route dont une bonne partie finira en galettes sur la chaussée, ce qui n'émeut que très peu de gens vu leur importante population.

Les seuls lieux vivants le long du chemin sont des *road houses* plantées à 200 km d'intervalle les unes des autres. Elles font office de pompe à essence, restaurant, magasin, camping et hôtel. Tout y est hors de prix, en particulier l'eau et l'essence, les deux denrées essentielles quand on traverse un désert interminable. Nous passons quelques nuits dans ces campings pour refaire le plein d'eau, mais aussi quand nous n'arrivons pas à trouver d'endroit caché hors de la route, car le risque de se prendre 150 \$ d'amende

est bien réel. Dans un pays à la plus faible densité de population au monde après la Namibie et la Mongolie, on ne peut ni poser sa toile de tente dans un coin de désert, ni dormir dans sa voiture. Les Rangers rôdent et verbalisent les hors-la-loi. Après le n'importe quoi et le laissez-faire asiatiques, les mœurs australiennes nous donnent déjà des boutons. À Cairns, l'achat obligatoire d'un casque pour circuler à vélo sur des routes autrement plus sûres que ce que nous avons connu jusqu'à maintenant m'avait déjà presque fait honte.

C'est dans une *road house* que nous avons fait la première vraie rencontre avec des Aborigènes. Nous en avons croisé à Darwin, mais ceux de Fitzroy Crossing sont à l'image de ceux avec qui nous allons partager notre séjour en Australie: ivres, bruyants et le visage disgracieux. Derrière les barrières qui entourent un bar extérieur, une centaine d'Abos picolent en se haranguant les uns les autres dans un violent vacarme de voix gutturales et rires rauques. Tous portent des fringues crades, usées par le manque d'hygiène et le trop plein de soleil. Si je devais paraphraser un célèbre politicien je parlerais du bruit mais aussi de l'odeur. De l'extérieur, on se croit devant un zoo. Bref, vous l'aurez compris, le tableau est peu ragoûtant.

Broome est le premier sursaut de civilisation du parcours. La ville, au bord de l'océan Indien jouit d'une longue et belle plage sur laquelle, au soleil couchant, les touristes se payent une balade à dos de chameau. Les habitations en revanche ne sont qu'un amas de petits logements en tôles ondulées, un style typique du nord du pays. Nous n'y restons qu'une nuit, le temps d'assister au fameux "*staircase to the moon*" dont le nom enchanteur annonce un effet d'optique incroyable. "L'escalier jusqu'à la lune", c'est en fait le reflet de la lune qui s'élève au-dessus de l'eau. Rien de transcendant mais il faut bien remplir les guides touristiques. On appréciera tout autant le "*château de conte de fée*" de Port Hedland quelque 600km plus loin, qui n'est que le port éclairé de nuit.

C'est un peu comme comparer un site industriel à Las Vegas, mais passons.

Le long de la côte ouest, quelques attractions touristiques ponctuent la fin de ce périple en famille. À Exmouth, la plongée au-dessus de la barrière de corail nous réconcilie un moment avec la nature australienne, dont les côtes peuplées de requins font d'abord le bonheur des photographes amateurs avant d'être un véritable danger pour les nageurs. D'autres jolis coins se présentent à nous sans que Greg et moi n'apprécions vraiment ce rythme de voyage, et l'hospitalité des locaux que nos parents ont eux, adorés.

Arrivés à Perth, capitale du Western Australia et quatrième ville du pays, nos parents rentrent en France et nous commençons à chercher du boulot. Je réponds à quelques annonces pour des jobs de graphiste. Le second entretien fonctionne et le boss me promet un job sous quinze jours. Mais casanier comme je suis, je risque de ne plus repartir si le poste me plaît et je m'engage alors dans un restaurant pour faire la plonge. Les heures tombent, cinquante, soixante heures par semaine et je gagne rapidement deux fois plus qu'en France comme directeur artistique. Même si la plonge n'a rien d'enrichissant, le changement de métier est assez excitant. Je découvre un univers nouveau qui m'amuse pendant quelques mois. Je bosse le soir, termine dans la nuit et rentre à l'auberge où je pionce dans un dortoir de huit personnes. Assez rapidement, Arnaud, un vieil ami, me rejoint et nous partageons cette routine inattendue pendant quatre mois. Greg, lui, a décidé de suivre une autre route.

PORT HEDLAND

par Grégory

28 septembre 2012

J'ai toujours un mal fou à comprendre ce que baragouinent les Aussies. Au téléphone pour acheter une voiture, je me contente de poser les questions auxquelles ils puissent répondre par *oui* ou par *non*. Dès qu'une autre phrase s'intercale, la conversation s'écroule. Mon genou plie presque correctement et les douleurs sont supportables. Je me sens prêt à partir travailler dans les mines, tandis qu'Alex préfère attendre qu'Arnaud arrive à Perth pour monter avec lui.

Je ne veux pas perdre de temps ici et décide donc de bouger seul à bord d'une vieille Toyota Camry que j'équipe d'un bidon d'essence et de dix litres d'eau pour m'enfoncer à l'intérieur des terres en direction de Port Hedland. Deux cents kilomètres après Perth, je ne capte déjà plus aucune radio et commence à chanter tout mon répertoire pour passer le temps. Le désert s'est installé tout autour de moi et après 600 km, je fais le plein à Mont Magnet, une ancienne ville de la ruée vers l'or du XIX^e siècle qui comprend aujourd'hui 400 indécrottables décidés à croupir dans ce trou. Le soir tombe et je n'ai pas encore envie d'être l'auteur d'une décapitation de vache. Je m'arrête donc dans un petit chemin de sable, parque la voiture, et y passe la nuit avant de reprendre la route à l'aube.

Des heures durant, je ne fais que rouler. J'ai depuis longtemps épuisé mon stock de chansons et le moteur est devenu mon seul compagnon. La *highway* n°95 est droite, plate, où la seule vie que l'on croise est souvent écrasée au bord de la route. Je passe devant le petit amas d'habitations de Meekatharra, ça fait peur. Je me demande bien ce que je fous ici tout seul. Parfois, un énorme chargement qui prend les deux voies m'oblige à me déporter sur l'accotement et casse mon ennuyeuse routine. L'avantage de

l'absence de trafic est que je peux aisément calculer le temps qui me reste. J'approche de ma destination en fin d'après-midi après plus de mille kilomètres parcourus dans la journée. Comme la veille, ma vieille Camry et moi dormons cachés dans un coin de désert à l'abri des Rangers. Et deux semaines après mon dernier passage, je reviens seul à Port Hedland avec un peu de mélancolie et surtout plein d'espoirs.

Je commence d'abord par prendre mes marques, découvrir un peu à quoi ressemble la ville: c'est laid, sableux, sans verdure. En dehors de quelques bâtiments publics en dur, la plupart des baraques du comté sont là aussi faites de tôles ondulées, puisque la ressource principale de la région est le minerai de fer, dont le port exporte un record de 200 millions de tonnes par an⁷⁸. La ville est séparée en trois parties: Port Hedland au nord (industrielle et résidentielle), South Hedland quinze kilomètres au sud (presque exclusivement résidentielle) et Wedgefield entre les deux (uniquement industrielle). Et pas une pour rattraper l'autre. Sur la route du port, un gigantesque tas de sel surplombe des étendues de marais salants avant d'arriver devant les installations de BHP Billiton⁷⁹, où les grues trient des montagnes de minerai arrivant par train de 250 wagons toutes les demi-heures.

Après un décrassage aux toilettes du centre commercial, je fais le tour des agences intérimaires. Tous me préviennent que c'est assez calme en ce moment, mais si j'arrivais à trouver du boulot en France, j'en trouverai bien ici. Le jour suivant une nouvelle nuit sous le ciel étoilé du désert, je distribue une centaine de CV dans Wedgefield et un Australien me rappelle une heure après. Je ne comprends rien à ce qu'il raconte au téléphone et lui rends immédiatement visite pour lui parler en face-à-face. Le type a un magasin d'outillage et veut que je construise des appartements avec un autre ouvrier à lui. Il m'offre le logement et 20 \$/h, 11 heures par jour, 7j/7.

Je comprends rapidement que c'est un con autoritaire. Je sais que je peux avoir plus ailleurs, mais ça fera bien l'affaire en attendant qu'Alex arrive d'ici une semaine. Seulement, le fréro a entre-temps décidé de prolonger son séjour à Perth et je me retrouve seul là-haut à bosser chez un type qui règne sur sa propriété comme un despote. Il vient dix fois par jour me dire comment percer, visser, balayer, de quelle main tenir mon pinceau, et comment tirer la chasse d'eau. Pas moyen de discuter, c'est son pinceau, son tournevis, sa chasse d'eau, et il faut les utiliser comme il l'entend. On en est arrivé à se prendre le chou car je n'avais pas fermé mon jambon hermétiquement dans le frigo. J'allais les empoisonner! Pas la peine de faire 1m90 et de se coller des tatouages partout sur les biceps si c'est pour avoir les miquettes devant une tranche de jambon. Surtout quand leur déjeuner est composé de confiture de cornichons jaune fluo sur une tranche de pain de mie. C'est pas du poison, ça?

Je ne fais que bosser pendant des semaines, sans même pouvoir mettre un pied dehors à cause des horaires extensibles et du molosse enragé qui surveille la propriété la nuit. Je vis enfermé entre les combles du chantier et un demi-bungalow, heureusement climatisé. Dans le même temps, je n'ai jamais gagné autant d'argent, mais je finis par démissionner une dizaine de jours avant un Noël que je devais passer seul dans ma chambre.

Un peu plus riche de quelques milliers de dollars et d'une chaleur atteignant désormais les 45°C à l'ombre pour un taux d'humidité de 70 %, je me retrouve au point de départ. *Que faire? Qui suis-je? Où vais-je? Qui me ramène?* On trouve très peu de boulot à cette période de l'année, et je n'ai aucune envie de rester dans ce bled de merde une nuit de plus. Il est 18h, tant pis, j'entame les 1600km de route ce soir. Je sais que la batterie de ma voiture n'est pas au mieux de sa forme mais je viens de la recharger chez l'autre et le moteur démarre. Elle rechargera bien en roulant. Dans un état d'excitation qui me tient tout éveillé, j'alterne entre

le bonheur d'avoir pris cette décision et l'énervement de ne pas avoir su trouver un poste correct. Je m'en veux. Je reviendrai.

La route est droite mais je crains de taper une bestiole, alors je me cantonne à 80 km/h. À minuit, j'ai parcouru 500 km et arrive à Newman, une autre ville minière sans intérêt. Je fais le plein et redém... tac tac tac tac tac. Tac tac tac tac tac. La batterie est nase. Le pompiste m'indique que si je veux dormir sur place, je dois payer une chambre à 200 \$, l'immense parking désert de la station-service étant inenvisageable pour des *raisons de sécurité*. Comportement typique de beaucoup d'Australiens, je commence à bien cerner l'état d'esprit du coin. Dépanné par un client, je m'enfuis dans le désert loin de ce con de pompiste. Ma batterie est morte, et je dois faire la route sans m'arrêter. Dans la monotonie de la nuit, je manque de peu d'emplâtrer une vache avec un écart réflexe qui me sauve d'un beau pétrin : au milieu de nulle part avec une voiture pleine à craquer⁸⁰, mieux vaut ne pas cartonner.

L'incident m'a redonné un bon coup d'adrénaline mais la fatigue revient encore et toujours me plomber. Après un ou deux écarts non maîtrisés à l'aube, je décide de faire une courte sieste, sans arrêter le moteur, puis, en prenant un rythme d'une demi-heure de repos toutes les quatre heures, je rallie Perth un peu avant 16 h, moins de 22 heures après mon départ de South Hedland. Après deux mois de taule, je retrouve Alex et Arnaud serveurs dans un restaurant sur les hauteurs de la ville, et accompagnés d'une bande d'excités qui logent tous dans une auberge très sale et gérée par un faux dévot assez risible. Stéphane, la quarantaine, est sous ses airs de catholique pratiquant, un pervers égocentrique qui cherche à se taper les petites Asiatiques qui passent dans son auberge. Régulièrement, on l'entend en aborder une en discutant de religion, avant que celle-ci ne vienne nous confier un peu plus tard qu'il lui a fait des avances. Son cinéma le jour de Noël à chanter des cantiques avec une chorale de petits Jaunes n'a trompé personne.

C'est alors que Migre nous a rejoints. Le pote à notre cousin Charly rencontré dans le désert vers Darwin, revenait juste d'un

séjour en Thaïlande quand je lui ai proposé d'associer nos énergies dans un grand élan de conneries. Je ne crains pas de dire aujourd'hui qu'est née ce jour-là une grande amitié. Après un nouvel an passé sur la plage de Margaret River et la perte de ma Camry sur panne moteur au cours d'une petite virée dans le sud, nous sommes rejoints mi-janvier par Victor, une connaissance du village de Migre qui s'est lui aussi paumé dans les terres australes. Après quelques tergiversations des uns et des autres, Migre, Alex, Victor et moi convenons de tous remonter fin janvier conquérir la ville de Port Hedland pour y "faire fortune". Nous avons une semaine pour obtenir nos permis mini-pelle et bobcat, et racheter une paire de voitures. Voir mon frère infographiste conduire une mini-pelle, ça n'a pas de prix!

En file indienne dans le désert, je n'ai besoin de guider personne pour filer sur les 1600km d'ennui et de chaleur que je connais bien. Le 30 janvier au matin, quatre Français de plus débarquent enjoués au cœur du Pilbara⁸¹, sous une température frôlant les 50°C et 90% d'humidité. Le premier challenge est de trouver un endroit où dormir car ici aussi les Rangers ont l'habitude de déloger les backpackers en les alignant à coup d'amendes salées. Pour débiter, nous nous rendons au camping, où nos trois tentes sont montées sur un coin de sable, en plein soleil, et pour 15 \$ par personne. À comparer avec le bungalow à 300 \$ la nuit. Et si dormir sous la tente par ces températures est un challenge, nous profitons au moins de la piscine, qui sans être franchement rafraîchissante, permet de ne pas dessécher sur place.

Répartis par équipe de deux, nous faisons régulièrement le tour des agences intérim qui demandent très vite à ne plus voir nos têtes le lendemain. Dans le même temps, le camping refuse que nous restions plus de trois jours chez eux parce que *c'est la loi!* Et nous installons notre nouveau camp de base à l'entrée du *bunker*, un hangar abandonné à l'extérieur de la ville. Nos journées sont rythmées par un réveil aux premiers rayons du soleil, une douche à Pretty Pool, le tour des agences et dépôt de CV dans les entre-

prises, barbecue et baignade à Pretty Pool, Monopoly au soleil pour tuer l'après-midi, puis retour dans le bush pour la nuit. Le tout dans une chaleur étouffante.

Pretty Pool est un bassin naturel que la marée remplit et vide à sa sauce. De petits requins sont parfois piégés dedans et des crocodiles ont été aperçus à plusieurs reprises. C'est pourtant l'endroit le plus sûr pour se baigner dans la région, mais l'eau y est souvent plus chaude qu'à l'extérieur. Le jour, il faut se battre avec les mouches débiles du désert, et la nuit avec les moustiques pendant que nous suons à grosses gouttes sous les tentes.

D'habitude, on arrive plus ou moins à se faire à une vie sans domicile mais ici, tout est plus compliqué, plus lourd. Les finances commencent aussi à rapidement tomber alors que les Australiens nous font miroiter un boulot qui ne vient jamais. Il ne se passe pas trois jours sans qu'on nous promette un job dans les 48h avant de faire le mort. Dans un bled composé à 95% de gros bourrins tatoués, personne n'ose se dire la vérité. Nous savons désormais plus que quiconque que la parole d'un local ne vaut rien. Dans cette situation déjà assez tendue arrive Florian, un cinquième larron que nous avons rencontré à Perth. Alex avait tenté de le dissuader de monter, mais sa volonté a pris le dessus et nous voici désormais cinq clodos à sillonner les rues à la recherche du Graal.

Un jour, un Français dans le supermarché me rencarde sur un camp un peu spécial tout près du bunker où se louent des caravanes climatisées à 150 \$ la semaine par personne, un prix inespéré dans un coin où le moindre logement coûte près de 400 \$. Dans une propriété remplie de caravanes, carcasses de voitures, bouts de ferraille, tuyaux, tonneaux, et déchets en tous genres, le proprio du camp, un vieux torse nu à la grande barbe blanche s'approche accompagné de son beau dogue allemand noir, un mètre au garrot.

Cliff est encore pire à comprendre que tous les autres. Son accent du bush mixé avec ses ascendances irlandaises est effroyable. Mais c'est une crème sous ses airs de gros dur. En l'absence

de caravanes libres, il nous invite à installer nos tentes chez lui et à profiter de la salle de bains collective gratuitement. Voici la première personne à nous aider de façon désintéressée dans ce trou!

LE SPEEDWAY

par Alexandre

4 février 2013

Aucune caravane n'est libre lorsque nous débarquons au camp, surnommé le Speedway à cause de la piste de course adjacente du même nom, et nous nous retrouvons de nouveau à dormir sous les tentes avec au moins un accès à des douches salutaires. Dans les agences intérim, entreprises et chantiers de construction, la sempiternelle réponse résonne dans nos caboches: *“C'est calme en ce moment, mais revenez la semaine prochaine ça va reprendre”*. Et nous revenons chaque jour bien décidés à les rendre dingues.

Le reste de la journée, nous restons à proximité de la glacière dont nous changeons les glaçons quotidiennement, cachés du soleil cuisant par l'ombre d'un bungalow. Pas de caravane, pas de climatisation, pas de répit. Nous passons toutes nos nuits sous la tente, transpirant à grosses gouttes pendant notre sommeil, jusqu'à ce qu'un cyclone de catégorie 5, s'annonce fin février au large de la côte. Catégorie 5 c'est l'équivalent du 8-9 pour les séismes sur l'échelle de Richter. À cette puissance, le cyclone est capable d'arracher des toits, détruire des maisons complètes, produire des pluies torrentielles et des vents à plus de 250km/h. Nous avons une petite semaine avant qu'il ne touche la côte et entreprenons de nous installer dans un container rouillé avec l'autorisation de Cliff, qui nous laisse décharger le bordel qu'il y a à l'intérieur pour aménager un refuge de misère.

Pendant la semaine de préparation, nous suivons depuis nos téléphones l'avancée de la dépression climatique surnommée Rusty. Notre container peut apparemment s'envoler si le cyclone ne faiblit pas et nous percute de plein fouet. Tout le monde au camp s'affaire à arrimer les caravanes et bungalows au sol pendant que nous contemplons les trous de rouille du plafond, bien conscients

que nous risquons de passer plusieurs jours très merdiques. Étant donné que nous sommes posés à même le sol et qu'il peut y avoir une crue d'un demi-mètre en cas de pluie torrentielle, nous avons la certitude de finir trempés.

Face à notre entêtement à ne pas vouloir nous réfugier dans le foyer communal avec tous les Aborigènes de la région, Cliff et Simon nous installent dans un des bungalows inoccupés de Simon, un taré notoire du campement. Rusty décide finalement de dévier avant de toucher la côte et s'échoue à Pardoo à 120 km. Les dégâts sont limités mais coûtent quand même la bagatelle d'un demi-milliard de dollars aux compagnies minières dont l'activité est en arrêt forcé pour deux semaines, ce qui repousse d'autant de temps notre recherche d'emploi.

Notre nouveau toit est confortable mais avoir Simon comme voisin et proprio est un stress permanent. Alors nous achetons aussi rapidement que possible une grande caravane à 6 000 \$ pour y vivre tous les trois, Migre, Greg et moi, empruntant de l'argent par-ci par-là pour combler les manques de trésorerie. Les comptes en banque sont à zéro, mais nous avons l'air conditionné. Entre-temps, Florian, avec qui nous sommes depuis devenus très bons amis s'est également acheté une caravane de fortune. Sur la même longueur d'onde que notre bande de gitans, nous formons désormais un quatuor soudé que le trop jeune Victor a décidé de quitter rapidement.

Chaque jour est l'occasion de découvrir nos nouveaux colotaires, qui pour la plupart, en tiennent une sacrée couche. Alcooliques, drogués ou paumés ou bien les trois à la fois. Un de nos plus proches voisins est Dave, un vieil Écossais qui pour une raison inconnue a décidé de s'installer dans une caravane moisie au fond du désert alors qu'il posséderait plusieurs maisons. Rongé par l'alcool et la drogue, ce vieux sac d'os nous cherche des noises dès qu'un bout de plastique atterrit dans son jardin autant dédié au chanvre qu'aux piments.

Greg, que tout le monde appelle Jésus à cause de sa barbe et ses longs cheveux, l'a retrouvé un jour dans notre caravane, prétextant qu'il s'était perdu après avoir bien regardé où nous étions. Sorti manu militari avec menaces de cassage de dents, il est revenu quelques semaines plus tard avec un de ses potes pour nous bastonner. Finalement, nous étions dix autour de la table, et il a fini par repartir en menaçant de faire cramer la caravane. Une demi-heure plus tard, nous retrouvions son copain accroché au mât du drapeau français, que Cliff nous avait dit de planter encore plus haut après que Dave l'ait déjà fait brûler une première fois. Le genre de gars qui ne fait pas peur mais qui est tout le temps là à t'emmerder.

La première proposition "barbecue-caravane" nous avait été formulée par notre charmant voisin grec, souvent absent mais dont la présence est remarquée tant il a tendance à gémir au moindre décibel de trop. Il est vrai que les enceintes et l'alcool (voire les drogues pour les intéressés) sont de sortie chaque soir jusqu'à point d'heure malgré un réveil collectif aux aurores. Nous avons instauré une règle d'or : *"Si tu ne peux pas dormir, c'est que tu n'es pas assez fatigué."* Et on finit par s'habituer aux enceintes à côté du lit. Bref, pour revenir à notre Grec, un jour où le courant sautait constamment, Greg avait entrepris de débrancher les caravanes avec les climas qui tournaient sans personne à l'intérieur, dont la sienne. Du coup, il a voulu cramer la nôtre. Nos discussions sont donc assez brèves.

Le plus dangereux reste Simon, avec qui nous faisons le dos rond. Costaud, rasé, bricoleur et accessoirement complètement addict à la méthamphétamine, plus ordinairement appelée *"ice"* de par sa ressemblance à des cristaux transparents. Entre autres effets indésirables, cette drogue rend complètement bipolaire. Les plombs sautent souvent dans la caboche de Simon et à ce moment-là, mieux vaut ne pas être l'objet de la crise passagère. En plus de son addiction, il est aussi le numéro deux du camp et a tout pouvoir en l'absence de Cliff. Il s'est installé sur place pour de bon avec trois gros bungalows qui sont de loin les habitations

les plus salubres de la propriété. Touche-à-tout, il entretient beaucoup les installations communes, et en particulier l'énorme générateur diesel qui alimente en permanence les cinquante caravanes perfusées à l'air conditionné. Et enfin, c'est un des plus gros revendeurs de dope, ce qui le place une fois de plus juste derrière Cliff, à qui il achète sans doute la matière première remontée de Perth en camion.

Dans son entourage, un petit Serbe, Niemi, qui se momifie petit à petit. Également grand consommateur d'ice, il perd lentement, et ses boulots, et ses kilos. Toujours resté sympa cependant. Un couple de Français a plus ou moins subi le même sort et est parti du camp avant de finir trop mal. Un réflexe salutaire.

Tina, une autre junkie au visage cadavérique s'est amourachée d'un fugitif échappé pendant une permission que la police vient parfois chercher sans succès. Eh oui, il y a quelques femmes dans ce gourbi. Mais quelles femmes... Nicole, dite "le cube", aurait apparemment payé ses loyers en nature pendant un temps. Avec son visage d'alcoolique et toute cette guimauve l'entourant, il vaut mieux ne pas encaisser de loyer du tout. Enfin, pour abrégé, deux lesbiennes habitent l'entrée du camp et nous promettent quelques soirées mouvementées quand, par exemple, l'une frappe sur la voiture de l'autre avec un bastaing.

Un bon tiers du camp est africain, moitié Ghanéens, moitié Sud-Soudanais, un pays récent très en vogue dans le coin. Presque tous ont émigré clandestinement dans les années quatre-vingt-dix et après mille péripéties ont réussi à décrocher leur nationalité australienne. L'un d'eux, Daniel, est un fervent chrétien pratiquant et un peu secoué sur les bords. Une nuit, sa foi le jette hors de sa caravane, à poil, tremblant, terrorisé. Il vient de se faire *attaquer par le diable* !

Une courte pause dans les dégénérés pour parler de quelques voisins proches. D'abord ceux des Tonga, deux frères. Ceux qui suivent un peu le rugby savent que Tonga évoque généralement un bon quintal, du tatouage et des têtes à pas faire rire. Voilà, les mêmes. Un troisième frangin arrivera sur le tard, encore plus

impressionnant. Ils ont toujours un cousin qui est professionnel de rugby. Ancien rugbyman pro au Japon, Mike a entraîné jusqu'ici son frère cadet Sione, dont la largeur d'épaule n'a d'égale que sa gentillesse. Ce sont nos voisins directs mais aussi nos copains, alors tout va bien.

Un peu plus loin, *Kiwi Pete*. Pete parce que Peter, et Kiwi car il vient de Nouvelle-Zélande dont la mascotte est un oiseau incapable de voler: le kiwi. Ivrogne, grossier, pêcheur indécorable et misogyne, c'est un des plus sympathiques du camp. Pete est l'archétype du mec qui a eu une enfance traumatisante et qui traîne ça comme une malédiction depuis toujours. Il cache sa misère derrière un humour abrasif et une bonne dose d'autodérision. Il a trois passions: la bière, son chien et la pêche. Il ne se passe pas deux mois sans qu'il aille s'embourber au milieu de nulle part, et fasse appel aux bons services de Cliff pour l'en sortir avant que la marée n'engouffre sa voiture.

Un petit tour en Inde désormais avec Lal (et son pote Vijeh), petit gros moustachu qui n'arrête pas de parler de cul. Un bon client de la maison close à 300\$ la passe à Wedgefield. Très sympa, il nous laisse faire la fête juste devant sa caravane même quand il travaille le lendemain. Sur demande, on a parfois droit à une grosse marmite de curry. Pas pénible pour un sou, toujours en train de rire, mais copain avec tout le monde. Et dans un camp pareil, ça veut dire que tu n'es pas très franc.

Une autre espèce pas du tout en voie d'extinction dans cette ville: les obsédés sexuels. Deux Belges arrivés quelques mois après nous et qui se sont aussi crus à l'hôtel Ibis. Toujours à se plaindre du moindre pet de travers, du bruit, du confort et de la qualité de l'air et pas foutus de serrer un boulon alors qu'ils travaillent dans la construction... Des champions du monde, branleurs fous dans tous les sens du terme. Pas moyen de faire une blague graveleuse sans les voir disparaître un quart d'heure dans leur caravane... Pourtant, ces deux-là ont souvent obtenu des jobs d'ouvriers qualifiés (*trade assistant*). Ils sont un peu les symboles de cette ville où les boulots ne se décrochent pas au mérite.

Difficile de faire une description exhaustive de tous les cas sociaux recueillis par Cliff, mais on ne peut pas oublier Ernie, un brave type dont on ne comprendra que le nom tellement son argot est incompréhensible.

Le tout est plus ou moins géré par Cliff, ce vieil Australien d'origine irlandaise dont les coups de sang ne passent pas inaperçus. Installé ici avec sa femme Leena depuis bientôt 10 ans pour pêcher, son hospitalité n'a d'égale que sa haine pour la mairie, le gouvernement et BHP, la compagnie minière qui contrôlerait la ville en soudoyant les premiers cités. Les prix des logements étant volontairement maintenus très élevés, il a décidé d'accueillir, une, deux puis trente ou quarante caravanes/bungalows pour aider les gens. Les 150\$ de loyer par semaine ne servent qu'à payer l'essence du générateur (400\$/jour) et divers travaux sur le camp. Évidemment, la mairie ne voit pas tout ça d'un très bon œil et tente de faire fermer le camp. La raison officielle étant les normes de sécurité alors que personne ici ne s'inquiète de devoir marcher sur le gros câble du générateur pour aller pisser.

On aime encore plus le personnage quand, d'une jolie droite, il ouvre l'arcade de Dave qui réclamait qu'on ne fasse pas la fête un samedi soir. Ou quand il refuse de parler aux représentants de la mairie et qu'il envoie quelqu'un d'autre qui ne leur *éclatera pas la tête dans un étau*. Ajoutant gratuitement *"Ici, on est comme le Boston Tea Party⁸², si j'étais propriétaire du terrain je les attendrais avec un fusil à pompe à l'entrée! Faut vraiment une très bonne raison en Australie pour que la police entre chez toi!"* On ne sera pas étonné de retrouver le garçon accroché à son antenne pour y installer un drapeau de la révolution Eureka, une rébellion de mineurs australiens il y a deux siècles contre les taxes trop élevées du gouvernement.

Au milieu de tout ça, Zeus, un mètre au garrot, le grand dogue allemand de Cliff qui vient se tremper les roubignoles dans le bac à eau croupie derrière notre caravane avant de s'asseoir sur nos genoux, quand il ne court pas après les poules. Le générateur qui tourne jour et nuit pour les clim et les frigos assure le bruit de

fond et la poussière qui s'infiltre partout est vite oubliée avec un pack de six entre copains. Car les copains dans des endroits pareils, c'est vachement important.

En l'espace de six semaines, tout le monde dégote un job, la plupart du temps temporaire. Greg me fait rentrer sur le chantier d'une station d'épuration où nous passons nos journées à étendre une espèce de lourd géotextile épais pour tapisser les parois d'une cuvette géante aux bords inclinés à trente degrés. Nous montons et descendons cent fois par jour sous une chaleur écrasante, la combinaison intégrale de la tête au pied. Ma première journée est un enfer et je me retrouve en mode zombie dès la pause déjeuner en me jurant que si le lendemain est identique, je démissionne. Je resterai finalement quatre mois sur ce chantier, à 28 \$ de l'heure, jusqu'à me faire embaucher par Ertech, la boîte dont je dépends. Je me retrouve soudainement catapulté à 65 \$ de l'heure, 65 heures par semaine. Mais l'idylle s'achève brutalement au bout de six semaines quand le chargé de sécurité du chantier me chope à conduire un compacteur sans en détenir le permis.

Il faut dire qu'on ne rigole pas avec la sécurité en Australie. On est loin de Mad Max ou Crocodile Dundee. Plutôt adepte des lingettes désinfectantes et des distances de sécurité, l'ouvrier moyen est soit bodybuildé, soit gras, recouvert de tatouage, et totalement lobotomisé tous les matins par un briefing sécurité. La journée commence à 6 h 15 avec un contrôle d'alcoolémie. Seuil de tolérance: 0.

Un quart d'heure plus tard, M. Sécurité ressasse le même discours que la veille sur l'importance d'une bonne hydratation, d'un équipement conforme et du respect strict des règles de sécurité. Son petit plaisir est de terminer par l'analyse d'un accident ayant eu lieu sur n'importe quel chantier australien, les causes, conséquences, façons de l'éviter, la couleur du slip de la victime. On termine le tout par une séance d'étirements obligatoire et nous pouvons enfin passer au remplissage des JSEA (Job Safety and Environnement Analysis), un formulaire destiné à analyser

les risques inhérents à chaque tâche. Par exemple pour travailler près d'une pelle mécanique, il faut se farcir un JSEA "Excavating" où il faut décortiquer minutieusement tous les risques encourus et une façon de les minimiser. Par exemple :

"Monter dans la pelle: risque de glissade, chute. Risque modéré. Faire attention, porter ses équipements de sécurité, assurer trois points de contacts pendant la montée."

Faire le plein d'essence, creuser un trou, garer la machine, autant d'activités à haut risque. Si vous êtes de corvée de balayage, vous n'y réchapperez pas et le JSEA s'appellera "Manual handling⁸³".

La journée est déjà bien entamée, mais avant de se mettre sérieusement à travailler, il faut tout de même remplir les *Take5*, des fiches bristol au même contenu que le JSEA mais en plus court. Ceux-ci sont à remplir tout au long de la journée dès qu'on change de poste ou d'outil, histoire de bien être conscient des risques inhérents à chaque situation. À la fin de la semaine, M. Sécurité fait le point sur les mauvais élèves qui n'ont pas rempli assez de *Take5* et félicite publiquement les premiers de la classe qui ont souvent droit à un petit cadeau pour leur zèle. Triste spectacle.

Il est déjà 8h et on ne déplore encore aucun blessé grâce à toutes ces mesures de sécurité. Chaque conducteur de machine a évidemment son *Ticket* (équivalent du CACES) sur lui, mais aussi sa *Verification of Competency*, un examen passé en interne par la boîte sécurité au cas où les opérateurs auraient trouvé leur permis dans un Kinder Surprise. Les Tickets ne s'arrêtent pas à la conduite des engins. Il en faut aussi pour tenir un panneau stop, placer des cônes de chantier, travailler dans une cuve, en haut d'un escabeau, souder, accrocher quelque chose au bout d'une grue ou encore disquer un parpaing.

Une fois dans l'action, il faut rester vigilant et être prêt à sortir son carnet de "Hazard Card". On remplit donc une "carte danger" à chaque fois qu'un évènement surnois fait son apparition. Une tranchée non balisée, un râteau par terre: Hazard card! La déla-

tion est également encouragée pour dénoncer le pauvre qui ne porterait pas sa paire de lunettes de soleil pour aller pisser. Il en va de même pour tout ce qui concerne la tenue réglementaire. Casque avec collerette pour protéger du soleil, chemise manches longues et pantalon à bandes réfléchissantes même si nous ne travaillons qu'en journée. Évidemment, gants et chaussures de sécurité sont un incontournable de la mode été-été à Port Hedland.

La fin de semaine se fête avec une petite réunion bonus appelée Toolbox Meeting basée sur un thème particulier. Par exemple : comment faire une marche arrière... À coup d'amalgames grossiers, vidéos au ralenti et musique larmoyante, on apprend qu'un conducteur inattentif au travail est le même à la maison et est un danger permanent pour sa progéniture. Le pire dans tout ça, c'est que tout le monde participe.

Dans le même laps de temps, Ariel nous a rejoints à Port Hedland. C'est une collègue de travail du restaurant de Perth. Après lui avoir expliqué cent fois que le Pilbara n'était pas fait pour elle, la voici qui débarque bien décidée à travailler dans la construction, du haut de son mètre et demi. On s'acoquine, et nous repartons tous les deux dans un bungalow de Simon avec qui la relation de voisinage se passe assez bien grâce à la bonhomie d'Ariel. Les journées au camp n'en restent pas moins mouvementées, souvent agrémentées d'insultes et menaces de cassage de gueule. Il ne se passe pas une semaine sans que le générateur ne tombe en panne, en général le dimanche après-midi lorsque tout le monde se repose au frais dans les caravanes. Alors on se retrouve de nouveau dehors et on chante *"C'est déjà beaucoup mieux que si c'était moins bien"* en buvant des coups pour se remonter le moral.

De temps à autre, des invités s'incrument quelques jours pour découvrir notre joyeux camp de gitans. C'est ainsi que nous rencontrons pour la première fois Cédric et Clémentine, la fille du maire de notre village, qui a bien dû se demander où elle atterrissait ! D'autres sont des auto-stoppeurs récupérés sur le bord de la route, ou via couchsurfing⁸⁴, où nous avons gracieusement inscrit notre caravane.

Quasiment arrivés à la fin de notre visa, la vie mouvementée du Speedway est devenue une routine agréable, usante, déroutante. Tous ces tarés et cette violence sont devenus habituels et nos situations financières assez bien établies après des mois de galères. L'idée totalement illusoire à notre arrivée, de prolonger notre séjour dans cet environnement chaotique est aujourd'hui en train de nous titiller. Et si nous restions une année de plus profiter des largesses salariales australiennes?

JAOFF

par Grégory
11 juillet 2013

Migre est le premier à s'offrir un petit break à l'étranger avant de replonger dans l'univers torturé de Port Hedland. En guise de cadeau de départ, il m'a collé dans les pattes une jeune *couch-surfeuse* du nom d'Armelle, dont la photo de profil laissait entrevoir un plus grand potentiel qu'il n'en était. Petite parisienne stupide débarquée à Port Hedland par l'opération du Saint-Esprit, je n'ai de cesse de lui répéter que cet endroit n'est pas pour elle, qu'elle doit se tailler vite fait et profiter de son voyage ailleurs.

Mais non, mademoiselle y croit, toute émoustillée que, pour la première fois de sa vie, des dizaines de mecs qui n'ont plus touché à une femme gratuitement depuis des années soient à ses pieds. J'aimerais tant que l'un d'eux réussisse à attraper le cageot pour que je puisse la dégager de ma caravane. Après une semaine, je lui fais comprendre que ce n'est pas l'Armée du Salut et l'expédie dans celle d'un Australien qui jouxte notre table d'apéro. Et preuve que la proximité et l'éthanol finissent parfois par dépasser l'aspect purement physique, nous voyons régulièrement la caravane s'agiter pendant que nous trinquons. Et Dieu créa l'alcool pour que les moches puissent baiser, dixit Coluche.

Cela fait maintenant une semaine que j'ai démissionné de mon boulot chez Ertech parce qu'ils ont refusé de me donner un contrat équivalent à celui d'Alex. Quand je suis parti du premier chantier où nous travaillions ensemble, je ne dépendais plus de la maison-mère mais de l'agence des trous de balle du Pilbara qui refusaient d'embaucher. J'avais donc demandé à ce qu'on me retransfère sur le chantier de la maison-mère, mais l'agence ne voulait plus me lâcher, trop contente d'avoir trouvé un type qui transpirait au boulot.

Je gagnais bien ma vie mais je voyais aussi que pendant ce temps, des fainéants australiens partaient bosser sur le chantier d'Alex avec des contrats en or. Je veux bien être millionnaire au pays des milliardaires mais il faut quand même que la situation soit un minimum justifiée. Je les ai donc définitivement jetés quand ils m'ont proposé une augmentation de 28 à 30 \$ de l'heure.

Au moment où tout le monde me conseille de m'accrocher coûte que coûte à ce que j'ai, je sens qu'il faut que je passe à la vitesse supérieure. J'obtiens rapidement un nouveau boulot de ferrailleur-coffreur à 45 \$ sur le chantier de la centrale électrique de South Hedland, et découvre au passage la sécurité la plus affolante que j'ai connue. À l'entrée du chantier, je signe la feuille d'entrée. À la réunion du matin, la feuille de la réunion du matin. Après l'alcootest, la feuille de l'alcootest. Je n'évoque pas non plus les *JHA*, *Take 5* et autres billevesées habituelles jusqu'à la feuille de sortie. Le point culminant de la bêtise est atteint quand nous sommes obligés de porter nos lunettes de protection et nos casques entre les bungalows pendant la réunion sécurité du matin. J'ai essayé de discuter de l'aspect logique de la chose mais on ne remet pas en cause le règlement en Australie.

L'obtention de mon permis poids lourds dans le même laps de temps me permet de postuler des boulots tout aussi bien payés de conducteurs sur le même chantier. Après une matinée au volant d'un camion benne, quelqu'un appelle mon boss pour lui dire que j'ai créé un accident. Alors, que je ne sois pas bon est un fait, mais un accident sans que je m'en rende compte, et sans qu'on m'en parle, c'est un peu fort !

En fin de journée, lors d'une énième réunion sécurité infantile clôturant la semaine, je prends tout le monde à partie pour savoir qui a parlé et pourquoi, arguant au passage que ce n'est pas non plus la peine de paumer six heures par semaine à parler sécurité si on ne prévient même pas l'auteur d'un supposé accident. Le silence de mort qui suit ne m'étonne pas, on est toujours au pays de la tarlouze tatouée en bandes réfléchissantes.

Refusant de bosser dans cette ambiance de faux derches, j'annonce donc à tout monde que je me casse, bon salaire ou pas. À la fin de la réunion, les responsables s'excusent pour le malentendu et mon boss appelle une première fois pour me dire qu'il n'y a en fait aucun problème. Avant de rappeler dans la soirée pour m'annoncer que je ne travaillerai finalement pas demain. C'est bon, mon seuil de tolérance à la lâcheté est atteint et je ne veux plus jamais bosser pour un local.

Dans le même temps, j'ai trouvé un partenaire pour créer une entreprise. Kevin est arrivé au Speedway avec sa copine Orianna il y a deux mois de ça et semble partager mon goût de l'entreprise. Après quelques tâtonnements, nous lançons une boîte de maintenance, dont la paternité du nom est due à Kiwi Pete qui ne cesse de nous appeler "*Just another fucking french*"⁸⁵. Lors d'un apéro prolongé dans ma caravane, nous entérinons donc le nom de JAOFF, *Just AnOther Fucking French*, avec une crête de coq rouge en logo que dessine Alex.

Nous débutons avec les outils obsolètes du camp que Cliff nous prête, et travaillons d'abord en qualité de sous-traitants pour l'ancien patron de Kevin : Biagio, un Australien d'origine italienne qui a lui aussi sa boîte de maintenance. Bon joueur, il accueille la nouvelle concurrence comme une chose positive en nous refilant quelques chantiers dont il ne veut pas faire. Dans le même temps, distribution de flyers et démarchage des agences immobilières complètent nos journées un peu saccadées.

Après deux petites semaines, Alex et moi devons brièvement repartir en France afin de célébrer par surprise le mariage d'un cousin. Les billets en poche depuis deux mois, je ne me vois pas annuler maintenant à cause de la boîte, d'autant plus que je peux profiter du voyage retour par Perth pour acheter du matériel beaucoup trop cher là-haut. À Port Hedland, nos barbes de neuf mois sont déjà impressionnantes pour beaucoup, mais arrivés aux aéroports de Perth et de Lyon, les regards se font plus insistants et nous ne pouvons nous empêcher d'esquisser un sourire. Une

hôtesse Qantas m'a même demandé l'autorisation de caresser ma barbe pendant le vol, aussi pour s'assurer que c'était une vraie.



À mon arrivée à Saint-Exupéry je découvre Oscar, le petit neveu né lors de nos pérégrinations au Viêt Nam, et Capucine, ma nièce de trois ans refuse logiquement de saluer le barbu, m'épingleant même d'un *Tu es moche!* sans appel. Nous ne pouvions pas trouver meilleurs déguisements pour arrêter le cortège du mariage sur la route de la salle des fêtes, équipés d'un panneau stop démonté de son socle pour l'occasion. Après deux ans et demi d'absence, nous retrouvons toute la famille d'un seul coup pour une noce que nous ne voulions rater à aucun prix. Ce retour surprise est ressenti comme des vacances un peu spéciales et les jours qui suivent vont passer à une vitesse folle.

Fraîchement rasés, nous repartons en Australie avec une nouvelle escale à Dubaï. Tandis qu'Alex remonte directement en enfer, j'effectue une semaine d'achats express à Perth et dépense près de 30 000\$ dans une voiture, une remorque hydraulique et

divers outils que je ramène via ma route préférée dans le désert, abandonnant au passage un billet d'avion Perth-Port Hedland devenu inutile.

À mon retour, c'est l'effervescence au Speedway: les flics ont ordonné d'évacuer le camp et l'expulsion physique ne saurait tarder. En mon absence, Alex et Kevin se sont activés pour trouver une maison à South Hedland, dans une rue réputée pour ses nombreux Aborigènes et déconseillée de tous. N'ayant guère le choix avec le démarrage de notre nouvelle activité, nous emménageons au 2 Pedlar street en moins de 48 heures, transportant avec plus ou moins de mal et très illégalement nos vieilles caravanes sans croiser la police jusqu'à la propriété. Prix du loyer par semaine: 1600 \$ hors charges. Les trois chambres de la maison sont attribuées à Ariel et Alex, Kevin et Orianna, et moi-même, tandis que Florian et Adam le Ghanéen musulman vivront chacun dans une caravane sous le hangar, et Bibi le DJ Ghanéen catholique dans le bungalow à l'extérieur. Deux autres caravanes sont libres pour attendre le retour de Migre et un éventuel autre colocataire.

Les premiers mois de boulot sont un peu maigres mais c'est pour moi la liberté. Aucun compte à rendre aux Australiens, il me suffit de bien faire mon boulot comme je l'entends et je touche leur pognon. Nous ne refusons presque aucun chantier. Quand on ne sait pas faire, on apprend, et quand on ne peut pas, on soustraite. Nous sommes très confiants sur nos capacités d'adaptation d'autant qu'au début, Kevin semble savoir tout faire: carrelage, tapisserie, électricité, plomberie, climatisation, terrassement, poser des dalles, construire des piscines, monter des murs, des charpentes, des maisons, tout. Un génie. Et comme je n'ai pas le temps de faire des devinettes, quand il me dit *Je sais faire*, je comprends bêtement *Il sait faire*.

J'apprendrai plus tard que des gars du Speedway avaient pris l'habitude de l'appeler *Mickey Mouth*⁸⁶. J'avais eu quelques doutes à l'occasion de notre première construction de clôture, qu'il voulait

ériger à l'œil, sans ficelle, mais j'avais mis ça sur le compte d'une petite erreur passagère. C'est à force de charger seul le matériel dans la voiture le matin et de le voir débarquer au dernier moment la gueule enfarinée par une nuit trop courte, que la moutarde a commencé à vraiment monter. D'autant que je découvre que son cerveau marche sur courant alternatif : ce qui est vrai un instant, ne l'est plus cinq minutes plus tard, occasionnant quelques brassées tard le soir.

Son boulot est régulièrement bâclé, négligé, mal peint, mal tondu, mal désherbé, mal rangé et aucune remarque ne semble le toucher. Alors oui, les Australiens font généralement du boulot de merde, mais ce qui devrait pour nous être un atout considérable se transforme avec lui en handicap puisqu'il considère ça comme une excuse pour se mettre à leur niveau.

Le temps s'écoule et nous accueillons un nouveau pensionnaire à notre adresse : Max, un pote à Migre qui s'installe dans notre ancienne caravane à l'entrée de la propriété. Absolument pas bilingue, nous l'embauchons régulièrement, autant parce qu'il est bon que pour le dépanner. 25 \$ cash de l'heure sans savoir parler anglais, il aurait pu plus mal tomber. Dans cette ambiance très masculine, les deux femmes ne s'entendent même pas. Ariel plane un peu trop sur la planète Taïwan et Orianna tourne au rythme d'un mensonge par phrase prononcée. Du genre à avoir le feu au cul avec un corps à faire bander un eunuque, elle finit quand même par exaspérer n'importe lequel d'entre nous. Malgré ses avances répétées et le fait que nous soyons à Port Hedland, je n'ai personnellement jamais eu le courage de me retrouver dix minutes au pieu avec elle. D'autres en ville sont moins difficiles et Kevin gagnera rapidement en plus de ses autres qualités, le diplôme du roi des cocus.

Après quelques remous inévitables, celle-ci finit par se faire la malle dans une colocation de jeunes Français plus ouverts à la cause des mytho-nymphomanes, et laisse la pauvre Ariel se faire gentiment "martyriser" par la bande de salopards que nous

sommes. Car si vous avez bien suivi le chapitre sur la Chine, Ariel en est une miniature fidèle. Elle nous parle souvent en langage codé pour conserver “la face” de tout le monde et se plaint ensuite que nous n’ayons pas décrypté son message, dessine des rébus en guise de pense-bête, s’imagine que les innombrables hommes qui lui tournent autour ne sont que des amis respectueux. Bref, nous moquons régulièrement son imperturbable crédulité de petite fille asiatique. Entourée de huit mâles, la cohabitation n’est pas toujours facile pour elle et Alex sert souvent de tampon pour désamorcer les tensions.

Côté ghanéen, la vie est cool. Adam désespère de nous voir réunis tous les soirs autour d’un pack de Toohey’s⁸⁷ mais a toujours le mot pour rire. Comme à l’époque du Speedway, il m’appelle encore Jésus et rigole sur le fait que la mosquée dont il est membre actif me donne de l’argent pour travailler. On se chambre régulièrement sur Dieu, la religion, et sa croyance ne l’empêche pas de parler ouvertement des femmes. Il cuisine tous les soirs sans exception un plat de semoule avec de la viande en sauce pour Bibi qui s’avère lui aussi être un bon compagnon. Le DJ principal des deux boîtes de la région est un Black bodybuildé mal dans sa peau qui bégaye dès qu’il parle de sexe. Marié et père de deux gamins au Ghana, il envoie régulièrement du blé au pays pour subvenir aux besoins de sa famille, du quartier, et du village tout entier. Bibi se livre peu mais est toujours hilare, quel que soit le sujet. Même lorsqu’il évoque sa jeunesse africaine passée dans des camions de trafiquants de bois et les tirs de la police pour les arrêter. *“S’il y avait une voiture de police en face de nous, soit nous forçons le passage avec les risques que ça comporte, soit nous allions en prison. Et en prison, ton seul droit est de recevoir des coups de bâton.”* À force de le taquiner, il finit par nous avouer qu’il a six ans de plus que sur sa carte d’identité et que son nom est bidon. Une identité à l’africaine.

Quand arrive la période des fêtes à Port Hedland, le mercure et le taux d'humidité ont déjà atteint des sommets d'atrocité. Toujours sans nuages pour l'obstruer, le soleil cogne à faire pâlir un four : une tablette de beurre sortie du frigo et posée par terre sur une assiette dans la cour fond totalement en moins de dix minutes. Nous regrettons de ne jamais avoir essayé de cuire un œuf sur un capot, ça aurait sûrement fonctionné.

En ville, des habitants décorent pourtant leur maison de pères Noël et de sapins en plastique. Mais question bonnet, seuls les Aborigènes suivent la mode. Car en plus de boire leurs bières chaudes au milieu du bush, ces derniers se vêtent comme s'ils attendaient un hiver rigoureux. Polaires, bonnets, gros pantalon, leur style se repère presque aussi vite que leur odeur d'alcooliques crasseux. Les Abos, tout un poème.

Dans notre tanière, sont organisées une dégustation de vins australiens et une séance de sauna alors que nous nous apprêtons à vivre notre deuxième cyclone, Christine. Oui, une séance de sauna en plein désert est pour nous de la même veine que d'avoir campé sur la Grande Muraille ou vécu quelques jours dans une tribu papoue. Évidemment, nous ne sommes pas équipés en étuve et devons composer avec ingéniosité pour recréer cette ambiance chaleureuse dans une caravane vide réchauffée par trois toasters, un grille-pain et deux plaques de cuisson électriques. Après ça, on empile cinq bonshommes, des bières et on chante des paillardes ghanéennes avant de se tremper dans une petite piscine gonflable pour enfants.

Les cyclones sont aussi pour nous annonciateurs de bonnes nouvelles. Non seulement, il est assez drôle de se retrouver enfermé chez soi parce que les arbres menacent de s'envoler, mais cela signifie aussi une foule de portails et barrières à réparer par la suite, et surtout, les bâches de la piscine municipale à retirer, puis à remettre pour un prix de rêve. C'est à cette occasion qu'a été atteint un des buts fixés à la création de la boîte : embaucher un Australien avec JAOFF. La seconde partie du plan consistait à

lui faire porter un casque, des lunettes et des manches longues en plein soleil mais le type était sympa et y a échappé.

Évidemment, nous essayons d'embaucher en priorité nos colocataires, ce qui n'empêche pas Max de soudainement péter les plombs lors d'une soirée: il nous accuse de l'exploiter. L'objet principal de sa colère est le comportement de Kevin, mais je ne supporte pas son numéro d'esclave alors que nous venons de le passer à 30\$ de l'heure cash. En l'espace de quelques jours, Max est dégagé et Migre revient après six mois d'absence dans le Pilbara.



Dès son premier jour, il est mis dans le bain et nous l'embauchons pour couler une dalle. La pompe à béton commandée par Kevin n'est pas suffisamment grande et nous devons tout faire à la brouette, les deux genoux dans le béton, ce qui me vaut des brûlures chimiques sur les jambes, une visite à l'hôpital avec Migre⁸⁸ et une semaine d'arrêt car je suis dans l'impossibilité physique de marcher. Sur le coup, j'accuse la cimenterie de s'être trompée de pompe mais avec le recul, je crois bien savoir d'où vient la connerie... Après quelques jours de découverte du

phénomène, Migre me prend à part pour me demander si mon partenaire ne serait pas un gros guignol.

À partir de là, tout le monde a commencé à régulièrement le prendre en grippe dès qu'il ouvrait la bouche. D'autant qu'il est le seul à ne faire aucun progrès en anglais. Je corrige régulièrement les emails qu'il envoie aux agences, les devis mal orthographiés ou mal chiffrés, et je ris jaune de son expression favorite qu'il sert à longueur de journée aux clients : *"Should be do the job"*, ce qui ne veut rien dire. À force de publicité, nous travaillons déjà pour les écoles catholiques, la mosquée, de grands groupes comme BHP ou Qube. À la mosquée, où le petit imam indonésien vient régulièrement nous ravitailler en Coca-Cola, mon jean-foutre a bien failli finir en confettis en creusant à quelques centimètres d'une ligne à haute tension parce qu'il avait pris le plan à l'envers !

Malgré ça, JAOFF a fait son trou et le pognon tombe régulièrement sur le compte, maintenant notre association à flots. Je retiens régulièrement Migre de ne pas lui refaire le portrait. Si je le supporte toute la journée, il peut bien tenir quelques heures en soirée. Difficile de rompre une union quand on a du pognon investi en commun. Chaque jour, chaque semaine, je me trouve de nouvelles excuses pour poursuivre avec lui. *"Si j'ai tenu quatre mois, je peux bien en faire six autres."* *"C'est bientôt la fin."* Avec le recul, je me demande comment j'ai fait pour ne pas le foutre dehors. J'ai d'ailleurs régulièrement regretté de ne pas l'avoir dégagé à la place de Max. Ça n'aurait pas été logique sur le coup mais je me serais senti soulagé.

La vie suit son cours tumultueux au 2 *Pedlar street*, agrémentant tout de même notre quotidien d'un cambriolage pendant que nous dormions. Après cet évènement, un club de golf est toujours bien en place dans le couloir en cas de récidive. Car en plus d'être une ville poussiéreuse et hostile, Port Hedland connaît son lot de cambriolages, kidnappings de chiens⁸⁹, et autres vols de voitures.

Et le Speedway dans tout ça ? Nous retournons régulièrement au camp pour emprunter quelques outils à Cliff, récupérer un frigo dont il ne veut plus ou juste prendre une bière. Il se bat pour rester sur place avec quelques irréductibles : des Soudanais, Scottish Dave, Simon, et deux trois autres cas désespérés. Jusqu'au jour où, venant chercher des chaînes pour un chantier, je ne trouve que Simon qui me hurle dessus en guise d'introduction. Rien de très original jusqu'ici. J'apprends que Cliff est en prison : il s'est fait choper à Perth avec plus d'un million de dollars de drogues dans son camion.

Oui, Cliff est un dealer. Il vendait de la drogue à des gens qui voulaient en acheter. J'appelle ça un intermédiaire. C'est aussi le seul Australien à nous avoir tendu la main dans les moments difficiles. En plus de nous avoir fait profiter de son camp et défendu contre quelques tarés, il a aussi grandement contribué à lancer JAOFF. C'est le type le plus sympa d'Australie, et ils l'ont mis en prison. Lors d'un précédent procès où se jugeait l'occupation illégale du camp, nous nous étions rendus, Kevin et moi, au tribunal pour le soutenir⁹⁰. Cette fois, nous sommes impuissants et ne pouvons que le remercier dans ces quelques lignes. Sans lui, nous n'aurions peut-être pas tenu le choc là-haut.

À la suite de l'évacuation totale du camp et l'expulsion des derniers occupants, nous continuons d'y retourner pour vider nos remorques de déchets au milieu du champ de ruines qu'ils ont laissé. Cliff aurait sûrement apprécié qu'on y foute le souk pour les emmerder, alors autant profiter de l'opportunité. Au milieu de cette décharge sans vie, je suis un peu nostalgique de tous les bons moments passés ici. Parfois nous recroisons un ancien du Speedway au supermarché, mais mis à part nos voisins les plus proches, nous n'avons plus rien à voir avec eux et ne nous saluons même pas.

À notre niveau, nous tentons dès que possible de ranimer la flamme des soirées agitées du camp au 2 Pedlar. Il est rare que nous passions un soir sans avaler quatre ou cinq bières après le

boulot, quand personne ne sort un petit rhum par surprise. Le samedi entre les deux boîtes moisies de Port et South Hedland dans lesquelles Bibi mixe par alternance, le choix est souvent de rester à la maison avec quinze litres de punch et des backpackers de passage, Français de préférence puisque ce sont les plus motivés au boulot. À moins que d'autres réjouissances ne soient organisées à Spoilbank, une plage où les tortues viennent pondre leurs œufs. Nous voyons encore de temps à autre Kiwi Pete, Mike et Sione, et plus rarement Lal qui nous raconte pendant une de ces soirées la fin de l'aventure d'Armelle à Port Hedland : restée jusqu'à ne plus avoir un rond pour partir, elle est allée demander de l'aide au pire crevard du camp, Lal donc, qui en bon client du bordel de Port Hedland lui a négocié une passe contre 150 \$. C'est pas faute d'avoir prévenu cette bredine que ce n'était pas un endroit pour elle...

Après les folles soirées débridées du samedi au son de Patrick Sébastien et de la *Salsa du démon*, notre seul jour de repos se transforme inévitablement en coma poussé. Si par miracle nous sommes motivés à bouger en dehors de la clim le dimanche, il y a toujours l'option pêche avec Ross, un collègue de boulot d'Ariel. Seulement, la pêche dans le Pilbara n'a rien de l'après-midi de détente au bord d'une rivière. Il fait une chaleur à crever, il n'y a pas d'ombre et il faut passer son temps à chasser les mouches qui se collent à notre visage. D'autres se payent le luxe de conduire sur 200km pour atteindre Karratha, la ville la plus proche, et manger un KFC. Des locaux demandent même aux courageux de leur ramener un menu sur Port Hedland. Imaginez la gueule du truc après deux heures de voyage... Enfin, en principe, nous ne sommes pas motivés pour faire quoi que ce soit.

Ainsi se consume notre visa australien, entre des semaines de travail de 70heures en plein soleil, des apéros prolongés pour voyager un peu le temps d'une cuite, et un jour de récupération de la fatigue accumulée. Car si nous gagnons beaucoup d'argent,

nous savons aussi que les efforts fournis pour y arriver se payent tous les jours, sans compter les galères du départ.

Dès qu'un ami nous dit qu'on a de la chance, il est invité à venir sur place en profiter avec nous. Voilà bien la chose qui irrite le plus à entendre: *"Vous avez de la chance de faire ce que vous faites."* La chance c'est un truc qui tombe dessus sans crier gare et qui n'a aucune corrélation avec nos actions passées. Alors nous cracher qu'on a de la chance consiste à affirmer qu'avoir quitté nos CDI, fait nos valises vers l'inconnu, parcouru 10 000 km à vélo, dormi sous la tente dans le désert, vécu dans un camp insalubre pendant des mois et se crever tous les jours au soleil n'a aucun lien avec ce que nous récoltons aujourd'hui.

Si je vais dire à un entrepreneur qu'il a de la chance parce qu'il gagne de l'argent avec son entreprise, ça devrait lui plaire. Est-ce qu'un salarié a de la chance de gagner son salaire en fin de mois? Ce n'est pas juste une expression, un détail, ça dénote au contraire un état d'esprit général. Au fond, considérer qu'une personne qui vit des choses particulières ou enviables a de la chance est beaucoup plus confortable. On évite de se remettre en question, on reste dans son petit confort. Et le confort, faut pas en abuser.

Question chance, je reçois un jour un coup de fil d'une femme qui veut que je vienne faire des travaux à Wedgefield. En arrivant devant le portail, j'ai comme un pressentiment. Une petite vieille dynamique vient m'ouvrir et range son chien qui est d'après elle dressé pour mordre les hommes.

— *Vous savez ce que c'est ici?*

— *J'ai comme un doute mais je suis pas sûr.*

— *Bienvenue au bordel!*

Je ne me suis pas trompé, c'est bien la boîte à cul. La tenancière semble savoir ce qu'elle veut et me dit que l'argent n'est pas un problème tant que je ne traîne pas les pieds. Elle ajoute qu'elle et sa fille ont déjà testé les autres artisans de Port Hedland et les ont tous virés les uns après les autres. *"Tous des putains de fainéants ces Australiens!"* Elle se fout qu'on ait nos permis de

travail en hauteur, d'électricité ou je ne sais quelle autre connerie. Tant qu'on est arrangeants et bosseurs, ça se passera bien. Nous sommes faits pour nous entendre!

Pendant que je fais le tour des travaux à réaliser, ses pensionnaires traversent la cour en sous-vêtements pour rejoindre leurs bungalows. Dans quelques heures, elles retourneront au turbin. Certaines sont assez bien foutues tandis que d'autres collent parfaitement à l'image qu'on peut avoir de la pute de ville minière. Dans les chambres : petits rideaux roses, draps et baldaquins rouge vif, et miroirs pour se mettre dans l'ambiance. Quand je change mon premier interrupteur, je ne peux m'empêcher de penser à ce qui va se passer le soir dans cette même pièce.

Notre accord : 70 \$ de l'heure cash et pas de travaux après 18h puisque les premiers clients arrivent. Le paiement en nature n'est sûrement pas un problème mais à 300 \$ la passe, je préfère largement toucher le fric et régler l'affaire seul dans ma chambre. Surtout qu'à l'époque, j'avais réussi à mettre le grappin sur une jolie blonde teutonique qui passait dans le coin. Et à Port Hedland, avoir une fille dans son lit est un luxe que beaucoup ne partagent pas. Sur les 300 \$ du client, les filles en touchent la moitié et montent spécialement de Perth par roulement de quinze jours après avoir envoyé leur CV. Que mettent-elles dans la partie *Compétences*?

Pendant les semaines et les mois qui suivent, ces deux mères fouettardes passent en priorité dans notre liste de clients à satisfaire et nous sommes rapidement devenus leurs sauveurs attitrés. En plus de rapporter un pognon monstre, la situation nous amuse et nous découvrons toujours quelques anecdotes croustillantes à propos de certains clients. Nous apprenons par exemple que le directeur d'une agence immobilière qui affiche fièrement ses dons à l'Église catholique dans son bureau est un client régulier de leur établissement. Qu'un autre a payé 300 \$ pour voir une fille danser pendant une heure car il avait une plaie sur le membre. Qu'un type arrivé depuis une semaine en ville n'avait pas trouvé de

boulot mais avait eu le temps de leur rendre visite trois fois. Trois fois trois... 900\$. Un autre jour, une fille un peu forte d'im95 s'était présentée et semblait ne pas convenir. Avant de découvrir que tous les petits mecs la réclamaient tout le temps. Qu'est-ce qu'on s'est fendu la poire à discuter de l'hypocrisie des clients. À les entendre, les plus révoltés en public par la prostitution sont souvent les plus tordus une fois passée la grille passée.

À côté de cette association hétéroclite d'un lupanar australien et de deux *fucking frenchs* que personne ne prenait au sérieux, nous bossons aussi pour des agences immobilières qui se comportent souvent en bons idiots du Pilbara. Et depuis que je suis indépendant, je ne suis plus prêt à négocier avec leurs habitudes de Tartuffes. Nous perdons ainsi quelques dollars mais un sentiment de fierté extrême de pouvoir remettre ces couards à leur place. Évidemment la réplique "*T'aimes pas le sable, va vivre à la montagne!*" nous a fait perdre toute une agence après que le client se soit plaint de mon manque de politesse, mais qu'est-ce que ça détend le sphincter une fois prononcée! Parfois, nous perdons aussi un client parce que Kevin ne sait pas lire un texto qui nous demande de ne pas intervenir. C'est bien simple, il ne sait ni lire, ni écrire, ni écouter, ni ce qu'il dit. Quand on ajoute à ça qu'il ne se lavait souvent que trois à quatre fois par semaine alors que l'on transpire du soir au matin, vous avez là un aperçu succinct mais fidèle du personnage. Bref, comme l'a si bien conseillé Migre à Sylvain à son arrivée dans notre colocation: "*Si t'as besoin de rien tu lui demandes!*"

Nous travaillons jusqu'ici dans un statut similaire à l'auto-entrepreneuriat. Mais en avril, voyant la possibilité de revendre la société ou de placer un manager à sa tête, nous passons sous un statut type SARL et le nom de JAOFF est officiellement consigné dans les limbes de l'administration australienne.

Cela fait déjà quelques semaines qu'Alex a démissionné de son contrat à 60\$ de l'heure parce qu'il s'ennuyait. Il préfère désormais travailler en indépendant pour Biagio où il jouit d'une

autonomie et d'une liberté sans prix. Liberté en amour également, puisque Ariel est repartie à Taïwan à la fin de son visa. Elle aimerait voyager avec nous et rester avec Alex mais ne se rend pas du tout compte de ce qui l'attend. Nous avons tous les deux refusé à plusieurs reprises avant son départ, car je n'ai aucune envie de tenir la chandelle et Alex n'est peut-être plus aussi amoureux qu'au début. Et puis, le voyage à vélo est déjà assez dur comme ça pour ne pas en plus promener une petite Taïwanaise qui a peur des insectes. Enfin, la *Chinetok*⁹¹ est dans son pays et pour nous, l'affaire semble pliée.

Mais après un rapide séjour en Asie, la voici qui repointe son nez à Port Hedland en visa de touriste, alors même que nous ne rêvons que d'en partir, pour être sûre que ça ne pouvait pas marcher avec Alex. Nous sommes tous contents de la revoir, mais un peu perplexes quant à l'opération reconquête qu'elle abandonne au bout d'une semaine, repartant cette fois sur Perth. Nous la retrouvons à nouveau deux semaines plus tard sur le palier, car elle s'ennuyait en dehors de ce trou désertique. Alex étant plutôt froid avec elle depuis son premier retour, elle part s'installer dans une autre collocation pour profiter de la vie à Port Hedland ! À Port Hedland bordel ! Le cerveau chinois a ses raisons que la raison ignore.

À un mois du départ définitif, je propose à Alex qu'on se casse là, tout de suite, après que j'aie emplâtré Kevin. Je suis au bout du rouleau, je rêve de lui mettre des coups de clef à molette dans la tête. On a entre-temps convenu qu'une connaissance à lui doit venir reprendre la boîte en août et le type paraît bien sur le papier. Qu'il se démerde jusqu'à son arrivée ! Mais Alex me convainc que ce serait con de partir maintenant alors qu'on est dans une période de pognon assez facile. Il a raison et je cède une fois de plus aux sirènes du porte-monnaie.

Et puis ma situation est beaucoup plus enviable que celle de Migre qui apprend un matin que son frère s'est tué sur la route, en France. On relativise beaucoup de choses dans ces moments-là.

Nos petits problèmes, les soucis au travail, les partenaires boiteux, tout ça n'est rien. Et reviennent en mémoire tous les risques pris ensemble ces derniers mois, comparés à un gamin qui rentrait juste du boulot fatigué. Évidemment, la fin de notre histoire commune en Australie est gâchée par ce tragique accident, mais Migre tient à ce que nous passions tous une dernière soirée ensemble à vider quelques pintes au bar. Dans certaines ethnies comme les Toraja d'Indonésie, les funérailles ressemblent plus à de grandes célébrations. J'aimerais assez qu'on boive bruyamment un coup à ma mémoire quand ça arrivera.

Deux jours avant notre départ, nous ne sommes toujours pas vraiment prêts et devons en même temps organiser le déménagement de la baraque du 2 au 37 de la même rue. C'est un peu la course, mais le bonheur de partir embellit nos journées. Tous les autres ont prévu de rester plus ou moins longtemps selon la date de fin de leur visa pendant que nous voulons découvrir la côte est de l'Australie, afin d'avoir une autre image du pays que celle de ces deux dernières années.

Car le constat est sans appel: alors que tout le monde dans la colocation a côtoyé beaucoup plus de locaux que d'autres nationalités, nous avons souvent sympathisé avec des Allemands, des Irlandais, des Néo-Zélandais, des Tongiens, des Ghanéens, mais très rarement avec des Australiens. Nous avons tous trop subi leur comportement hypocrite et trompeur. Et on se dit que si les autres backpackers trouvent les Australiens cool, cela doit venir de notre région un peu particulière. Peut-être en est-il de même des Aborigènes? Tous les exemplaires que nous avons vus jusqu'à maintenant étaient des déchets alcoolisés. Juste avant de partir, je me suis donc forcé à aller discuter avec eux devant Coles. La première chose qu'ils m'ont demandée est d'aller au magasin d'alcool pour eux. Car si on ne peut pas acheter d'alcool au sein du supermarché, c'est bien pour empêcher les Aborigènes de se mettre une race toute la journée, pas pour limiter les soirées des travailleurs. La commande passée, je ne découvre rien dans

leurs paroles qui me permette de les tenir en plus haute estime qu'auparavant. Tous trop intéressés par la bibine pour tenir une conversation, la moitié d'entre eux sont passés par la case prison en empochant au passage les 20 000 francs du gouvernement.

Le 23 juillet 2014, deux ans jour pour jour après notre arrivée en Australie, nous quittons Port Hedland après une dernière soirée avec la bande d'irréductibles qui composent notre logis. Nous planons. Nous ne réalisons même pas vraiment que nous quittons définitivement ces paysages désertiques, les clôtures de fer et les maisons en tôle ondulée. On se fout de tout, légers. À vélo jusqu'à l'aéroport, j'observe les visages, me demandant combien de temps un tel ou un tel a déjà perdu dans cette ville. Des passagers arrivent encore à Port Hedland aujourd'hui, les pauvres. Puis, par le hublot de l'avion, je regarde une dernière fois s'éloigner les deux dernières années de nos vies. Un mélange de bonheur et de tristesse m'envahit quand je repense à toutes les aventures vécues ici. C'est étrange de quitter cette ville du jour au lendemain.

Comment aurait-on pu imaginer vivre tout ça à notre arrivée à Cairns, recouverts de terre papoue, sans argent et malades comme des chiens ? Nous sommes un peu passés par tous les états et rien n'a vraiment roulé comme nous l'avions prévu, mais ces deux dernières années ont été parmi les plus enrichissantes, au sens propre comme au figuré, et nous repartons vers de nouveaux horizons avec un mental tout neuf et des amitiés inestimables.

OVERSTAY

par Alexandre

24 juillet 2014

Deux ans plus tard, le compteur est resté bloqué à 10 271 km

Voir l'Australie sans Sydney, c'est comme la France sans Paris. Aussi, en atterrissant à Brisbane, le plan est de pédaler jusqu'à Sydney après avoir fait un petit détour par Coolumb pour rendre visite à Tyson, l'Australien que nous avons vu en Thaïlande. Il y en a pour une dizaine de jours et nous sommes en *overstay*, c'est-à-dire que notre visa est expiré. Mais comme nous n'avons ni l'un ni l'autre l'intention de revenir, l'idée de nous faire bannir du territoire nous est égale et nous ferait presque plaisir.

Revoir une connaissance de voyage dans la vie de tous les jours est souvent une expérience surprenante. C'est comme découvrir un étranger. On évoque avec nostalgie les souvenirs partagés, et l'on se rend ensuite compte qu'on ne se connaît absolument pas. Tyson par exemple, est dans sa vie normale un blaireau végétatif, pingre comme pas possible. Alors nous coupons court à notre séjour dans la maison familiale et redescendons en direction de Sydney, déjà un peu moins enthousiastes.

C'est à partir de ce moment-là que les flics se sont réveillés. Dès la première journée, une voiture de police nous incendie car nous ne portons pas de casque. Nous poussons les vélos le temps qu'elle s'éloigne et continuons notre lente avancée vers le sud. Le lendemain, l'histoire se répète, sauf que ces policiers-là sont plus hargneux et nous obligent à acheter des casques. Par provocation, Greg en choisit un rose, trop petit et à l'effigie de Barbie. Ils ne manquent pas de nous demander comment se passe notre séjour en Australie, ignorant que nous sommes maintenant en situation illégale. C'est quand certains locaux ont commencé à nous insulter parce que nous ne portions toujours pas de casque que nous nous

sommes décidés à quitter ce pays de connards. Au plus vite, en Nouvelle-Zélande et par avion, abandonnant au passage Sydney, le plan de rejoindre le pays du long nuage blanc par bateau, et quelques centaines de dollars pour un billet retour de dernière minute que les autorités nous obligent à acheter pour pouvoir nous enfuir.

Au bureau des douanes, nous sommes retenus quelques minutes pour dépassement de visa et menacés de ne pas pouvoir revenir sur le territoire. L'indifférence avec laquelle nous apprenons la nouvelle semble remuer un peu la préposée qui finit par nous laisser filer vers d'autres horizons plus verdoyants. En nous entêtant à vivre dans un trou à rats et à ne pas respecter la loi sacrée du pays, l'Australie fut une expérience un peu particulière dont nous ne garderons pas forcément un souvenir impérissable, si ce n'est en termes d'amitié. Depuis le premier jour de notre arrivée, il semblait déjà que nous n'étions pas vraiment compatibles avec la mentalité qui prévaut ici.

NOUVELLE-ZÉLANDE

Hello!
Tena Koe!

par Grégory
30 juillet 2014
10 532 km

Te Ika-a-Maui, le poisson de Maui

Le temps est gris, pluvieux, froid, sur l'île du Nord que les Maoris surnomment *Te Ika-a-Maui, le poisson de Maui*. Des bourrasques de pluie fine balayent le devant de l'aéroport de Wellington et tout le monde est emmitouflé de la tête aux pieds. Cette météo est magnifique! On en rêve depuis si longtemps!

La ville est toute petite, calme, sans charme particulier. Et si c'est la capitale, le reste promet de ne pas être trop peuplé. Ici aussi le port du casque est obligatoire, mais je m'en affranchis vite pour tester la sévérité de la police. Une seule chose est sûre: notre équipement ne suffira pas pour l'hiver et les boutiques sont hors de prix. Le pantalon de pluie coûte 150 \$⁹², les surchaussures 60 \$, et il n'y a pas une paire de gants correcte à moins de 50 \$! Ils sont encore plus paumés qu'en Australie!

Notre premier passeport étant bientôt plein de tampons, rendez-vous est pris la semaine prochaine à l'ambassade de France pour en refaire un. En attendant, nous entamons notre décrassage hivernal et partons faire un petit tour de chauffe dans le *Kaitoke national park*. Les premiers jours en forêt sont difficiles. La température frôle le zéro et une pluie glaciale rappelle que la radinerie a un prix. Un des premiers soirs, nous déballons les affaires en catastrophe dans une aire de camping alors que la pluie a déjà eu le temps de tout détrempier et qu'un vent violent oblige à lester les tentes avec des pierres. À l'intérieur, Alex maintient le plafond de sa tente avec les jambes une bonne partie de

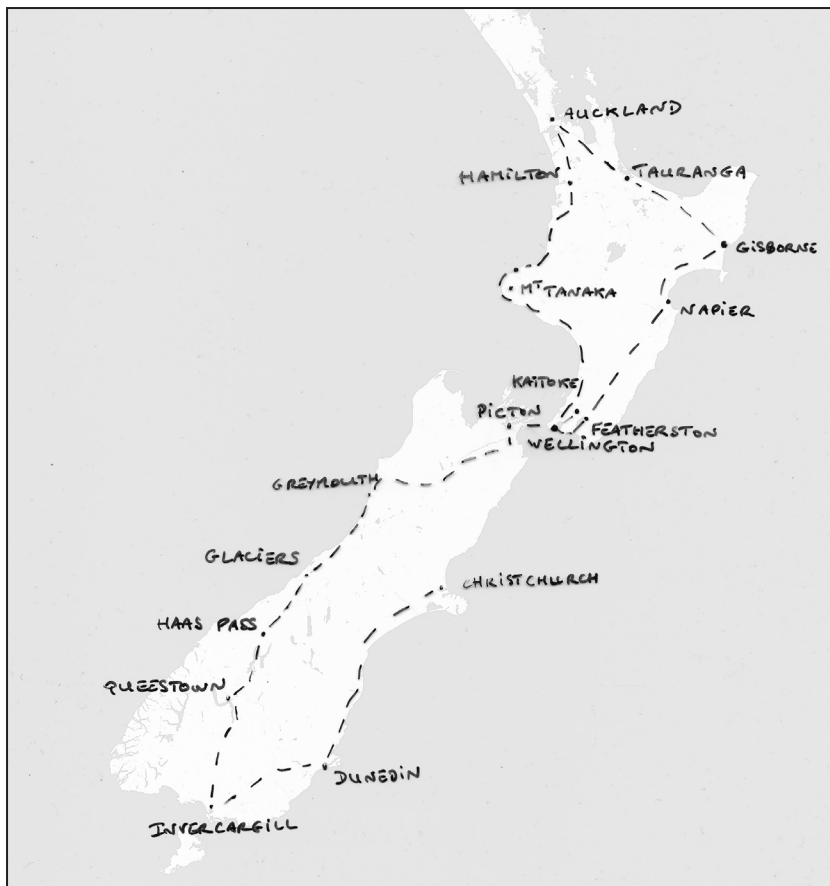
la soirée tandis qu'une bourrasque a déjà tordu un arceau. La nuit sera longue, humide.

Les journées alternent entre éclaircies et averses glacées, et dans l'ascension d'un col particulièrement sévère, un jeune couple nous prend en pitié et offre un peu de clafoutis aux deux seuls débilés du pays qui pédalent sans gants en plein hiver. Le froid bousille complètement mes articulations mais le bonheur d'avoir repris le voyage et d'être parti d'Australie me fait oublier les douleurs pour profiter un maximum. Ces quelques tours de pédale nous convainquent tout de même d'investir dans du matériel, quel qu'en soit le prix.

De retour à Wellington, notre passage au consulat français pour renouveler nos passeports offre un bel épisode d'administration française. Reçus avec trois quarts d'heure de retard, la demande de renouvellement ne sera qu'une simple formalité. Du moment que l'on suit bien toutes les consignes, tout se passe généralement bien. C'est aussi ce qu'a dû penser un ressortissant indien qui a fait le voyage de Christchurch à Wellington, 600 km, 200 \$ minimum d'avion pour sa demande de visa français. Ses vacances sont planifiées, son tour réservé, et il a préalablement téléphoné pour confirmer que tout était en règle avec ses documents. Ne lui manquait plus que le précieux sésame qui doit lui être délivré rapidement par un personnel dévoué. Le niveau d'anglais catastrophique du préposé aux visas qui tente de communiquer avec un Indien parfaitement bilingue nous fait rapidement tendre l'oreille. Moi qui pensais naïvement qu'un bon niveau d'anglais était requis pour ce genre de poste.

Tous les documents de Shivi sont réunis: le passeport est valide, deux pages vierges sont bien présentes, il n'a pas de casier judiciaire. Tout roule. Mais l'agent refuse de prendre en charge le dossier car les deux pages vierges du passeport ne sont pas face-à-face. Stupeur de notre Indien! "*J'ai appelé vos services, j'ai lu votre site internet, rien n'indique que les deux pages doivent figurer face-à-face*⁹³." Le dossier passe d'un côté à l'autre de la vitre

plusieurs fois, mais rien à faire ; pour le personnel de l'ambassade *les règles sont claires*. Oui, elles sont claires, et Mister Bollywood est dans son bon droit puisqu'il a ses deux pages. Le ton s'éternise et s'envenime logiquement, chacun campant sur ses positions, mais notre ami indien reste très calme.



C'est admirable de rester si calme face à la bêtise. D'une part, ils ont fait la boulette et mettent dans l'embarras un individu qui n'y est pour rien, et d'autre part les voyageurs savent bien que les tampons des douanes se posent et se superposent à foison un peu n'importe où. Ils admettent bien à demi-mot que la règle n'est effectivement indiquée nulle part mais bon, il est pénible ce type

d'insister si lourdement. Le pauvre agent ne pouvant se dépêtrer d'un dossier si épineux, Madame le consul en personne arrive pour régler la situation. La tension monte encore d'un cran.

On l'invite à demander un nouveau passeport pour être en règle mais son voyage est prévu dans trois semaines. Il l'aurait fait si on l'avait prévenu quand il a téléphoné. Désespéré par ce mur, il re-explique en vain sa situation et se plaint à raison que ce n'est pas juste. Réponse cinglante de notre consul : *"Ce n'est pas juste? Mais la vie n'est pas juste, il faut grandir un peu!"* Je me demande à ce moment-là si une claque injuste dans sa gueule ne la ferait pas grandir un peu aussi. Il hausse la voix et demande à voir l'ambassadeur. Mais on ne dérange pas son excellence pour des brouilles. Un sentiment de honte d'être Français commence à envahir la salle d'attente.

Tous les subterfuges sont tentés pour écarter l'intrus de l'ambassade, entre le faux laissez-passer et la pitoyable tentative du consul de modifier les règles du site internet en catimini. Quand j'entre dans le bureau pour me faire scanner les pattes avant, la bonne humeur et la drôlerie m'entourent. Un des comiques lance *"Il ne lâche pas l'affaire, il ne part pas."* La grosse vache illettrée qui s'occupe de moi surenchérit : *"C'est comme les chiens."* Je leur explique qu'il faut comprendre la détresse d'un garçon qui a traversé le pays pour un coup de tampon et qui n'y est pour rien si leur site indique une connerie. Ils font mine de ne pas m'avoir entendu mais ne poursuivent pas la conversation. En sortant, il refuse notre aide mais ne veut surtout pas quitter les lieux. Le dénouement reste donc inconnu mais une trame se dessine : il repartira avec son amie à Christchurch avec une amertume toute particulière envers les Français pendant que nos représentants à Wellington se sont gaussés du problème au déjeuner⁹⁴.

Suite à cette épisode pathétique, nous reprenons la route après nous être enfin acquittés de quelques dépenses vitales pour affronter l'hiver : des vêtements Thermodactyl, un pantalon de pluie, et une paire de gants non étanches. Rien pour les pieds. La petite route côtière après Lower Hutt semble parfaite pour rejoindre le

lac Wairarapa et Featherston. Le long d'un océan agité, le bitume disparaît rapidement pour laisser place à un petit sentier, puis à une plage, où après avoir poussé un moment les vélos, Alex tombe nez à nez avec une otarie qui a bien dû se demander ce qu'on foutait là aussi. Lorsqu'une première rivière franchissable mais un peu trop froide à notre goût se présente, nous contournons l'obstacle en tirant à travers les troupeaux ovins.

Nous retrouvons un semblant de piste après de longs détours dans les champs où fuient quelques têtes de bétail égarées. Les sentiers se transforment alors en parterre de galets coupés par de nombreux cours d'eau, tranchées, et petits escarpements caillouteux, avant d'arriver devant un estuaire. Alex quitte ses pompes pour le traverser pieds nus, pendant que je pars un peu en amont pour tenter un passage plus facile. Cinq minutes plus tard, j'ai les chaussures trempées d'eau gelée pour le reste de la journée et mon casque Barbie finit dans l'eau. Qu'elle y reste la salope ! Ce parcours du combattant de 35 km sous la pluie dure pendant près de sept heures avant d'atteindre exténués une aire de camping désertée des voyageurs pendant l'hiver.

Le retour de l'asphalte le lendemain ne marque pas pour autant la fin du mauvais temps et nos doigts de pieds gelés de la veille nous font penser à étanchéifier les chaussures et les gants avec des sacs-poubelle pour parfaire notre style misérable. En nous voyant grelotter à un croisement, un moustachu s'arrête et nous propose de venir chez lui, une trentaine de kilomètres plus loin. L'information n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd et la perspective de dormir au chaud après une nouvelle journée relance un peu notre motivation. En fin d'après-midi, et après un dernier détour par le *liquor shop* pour se payer une bouteille de Glenlivet douze ans d'âge méritée, nous arrivons à la ferme d'Eric le moustachu, qui, surpris que nous nous souvenions de l'adresse n'avait encore rien dit à sa femme. D'une gentillesse extrême, ils laissent les deux vagabonds seuls dans leur maison manger le gratin et se sécher devant le poêle pendant qu'ils se rendent à la messe.

Revenus le soir avec leur fille et leur gendre, on a un instant l'impression d'être en famille, à parcourir des photos de voyage autour du feu. Très catholiques, chaque repas est précédé d'une prière. Tim le beau-fils, joint ses deux mains et annonce qu'ils vont débiter. L'apéritif ayant pour nous toujours fait figure de prière, Alex n'y prête pas attention et attrape le couteau :

- *Qui veut du pain?*
- *Attends on va d'abord prier.*
- *Hein? Qui veut du pain?*
- *Nous allons prier.*
- *Hein? Quoi?*
- *Ils te disent qu'ils vont prier!*
- *Ah, pardon...*

Le beau temps s'est progressivement réinstallé au fil des jours et nous ne cessons d'admirer cette verdure qui nous a tant manqué pendant deux ans. J'ai longtemps rêvé de pouvoir m'allonger dans une herbe grasse, humide, généreuse, et sans sable qui vient me gratter les parties. Nous profitons ainsi allègrement de siestes champêtres au soleil et longeons la côte Pacifique dans une alternance de plages superbes, de falaises ivoire et de montagnes luxuriantes. Ce pays est littéralement génial pour ce qui est des paysages, et ses habitants sont adorables. C'est aussi le ressenti d'un couple de cyclotouristes anglais, Claire et Marc, qui voyagent depuis un an autour du globe et qui ne cessent eux aussi de comparer nos nouveaux hôtes avec la rudesse australienne.

D'ailleurs, de bonnes nouvelles arrivent rapidement d'Australie par Florian : la caravane que nous avions retapée et mise en vente pour 7 000 \$ à Port Hedland s'est fait voler par les Rangers, faute de plaque d'immatriculation. C'est fou comme ce bled arrivera à nous emmerder jusqu'au bout. Il ne faut pas se laisser abuser par le mot *Rangers*, qui n'a rien à voir avec le personnage karatéka de Chuck Norris. C'est simplement un garde champêtre qui devrait se contenter de garder les écureuils. Bref, notre envie de désosser un wallaby est confirmée.

La police kiwi s'est aussi réveillée. Un premier flic me prévient que je risque 55 \$ d'amende parce que je ne porte pas de casque. Après son sermon, je promets d'en acheter un dès que possible. Le deuxième est sur son vélo quand il nous arrête. C'est un crâne rasé et depuis mon premier emploi australien, j'ai remarqué la grande propension des crânes rasés à être des gros cons psychorigides. J'assume ce jugement gratuit, et notre argousin confirme rapidement la tendance à sa façon de parler. Nous jurons encore une fois de nous mettre au pli dès notre arrivée à Napier car nous comprenons bien entendu que rouler sans casque est "*très très très dangereux*". D'autres agents croisent notre route sans rien dire et certains nous souhaitent même une bonne journée, à l'image de ce flic saluant notre courage sur une aire de camping illégale, après qu'une femme soit venue nous payer un café pour la même raison.

Car si les températures restent douces, la nuit tend à se refroidir dangereusement. Nous dormons la plupart du temps sous la tente ou si possible dans des bâtiments abandonnés, même si les grincements des vieilles planches et les vols de chauves-souris ne contribuent pas vraiment à passer une nuit sereine. Il arrive de plus en plus régulièrement que nos bouteilles contiennent quelques glaçons au réveil. Rien cependant qui ne mette à mal la qualité de nos duvets, prévus pour descendre à -18°C en conditions de survie. Bien enroulés, nous sommes plus gênés par le manque de place que par la vague de froid. Le plus dur étant tout de même d'en sortir le matin et d'enfiler des chaussettes encore mouillées de la veille. Quelques secondes de souffrance à endurer avant d'avaler une popote de flocons d'avoine cuits à l'eau, un des plats les plus énergétiques qui soit. Pour les deux autres repas, nous cuisons du riz accompagné d'une conserve de mauvaise qualité pour avoir un peu de protéines. Dans un but aussi culturel que pécuniaire, nous testons aussi leurs saucisses emballées dans un film opaque, ce qui en France serait assimilé à de la nourriture pour chiens. Eh bien, ça en a le goût aussi!⁹⁵ En même temps, que

pouvons-nous attendre d'un supermarché qui vend des pizzas abricot-poulet ?

En parlant bestioles, la Nouvelle-Zélande subit depuis des décennies une invasion d'opossums, à l'image des lapins d'Australie. Ces petits rongeurs ont été introduits sur l'île pour leur fourrure et ont dangereusement proliféré en l'absence de prédateurs. Ils ravagent les jardins, détruisent les arbres, transmettent la tuberculose bovine, et comble de l'horreur pour les Néo-Zélandais, tuent les kiwis, ces ridicules oiseaux sans aile symbole du pays. Il faut bien admettre que question anomalie, le kiwi se pose là avec son duvet de poussin et son couinement ridicule. Il est donc assez fréquent de croiser un opossum aplati sur la route à la suite d'un coup de volant intentionnel. Au pays des kiwis, un bon opossum est un opossum mort. Et comme preuve de leur gourmandise, une de ces petites bestioles a cru bon de faire un trou dans ma tente en pleine nuit pour venir me renifler les panards. Devant cette prolifération incontrôlable, les autorités ont pris le parti de balancer des produits pas très propres pour les empoisonner et endiguer le problème, tandis que les écolos montent au créneau en affichant des tracts qui ne proposent aucune autre solution viable. Nous non plus.

Arrivés en banlieue d'Auckland, nous recherchons la maison où Ariel habite depuis quelques mois. Elle est venue démarrer un nouveau *Working Holiday Visa* ici et travaille toujours dans une entreprise de déménagement malgré son gabarit. Je m'arrête dans une petite épicerie indienne pour demander la direction à suivre. Le patron sort un calepin et un crayon, et dessine tout en m'expliquant de son plus bel accent indien :

— Alors, au feu, tout droit. Tu arrives à un deuxième feu, tu continues toujours tout droit. Au troisième feu tout droit et pareil au rond-point derrière. Puis tu continues tout droit au feu suivant. Et ensuite, ça devrait être tout droit mais demande d'ici deux kilomètres.

— Ah OK, merci. Tout droit donc.

— *Oui, au premier feu tu vois, tu vas tout droit, et...*

— *OK, OK, c'est bon, je vais me débrouiller. Merci.*

— *Tiens prends le plan pour te guider.*

Je suis pas pressé d'aller en Inde!

Malgré sa bonne humeur habituelle et sa facilité à se faire des amis, Ariel s'ennuie en Nouvelle-Zélande. Elle pense qu'on s'amuse tellement en Australie qu'elle rêve de pouvoir y retourner. C'est fou de s'accrocher à ce point au passé au lieu de s'en servir pour avancer. Auckland est une ville qui ne dégage certes rien de particulier, mais qui est beaucoup plus agréable à vivre que l'agglomération aride et inamicale de Port Hedland. Cependant, pas moyen de la convaincre qu'elle est mieux ici.

Nous repartons après deux jours de repos chez elle, direction Hamilton, où la police ne tarde pas à retrouver notre trace. Pendant qu'Alex pédale loin devant, un jeune flic s'arrête devant moi, horrifié devant ma chevelure nue. Je lui sers la même soupe que d'habitude: un mélange de surprise et de naïveté sur un fond d'approbation générale. Il ne comprend pas comment j'ai pu rouler 2000 km sans me faire arrêter.⁹⁶ Tu m'étonnes. J'ajoute même que je suis venu comme ça de France et je ne peux m'empêcher d'afficher un sourire jusqu'aux oreilles quand il renchérit sur l'insécurité des routes néo-zélandaises. Il comprend que mon cas est désespéré mais ignore comment mettre fin à la situation, alors je tente de lui trouver une porte de sortie honorable.

— *Vous savez, vous êtes le seul flic de Nouvelle-Zélande à s'intéresser à mon cas. On peut très bien faire comme si vous ne m'aviez pas vu.*

— *Non, je peux pas. Ce qu'on va faire, c'est que vous allez mettre votre vélo dans ma voiture et je vais vous emmener jusqu'à la prochaine ville. Ensuite vous ferez ce que vous voudrez.*

— *OK, mais il va falloir embarquer aussi mon frère qui est devant. Ça ne tiendra pas.*

— *Parce que vous êtes deux?!*

D'un sourire désespéré, il propose alors que je pousse mon vélo le temps qu'il parte. Ces gens sont tellement accueillants qu'ils

n'osent même pas mettre d'amende en cas d'infraction flagrante. Et évidemment, nous en abusons volontiers.

Six jours plus tard, nous sommes contrôlés deux fois d'affilée. Le premier comprend rapidement que je réponds *oui* pour lui faire plaisir et que je n'en ai rien à cirer. Il ne prend même pas la peine de descendre de sa voiture et me laisse repartir. Cinq cents mètres plus loin, le deuxième est un jeune trou du cul qui sort de l'école de police. C'est marqué sur son visage, dans son comportement. Il parle comme son bouquin d'instructions. Gilet jaune fluo et casquette bien vissée sur la tête, il nous arrête énergiquement sur le bas-côté avant de réciter son sermon. Ça parle de traumatisme crânien, de coma, de paraplégie. Je sais que je ne dois pas croiser le regard d'Alex ou c'est le fou rire assuré. Quand enfin il fait remarquer le casque orné d'une jonquille à l'arrière du vélo, Alex lui répond que c'est plus joli ainsi.

Ça serait con de faire tache avec un pays qui nous en met plein la vue régulièrement, comme lors de ce passage près du mont Taranaki, un volcan toujours actif au sommet enneigé. On se croit parfois dans la *Comté du Seigneur des anneaux*, prêts à voir surgir un nabot aux pieds poilus. Les lacs, les littoraux sont tous d'un bleu éclatant. On aurait presque envie de se jeter à l'eau si les températures le permettaient.

Nos recherches dans les marinas pour rejoindre l'Amérique du Sud en voilier ne donnent rien pour le moment malgré quelques bons contacts. Le responsable du port de Lower Hutt m'avait confirmé la faisabilité de ce projet bien que tous les courants arrivent d'Amérique, excepté un, tout au sud dans les quarantièmes rugissants. Pas idéal pour débiter la voile. Le propriétaire d'une ferme nous apprend aussi qu'il a fait ce périple il y a trente ans de ça jusqu'aux îles Malouines, deux mois avant que la guerre n'y éclate. En attendant, notre seule traversée en bateau est celle qui nous permet de traverser pour l'île du Sud, Te Wai Pounamu, après avoir récupéré nos nouveaux passeports à Wellington.

La tournée de l'île du Nord est bouclée après un mois de pédalage, 2000 km et une douche à Auckland. Après trois heures de navigation sur le détroit de Cook, nous débarquons à Picton en fin d'après-midi : il pleut, il vente, il fait froid, il faut trouver un coin pour camper. La routine.

par Alexandre
5 septembre 2014
12 718 km

Te Wai Pounamu, la rivière des pierres vertes

Les journées deviennent un peu plus froides et tout aussi humides que le mois précédent, alternant entre pluie, ciel bleu, vent, ou les trois de front quand un peu de neige ne s'ajoute pas encore au programme. Le temps change du tout au tout en quelques minutes et les protections de pluie s'enfilent et se quittent au rythme de la météo. Pantalons en plastique, vestes étanches et sacs-poubelle aux mains et aux pieds, ces derniers prennent une éternité à installer et ne durent jamais bien longtemps, très vite déchirés par les pédales. Sous ces couches imperméables, nous suons à grosses gouttes dès qu'une côte s'annonce. Avancer et être mouillés ou ne pas bouger et rester secs, telle est la question. Le camping sauvage et le froid n'autorisent pas non plus d'hygiène autre qu'un lavage de pieds de temps en temps et nos arrivées au supermarché comme deux Jacquouille ne manquent jamais d'être remarquées.

Nous campons sans vergogne sur les aires de repos frappées d'une interdiction formelle, et nos tentes finissent régulièrement à moitié cachées derrière l'abribus des villages dont les noms à consonance maori rappellent cette espèce de repentance éternelle qu'avait déjà le gouvernement australien envers les Aborigènes. Car si les relations entre colons et autochtones sont aujourd'hui

bien plus apaisées qu'en Australie, leur histoire commune est aussi très tourmentée. Désormais, tous les lieux ou institutions d'importance ont une double dénomination anglaise/maori, dont certaines ont dû donner du fil à retordre aux traducteurs. Notre plus gros travail consiste à se souvenir des Whakarewarewa, Whanganui, Waipukurau, Kaiapoi, Paraparaumu, et autres Ngaruawahia.

L'île du Sud, avec ses sept habitants au kilomètre carré est encore plus déserte que sa voisine et les journées s'enchaînent au milieu d'une nature éblouissante. Tout est verdoyant, les hauteurs offrent des vues imprenables, et quand une certaine monotonie commence à s'installer, on découvre un volcan au coin du bois ou un lac, une rivière aux eaux couleur arctique. Étant donné qu'il gèle régulièrement la nuit, nous nous cantonnons principalement à longer les côtes le plus possible, ce qui ne nous empêche pas de franchir le col enneigé du *Haast Pass*, ou de prendre par inadvertance la plus haute route goudronnée du pays.

Dans les rivières dont nous puisons quotidiennement l'eau, des dizaines de pêcheurs s'agglutinent sur des plateformes en bois pour attraper les "Whitebait", de très jeunes poissons dont le kilo se vend entre 70\$ et 130\$. Les emplacements, très prisés, peuvent parfois se revendre au prix d'une voiture de luxe. Une nourriture certainement pas dans notre gamme de prix, nous qui ne mangeons presque que du riz accompagné d'une soupe en boîte pour faire la sauce. Les repas sont simplement égayés par de grosses quantités de miel d'excellente qualité dont la Nouvelle-Zélande regorge.

La police ne nous a toujours pas oubliés et nous comptabilisons trois contrôles supplémentaires jusqu'à la fin du séjour. Le numéro de cirque est bien en place et nous nous en sortons systématiquement en jurant que nous ne connaissons pas la loi et que nous venons d'arriver. Aucun d'eux n'a pensé à vérifier la véracité de nos discours en ouvrant un passeport, même à 20 km

de Christchurch, dernière destination de ce périple. Car à défaut d'avoir trouvé un bateau pour traverser en Amérique du Sud, nous avons embrassé la solution la plus économique : un aller simple pour San Francisco.

À Christchurch, la ville principale de l'île du Sud, les restes du séisme dévastateur de 2011 sont encore bien visibles. Certaines bâtisses se sont enfoncées comme dans des sables mouvants lorsque le sol est entré en état de liquéfaction et de nombreux édifices se sont tout simplement écroulés. Le théâtre, à moitié effondré, laisse entrevoir ses sièges rouges depuis la rue, et le pan d'une cathédrale est entièrement soutenu par des étais. Un tiers des bâtiments du centre-ville devront être reconstruits autour des nombreux containers empilés qui constituent des locaux temporaires à bas coût.

Nous passons la veille du départ chez Steve, un expatrié british rencontré sur WarmShowers⁹⁷. Une douche chaude met fin à un nouveau mois d'accumulation de crasse et la machine à laver tourne à plein régime pour éviter aux passagers de l'avion d'avoir à subir nos odeurs. Si nous nous soucions de leur confort, c'est que les Néo-Zélandais dénotent franchement de leurs voisins insulaires. Isolés sur un territoire comptant huit fois plus de moutons que d'habitants, les locaux ont clairement contribué à rendre notre voyage agréable et zen.

À l'aéroport, l'ordinateur en charge de délivrer les billets d'embarquement refuse de fonctionner et appelle une assistante qui nous explique qu'un vol aller-retour est exigé. Cette fois, j'ai créé des faux billets retour sur la base d'un vol pour la Chine qui date d'il y a cinq ans. La présentation est plus que rudimentaire et la fille l'observe avec curiosité avant de rentrer les informations du billet dans la bécane. J'ignore si elle peut découvrir l'arnaque. Le numéro de vol est bien réel mais la référence du billet est inventée de toutes pièces. La machine finit par cracher les deux billets, mettant fin à cinq minutes de suspens, deux mois de froid, de pluie et de paysages plus beaux les uns que les autres.

AMÉRIQUE

UNITED STATES OF AMERICA

Hi!

par Grégory
3 octobre 2014
14 570 km

San Francisco

Atterrissage à San Francisco sous un soleil radieux, sept heures avant d'avoir décollé. Non, je ne me suis pas trompé, nous sommes bien partis d'Auckland le 3 octobre à 18 h et arrivés à San Francisco le 3 octobre à 11 h. Nous venons de rattraper trois ans de décalage horaire le temps d'un vol au-dessus du Pacifique. Huit ans après un premier voyage à New York, nous sommes super excités à l'idée de découvrir la Californie, et surtout, revoir Kristian⁹⁸. Il fait partie des rares personnes avec qui nous nous sommes vraiment liés d'une amitié forte, avec qui nous n'avons pas besoin de forcément exprimer ce sentiment. C'est implicite.

Changement de voie de dernière minute sur la route du centre-ville: ici on roule à droite. Au loin, une colline arbore un immense SAN FRANCISCO, à la manière du célèbre sigle HOLLYWOOD. C'est drôle, on se croirait dans un film. Les voitures de police marquée *SFPD*⁹⁹, les Blacks en costume de mafieux flashy, les Latinos tatoués avec un bandana, les vieux Cubains qui tapent le carton, tout est à peu près conforme à ce que présente l'industrie du cinéma US. Même les flics vont au fast-food comme dans *l'Arme Fatale*.

Au premier supermarché, le caissier balbutie un anglais à fort accent espagnol tandis que d'autres se paient une élocution très asiatique. Merde, ces types-là ont la nationalité américaine? C'est cool! Ce melting-pot met tout de suite à l'aise, on se sent un peu moins étrangers au pays des migrants. Kristian lui-même est un Danois, qui vit chez Christiana, sa copine brésilienne. Et nous occupons la chambre libre qu'il loue chez Marisete, une

autre Brésilienne. Le “pauvre” homme vit en permanence entouré d’un clan de Brésiliennes très marrantes et bavardes. Tous ont une situation confortable et vivent en centre-ville dans de jolis appartements. Le contraste entre notre première rencontre dans une auberge crasseuse de Luang Prabang, nos virées thaïlandaises ou birmanes, et l’ambiance un peu trop clean, presque bobo de cette nouvelle vie nous remue un peu. On n’avait en fait jamais imaginé le voir dans cette situation.

Dès nos retrouvailles, nous nous mettons rapidement au boulot sur une plage nudiste du Golden Gate, accompagnés d’un *bucket* de vodka-orange. Après une première mise en condition pour se mettre nu au milieu de tout le monde, nous sommes attirés par un petit évènement réunissant une dizaine de personnes concourant dans des épreuves de courses, lutte ou encore volley-ball. Au milieu des valseuses et nibards de plein air, nous assistons par hasard aux Jeux Olympiques nudistes. Rien que ça. Nous découvrons amusés ce petit monde du nudisme, et notamment le photographe officiel, un Danois qui couvrait déjà des actualités nudistes en URSS dans les années soixante-dix. Bref, comme l’a si bien dit Coubertin, l’essentiel est de participer.

Et voilà comment je me retrouve cinq minutes plus tard accroupi à poil en face d’un mec qui a les couilles à la hauteur de mon visage. L’arbitre de cet étrange pugilat est Georges Davis, le candidat nudiste récidiviste à la mairie de San Francisco.

Top départ ! J’essaie d’attraper ses jambes sans toucher les parties et repousse ses tentatives de déstabilisation. Mon adversaire a déjà combattu, est moins costaud, et j’arrive rapidement à le mettre à terre. Je dois maintenant lui plaquer les épaules au sol. Pas le choix, nos deux corps sont l’un contre l’autre et je me glisse sur lui pour le maintenir sur le sable. J’essaie autant d’éviter les frottements non désirés que de gagner le combat. Je suis obligé de me coller un moment à lui pour le maintenir au sol et j’obtiens une victoire sans trop de panache mais heureusement rapide.

Ça y est ! Je suis champion olympique de lutte nudiste ! Ça valait bien deux minutes d'embarras.



San Francisco est une ville fantastique. L'atmosphère qui y règne fait qu'au lieu d'un stress caractéristique des grandes villes comme Paris, une certaine émulation en ressort. Tous semblent motivés à ne surtout pas s'emmerder : tout le monde est très extraverti, expressif. Des chauffeurs de bus qui prennent à partie les passagers pour sortir une blague, aux vendeurs de supermarché qui interpellent spontanément les clients pour discuter, tout le monde se parle, échange le sourire aux lèvres, comme si le seul fait d'être Américain était un lien suffisant pour être proches. La caissière de supermarché demande souvent comment s'est passé le week-end, l'employé du Subway pourquoi on semble fatigué. En parlant fast-food, on ne voit pas plus de gros qu'en Europe, du moins à San Francisco. Il y a tellement d'Européens qui ont immigré ici qu'ils ont amené leurs habitudes alimentaires. Du coup, on peut difficilement affirmer qu'ils mangent mal, bien au contraire. Si on fait exception du quinoa nature que nous servent nos Brésiliennes.

J'ai toujours adoré l'architecture des villes nord-américaines, et celle-ci n'y fait pas exception. J'ai d'une manière générale des difficultés à m'extasier devant un paysage naturel, alors que je trouve ces constructions sorties de la main et du cerveau de l'Homme renversantes. Et San Francisco offre ce spectacle régulièrement. Le Golden Gate est une des conceptions humaines les plus impressionnantes que j'ai pu voir. Un peu de brouillard pour masquer son sommet et la scène devient parfaite. En haut du parc, de l'autre côté de la baie, la vue est superbe sur les Bay bridges¹⁰⁰, le centre-ville aux gratte-ciel immenses, Chinatown, les rues bosselées des films hollywoodiens, les églises encastrées entre les buildings. Ces métropoles ont parfaitement réussi à marier le moderne et l'ancien. Au loin, les énormes porte-containers arrivent du large et passent devant une petite île abritant la très célèbre et très touristique prison d'Alcatraz.

Bien sûr, il y a des coins moins propres, mais aussi plus animés, avec un taux de sans-abri au mètre carré assez élevé. Dans le quartier de Tenderloin, où nous sortons un soir faire la tournée des *dive bars*¹⁰¹, des coups de feu retentissent en pleine rue pendant que quelques junkies se cachent derrière les voitures. Personne ne panique dans l'établissement en attendant la cavalerie et ses sirènes. C'est visiblement habituel.

Trois événements majeurs vont rythmer notre séjour : Halloween, le vol d'un vélo, et les playoffs de baseball. Ce sport est d'une telle tristesse que seuls des Américains ultra-positifs peuvent suivre ça sans faiblir. Un match dure en moyenne plus de trois heures tandis qu'une balle est frappée toutes les dix minutes. Nous découvrons les décevantes subtilités du jeu à l'occasion des demi-finales dans un bar du quartier de Chinatown. Et en sortant de deux heures d'ennui heureusement accompagnées de bières locales, il manque un vélo ! Les deux cadenas ont été cisailés et le voleur a embarqué un vélo tandis qu'il a laissé le second détaché au milieu de la rue.

Comme à l'aéroport de Bangkok ou dans le ferry en Indonésie, c'est encore tombé sur Alex. Là, ce n'est même plus une ques-

tion de valeur, c'est sentimental. Les jours qui suivent le dépôt de plainte, nous consultons régulièrement les sites de vente d'occasion en espérant tomber dessus, mais restons sans trace du Montague.

Dans l'attente d'une bonne nouvelle, l'équipe des Giants de San Francisco s'est hissée en finale du championnat de baseball, formant tout de même une bonne excuse pour sortir boire des pintes avec les fans dans une ville où il se passe toujours quelque chose. Quand la soirée ne se termine pas à éduquer les Californiens avec une série de paillardes, ou à sniffer de la poudre avec une bande de tagueurs, nous tombons cette fois sur le patron d'un restaurant de fruits de mer, qui en plus de vouloir nous inviter à manger, insiste pour offrir son vélo à Alex.

Quelques bars plus tard, après avoir déjà perdu mon portefeuille et être reparti de la chambre d'une lady, je m'engouffre au Zeitgeist, et m'installe à la table de deux Asiatiques et de Claire, une grande et jolie blonde. Je sais encore viser juste. Après avoir sympathisé, ils m'invitent tous les trois dans le restaurant où ils travaillent, qui se trouve être le même où nous avons été invités en début de soirée, à des kilomètres d'ici ! Qu'on ne vienne pas me dire que l'alcool ne crée pas des situations merveilleuses !

Les soirées d'Halloween dans le quartier de Castro¹⁰² sont aussi riches en divertissements. Entre les défilés de transsexuels dans les boîtes où des gars louches nous passent la main aux fesses, et les déguisements de rue minimalistes type étuis péniers dorés, Kristian, Alex et moi pénétrons dans un pub très très "gai" où se sont entassés des centaines de poilus en blouson et casquette de cuir. Les yeux se braquent vers les petits nouveaux. Ça pue la sueur, le musc, et il fait chaud dans tous les sens du terme. Alex part courageusement faire un tour aux pissotières et constate avec surprise qu'un petit miroir lui permet de mater ses voisins d'urinoir. Et vice-versa. Il faut en tout cas bien admettre qu'il n'est rien arrivé. La communauté gay devrait penser à une campagne de pub à l'image des routiers : *"Les pédés sont sympas !"*

Au cours de ce séjour, nous recroisons la route de Phil, un Américain qui avait voyagé avec nous en Birmanie il y a presque trois ans. Il est resté le même, très cool, trop cool, à prendre une photo dès qu'une mouche passe pour la montrer à ses potes lors de sa prochaine soirée. Les gens ne savent plus profiter d'un lieu, d'une ambiance, sans se sentir obligés de figer maladroitement la scène dans leur téléphone pour étaler leur sociabilité à la terre entière. On arrivera bientôt à des situations où le mec à genou pour sa demande en mariage sera filmé par sa greluche, où les mariés seront en train de photographier le prêtre dans l'église.

L'Américain est souvent un peu trop sociable en comparaison avec ses vrais sentiments et emploie des adjectifs démesurés. Tout est *awesome! amazing! delicious!* Et la glace ou la pizza commandée au coin de la rue est forcément *the best ever*¹⁰³. C'est plaisant, positif, mais un peu faux. Si on nous demande si nous aimons un plat, *good* ou *very good* n'est vraiment pas suffisant, et comme on refuse d'abuser de superlatifs, nos hôtes pensent que nous n'aimons pas. On ne dit pas non plus qu'il manque de sel dans le plat qu'un autre a cuisiné, c'est malpoli, et les autres invités nous contrediraient... avant de reprendre du sel. Excepté avec Kristian, l'humour français, le sarcasme n'est jamais très bien passé. Entre compatriotes, c'est pourtant un de nos sports favoris. Nous qui sortons d'un camp de gitans et d'une ville de rednecks où tout le monde s'insultait franchement, l'acclimatation est un peu difficile.

Pendant ce temps-là, nous repoussons encore et toujours notre départ, le temps qu'Alex se retourne après le vol de son vélo. Alors qu'il en a déjà racheté un d'occasion et a commencé à l'équiper, je reçois un email du fabricant de nos vélos, à qui j'avais simplement demandé un peu d'aide. Je m'attendais à une réduction, à un vélo prix coûtant, mais la marque décide de nous en envoyer un flambant neuf, livré à San Francisco en une semaine pour pas un rond! Alex revend en vitesse le précédent, et commande des porte-bagages sur le net que nous recevons la veille du départ, en même temps que le gentil râteau que je prends par la belle Claire.

Le 6 novembre au matin, nous sommes enfin prêts à partir, après cette pause qui a finalement duré un bon mois. Bien sûr, le bonheur d'avoir retrouvé Kristian et d'avoir été accueillis comme des rois par Marisete, Christiana, et les autres, est ce qui nous marque le plus. Cet accueil après deux ans d'Australie et deux mois de pédalage intensif en Nouvelle-Zélande a été magnifique.

Mais nous partons aussi plein de doutes sur notre mode de vie. Il s'est passé beaucoup de choses en un mois et nous quittons cette ville le cœur lourd. Pourquoi voyageons-nous ? Que construisons-nous ? Quel est le but de faire tout ça, de bouger tout le temps, de ne jamais avoir de relation, d'amitié durable ? On serait bien restés encore quelques semaines, chacun pour différentes raisons. Et en même temps, on n'a pas fait tout ça pour craquer au premier coup de blues. Il ne faut pas trop réfléchir et foncer droit devant sans se retourner. Alex a un nouveau vélo à tester et nous aurons bien le temps d'y méditer en pédalant.

par Alexandre
6 novembre 2014
14 689 km

Le far west

Nous avons le moral dans les chaussettes en quittant l'appartement de Fillmore Street, trop habitués au confort, au lit douillet, à la grande terrasse, aux hôtes géniaux et aux soirées arrosées. Entre la bière et l'inactivité, loin des rations de riz fadasses, j'ai réussi à prendre pas loin de quatre kilos. La route ne nous change pas les idées. Nous avons tous les deux le cafard et dès le deuxième jour, le pédalier de Greg se casse en deux morceaux. Les magasins de Santa Cruz ne comprennent pas, ça n'arrive jamais.

Pour retrouver un semblant de motivation, nous décidons de nous éloigner de San Francisco à vitesse grand V en testant le sommeil polyphasique, une technique que les marins utilisent pour étaler leur nuit par tranches de vingt minutes. Nous sommes déterminés à pédaler jour et nuit jusqu'à la frontière mexicaine sans savoir précisément ce qu'il faut faire. Première pause à 20 h à même le sol pour gagner du temps. Quand nous redémarrons, la route commence à grimper sérieusement. C'est le Big Sur, une région côtière réputée pour ses paysages dont nous ne verrons que la lueur de nos torches sur les pins en bord de route. Quelques pubs le long du parcours où les bières coulent à flots nous appellent à mettre fin à cette expérience masochiste. Le moindre arrêt serait fatal.

Deuxième pause à une heure du matin, le temps de rencontrer un OVNI, un mec qui vient d'Alabama et qui marche seul du nord au sud des États-Unis sans bagage. Qui a dit Forrest Gump?

Lors d'une troisième pause à l'aube, le froid et l'humidité m'empêchent de dormir et nous repartons deux heures plus tard comme des zombies, incapables de déterminer si notre méthode

est la bonne, si elle est adaptée à la situation. Rapidement, nous rencontrons deux, quatre, six, dix cyclistes avec qui nous roulons toute la journée ! Parmi eux, un couple en tricycle qui transporte son Rottweiler dans une remorque, dont le poids les oblige à utiliser une batterie dans les montées. Tout le monde se sépare à Cayucos, où nous pouvons poursuivre les méfaits de l'expérience de sommeil polyphasique sur nos organismes.

Après une première pause dans la soirée, nous ne nous réveillons... qu'à six heures du matin. Un simple regard suffit à établir le bilan de ces dernières heures : l'échec. Si le test finit mal, il nous aura au moins permis de ne pas trop penser à San Francisco et de s'en éloigner de plus de 200 km supplémentaires en moins de 24 h. Notre look a aussi pâti de ces dernières heures au point qu'une femme nous tend un dollar chacun alors que nous mangeons sur le sol d'une aire de repos.

Pour rejoindre le Nevada et Las Vegas, le désert de Mojave se dresse maintenant sur notre route. Un fort vent de dos¹⁰⁴ nous aide heureusement à passer cette étape sans être trop marqués physiquement par l'épreuve, et à ne pas trop cohabiter avec les serpents à sonnette de la région. Dans la ville de Mojave, la population, les bicoques dégueulasses au milieu du sable font remonter des souvenirs encore frais de Port Hedland. Sauf qu'à la place d'un groupe minier, c'est Virgin Galactics qui a établi ses quartiers dans ce trou pour tester leurs navettes spatiales. Les installations ne sont malheureusement pas visitables et seuls quelques engins expérimentaux dans le ciel nous offrent de loin un aperçu de leurs travaux.

La frontière avec le Nevada est immédiatement marquée par une ville-casino au milieu de rien : Primm. Deux hôtels-casinos gigantesques, un McDonald's et une supérette ridicule accueillent ceux qui n'ont pas la patience de rouler trente kilomètres de plus jusqu'à Las Vegas pour claquer leur pognon. La grande sœur, affectueusement surnommée Sin City, a beaucoup plus de classe et les lieux célèbres du monde entier ont droit à leur reproduction

en miniature : New York, Paris et sa tour Eiffel, les pyramides d'Égypte, et même Venise avec ses canaux et ses gondoles à l'intérieur d'un complexe. Dans les casinos, c'est un dédale de rues avec fausses devantures de magasin et ciel bleu radieux peint au plafond. Et bien évidemment, bars, machines à sous et boîtes de nuit tournent à plein régime 24h/24.

En revanche, l'ambiance générale nous déçoit. On s'attendait à des scènes de liesse, des cris de joie, des types en pleurs après avoir tout perdu ou gagné le jackpot. La réalité est fort ennuyeuse : tout le monde est assis devant une machine à sous, poussant des pièces dans une fente en attendant le grand frisson qui n'arrive jamais. Les consommations sont gratuites et les pousse-pièces sont même intégrés dans le comptoir du bar. Désenchantés, nous quittons rapidement la ville et ne dépensons pas un centime des 100 \$ que nous nous étions préparés à perdre aux jeux. À 5 \$ ou 10 \$ la main, le butin serait de toute façon parti en quelques minutes.

La deuxième palme du désenchantement au Nevada est détenue par la police. À Boulder, un premier con nous déloge d'un coin camping avec son gros spot, nous somme de mettre nos mains en évidence et nous donne dix minutes pour dégager... Le lendemain, un deuxième cow-boy nous passe un savon pour stationnement illégal de bicyclettes près de l'impressionnant barrage Hoover et ses 200 m d'épaisseur.

L'ouvrage marquant heureusement la fin du Nevada et le départ de l'Arizona, où le port d'arme est légal et le casque à moto, accessoire. Par principe, aucun motard ne porte de casque et venir au MacDo avec un Colt 45 à la ceinture ne choque personne. À part ces quelques énergumènes, les 'ricains sont sympas et très loin des clichés qu'on leur attribue en Europe.

À l'approche du Grand Canyon, la température chute et les bouteilles sont complètement gelées au réveil. Les soirées sont rapides, le temps d'engloutir la popotte et se réfugier dans les tentes. De toute façon il faut être discrets puisque nous sommes

rentrés dans le parc national sans payer via un chemin forestier, et il est interdit d'y camper. Le spectacle du lendemain matin est magistral, perchés à 1800 m au-dessus de la rivière Colorado qui serpente au milieu des falaises rouges du Grand Canyon. Cet immense défilé rougeâtre attire comme un aimant où la peur du vide devient tentation.



Plus au sud, Phoenix n'a rien d'attrayant et n'est qu'une ville étalée sur soixante kilomètres de diamètre. En quelques jours, la température a repris près de 30°C et nous nous retrouvons rapidement sur des routes entourées de sable blanc, truffées de cactus style western spaghetti jusqu'à Tucson, où un WarmShowers nous attend à moins de cent kilomètres de la frontière mexicaine. Dave et Linda, tous deux retraités, habitent dans une grande maison entièrement alimentée au solaire.

Il n'y a personne quand nous arrivons, et Dave, qui peut piloter le portail via son téléphone, nous invite à entrer via l'interphone. La maison est grande ouverte. Un mot nous attend, posé dans la chambre: "Servez-vous, il y a des restes de Thanks Giving dans le frigo de la cuisine et des bières dans celui du garage. Faites votre lessive, toilette et mettez-vous à l'aise en notre absence." Notre première

douche depuis Las Vegas sonne le départ d'une dernière soirée américaine sous les auspices du confort et de la bonne bouffe.

MEXICO

¡Buenos días!

par Grégory

2 décembre 2014

17 123 km

Au pays du chihuahua... et des cartels

Passé l'imposante frontière américaine de Nogales, je ne vois rien ressemblant de près ou de loin à un poste de douane. La fliquette au centre du croisement doit bien savoir où ça se trouve et je me prépare à sortir ma première phrase en espagnol, tout fier de moi.

— *Euh... Buenos dias, you sabe dónde customs?*

— *No hablo inglés!*

— *euh... stamp... pasaporte?*

— *No hablo inglés!*¹⁰⁵

Un groupe de douaniers qui glandouillent à l'abri un peu plus loin, nous indiquent que leur bureau est situé après la ville et qu'il faut rouler sans visa jusque là-bas. Le coin est étrange, comme la plupart des villes frontalières : pleines de cas sociaux, d'arnaqueurs et de regards ambigus. Et le ciel menaçant ajoute encore un peu à l'ambiance sale et pesante de Nogales.

Dans les petites échoppes, il y a toujours un pourri pour nous proposer de "surveiller" nos vélos pendant que nous sommes à l'intérieur. Mais avec la réputation du Mexique, l'un de nous reste systématiquement dehors. Qu'est-ce qu'on n'a pas entendu aux États-Unis sur ce pays ! Meurtres, enlèvements, rackets, attaques à mains armées, il y en a pour tous les goûts, et nous sommes de nature curieuse.

Après quelques épisodes infructueux pour trouver une carte, la nuit commence à tomber et nous ne voulons pas camper sans avoir nos visas. C'est bien le genre de pays à emmerder le touriste pour ces broutilles. Alors nous pédalons de nuit, au Mexique, ce qui ne colle pas vraiment avec les recommandations reçues

jusqu'à maintenant. À 20 h, je me présente finalement devant un douanier avec lequel je tente une communication dans un espagnol hésitant. Il me répond en mexicain pressé. Je ne comprends rien. Il doit parler en anglais et s'énerve. Nous nous acquittons des 300 pesos¹⁰⁶ de visa avant de faire halte dans un petit resto à tacos, ces espèces de crêpes mexicaines garnies de viandes, légumes et sauce épicée.

Quelques chiens errants tournent autour de la table avant de courser nos vélos, tous crocs dehors. Par chance, ils s'épuisent rapidement. Ceux-ci étaient plutôt imposants alors que les chiens mexicains sont pour la plupart de petits chihuahuas hideux aux orbites démesurées qu'un coup de savate a vite fait d'écarter. Régulièrement, nous en découvrons un en version imprimée sur le bitume chaud, seul moyen de faire taire leurs glapissements saccadés.

Après cette première soirée mitigée, nous sommes agréablement surpris par les habitants qui nous accostent. Très sympas, les Mexicains adorent venir nous parler mais écoutent très peu. Et nous ne comprenons pas toujours à cause de leur débit de parole. Dans la petite ville pavée de Magdalena, un policier municipal nous aborde près d'une fontaine pendant notre repas. D'abord méfiants, c'est bien un vrai flic qui souhaite simplement prendre une photo et la mettre sur le compte Facebook de la police. À Santa Anna, un père et ses deux fils nous barrent la route avec leur voiture pour discuter. À Hermosillo, une femme cherche à savoir ce que nous faisons ici et nous envoie un journaliste pour une interview au canard local *El Imparcial*, ce qui nous vaut d'être approchés le lendemain par une famille qui nous a vus dans le journal. À Ciudad Obregón, les locaux nous bloquent une demi-heure devant le supermarché, étonnés de voir deux touristes dans une ville aussi laide.

Tous nous mettent en garde contre l'insécurité routière du Mexique tant il est vrai qu'ils roulent comme des cons. Toujours un ton en dessous des Roumains et des Russes mais c'est clairement

dangereux. Chaque avertissement est en outre accompagné d'un exemple de cycliste qui s'est fait éclater il y a quelques semaines. L'un d'eux était remonté d'Ushuaïa, au sud du Chili pour finir sous un camion à Ciudad Obregón.

Dans ces cas-là, il faut rouler au milieu de la route. C'est assez contre intuitif mais si la voiture sent qu'elle peut presque passer, elle passera, en manquant de peu de percuter les sacoches. Une éraflure, un petit choc sur la carrosserie n'est pas bien grave, mais s'il s'agit de passer carrément sur le vélo, ça devient plus problématique et le conducteur ralentit. Bref, il faut s'imposer. Les routes nous offrent aussi un refuge pour la nuit en installant les tentes sous les ponts, à l'abri des regards indiscrets, alors que les stations-service fournissent l'eau que les Mexicains déconseillent de boire. Mais nous avons toute confiance en nos estomacs. À les écouter parler de leur pays, il faudrait le fuir.

Le nord du Mexique s'avère tout de même assez moche. Tandis que le désert d'Arizona a un certain charme, la version chicanos est morne, sans éclats. Bien sûr, nous traversons quelques jolis patelins comme Magdalena ou Guaymas mais le reste laisse clairement à désirer: Hermosillo, Ciudad Obregón, Los Mochis, Culiacán, pas une pour rattraper l'autre. C'est sale, industriel, les constructions bâclées même une fois finies. C'est récent sans être moderne, ou vieux sans être rustique. Et les routes sont pleines de saloperies qui nous font régulièrement crever.

Le vélo a beaucoup d'avantages, et notamment le fait de découvrir les campagnes, de ne pas voir que les coins touristiques. En revanche, quand on tombe sur une région monotone, on peut se faire chier pendant des centaines de bornes! Des convois militaires armés jusqu'aux dents sillonnent aussi régulièrement notre itinéraire, preuve de quelques tensions résilientes. Les soldats assurent pourtant que les touristes ne craignent rien. En même temps, pourquoi un cartel irait-il buter deux cyclistes? Les barons de la drogue doivent avoir autre chose à glander et évitent sûrement de s'attirer les foudres des ambassades.

Si les jours passent sans incident, nos soirées sont parfois un peu plus agitées. Les fourmis, d'un volume assez impressionnant, sont désormais accompagnées de mini-scorpions. Ils sont peut-être inoffensifs mais je ne tiens pas à vérifier. Un soir après l'assemblage des tentes, je remarque une espèce de terrier tout proche de notre bivouac. Ça bouge, ça se tortille, ça glisse légèrement : un énorme serpent est en train de dormir là-dedans ! Vu le diamètre du corps, il fait bien un mètre de long. Nous déplaçons tout le bazar un peu plus loin, peu avant que le réchaud d'Alex ne s'enflamme au niveau du joint de la bouteille. Je passe trois, quatre litres d'eau dessus mais la pression fait qu'il ne s'éteint pas !



Au milieu des herbes sèches et des deux tentes, le risque que tout brûle est énorme. Dans un geste de désespoir complètement débile, je balance un grand coup de pied dedans ! Alex m'insulte et hurle mais le réchaud s'est éteint. On l'a échappé belle. J'allume alors le mien. L'eau bout, je cuisine. Brouf ! Il s'enflamme aussi. La loi de Murphy !¹⁰⁷ Je balance cinq litres en continu dont la popote pleine de spaghetti en train de cuire et Alex arrive à fermer la

valve ! Le feu est étouffé mais du coup, le repas est chiche : il nous reste deux boîtes de thon et trois litres d'eau pour tenir jusqu'au lendemain.

Les merdes arrivent souvent en série. Cela fait déjà une semaine que nous tournons à une moyenne d'une crevaison chacun par jour, quand nous ne découvrons pas un pneu à plat avant même de démarrer la journée. C'est presque devenu une routine à laquelle nous ne réagissons même plus. Le lendemain de l'épisode du serpent et des réchauds, les crevaisons s'enchaînent avec brio jusqu'à se retrouver à court de colle et de rustines. Les deux pompes lâchent à leur tour... Il fait chaud, on est au milieu de rien, bloqués comme deux cons. C'est nerveux, un fou rire s'empare de nous, accroupis sur la bande d'arrêt d'urgence.

Nous pensons pousser les vélos mais ça va prendre des heures. Alors Alex tend le pouce, et à notre grande surprise, un employé de la DDE locale nous charge dans son pick-up après exactement trois secondes. Le dimanche, tout est fermé dans la campagne et Raul nous conduit alors jusqu'à Mazatlán où il doit aussi se rendre. Autour, les paysages sont redevenus verts, denses, comme si l'arrêt du vélo avait ramené la nature autour de nous.

Mazatlán, au bord du Pacifique, dégage une ambiance de détente bienvenue après la pauvreté naturelle des dix premiers jours. Nous logeons dans une auberge tenue par un Américain tout tatoué, Salem, qui vit la plupart du temps torse nu avec une perruche sur l'épaule. Parmi les autres occupants, Zac, un Australien vexé dès qu'on dit du mal de son pays, un petit Japonais coincé, et deux autres cyclistes : Andy et Peter. Andy est un jeune Néo-Zélandais qui a déjà traversé l'Amérique centrale à vélo et pédalé dans les zones des cartels de drogues, et Peter un quinquagénaire allemand qui après plus de dix ans de voyages, a parcouru plus de 200 000 km à vélo. En comparaison avec mes 20 000, je me sens tout petit mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il n'est pas vraiment à sa place ici, avec tous ces jeunes. J'imagine qu'à son âge, j'aspirerai à autre chose.

Nous restons une semaine en leur compagnie, et sommes surtout occupés à ne pas faire grand-chose, ce qui a le don d'agacer Salem. Il ne comprend pas que la bande de cyclistes ne souhaite pas tout visiter, tout voir dans sa ville. Après un ou deux mois de vélo à dormir sous les tentes, nous restons souvent à l'intérieur plusieurs jours d'affilée, trop contents d'avoir un toit au-dessus de la tête et de l'électricité. Pour quelqu'un qui est venu spécialement pour profiter du soleil, c'est difficile à comprendre. Alors tous les jours, il nous incite à sortir pour découvrir le Mexique, comme si on venait d'atterrir. Il voudrait même que nous travaillions pour lui en échange d'un hébergement gratuit. Mais j'ai pas bossé deux ans dans le Pilbara pour nettoyer des chiottes mexicains.



Le problème quand on s'arrête, c'est qu'on s'habitue vite au confort. Au moment de repartir, Alex hésite. Nos compagnons sont agréables, les soirées amusantes et Noël est dans quatre jours. On pourrait le passer avec eux mais je sais qu'après Noël ce sera le Nouvel An et nous allons rester huit jours de plus. Ce sera encore plus dur de décoller. Et puis je ne supporte plus Salem. J'envisage d'abord de partir seul avant qu'Alex ne change d'avis dans la nuit. Le 20 décembre, nous repartons de Mazatlán enfin équipés d'une carte du Mexique et de nouvelles pompes à vélo, prêts à crever sur les routes enfin luxuriantes du sud mexicain.

par Alexandre
14 décembre 2014
18 244 km

Les plages du pacifique

Noël se fera finalement au milieu d'un champ d'ananas, et le Nouvel An sur une plage simplement ornée d'une gargote en bois pour nous ravitailler en bières. Les plages du sud sont peu fréquentées et la côte sinueuse offre régulièrement des vues plongeantes sur les eaux turquoise du Pacifique. Le tableau serait parfait s'il n'y avait pas des monticules d'ordures un peu partout. On est bien loin du tri collectif. Des mini-décharges se forment le long des côtes et lorsque le tas empiète trop sur la route, un bulldozer s'occupe de tout pousser dans le ravin, pendant que les corps des chiens écrasés finissent déchiquetés par les vautours.

Les vivants en revanche nous attaquent sans cesse. Aussi léthargiques que leur propriétaires, la vue de nos petits mollets en mouvement les sort de leur torpeur. Nous gardons un bâton à portée de main en permanence et le lattage de truffe est devenu notre spécialité. Plus dangereux, quelques grands serpents noirs traversent parfois la route devant nous et manquent de passer sous nos roues, tandis qu'une autre bestiole cohabite avec nos tentes sur nos aires de repos: orange, noire, velue, la grosse mygale me fonce entre les jambes. Une grosse pierre vient arrêter sa progression, accompagnée d'un sprotch sonore assez satisfaisant. Ce n'est qu'un peu plus tard que nous apprenons qu'elle est non seulement inoffensive mais également espèce protégée. Oups!

Après avoir un temps hésité à passer par Mexico City, le plan fut ensuite de choper un bateau à Puerto Vallarta, avant de décider

de poursuivre à vélo tout le long de la côte Pacifique. Tous les jours, les idées et les trajectoires se font et se défont au gré de nos envies du moment. Aucun plan n'est vraiment établi si ce n'est de traverser l'Amérique centrale en vie.

À l'approche de l'État de Guerrero, on ne peut s'empêcher de penser à la quarantaine d'étudiants qui y ont été arrêtés par la police en septembre 2014, livrés aux cartels, exécutés et cachés dans une décharge. Les populations indigènes ont repeint tous les ponts avec des messages en leur soutien. On nous a mis en garde, expliqué maintes fois que la région était dangereuse, mais nous sommes convaincus de n'avoir que peu d'intérêt pour les cartels, déjà bien occupés à s'entretuer et à éviter la police fédérale qui patrouille armée jusqu'aux dents.

À Acapulco, ville d'un tourisme grossier où les retraités américains s'entassent sur les plages, ce sont les coccinelles qui pullulent, de type Volkswagen. Elles sont partout, repeintes en taxi, customisées en roadster, à moitié rouillées ou flambant neuves. Nous en comptons 130 en dix minutes et ne trouverons pas d'explication rationnelle à ce fol engouement.

Aucun événement marquant ne vient animer les dix derniers jours jusqu'à la frontière du Guatemala et même les quelques monuments précolombiens rencontrés çà et là n'attirent pas particulièrement notre attention. Aucun d'eux n'est vraiment digne de comparaison avec leurs imposants homologues de la péninsule du Yucatan et, ni Greg ni moi ne sommes des passionnés de l'histoire latino-américaine.

Alors nous quittons le Mexique après 4 000 km de pédalage, de crevaisons et de tacos. Car au Mexique, les tacos, quesadillas ou je ne sais quelle autre crêpe sont sacrés et indissociables de la vie quotidienne. Le tout sous les aires des groupes de Mariachis¹⁰⁸ qui imposent leur musique ringarde un peu partout dans le pays.

Les locaux, en nous prenant souvent pour des Américains et en nous traitant dédaigneusement de “*gringos*”, ont contribué à ce que nos relations dépassent rarement le stade de la cordialité. Si nous n’avons pas eu de coup de cœur particulier pour le pays, la réputation dont il souffre n’est cependant pas en rapport avec ce que nous avons constaté sur place, et deux touristes à vélo n’ont jamais eu à s’inquiéter d’une population plus hautaine que dangereuse.

GUATEMALA

¡Buenas!

Szacari!

par Grégory

22 janvier 2015

20 850 km

Dès la frontière franchie, une dizaine de changeurs d'argent nous encerclent en faisant claquer les liasses de billets dans leurs mains. D'autres nous invitent à faire tamponner nos passeports derrière un tuk-tuk moyennant rémunération. Ça grouille de partout et l'arrivée des deux gringos à vélo ne fait qu'ajouter de la confusion à ce chaos déjà bien établi. Nos refus de plus en plus autoritaires ne trouvent aucun écho aux oreilles de la bande d'aigrefins qui accompagne nos recherches du véritable bureau d'immigration. Quand l'objectif est localisé, nous devons encore surveiller tour à tour les vélos, et obtenir un visa gratuit, sans tuk-tuk et arrangements de pacotille. À la sortie du bureau, nos nouveaux compagnons affirment encore qu'un deuxième tampon, payant, est nécessaire pour éviter les problèmes avec la police. Ces gars-là n'ont peur de rien.

Les frontières terrestres marquent presque toujours une différence notable entre deux pays à la culture pourtant similaire. Celle-ci ne déroge pas à la règle. Les Guatémaltèques sont un peu plus souriants, les maisons plus finies qu'au Mexique, les jardins mieux entretenus, la densité de population a doublé, et certains prix de base ont augmenté de 50%. Les pompistes, eux, ont troqué leur vieille péttoire pour un fusil à pompe, tout comme les camionneurs, les petites tiendas¹⁰⁹, les gardiens devant les arrêts de bus, les surveillants des chantiers de construction. Bref, tout le monde est prêt au combat. Dans un sens, tant qu'on aperçoit un de ces mecs armés, on se dit qu'on ne craint rien. Pour le reste du temps, on verra bien...

Sur la route, les énormes chargements de canne à sucre croisent quelques cochons égarés dans les villages et transforment régulièrement les clebs en tacos, embaumant la chaussée de leur fumet. Les accotements sont de plus en plus dégueulasses, souillés par des locaux finalement pas plus concernés par la nature que leurs voisins malgré les menaces d'amendes réitérées. Sur le même modèle que la poule et l'œuf, on se demande qui du panneau d'interdiction ou du tas d'ordures qui l'entoure a été balancé là en premier.

Aucune route n'est idéale pour rejoindre les rives du lac Atitlán où nous devons passer une semaine dans une école pour perfectionner notre *español*, et il faudra de toute façon se taper au minimum 1500m de dénivelés. Sur la carte, un petit chemin coupe dans la montagne et évite de pédaler sur les axes saturés. Après trois kilomètres, une famille fait signe de stopper notre ascension : la route, si elle existe, ne serait qu'un chemin pour randonneurs et des bandits y tendent des embuscades !

Depuis la Papouasie, tout ce qu'un local peut dire sur l'état d'une route reste dans la case "hypothèse" qu'il convient d'aller vérifier, mais l'histoire des bandits nous intrigue, d'autant que les versions semblent se contredire : il est d'abord possible de passer en voiture, puis impossible ; il y a des bandits puis la route est sûre ; c'est dangereux le jour, puis seulement la nuit. Alex veut rebrousser chemin, mais j'ai du mal à leur faire confiance.

Après un temps de réflexion sous un bananier, nous repartons sur la nationale où l'incessant cortège de camions, de klaxons et de pots d'échappement nous colle un mal de crâne lancinant. Seul le calme d'une rivière dans laquelle nos corps se décrassent apaise un périple usant jusqu'à Cocales, d'où une montée de 22km sans discontinuer mène jusqu'au village touristique de San Lucas Toliman, au bord du lac Atitlán. Épuisés, mais encore loin de notre destination de San Pedro La Laguna, nous avalons rapidement un plat de riz-poulet-avocat pour 25 quetzals¹¹⁰ dans la bicoque la plus sale que nous avons pu trouver. À Santiago, un ancêtre prodigue ses conseils à Alex : il y a des bandits sur la route.

Tiens donc! Il complète son exposé en nous proposant de louer son bateau. Alors, on vient de se manger 60 km de détour pour éviter les bandits qui seraient de nouveau là et tu veux qu'on te paye une traversée pour les éviter?

Depuis notre entrée au Mexique, tout le monde nous prévient que la région est dangereuse et qu'on risque de se faire découper. D'autres affirment le contraire et il ne se passe jamais rien. Dans le doute, on va tenter notre chance chez les faux bandits parce que tout ça sent un peu l'arnaque. Plusieurs kilomètres après le village, un chemin poussiéreux et pentu nous oblige à pousser les vélos. Une voiture de flics qui escorte un convoi composé de quelques pick-ups et d'un bus scolaire nous enjoint alors à quitter cette route et à faire le parcours en voiture à cause des *bandidos*. Merde, c'est pas des craques!

Bon, on n'a pas grimpé tout ça pour faire demi-tour maintenant et il n'y a pas assez de passage pour faire du stop. Tant pis, on continue. Nous progressons sans un bruit, muets. Dans la forêt qui nous entoure, nous scrutons chaque mouvement, chaque envol. Une branche qui craque nous fait sursauter, le chant des oiseaux nous fait frémir. Je fais même attention à ne pas respirer trop fort. On ne fait pas les malins, d'autant qu'il est maintenant 16 h et qu'on n'a plus croisé une seule voiture. Le silence fait peur, c'est trop calme. Nous dépassons les 2 000 m et le bitume est revenu depuis un petit moment alors que nous quittons aussi la forêt. La vue de champs cultivés rassure un peu. Des voitures! Enfin! D'autres flics nous croisent sans rien dire, on a dû passer le danger.

Après quelques kilomètres de descente, il est temps d'arriver à San Pedro après cinq heures de vélo à 12 km/h pour conclure une des journées les plus éprouvantes physiquement. En comparaison des petites routes silencieuses d'où nous sortons, les rues pavées de San Pedro sont en pleine effervescence. Le village a un charme très agréable, assis au bord d'un magnifique lac cerné de montagnes. Les nombreuses peintures murales rendent aussi une atmosphère assez incroyable aux petites ruelles pavées, squat-

tées par des bandes d'altermondialistes aux cheveux gras dont le nombre s'est considérablement accru depuis le Mexique.

Pendant quelques jours, nous sommes hébergés par une famille d'accueil, chez Jose, Maria et leurs quatre enfants. Une chambre rudimentaire avec deux lits aux matelas tout aussi confortables que nos couchés habituelles nous attend. Quelques insectes grouillent le long des murs mais rien ne nous effraie vraiment, si ce n'est les fils dénudés trônant au-dessus du pommeau de douche électrique.

Jose est peintre en bâtiment et ancien alcoolique, bonne pâte. Il semble un peu perdu pendant que sa mégère dirige le ménage. Leurs filles sont très mignonnes mais se transformeront en œuf de Pâques comme toutes les autres jeunes du village passé seize ans, grâce au costume traditionnel bariolé et une nourriture peu variée. Ici, les femmes sont robustes, le visage fermé, et tout le monde semble un peu hautain. Je comprends que l'afflux de touristes dans leur village puisse être mal pris, même si ce sont les Guatémaltèques qui salissent le plus les rues et le lac, en laissant notamment traîner leurs échantillons de savon et de shampoing quand ils viennent s'y laver.

Au cours d'une discussion où je fais remarquer que tous les locaux jettent des détritiques partout, tout le monde tente de se dédouaner. J'apprends par exemple que si je balance une canette de Coca-Cola par terre, c'est la faute de Coca-Cola, ou qu'il n'y a pas de mot pour plastique en *tz'utujil*¹⁰⁰ et qu'ils ne peuvent donc pas faire la différence avec le reste. Bref, ce n'est pas de leur faute. Face à de tels argumentaires, moi, je rends les armes. Quand une culture n'est pas capable d'assimiler de nouveaux mots et de nouveaux concepts, la fin est proche.

Nos journées consistent en quatre heures de cours d'espagnol le matin, chacun avec un prof, et une après-midi libre où nous fuyons la maison familiale le plus possible. José et les gosses sont adorables mais nous prenons Maria en grippe. Tous les repas sont l'occasion pour elle d'étaler ses connaissances plus que limitées.

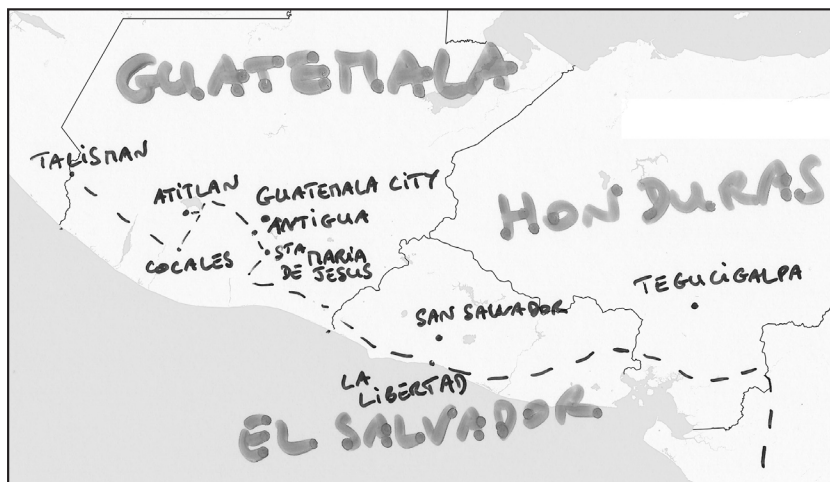
J'ai rien contre les incultes, j'aime moins quand ils essayent de m'apprendre des choses et de me convaincre qu'ils ont raison. Nous apprenons ainsi pêle-mêle ce qu'est une patate ou un avocat, que les repas qu'elle nous sert sont sans doute ce qu'on trouvera de plus goûtu et que la culture tz'utujil est ce qui se fait de mieux au monde. La plupart du temps, on se contente quand même d'éponger le jus d'une conserve de haricots rouges avec des espèces de pancakes fades avant de courir à la *panaderia*¹¹² pour s'acheter quelques brioches.

Dans le même temps, nous découvrons ahuris que la gamine de treize ans ne sait placer sur une carte, ni son pays, ni même les USA, l'Afrique ou l'Asie. En gros, elle va à l'école tous les jours mais n'a jamais vu un globe ! ¹¹³ Ça déboîte la culture des Tz'utujils ! Seul Javier, mon prof, reconnaît qu'ils devraient s'ouvrir un peu plus. Avoir des touristes est une chance qu'ils n'exploitent que financièrement parlant. Tout dans le village est organisé pour nous faire casquer. Ils sont gentils, mais la sincérité n'y est pas.

Au bout de quelques jours, l'envie de reprendre le vélo et d'élargir notre horizon est devenue trop importante pour rester reclus à San Pedro. Nous payons cette fois le bateau pour traverser le lac, éviter les *bandidos* et arriver à Panajachel, puis sur les hauteurs autour du lac, une fois encore gâchées par la saleté des habitants. C'est con, mais ce pays pourrait être fantastique avec un peu d'efforts et de bonne volonté. Dans la jolie localité de Patzún, la messe bat son plein et les croyants sont même obligés d'installer les sièges sur le parvis de l'église pour assister au prêche. Une scène qui ferait rêver n'importe quel curé de campagne français.

Sur les routes à l'état incertain, les cols se succèdent jusqu'à atteindre Antigua, l'ancienne capitale du royaume du Guatemala. La ville, aux rues toujours pavées et aux façades colorées, héberge une myriade d'églises à moitié écroulées à cause d'un tremblement de terre survenu au XVIII^e siècle. À l'époque, le changement de capitale pour Guatemala City permit à Antigua de conserver son charme et son style colonial pour se reconverter tranquillement

en centre touristique, encerclé par trois volcans plus ou moins actifs. Si l'environnement est hostile, le lieu est reposant, calme, aéré. Mais nous n'avons pas besoin de repos. Nous voulons rouler, parcourir la campagne guatémaltèque, voir du pays, et surtout, découvrir le volcan Pacaya et sa lave incandescente.



Le parcours commence par une côte de dix kilomètres, sous une chaleur de plomb. Aux abords de Santa Maria de Jesus, de plus en plus de messages peints sur la roche ou sous forme d'affiches, évoquent une lutte contre la violence qui sévit dans la région. Ça a pourtant l'air tranquille. Les bandits que nous n'avons pas croisés au lac Atitlán ressurgissent dans nos esprits, mais la route est ici beaucoup plus fréquentée et personne ne nous a encore mis en garde. Une voiture de police nous a même doublés sans rien dire, ce qui est plutôt bon signe. Nous traversons le village où les quelques habitants, affairés à charrier des fagots de bois ou à faire la lessive au lavoir, font la moue. Ça arrive parfois sans qu'il n'y ait vraiment d'explication et nous n'y accordons pas plus d'importance.

Toujours dans une ambiance très catholique, une devanture de magasin affiche en lettres capitales "*Jésus est mon docteur*". Ça ne les a en tout cas pas rendus aimables. Santa Maria de Jesus marque le sommet de notre ascension et les habituels pavés des villages

laissent place à un chemin de terre en descente où nous croisons toujours de nombreux locaux surchargés de bois. Tant qu'il y a du monde, on ne risque rien.

Je prends les devants, pendant qu'Alex discute avec les passagers d'un petit camion blanc. Ils lui font comprendre qu'il y a des bandits sur la route et qu'ils vont nous escorter... Nous dévalons la pente en essayant de ne pas ralentir nos gardiens, puis réalisons au bout d'un moment que le camion ne suit plus. La route est devenue déserte, calme, trop calme. Où sont passés les villageois et autres faucheurs ? Personne ne vient, mais on ne va pas remonter non plus. Nous continuons en forçant un peu la cadence, les yeux rivés aux sacoches qui ont pour mauvaise habitude de tomber lorsqu'il y a trop de vibrations.

À cette allure nous serons rapidement au bout du chemin de toute façon, même si on ignore tout de sa longueur. Bon, et puis la piste est relativement agréable, avec une jolie vue sur la campagne guatémaltèque d'un côté, et une colline boisée de l'autre. Alex est repassé devant et nous descendons avec entrain, insouciant. En sortie d'un virage, Alex crie un truc auquel je ne prête pas attention. Je lève la tête et observe du mouvement sur ma droite : deux mecs cagoulés me foncent dessus avec au moins un canon scié braqué dans ma direction ! Je baisse la tête et gueule comme pour leur dire de faire attention. Ils sont cons les gars, ça pourrait être dangereux ! Quand mes neurones se connectent enfin et font la relation entre les cagoules, les armes et le principe des bandits, j'ai déjà pris le parti d'accélérer et de fuir. Alex a eu le même réflexe primaire et les deux braqueurs ouvrent le feu ! *Bam ! Bam !* Alex entend une balle s'écraser sur une pierre près de lui. La route zigzague. Nous dévalons le plus vite possible, sans plus nous soucier des sacoches qui pourraient se faire la malle. Je ne sais même pas combien de temps nous fonçons. Alex se retourne vers moi pour voir si je suis touché. Si j'arrête de pédaler un moment, mes jambes tremblent. Alors je force un peu plus. Et s'ils étaient véhiculés ? Est-ce qu'ils courent derrière nous ? Est-ce qu'il y aura

un deuxième groupe plus loin ? Qu'est-ce qui s'est passé exactement ? ! Tais-toi et fonce !

Sur ma gauche, une entrée de propriété en pierres ! Les portes du paradis ! J'appelle Alex. Enfin, je gueule pour qu'il s'arrête. Il est déjà cinquante mètres plus bas et veut poursuivre. J'insiste pour qu'il remonte. Le débat dure moins de dix secondes avant qu'il ne me rejoigne et que nous nous enfonce dans un domaine viticole, la seule propriété des environs. En bas de l'allée, un petit château¹⁴ gardé par trois bergers allemands qui jappent. Entre les bandits et les molosses, nous optons sans hésiter pour les seconds. Notre approche lente mais décidée semble les convaincre de ne pas nous mordre et ils nous laissent passer en remuant la truffe. Voilà déjà une première barrière entre nous et ces salopards. Dans la propriété, personne. Rien à foutre. Je ne bougerai pas tant que je n'ai pas vu quelqu'un. Je camperai là s'il faut.

Un soixantenaire finit par sortir du château. Après lui avoir brièvement exposé la raison de notre présence, il saute dans sa voiture pour revenir une demi-heure plus tard accompagné de la police et d'un groupe de visiteurs de son château. Cette fois, nous sommes sereins et finissons de manger sous le regard des condés. Après quelques galères pour faire tenir nos deux vélos plus ou moins pliés à l'arrière de leur pick-up, les policiers guatémaltèques nous accompagnent jusqu'au village de Palín une dizaine de kilomètres plus loin, sortant exceptionnellement de leur juridiction. En route, j'aimerais presque voir ressurgir ces connards pour qu'ils soient dignement accueillis. Mais une cagoule repose sur le sol du véhicule... Y a de quoi devenir parano !

Bon, le volcan, ça sera pour la prochaine fois. Nous pensons juste à trouver un hôtel et nous y reposer jusqu'à demain matin. Quinze kilomètres de descente nous mènent jusqu'à Escuintla. Les rues sont envahies par un marché bruyant où grouillent des milliers de Chicos au milieu des indigents qui font la manche. Nous buvons un Coca, assis sur le trottoir comme des clodos pour réfléchir. L'adrénaline n'est pas encore vraiment retombée, il faut réor-

ganiser nos pensées. En fait, s'éloigner de cette agitation urbaine serait assez bénéfique.

Nous trouvons finalement refuge dans un champ de canne à sucre à l'extérieur de la ville, bien cachés de la route. Après un long séjour dans les hauteurs, la moiteur et les nuées de moustiques ont refait leur apparition sur notre campement, nous promettant quelques suées nocturnes peu enviables. Mais ce soir, tant que personne n'a de fusils, ce ne sont que des détails sans importance.

EL SALVADOR & HONDURAS

¡Buenas!

par Alexandre

4 février 2015

21 409 km

La sortie du Guatemala est un vrai soulagement. L'attaque de la veille à moitié digérée, une frontière se dresse désormais entre les bandits et nous. En revanche le Salvador n'a pas meilleure réputation, et avec une densité de population deux fois plus importante que son voisin, trouver un campement discret est quasi impossible. Le premier soir, nous finissons par bifurquer dans les étendues brûlées par le soleil, en sachant que la progression n'a pas été des plus furtives. En pleine partie d'échecs, attendant la nuit pour monter les tentes, je distingue des silhouettes marchant dans notre direction. J'en compte cinq ou six de ce côté mais en fouillant l'obscurité, on en voit d'autres s'approcher dans la direction opposée. Ils sont une petite dizaine, nous sommes encerclés!

Je me lève et marche vers eux en leur faisant des gestes amicaux de la main, espérant marquer quelques points et cacher mon envie de creuser un trou pour y enfouir la tête. En m'approchant je commence à distinguer les pistolets qu'ils tiennent à la main. Le trouillomètre explose. Cette fois, on est foutus!

Ne pas paniquer. Pas de geste brusque. Sourire et être amical.

— *Hola. Somos turistas. Turisticos?*

— *Réponse incompréhensible*

— *Bicicleta. Turistos.*

L'un d'eux est au téléphone et nous dévisage de la tête aux pieds. Qui que ce soit à l'autre bout du combiné, c'est lui qui décide. Tout le monde semble sur les nerfs. On nous fait comprendre de plier nos affaires et de les suivre. Rapidement. La balade semble durer une éternité mais la tension redescend lentement au fur et

à mesure que nous nous rapprochons de la route. Après un enclos à vaches, nous rencontrons enfin un gars de notre âge qui parle couramment anglais et entame la conversation.

— Salut. On a cru que vous étiez des bandits. Parfois des types viennent tuer une vache, coupent un bout de viande et se cassent. Du coup on est de garde la nuit pour surveiller le troupeau.

— Ah non. On est juste des touristes. On peut retourner dormir dans le champ?

— Non, le patron veut que vous restiez avec nous. On vous donne un hamac.

Et c'est ainsi que nous passons la nuit au-dessus de l'étable, aussi en sécurité que le bétail qu'ils nous soupçonnaient de vouloir voler. La traite commence avant que le soleil ne se lève et je m'y essaye pendant que le traducteur explique pourquoi il parle aussi bien anglais.

— J'ai vécu toute ma vie illégalement aux USA avant de me faire attraper et déporter. Toute ma famille vit là-bas sans papiers. Je ne peux pas y retourner et eux ne peuvent pas faire l'aller-retour non plus.

Le passage du Salvador aux États-Unis coûte 8000\$ ce qui prendrait à notre ami plus de trois ans à rassembler cette somme sans dépenser quoi que ce soit. Son patron est aussi le passeur. Il se charge de transporter les gars jusqu'au Mexique où son frère prend le relai et a la tâche délicate de passer tous les barrages routiers. Nous avons assisté à un passage clandestin au nord du Mexique où une voiture avait furtivement récupéré des types sortis de la forêt juste après un barrage de police. En travaillant quinze heures par jour pour des clopinettes, il nous avoue volontiers aller au bordel régulièrement pour se changer les idées. Pour 5 \$, nous dit-il, elles font un travail remarquable.

Après ces deux frayeurs d'affilée, l'envie de camper dans la nature nous quitte momentanément. La première famille à nous accueillir pour la nuit vit dans une propriété entourée d'un grand mur surmonté de barbelés. Au milieu du terrain trône une église rudimentaire et la maison familiale est une petite bicoque ados-

sée au mur d'enceinte. Ils n'ont pas beaucoup de moyens mais le terrain est bien tenu et les cerveaux tournent à plein régime, ce qui n'est pas une garantie dans ces pays. Le plus jeune, Daniel, nous colle aux basques en permanence, piaillant en espagnol sans interruption sans que nous ne comprenions grand-chose. Sa mère le dispense d'école le matin et le gosse est bien trop heureux de nous faire visiter son quartier pour nous emmener acheter des bonbons.

Le lendemain nous jetons notre dévolu sur une petite ferme isolée où nous sommes accueillis par la famille au grand complet. Les présentations sont rapides et la matrone nous demande de but en blanc si nous croyons en Dieu, Jésus et tout le tralala.

— *On est athées.*

— *Vous ne croyez pas en Dieu? Alors vous irez en enfer.*

Malgré nos tentatives de conciliation et un ton des plus courtois, la foi lui commande de nous faire recouvrer raison et de nous convertir à tout prix pour le salut de notre âme. Greg est affûté après avoir lu la Bible et le Coran et commence à sortir les dents lorsqu'il devient évident qu'ils nous prennent pour des cons. Le zénith de la conversation intervient avec les origines de l'Homme et nos ancêtres les primates. Quoi? L'Homme descend du singe? Nous venons de déclencher l'hilarité générale: toute la famille pouffe en cœur devant tant de bêtise et même l'évolution expliquée par la science échoue lamentablement quand la mamie et son fiston décident de nous achever:

— *Mais c'est quoi la... science?*

— *Oh ça, c'est juste un livre.*

Un livre. Comme la Bible donc? Laissons tomber, la tâche est perdue d'avance et nous ne voulons pas les traumatiser avec la rotondité de la Terre. La prochaine fois pour éviter les débats inutiles, nous serons croyants, catholiques, juifs, n'importe quoi pourvu qu'on nous foute la paix.

Lorsque nous commençons à installer nos quartiers dans le champ et cuisiner nos habituelles pâtes au bouillon, toute la

famille semble rattraper cent ans d'évolution technologique et ne peut s'empêcher de tripoter tentes, matelas, réchaud, sièges pliants et commenter avec curiosité chacun de nos mouvements. Même les spaghettis passent de main en main, scrutés sous toutes les coutures à la recherche d'une quelconque sorcellerie. On se regarde, désolés de leur ignorance, impuissants.

Avant de se quitter le lendemain, la vieille indécrottable remet le couvert :

— *Dieu vous guidera sur son chemin, n'est-ce pas?*

— *Si, si, verdad...*

Comme si la grâce avait pu nous toucher dans la nuit.



Plus tard, aux abords d'une école, des gamins hurlent tous en cœur "*Jesus! Jesus! Jesus!*" Au Salvador, la lobotomie religieuse n'a pas d'âge.

Pour continuer notre périple nous n'avons d'autre choix que de passer par le Honduras, le pays le plus dangereux d'Amérique centrale. Le pays est beaucoup moins peuplé que son voisin et c'est tant mieux car les locaux ne sont pas plus chaleureux que ça : pour la première fois, les gamins nous demandent de l'argent à tour de bras.

Nous décidons de couper au plus court et notre itinéraire dans ce pays ne fait que 150 km, pendant lesquels une équipe de télévision locale a tout de même trouvé le temps de nous intercepter et de nous interviewer. Sales, ébouriffés et malodorants, quels beaux représentants de la France nous faisons ! Nous n'avons pas grand-chose à raconter sur leur pays. Arrivés il n'y a que quelques heures, nous n'avons vu qu'une région pauvre, aride, et trois bicoques qui se courent après. L'équipe s'essaye sans succès au vélo surchargé de bagages et nous quitte en filmant depuis leur pick-up en direction du Nicaragua.

NICARAGUA

¡Buenas!

par Alexandre

9 février 2015

21 926 km

Après une courte nuit d'angoisse au Honduras, nous passons enfin dans un pays un peu moins hostile. Seuls les moustiques en veulent à notre peau et mettent toute leur énergie à pourrir les soirées. Cachés dans les champs de canne à sucre qui pullulent au Nicaragua, une dizaine de tourbillons toxiques anti-moustiques brûlent chaque soir autour des tentes pour limiter leur nombre incalculable. À ce rythme-là, nous attraperons un cancer des poumons avant la malaria.

Le Nicaragua n'est pas plus riche que ses voisins mais a meilleure réputation. Tout le monde se veut rassurant, ce qui est assez inhabituel dans la région. La nourriture s'est aussi sensiblement améliorée ou tout simplement diversifiée un peu. On profite d'autant plus des restaurants à 3 \$ et des anciennes villes coloniales comme Léon et Granada dont les rues pavées ne désemplissent pas jusqu'à très tard.

Entre ces deux étapes, nous retentons notre chance auprès d'un volcan en activité après l'épisode des bandits du Guatemala: le volcan Masaya, dont les pentes raides font souffrir un moment nos mollets. Réputé être l'un des plus actifs dans la région, il refuse pourtant de nous laisser apercevoir sa lave bouillonnante à cause de l'épaisse fumée qui s'en dégage et du manque de vent. En haut du cratère un couple de retraités français qui remonte le continent américain en voiture nous interpelle :

— *Vous êtes Français?*

— *Oui.*

— *C'est vous qui vous êtes faits tirer dessus au Guatemala?*

— Euh... Oui... Mais comment vous savez ça?!

Ils ont entendu parler de notre attaque guatémaltèque au Costa Rica où nous n'avons encore jamais mis les pieds! Les nouvelles voyagent plus vite que nous!

Pourtant, on ne peut pas dire que notre séjour en Amérique centrale se prolonge démesurément depuis cet épisode: quatre jours au Salvador, deux au Honduras et cinq au Nicaragua. Rien ne nous retient vraiment dans cette région, rien ne nous pousse à l'explorer plus en profondeur.

Les tentes plantées pour la nuit derrière le bâtiment des douanes de Peñas Blancas, nous sortons au petit matin par une frontière qui ne nous dépayse pas. On y retrouve les mêmes arnaqueurs qui tentent de vendre à tout prix des formulaires de sortie gratuits, et une longue attente de trois quarts d'heure pendant laquelle une foule de commerciaux refourguent du Marijuanol, du biactol à la marijuana.

COSTA RICA & PANAMA

¡Buenas!

par Alexandre

14 février 2015

22 270 km

Repos à San José

Le Costa Rica contraste avec les autres pays d'Amérique centrale dès le poste de douane. Le tamponnage est efficace, la file d'attente agglutinée côté Nicaragua se dissipe instantanément et aucun enfumeur ne pointe son nez pour nous refourguer des formulaires surprise. Bien connu pour être le premier pays de la région à se débarrasser de son armée¹⁵, le Costa Rica est à la fois devenu une usine à fric et un sanctuaire écologique, les deux étant intimement liés. C'est *l'oro verde*, l'or vert, qui est le poumon du pays dans tous les sens du terme. Une jungle dense héberge une diversité animale extrême et attire les touristes du monde entier. Pas besoin d'aller loin pour découvrir la nature luxuriante du pays. Nous avons la chance d'assister à des vols d'aras en pédalant, de déjeuner au milieu de pélicans et de camper parmi les singes, le tout par hasard.

À deux jours de vélo de San José, alors en plein pique-nique dans un parc, nous voyons arriver Marisete, l'amie de Kristian qui nous a hébergés pendant un mois à San Francisco. Nous sommes censés nous retrouver qu'à 130 km d'ici et il nous faut bien plusieurs secondes pour réaliser qui est en face de nous, en train de nous parler en anglais à travers la vitre ouverte d'une voiture. Exactement au même moment, une autre femme s'approche et nous offre des fruits, des pâtisseries et un soda, sans raison. On cherche la caméra cachée avant de comprendre que le hasard nous joue encore des tours.

À San José nous partageons le deuxième lit de la chambre que Marisete a réservée. Voiture, chambre d'hôtel, petit-déjeuner au restaurant... tout ça ne nous correspond pas et nous nous sentons comme deux romanos à un vernissage. En épluchant les activités que nous pourrions faire ensemble nous manquons de faire une syncope en lisant les prix déments pour faire le moindre parcours d'accrobranche ou excursion en forêt. Les Costaricains ont bien compris que les touristes américains mettent la main au porte-monnaie sans sourciller: 15 \$ pour grimper un volcan, 20 \$ pour entrer dans un parc national quand le Grand Canyon n'en coûte que la moitié, le tout contre la promesse d'un pays écologique, sécurisé, et avec une belle répartition de distributeurs automatiques. Tout est organisé, encadré et évidemment traduit en anglais. Seuls les noms de rue manquent à l'appel. Dans la capitale, San José, il est impossible de se repérer, personne n'a d'adresse et l'orientation se fait à coup d'indices.

— *Tournez à gauche après l'ancienne maison du président, ensuite prenez la seconde à droite après être passé sur les rails de chemin de fer, continuez tout droit jusqu'au gros arbre et ce sera une des maisons sur la gauche, celle avec un porche peint en beige.*

Trouver notre auberge à l'issue de cette semaine à l'hôtel nous prend une éternité, à tourner dans les rues en quête de cette saloperie de maison blanche. Elles sont toutes blanches!

Un peu blasés par la découverte d'une culture latino décevante depuis le début du Mexique, les quelques doutes de San Francisco à propos du voyage et de nos motivations ressurgissent. Pourquoi fait-on ça? Dans quel but? Qu'est-ce que ça m'apporte aujourd'hui? C'est bien de voyager, encore faut-il pouvoir construire sur cette expérience. Et aujourd'hui nous ne construisons ni sentimentalement, ni financièrement. Aussi, à défaut de pouvoir charmer une femme sur nos montures, nous profitons de cette pause à San José pour travailler un peu. Pendant que Greg suit des cours d'informatique en ligne et écrit un guide du voyage à vélo, je crée un site internet pour les voyageurs, une sorte de carte interactive pour faciliter les rencontres imprévues. Scotchés à nos

écrans d'ordinateur du matin au soir nous passons pour les deux demeurés français associables. Dans notre dos on nous surnomme les *stinky frenchies*. Des mois de lavage de T-shirt à la main ont laissé des séquelles olfactives.

Pourtant, à quelques jours de repartir, *stinky Greg* rencontre Karin, une jolie voyageuse autrichienne qui se promène seule en Amérique centrale, pendant que *stinky Alex* fait la connaissance de Katerina, Chilienne, mignonne, enjouée. Elle me plait, je lui plais, malgré l'odeur. Les jeux sont faits, on décide de pousser le test un peu plus loin.

par Grégory

7 mars 2015

22 588 km

Départ de la première équipe

— *Je vais partir avec Katerina. En bus.*

— *Et tu pars combien de temps? Qu'est-ce que tu fais de ton vélo?*

— *Je sais pas, quinze jours peut-être. Le vélo va rester dans l'auberge, je le récupérerai plus tard.*

Alexandre me balance ça deux heures avant notre départ prévu de San José. C'est un peu soudain mais pas la première fois qu'on se sépare. Dès qu'il referme la porte, je me tourne vers Karin pour lui proposer d'emprunter le vélo restant, ce qu'elle accepte immédiatement. Voilà une affaire qui roule.

Alors qu'Alex s'est échappé en bus en direction de La Fortuna, je prépare les deux vélos dans le garage de l'auberge. Je lance Karin sur sa bécane d'abord sans bagages, puis avec le sac à l'arrière, et enfin complètement chargée afin qu'elle le maîtrise bien. La consigne principale est d'avoir les bras fermes pour ne pas se laisser emporter par le poids. Ce n'est pas du tout évident de trouver l'équilibre quand on ajoute trente ou quarante kilos

sur un vélo. Ça m'a valu une chute en Italie et à San Francisco, et Marisete avait fini avec le grand plateau dans la cheville en essayant...

Les débuts sont hésitants. Elle découvre absolument tout du voyage à vélo et je dois aussi changer ma façon de faire. Je me retourne sans cesse pour voir si elle me suit bien. Sans téléphone, je sais que je peux retrouver Alex parce qu'on aura les mêmes réflexes. Avec elle, on risque de tourner des heures. À vélo, la signalisation ne compte presque plus. Ça me paraît désormais naturel de griller un feu si ça m'arrange et il y a bien longtemps que nous ignorons les interdictions d'entrer sur les autoroutes pour éviter les détours inutiles. Au péage en sortie de San José, l'alarme se met à hurler sur mon passage forcé. Là où Alex serait passé sans demander son reste, Karin reste bloquée sans savoir quoi faire et je dois lui faire signe d'oublier la sirène et d'avancer. Je dois aussi lui apprendre à s'imposer au niveau des sorties d'autoroute pour ne pas se faire bloquer, voire cartonner.

La route, que j'estime plutôt plate, semble être un enfer pour elle. La moindre montée l'achève et nous avançons donc à un train de sénateur. En même temps, la chaleur a considérablement augmenté depuis le départ de San José, perché près de mille mètres plus haut. Rapidement au bord du Pacifique, je passe mon temps à l'encourager et lui propose même de la tracter dans les montées. Mais j'ai beau lui enseigner les vertus mentales de son compatriote Arnold Schwarzenegger, elle n'arrive plus à mettre le moindre coup de pédale. Le soir, je la sens amorphe, accablée par l'épreuve physique quotidienne et la chaleur. Alors je démonte son vélo, prépare à manger, et monte la tente, pendant qu'elle tente d'améliorer le quotidien par des petites touches féminines.

Certains jours sont plus durs que d'autres et je me sens parfois impuissant de ne pouvoir pédaler pour elle. Mon vélo ne supportera pas plus de poids supplémentaire et je vois bien qu'elle donne tout ce qu'elle a. Heureusement, la route du littoral est plutôt plate et nous avançons un peu plus sérieusement sur de très jolies

routes verdoyantes, peu fréquentées et malgré un soleil accablant. Mais après plus de 200 km dans la pampa costaricaine, elle craque. Je sais qu'elle ne peut pas prendre le rythme en quelques jours et en même temps, ça fait tellement longtemps que je rêvais de repartir sur les routes que je ne veux pas m'arrêter à nouveau pour lui laisser le temps. Deux jours de repos ne changeraient de toute façon pas grand-chose à sa condition physique, alors je lui propose d'arrêter là. Nous ferons du stop jusqu'au Panama et reprendrons chacun notre chemin. Pas la peine de s'entêter à voyager ensemble si ce n'est pas possible, si elle ne prend pas de plaisir. C'est décidé, c'est la fin du vélo pour elle.



Mais une nuit sur la plage de Playa Tortuga où un couple américano-costaricain nous offre quelques bières fraîches semble l'avoir revigorée. Elle veut désormais poursuivre. Très sceptique, je me remémore la galère des quarante petits kilomètres de la veille et n'y crois pas une seconde, sachant qu'il fait toujours aussi chaud et humide, et que l'altimétrie est pire aujourd'hui. Mais je ne vais non plus pas la forcer à arrêter. Alors j'observe son mental faire des miracles et ses jambes grimper des côtes qui l'obligeaient à descendre et pousser son vélo hier. Nous parcourons finalement 66 km, son record.

Karin roule encore jusqu'à Paso Canoas où elle découvre les joies des frontières terrestres un peu sauvages. Les faux visas, les faux tampons, les fausses commissions, tout y passe en plus du joyeux merdier qui se crée au niveau du quartier *duty free*. À la douane panaméenne, on nous demande si nous avons bien 500 \$ en cash, condition visiblement obligatoire pour entrer sur le territoire et survivre dans le pays. À la place, nous présentons une carte bancaire, acceptée malgré quelques réserves qu'une présence féminine a vite levées. Puis nous roulons jusque tard le soir pour trouver un champ isolé, après soixante-quinze nouveaux kilomètres. Cette fois, elle n'en peut plus et ses muscles devenus compote sonnent le glas de l'aventure cycliste.

Après une nouvelle nuit moite et la traditionnelle chasse aux moustiques sous la tente, il faut désormais rallier Panama City en stop. Un vieux au premier arrêt de bus où je plie les vélos me dit que ça ne marchera pas ici. Avec moi peut-être, mais j'ai un atout considérable dans ma manche : une femme. Je n'ai jamais entendu dire qu'une fille avait attendu plus d'une demi-heure pour se faire ramasser par une voiture. Et malgré les réticences de Karin à tendre le pouce, une voiture de Costaricains s'arrête en à peine vingt minutes, pour nous emmener à David. Il n'y a pas assez de place pour tout le monde dans le pick-up alors je propose qu'on prenne un siège pour deux. Refus catégorique : la grand-mère va se coltiner l'ado sur les genoux jusqu'à David où nous opérons un changement de véhicule.

C'est Cesar Chavez, un camionneur, qui prend le relais jusqu'à Panama City. Père de six enfants, il cause beaucoup et je ne comprends que la moitié de ce qu'il raconte pendant sept heures sur le canal, l'histoire du pays et sa corruption. Alors j'oriente la discussion sur le football, un langage universel entre mâles. Cesar insiste pour nous payer à manger et réserver une auberge au téléphone car traîner à Panama City est trop dangereux de nuit. Sur place, des rues mal éclairées, des types qui zonent, visible-

ment alcoolisés ou drogués, et des tas de poubelles étalées un peu partout n'incitent pas à l'optimisme.

Finalement descendus dans une auberge un peu spéciale où le règlement indique qu'il n'y en a pas, je ne reste que deux jours à me reposer, juste le temps de choisir mes prochaines destinations. Alex semble vouloir continuer avec Katerina et nous ne voyagerons donc pas ensemble en Amérique du Sud. Notre dernier plan commun était de traverser le Venezuela, tirer jusqu'en Guyane française, au Brésil, et prendre un bateau pour l'Afrique.

Mais je ne me vois pas faire seul ce que nous avions prévu à deux et je commence à saturer de la culture latino et des hordes d'altermondialistes occidentaux qui peuplent ces pays. J'ai besoin de changement, d'un nouveau départ. J'ai quelques heures pour trancher entre l'Afrique ou l'Inde, car je n'ai plus le temps de faire les deux depuis que j'ai décidé de rentrer pour les noces d'or de mes grands-parents dans un peu moins d'un an. Exit les bateaux sur l'Atlantique, et je réserve un vol Bogotá-Johannesburg dans trois semaines sans me poser de questions, pour avancer et ne pas trop ruminer ces changements de dernière minute. En prenant cette décision radicale, j'ai l'impression de maîtriser des événements qui m'échappent totalement.

Sur une carte, moins de 800 km séparent Panama City et Bogotá. Mais rallier les deux est une véritable entreprise. J'ai eu la fâcheuse surprise de découvrir récemment que le Panama ne possède pas de frontière terrestre avec la Colombie, c'est-à-dire une route qui permette de se rendre dans l'autre pays en se faisant apposer un tampon par un couillon en uniforme. Au lieu de ça, on y trouve le *Darien Gap*: une région montagneuse peuplée de guérilleros, narco-trafiquants et autres joyusetés que je ne suis pas pressé de connaître. Certains tentent la traversée en trek, à l'arrache. Beaucoup se font buter. J'ai eu ma dose de bandits ces derniers temps et je vais passer mon tour.

Je laisse donc le vélo d'Alex dans la pièce à bagages de l'auberge et pars pour Colón, afin de prendre un ferry qui me mènera à

Carthagène des Indes, en Colombie. Le long du canal, je m'arrête un moment regarder les écluses impressionnantes et les paquebots monter et descendre, et me retrouve vite seul sur une route au milieu d'une épaisse forêt. En l'absence de véhicules, les cris des singes résonnent autour de moi, sans autres bruits que la nature, me rappelant l'ambiance des zones à bandidos. Je me prends même à flipper un peu, redoutant une attaque soudaine. Le Panama est assez sûr, mais c'est toujours au moment où l'on s'y attend le moins que ça arrive.

Puis, la civilisation revient sans qu'il ne se soit rien passé. Beaucoup de locaux me saluent alors. Une famille stoppe son van pour m'offrir des fruits, les ouvriers d'un chantier sur l'autoroute braillent tous en chœur sur mon passage, avant que je me fasse arrêter sur cette même autoroute par les militaires.

— *Vous n'avez pas le droit de rouler ici. C'est trop dangereux.*

— *Il n'y a aucun signe qui l'interdit¹⁶.*

— *Je vous le dis. Vous n'avez pas le droit.*

— *Mais aucun signe n'interdit les vélos.*

— *Vous faites demi-tour et vous sortez.*

— *Alors je sors à la prochaine sortie.*

— *Non, vous faites demi-tour et vous ressortez d'où vous venez.*

Pas moyen de négocier avec ceux-là. Je viens d'avalier trois kilomètres de descente que je dois remonter. En plus, l'autoroute est déserte, je ne risque rien ! Je remonte, repasse devant les ouvriers qui ne comprennent pas ce que je branle à faire des allers-retours sur une autoroute, et prends la petite départementale où je manque de me faire exploser par une voiture à une intersection, par ma faute il est vrai. Les pneus crissent sur le bitume et le pare-chocs s'arrête à trente centimètres de ma jambe gauche. Y a pas d'intersections sur l'autoroute, connards de militaires !

J'arrive à Colón vers 16 h. Je n'ai aucun plan de la ville et je dois trouver le port le plus vite possible où Karin m'attend pour prendre le ferry. Elle est venue en bus. Je demande ma route à plusieurs personnes. Le premier, un vieux pourri, m'indique

une première direction. Le deuxième, un alcoolique, m'en donne une autre, confirmée par un flic. Autour du port, je traverse une immense zone franche laide et bordélique, sans trop savoir où je vais. J'aperçois le haut des ferries au loin, c'est par là.

Karin est à notre point de rendez-vous et je rencontre trois autres cyclistes sur les quais: un Québécois et deux Français qui ont peu ou prou effectué le même parcours que nous en Amérique. Le chargement des bagages et le passage en douane dure des heures puisqu'ils n'ont affecté qu'un seul tamponneur pour tout le bateau, sur lequel on accède via des portiques de sécurité dignes des aéroports. Le coiffeur derrière moi se voit confisquer son matériel pour éviter qu'il ne détourne le ferry avec ses ciseaux et le crashe dans un building. Ça y est, nous sommes à bord du Ferry Xpress qui doit nous mener en Amérique du Sud après 24h de tangage sur la mer des Caraïbes.

par Alexandre
le 7 mars 2015

Départ de la seconde équipe

Il ne s'est écoulé que deux heures entre ma décision de continuer avec Katerina et le bus qui doit nous emmener à La Fortuna, le temps d'annoncer la nouvelle à Greg, prendre le petit-déjeuner et sauter dans un taxi. Le plus urgent d'abord, on avisera les détails ensuite.

Un pensionnaire de l'auberge, Brian, s'est entre-temps incrusté dans notre petite escapade. La soixantaine, américain, il est au Costa Rica pour profiter du pays et de ses services dentaires bon marché. Il vit d'amour et d'eau fraîche et de l'hospitalité que sa vieille mère veut bien lui prodiguer. Accessoirement, il gagne quelques sous en participant à des "*Hands-on contests*", un genre de concours bien américain qui consiste à laisser sa main le plus longtemps possible sur un objet. Le dernier à craquer remporte le lot. Une de ses tactiques consiste à offrir des pizzas à ses adversaires pour leur parasiter l'intestin et les endormir.

Notre petit ménage à trois prend fin assez rapidement lorsque notre champion, las de tenir la chandelle, nous laisse continuer seuls à Monteverde, un endroit reclus accessible par des routes qui ressemblent à des montagnes russes. L'endroit est malheureusement cafi de touristes, ce qui semble être la norme au Costa Rica. Dans le petit village, des écrans vidéo font la promotion jour et nuit des attractions à ne pas manquer. Les parcs naturels ont des chemins goudronnés et coûtent plus cher que l'entrée du Grand Canyon. On peut tomber sur quelques pépites en s'éloignant un peu des sentiers battus, comme ce jour où nous trouvons de grands arbres aux troncs évidés formant des échelles naturelles qui mènent jusqu'au sommet. Mais je ne me sens pas à ma place au milieu de cette nature aménagée.

Dans la minuscule auberge tenue par un Franco-Suisse dépressif, se trouve un couple de maîtres spirituels espagnols, Ahimsa et Ananda dont le sourire permanent serait presque flippant. Ils se sont attribués des noms en sanskrit¹⁷, et prônent une méditation simple, sans effort. La petite séance guidée dont ils nous font part me convainc de participer au stage qu'ils donnent le week-end suivant à San José.

Assis en rond, nos deux hôtes vêtus uniformément de blanc et de rouge nous expliquent les bases de la méditation, ses pièges et techniques pour ne pas rester bloqué au même endroit. Le principe est de ne penser à rien mais d'être conscient de tout. C'est aussi difficile que de ne pas penser à l'éléphant rose. Sauf que cette fois, au lieu d'attendre en espérant que l'éléphant s'en aille, on se répète une phrase un peu bizarre dont le sens flou aide à le chasser. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il dégage pour de bon. En réalité ça n'arrive pas vraiment, on réussit tout au mieux à grappiller quelques dizaines de secondes de calme pendant lesquelles l'esprit s'élève, comme ils disent. Mais ces quelques secondes sont à la fois revigorantes et relaxantes et me plongent dans un état de béatitude qui m'était encore inconnu. L'exercice se répète encore et encore, guidé par la voix chaleureuse de l'un des deux maîtres de cérémonie.

Au terme de cette retraite spirituelle, retour à la case départ à San José, sans savoir quoi faire. D'un côté, mon vélo prend la poussière au Panama. De l'autre, Kate ne m'attendra pas bien longtemps si je la laisse là après seulement deux semaines de vie commune. Pour concilier les deux, je lui propose d'acheter un vélo et de m'accompagner. Je lui explique une douzaine de fois qu'elle devra tirer un trait sur son hygiène alimentaire et corporelle, cohabiter avec tous les insectes de passage et pédaler des heures le cul talé.

— *Tu es sûre? Il faudra te taper des côtes à 15% avec un vélo de quarante kilos.*

— *Je sais.*

— *Et pédaler sous la pluie, face au vent...*

— *OK.*

— *Même parfois pédaler toute une semaine à travers le même paysage chiant.*

— *D'accord.*

Nous prenons ainsi un bus pour Panama City afin d'y récupérer mon vélo. Pendant que j'appelle notre hôte Olivier à la gare centrale via le téléphone public, Kate fouille la foule à sa recherche puis revient vers moi et me demande :

— *Où est mon sac?*

— *Là, à mes pieds, lui dis-je en lui montrant la pile de gros sacs à dos posés devant moi.*

— *Non l'autre! Le petit!*

— *Bah j'en sais rien. Tu l'as toujours sur le dos.*

— *Mais non! Je l'ai posé sur les autres sacs devant toi!*

Panique générale. Olivier arrive au même moment dans la confusion générale et nous nous mettons tous les trois à courir à travers la gare au cas où le voleur serait assez con pour s'en aller en prenant son temps. Adieu iPad, téléphone, tout le cash de son voyage et le passeport. L'aventure commence bien. Il lui reste une carte bancaire et sa carte d'identité. Une chance qu'elle puisse l'utiliser pour voyager en Amérique du Sud. Nous passons notre

première soirée au poste de police avec notre hôte et comprenons qu'il n'y a aucun espoir de revoir quoi que ce soit.

Je récupère dès le lendemain mon vélo dans l'auberge où Greg l'a laissé. En ouvrant la housse, Kate réalise un peu mieux dans quoi elle s'est fourrée. Les affaires sont couvertes de crasse, les trous des sacoches sont rafistolés avec des bouts de jean fixés avec de la colle jaune qui déborde un peu partout et une odeur d'essence a imprégné toutes les affaires. La popote est cabossée, dégueulasse, la mécanique du vélo recouverte d'un voile noir grasseyé et d'innombrables sacs plastique à moitié déchirés servent de contenants temporaires à mes outils. Je profite des quelques jours sur place pour remettre en état le vélo et Olivier nous en prête un autre pour que nous puissions visiter la ville.

Nous passons nos soirées en compagnie de lui et sa colocataire. C'est un quarantenaire à l'âme de backpacker. Il ne reste jamais longtemps au même endroit et nous raconte avec nostalgie comment il a remonté l'Amazone sur un bateau propulsé par des pédales. Il est ici pour construire un pont au-dessus du canal côté Caraïbes. Je ne l'envie pas. La ville de Panama, sans être vilaine, est assez quelconque et manque terriblement de charme et d'authenticité. Le centre est propre et moderne, le reste est industriel ou délabré. Un contraste classique dans cette partie du monde. Le bord de mer est joliment aménagé, mais cette dernière, au gré des marées, se retire et laisse place à une boue nauséabonde.

À l'aéroport de Panama, juste avant de prendre le vol pour Bogotá nous tombons sur Hans et Nele, un couple d'Allemands que nous connaissons de San José avec Greg. Ils n'en reviennent pas de me voir accompagné de Kate. Peu après notre départ de San José, ils sont retournés à cette même auberge. Le patron, Delroy, leur a raconté comment Greg et moi étions repartis chacun accompagnés d'une fille, l'un à vélo, l'autre en bus. Ils n'y croyaient qu'à moitié et les deux tombent des nues lorsqu'ils apprennent que nous allons à Bogotá pour acheter un vélo à Kate.

COLOMBIE

Buenos días !

par Grégory
16 mars 2015
23 071 km

De Cartagena à Bogotá

Toujours accompagné de Karin, je débarque à Cartagena le 17 mars et découvre une très jolie bourgade maritime. Les remparts de la vieille ville sertis de canons encerclent les ruelles étroites et colorées, et les habitants tous souriants déambulent entre les petites échoppes mobiles des rues sinueuses, vendant fruits et quesillos¹¹⁸ jusqu'à tard le soir. Je sens une différence de comportement assez profond avec l'Amérique centrale, une ambiance plus détendue. Il n'y a pas d'agressivité avec le touriste, un *non* est respecté et les promenades en sont d'autant plus agréables.

Avide de tester les produits locaux, je sais en arrivant que je veux essayer la cocaïne, à peu près pure, pour ne pas mourir con. Pour une qualité tout à fait merdique en France, cela s'achète aux alentours de 80-100 \$ le gramme. Ici, ça tourne à 6-8 \$, prix touriste. Je suis un grand garçon, je connais mes limites, j'ai vécu avec des toxicos au Speedway et je sais aussi les produits que je ne prendrai jamais. Tout ce tabou autour des drogues est d'ailleurs aussi hypocrite que néfaste. D'un côté on idolâtre le travail d'artistes célèbres sous drogues, d'un autre on légifère pour leur en interdire l'accès. On lutte contre les mafias tout en leur laissant le monopole de la vente. On parle de qualité des produits et on fait tout pour qu'un tel contrôle soit impossible. Et enfin, on parle beaucoup sans savoir. Je préfère donc en connaître les vrais effets plutôt que de rester bloqué aux fables d'un autre temps. Comme toute drogue, comme l'alcool, comme la marijuana, il y a les addicts, et ceux qui savent se contrôler. Et la cocaïne ne présente pas plus d'addiction que le tabac.

Un contact de Sylvain¹¹⁹ établi comme chef cuistot depuis quelques mois à Cartagena me guide dans cette démarche. Aurélien connaît les sources d'approvisionnement et les règles à respecter pour ne pas avoir de soucis avec la police. Je lui laisse le soin d'acheter ce qu'il faut aux vendeurs de boissons et cigarettes ambulants. Il faut toujours attendre une dizaine de minutes pour que les sachets arrivent, avant de les glisser dans une chaussette. La loi colombienne interdit apparemment aux policiers de mettre les mains dans les poches pour éviter qu'ils n'y mettent quelque chose et réclament un pot-de-vin, mais rien ne leur interdit de demander à les retourner. Dans la chaussette donc, pas de souci. Personne n'aperçoit la came mais tout le monde sait bien ce qui se passe, la transaction est habituelle. Ici, la coke est très répandue. Je veux dire par là que la proportion de gens qui en consomment occasionnellement est beaucoup plus importante qu'en France. Je rencontre des étudiants, des carreleurs, des expatriés, des ouvriers qui en prennent. Parfois, je vois aussi un toxico qui n'a pas su se maîtriser, il faut l'admettre.

Le goût est absolument dégueulasse. Amer, il anesthésie la bouche rien qu'avec le peu qui traîne sur les doigts. Le reste, déjà dans les narines, est en train de réveiller mon cerveau en mode Vésuve. Désormais, je peux passer des nuits blanches sans sourciller. Idéal pour les fêtards. Avec ça, j'enchaîne les sorties plusieurs nuits d'affilée pendant lesquelles Aurélien me traîne avec des Colombiens dans des établissements pleins de putes, qui viennent me faire tour à tour leur numéro de charme avant de repartir froidement, vexées de se faire rembarrer. Je rentre régulièrement à 14h, encore tout frais grâce au *perico*¹²⁰ mais ne dors pourtant que deux ou trois heures par "nuit".

La date de mon vol pour l'Afrique avance et je suis resté un peu trop longtemps à sniffer les effluves de Cartagena. Je dois désormais m'enfiler 1100km en neuf jours, plus de 120 par jour. Voilà un bon challenge pour se remettre en jambes. Malgré la dernière semaine, je me sens plutôt en forme. J'emmène un gramme de

blanche avec moi pour tester ça dans les montagnes, il paraît que ça aide en altitude. Ma tête est prête, je connais la chanson, je démarre. Mes muscles ne suivent pas, mes jambes sont lourdes, elles peinent, et je ressens tout à coup la fatigue que mon cerveau refuse encore de me communiquer. Mon rythme cardiaque, d'habitude assez lent sur le vélo est anormalement élevé. C'est comme si mon corps ne transmettait plus rien à mon cerveau. Mais on ne triche pas sur un vélo. Même ma tendinite se réveille un peu. Greg, t'es un con. J'ai trop tiré sur la corde avec ce truc. Je n'ai aucune énergie, je n'avance pas. Je ne dors presque rien le premier soir, comme si le produit agissait encore.

En partant le lendemain, j'explose mon dérailleur arrière au premier coup de pédale, en voulant devancer un troupeau de vaches aux cornes gigantesques. Je galère plus d'une heure à triturer ce dérailleur, sans succès, et perds un outil de 15cm dans les feuilles, là, juste devant ma gueule. Je retourne tout pendant plusieurs minutes, impossible de retrouver cette connerie de clef! Je suis dans le cirage, j'ai compris. Je me dirige vers mon sac, attrape la poudre et verse tout par terre, en pleine nature. Un toxico me tuerait probablement pour ce geste. Comme un symbole, je retrouve mon outil quelques secondes plus tard!

Je me dirige vers la route en poussant mon vélo. Pas le choix, je dois faire du stop. Deux minutes passent et pas une voiture. Je regarde ce dérailleur une dernière fois, je le tords un peu par dépit, sans trop savoir ce que je fais. La chaîne tourne de nouveau, le coup de bol! Je n'ai plus que quelques vitesses mais ça fonctionne. Je peux enfin me lancer!

La route 80 en direction de Bosconia est en travaux. Les engins soulèvent d'énormes nuages de poussière que j'avale à pleins poumons. La population est étrangement moins sympa dans la campagne qu'à Cartagena, ce qui me fait craindre un peu de dormir dehors. Alors quand je ne trouve pas un coin bien tranquille, je demande à poser ma tente dans la cour des fermes, ce

qui ne plaît généralement pas aux chiens qui viennent japper contre ma tente. Je les poursuis avec un bâton, les éclaire avec ma lampe, mais ils reviennent inlassablement gueuler dès que je m'allonge. Malgré des conditions un peu difficiles, je reprends du poil de la bête au fil des jours et parcours quand même plus de cent kilomètres quotidiens, gardant ainsi toutes mes chances de rejoindre Bogotá dans les temps.

Quand je ne cuisine pas, je choisis le restaurant le plus miteux possible, pour avoir le prix le plus miteux possible. De toute façon, ils cuisinent tous la même chose : riz et poulet grillé. Et je m'en sors souvent autour de 7 000 pesos¹²¹ avec une soupe et un Coca en compléments. Les alcoolos des troquets pourraves viennent souvent me parler. Pas besoin de coke pour devenir une épave. Un de ces établissements fait également office de boucherie et j'assiste à un arrivage de viande : ni le transport, ni la conservation sur place ne sont réfrigérés et tout est pendu à l'air libre par des crochets d'où les mouches prennent leur envol. Mieux vaut avoir l'estomac bien accroché.

Dans le même ordre d'idée, il est difficile de trouver de l'eau qui n'ait pas un goût de rouille et même le riz finit par en prendre la saveur et le fumet. Pour remplir mes bouteilles, je dois mentir et dire que c'est pour me laver. Des vendeurs de fruits ambulants sillonnent aussi les routes avec leur break plein à craquer en braillant les dernières promotions dans un haut-parleur de qualité chinoise.

À Bosconia, je m'arrête plus d'une heure dans un petit supermarché. Pouvoir acheter de la nourriture un peu variée me procure un bien-être incommensurable et je repars souvent avec les sacs pleines à craquer. Ça déborde dans tous les sens. Dans ces moments-là, je comprends le plaisir que ressentent les femmes qui aiment faire du shopping.

Je tourne enfin sur la nationale 45 qui me mènera jusqu'à la capitale. Les travaux sont finis il y a peu et je jouis d'une belle route, plate, neuve, large. Une forêt dense et vivante a remplacé

les paysages brûlés du nord. Des panneaux préviennent de la présence de fourmiliers, de tapirs, de paresseux, de singes que j'entends hurler, et les oiseaux sont magnifiques. Je suis bien, très bien, sans drogue. Je pédale chaque jour plus de 150 km et mon dérailleur tient le choc malgré une condition très précaire. Il faudra quand même que je le change avant de partir en Afrique. En selle plus de sept ou huit heures quotidiennement¹²², je suis si fatigué que je ne prends même plus la peine de quitter mes fringues pendant la nuit. Évidemment, la chaleur est toujours là, mais je m'y suis fait. Suer est une condition désormais normale. Je dors souvent dans les stations-service où je peux profiter d'une douche froide, me rincer le sel du corps. Et quand il y a des chiens, je les amadoue avec un peu de bouffe pour éviter qu'ils ne gueulent dans la nuit.

La population a aussi retrouvé le sourire. C'est marrant comme certaines provinces sont plus amicales que d'autres. Je suis juste un peu las de répondre éternellement aux mêmes questions. *“Où vas-tu? Combien coûte ton vélo? Depuis combien de temps tu voyages? Et comment tu gagnes ton argent?”* Si la personne ne m'intéresse pas, je mens pour ne pas éterniser la conversation: *“Moi? Oh, je fais juste Cartagena-Bogotá et ensuite je rentre en France.”* Des habitants m'avertissent de la présence possible de FARC¹²³ dans la région, d'autres m'affirment que je ne risque rien. Étrangement, l'environnement m'incite à l'optimisme et je me paye maintenant le luxe de poser ma tente au bord de la route, à la vue de tous. Pourtant, les convois militaires sont de plus en plus nombreux et les Colombiens semblent apprécier leur présence en les saluant, en leur faisant des cadeaux.

La nuit, je prends sur la tronche quelques grosses pluies que ma tente a du mal à contenir. L'étanchéité n'est déjà plus vraiment ce qu'elle était. Pourtant, j'aime assez quand il pleut car je sais que je ne serai dérangé par personne. Un soir, où je me réfugie près d'une antenne de communication, l'orage éclate et m'oblige à finir les tortillas sous la tente. Comme d'habitude, je me couche

tôt et comate en lisant quelques heures quand tout à coup, un courant électrique me traverse le corps! La foudre qui est tombée sur l'antenne s'est propagée jusqu'à ma tente. Putain ça réveille! Après ça, chaque coup de tonnerre me fait sursauter jusque tard dans la nuit, pendant qu'une fourmilière s'est créée dans mes vêtements mouillés.



Le lendemain, un Colombien me propose à deux reprises de monter dans sa voiture. S'il me l'avait proposé il y a cinq jours, j'aurais sûrement accepté. Mais je refuse car je n'ai pas fait tout ce chemin et pédalé comme un forcené depuis une semaine pour craquer maintenant! Je suis à moins de 200km de l'arrivée. La dernière difficulté est que Bogotá culmine à plus de 3 000 m d'altitude et que je suis encore presque au niveau de la mer.

Après un court temps d'adaptation, je prends le rythme des montées et grimpe à 2 600 m, avant de redescendre à 1 000 m pour mieux remonter. Dans les côtes, les gamins des villages s'accrochent avec leurs vélos à l'arrière des camions d'un air moqueur avant de redescendre à fond jusqu'à chez eux. Je pourrais aussi attraper un camion, mais je ne veux pas tricher, je me sens bien.

Je suis tellement affûté que je grimpe même plus vite que certains cyclistes sans bagages.

À cent bornes de Bogotá, je crève cinq fois en moins d'une heure. Je bouillonne intérieurement mais reste calme car je me sais très proche de mon objectif. Je remonte à 2500m avec seulement trois vitesses sur les trente du départ. La chaîne frotte de partout mais je ne peux rien y faire, j'ai déjà trop torturé le mécanisme. Il commence à faire nuit, et il ne me reste plus que 25 km à faire, une broutille. Je suis bien décidé à arriver cette nuit quand le boulon du dérailleur lâche, entraînant la chaîne et ce dernier dans les rayons. La vue de ce méli-mélo de métal me fout le bourdon. Cette fois tout est foutu.

Je commence à pousser le vélo pour finir à pied, avant de réaliser qu'il me faudra au moins huit heures à ce rythme. Les cyclistes colombiens que j'avais semés me doublent et je dois installer la tente au bord de la route. Je suis dégoûté. Si près du but, j'abandonne à cause du matériel.

J'essaye de faire du stop à l'aube sans succès, et finis par arrêter un bus qui me coûte 9 000 pesos. Il m'en restait 10 000 en poche... Juste de quoi finir le trajet pour Bogotá. Sur place, je retrouve Alex, Katerina et Karin dans un appartement pour une dernière soirée après avoir fait réparer mon vélo dans la première boutique aperçue depuis le bus. Pour 170 000 pesos, j'ai du matériel tout neuf et les roues dévoilées avant de prendre mon vol pour mon escale aux États-Unis le lendemain matin à 5 h. Nous sommes le 2 avril 2015, le début d'un nouveau voyage pour lequel je ne suis plus sûr d'avoir bien éliminé tous les petits sachets de coke. J'ai beau retourner mes chaussettes sales, je ne trouve rien et espère n'avoir pas caché ça dans une doublure. Les chiens de la douane US risqueraient de ne pas apprécier la trouvaille.

par Alexandre
26 mars 2015

De Bogotá à Cartagena

Perchée à 2 600 m de haut, la capitale colombienne est épargnée de la chaleur moite qui accable le reste du pays. Nous avons posé nos affaires chez Sebastian, un hôte WarmShowers qui aime partager sa passion du vélo avec les cyclotouristes de passage. Il ne reste que deux jours avec nous, avant de mettre les voiles pour Medellin à vélo en nous laissant utiliser son minuscule appartement et un de ses vélos le temps que Kate trouve le sien.

Nous visitons la ville à quatre roues, au milieu des énormes graffitis qui colorent les murs, les innombrables taxis jaunes et des rues étonnamment propres. Je suis surpris. Je ne m'attendais pas à une ville agréable et développée. Dans le même laps de temps, Greg s'envole pour les USA puis peu de temps après pour l'Afrique du Sud. Le savoir à pédaler sur un autre continent me chagrine. J'ai l'impression de l'avoir abandonné même si je n'avais que deux options au moment de prendre ma décision. J'espère pouvoir le retrouver ailleurs dans quelque temps.

Katerina a lancé quelques bouteilles à la mer depuis le Panama pour trouver des sponsors locaux ou au minimum un peu d'aide pour acheter un vélo pas cher. Une jeune entreprise a flairé l'occasion de se faire de la pub à peu de frais et nous propose un vélo sur mesure à prix coûtant. Le tout est étonnamment bon marché et arrive tout équipé, mais le montage est à la colombienne : le porte-bagages avant est un porte-bagages arrière installé à l'envers, il n'y a pas deux boulons de la même taille et les jantes n'ont pas du tout des dimensions standards, rendant l'approvisionnement en chambre à air un peu bordélique. Mais à ce prix, et contre seulement quelques photos et un article sur notre blog, on prend et on se tait. L'ajout de deux paniers métalliques à suspendre de part et d'autre du porte-bagages avant ne coûtent que quelques euros et remplacent les sacoches, tandis qu'à l'arrière, deux bouts de bois en travers du porte-bagages soutiennent le sac à dos ficelé par-dessus. Kate n'a pas encore fait un kilomètre qu'elle a déjà l'air plus clocharde que moi.

À l'abri de la pluie sous l'auvent d'un supermarché, l'excitation est à son comble alors que nous attendons une accalmie. Ni l'un ni l'autre ne souhaitons repousser le départ malgré la météo et pédaler sous la pluie est un très bon test mental qui ne peut que mieux la préparer pour la suite. Nous partons pendant une éclaircie et ne parcourons que quelques kilomètres avant que Kate se paye sa première gaufre en passant un trottoir. La route est glissante, l'avant de son vélo a un centre de gravité trop haut et elle n'a pas l'habitude de rouler avec du poids. Une combinaison formidable pour une gamelle initiatique, comme Greg à Turin.

Passé les banlieues grisâtres et la zone industrielle, s'amorce une longue descente en sortant de Bogotá. Sur cinquante kilomètres, nous n'utilisons que nos freins pour perdre 2000 m d'altitude avant de remonter de mille. Rapidement, Kate n'arrive plus à grimper et son moral s'effondre. De mon côté, j'ai chopé un gros mal de crâne qui pompe toute mon énergie. Pas le choix, il faut avancer. J'attache deux tendeurs entre nos vélos et entreprends de la tirer. Ça fonctionne à peu près. Je ne peux pas tirer tout son poids car les tendeurs sont trop lâches mais suffisamment pour la soulager et lui permettre de poursuivre. Le plus compliqué est le départ arrêté dans la côte à 10 % avec un vélo de cinquante kilos, surtout lorsqu'il faut s'y reprendre à plusieurs fois. Que je parte trop tôt ou trop tard, le tendeur m'arrête net et manque de nous faire chuter. Il faut que nous partions ensemble et que Kate réussisse à se propulser sur les premiers mètres avant que la tension ne commence à la tirer.

Elle reprend des couleurs le soir pour son premier camping sauvage. Nous nous arrêtons un peu avant d'atteindre la plaine colombienne pour garder la fraîcheur de l'altitude et rester à l'écart de la civilisation. Je repère un bout de forêt facilement accessible et lui dis de me suivre alors que je m'engouffre dans un petit chemin envahi par les racines. Au milieu des palmiers et bananiers, je lui montre comment monter le campement, du choix du sol à l'agencement de la tente, une routine réglée aux petits oignons.

Les mille kilomètres qui nous séparent de Cartagena sont plats d'après les cartes. Greg a mis dix jours. Pour être tranquille, j'ai prévu deux semaines avec Kate, qui se transformeront petit à petit en trois vu les conditions éreintantes. Il fait une chaleur moite de jour comme de nuit. Des hordes de moustiques se mêlent à la fête dès que le soleil disparaît derrière un arbre et il pleut tous les soirs. Nous sommes obligés de couvrir la tente de la toile extérieure quatre saisons qui est faite pour garder la chaleur, et nous nous retrouvons à dormir dans un sauna, l'un contre l'autre.

Lorsque la pluie tombe la journée, elle est diluvienne. Un jour, en mangeant au bord d'une route, nous avons à peine le temps de tout ranger qu'un ruisseau s'est déjà formé sous nos pieds et commence à emporter les popotes. Trempés comme des rats, nous nous réfugions dans une cabane à moitié construite avec d'autres locaux à scooter qui ont eu la même idée. J'installe le réchaud sur un moellon, sors la gamelle, et entreprends de réchauffer tout le monde en servant des cafés.

Les Colombiens sont toujours sympas et arrangeants. Un soir, alors que nous achetons de l'eau dans un hôtel avant de chercher un coin pour poser la tente, la patronne nous invite à camper à l'intérieur, dans le large couloir couvert qui donne sur la piscine et les chambres tout autour. Il y a une pluie torrentielle et nous acceptons sans sourciller. Pas besoin de mettre la bâche étanche de la tente, une nuit un peu plus fraîche en perspective ! Le personnel, très accueillant, nous apporte une limonade au panela, un sucre de canne aggloméré, et nous profitons des douches extérieures de la piscine pour faire une toilette sommaire, à moitié rincés par la pluie.

Au milieu de la nuit, je me réveille les bras dans l'eau. Merde ! Le carrelage est mal posé et la tente baigne dans une grosse flaque. J'éponge, je pousse et je rince. Nous déplaçons la tente un peu plus loin mais je ne me rends pas vraiment maintenant que toute la toile de sol est trempé.

À moitié somnolent, alors que le soleil se lève à peine, j'entends un grand cri venant de l'extérieur et les employés de l'hôtel se précipitent aussitôt dehors. L'un d'eux nous explique que la cuisinière s'est fait renverser par une camionnette. Elle est morte sur le coup. Embarrassés, nous remballons nos affaires mouillées en silence et partons discrètement en remerciant la patronne. La pluie a cessé mais la route est détrempée et glissante. Je pense à la pauvre femme qui vient de s'éteindre. Elle venait juste travailler comme tous les matins et n'aurait jamais pu se douter de ce que le destin lui réservait. Je pourrais facilement la rejoindre à la faveur d'une voiture qui fait un écart, d'un camion qui refuse une priorité, un pneu qui éclate dans une descente... Les occasions ne manquent pas, mais j'en suis conscient et ça fait toute la différence. Tout comme le pilote de F1 avant la course, je sais que j'ai une chance non négligeable de me blesser ou pire, et j'en ai accepté la possibilité.

Kate non plus n'a pas d'inquiétude par rapport aux risques du voyage. En revanche elle a du mal à tenir le choc, autant physiquement que mentalement. Ça ne m'étonne pas. Il m'a fallu parcourir 10 000 km avant de vraiment aimer le vélo, elle n'en a que quelques centaines. Lorsqu'elle a besoin de souffler, nous nous séparons. Elle part alors en stop et je la rejoins cent à cent cinquante kilomètres plus loin le soir même. Je me défoule, elle se détend. Pour lui permettre de se reposer correctement, nous nous arrêtons régulièrement dans les chambres climatisées des hôtels routiers où j'en profite pour agrémenter mon régime d'un peu de poulet. Elle, se morfond sur les misérables salades d'oignons sans sauce, la seule option que les restaurants arrivent à improviser pour une végétarienne.

À Mompox nous nous retrouvons dans un hôtel où j'arrive de nuit après cent trente kilomètres dont plus de la moitié sur une route en terre défoncée. Julio, un Colombien qui nous avait hébergés en WarmShowers après Bogotá nous avait conseillé de nous arrêter ici. Il y a très peu de touristes, ce qui n'est pas pour me déplaire,

et en majorité des Colombiens. La ville est très belle avec des vieux bâtiments coloniaux restaurés aux murs peints en blanc.

La vie tourne au ralenti et les iguanes roupillent, perchés dans les arbres. La ville semble déconnectée du reste du monde, oubliée, sans doute trop difficile d'accès. Quatre-vingts kilomètres de pistes d'un côté, une rivière de l'autre. Pour la traverser, il faut prendre le ferry ou des bateaux privés, bien plus rapides, pour la modique somme de 2 000 pesos¹²⁴. Nous embarquons sur l'un d'eux avec une quinzaine de passagers et leurs scooters. L'embarcation tout en long doit faire à peine un mètre soixante de large. Des planches posées dans la largeur forment des bancs sommaires et les gilets de sauvetage pendent sous le toit en tôle. Nous sympathisons avec Gustavo, le patron d'une station essence à Magangué qui nous propose de camper derrière les pompes.

Nous nous donnons rendez-vous sur place car quelques kilomètres séparent le quai de la ville. Lorsque nous le retrouvons, Gustavo nous explique qu'il y a peu d'espace pour camper et que les réchauds posent problème. En revanche, il nous a payé une chambre d'hôtel juste à côté et s'est même inquiété que nous puissions utiliser la cuisine des propriétaires ! Tout est déjà réglé, notre bienfaiteur ne s'attarde pas et nous quitte très humblement après nous avoir aidés à ranger les vélos à l'intérieur.

La suite du voyage se planifie à Cartagena. Les cartes sont étalées et les comparateurs de vol tournent à plein régime. Kate traque les routes sans trop de dénivelés tandis que je m'inquiète surtout de la météo. Je n'ai qu'une idée en tête : quitter cette moiteur infecte qui me fait suer jour et nuit. Ni l'un ni l'autre n'envisageons de continuer en Amérique du Sud. Kate connaît déjà quelques pays et je ne me vois pas traverser le Venezuela avec elle. Une option serait le Brésil en passant par l'Amazonie, mais ce n'est pas du tout en accord avec mes ambitions climatiques. Les Caraïbes reviendraient à trop cher et l'Afrique est trop compliquée pour les visas, car Kate voyage avec un passeport consulaire depuis qu'elle s'est fait voler l'original à Panama. Elle lorgne beaucoup

sur l'Asie, mais j'y ai déjà passé beaucoup de temps avec Greg. Finalement, l'Europe s'impose avec des conditions parfaites.

Nous éliminerons de l'équation, en même temps la météo pourrie et la malbouffe, et j'en profiterai pour revoir ma famille. Le vol le moins cher atterrit à Madrid et il n'en faut pas plus pour nous décider. Je préviens la famille : rendez-vous à Barcelone.

NEW YORK

par Grégory

2 avril 2015

24 166 km

Ça faisait quelque temps que l'idée de vadrouiller seul quelques mois me trottait dans la tête. On adore voyager ensemble mais au bout d'un moment, la routine finit par s'installer. Excepté la période particulière en Australie, nous n'avions jamais bourlingué plus de six mois tous les deux et cela faisait déjà plus de sept depuis notre départ d'Australie. Alors quand il a encore fallu se séparer, personne n'a vécu ça comme un traumatisme, mais plutôt comme une opportunité de découvrir autre chose.

La Colombienne assise à côté de moi fait son signe de croix et murmure une prière au moment du décollage. À force de flipper, cette gourde finit presque par me faire le même effet que Pierre Richard dans *La chèvre*!¹²⁵ Mais nous arrivons à Orlando, puis New York sains et sauf, après que les douanes aient ouvert tous mes sacs, sans rien avoir détecté de suspect. Arrivé tard le soir à l'aéroport Kennedy, je traverse le quartier du Queens de nuit, et pose mes valises à Brooklyn chez un jeune couple trouvé sur WarmShowers. Le hasard fait qu'ils ont vécu deux ans en Zambie, là où je passerai sans doute.

À la suite d'une première visite en 2006, je connais déjà la plupart des coins de la ville comme l'Empire State Building, la statue de la Liberté, le Chrysler Building, la gare centrale, Central Park, et Broadway, où des *Jesus lovers* font toujours le piquet au milieu de l'immense place illuminée. Je découvre le nouveau World Trade Center à la place du trou béant de la dernière fois, puis je m'aventure dans Harlem et le Bronx, deux coins qu'on m'avait déconseillés la dernière fois car réputés dangereux. L'ambiance est un peu plus lourde dans certaines rues où des groupes de Blacks

endossent le rôle des parfaits stéréotypes des films américains, et je ne prendrais pas le risque d'y laisser mon vélo cadénassé, mais je m'y suis promené sans problème.

En deux jours, j'ai pédalé plus de 100 km dans New York et j'ai encore l'impression d'avoir raté plein de choses. J'adore cette ville, il s'y passe quelque chose d'unique où que l'on soit. Et puis, les Américains sont toujours aussi détendus, excentriques. C'est frais, c'est vivant, énergique, ça évolue. Après un dernier détour par Brooklyn pour assister au moins une fois dans ma vie à un match de NBA¹²⁶ et voir les cheerleaders montrer leurs atouts, je retourne au *JFK airport* pour prendre mon vol en direction de Dubaï où j'attends quelques heures avant d'embarquer pour Johannesburg, en Afrique du Sud.

Je m'endors au décollage pour me réveiller une demi-heure plus tard. Plus moyen de fermer l'œil. Alors je lis quelques articles sur l'Afrique du Sud : violences, agressions, rackets, meurtres. Quand un policier met le gyrophare, il faut se rendre au commissariat le plus proche car ça peut être un faux ! À Johannesburg, la moitié des quartiers sont fortement déconseillés et même les campagnes sont décrites comme des coupe-gorges.

Tout. Va. Bien.

AFRIQUE

AFRIQUE DU SUD

Goeiedag!
Sawubona!

par Grégory
6 avril 2015
24 327 km

J'atterris à Johannesburg à 6 h du matin après une nuit quasi blanche. Je passe au scanner thermique pour vérifier que je n'ai pas contracté Ebola et suis accueilli chaleureusement en Afrique par un douanier souriant. Pas le temps de gamberger, je déplie le vélo et sors de l'aéroport sans trop savoir où je suis, avec des pesos colombiens plein les poches que personne ne veut me changer. Je sais simplement que je souhaite me diriger à l'est et éviter de traverser la ville. Coup de pot, l'aéroport est du bon côté et j'embraye donc directement sur l'autoroute sans réfléchir, ce qui m'évite de traverser une ville plus célèbre pour ses car-jackings au magnum et ses tours-safaris dans le township¹²⁷ de Soweto que pour le charme de ses ruelles.

La route est d'abord sans intérêt et d'un banal à faire blêmir une méduse. Quelques propriétés barbelées et des débuts de bidon-villes me rappellent où je suis, et me sortent de la torpeur due au manque de sommeil. Mon premier vrai contact avec la population se fait au supermarché où je dois récupérer le peu de victuailles que les douanes m'ont confisquées. Je découvre rapidement que les gens n'arrêtent pas de déconner. Pour le moment, tous ceux qui me parlent ont la banane bien que je découvre quelques visages fermés ou inamicaux au détour d'un quartier moins fréquenté et plus pauvre.

L'autoroute n'est pas trop occupée et tout ressemble assez aux paysages européens. Après une petite sieste vitale de deux heures dans un champ, un gros policier noir m'arrête pour me signaler que l'autoroute n'est pas faite pour les vélos, ce que je

sais pertinemment, mais tout le monde semble s'arranger avec les règles ici.

— *Vous voyez des gens sur l'autoroute ici?*

— *Euh... oui. Plein. Regardez, là!*

— *Oui... bon... c'est interdit donc vous prenez la quatrième sortie pour rejoindre la route qu'il vous faut et je ne veux plus vous voir.*

Je suis bien sur l'autoroute moi, il m'emmerde avec sa quatrième sortie. Quand j'arrive, la sortie en question débouche directement sur un township bondé. Que des Blacks, des maisons un peu pourraves. Ça sent la misère sociale et matérielle à pleins poumons. Il rêve éveillé l'argousin, je ne vais pas là-dedans pour mon premier jour en Afrique du Sud! La bande d'arrêt d'urgence me convient parfaitement. Il m'escortera si ça l'amuse mais je ne bouge pas de l'autoroute. Et je poursuis ainsi en ayant beaucoup moins peur de me faire arrêter par la police que de m'engouffrer dans ces banlieues défavorisées.

J'ai beau m'éloigner de Johannesburg, la densité de marcheurs/auto-stoppeurs le long de mon chemin reste constante, et pas moyen de trouver un coin isolé pour camper. Je finis par me faufiler rapidement dans un champ de maïs, décapite trois plants, et y passe une nuit paisible à l'abri des regards indiscrets. Je ne sais pas encore quoi penser de ce pays. Le bref aperçu d'aujourd'hui m'incite plutôt à l'optimisme mais je sens une certaine tension dans l'air, une atmosphère jamais vécue auparavant.

Au petit matin, alors que je charge mes affaires sur mon véhicule à l'entrée du champ, un Black en salopette bleue se pointe. Je me dis que c'est un ouvrier du champ et qu'on va discuter tranquillement mais il entame brutalement les démarches :

— *Qui t'es?! Tu fais quoi?! Donne-moi de l'argent!*

— *De l'argent, pourquoi?*

— *Parce que t'es trop riche!*

Ah, ça sent le faisan là. Le ton est agressif et son regard en parfait accord avec ses paroles.

— *Moi trop riche? Mais non regarde, je dors dans les champs. C'est ton champ?*

— *Securit'! Give me money!*

— *Non, de toute façon je dois y aller.*

— *Don't move!*, me dit-il en relâchant la courroie qu'il tient dans la main droite et en appelant je ne sais qui de la gauche avec son portable.

L'ambiance est électrique. Un type, je peux gérer. Il peut éventuellement me faire mal mais il va falloir qu'il soit sacrément énervé pour me maîtriser avec sa pauvre courroie. Et j'ai aussi quelques arguments matériels. Par contre s'il fait rappliquer ses potes, je ne me sens pas l'âme d'un Jet Li. Je reste à l'arrière de mon vélo pour finir de ranger mes affaires car j'aime autant être prêt à galoper vite et loin. Le dialogue de sourd dure quelques secondes de plus jusqu'à ce que j'attrape ma chaise pliante pour la ranger. En me voyant attraper le siège, mon créancier prend peur et s'enfuit à grandes enjambées, téléphone à l'oreille. Ni une ni deux, je cours sur l'autoroute profitant d'une si belle occasion. Peu sûr de ses intentions, je pédale comme un forcené sur dix kilomètres pour m'éloigner le plus possible.

Première matinée en Afrique, ça promet... Je croise beaucoup d'autres salopettes bleues le long de la route qui semblent travailler. À mon avis c'était un ouvrier du champ qui a tenté sa chance mais je ne tiens pas vraiment à le savoir. Plus tard, je demandais à un Blanc¹²⁸ s'il est dangereux de camper en Afrique du Sud et sa réponse fut extraordinaire: "*Non, tant que les bad guys ne vous voient pas!* "

Les jours suivants me rassurent progressivement. Les habitants deviennent de plus en plus sympathiques au fur et à mesure que je roule en direction de Nelspruit et de la *Panorama Road*. Les Blancs me demandent souvent si je ne suis pas effrayé du taux de criminalité tandis que les Blacks me parlent plutôt des serpents que je risque de rencontrer dans mes soirées camping. Mais en pleine campagne, je ne vois ni serpents, ni malfaisants, alors je rassure

régulièrement tout le monde d'un sourire. C'est communicatif le sourire. En Afrique encore plus qu'ailleurs. S'il faut casquer pour visiter quelque chose, je paye les entrées en souriant et en les faisant rire, ça marche systématiquement.

L'autre décalage amusant entre Noirs et Blancs, c'est que les premiers ne comprennent souvent pas ce que je fais sur un vélo. C'est long, difficile, pourquoi voyager ainsi ? On n'arrive pas à se comprendre sur ce point-là, c'est assez drôle. Et puis, preuve que l'application de la loi est un peu *freestyle*, les flics me doublent désormais sans rien dire, ou en klaxonnant pour me saluer.



Sur la route après Graskop, les paysages de toute beauté qui se succèdent pendant plusieurs jours, couplés aux rencontres légères, désinvoltes que j'ai avec les Africains, me font complètement oublier la réputation du pays. Je me cache toujours pour dormir, souvent dans le maïs, mais c'est presque plus par habitude que par réelle crainte. La route que j'emprunte surplombe alors une immense plaine que l'on aperçoit par intermittence. Sur quelques kilomètres, les sites *The Pinnacle*, *God's window* ou encore *Three Roundavels* m'offrent certains des plus beaux paysages de mon voyage. On m'a dit que la région de Cape Town était encore plus

belle, il faudra donc que je revienne vérifier. Je suis en plein rêve : ce petit bout d'Afrique est paradisiaque et ne ressemble en rien à tout ce que j'imaginai avant d'y poser mes roues.

Mes journées deviennent même de plus en plus longues à cause des locaux toujours hilares. Avant d'arriver près de Burgersfort. Un sentiment mitigé m'envahit à l'entrée de cette petite municipalité que j'avais pointée sur ma carte comme prochain lieu de ravitaillement. Les gens sont moins agréables ce matin et le seul type qui s'arrête sur la route pour m'aider ne m'inspire aucune confiance. Pouilleux, pieds nus, une tête de consanguin serial killer avec de grosses lunettes à la Francis Heaulmes, il veut que je monte dans son épave. La prochaine fois peut-être. Sur le parking du Spar, je salue comme à mon habitude les quelques personnes autour de moi, qui répondent cette fois silencieusement par gestes dédaigneux de la tête, ce mouvement de bas en haut comme pour dire : "Ouais, t'es qui toi?!" Et pas un sourire, une première.

L'ambiance qui règne ne me plaît guère et je pars faire le plein d'eau à la station-service sans m'arrêter. Les employés du car wash voisin m'interpellent, ils s'inquiètent pour moi : "*Don't sleep in the bush, here people kill other people. You should stay at the next garage tonight.*"¹²⁹ Ça confirme donc mon impression. Il est 14 h 30, si je dors au garage dans 200 m je ne suis pas bien plus avancé, il faudra bien que je me casse un jour ou l'autre. Je tente de soutirer un avis objectif à deux gros policiers noirs qui traînent au carrefour mais c'est à peine s'ils me considèrent. "*Mouais, c'est OK tu peux y aller.*" Je sais bien que je peux y aller gros malin, je veux savoir si je vais m'en sortir vivant surtout. Je n'ai vu aucun Blanc depuis près d'une heure, qu'est-ce que ça signifie? Bon, j'y vais. Je n'aime pas cet endroit et je veux partir vite. D'ici dix minutes j'aurai quitté la ville et n'y penserai plus.

J'essaye de saluer le plus de monde possible pour avoir comme un retour de la mentalité locale, une sonde de sympathie, mais très peu me répondent. Je continue de rouler, ça paraît tout de même assez calme pour le moment. Puis certains commencent

à me gueuler des trucs en dialecte local. Je ne sais pas trop si c'est hostile ou non même si le ton laisse peu de place au doute. Je souris bêtement pour les détendre. Surtout, ne pas les provoquer. Je le sens de moins en moins et la ville ne s'arrête jamais. Les voitures semblent faire exprès de me frôler et de klaxonner violemment à ma hauteur. Un pick-up me propose un transport que je refuse. Je ne fais confiance à personne dans ce trou. Seuls les enfants me saluent avec joie.

La route grimpe légèrement sur des kilomètres, j'ai un mauvais pressentiment. Un homme court dans ma direction: "*Fuck off! Leave! Leave!*" Ah, ça c'est hostile! Je sens que je vais me faire trucher après une semaine tout seul... Je repère une station de police au milieu des baraques mi-construites mi-démolies. Fermée! Deux jeunes commencent à s'approcher pour *me parler* dans la ruelle. Leur comportement est étrange et je sens le coup fourré. J'ai l'impression d'être complètement parano, je suis en état de stress intense. Je me barre sans demander mon reste. De retour sur la longue route rectiligne qui n'en finit plus, j'ai rarement eu autant les jetons en observant le regard de la population. Trois molosses à l'arrière d'un pick-up tentent de me mordre, à vingt centimètres près! On continue de m'insulter régulièrement. Rien n'est fait pour me calmer, mon palpitant est en surrégime. Je m'attends à voir surgir un type avec une machette pour me tailler en pièces pendant plus d'une heure. C'est long une heure.

Puis la côte s'arrête après vingt-cinq kilomètres. Les maisons se dispersent un peu, les esprits semblent plus calmes et certaines voitures s'arrêtent désormais pour savoir ce que je fais là, mais gentiment. On me propose même du fric, dix rands¹³⁰. Au coucher du soleil, je trouve finalement refuge chez Harry, un ingénieur électricien noir de la mine de platine. Il m'offre un coin de son jardin pour la nuit et part dans un fou rire à chaque fois que je lui explique comment je vis.

Au petit matin, à la sortie d'un bain salvateur, sa femme prend pitié de mon unique chemise mouillée et m'en offre une de son

mari. On me confirme également que Burgersfort n'est définitivement pas un coin recommandable pour un Blanc à vélo. Outre les grandes agglomérations, il existe donc quelques îlots à éviter en Afrique du Sud. Après cet épisode, je demandais aux gardiens noirs d'une mine qui m'hébergeaient pour une nuit s'il existait encore des tensions raciales en Afrique du Sud. Ils en rigolaient presque. Pour eux *c'est du passé, mais on ne peut pas empêcher quelques imbéciles d'exister*. Une imbécilité également partagée par les deux abrutis blancs armés d'un flingue qui m'ont un jour abordé sur la route. Ceux-là penchaient assez nettement en faveur de l'apartheid.



La suite de la route vers Mokopane puis le Botswana est des plus tranquilles, et les Sud-Africains ont tous retrouvé leur sourire. On insiste pour me filer de l'herbe à fumer dont je ne veux pas, et surtout, ils se foutent de ma façon de voyager. Je suis complètement con pour eux. Ils ne comprennent pas. "*Mais pourquoi tu t'infliges ça?*" est une question récurrente. "*On te paye pour ça, non? Tu vas en Éthiopie? Avec ce vélo? Tu mens!*" Parfois j'indique

simplement que je me rends à la prochaine ville et que je repars en France, pour abréger. Sinon, s'ensuivent des dialogues hilarants où un attroupement se forme autour de moi pour parler de mon périple, où les passants interpellent des automobilistes inconnus pour les prévenir. Automobilistes qui s'arrêtent à leur tour au milieu de la voie pour poser des questions. Ça klaxonne derrière mais personne ne bouge sans au moins connaître ma destination finale, d'où je viens et pourquoi je fais ça. Comment leur expliquer qu'avec des populations aussi marrantes, je n'ai pas besoin d'avoir de but précis dans mon voyage ?

Et puis, preuve que l'application de la loi est un peu freestyle, les flics me doublent désormais sans rien dire, ou en klaxonnant pour me saluer.

La route vers la frontière devient infiniment droite et plate. Plus aride aussi. Ça ressemble à l'Afrique qu'on voit dans les reportages animaliers. D'ailleurs, j'aperçois quelques antilopes, des gnous, des phacochères, des calaos¹³¹, et d'énormes serpents écrasés sur la route. Je rencontre beaucoup de Blancs qui s'en vont en Safari. Tout en me payant à manger, un couple m'apprend que mon chemin au Botswana comprend une longue portion avec des lions et des éléphants en liberté.

— *Des lions?! Mais c'est dangereux ça!*

— *Ah oui mais les éléphants encore plus.*

— *Je fais quoi alors?*

— *Si tu restes sur la route, tu devrais être OK.*

— *Je devrais?*

L'emploi du conditionnel est admirable. Leurs propos sur l'Afrique du Sud sont un mélange de joie de vivre et de regrets. Comme s'ils habitaient dans le plus bel endroit au monde imbibé de difficultés sociales insolubles. Difficile de tenir un pays qui a 25 % de chômage et une violence qui fait fuir les voyageurs. Ils sont tellement heureux de voir d'autres touristes qu'ils s'arrêtent presque systématiquement me parler.

Le voyage à vélo semble être un concept encore peu répandu en Afrique du Sud¹³² et les réactions des gens me laissaient presque penser que j'étais le seul cycliste du pays, ce qui m'étonnait un peu. Jusqu'à ce qu'on me signale un matin que mon ami était passé vingt minutes avant moi. Mon ami ? Un type à vélo ?

Après une vingtaine de kilomètres au galop, je rattrape Eelco, un Sud-Africain bedonnant de soixante-cinq ans qui voyage à vélo de Cape Town jusqu'aux chutes Victoria. Il a déjà fait la route il y a trente ou quarante ans et connaît quelques coins où dormir à peu près en sécurité sur la route des lions. Voilà des infos qui datent un peu mais qui valent de l'or juste avant de passer la frontière de Groblersbrug.

Au poste de douane du Botswana, on me demande de remplir la fiche des conducteurs en indiquant l'immatriculation de mon véhicule, la marque, le modèle.

— *Mais c'est un vélo ! Je voyage à vélo !*

— *C'est pas grave, remplissez quand même. Vous venez faire quoi comme ça à vélo au Botswana ?*

— *Euh... je viens tuer le président.*

— *Hein ? ! Quoi ? !*

— *Non je déconne. Je voyage c'est tout.*

C'est le seul pays où j'ai senti que je pouvais tenter la blague sans risquer un interrogatoire poussé.

BOTSWANA

Dumela!

par Grégory

14 avril 2015

25 245 km

Mon parcours au sud du pays est monotone. Il y a peu d'animation sur mon passage et les villages ne sont souvent qu'un ensemble de trois ou quatre huttes rondes en terre dispersées dans une brousse aride. Les habitants peu nombreux accompagnent parfois un troupeau de chèvres au milieu du bush, ou glandent à l'ombre d'un arbre. L'activité réduite au milieu des logements aux toits bancals me rappelle la campagne laotienne : même chaleur, même ambiance, pas tellement un hasard finalement.

Les femmes travaillent plus que les hommes mais l'activité ne semble tout de même pas harassante. Les Africaines portent tout et n'importe quoi sur la tête, le gamin harnaché dans le dos avec un morceau de tissu coloré : sacs de farine, eau, branches. L'une d'elles se promène au milieu de la brousse avec un sac marqué *Dubai 2020*, une autre planète. Tout le monde se déplace à un rythme très africain et celui qui transpire le plus dans l'histoire, c'est moi. L'horizon est sec, désolé, et la chaleur s'installe logiquement au fur et à mesure que je file au nord. À coup de 100-150 km par jour, on a vite fait de prendre 10 ou 15°C dans la semaine et cela me fait finalement le plus grand bien après quelques jours de gastro en Afrique du Sud. J'avais dû choper un coup de froid avec la pluie dans les montagnes du Highveld mais à vélo, les arrêts maladie sont plus difficiles.

La chaleur fait que je peux transporter trois ou quatre jours de nourriture mais difficilement plus d'une journée d'eau. Les locaux prennent soin du *white guy* un peu blaireau qui ne veut pas utiliser les bus et certains refusent de me servir l'eau qu'ils

boivent sous prétexte que je ne la supporterai pas. Ils vont alors puiser dans leurs réserves d'eau de pluie. C'est vrai que l'autre est assez salée et refille la courante mais rien de bien grave pour mon estomac canin. J'alterne mes ravitaillements entre les villes comme Palapye ou Francistown, et les petits bleds à l'écart de la route comme Serule, un village à moitié déserté de 3 000 âmes. La station Shell que je visais pour remplir mes bouteilles est fermée depuis au moins vingt ans vu son état de délabrement. Il n'y a pas âme qui vive à part deux types affairés à mal couler une dalle de béton dans une petite maison au milieu des ruines. S'ils font du béton, ils ont de l'eau! J'insiste pour qu'ils m'indiquent la direction d'un puits mais ils m'interdisent de bouger et j'attends une demi-heure que l'un d'eux ramène de l'eau qu'ils jugent correcte. Ils m'apprennent que la plus grande partie du village est désormais abandonnée depuis que le tracé de la nouvelle route le contourne. Les habitants ont aussi eu peur de l'arrivée du *train qui tuait le bétail* et se sont éloignés de la voie ferrée au maximum.

Après avoir retrouvé l'asphalte chaud de la route principale, je me fais rapidement arrêter par un Sud-Africain qui m'a vu plisser les yeux et qui m'offre une paire de lunettes de soleil pour que mon voyage soit plus agréable. Le soleil est vivace et les coins d'ombre ne sont pas toujours les plus faciles à négocier.

À midi, je chasse deux bœufs un peu récalcitrants sur le bord de la route pour installer mon réchaud sous un arbre avant d'apercevoir une grosse paire de baloches chez celui qui s'énervé. Ni une ni deux, je remonte finir le repas en pleine chaleur où deux Blacks s'arrêtent à ma hauteur. Même en plein bush, il se passe toujours quelque chose ici. Les gens adorent venir me parler quand je mange sur l'accotement. Ceux-là marchent depuis près d'une heure pour se rendre au prochain village. Ils n'ont pas d'eau et portent un pull épais.

— *Qu'est-ce que tu fais là? T'as pas froid?*

— *Froid? Il fait au moins 30°C là!*

— *C'est bientôt l'hiver.*

— *Mais il fait chaud.*

— *Oui mais c'est bientôt l'hiver alors il fait plus froid qu'en été.*

Je n'ai pas encore eu de conversations sérieuses avec les Africains noirs, qu'on parle de météo ou de lions. Du coup, je m'arrête dès qu'on m'interpelle car je sais que je vais passer un bon moment. Parfois, je me retrouve à discuter avec une bande de dix mecs sous drogues qui me regardent bizarrement. Dans d'autres circonstances, je me serais taillé en vitesse mais je me sens en sécurité partout ici. Les Botswanais insistent beaucoup sur ce point : leur pays est un des plus sûrs au monde. Et ils en sont très fiers.

Après Francistown, un expatrié sud-af' me fait stopper au milieu de la route. Il veut me payer une bière pendant que je lui raconte mon histoire. Deal! J'en profite pour le questionner sur la route des lions après Nata. Il me conseille de rouler quand il fait chaud car les félins chassent la nuit. Il ajoute qu'ils ont peur des hommes si on leur fonce dessus. Mais encore une fois, je *devrais* être OK et il me met en garde contre les éléphants, les plus dangereux. Moi, j'ai toujours plus peur des lions.

Le lendemain midi, alors que je me fais envahir ma bouffe par la fourmilière voisine, quatre jeunes viennent discuter. L'une des deux filles veut que je fasse demi-tour et que je vienne dormir chez elle à Francistown. Elle est pas trop mal mais j'ai horreur de rebrousser chemin. Et puis, je n'oublie pas non plus que le taux de sida chez les jeunes du pays frôle les 35 %. Alors je saute mon tour. Je n'étais pourtant pas des plus présentables avec ma chemise tachée de transpiration, ma barbe et mes cheveux épaissis par la poussière.

J'ai bien pensé à tout raboter un matin, mais la cabane en bois alimentée par deux petits panneaux solaires et marquée *Hairdresser*¹³³ était déjà occupée par un autre client. Et ma barbe fait rire les gens, raison de plus pour la garder.

Je m'arrête dans la station-service 125 km après Francistown, exactement où Eelco l'avait indiquée. Je demande de l'eau mais la fille de la caisse me dit que je ne peux pas la boire, pas un Blanc.

J'insiste. Nous négocions. Elle finit par me tendre un verre pour me convaincre que c'est imbuvable. La flotte est épaisse, salée, dégueulasse.

— *C'est très bon. Je peux remplir mes bouteilles?*

À la tombée de la nuit, à quelques dizaines de kilomètres de Nata, je découvre un panneau annonçant la présence de pachydermes. Je dois rapidement trouver un coin pour dormir avant que ça devienne trop dangereux. J'aperçois une masse marron près de la route! Un lion! Je fais un écart de dingue, je manque de me vautrer! Je viens d'éviter... un putain de veau! Mon cœur palpite à deux cents à l'heure. S'il y a du bétail, c'est que je suis en sécurité, je peux donc rouler un peu de nuit sans m'inquiéter. Une fois installé, j'entends des bruits de troupeau au loin et vois une lampe qui vient dans ma direction. Je fonce sous ma tente, éteins ma frontale et attends. Personne ne me trouvera ce soir-là mais on ne se repose jamais vraiment sur ce continent!

Nata est la dernière ville avant la route des lions. Je la pensais plus importante et les quatre petits rayons du supermarché font peine à voir. Je n'achète donc que quelques gâteaux pour compléter mes sacs déjà bien remplis et avance sans trop cogiter sur ce qui m'attend. Je pense juste à la satisfaction que j'aurai d'avoir traversé cette zone en un seul morceau. J'ai trop souvent reculé devant une montagne ou un désert pour ne pas tout donner dans ma dernière année de voyage. En sortie de Nata, une bande de gosses commencent à me courir après en criant, pieds nus sur le bitume brûlant.

D'autres panneaux de bétail me rassurent. Il n'y a pas de félins ici. Puis deux Botswanais m'invitent à partager leur repas au bord de la route: du milmil¹³⁴ avec du bœuf et des herbes, un plat traditionnel de cette région. Le tout se mange avec les doigts. Ils possèdent une ferme un peu plus loin et apportent le ravitaillement en bière Chibuku aux ouvriers.

— *Des lions? Bien sûr qu'il y en a ici, les panneaux ne signifient rien. Les lions nous tuent souvent du bétail.*

- Et vous les chassez?
- On n'a pas le droit. Si on tue un lion, on va en prison.
- Et qui vous paye les vaches tuées?
- Le gouvernement donne 1200 pulas¹³⁵ alors qu'elles se vendent 3500 sur le marché.

Je poursuis donc en sachant que le panneau *bétail* n'est pas forcément synonyme de sécurité. C'est marrant comme nos sens sont inconsciemment beaucoup plus en alerte dans ce genre de situation. Je commence par voir quelques antilopes/gazelles que je n'aurais jamais su repérer ailleurs. J'entends chaque bruit très distinctement. Trois éléphants, l'air pataud, se promènent à ma gauche. J'ai peine à imaginer ces bestioles agressives. Je suis à une centaine de mètres et je ne ressens aucune peur par rapport à eux. Je me sens quand même tout petit sur mon vélo, et totalement impuissant face à la nature. Je me répète à voix haute les conseils qu'on m'a donnés: *“Si tu vois un lion, tu lui fonces dessus. Un lion, n'hésite pas, ne fuis pas, fonce dessus. Fonce sur le lion. Fonce sur le lion. Tu es plus fort que le lion. Tu n'as pas peur des lions.”*

Un peu plus loin, un chauffeur a fait tomber sa cargaison de couches sur la route. Il me confie voir régulièrement les félins allongés au bord qui regardent les véhicules passer. Il flippe complètement et veut remonter dans sa cabine au plus vite. Je l'aide donc à recharger ses Pampers au milieu de la savane avant de me remettre à l'affût d'autres bestioles. Je réalise en rechargeant les couches que la dernière chose que je souhaite est de crever un pneu et de devoir le réparer en guettant les alentours.

Me savoir à vélo au milieu de cette faune me fait peur et m'excite au plus haut point. Je suis sans cesse partagé entre l'envie et la peur d'en voir plus. Savoir que d'autres cyclistes ont pris cette route par le passé me rassure. Pour peu qu'on les laisse à bonne distance, les éléphants font leur vie sans se soucier de moi. On reconnaît assez vite leurs zones par les troncs d'arbres défoncés et l'écorce arrachée. Tout y est soigneusement détruit.

À 16 h, j'arrive vers l'antenne relais qu'Eelco m'avait indiquée. Le petit chemin de terre y menant ne me plaît pas vraiment mais je n'ai pas le choix. Il y a une cinquantaine de mètres à parcourir dans la forêt jusqu'à un portail métallique. J'avance lentement, le bâton à la main, prêt à courir droit sur un lion pour l'effrayer. Mon rythme cardiaque s'accélère violemment jusqu'à l'entrée, où, comme je le redoutais, il n'y a personne sur place et la grille est fermée par un cadenas. Hors de question de dormir à l'extérieur avec ce qui traîne dans les parages, alors je coupe un bout du grillage pour rentrer dans l'enclos avant de me rendre compte que le grillage arrière a déjà été complètement défoncé par les animaux... Je répare le tout à la va-vite et hisse ma tente sur un petit toit plat en béton. Au moins je dors à l'abri des prédateurs.

Mon petit-déjeuner du lendemain est perturbé par un animal inattendu : l'abeille. Cuisinant tranquillement mes éternels flocons d'avoine sur mon toit, des dizaines d'abeilles envahissent ma tente, mes sacoches, mon sac de couchage, et tout est rapidement recouvert d'insectes. Je m'amuse au départ de la situation avant de m'inquiéter devant leur persévérance. Je jette tout en contrebas et cours d'un coin à l'autre de l'enclos pour éviter les nuées bourdonnantes qui me suivent un peu partout. Je me fais tout de même piquer deux fois pendant que je range péniblement mes affaires et sors de l'enclos en vitesse.

Alors que j'avais prévu un gros petit-déjeuner et ne pas manger à midi, je pars à jeun pour mon deuxième jour de savane. Je grignote un paquet de céréales sèches en pédalant pour me caler l'estomac et tenir au moins quelques heures. Ce matin, je croise une bonne dizaine d'éléphants qui détruisent quelques troncs sans se soucier de moi. La route est régulièrement recouverte de merdes énormes étalées par la circulation famélique entre Nata et Kasane.

Je fais fuir quelques steenboks, impalas, et tente de m'approcher, à pied, d'un groupe de zèbres farouches dans une plaine où je scrute le moindre buisson à la recherche du maillon supérieur de la chaîne animale. Plus tard, j'observe toute une famille d'éléphants

qui traversent la route et accélère pour les voir de plus près. De trop près. En me voyant arriver au loin, les petits rebroussement chemin dans la forêt en barrissant. En un rien de temps, la mère ressort de l'autre côté et a tôt fait de repérer l'individu qui a effrayé sa progéniture. Je me sens ridicule face à ce monstre. En la voyant débouler dans ma direction, je descends de mon vélo et recule de deux pas. Je bouge le moins possible. Si je cours, je sens qu'elle va me suivre. Elle s'arrête, barrit, puis me recharge aussitôt. Je recule encore de quelques pas. La salope, elle va me défoncer ! Elle stoppe à nouveau, toute proche. Avec les enjambées qu'elle fait, elle sera sur moi en quelques secondes à la prochaine. C'est à ce moment-là qu'une voiture arrive derrière elle et qu'elle décide de rejoindre ses petiots. Oh bordel !

J'échange deux mots pour saluer le conducteur et le remercier de m'avoir sauvé la vie et trace sans demander mon reste, l'adrénaline remontée au maximum. Désormais, chaque bruit me fait sursauter. Je saisis mon bâton et le garde au guidon comme pour me protéger de la prochaine menace. J'ai conscience que ça ne sert à rien mais ça me rassure, c'est psychologique, comme une baguette magique. Si cette voiture était arrivée trente secondes plus tard, j'aurais sans doute été transformé en décalcomanie. Et il m'est arrivé de ne croiser personne pendant un bon quart d'heure. Là, OK, j'ai eu de la chance.

Il fait très chaud et j'ai constamment ce vent de face qui m'empêche de pousser et de m'extirper de ce coin le plus vite possible. Heureusement, les camionneurs prennent pitié de moi et m'offrent parfois oranges et boissons en se garant en travers de la chaussée. Le danger, cette convivialité avec les rares humains me fait me sentir vivant. Mon esprit est épuré de toute pensée du passé ou du futur, je vis intensément le moment présent, comme une séance de méditation poussée. Peu importe que j'aie risqué ma vie, ce sentiment est assez indescriptible et je recommencerai avec plaisir à la prochaine occasion. Je prends la vie comme une suite d'opportunités à saisir et je suis sans cesse prêt à tout remettre en

question pour y arriver. Comme tout le monde, j'ai peur des lions, de mourir, je dors moins bien sous la tente, je suis mal à l'aise dans les environnements hostiles. Mais si je ne m'étais pas forcé à affronter tout ça, je n'aurais pas vraiment vécu.

À l'approche du village de Pandamatenga où je dois passer la nuit, des phacochères font involontairement la course avec mon vélo et manquent de peu l'arrêt cardiaque en fuyant, tandis qu'une trentaine de babouins se dispersent sur mon passage avant de retourner se gratter les couilles en communauté un peu plus loin. Les humains eux aussi se sont réunis dans le camp militaire à l'entrée, mais pour chanter et danser sur des rythmes d'Afrique entraînants.

Après un rinçage sommaire au robinet de la station-service, je passe la soirée avec une bande d'alcooliques accueillants, dont Jonathan et ses yeux brillants qui me prend en sympathie. Je me ravitaille dans le restaurant de sa sœur, éclairé au feu de bois, où, la bâche plastique qui sert de toit au-dessus de ma table menace de s'effondrer s'il continue de pleuvoir. On m'amène une bassine d'eau pour que je me rince les mains avant de tremper mon milmil dans la sauce de la viande bouillie. La frangine me fait un peu de rentre-dedans pendant que je raconte aux autres tout le bien que je pense de leur pays, sans avoir à forcer le trait. Ils tentent de me rassurer pour les lions, en me disant que seuls les vieux lions attaquent parfois les humains par manque de proie à leur portée. Du coup, j'ai quand même peur des vieux lions...

Tous veulent m'accueillir chez eux pour la nuit et je choisis de rester sous un petit abri de paille que je partage avec quelques-uns. Le contact humain après m'être exposé aux forces de la nature me fait du bien, mais je m'isole tout de même sous la tente et refuse leur vieux matelas crasseux.

J'hésite encore à l'aube à bifurquer pour le Zimbabwe, juste histoire de changer mes plans, mais je voudrais voir les girafes et les lions que l'on m'a promis la veille. Quelques antilopes ou bestioles peureuses du genre sont visibles et je scrute l'horizon

pour apercevoir, en vain, un long cou tacheté. C'est le moment que choisit un couple de Sud-Africains qui partait en safari pour m'offrir de la viande séchée, trop content de voir qu'un Européen s'aventure vers chez eux. Ils aimeraient faire savoir au monde entier qu'on peut voyager sereinement dans leurs pays magnifiques. Si bien sûr, on évite les face-à-face avec les éléphants.

Au passage devant une nouvelle antenne relais, je suis interpellé par deux types débraillés en uniformes militaires. Chemises sorties et déboutonnées, lacets défaits et aucun insigne, même pas de nom. Ils me demandent mon passeport. Je suis seul avec ces deux guignols au milieu de rien. En temps normal, l'inquiétude m'aurait fait obtempérer mais je suis prêt à affronter un lion depuis plus de 48 h alors je les balaye de haut en bas et ne bronche pas, pour leur montrer que je ne leur accorde aucun crédit.

— *Le passeport, donne-le-nous!*

— *Non. Vous êtes qui?*

— *Des militaires du Botswana. Nous voulons vérifier ton passeport.*

— *Et pourquoi? Vous n'avez même pas d'insignes.*

— *C'est parce qu'on dormait là. Mais on vérifie juste et après tu peux y aller.*

— *Vous êtes sûrs que vous êtes militaires?*

— *Oui, regarde, on surveille l'antenne relais.*

L'embuscade à cet endroit est peu probable et cette mission bidon semble crédible pour des Africains. S'ils voulaient m'arnaquer, ils seraient plus agressifs. Je finis par leur tendre mon passeport quand mes compagnons de la nuit dernière s'arrêtent en voiture à notre hauteur. L'un d'eux se met à pisser à côté des deux troufions et tout le monde rigole. L'Afrique... Ils me demandent si j'ai vu les girafes juste avant mais j'ai encore une fois manqué de pot. J'aurai droit à quelques buffles¹³⁶ au loin, d'autres phacochères, des babouins et une espèce d'oiseau énorme, type ptérodactyle des temps modernes : la bucorve du sud. Mais aucune girafe ou lion à signaler.

Sur la route de la frontière, une file de camions de plusieurs kilomètres attend de traverser le fleuve Zambèze par barge.

Les conducteurs me saluent quand ils ne dorment pas dans des hamacs sous leur véhicule et certains me reconnaissent: *“Eh, toi tu sais pédaler! Je t’ai vu à Francistown! You are a strong man!”*

Un panneau prévient qu’il faut déclarer tous ses fruits et légumes par mesure sanitaire. Je viens de m’arrêter faire des courses, et vu la qualité de ce qu’ils servent dans les restaurants, ils peuvent toujours se broser. Je me dirige vers la barge où des types veulent garer mon vélo à l’avant du bateau, quand d’autres me retiennent pour que je ne les suive pas.

C’est vrai que des types qui organisent quelque chose en Afrique, ça aurait dû me mettre la puce à l’oreille. Les premiers insistent, les seconds aussi. Un troisième veut que j’achète un ticket 2 pulas. Les seconds me disent de n’écouter personne et de rester où je suis. Ça semble un sage conseil.

ZAMBIE

Mwashibukeni !

par Grégory
20 avril 2015
26 018 km

À ma descente côté zambien, les “organisateurs” reviennent à la charge et veulent *faciliter les démarches* de mon visa, me faire du change et que je laisse mon vélo dans le parking à vélos. Je les envoie péter assez sèchement mais ils ne lâchent l’affaire que lorsque je me pose à l’entrée du bureau des douanes et que j’attends leur départ. Je paye alors mon visa en gardant un œil sur les loustics qui grouillent un peu partout. Et on recommence à me parler de lions. Merde, je croyais qu’il n’y avait rien en Zambie !

Dans le doute, je passe la nuit dans une *coopérative agricole* zambienne: quatre baraques en terre au toit de paille avec un robinet au milieu de la cour et un feu de bois pour tout le monde. Forcément, j’attire les convoitises avec mon réchaud à pétrole et j’essaye le plus souvent de ne pas trop montrer mes objets de valeur pour être mieux accepté. Eric, le jeune gardien un peu limité n’arrête pas de me bassiner avec Dieu. Il me répète sans cesse que je ne crains rien car il est chrétien. J’acquiesce à tout sans broncher pour éviter un débat inutile, pendant qu’un jeune gosse reste ébahi devant la pigmentation de ma peau. Il me sourit comme s’il avait vu un extraterrestre mais n’ose pas s’approcher.

Réveillé aux aurores par le chant du coq, je traverse une nouvelle zone sauvage avec de folles promesses d’animaux qui ne se montrent toujours pas. Devant de nombreux villages sous-développés, les femmes vendent des paquets de charbon tenus par un filet d’herbes sèches, pendant que les hommes discutent à l’ombre d’un arbre. Les gamins accourent tous près de la route pour me saluer avec un grand sourire avant de repartir dans l’autre

sens annoncer la nouvelle à tout le monde. Je suis même impressionné par la vitesse à laquelle ils me remarquent. Les bicoques en torchis dans lesquelles ils vivent font peine à voir mais ça semble convenir à tout le monde vu l'activité réduite des villages. Et si le progrès n'était finalement pas fait pour ces gens-là? Pourquoi viendrait-on les gonfler avec des voitures et des nouvelles technologies puisqu'ils sont heureux ainsi?

À 11h, j'arrive enfin à la ville de Livingstone où je me dirige immédiatement en direction des chutes Victoria, l'esprit serein quant aux animaux sauvages. Après quelques kilomètres, deux cyclistes qui transportent du bois me font signe en sens inverse :

— *Eh! Est-ce qu'il y a des éléphants sur la route?*

— *Hein?! Y a des éléphants ici? Euh... j'en ai pas vu...*

Ils semblent rassurés par ma réponse et poursuivent leur chemin. J'ai visiblement encore échappé à un truc. Le nuage de vapeur d'eau se rapproche derrière les arbres et j'entends le vrombissement des chutes qui s'alourdit. Les autochtones appellent ces chutes *Mosi-oa-Tunya*, la fumée qui gronde. La saison sèche est terminée et le débit de flotte visiblement en bonne forme, ce qui m'empêchera de me baigner dans la piscine du diable, un petit bassin naturel situé au bord du précipice.

La proximité avec la frontière zimbabwéenne me fait refuser plusieurs propositions de change et d'achats de bibelots avant d'arriver dans le bureau d'entrée des chutes où je dois m'acquitter de 20\$. Ça me fait toujours un peu maronner de raquer pour atteindre une cascade naturelle mais j'aurais plus regretté de ne pas l'avoir vue que de payer. Car les chutes Victoria sont magnifiques. Entourées d'une brume et d'un arc-en-ciel permanent, le brouhaha assourdissant est à la hauteur du paysage offert. On tente d'abord de se protéger des trombes d'eau projetées, avant de se laisser emporter par la magie du Zambèze, trempé, en tentant d'observer le fond du gouffre masqué par la fumée qui s'en élève. Un groupe d'Africaines en visite entonne des chants qui ajoutent de la couleur à l'endroit.

La même sensation qu'au Grand Canyon m'envahit : j'ai presque envie de m'y jeter, de faire un dernier saut de l'ange dans un des plus beaux endroits de la planète. Ça serait une belle fin si je voulais en finir maintenant. Mais il est impossible de déprimer en Afrique, alors je me suis trouvé un coin tranquille près d'un arbre, et j'ai pissé dans les chutes, pour qu'un peu de moi dévale quand même le précipice.

Assis à côté d'un guide touristique, je reste profiter du lieu jusqu'au coucher du soleil en me renseignant sur les possibilités de camping dans ce coin. C'est cafi d'hippopotames qu'il me conseille sérieusement d'éviter. C'est l'animal que les Africains craignent le plus parmi ceux qui composent le *big five* : éléphants, hippos, lions, buffles, léopards.

En chemin pour rejoindre Livingstone, je repère un bâtiment en construction au bord du Zambèze. Les deux gardiens du chantier n'hésitent pas longtemps avant d'accepter ma présence pour la nuit au lieu de me renvoyer dans la nature. Le danger semble réel et ils font exception au "règlement" pour moi. Les hippos s'aventurent souvent sur la pelouse à côté de nous et c'est la raison pour laquelle l'un d'eux porte une kalachnikov en bandoulière. Il est d'ailleurs rare de ne pas en voir au réveil, mais seuls les babouins viendront me rendre visite pendant mon petit-déjeuner. Un petit lot de consolation.

En ville, des jeunes qui avaient voulu me vendre des bracelets le premier jour, veulent aujourd'hui me refiler des billets de collection de cent mille milliards de dollars zimbabwéens¹³⁷ ou réparer mon vélo comme tous les employés de l'auberge où j'ai décidé de me reposer 24 h. Ça fait bientôt trois semaines que je roule comme un forcené sans m'arrêter et mon genou a besoin d'un peu de calme.

Le jour de mon départ le distributeur de la Barclay's gobe ma carte "*sur demande du client*". Un vendredi matin. Avec un rythme très africain, le conseiller dans l'agence me balance qu'il ne peut

rien faire avant la semaine prochaine. J'ai bien une deuxième carte et une centaine de dollars d'avance mais je ne veux pas rester là à poireauter parce qu'ils ont décidé de ne pas bouger. À force de persuasion, j'obtiens tout de même un rendez-vous à 14 h pour récupérer ma carte et en sortant de l'agence, deux Blancs attendent à côté de mon vélo. Ce sont deux autres cyclistes qui voyagent en Afrique, et je me laisse rapidement persuader de rester sur place un jour de plus pour discuter de nos voyages respectifs.

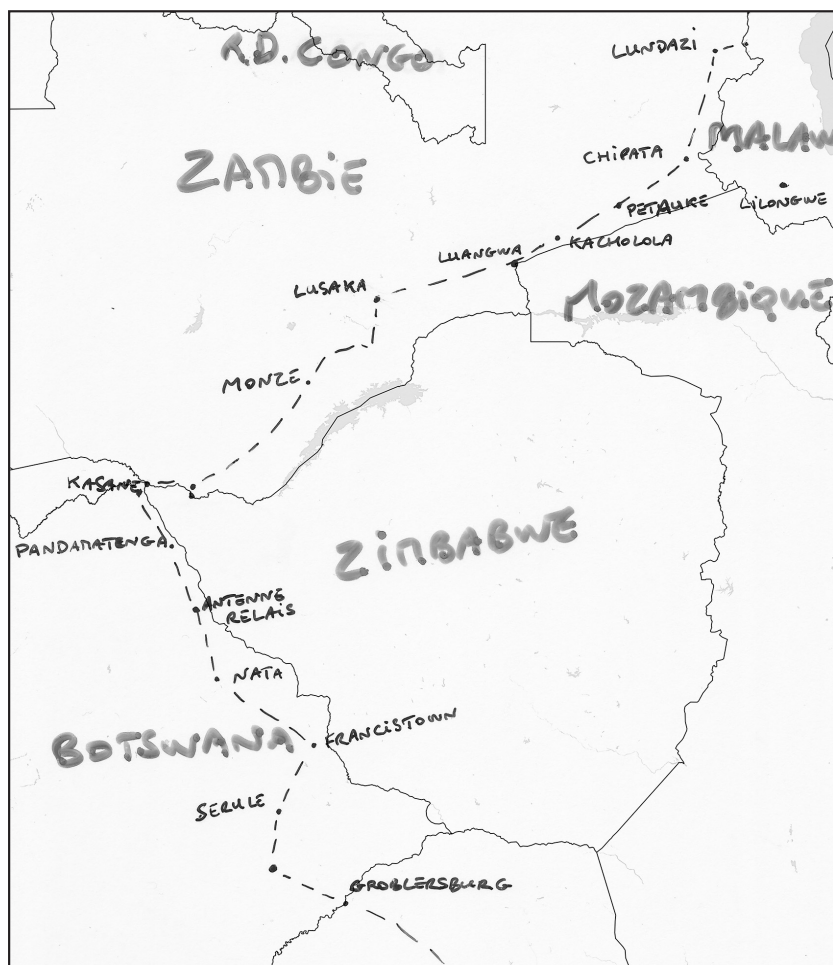
Sarah est une Québécoise partie seule du Kenya à vélo, pour descendre jusqu'au Cap en Afrique du Sud et lever des fonds pour une association humanitaire. J'aurais aimé l'avoir sous la main quand cette connasse d'Américaine de la veille me soutenait qu'il était impossible pour une femme seule de voyager en Afrique!

Rob a une histoire tout aussi excitante. Il milite pour la défense des animaux et possède la triple nationalité sud-africaine, botswanaise et zimbabwéenne, sans pour autant avoir de famille dans chacun de ces pays. En Afrique, il suffit de connaître les bonnes personnes. Il est actuellement poursuivi par le gouvernement zimbabwéen pour des vidéos impliquant le fils du vice-président dans le braconnage d'éléphants. Son compte Facebook a été piraté par ce même gouvernement qui a annoncé l'avoir mis en prison alors qu'il est assis en face de nous. L'auberge où nous nous trouvons reçoit des appels anonymes pour savoir s'il est là ou non, et la CIA a tenté de le contacter pour le protéger.

Après quelques discussions sur la tactique à adopter en de pareilles circonstances, nous avons décidé d'acheter un cubitainer de vin pour qu'il passe une dernière bonne soirée si jamais il venait à se faire dessouder le lendemain. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un fugitif, alors nous nous sommes saoulés pour fêter ça. Quelques jours plus tard, il opéra pour la fuite en Angola avant de s'exiler en Afrique de l'Ouest un moment.

Parti de l'auberge en fin de matinée avec un léger mal de crâne, j'emprunte la route de Lusaka. Il fait beau comme depuis mon arrivée en Afrique et une température de 20-25°C, idéale pour

pédaler. Dans l'auberge une citation d'Ernest Hemingway peinte au mur m'a fait réaliser à quel point je suis bien ici. Il n'aurait pas pu mieux résumer l'état d'esprit qui m'habite : *"Je n'ai jamais connu un matin en Afrique où je n'étais pas heureux en me réveillant."* Pourtant, les paysages ne sont pas toujours exceptionnels. C'est original, mais ça ne casse pas trois pattes à un canard. Si le vert domine, je mange plus souvent sur un lit d'herbe brûlée que dans un cadre luxuriant, et mes repas sont souvent perturbés par des nuées de moucherons, plus intéressés par venir se coller sur mon visage que d'aller renifler ma bectance.



Au fond, ce qui fait l'Afrique, ce sont les Africains. Des Africains pauvres, bien que personne ne semble manquer de nourriture. L'eau est souvent apportée sur la tête des femmes, alors quand je m'arrête dans un village, je demande où est la source plutôt que de leur taxer la flotte qu'elles ont ramenée. Mais elles refusent souvent de me l'indiquer et préfèrent me remplir mes bouteilles avec un seau à moitié propre.

Parfois, le pire n'est pas tant l'état du seau que la couleur de l'eau. J'ai l'habitude d'avaler quelques résidus qui flottent dans les bouteilles mais la première recharge couleur Pastis dilué me fait hésiter un instant. De toute façon, je n'ai rien d'autre. Ça a un goût de terre assez prononcé mais ça semble buvable et s'ils la boivent, je peux le faire. Voilà un nouveau stade de franchi dans la dégueulasserie. Les hommes, eux, m'invitent de temps en temps à boire une Chibuku, ces bières artisanales épaisses à l'aspect douteux. L'odeur est forte, le goût amer.

En m'apercevant, les gamins me saluent tous en criant *Hello, how are you?* vite transformé en *Awayou!* se contentant de répéter des bribes de phrases sans en connaître le sens. Tous les jours, des curieux me demandent la banane aux lèvres *What is my name?* au lieu de *your name*, ou encore *Where are you?* Ils attendent juste que je les salue en retour.

Dans les bus bondés, les femmes aux robes multicolores sont constamment en train de chanter et taper des mains. Rien que ça me rend heureux d'être ici. Comment j'ai pu rester si longtemps en Amérique centrale pour me priver de ces moments? Ça donne envie d'aller s'entasser avec eux pour un chaotique trajet de huit heures sur un siège en bois inconfortable.

Mon vélo rouillé attire toujours les curieux à cause de son large cadre original et beaucoup tentent de concourir avec moi pour le maillot du meilleur grimpeur. J'entends souvent leurs vieux engins grincer juste derrière moi pendant des kilomètres sans me dire un mot. Et quand ils arrivent devant chez eux, ils se fendent d'un sprint pour me doubler au dernier moment, tout fiers d'avoir

battu un professionnel du cyclisme! D'autres, transportant les énormes sacs de charbon n'ont pas les moyens de me suivre avec leurs roues voilées.

Les petites villes que je traverse sont colorées par les opérateurs téléphoniques qui peignent des bâtisses entières à leurs couleurs. Tout est jaune, vert, bleu, rouge autour des accotements sales et poussiéreux et de quelques logis trop miteux pour pouvoir y peindre quoi que ce soit. L'activité laborieuse est toujours très réduite et je ne peux m'empêcher de penser qu'ils devraient déjà s'occuper de chez eux avant de songer à émigrer en Europe, ce dont ils me parlent tous. Ils ne se rendent absolument pas compte de l'intensité du travail en France par rapport au rythme mou et pataud qui les habite. Quand je les vois concasser des cailloux au maillet, assis dans le sable, ou nettoyer le sol le dos courbé avec des balais sans manches, je sens bien qu'aucune initiative n'est entreprise pour se faciliter la vie. Qu'on ne vienne pas me dire qu'un engin rudimentaire avec des poids ne pourrait pas concasser un peu plus facilement, ou qu'ils n'ont pas les moyens de se fabriquer un manche à balai.

Quand la moitié de la population est en permanence assise à discuter sous les arbres, il ne faut pas s'attendre à un miracle. Mon opinion est partagée par Jack, un fermier noir chez qui j'installe ma tente et qui me confirme la paresse de ses compatriotes : *“Les gens sont fainéants! Ils font ce qu'il faut pour avoir assez de nourriture au quotidien et s'arrêtent. Ils ne pensent jamais au lendemain.”* En même temps, mon voyage serait sûrement moins agréable s'ils étaient aussi excités que dans nos sociétés occidentales. Alors j'en ris avec tout le monde. L'avantage de l'Afrique, c'est qu'on peut leur rentrer un peu dedans tant qu'on garde le sourire.

— *Eh toi! Explique-nous pourquoi en Europe vous avez de l'argent et pas nous?*

— *Je sais pas... Disons que pour commencer, chez nous, on travaille.*

— *Ah mais nous aussi on travaille!*

— *Peut-être, mais tous ceux qui me le demandent sont assis à ne rien faire. Comme toi.*

Je me prends à imaginer un monde où, au lieu de toutes les conneries de service militaire ou d'éducation civique, on obligerait les Français à parcourir la Zambie à vélo pendant un mois. Ça vaut bien les séances de psy accompagnées d'anxiolytiques. Ici, on ne consomme pas d'antidépresseurs.

En revanche, on croit en Dieu. Si les références bibliques sont de plus en plus nombreuses le long de la route, je rencontre aussi quelques *masjid*, des mosquées dont les devantures annoncent fièrement *Allahu Akbar*, *God is great*, ou *Love for all, hatred for none*. Et il n'y a pas un district sans sa salle du royaume des témoins de Jéhovah. Ou truc du genre. Catholiques, protestants, musulmans, témoins de Jehovah, millénaristes, peu importe l'étendard, mais il faut croire. Et tous cohabitent très bien ensemble. Régulièrement, des panneaux rappellent que la fornication est un péché selon la Bible et qu'il faut lutter contre le sida. Si le fond est louable, la forme prête à sourire. Mais en Zambie où la morale est principalement le fait des églises, c'est sans doute le plus efficace.

Quelques problèmes intestinaux m'accompagnent encore jusqu'à Monze, une ville poussiéreuse et désordonnée où les piétons fourmillent par milliers sur le sable. Deux cents bornes plus loin, Lusaka est dix fois pire, plus sale, inamicale. Je pense alors que prendre la route de l'est en direction du Malawi, moins empruntée, me conduira à découvrir des personnes plus agréables et je bifurque au dernier moment en direction de Chipata.

Devant la station de police de Chinyuyu que je crois d'abord abandonnée, le flicailon en poste fait du zèle en me faisant passer un interrogatoire en règle, comme si un terroriste allait se présenter chez eux pour y dormir... Ce qui le chagrine le plus, c'est que je n'ai pas de téléphone portable.

— *Mais... mais... mais... comment tu fais?*

— *Comment je fais quoi?*

— Eh bien... euh... si tu dois appeler la police?

— Pourquoi faire?

— Si tu te fais attaquer.

— En Zambie?!

— Et les animaux sauvages?

— Vous aurez le temps de venir?

— Ah non hein c'est pas possible ça, pas de portable

Putain! Même dans la campagne zambienne, ils ont succombé à la drogue de la téléphonie mobile et ne savent déjà plus s'en passer.

Sur cette nationale un peu plus sauvage, les *Awayou!* repartent de plus belle à chaque petit groupement de huttes en terre, et les enfants me courent tous après. Si je m'arrête, j'en ai trente autour du ventre qui tendent les mains et réclament des bonbons. J'ai donc rapidement débloqué un budget friandises pour en contenter le maximum. Les parents ne participent pas à la distribution mais sont tout aussi heureux de crier *Awayou!* à tour de bras. Parfois, je ne salue pas un groupe d'adultes occupés à discuter entre eux, ou en train de travailler, ce qui est plus rare. L'erreur! On m'interpelle immédiatement pour que je lève la main! J'ai parfois l'impression d'être Chirac au salon de l'agriculture.

Chaque arrêt pour déjeuner est l'occasion d'un attroupement. La blague récurrente est de m'appeler *Chuck Norris* à cause de ma barbe, mais je me vois aussi affubler de surnoms tels que *Daddy* ou *Boss*, quand ce n'est pas un mot inconnu d'un de leurs innombrables dialectes. Tous souhaitent toucher les jambes de poupée Barbie que j'ai installées telle une figure de proue à mon guidon. Vu qu'on me demande souvent comment je fais pour tenir sans baiser plus d'un mois, je leur réponds que c'est ma *girlfriend* pour éviter de rentrer dans les détails.

Le cul, la bière et le foot sont les trois principaux sujets de conversation qu'il faut maîtriser en Afrique. Dans un pays où le gras est synonyme de richesse, les femmes me font remarquer que je suis trop maigre et que je devrais manger plus. Je ne fais pourtant pas dans la dentelle: mon petit-déjeuner est composé

depuis l'Afrique du Sud de protéines de soja, poudre de noix de coco et une grosse dose de sucre. C'est ce que j'ai trouvé de plus riche dans les magasins. À midi, je cuis 200 g de riz, du thon, des tomates et un peu de sauce, si je ne vais pas manger ma plâtrée de milmil avec les doigts dans un boui-boui crado. De ce côté-là, les menus n'ont toujours pas changé depuis le Botswana. Dans les campagnes, j'ai du mal à trouver des supermarchés dignes de ce nom afin de varier mon alimentation, que je complète avec des gâteaux et du Pepsi en roulant. Car si l'eau courante n'est pas encore arrivée partout, chaque petite échoppe est bien fournie en Pepsi-Cola.



Le soir, je mange tôt afin de filer le plus vite possible sous ma tente avant l'arrivée des moustiques. Je suis encore dans une zone à malaria, et je ne prends aucun prophylactique. Sur plusieurs mois, ça me détruirait l'estomac. Du coup, ce n'est même pas un problème auquel je pense particulièrement. Le danger principal, ce sont plutôt les serpents, que tout le monde m'annonce depuis des semaines. Comme je n'en vois pas, je n'y prête d'abord pas attention. Jusqu'à ce qu'un soir sous ma tente, j'entende un bruit

s'approcher dans les herbes. Je pense d'abord à un rongeur qui se glisse sous mon abside. Je tape un coup contre la toile pour le faire dégager mais le frottement dure encore quelques secondes le temps qu'il rentre complètement sous la première toile. OK, c'est donc un gros serpent. Je ne fais plus aucun bruit jusqu'à l'entendre s'éloigner dans les herbes au loin. Faudra que je pense à faire un maximum de bruit avant de sortir pisser.

Mais bon, à part ces petits riens qui pimentent un peu plus mon quotidien, je ne suis pas trop en danger. Enfin, j'ai l'impression.

Les paysages s'améliorent sensiblement aux abords de Luangwa où des baobabs géants décorent les bordures de route dans une région plus vallonnée. À l'entrée du village, le flic d'un checkpoint me barre le passage comme pour un contrôle, avant d'attraper un journal, s'asseoir et de le lire. D'accord, il doit se foutre de moi lui. Jusqu'ici la police de Zambie ne semble pas avoir la lumière à tous les étages...

— Euh... *je peux y aller?*

— *Oui, oui, bien sûr, vas-y.*

Après la traversée de la rivière Luangwa, un affluent du Zambèze, je me retrouve dans une route en travaux où personne ne travaille, un vendredi. Je m'arrête à Kapindu pour demander s'ils ont une pompe à eau dans le village. Ils reviennent avec une pompe à vélo... Je les interroge alors sur la présence d'une rivière d'eau potable, et pendant que l'un d'eux me ramène un peu d'eau jaunâtre, un groupe m'encercle vite.

— *C'est un jour férié aujourd'hui?*

— *Non.*

— *Mais sur le chantier de la route, personne ne travaille?*

— *Si si, tout le monde travaille.*

— *Ah...*

— *Et sinon tu n'as pas peur des lions?*

— *Mais il n'y a pas de lions en Zambie.*

— *Si, ici il y en a.*

— *Comment ça ici il y en a?! Dans cette région?*

— *Autour de ce village oui.*

Alors si je résume, la veille j'ai campé à quarante kilomètres d'ici après avoir hésité à rouler encore un peu de nuit, et on m'avait toujours affirmé jusqu'à maintenant qu'il n'y avait aucun lion en liberté en Zambie à cause d'une famine au début des années deux-mille. Au village de Kacholola, une vingtaine de kilomètres plus loin, je me renseigne à nouveau autour d'une pompe à eau propre qu'une gamine agite pour moi. Comme souvent dans ces cas-là et malgré mes objections, tout le monde me laisse la priorité pour remplir mes bouteilles.

— *Et il y a des lions par ici?*

— *Il n'y a pas de lions en Zambie.*

— *Mais à Kapindu ils m'ont dit qu'il y en avait!*

— *Ah... oui... À Kapindu il y en a. Mais ici non.*

Je suis bien monté avec ce genre d'informateurs. Maintenant, dès que j'aperçois un singe qui traverse la route ou qui s'agite dans les fourrés, j'ai le palpitant qui s'emballe comme au Botswana. Je suis tout de même rassuré par la présence de locaux, juste avant le début d'une immense zone de travaux qui transformera ma peur en fatigue physique.

Sur plus de 100 km, la route est cabossée, détournée, labourée mais les ouvriers ne glandent rien. On dirait qu'ils ont décidé d'arrêter les travaux après avoir tout détruit. C'est l'enfer. Je suis parfois content de pouvoir avancer à 10-12 km/h. Il fait chaud et le vent de face me fait avaler un peu de poussière en continu quand ce n'est pas un camion qui me crépit sur son passage. Une voiture a même failli me renverser en pilant derrière moi, comme si je n'étais pas assez large. Les conducteurs sont assez mauvais dans ce pays et klaxonnent violemment pour un oui ou pour un non.

Impossible de savoir à quelle distance est Chipata, il n'y a aucun panneau. Dans la même matinée, j'ai entendu 400 km puis 50. D'après mes estimations, il en reste environ 200 après Petauke. Une distance à parcourir sur une route calme, entre les petits bleds traditionnels où les enfants viennent chercher leur ration

de bonbons. Quelques bars ont poussé leurs enceintes pourries au maximum et sortent un crachin immonde qui attirera sans doute un peu de monde la nuit tombée.

Dix jours de vélo et plus de mille kilomètres sans même une brève toilette, j'arrive à Chipata dans un triste état. Après m'être équipé d'un pneu arrière de secours au petit bazar¹³⁸, les vigiles du magasin où je me rachète deux caleçons et une ceinture décident même de me suivre dans les rayons tellement ma chemise sale et déchirée fait peine à voir. Mon odeur doit aussi attirer leur attention j'imagine. La caissière, elle, se marre en me voyant. *"Mais qu'est-ce qui vous est arrivé?"*

Pour éviter Lilongwe, la capitale du Malawi, je décide de passer par la frontière de Lundazi plus au nord. Pour la première fois depuis mon arrivée sur le continent, la pluie croise mon chemin et me détrempe en quelques secondes. Réfugié en vitesse sous

l'avant-toit d'une maison, le propriétaire en sort mais ne cause pas un mot d'anglais. Tout ce dont nous arrivons à parler pendant vingt minutes est d'*Hevé Wena*, ou plutôt *Hervé Renard*, l'entraîneur de foot français qui a fait gagner la Coupe d'Afrique des Nations à la Zambie en 2012. Bière, foot, et cul.

La fin de mon périple en Zambie se conclut par une piste de sable ocre en parfait état si l'on est un mulet. J'ai peine à imaginer un poste frontière au bout de ce sentier mais on me confirme que je suis en bonne voie, sans pour autant être capable de m'indiquer une distance. À 17h, je me présente devant une barrière où tout le monde passe comme dans un moulin. Les douaniers, eux, sont tranquillement en train de jouer aux cartes devant une belle pelouse qui me servira de tapis pour passer ma dernière nuit zambienne.

MALAWI

Mwadzuka bwanji!

par Grégory

6 mai 2015

27 383 km

Un type de la sécurité se pointe à 7 h pendant que je plie bagage. Après une rapide discussion, je l'envoie changer mes kwachas zambiens en kwachas du Malawi¹³⁹. Je ne connais même pas le taux de change et passer par lui me permet de ne pas trop me faire violer par les changeurs. Puis, je m'acquitte des formalités de sortie du territoire en remplissant un formulaire qui doit au moins dater de son indépendance en 1964.

Au local des douanes du Malawi, le petit péager virulent me demande les papiers du vélo. Je lui propose de griffonner un papier en rigolant, mais il faut l'intervention de son collègue pour qu'il accepte de passer à la question suivante.

— *Combien de temps vous prévoyez de rester au Malawi?*

— *Quelques jours, quatre ou cinq.*

— *OK, je vous donne quatre jours alors.*

— *Euh... ouais, mais en théorie j'ai droit à trois mois chez vous.*

— *Moi, je vous donne quatre jours.*

— *Donnez-moi au moins trois semaines alors, je suis à vélo, on sait jamais ce qui peut se passer.*

— *Alors trois semaines, mais pas plus.*

Mais qu'est-ce que ça peut bien lui foutre que je dépense mon fric trois mois dans son pays? L'unique route partant de la frontière n'est qu'une succession de croisements sans indications dans les pistes. Parfois, deux ou trois routes s'offrent à moi, sans personne aux alentours pour me guider. J'attends souvent dix, quinze minutes assis au milieu de la route le temps qu'un local se pointe pour m'indiquer la direction. Si je demande, le retour du goudron est toujours très proche et souvent à six kilomètres. Six

doit être un chiffre porte-bonheur puisqu'ils me disent tous ça. J'essaye d'en rire au maximum quand je dois pousser mon vélo dans un banc de sable quinze kilomètres plus loin. Après quarante kilomètres, il me reste encore... six kilomètres.

Au milieu d'un regroupement de quelques huttes en terre, un portique de bois supporte une batterie à laquelle sont branchés différents connecteurs de téléphones. Ils n'ont pas encore l'électricité mais ont déjà tous besoin de recharger un smartphone. Ils ont grandi en ayant des tablettes avant d'avoir la lumière chez eux, ils ont des bouteilles de Coca alors même qu'ils vont puiser l'eau dans la rivière. Avec internet, certains ont découvert que l'Homme est allé sur la lune avant même d'être montés dans une voiture. Et pire que tout, ils ont connu Youporn avant les films érotiques!

Ce n'est pas étonnant qu'ils ne comprennent pas le sens du progrès et demandent sans cesse pourquoi eux n'ont pas les richesses que nous possédons. Et comme je n'ai pas le temps de leur expliquer la logique du développement économique, leurs raisonnements sont souvent assez foireux. Alors c'est la faute à la colonisation, ou des illuminatis¹⁴⁰, au choix.

Je me pointe à Mzimba après plus de soixante bornes. Vous me direz, c'est un multiple de six. Le temps de griller un morceau de poulet et du milmil dans une baraque en planches du marché, et je file en direction de Mzuzu¹⁴¹. Le Malawi n'est pas fondamentalement différent de la Zambie en ce qui concerne la population. On y parle toujours anglais, les sourires n'ont pas disparu et les repas sont toujours composés de milmil ou sima avec un peu de viande et des herbes. Et leur prix ne dépasse toujours pas les 2\$. Sans surprise, on ne travaille pas plus et on se marre toujours autant.

Le panorama est par contre beaucoup plus joli, vert et vallonné. La route de Mzimba à Mzuzu monte à près de 2000 m d'altitude pour offrir des vues superbes avant de redescendre sur la ville où je redeviens un instant Chuck Norris.

Je me connecte pour la première fois sur internet depuis deux semaines dans un cybercafé pour donner un rendez-vous approximatif en Tanzanie à Florian, qui a vécu avec nous en Australie. L'ordinateur peine comme jamais pour ouvrir une page Google et je me crois revenu un instant sur mon Pentium de 1996. Je regarde les deux premiers mails: le premier m'indique que la situation de ma petite entreprise australienne est au plus mal. Je croyais impossible de perdre de l'argent avec cette boîte mais les deux peintres qui s'en occupent se sont visiblement surpassés. Et en même temps, je m'en fous à un point... Je suis en Afrique, je vais pas me pourrir l'esprit avec ces blaireaux. Le deuxième est un message de mes parents pour me dire qu'ils ont appelé l'ambassadeur du Malawi car je ne donnais plus de nouvelles depuis quelques jours. Tiens, c'est nouveau ça. Au Malawi, dans un pays où mon seul risque est à peu près de crever un pneu, j'ai explosé de rire devant mon écran!

Cette région est tout de même assez peuplée et j'ai un peu de mal à trouver des coins paisibles pour la nuit. Après Mzuzu, je me faufile dans les herbes hautes d'un champ pour monter ma tente. Deux gamines passent par hasard vers mon campement. Je lis dans leurs yeux la stupeur qui s'empare d'elles: *"Mais ce type est blanc!"* Elles s'enfuient immédiatement à grandes enjambées en hurlant sans même que j'aie pu les saluer. La nuit tombée, des lampes balayent le champ d'à côté. Ils sont trois et semblent me chercher. Je reste assis dans le noir sans bouger, espérant qu'ils rebrousse chemin. Quand ils sont définitivement trop proches, je me lève, un bâton à l'arrière du pantalon, juste au cas où.

— Ah, tu es là! Pourquoi tu ne répondais pas?

— Je ne sais pas qui vous êtes.

— On est des voisins. Deux petites filles sont venues nous dire qu'il y avait un Blanc alors nous sommes venus te souhaiter bonne nuit.

Je ne crains définitivement rien dans ce pays...

La route après Mzuzu est encore plus belle. Je grimpe un bon coup après être passé dans une longue vallée verdoyante et me retrouve à surplomber le lac Malawi pendant de longs kilomètres de descente au milieu des babouins montrant leur postérieur lisse avec énergie. Ils sont tellement habitués à la présence humaine qu'ils courent les voitures et sautent par les fenêtres pour gratter un petit quelque chose. Ils sont même assez agressifs et je ne traîne pas longtemps parmi eux. Le lac me rappelle les plages du nord de l'Écosse avec des eaux turquoise et des abords alternant entre le sable blanc et la végétation émeraude qui le longe. De l'autre côté de cette formidable étendue, émerge le Mozambique où je n'irai sans doute pas. Rien que de le voir me donne envie de changer mes plans une nouvelle fois.

À Chiweta, je m'offre un repas dans un restaurant typiquement africain, moitié catholique, moitié footballeur : les posters du Christ et de la Cène se marient avec Manchester United, Ronaldo et Messi et faisant face à Puff Daddy et 50 Cents. C'est assez courant et toujours aussi délicieux de voir ce genre d'association dans les pays en voie de développement.

Sur les rives du lac, je m'autorise un lavage sommaire au milieu des petites embarcations de pêcheurs taillées à même les troncs d'arbres épais qu'offrent ces pays, avant de croiser la route d'un python sur l'asphalte. Celui-là n'est pas bien gros et tous les gamins marchent pieds nus partout donc ça ne doit pas trop craindre. Je suis surpris de ne pas voir de touristes le long du lac. La marmaille a passé la vitesse supérieure en me courant après sur des centaines de mètres. C'est à celui qui tiendra le plus longtemps, mais ils demandent de plus en plus du pognon. Le problème n'est pas tellement qu'ils en demandent, mais de savoir que les parents leur ont sans doute appris à le faire. Après quelques dizaines de *Give me money!*, j'ai envie de distribuer des baffes. Alors à l'inverse, je donne des bonbons à ceux qui ne réclament pas.

Après plus de 160 km aujourd'hui, je réfléchis à dépasser la ville de Karonga et à taper une fois de plus les 200 km, mais la pluie commence à tomber, et je sais depuis le dernier épisode que ça ne fait jamais semblant en Afrique. Je demande l'hospitalité à la station de radio qui est entourée de plusieurs hectares de pelouses. Vingt minutes d'hésitations plus tard à discuter avec le gardien qui arbore de jolis mocassins de femme roses, c'est non. Super. Cette fois, il fait nuit, et il pleut. J'aperçois alors une église Baptiste et m'empresse de demander un coin de pelouse. Si je ne crois pas en Dieu, j'ai bien conscience que les églises restent un lieu paisible où on ne craint rien et qui force le respect rien que pour ce point.

Afin d'éviter la situation du Salvador où nous nous sommes fait rentrer dedans pendant une heure pour avoir osé avouer notre athéisme, je dis que je suis croyant quand le pasteur me pose la question, qui semble importante pour eux. On m'offre alors de dormir à l'intérieur, avec les six autres pasteurs en séminaire. Je n'y tiens pas plus que ça mais je suis obligé de céder devant leur insistance. Patricia, la femme du pasteur en chef me propose un bain. Je ne pue pas à mon sens car je me suis lavé dans le lac Malawi il y a quelques heures, mais je peux difficilement refuser si je dors à l'intérieur, et je me retrouve devant une petite bassine d'eau dans un bâtiment en construction. Soit, c'est donc le bain.

En me frottant sommairement, je me souviens que le vélo à l'intérieur de l'église affiche toujours les jambes dénudées d'une Barbie qui excitent beaucoup les Africains. Bon, en même temps les pasteurs sont mariés, ils savent ce que c'est.

L'un d'eux s'appelle Chi Banana, ça veut dire *grosse banane*. C'est le nom de son clan car son grand-père avait une bananeraie. À partir de maintenant je pourrais me faire appeler gros gourdin puisque mon père a une scierie. Un autre me demande si mes saches sont pleines d'argent avant que ses collègues ne lui parlent des cartes bancaires. Je me remémore soudain une pub géante

à Mzuzu qui vantait les mérites des cartes en lieu et place des billets. Ce concept est tellement nouveau pour eux que la plupart des gens doivent penser que je transporte un gros paquet de fric. Et c'est vrai que beaucoup sont surpris quand je leur explique que je peux retirer mon argent dans n'importe quelle banque. Ça me paraissait tellement évident jusqu'ici, que bêtement, je n'avais pas envisagé la possibilité qu'ils ne connaissent pas le principe.

Dans l'église, alors qu'ils se sont installés sur les bancs et que j'ai monté ma moustiquaire, je les entends réciter un passage de la Bible en guise de prière du soir, conclue par un *Amen* collectif auquel je participe pour faire bonne figure. Officiellement, je suis croyant. Et en Afrique, un croyant pratique forcément.

Au moment de mon départ et des remerciements le lendemain matin, je suis invité à une prière commune. Je m'attends à quelque chose de classique et rentre serein dans l'église. Ils débudent alors un chant style gospel où tout le monde tape dans ses mains. Je trouve ça sympa même si je ne pige pas un mot du dialecte.

Puis, après avoir annoncé une prière, ils se mettent à prier à voix haute et en anglais, les yeux et poings fermés en hurlant chacun de leur côté que Dieu allait me protéger sur mon chemin et qu'il fallait m'aider dans ma quête. Ils gueulent tous en même temps et tapent des poings dans le vide ! Merde, les gars sont en transe ! Calmez-vous les mecs, c'est cool. Je suis clairement au bord du fou rire quand Chi Banana poursuit avec une prière à mon intention, dans un style plus calme et traditionnel. Et au moment où je crois que je vais enfin pouvoir y aller, le couperet tombe :

— *Maintenant, à ton tour de prier pour nous.*

Ah ben... oui... d'accord. Je ne m'y attendais pas à celle-là ! J'invente un truc bateau sur l'hospitalité et leur gentillesse et conclus par "*J'espère que tous les gens sur mon chemin seront comme vous et God bless you all !*" Allez hop ! Ni vu ni connu je t'embrouille ! J'en ai rigolé pendant une heure sur mon vélo. C'était quand même plus sympa que le Salvador et cette fois, c'est de ma faute.

La prochaine fois je serai plus honnête, tant pis si je dois essuyer la foudre des écritures saintes.

Je suis agréablement surpris par l'activité dans les champs jusqu'à la frontière. Ça laboure, ça fauche, ça bosse, je vois des hommes transpirer. Un constat rare que les pasteurs regrettaient eux aussi. Dans le même temps, les gamins réclament toujours du fric. Ils ont bien les pieds sur terre ici mais le manque d'éducation reste tout de même assez profond puisque d'immenses peintures apprennent aux gens que chier en public est un péché et qu'il faut utiliser des latrines. De la pêche au péché, les Malawites ont osé franchir le pas.

Quatre jours au Malawi auront suffi pour en faire un des plus beaux souvenirs de mon voyage. Sur la continuité de la Zambie, j'ai découvert un nouveau pays génial, accueillant, souriant, magnifique, où les mêmes font des *high five* quand on passe près d'eux et où les adultes ont gardé leur âme d'enfant. C'est dans ce dernier aspect que sont contenus tout le drame et la beauté de l'Afrique australe: une société rieuse et charmeuse, mais sous-éduquée.

TANZANIE

Jambo!

par Grégory

9 mai 2015

27 795 km

Des camions débordants de bananes vertes bouchonnent à la frontière en attendant de pouvoir s'acquitter des démarches de sortie. Le bordel classique. Le bureau de change transforme mes kwachas en shillings tanzaniens¹⁴² à un taux tout à fait honteux mais je n'ai plus à m'occuper d'une monnaie qui ne vaut sans doute à peu près rien ailleurs. Le plus surprenant, c'est que la Tanzanie semble ne pas faire confiance à sa propre monnaie puisqu'ils n'acceptent même pas qu'on s'acquitte des frais de visa en shillings. Seul le dollar américain est en vigueur. Pas fous les gars!

Le pognon, les Tanzaniens connaissent bien. Assis à ne rien foutre et le plus souvent une bière à la main, mes premières rencontres appellent toutes autoritairement à l'allègement de mes sacoches à leur profit. "*Eh! You! Give me money!*" Quelques noms d'oiseaux sont évidemment échangés en réponse à leur comportement de pendard. C'est très frustrant d'avoir cette relation alors que tout se passait si bien auparavant.

La route vallonnée me ralentit plus que je ne l'imaginais et j'abandonne vite l'idée de rejoindre Mbeya le jour même, d'autant que la distance est plus longue que prévu. La forêt est dense, verdoyante, sur la lancée du Malawi, alors que les chauffards sont bien pires encore. Au sommet d'un col, un bus s'est renversé, et les passagers, visiblement tous sains et saufs, constatent les dégâts en prenant des photos. Au village suivant, c'est toute une cargaison de bananes qui a benné sur le flanc. Je vois les poids

lourds couper les virages, mordre l'accotement, doubler sans visibilité, en pleine côte, et se rabattre au dernier moment ! Pour la première fois depuis longtemps, je flippe sur la route. Je n'ai pourtant pas traversé que des pays modèles et je suis le premier à ne respecter aucune signalisation sur mon vélo. Mais là, quand j'entends un camion débouler, je m'écarte.

Entre deux accidents, je m'arrête parfois jouer au foot avec les mêmes quand je passe près de leur champ de patates. Les cages sont un assemblage de trois branches biscornues et leur ballon une boule de sacs plastique entourés d'élastiques que Zidane n'arriverait pas à contrôler.

En fin d'après-midi, la pluie fait son apparition et devient de plus en plus menaçante. J'hésite sur le lieu idoine pour passer ma première nuit tanzanienne et décide de m'aventurer dans un lycée. Un samedi soir, je ne sais pas trop si je trouverai grand monde. Je finis par débusquer les élèves réunis dans une salle de classe où ils m'accueillent en parlant tous bien anglais. Je suis d'ailleurs assez surpris par leur niveau. Emmanuel, le plus *fluent*, se mue en guide et m'amène jusqu'à Nathan, un prof qui accepte volontiers que je plante ma tente sur la pelouse de l'établissement. Je suis alors invité à partager le repas des garçons : du milmil, de la viande et des herbes. Autre chose aurait été étonnant.

— *Quel est ton plat préféré ?*

— *Ce sont des plats traditionnels français, tu ne les connais sûrement pas. Et il y en a beaucoup.*

— *Et il y a du milmil ?*

— *Non, mais on a des choses qui s'en rapprochent plus ou moins.*

— *Nous, c'est ce qu'on préfère.*

Forcément, puisque vous ne bouffez que ça. Le plus triste, c'est qu'il suffit de jeter une tomate par terre pour qu'un plant pousse dans leur région. Ce n'est pas par manque de moyens qu'ils mangent toujours la même chose, mais par choix. La soirée s'éternise dans le dortoir spartiate où seule une petite ampoule éclaire péniblement la dizaine de couches inconfortables super-

posées. Ces jeunes sont très curieux mais manquent cruellement de connaissances et je leur sers un moment d'encyclopédie rudimentaire.

— Vous les Blancs pensez que vous descendez de Dieu, et que nous descendons du singe, pourquoi?

— Attends, c'est pas vraiment ça. On pense bel et bien que vous descendez du singe, mais nous aussi.

— Alors qui descend de Dieu?

— Biologiquement, je dirais personne. D'ailleurs en France de moins en moins de monde croit en Dieu.

— Alors vous croyez en quoi? Au diable? Aux illuminati? Et pourquoi les Blancs gardent secret le vaccin contre le sida et ne veulent pas nous le donner?

Tout tourne autour d'une dichotomie Noir/Blanc. Bordel, mais qu'est-ce qu'ils apprennent à l'école?! Qu'on soit croyant est une chose, qu'on déblatère des conneries d'illuminati et de complot de l'Occident en est une autre. Dans un pays où le sida touche 5 % de la population, ça veut dire que les profs n'en parlent jamais. Je reconnais que la Bible établit un socle de règles utiles pour ces pays, mais ils feraient quand même bien de sortir le nez de l'Ancien Testament cinq minutes pour découvrir la vie. Car ça ne vient pas d'un manque de volonté des élèves.

Avant de partir m'isoler sous la tente, je les retrouve dans les salles de classe à étudier avec calme et sérieux jusqu'à 23h, sans prof. On entend les mouches voler... J'aimerais assez voir trente ados français réunis dans une classe un samedi soir et constater le chaos qui en naîtrait. Je les laisse étudier en paix après leur avoir sorti la seule phrase que j'ai retenue de mes leçons audio de kiswahili¹⁴³: *"Na fahamou ki swahili, lakini si semi vizuri sana."* Je l'écris phonétiquement mais ça veut globalement dire que je comprends le swahili mais ne le parle pas très bien. Ce qui n'a aucun sens puisque je ne comprends pas grand-chose d'autre que cette phrase!

Ces gosses ont besoin de s'ouvrir au monde, et le lendemain matin, après avoir cogité dans la nuit sur la façon de leur venir en aide, je leur propose de me recontacter. J'ai par la suite commencé à monter un projet financé par mon tour du monde qui leur permettrait d'obtenir des livres électroniques contenant des centaines d'ouvrages dans tous les domaines. Dans une région où l'accès à internet et l'électricité sont limités, ces livres qui ont jusqu'à quinze jours d'autonomie me paraissent parfaits pour eux. Malheureusement, pas un ne m'a envoyé de message. En Afrique, on veut bien des richesses, mais sans lever le petit doigt.

Dans des paysages aux dénivelés importants, les gamins recommencent à me courir après et me saluent en criant un mot que je ne connais pas encore : "Mzungu!"¹⁴⁴ Je sais dire *Bonjour*, *Au revoir*, *Comment ça va?* et quelques trucs de base, mais *Mzungu...* connais pas. Je pense que c'est une façon de saluer alors je réponds moi aussi "Mzungu! Mzungu!" à qui veut l'entendre jusqu'à atteindre Mbeya, la ville où je dois retrouver Florian. Nous n'avons aucun lieu de rendez-vous fixé et je ne suis même pas sûr qu'il soit déjà là.

Errant à la recherche d'une piaule avec wifi pour le contacter et régler la fermeture de JAOFF en Australie, une petite Tanzanienne tordue me barre la route. Son allure n'incite pas à l'optimisme : les dents en éventail, une coiffure improbable style bonnet de Schtroumpf, une bosse dans le dos et une jambe qui boite. On dirait la description d'une chanson paillard. Elle me propose une chambre avec wifi pour 15 000 shillings par personne. À la réception, après avoir repoussé les avances de la petite, j'apprends que *Mzungu* veut dire homme blanc. Ah ouais... Du coup j'ai salué tout le monde en gueulant *Homme blanc!* Faut que j'arrête, ça n'a aucun sens.

J'apprends alors à répondre homme noir, *mtu mweusi*, pour déconner. Quand je pense qu'en France, on utilise la stupide expression d'*homme de couleur*. C'est bien un truc de bobos citadins ça. Ici, on appelle un chat, un chat, et un homme blanc, un

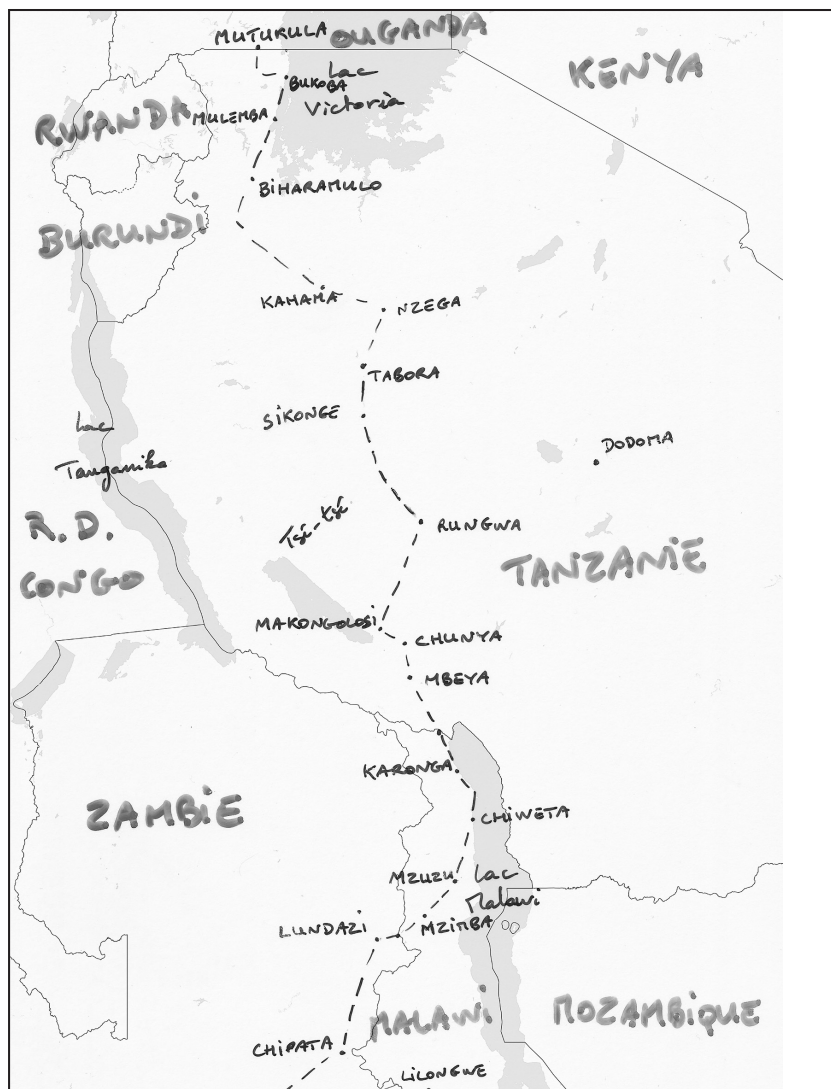
homme blanc. C'est quand même beaucoup plus sain d'accepter qu'on puisse se différencier sur le physique. En Afrique, on rêve d'être plus pâle. En France, il faut être bronzé. Dans vingt ans un nain noir moche et terroriste deviendra un homme de petite taille, de couleur, au visage inégal, en décalage avec les valeurs humanistes. Tout est lissé au rabot du politiquement correct.

Quand Florian arrive le lendemain après neuf mois de séparation, nos habitudes de célébrations reprennent vite le dessus et nous emmènent tard dans la nuit, jusqu'à inviter sans le savoir le directeur de l'hôtel dans notre chambre, pendant que Flo retapissait les toilettes. Ça l'a amusé. Aucun touriste ne s'arrête à Mbeya car il n'y a absolument rien à y faire d'intéressant. Alors nous passons quelques jours plus calmes à regarder la Ligue des champions avec les locaux, avant de nous séparer de nouveau. Flo part en direction de Madagascar tandis que je me rends au nord du pays.

Avant de quitter la ville, je remplis mes sacoches dans un super-marché tanzanien : des rayons immenses et quelques produits posés çà et là. Une seule sorte de riz, un type de gâteaux, des fruits et légumes abîmés, trois stylos, du pain sec, un vrai festin. Avant de partir, je m'arrête au marché adjacent où fourmillent des milliers de locaux. C'est bruyant, désordonné, sale, coloré. Je me sens parfaitement bien dans ces ambiances anarchiques où tout le monde doit se montrer sous son angle le plus débrouillard.

Cela fait quelque temps que je peux varier un peu les menus dans les restaurants. J'ai le choix entre du milmil, désormais appelé *ugali*, du *wali*, le riz, des frites ou des *chapatis*, des espèces de morceau de crêpes. Et je peux choisir d'accompagner ça avec du *mbozi*, de la chèvre, ou du *kuku*¹⁴⁵, du poulet, en soupe ou non. Enfin ça, c'est quand il y a le choix. La plupart du temps, le plat unique est à prendre ou à laisser et il faut changer de restaurant pour manger autre chose. Aujourd'hui, pendant que je déguste mon poulet-frites avec entrain sur une table crasseuse, les vendeurs ambulants du marché voisin tournent autour des tables

pour essayer de refourguer leur camelote de bijoux en “or” et de chargeurs de téléphone.



Pour traverser le pays et me rendre en Ouganda, je décide de prendre la route la moins empruntée possible, qui file à l'est du lac Rukwa. D'après les renseignements glanés à la Schtroumpfette de l'hôtel, c'est en plus goudronné. Je veux avant tout éviter les

coins à touristes et les Tanzaniens demandeurs d'oseille, et j'ai vu suffisamment de carambolages impressionnants en 300 km de Tanzanie pour me convaincre que la route principale n'est pas assez sûre pour un cycliste. Cinq camions renversés, déchiquetés sur l'accotement en si peu de temps sont quand même un signe qui ne trompe pas.

Je m'élève rapidement à 2600 m de hauteur après Mbeya pour d'abord apercevoir la ville immense, puis la vallée splendide. Je me crois presque revenu en Afrique du Sud dans la région des Highvelds. Je fais régulièrement halte pour admirer le point de vue, je me promène gaiement, la truffe au vent, quand mon ardeur est refroidie par un militaire capricieux. Il se passe toujours quelque chose sur ce continent ! Perdu dans les montagnes, ce barrage semble tout à fait inutile. Il me demande ma carte jaune... Ça sent la connerie. Je pense d'abord à mon certificat de vaccination contre la fièvre jaune, qui est jaune lui aussi, ça tombe bien. Je lui présente. Non, il veut LA carte jaune. Mais c'est quoi, LA carte jaune ? !

— Celle que vous êtes obligé de présenter à la frontière !

— Mais on ne m'a rien dit à la frontière !

— Ça veut dire que vous êtes illégal ici.

— Pourquoi on m'a laissé passer alors ?

— Vous êtes entré illégalement.

— J'ai le tampon, j'ai payé le visa, donc voyez ça avec les gars de la frontière.

— Non c'est à vous de connaître les lois de la Tanzanie.

Bah voyons... Je montre quelques signes d'énervement, d'autant plus qu'il commence à me faire vider mes sacs. Il saisit alors sa kalachnikov :

— C'est mon droit de vous déranger ! Si vous ne pouvez pas me présenter votre carte jaune, je dois vous mettre en état d'arrestation !

Ce type veut juste du fric, ou me les briser gratuitement. La montée d'adrénaline et les derniers kilomètres difficiles me font trembler les jambes. Il y a du monde autour donc je sais qu'il ne

peut rien m'arriver et qu'il ne m'arrêtera pas, mais j'ai la jambe branleuse et je ne peux rien y faire. J'ai beau changer d'appui, ça gigote. Je dois réagir à son petit jeu.

— *Pourquoi tu as peur?*

— *Je sais pas, tu veux m'arrêter.*

— *Oui car tu n'as pas la carte jaune.*

— *Bon, alors si tu veux m'arrêter, tu dois d'abord appeler mon ambassade pour leur signifier le motif de mon arrestation et signaler ton identité.*

— *Je n'ai pas le numéro de ton ambassade.*

— *Appelle la police, ils le donneront.*

Une minute plus tard, je pouvais à nouveau profiter de la route. Je retiendrai le coup de l'ambassade pour le prochain casse-couilles.

Le soir venu, je tourne dans une école pour y planter ma tente car l'expérience de la dernière fois m'a plu. Mais l'accueil est glacial. Ils hésitent un bon quart d'heure à accepter ma présence, pendant que je remplis mes bouteilles d'eau à peu près propre. Certains acceptent ma présence, d'autres non. Je sais que ce genre de situation peut parfois durer des plombes avec les Africains alors je les presse un peu, leur indiquant qu'en cas de refus, je trouverai de toute façon un autre coin. Je veux juste savoir rapidement. Sous la pression, plus personne ne trouve d'objections et les plus réticents me proposent même de dormir à l'intérieur. Tout ce cinéma pour rien... Mais je préfère le confort de ma tente. Je m'y sens comme chez moi, j'ai mes aises et n'ai rien besoin de demander à personne.

Je reprends la route après une bonne nuit de sommeil sans avoir eu l'opportunité de parler aux élèves, en période d'examens. Arrivé à Chunya, le petit village ressemble à une ville du far west à moitié abandonnée, style africain, mais la route sent toujours bon la chimie de l'asphalte. Jusqu'à la sortie. C'est alors que tout se transforme en sable, cailloux, poussière. J'espère que ça durera le moins longtemps possible quand même car Tabora, la première

ville que je dois rejoindre, est à un demi-millier de kilomètres d'ici. Pas la porte à côté si je dois rouler dans ces conditions.

Après avoir changé le pneu arrière que je traînais depuis Chipata en Zambie et mangé un *supu kuku*¹⁴⁶ à 3000 shillings dans une cabane de bois, j'arrive à Makongolosi où je demande ma route avec anxiété. Je redoute surtout de savoir à quoi va ressembler la suite. Mais personne n'est vraiment capable de me le dire. C'est à peine s'ils savent ce qu'il y a en dehors de chez eux. Si par chance, je finis par tomber sur un mec qui a déjà fait le parcours, j'ai droit à l'énumération de tous les noms de villages à traverser, le détail des intersections et l'historique de la piste depuis son arrière-grand-père, sans pour autant avoir des détails de temps ou de distance. Je remarque surtout que je les fais rire en annonçant vouloir me rendre à Tabora: je suis un *menteur*. Les réflexions n'ont pas tellement changé depuis l'Afrique du Sud.

Ce qui est sûr, c'est que la route caillouteuse dure un peu trop à mon goût et que personne n'est capable de m'indiquer quand ça s'arrêtera. La population est de plus en plus clairsemée, je me demande bien où je suis en train de m'enfoncer. Je voulais éviter les zones touristiques, je ne peux pas me plaindre. Au moins, je suis sûr que personne n'est habitué à rencontrer un *mzungu* par ici. Preuve en est des gamins qui se figent bouche bée en me voyant arriver dans le village, et abandonnent leur tracteur en capsules au milieu de la piste pour fuir derrière une case; ou des jeunes filles qui s'écartent toutes de la pompe à eau avant de revenir pour m'aider à remplir mes bouteilles la surprise passée.

Les villages en sont pour la plupart équipés, d'où sort généralement une eau claire mais qui tend parfois sur du blanchâtre. En l'absence de pompe, c'est la garantie de boire l'eau d'une rivière jaune-marron riche en éléments extérieurs. De toute façon, mes bouteilles sont tellement sales que je ne sais même plus si ça vient de l'intérieur ou de l'extérieur. Et puis, les habitants ne font pas de chichi quant à mon estomac de Blanc puisqu'il n'y a rien d'autre. Dans ces régions, c'est marche ou crève.

De nombreux babouins m'accompagnent le long de la piste où les rares véhicules que je croise sont des bus ou des camions lancés à grande vitesse qui soulèvent un nuage de poussière épouvantable. À leur approche, je m'écarte et attends la fin de la tempête le nez dans ma chemise devenue orange. Je perds tout espoir d'asphalte quand un banc de sable épais m'oblige à descendre et pousser mon vélo. Je pense d'abord que ça s'arrêtera à la sortie du virage, puis au bout de la ligne droite. Après un kilomètre à pousser, je ne m'imagine pas en faire un deuxième. À cinq, je fais une pause. Il fait trop chaud pour ces conneries. À dix, je n'ai toujours vu personne et ce calme me fait peur. La nature est bien silencieuse et les singes ont disparu. Et s'il y avait des lions? Je cogite mais je sais que je ne ferai pas demi-tour. Il me faut pousser quinze kilomètres avant de retrouver une piste correcte et la lente procession des seaux qui balancent sur la tête des femmes. Elles arrivent à porter de grosses charges avec une facilité et un équilibre déconcertants.

Je me renseigne sur la présence éventuelle de lions, mais les anciens me rient au nez et m'orientent vers une hutte ouverte au toit en paille de deux mètres de diamètre avec un siège et une table pour déguster le menu imposé du jour : riz et fayots. Je me remplis au passage une gamelle pour plus tard, ça m'évitera de cuisiner. Je consomme tellement d'énergie que j'avale quatre, voire cinq repas par jour. Quand je ne suis pas sûr de recroiser un village avant un moment, je m'arrête manger quelle que soit l'heure.

La guest house du village est prête à m'accueillir pour la nuit, mais même à 2\$, je préfère m'isoler sous ma tente, à l'abri des moustiques. Et si mon tapis de sol n'est pas très épais, c'est toujours plus confortable que leur matelas de mousse jaune immonde.

Sur ces pistes poussiéreuses, bordées d'une forêt clairsemée, mon genou n'est pas au mieux et je serre les dents pour profiter de l'aventure. La surface de la route est devenue meilleure mais certaines zones sableuses me font encore des misères. Si j'aperçois toujours des babouins et des petits singes vervets qui

viennent souvent observer mon campement le matin, je fais aussi connaissance avec les mouches tsé-tsé. J'ignorais qu'il y en aurait ici.

Les tsé-tsé sont réputées pour transmettre la maladie du sommeil, ou, terme plus exotique, la trypanosomiase africaine. Les symptômes finaux sont: confusion mentale, troubles de la coordination, cycle du sommeil perturbé, accès de fatigue suivis de périodes d'agitation maniaque, insomnie, dommages cérébraux, et mort. Beau programme. En gros, soit la mouche est porteuse et vous êtes baisé, soit vous passez entre les gouttes. Un peu comme la malaria avec les moustiques, mais en pire.

Au départ, elles semblent pacifiques et ne font que se poser sur mes affaires. Puis, je me fais piquer une première fois sur le bras par une petite salope qui s'était glissée sous ma chemise. Et deux fois de plus sur la main droite. Merde, faut que je fasse gaffe. J'essaye d'accélérer mais je dois monter à 40 km/h pour les semer, contre 25 pour les mouches classiques¹⁴⁷. Un rythme impossible à tenir. Désespéré, je me tartine de DEET¹⁴⁸ de la tête aux pieds pendant qu'un nuage de tsé-tsé me tourne autour. Mais le produit n'agit pas sur elles. J'agite alors les bras en permanence pour éviter qu'elles ne se posent sur moi. Il y en a déjà beaucoup sur mes sacoches, sur mon sac. Impossible de m'en débarrasser avant le prochain village où je m'arrête becter un peu d'*ugali mbozi*¹⁴⁹.

À la pompe à eau, une gamine. Trente personnes m'encerclent dix minutes plus tard. Dans cette région, les gens sont adorables. Si je m'arrête, on vient systématiquement me sortir trois mots d'anglais. En revanche, pas moyen d'avoir une info fiable: Tabora est à 180 km; 50 km plus loin, elle passe à 220; un autre affirme qu'il me reste deux heures de vélo.

Dans l'après-midi, la danse de la mort tsé-tsé redémarre et je m'enroule un bout de tissu jaune et noir autour du cou car je sais qu'elles aiment particulièrement les couleurs monochromes. Le sable refait aussi son apparition et j'essaye tant bien que mal de ne pas être obligé de pousser le vélo. En bougeant sans cesse et

en forçant un peu le pédalage, j'évite de nouvelles morsures et vais encore camper dans la forêt. Je me suis fait piquer trois fois, j'espère que ça passera. Comme chaque soir, seuls les bruits de la savane africaine viennent perturber un silence reposant, propre à la méditation.

Toujours en vie et en bonne santé à mon réveil, je reprends mes activités après un vingtième changement de chambre à air depuis Mbeya. Les locaux freinent à ma hauteur pour m'offrir leur aide ou simplement regarder la réparation comme des badauds. Une heure de pédalage plus tard, les humains se font de plus en plus rares pendant que mes amies les mouches reviennent en fanfare. Je suis littéralement envahi et mon vélo en est recouvert. Les réflexes de la veille reviennent rapidement, mais elles sont désormais beaucoup trop nombreuses pour les canaliser. Très vite, je me suis déjà fait mordre autant qu'hier. Elles me piquent désormais à travers les cheveux, les vêtements, et plus je m'agite, plus elles sont nombreuses. J'en peux plus !

Je descends de mon vélo et me secoue dans tous les sens pour les faire partir mais la nuée s'épaissit. Je repars en vitesse et accélère le plus possible pour sortir de cette zone. Mais je m'épuise largement avant d'en voir la fin. Je manque plusieurs fois de chuter en voulant les chasser de mes mains, en balayant celles qui se promènent sur ma tignasse hirsute. Vingt, trente, je ne compte plus le nombre de fois où elles m'ont atteint. Et toujours aucun village pour m'abriter.

Après des heures de pédalage intensif, de bataille, je ne peux même pas m'arrêter pour préparer à manger, et je vais bientôt manquer d'eau. Je retente le coup du DEET par désespoir mais la seule solution viable est d'enfiler des fringues plus épaisses. Je me prépare à un arrêt aux stands type Formule 1 : arrêt, descente, ouverture du sac, sortie du blouson, fermeture du sac, le tout en trente secondes chrono, le temps de se faire bouffer quatre ou cinq fois de plus. Il fait pas loin de 35°C et je donne mes premiers coups de pédale en plein soleil sous un gros blouson, avec la capu-

che. Je n'ai plus qu'à m'occuper de mes jambes, mes fesses et mes mains. J'aurais dû penser à prendre des moufles pour l'Afrique!

Cette fois, il faut que je pisse. La couleur sombre de mon urine reflète le rationnement d'eau qui m'est imposé. Je remarque en revanche que leur nombre a considérablement diminué. Comme je ne bouge plus, elles me piquent aussi plus facilement mais je me prends à rêver que je suis enfin sorti de leur zone. Dès les premiers coups de pédale, les mouches se dédoublent à nouveau. J'ai compris! Le mouvement les attire! Belle découverte, mais je ne vais pas rester là comme un épouvantail en attendant le déluge! Alors je repars, en suant comme un veau dans ces sillons arides, ce qui n'arrange pas la soif qui me tourmente.

Aujourd'hui, je n'ai croisé que deux motos et un camion. Je me demande bien combien de temps ce cirque va durer, en nage sous les couches de vêtements imperméables. Le sable m'empêche depuis ce matin de rouler à plus de 15 km/h et j'ai de plus en plus l'impression que je ne m'en sortirai pas aujourd'hui.

Puis, en l'espace de quelques minutes, les mouches semblent avoir disparu de la circulation. Près d'une cabane bancale posée au milieu d'une clairière, je trouve deux types assis à ne rien faire. Ils n'ont qu'un peu d'eau dans un bidon crasseux de dix litres. Je leur en tape deux et m'assieds pour avaler quelques figues afin de reprendre un peu de force et finir la journée. Mises à part celles qui s'accrochent encore sur mes bagages, les mouches sont parties, mais je n'ai pas assez d'eau pour manger un vrai repas.

En reprenant la piste, je croise enfin une voiture! Les occupants s'arrêtent pour se plaindre des tsé-tsé eux aussi. S'ils ferment les fenêtres, elles passent par la ventilation. Je ne m'inquiète même plus de cette nouvelle zone à emmerdes, je me suis fait une raison. Je me fais encore piquer deux fois avant qu'elles ne disparaissent toutes complètement et balaye une dernière fois mes sacs pour faire partir les plus résistantes. Je peux enfin quitter mon blouson détrempé. J'ai dû me faire piquer une cinquantaine de fois. Peut-être plus. Et je ne suis même pas inquiet.

Bientôt, des marécages bordent la piste et je croise de plus en plus de locaux en tenue traditionnelle, une espèce de grande tige bariolée, portée à la romaine. Leurs bras nus sont décorés de rubans blancs et tous possèdent un grand bâton pour guider les troupeaux. Les superbes Jabirus d'Afrique, ces oiseaux à l'immense bec tricolore rouge, noir et jaune, prennent leur envol sur mon passage tandis que d'énormes pythons coupent la piste où ils se font écraser par les voitures.

Les calaos de Tanzanie ont refait leur apparition et des troupeaux de watusi, des vaches aux cornes pouvant atteindre plus de deux mètres de long, commencent à garnir les chemins adjacents. En Afrique, tout est plus gros, plus grand, plus beau, de la fourmi au mammifère. Au loin, un berger en tige me hurle dessus car j'ai pris en photo son troupeau de cornes gigantesques. C'est soit pour me taper trois sous, soit pour m'inventer une connerie du genre *la photo a volé l'âme de ses vaches*, alors je me tire sans demander mon reste.

Après 110 km, je trouve enfin un village, mais sans restaurant. Les jeunes jouent au foot, les adultes sont assis à discuter. Je fonce à la pompe gober trois litres d'eau fraîche, où les callipyges se demandent bien d'où je peux sortir pour avoir aussi soif. Aucune d'entre elles n'a sans doute jamais eu l'idée stupide de circuler à vélo dans cette zone. Pour les habitants, il n'y a pas de doutes, l'idiot du village est blanc ! Et je ne peux pas vraiment leur donner tort sur ce coup. Je demande juste pour rire à combien se trouve Sikonge : 26 km selon les premiers, 42 selon les seconds. Peu importe. Tant que je peux manger, boire et dormir après cette journée éprouvante, tout va bien. Dans une nature hostile, les priorités redeviennent un peu plus primaires.

À 10 h le lendemain, j'ai déjà réparé ma deuxième crevaison. C'est devenu un automatisme : je détache les deux sacoches avant, balance le vélo en arrière sans plus m'inquiéter de savoir si mon sac va s'abîmer au sol et colle une rustine avant de repartir, vingt minutes plus tard.

Le reste de la route jusqu'à Tabora est beaucoup plus confortable que ce que j'ai traversé jusqu'à maintenant. Et tout le monde est incroyable avec moi. Les gens se lèvent pour me laisser leur place dans les restaurants, on m'accompagne à vélo. Le problème, c'est qu'on me pose toujours les mêmes questions sans intérêt. Je les adore, mais pas moyen d'avoir une conversation profonde, tout est superficiel, traité à l'aune du filtre de la réflexion africaine. *Combien coûte ton vélo? Est-ce que tu crois en Dieu? Est-ce que tu es ingénieur?*



Chez eux, un mécanicien, un prof, un vendeur est ingénieur. Quand je tombe sur un étudiant en étude d'ingénieur, je ne peux m'empêcher de penser que l'enseignement est de très mauvaise qualité. Ils n'ont pas la tête au carré, leurs raisonnements ne sont pas cartésiens ou logiques, ils ne savent souvent pas différencier un indice d'une preuve ou un exemple d'un argument. Vous me direz, il y en a aussi chez nous mais c'est ici généralisé, ce qui empêche toute discussion un peu d'aplomb. Alors quand après Sikonge, je rencontre deux Sud-Africains blancs qui voyagent en

4x4, je reste une heure à discuter. C'est reposant de ne pas devoir expliquer tout ce qu'on dit. Eux aussi ont ce ressenti et préfèrent faire confiance à mes renseignements de non-ingénieur.

Ils me parlent avec amour de l'Éthiopie, du Soudan, et je commence à envisager de passer par ces pays et tracer jusqu'en Égypte par le désert. Ils me conseillent d'éviter l'ouest de la Tanzanie et de partir directement en Ouganda sans passer par les cases Burundi et Rwanda car une crise politique et de violentes manifestations ont éclaté au Burundi, créant une émigration massive vers le Rwanda. Mauvais timing.

Après le passage impressionnant d'un essaim d'abeilles couvrant même le bruit des camions, j'observe avec attention le travail d'ouvriers affairés à installer les poteaux qui achemineront l'électricité dans ces régions reculées. Trois d'entre eux guident et redressent le poteau à l'aide d'une petite grue, tandis que les dix autres regardent le spectacle, assis dans l'herbe à écouter les chants qui émergent d'un camion rempli de gamines.

Le dimanche matin, c'est des églises en tôle que les chants sortent pendant que je parcours les derniers kilomètres de pistes cabossées. Quand mes roues atteignent enfin le macadam, j'ai envie de m'arrêter et d'embrasser le sol. Cette virée poussiéreuse fut une expérience inoubliable mais je suis physiquement vidé.

Tabora ressemble à un immense bazar désordonné et les magasins sales se succèdent sans qu'on comprenne toujours bien ce qu'ils y vendent. Un type sort de chez le boucher avec une énorme pièce de viande qu'il attache sur son porte-bagages le temps de rentrer chez lui. Peu importe qu'il fasse 30°C et que les mouches virevoltent autour depuis des heures, il suffira de bien faire bouillir la viande.

Je m'étonne un moment d'entendre des cris provenant d'une maison en contrebas de la route, avant de comprendre que j'assiste à un enterrement quand plusieurs mamas énormes descendent de voiture très dignement, sans un bruit, puis s'égosillent à plein poumons en approchant du seuil de la maison. Dans un grand

concert de gémissements, les pleureuses remplissent leur rôle à merveille. Le convoi de l'enterrement défile ensuite bruyamment en ville pour célébrer le départ du défunt. En Afrique, on ne sait rien faire sans bruit.

Le lendemain matin, mon beau bitume disparaît pour une nouvelle zone de travaux qu'une entreprise chinoise est chargée de mener. L'Union européenne, les États-Unis, le Japon, font fleurir des panneaux d'aide au développement, de dons, mais ceux qui récoltent les chantiers et le pognon sont systématiquement les Chinois. Ils sont si nombreux que les gamins commencent à me prendre pour un niak et crient *China! China!* sur mon passage. Jaune ou Blanc, c'est du pareil au même pour eux.

Après Nzega, le guidon chargé de dix kilos d'oranges qu'on m'a forcé d'accepter, je retombe rapidement sur une piste en suivant pourtant la route principale qui va à Kahama. Sur le sable rouge, de petits sachets plastique contenant autrefois quelques centilitres de vodka de qualité médiocre ont été vidés par des soiffards en mal de rêves. Le temps de me réhabituer au chahut de la piste, je m'isole en fin d'après-midi dans un petit bosquet épineux pour plonger dans les bras de Morphée.

Je me réveille plusieurs fois en sueur. J'ai la gerbe. Ce poisson, ou plutôt cette tête de poisson, était dégueulasse hier soir. Ce n'est jamais bien préparé en Afrique. L'aurore se pointe bientôt et je n'ai rien envie d'avalier, je reste allongé sous ma tente pendant plus de deux heures avant de trouver les ressources pour me lever et plier ma tente, le tout dans une lenteur excessive. J'ai la nausée. Je me souviens avoir lu que les symptômes de la trypanosomiase africaine débutaient par des nausées et de la température. Alors, poisson ou mouches? Vomir ou mourir? Telle est la question.

Le soleil en pleine face me provoque la migraine alors que je lutte contre la fatigue. Je bois un peu d'eau sucrée pour garder un minimum d'énergie et me sortir de ce trou perdu. Le voyage à vélo, c'est aussi devoir pédaler malade au lieu de rester au lit à mater

un film. La solitude pèse aussi beaucoup dans ces moments-là. Ça annihile toute ma motivation en plus de me faire un peu trop penser à la famille, aux amis. J'en ai les larmes aux yeux, avant de m'arrêter dormir sous un arbre une bonne heure. Je me demande ce que je fais ici, à galérer sans raison.

De plus en plus malade, je ne mange presque pas de la journée et remplis juste mes bouteilles dans le puits de la police de Kahama, avant de partir m'endormir dans le bush pour une nuit de 12h sous la tente, à lutter contre la chaleur et les diarrhées de plus en plus virulentes. Je ne trouve l'énergie de redécoller qu'à midi et roule un moment le ventre vide sur un asphalte revenu pour de bon. La diète et l'exercice semblent me redonner un peu d'appétit au *Two sisters cafe* de Masumbwe, où les vieilles gamelles chauffent sur un lit de charbon à même le sol, devant une bicoque délabrée et noircie par le temps. Avachi en face d'une assiette en plastique trop usée, je remarque que les serveuses arborent un beau T-shirt brodé au nom du restaurant. C'est drôle, tout est absolument à jeter sauf les T-shirts.

Sur l'accotement en terre, deux gaziers tirent leur charrette pleine de bidons pour ravitailler les commerces en eau, tandis que de l'autre côté de la route, une entreprise installe les poteaux électriques, la seule technologie qui ne date pas du Moyen-Âge avec la sono saturée de l'enterrement adjacent. Cette fois sans pleureuses, le cortège braillard s'en va bientôt par camions klaxonner dans les "rues" de Masumbwe.

Ma mine défaite, ma chemise en lambeaux, ma barbe et mes cheveux poussiéreux, rien ne semble rebuter les deux pompistes tanzaniennes qui me font du grain pendant que leur collègue remplit mes bouteilles dans la boutique. Elles m'avertissent de la présence de bandits en direction de l'Ouganda mais je n'y prête pas attention. J'ai d'autres préoccupations en tête. L'après-midi se passe sur le même rythme, à lutter contre mon estomac récalcitrant et à checker ma température pour détecter une alerte à la trypanosomiase. À Ushirombo je dérange quatre canards

endormis et la bande de mâles très occupée à jouer aux cartes à leurs côtés, le temps de puiser un peu d'eau sous les trois planches qui servaient de lit à l'un des leurs. Puis, je me force à atteindre le seuil des 90km pour être assez fatigué ce soir et ne pas trop tourner sur mon matelas. Mentalement, ça me permet aussi de me persuader que je suis plus fort que la maladie, quelle que soit sa forme.

Mais la nuit est encore ponctuée de violents épisodes intestinaux. À chaque fois que je me réveille, je pense au moins que je suis toujours en vie, que mon cerveau est toujours lucide, et j'écarte petit à petit la piste tsé-tsé.

La journée qui suit n'est pas mieux que les précédentes et je me traîne souvent à 10km/h. Impossible d'avaler quoi que ce soit à midi, et surtout pas de la cuisine africaine. L'eau devient encore un peu plus difficile à trouver et je suis naturellement une tranchée en fin d'après-midi en pensant y trouver une source, un puits. Vu l'état de développement du pays, cette tranchée ne peut être là que pour faire passer des canalisations d'eau. Je tombe alors sur un groupe de gars très normalement occupés à ne rien faire au milieu de nulle part.

— *Salut, je cherche de l'eau, vous savez où je peux en trouver?*

— *Il faut descendre au fond de la vallée, ici il n'y a rien.*

— *Et la tranchée, elle mène où? C'est pour un tuyau d'eau?*

— *Ah non ça, c'est pas pour l'eau, c'est pour internet. C'est génial, on va avoir internet ici!*

— *Mais ça serait pas mieux d'avoir l'eau d'abord?*

— *Ah ouais, c'est vrai. Mais c'est cool on aura internet.*

Le sens des priorités. En même temps, les femmes sont là pour porter leurs seaux, ils s'en tapent. Je me dirige d'ailleurs le plus souvent avec l'aide des femmes en criant "Wapi maji?¹⁵⁰" depuis mon vélo et en suivant la direction de leurs bras.

Lors d'une courte pause sur la bande d'arrêt d'urgence, une voiture de police s'arrête à ma hauteur et me confirme la piste des bandits. Ils me conseillent de dormir chez l'habitant, et je finis par me faire inviter dans un petit village composé de petites cases

rondes où on veut m'installer. Je suis moyennement chaud pour dormir sans la moustiquaire de ma tente mais je suis trop faible pour lutter contre leur insistance, et leur terrain trop cabossé pour y camper. Je m'étale rapidement sur le matelas en mousse d'une des cases, protégée de l'extérieur d'un simple rideau. Sous le lit, les rongeurs grattent au milieu des innombrables fientes de volailles qui jonchent le sol et embaument l'air.

On m'apporte des fruits et de l'eau en bouteille. J'arrive péniblement à finir deux bananes et deux mandarines avant de recevoir un second plateau composé d'ugali et de... poisson! Entre deux épisodes aux "toilettes" dans les fourrés, je dois m'employer pour repousser les poulets qui rentrent dans ma case et grimpent sur mon matelas. Toutes les dix minutes, mes hôtes viennent constater que je n'ai touché à rien et s'obstinent à vouloir me faire manger.

Après une nuit tourmentée, je ne veux pas me faire entretenir plus longtemps ici, ils ont été assez adorables comme ça. Je reprends la route à 8 h 30 après leur avoir laissé 20 000 shillings et gravis lentement la première côte sans m'arrêter, sous leurs regards attentifs. Ce sera la seule. Au milieu de la seconde, je stoppe, lessivé, sans énergie malgré les bons soins de la veille. En haut, un break blanc est arrêté et quelques silhouettes guettent ma venue. Je m'approche difficilement. Ce sont des civils, armés. Des bandits? Je ne bouge plus et nous nous observons mutuellement de loin.

Ils esquissent de grands gestes pour me dire d'approcher. J'aimerais qu'une voiture passe pour jauger leur réaction mais la route est désespérément vide. Allez, j'y vais! S'ils veulent tout piquer, je m'en fous, je ne suis pas en état de réfléchir plus que ça. Plus je m'avance, plus je constate qu'ils sont lourdement équipés: fusils à pompe, mitraillettes, et une espèce de M249 chargeur camembert. Mais ils n'ont pas l'air d'agir comme des truands, ils ne se cachent pas du tout et semblent détendus.

— Alors, tu avais peur d'approcher?

— Hier on me dit qu'il y a des bandits et là je vous vois au milieu de la route. Je serais stupide de ne pas me méfier¹⁵¹.

— On est de la police. Normalement c'est calme depuis des années ici, mais avec les problèmes au Burundi, il y a eu quelques échauffourées récemment.

Ils me demandent mon passeport pour la forme mais ne le regardent même pas. Ils préfèrent me poser des questions sur mon voyage avant de me laisser filer.

J'ai toutes les peines du monde à atteindre Biharamulo, à 25 km de là. Je m'arrête plusieurs fois souffler par terre, je pousse mon vélo dans les montées. Je ne peux pas continuer à ce rythme de limace jusqu'en Ouganda et je dois surtout me reposer. J'apprends rapidement à la station de bus qu'il n'y a aucun bus pour Kampala, la capitale ougandaise, ce qui n'empêche pas certains ingénieux de me proposer des billets quand même. Très peu parlent anglais et les panneaux des compagnies de transport n'indiquent aucun nom de ville que je ne connaisse, si ce n'est Tabora ou Kahama. À bout de force, je demande de l'aide à un flic qui m'arrange le transport avec un break qui m'emmènera à Mulemba. De là-bas, le chauffeur trouvera un autre transport jusqu'à Bukoba, la prochaine ville un peu importante, le tout pour 15 000 shillings.

J'attends 45 minutes le bide en vrac dans la vieille épave roulante que les autorités tanzaniennes veuillent bien délivrer un numéro de transport à mon chauffeur. Il fait chaud, je repousse au moins cinq vendeurs de cacahuètes et hésite plusieurs fois à m'absenter pour rechercher les latrines puantes. Mais grouillez-vous bande de cons ! Au moment de partir, nous sommes quatre plus le chauffeur, et la roue de mon vélo qui dépasse du coffre me tape dans la nuque. Au moins, on est en route. Nous roulons dix mètres, et tout le monde crie à l'extérieur ! Une énorme mama africaine souhaite poser son cul sur la banquette arrière pour profiter du voyage. Nous sommes désormais quatre à l'arrière, je suis calé entre la portière et ma roue avant, j'ai la chiasse, la gerbe, il fait chaud, le tableau me semble assez complet pour y aller maintenant.

Au cœur la réserve de Biharamulo que notre convoi traverse à vive allure, je n'aperçois que quelques babouins que nous klaxonnons pour faire dégager de la voie. À chaque petit village, nous stoppons dix minutes pour décharger et recharger des colis à livrer à la prochaine étape. Arrivé à Muleba, je cours dans le garage voisin m'y soulager sans m'occuper de mes affaires avant d'attraper un bus pour Mutukula que mon pilote a négocié. Le Coca que je viens de prendre m'aide grandement à supporter la vieille mama qui n'arrête pas de gueuler sur tout le monde en swahili et le voyage de huit heures¹⁵² pour parcourir les deux cents kilomètres séparant Muleba de Mutukula.

Dans la piaule miteuse d'un petit hôtel à 2\$ où j'ai dû m'acquitter d'une bière pour la tenancière alcoolique, je m'allonge, le ventre durci par les trois repas que je viens d'avalier sur le marché de nuit. Mes intestins n'ont pas eu le temps de se réhabituer à ce festin gargantuesque et j'ai si mal que je déverrouille ma porte au cas où un médecin ait besoin d'entrer. Je prie pour ne pas avoir besoin d'un médecin africain.

Le lendemain, exténué par une nuit trop courte, je règle les 50 \$ de visa ougandais auprès de douaniers aussi gras que malpolis et évince un marchand de change trop roublard. De retour sur mon vélo, les tsé-tsé ne m'ont pas eu, mais la route jusqu'à Kampala me semble encore bien longue...

OUGANDA

Jambo!

par Grégory

30 mai 2015

29 020 km

L'Ouganda est beaucoup plus vert, humide, et les habitants bossent aussi beaucoup plus. Cela se ressent jusque dans leurs étalages de fruits et légumes. Les quelques planches garnies de trois tomates blettes tanzaniennes ont laissé place à d'immenses devantures colorées, bien fournies d'une jolie récolte. J'imagine que tout doit un peu mieux pousser ici, mais il est indéniable qu'on y rencontre aussi moins de glandeurs. Enfin, nous restons tout de même sur un rythme très africain.

La nuit tombe sur ma première journée ougandaise en même temps que s'abat une averse soudaine. Je m'abrite sur un terrain en pente, surplombé par une maison en dur sans électricité, dont le poste à piles récite la messe en bantou¹⁵³ depuis l'intérieur. Je tambourine à la porte pour faire sortir un vieux qui m'incite à aller voir le *chairman* du village¹⁵⁴ pour m'enregistrer auprès de lui. Ensuite, il pourra m'accepter chez lui. Je n'ai aucune intention d'aller voir ce gugusse sous la pluie pour avoir l'autorisation de camper, et je le sais trop heureux de pouvoir aller se faire mousser auprès des huiles du village et faire la démarche à ma place pendant que j'installe ma tente et commence à préparer mon repas.

J'alterne constamment entre quelques grammes de nourriture déséquilibrée et la diète selon les humeurs de mon estomac. Si ce repas fut assez copieux, le petit-déj' du lendemain est frugal puisque composé d'eau sucrée.

Il pleut toujours au moment du départ et l'attache de mon porte-bagages ressoudé au Cambodge il y a trois ans choisit de lâcher avant que je n'aie pu mettre les premiers coups de pédales.

J'arrange temporairement le tout avec mes tendeurs et atteins Masaka, la première ville un peu importante sur mon chemin. J'y achète des médicaments et discute avec un couple de touristes sud-africains devant un petit supermarché, le Graal du voyageur malade.

Au niveau de la petite structure en béton marquant le passage de l'équateur, un groupe d'Ougandais s'approche. Les questions fusent dans tous les sens et j'ai du mal à répondre à tout le monde, surtout vu le contenu de certaines questions.

— *Ah toi alors, tu es l'homme le plus fort du monde! Et tu prends des drogues, de la marijuana, pour pouvoir être aussi fort? Tu es célèbre? Combien on te paye pour faire ça? Tu crois en Dieu? Tu es un illuminati?*

Je pose pour une photo avec chacun d'entre eux avant de repartir saluer les gosses qui crient tous en chœur *Bye mzunguuuu!* sur mon chemin. Je ne suis pas loin de la vérité si j'affirme lever la main plusieurs centaines de fois quotidiennement. Tout le monde veut discuter avec moi, ou simplement me serrer la pince. Leurs sourires me font un bien fou au moral, et après une dernière nuit dans une forêt humide, j'entre dans la banlieue sud de Kampala, où les fabricants d'objets artisanaux en bois et peaux de bêtes ont fait place aux vendeurs de bricoles chinoises en plastique, aux garages et à la crasse.

La circulation semble d'abord complètement chaotique mais après m'être habitué aux queues de poisson et aux deux-roues qui coupent la route au dernier moment, il n'y a rien de véritablement dangereux. Le bruit des scooters associé aux gaz d'échappement me donne le tournis. Je ne rêve que de trouver un plumard, au calme et y dormir pendant une semaine. La ville est exactement comme je l'imaginais, semblable au reste de l'Afrique urbaine avec son lot de bruit et de saleté.

Les publicités géantes de Pepsi ou Beeline sont là encore toujours peintes à la main par des artisans talentueux, arrivant à reproduire les pubs en peintures murales. C'est d'ailleurs le seul secteur que les Africains prennent soin de figner dans les détails. La boutique est souvent en ruine mais le logo joliment peint.

Sur les lampadaires, les repoussants marabouts d'Afrique, ces immenses échassiers, trônent au-dessus des boulevards bondés en attendant de pouvoir fondre sur un déchet à gober sur le trottoir, d'où des excités de la religion hurlent des passages de la Bible aux passagers des minibus dans les bouchons. Voir ces types s'égosiller à chaque arrêt de véhicule est un spectacle qui ne manque pas de piquant. D'autant qu'ils ne prêchent que des convaincus. À force de toujours me voir demander si je croyais en Dieu, j'ai fini par me mettre en quête d'un athée en Afrique, et à ce jour, je n'ai trouvé personne qui en connaisse. Dieu, Allah, Yahweh, ou je ne sais quel autre nom, tout le monde a ici au moins une référence en poche.

Au détour de ruelles de plus en plus paumées dans les faubourgs de Kampala, je m'éloigne du centre-ville que je viens de traverser pour atteindre l'Ewaka Guest House, une auberge de jeunesse pas chère dont j'avais griffonné le plan sur un bout de papier à Mbeya. Je sillonne le quartier des soudeurs, les marchés puants, les pseudo-zones industrielles et m'arrête sur injonction des flics avant de disparaître dans la cohue sans demander leur avis. La largeur des rues s'amenuise encore un peu et les locaux eux-mêmes ne savent plus comment elles se nomment. Je parcours le quartier en long en large avant de tomber un peu par hasard sur le portail de mon hôtel.

Accueilli par le gérant, un jeune Ougandais qui me fait visiter sommairement les locaux et m'indique un lit qui jouxte celui d'un touriste endormi sous ses draps, je commence à décharger mes affaires en lui narrant brièvement mon voyage et comment je me suis retrouvé dans un état aussi lamentable. J'ai vraiment l'air de ne pas avoir rencontré de cours d'eau depuis des lustres. Entendant mon récit, le touriste endormi bondit et sort à ma rencontre! *"Wow! Gregory! What are you doing here?!"* Mes yeux grossissent immédiatement de surprise... Dennis! Le Dennis rencontré quatre ans plus tôt au Laos avec Alex! Nous avions gardé de très bons contacts avec la promesse de se revoir mais l'éloignement avait altéré un peu la fréquence de nos messages. Et là! À Kampala,

au fond d'une ruelle perdue! Merde, c'est dingue! Ma crasse n'empêche pas l'accolade généreuse qui suit la surprise.

— *Mais qu'est-ce que tu fous ici?!*

— *Je suis en vacances! Et toi? Toujours à vélo?*

— *Eh oui, tu vois, mais tu savais que j'étais dans le coin?*

— *Je savais même pas que tu étais en Afrique!*

Le hasard est la conclusion la plus logique à laquelle nous arrivons. J'ai beau être cartésien, l'expérience me fait douter de l'aspect rationnel de cette rencontre. Je viens de terminer le bouquin de Stephen Hawking, *Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?* dans lequel le physicien explique que l'univers a dix dimensions et que nous n'en appréhendons que trois, voire quatre avec le temps. Au cours de ce voyage, plusieurs rencontres m'avaient parfois surpris, celle-ci encore plus. J'aime penser que certaines énergies regroupent les gens, les volontés, sans pouvoir expliquer pourquoi et comment ça se passe. J'accepte de ne pas savoir, de ne pas comprendre et aime simplement imaginer que ça existe.

Ma semaine de repos est entrecoupée de parties d'échecs et de quelques sorties nocturnes avec Dennis et Hannah, une amie qui l'accompagne. Je savais que les Africaines avaient des tendances un peu nymphomanes, j'étais loin de m'imaginer à quel degré. Lors d'une soirée où nous passons la plupart du temps à parler en tête à tête autour de quelques litres de bière, nous constatons amusés le cirque que mène Stephen, un Américain de 65 ans qui a décidé de s'enticher d'une jeunette de 23 ans alors qu'il sort déjà avec une de 35. Et son numéro semble fonctionner. Vers 4h du matin, une pimbêche que j'avais copieusement ignorée toute la soirée s'installe à côté de moi et ouvre les hostilités: "*Salut, je m'appelle Barbara. Je rentre chez moi, tu m'accompagnes?*" Après m'être assuré de ne pas être facturé, je me retrouve dans un hôtel pourrave des hauteurs de Kampala où deux heures après mon arrivée, le manager frappe à la porte.

— *Vous avez fini?*

Qu'est-ce qu'il veut ce con? Il insiste. J'ouvre, ensuqué. Le type me redemande si on a fini... Je suis en Afrique, le côté direct et ouvert de sa question ne me choque même pas, mais je lui demande ce que ça peut bien lui foutre.

— *C'est parce qu'une délégation a réservé tout l'hôtel. Il faudrait partir.*

— *Tout l'hôtel?! Toutes les chambres?!*

— *Oui toutes les chambres.*

— *OK, mais j'ai payé jusqu'à onze heures là, donc ça va attendre onze heures.*

— *Ah non non il faut partir.*

— *Au prorata tu me dois 10000 shillings¹⁵⁵.*

— *Non.*

Je lui ferme la porte au nez. Je suis réveillé et il fait jour maintenant, alors je me fous pas mal de dormir ici mais je vais pas me faire virer sans compensation, pour le principe. Il refrappe et accepte, avant de revenir avec... 5 000. Je referme la porte. La fille veut s'en mêler pour négocier. Y a rien à négocier. Et le petit farceur reviendra avec les 10 000 pour que je m'en aille, après m'être fait engueuler par Barbara parce que j'avais bu au robinet. J'ai toujours bu au robinet, qu'est-ce que c'est que cette histoire? Je n'y prête pas plus attention, et un peu plus tard dans la journée, Hannah m'offre des bonbons :

— *Ce sont des bonbons pour prendre sa douche.*

— *Des bonbons pour prendre sa douche? C'est quoi ça?*

— *Tu les prends quand tu te douches et comme ça, tu es sûr que l'eau ne rentre pas dans ta bouche.*

— *Mais... je bois l'eau de la douche moi!*

Ça fait maintenant plusieurs jours que je remplis mes bouteilles au robinet. L'eau est transparente, sans dépôt, sans goût suspect, il ne m'en fallait pas plus pour décréter qu'elle était potable. Vérification faite, même les locaux ne boivent pas de cette eau.

Je ne fais pas grand-chose à Kampala. Je n'ai absolument aucune envie de bouger dans une ville bondée après m'être déjà

épuisé dans les campagnes du pays. Seuls les voyageurs cyclistes comprennent cette fainéantise temporaire. Les autres, bougeant de ville en ville au gré des transports collectifs, font de ces étapes des lieux importants à visiter pendant que je ne les vois que comme un passage obligé avant de retourner me perdre. Je me fous des monuments, de la mosquée offerte par Kadhafi à l'Ouganda. Même si c'est la plus grande d'Afrique de l'Est, même s'il y a une vue panoramique sur la ville, même si elle est recommandée par tous les guides. Je me suis longtemps posé la question de ce que je voulais vraiment faire dans ce voyage et j'ai fini par découvrir que je ne courais qu'après la liberté, un sentiment que je ne ressens véritablement que sur mon vélo, isolé.

Quelques jours de calme plus tard, un autre épisode de harcèlement féminin viendra clore notre séjour commun. Arrivés en *boda boda*¹⁵⁶ dans un bar du quartier de Kampalagala pour assister à la finale de la Ligue des champions entre Barcelone et la Juventus et échanger de puissants arguments footballistiques, je remarque rapidement les regards torrides que ces dames nous jettent. À la fin du match, passablement éméché, j'invite Dennis et Issac, un collègue canadien, à observer le cinéma de plus près. Pendant plusieurs heures, nous repoussons, hilares, et les numéros de danse du ventre plus ou moins érotiques, et leurs avances poussées, acceptant tout de même les bières qu'elles nous offrent. En pleine réincarnation de Jean-Pierre Marielle dans le film *Calmos*, ce chef-d'œuvre de Bertrand Blier dans lequel les protagonistes s'enfuient à la campagne pour échapper à l'appétit de la gent féminine, je n'ai jamais autant repoussé de femmes que ce soir-là en Ouganda... Parce que finalement... il ne s'est rien passé.

Je profite aussi de cette semaine pour préparer un peu la suite de mon voyage. Si j'aime ne rien organiser, les visas m'obligent souvent à un minimum de réflexion avant de me présenter à la frontière. C'est le cas de l'Éthiopie, qui ne délivre de visa que si on arrive en avion ou si on est résident du pays d'où on fait la demande. Dans mon cas, il faudrait que je réside en Ouganda. Qui

ne tente rien n'a rien, je me rends à l'ambassade éthiopienne de Kampala pour un coup de bluff.

— Bonjour, je voudrais un visa touriste.

— Vous êtes résident ici?

— Oui... je vis à l'hôtel.

— Faites voir votre visa... C'est un visa touriste, vous n'êtes pas résident. Vous ne pouvez pas avoir le visa.

— Mais je voyage à vélo et je suis bloqué.

— Allez-y en avion.

— Et si je paye plus?

— Non.

— Je peux voir l'ambassadeur?

— Non!

Ça me semble compromis. Je ne peux pas aller à l'ouest de l'Ouganda, c'est trop dangereux partout à vélo: RDC, Centrafrique. Et si je passe ces deux pays je tombe sur le Nigeria ou le Tchad. Au nord, le Soudan du Sud est en guerre aussi. Je ne vais pas repartir en Tanzanie et tout à l'est, c'est la guerre civile en Somalie avec les terroristes d'Al-Shabbaab, une branche d'Al-Qaïda. Il est hors de question de payer un avion pour rentrer en Éthiopie alors qu'ils ont une frontière commune avec le Kenya. Ma première idée était de passer au golfe d'Aden mais là encore, le Yémen est en guerre. Et après le Yémen? L'Oman. Alors va pour l'Oman.

Billet réservé dans l'heure pour ne pas trop cogiter, j'apprends que le Qatar et les Émirats sont séparés par une bande d'Arabie saoudite de 70km que je devrai traverser. Je me paye donc une visite à l'ambassade saoudienne pour demander un visa touriste... qui n'existe pas. Pour entrer dans ce pays, il faut soit obtenir un visa religieux pour faire le pèlerinage et être musulman, soit obtenir un visa business. Armé d'une carte pour expliquer mon problème, je reste deux heures à attendre qu'on étudie ma demande d'un visa de transit que l'ambassadeur accepte, avant de se raviser et de me conseiller de faire ma demande depuis les Émirats.

Je quitte Kampala avec pour seule certitude d'avoir un avion à prendre dans trois semaines à Nairobi, Kenya, en direction de Salalah, Oman. La route de Gulu est très empruntée et les conducteurs toujours assez dangereux. Un peu mélancolique de la fin de cette rencontre avec Dennis, je pédale jusqu'à la nuit dans la campagne et m'enfonce dans un petit chemin de terre pour y camper. J'atteins le terrain d'une église où le pasteur Cherma m'accueille. Mon athéisme avoué le fait hésiter mais il finit par accepter ma présence.

Après le montage très épié de ma tente, je me rends dans la petite chapelle en briques où le guet-apens s'organise. Cherma me rappelle lourdement que tous les fidèles réunis ici sont croyants et que je devrais participer à la nuit blanche de prières qu'ils organisent. Voilà, c'est ça, bon courage les gars, moi je vais me coucher.

À peine endormi, le pasteur secoue ma tente :

— *Hey! Brother Gregory! Brother Gregory!*

— *What?*

— *We are praying outside. But you are here, so we don't make noise*¹⁵⁷.

C'est cool. Le mieux aurait encore été de ne pas me réveiller pour me faire comprendre que vous ne faites pas de bruit. Quelques heures plus tard, les premiers rayons du soleil n'ont pas fait leur apparition qu'il revient à la charge.

— *Hey! Brother Gregory! Are you sleeping?*

— ...

— *Brother Gregory! Brother Gregory!*

— *What?*

— *Brother Gregory, I want to know if you are alive?*

— *Of course I'm alive!*

— *OK no problem. No worry. It's safe here*¹⁵⁸.

Soit il me cherche, soit il est complètement cintré. J'opte pour la seconde solution par diplomatie et sors prendre mon petit-déjeuner à l'aube, observé par tous les gamins des alentours. Peu osent s'approcher malgré mes invitations à partager un bout de gâteau. Tout le monde est un peu plus réservé dans ce coin aux

paysages quelconques et seule la faune volatile attire encore mon attention. Les tisserins, jaunes vifs, envahissent par colonies entières les arbres de leurs nids suspendus, créant régulièrement une sorte d'arbre de Noël du bush, tandis que les étourneaux superbes et leur plumage coloré virevoltent un peu partout dans la nature. Dans un autre registre, les très laids marabouts d'Afrique, ces charognards à la tête dégarnie et à la mine malade, continuent d'envahir les villages à la recherche de déchets laissés par les humains¹⁵⁹.

Après Kigumba, la *Kampala-Gulu Highway* se transforme vite en montagnes russes en travaux, et pour ne rien arranger, mon bide se détraque à grand renfort de brûlures d'estomac. J'ai tellement mal que je suis obligé de me mettre à quatre pattes au bord de la route, provoquant naturellement un attroupement de badauds. J'essaye malgré tout de pédaler cent kilomètres par jour quand je ne suis pas trop embêté par la police locale.

Très observateurs, ceux-ci commencent à me prendre pour un terroriste d'Al-Shabbaab. Une première fois lors d'un barrage routier improvisé, je suis assailli de questions toutes plus stupides les unes que les autres par la grosse vache qui tient la kalachnikov: "D'où viens-tu? Pourquoi es-tu sale comme ça? Pourquoi as-tu de la barbe? Est-ce que tu veux tuer quelqu'un? Es-tu un terroriste?"

On aurait dit un condensé de toutes les questions connes que les douaniers américains posent avant d'entrer sur leur territoire. Bien sûr, je suis un terroriste et je me promène à vélo avec de grosses sacoches bourrées d'explosifs pour faire un attentat. C'est évident. Toi par contre, tu es armée, et ça fait peur.

Un peu plus tard, alors que je photographiais les *Karuma falls*¹⁶⁰ depuis un vieux pont en ferraille, je vois deux militaires me faire de grands gestes pour dégager. Le temps de prendre encore quelques photos et je m'exécute. Le plus énervé des deux réquisitionne une moto qui passait par là pour me rattraper. Tentant de compenser son air abruti par un excès d'autorité, il me lance dans un anglais approximatif:

— Tu es refusant!

— Je suis quoi?

— Tu es refusant de venir!

— Je ne refuse rien. Tu me dis de partir, je suis parti!

— Non, je t'ai dit de venir vers moi et tu t'es échappé! Tu es un fugitif.

Pourquoi tu as pris le pont en photo?

— Je n'ai pas pris le pont en photo.

— Si je t'ai vu faire. À qui tu veux vendre ces photographies?

— Je prends les chutes en photo, je suis un touriste.

— Moi je pense que tu es un terroriste Al-Shabbaab et que tu veux vendre ces photos pour commettre un attentat.

— Donc si j'efface les photos où il y a le pont, c'est bon?

— Non, les photos que tu as prises ne sont pas gratuites.

J'ai compris. Pour ne pas perdre de temps et qu'ils ne touchent pas mon appareil, je lui tends 4 000 shillings, de quoi se payer deux Cocas, soit le prix pour laisser fuir un terroriste en Ouganda.

Les derniers kilomètres jusqu'à Gulu s'effectuent au milieu des hordes de babouins très peu craintifs qui attendent avec impatience que je leur lâche un peu de pitance. De mon côté, je rêve depuis des jours de me taper une bonne pizza. Et c'est avec bonheur que je trouve quelques pâles imitations de ce mets dans le supermarché de Gulu, où la caissière tente de m'emballer dans et en dehors du magasin, en me proposant rien que six fois de passer la nuit chez elle. Mais je n'ai aucune envie de m'épuiser malgré son joli petit minois.

Elle et ses copines me forcent alors à rencontrer le rédacteur en chef de la radio locale, Rupiny FM. Quelques minutes plus tard, je me fais interviewer par Toby, journaliste de pacotille qui aura beaucoup informé les auditeurs du prix de mon matériel et très peu sur le voyage en lui-même.

À la tombée de la nuit, le directeur d'une école refuse que je campe sur ses trois hectares de pré au motif que "c'est une école". D'ici que j'apprenne un truc intelligent aux élèves, faudrait pas prendre le risque. Je trouve finalement refuge au Health Care

Center Ali Haki où tous les employés sont ravis de m'accueillir. James le gardien, m'observe cuisiner d'un œil attentif. En couple depuis quinze ans, il ne peut pas encore se marier car il doit payer une dot de trois ou quatre millions de shillings, dont une partie délivrable en vaches ou en chèvres. Papa de quatre bambins, il en voudrait deux de plus pour l'entretenir dans ses vieux jours au cas où certains meurent précocement. Ici, la retraite n'est ni par répartition, ni par capitalisation, mais par fécondation.



À l'approche de la frontière soudanaise, je sens la population moins amicale, les regards plus sombres, les sourires plus discrets. Je décide alors de bifurquer juste avant Kitgum en direction de Lira, puis Pader, en parfaite improvisation. Parfois le critère est simplement que le nom me plaît plus ou que la route semble plus sympa de tel ou tel côté. De toute façon, je n'ai qu'une carte papier pour m'aider alors autant y aller au pif. Le mieux, en voyage, c'est de se perdre pour laisser libre cours aux surprises.

Tout le monde retrouve le sourire, et les vieilles édentées me saluent frénétiquement, quand elles n'effectuent pas une espèce de danse macabre sur mon passage, hurlant des interjections et

tapant dans leurs mains. En tout cas ça y ressemble, mais ça ne paraît pas hostile.

Autour de Patongo, le calme est olympien, les paysages sublimes. Je me demande si tout cela est bien réel, ces journées à flâner, à saluer tout le monde, à rire, à observer les piafs multicolores et les milliers de chauves-souris grincer en canon suspendues aux arbres. Un piéton m'arrête un jour pour me dire qu'un autre Blanc est passé ici à vélo, il y a deux ans. Seule la pluie vient rituellement interrompre mes journées comme à Kotido, où deux enseignantes me font entrer dans l'école et m'indiquent un emplacement où je peux installer ma tente sous le déluge, et le regard curieux de cinquante mômes déchaînés...

Le *head teacher*, venu me voir pendant que je changeais mes fringues détrempées, est inquiet que je puisse être d'Al-Shabbaab, comme si les terroristes allaient gentiment demander à camper avant d'attaquer. Je l'invite à regarder mon passeport, à regarder sous ma tente, pour qu'il constate que mon plus gros couteau mesure 4 cm et coupe difficilement une tomate. Pour lui, c'est tout bon, mais il va par principe prévenir le chairman du village et le chef de la police.

Le flic, un vrai con, décrète que mon tampon n'est *pas en règle* et que je ne suis *pas très bien éduqué* car je n'ai pas respecté la *procédure de l'Ouganda*. Encore un petit chefaillon qui veut se donner de l'importance. Par éducation, j'ai une très forte envie de coller mon poing dans la gueule à ce nabot. Il appelle la police de Pader où j'ai dormi il y a deux jours pour confirmer mon récit puis demande aux profs s'ils préfèrent que je dorme ici ou au poste de police ? Par sécurité, voyez-vous. Après quelques secondes d'hésitations, les mêmes qui m'offraient l'hospitalité, me passaient de la pommade et me vantaient les bienfaits de la religion catholique il y a encore deux minutes, retournent leur veste et souhaitent que je parte ! Ah les foutus tartuffes ! Je suis lessivé, il fait nuit noire, ça fait deux heures que ce cirque dure autour de ma tente pour déterminer si je suis un terroriste ou un abruti sous-éduqué, et

maintenant que la police de Pader leur confirme que tout va bien, je dois déménager ! J'explose ! Je gueule ! Tous en prennent pour leur grade.

Je plie mes affaires en furie et même l'autre *éduqué* de mes deux n'ose plus l'ouvrir. Aller à l'église ne les rend pas meilleurs, ils se sentent meilleurs. Ils n'ont rien compris au Nouveau Testament ces ânes ! Il est hors de question que j'aie dormi à la *police station* et que j'aie encore affaire à ce flic !

Je passe le village et pars dans les chemins, faiblement éclairé par ma lampe en fin de vie. Rapidement, je distingue un véhicule s'approcher derrière moi. J'éteins tout et m'enfonce en vitesse dans le champ sur ma gauche. Des lampes de poche balayent l'ac-cotement. Ils me cherchent. Ce qui me met le plus en rogne, c'est que j'avais prévu de parler aux mômes le lendemain. Je suis sûr qu'ils auraient adoré. Merci la police. Merci les profs. Bonne nuit les cons.

Je jouis encore des deux jours de piste incroyables jusqu'à Moroto où j'ai prévu de passer la frontière kenyane. Dans une campagne dépeuplée, l'eau vient parfois à se raréfier et ma lessive, quand il y en a une, est effectuée dans les flaques d'eau boueuse qui parsèment les sentiers. La couleur ne s'améliore pas mais ça sent au moins le savon. Certains chemins foisonnent de milliers de papillons qui s'envolent sur mon passage et me suivent étrangement, jusqu'à ce qu'un autre groupe attende ma venue.

Je ne croise pas plus de cinq ou six véhicules par jour, mais rencontre beaucoup d'hommes en tenues traditionnelles : un bout de tissu quadrillé autour de la taille qu'ils ramènent sur une épaule, embelli de divers bracelets et colliers. Avides en sourire, ils sont sûrement les guerriers inhospitaliers dont la police de Patongo me parlait plus tôt. Leurs enfants, nus comme des vers, se cachent derrière les troupeaux de bétail pour ne pas que je les voie gambader la quéquette à l'air.

Aucune indication n'est évidemment présente aux intersections où trônent des vautours et je dois attendre assis un long moment l'aide d'un marcheur isolé ou d'une voiture.



Sur la route du Kenya, j'apprends un peu par hasard qu'aucun poste de douane n'est présent à la frontière et que je rentrerais donc illégalement sur le territoire si je venais à m'aventurer plus loin. Je pèse un moment le pour et le contre. La police n'arrête pas de me les briser pour un oui pour un non, je passe pour un terroriste, et j'imagine qu'ils sont encore plus stressés par Al-Shabbaab au Kenya, voisin de la Somalie. Bref, c'est une mauvaise idée.

En sortant de Moroto, je passe les 30 000 km au compteur et le goudron de la ville refait place à une portion en travaux que construisent bien évidemment les Chinois. Au milieu des phacochères et des camions de chantiers dont les bennes sont souvent remplies à ras bord de passagers, des mecs en armes se baladent sur la route. Deux d'entre eux attirent particulièrement mon attention avec leur look burlesque : dans des fringues trop grandes de l'armée, ils se promènent en tatanes, lourdement équipés

d'une kalachnikov et d'une M60 avec la bandoulière de cartouches autour des épaules. Ils disent être là pour Al-Shabbaab, au milieu de cette route quasi déserte.

Le plus gros danger ne vient pourtant pas des terroristes mais de la carrière qui dynamite à tout va près de la route. Les ouvriers avaient bien bloqué un côté, mais pas le mien, si bien que ma surprise fut de taille en voyant atterrir des blocs de 30 cm sur la chaussée après une violente explosion! Bande de gougnaftiers! C'était sans doute un peu trop compliqué pour eux d'imaginer qu'il pouvait venir des gens dans les deux sens. Enfin, je suis en vie, et leurs sourires gênés me détendent immédiatement. Je me sens soudain obligé de leur rendre la pareille. Afrique et sécurité ne rimeront jamais.

J'alterne entre les repas au réchaud quand je ne trouve rien, ou aux restos quand ils veulent bien les indiquer. À l'intérieur des établissements, les locaux s'abrutissent devant les sitcoms ougandaises d'une qualité effrayante. Enfin, heureusement pour leur santé mentale, ils ne jouissent pas toujours d'un poste de télévision, voire d'une ligne électrique. En revanche, il y aura toujours du Pepsi. À Namalu la cantine est si bien cachée que je dois demander à quelqu'un, en face de celle-ci, où je peux trouver à manger. Une fois dedans, tout est recouvert de crasse¹⁶¹ et il n'y a personne pour me servir. Je rentre alors dans ce qui sert de cuisine pour secouer la fille qui dort sur une paillasse. Impossible de s'entendre sur le menu, alors ça sera la surprise.

Après le traditionnel dégrassage des mains à l'eau chaude au-dessus d'une bassine, je me retrouve nez à nez avec une assiette de riz pas assez cuit accompagné de viande de chèvre qui l'est trop, que ma cuisinière me regarde manger sans piper mot. Avec une telle qualité dans le service, on apprend vite à ne pas être trop difficile.

Des babouins, mangoustes et cigognes accompagnent la suite de mon périple sur une piste défoncée par la pluie et les passages de camions, créant d'énormes ornières. Ma dernière soirée dans un champ de maïs avant de retrouver le bitume est marquée par une invasion de moustiques haineux. Les spirales chimiques n'arrivant même plus à contenir les vagues d'attaques, je dois me réfugier in extremis sous la tente pour terminer ma popote de riz en sécurité. Posés sur la moustiquaire, des milliers de petits maringouins guettent le moindre trou pour s'y faufiler. Je sais qu'ils ne peuvent pas passer mais leur bourdonnement aigu m'angoisse. Je dois boire le moins possible avant de me coucher pour éviter d'avoir à sortir pisser cette nuit.

Après avoir vu les chutes Victoria, je ne suis pas tenté d'aller crapahuter deux heures pour voir les *Sipi falls* et répondre aux sollicitations des guides. Alors je grimpe cette route de montagne sinueuse qui me mènera au Kenya en essayant de repérer de là-haut la piste qui vient de Moroto. Je suis sans surprise l'attraction du jour pour petits et grands. Les plus cyniques m'interpellent par de moqueurs "*Al-Shabbaab! Al-Shabbaab!*" pendant que les petits gnomes me courent tous après en criant "*Mzungu!*" ou "*Chuck Norris!*" selon l'humeur. En quittant un village, une gamine s'extasie, les yeux émerveillés et la paume de la main tendue vers moi : "*Yésu !*" Merde, celle-ci m'a vraiment pris pour le Christ.

Arrivé par les pistes à près de 2000m d'altitude, ma tente est ancrée sur le terrain de la mairie de Biniyny où la moitié du village vient bientôt me regarder cuisiner et manger. Une mama, constatant que je n'ai pas d'huile pour cuire le riz, envoie sa fille me ramener un sachet du liquide si précieux. Je croise souvent des cyclistes s'esquinter les pattes sur des kilomètres pour ramener vingt litres d'huile à leur femme. Après l'eau et la farine pour l'ugali, et les branches pour le feu, c'est sans doute ce qui est le plus vendu en Afrique de l'Est.

Enfin, après les quelques discussions comiques réglementaires, le chef de la police finit par virer tout le monde pour que

je puisse me reposer, pendant qu'une grosse sono de mauvaise qualité crache jusqu'à minuit du R'n'B américain bien mielleux. Eh ouais ! La technologie n'a pas encore amené la flotte dans les pays pauvres, mais a importé Rihanna et son flot d'immondices avec. Enfin je dis ça, mais c'est là encore une question de priorités de la part des locaux qui possèdent bien souvent un smartphone, mais pas de robinet.

À 8h30, je quitte Biniyny ou Binyin, peu importe, car ici les villages changent parfois de nom selon si l'on regarde sur le panneau d'entrée ou de sortie. La piste devient infernale, sans doute la pire du voyage en matière de difficulté : toute en dénivelés. Tantôt caillouteuse, tantôt boueuse, mon vélo glisse souvent dans les pentes humides sur lesquelles une brume épaisse vient s'abattre, pour surprendre encore plus les locaux qui voient au dernier moment surgir un Blanc barbu sur son vélo.

Cela donne une ambiance surréaliste à cette région boisée, si silencieuse. Pas de quoi effrayer les écoliers qui me poursuivent toute la journée par dizaines jusqu'à épuisement. C'est la grande course au Blanc, à celui qui tiendra le plus longtemps derrière mon vélo et je dois admettre que ces gars ont une prédisposition à l'endurance. Et pieds nus s'il vous plaît, de vrais petits Abebe Bikila¹⁶². Quand une bande fatigue trop, je passe devant une autre école qui renouvelle le cheptel de coureurs sur des kilomètres.

Heureusement pour eux l'état de la route ne m'autorise pas à rouler très vite et ceux que je sème dans la descente ont tôt fait de me rattraper dans la montée qui suit. Je dérape, je glisse, je tombe, je pousse toute la journée. J'essaye autant que possible de ne pas penser à la fin, à m'imaginer que ce sera comme ça pendant des semaines pour prendre mon mal en patience mais toujours persuadé que je vais réussir. J'ai appris cette technique en découvrant le *paradoxe de Stockdale* dans le livre de Jim Collins, *Good to Great*. Prisonnier sept ans pendant la guerre du Viêt Nam, le vice-amiral James Stockdale décrivit ceux qui ne survécurent pas dans les camps comme les optimistes : ceux qui pensaient être

libérés à Pâques, puis Thanksgiving, puis Noël. Rien ne venait jamais alors et ceux-là finissaient par mourir d'une crise cardiaque. Stockdale en revanche, gardait une foi inébranlable dans sa libération tout en restant très réaliste sur sa condition actuelle, qui ne prêtait guère à l'optimisme. Dans une moindre mesure, ça s'applique très bien au vélo.

Je suis déterminé à ne pas laisser la montagne influencer mon objectif de passer au Kenya dans la journée et je sue sans discontinuer malgré la fraîcheur que l'altitude et la météo provoquent. Sans compter les innombrables pauses, je mets finalement plus de six heures à parcourir les soixante kilomètres jusqu'à Suan, la frontière, que j'atteins à 17 h 30 la banane aux lèvres. Une Kenyane peu regardante qui m'accompagne au bureau des douanes me propose de dormir chez elle une fois au Kenya, en n'oubliant pas de préciser qu'elle habite seule. Elle est bien gentille Micheline mais j'ai franchement pas la tête à ça, sans parler du reste. En face de nous, la douanière ougandaise est d'une énergie à assommer un paresseux et met bien cinq minutes à valider mon passeport. Sur son bureau, deux versions de la Bible sont en évidence. C'est je crois le seul bouquin que j'ai vu lire en Afrique.

Côté kenyan, on rigole de mon voyage en découvrant un par un les tampons de mon passeport. Personne n'est pressé et je discute un long moment avec le douanier en chef qui n'accepte pas de négocier le prix du visa à la baisse. Et hop! 50 \$ dans la poche du gouvernement.

La piste après la frontière est superbement plate et régulière, et je prends un tel plaisir à rouler là-dessus que j'abandonne mes intentions de camping pour pousser un peu plus loin ma journée. Pour le moment, ce que je vois du Kenya ne dépareille pas vraiment de son voisin ougandais: même activité, même désorganisation, même saleté, mêmes paysages. La population est simplement un peu moins avenante de ce côté-ci.

Le Kenya étant régulièrement la cible d'Al-Shabbaab, je ne vois aucune raison que la police me laisse tranquille si je ne dors

pas chez eux, alors je me mets à la recherche du poste que les locaux m'indiquent toujours un peu plus loin. Après dix, quinze kilomètres, toujours pas de poste et la nuit est tombée. Et comme si la journée n'avait pas été assez épuisante, je me retrouve tout à coup en pleine obscurité et sous la pluie, dans une mare de boue que les poids lourds n'arrivent même plus à traverser. Je tombe plusieurs fois de ma selle en glissant sur cette patinoire qui remplit les engrenages de gadoue et colle les freins à mes roues. Il fait nuit noire et aucune lune ne m'aide à distinguer quoi que ce soit dans ce bourbier. Putain mais pourquoi je ne me suis pas arrêté avant ?!

Après une nouvelle heure épouvantable pendant laquelle je vide mes dernières calories et avance au mental, j'atteins enfin le poste de police d'Endebess vers 20 h. Je viens de pédaler plus de 90 km à 11 km/h, sans doute la pire moyenne depuis mon départ il y a quatre ans. Le gardien ne fait pas de chichis et m'installe sur la pelouse, avant que le chef Benjamin ne vienne me voir et m'invite à prendre quelques bières et côtelettes grillées au mess.

À la télé, la chaîne d'informations diffuse des portraits d'Allemands et d'Anglais bien blancs qui ont rejoint les troupes d'Al-Shabbaab. Voilà qui ne va pas faciliter mon futur camping. Mais ça ne me préoccupe pas plus que ça ce soir. Je suis simplement content d'avoir vécu cette journée riche en émotions, poursuivi comme jamais par des gamins plus excités que je n'aurais jamais pu l'imaginer. Physiquement, ce fut un des épisodes les plus éprouvants du voyage. Humainement, un des plus beaux.

KENYA

Jambo!

par Grégory

18 juin 2015

30 206 km

En reprenant la route, je me rends compte que je m'étais arrêté à seulement 500 m du bitume. Une journée de repos relatif m'attend donc malgré les nombreuses motos à la conduite aléatoire. Benjamin m'expliquait hier que tout le monde en possède une depuis que les Chinois ont inondé le marché de leur matériel *cheap*¹⁶³. Et depuis, les hôpitaux sont pleins de blessés qui ne peuvent pas payer les soins. Encore un problème d'un développement économique désordonné. Pourtant, la circulation me fait un peu moins peur qu'en Ouganda. Les conducteurs s'arrêtent quand il n'y a pas la place, ils ne doublent pas dans les côtes et coupent moins les virages sans visibilité.

Ce qui n'empêche pas le docteur Joseph Mburu de me faire une jolie queue de poisson qui m'envoie flirter avec son pare-chocs, avant de descendre s'excuser et de m'expliquer son projet de devenir président du Kenya en 2017. Professeur à l'université de Regina au Canada, il me tend très sérieusement son programme, façon publicité africaine que l'on trouve dans les boîtes aux lettres à Lyon ou Paris. Et comme les guérisseurs qui peuvent faire revenir votre femme, vous amener la fortune, et vous faire bander dur d'un seul coup de fil et contre un chèque de 200 €, Joseph Mburu a un programme incroyablement ambitieux qui sous 5 ans promet d'*éradiquer la pauvreté, construire 700 usines, asphalter 25 000 km de routes, transformer toutes les maisons de terre cuite en ciment, introduire 20 à 50 000 nouveaux produits à exporter, déployer 100 000 nouveaux agents de sécurité, supporter la création de 10 000 nouvelles entreprises internationales kényanes, amener 10 millions de touristes par an, tripler le nombre d'animaux sauvages, des revenus suffisants,*

une voiture, une maison et 2 millions de shillings¹⁶⁴ pour tout le monde dès 35 ans, et un job sous un mois pour tous les nouveaux diplômés.

Le programme ne manque pas de piquant, même si je ne vois pas encore très bien comment il va s'y prendre pour tripler le nombre d'animaux en si peu de temps. Pour le reste, le pays semble déjà plus structuré par rapport à ses voisins. Les usines modernes ont fleuri dans le paysage et personne ne perd son temps à surveiller le bétail qui paît dans des pâturages clôturés.

Si on me salue encore beaucoup par des *Jesus*, *Chuck Norris* ou *Al-Shabbaab*, les Kenyans sont aussi beaucoup plus occidentaux dans leur façon de m'aborder et de me parler : les questions sont plus pertinentes, les réactions moins disproportionnées et je prends donc un peu moins de plaisir à y voyager, tandis que les mésaventures nocturnes sont loin d'être terminées.

Après avoir traversé Kitale, j'aimerais trouver un coin pour dormir avant Eldoret, une ville qui paraît assez conséquente sur ma carte. Je me dirige donc directement à la station de police de Baharini qui possède un immense terrain pour camper. Leur chef n'est pas là et ils sont très suspicieux malgré mes explications. Je leur demande d'appeler leur chef pour éviter qu'il n'ait à se déplacer plus tard, quand on l'appellera pour lui dire qu'un *mzungu* barbu a planté sa tente dans un terrain vague. Mais on ne dérange pas le chef pour ça et je suis fermement invité à me rendre à la station d'Eldoret à deux kilomètres.

C'est une énorme station qui grouille de monde. J'explique d'abord la situation au flic de garde, puis à son chef qui ne m'adresse même pas la parole, avant de me renvoyer vers un troisième perdreau qui me fait patienter dans une petite pièce. Une heure plus tard, je n'ai toujours vu personne de valable et je leur explique une fois de plus que je veux juste planter ma tente chez eux pour éviter qu'ils aient à intervenir plus tard. Qu'on me fouille, qu'on me dise *oui* ou *non* et qu'on en finisse. Après d'interminables tergiversations, on m'installe dans un couloir devant la porte du grand patron, en attendant qu'il veuille bien l'ouvrir

pour un hypothétique *oui*. Je fais le piquet dix minutes et retourne voir le premier qui avoue que mes chances sont maigres.

Il fait nuit, je viens de perdre deux heures à discuter avec tous ces bourricots et je me retrouve dans une ville immense sans savoir où je vais crêcher. Énervé, je regonfle le pneu arrière qui était à plat, saisis mon vélo et le redresse. Le sol est boueux, le vélo glisse et les plateaux vont s'éclater dans ma malléole qui fissure. Une décharge me traverse tout le corps. Je hurle pour me calmer et insulte copieusement les flics autour de moi. Après m'être posé des bandes serrées, j'arrive à peine à poser le pied par terre et ce n'est qu'une fois remonté sur mon vélo que la douleur devient supportable.

Des bouchons gigantesques se sont créés pendant ma visite du commissariat, et je me retrouve bloqué au milieu de ce brouhaha pollué en essayant de repérer une pancarte d'hôtel. Je finis par remarquer une banderole catholique et une grande propriété où le gardien accepte étonnamment que je dorme sur la pelouse de la cathédrale d'Eldoret, à condition que je lui laisse mon passeport et que je parte à 7h du matin. Je ne suis pas très chaud pour le lui laisser, mais ma cheville est beaucoup trop douloureuse pour que je négocie quoi que ce soit.

À 23h30, alors que j'ai réussi à trouver le sommeil malgré la douleur intense, j'entends qu'on secoue ma tente.

— *Brother Gregory! Brother Gregory!*

— *Quoi?*

— *Quelqu'un veut te parler dehors.*

— *Je veux parler à personne. Je veux dormir.*

— *Ils veulent te parler maintenant.*

— *Demain matin, là je dors.*

— *Il faut sortir, c'est la police.*

Allons bon. Je me hisse péniblement en dehors de ma tente, en caleçon et avec un gros bandage sur la malléole. Une quinzaine de flics armés de kalachnikovs entourent ma tente, accompagnés d'un prêtre. Ils ont mon passeport en mains et semblent l'étud-

ier de près. Ma frontale braquée sur leurs visages, je reconnais immédiatement quelques-uns d'entre eux dans cet attroupement de crétins.

— Qui êtes-vous Monsieur? Qu'est-ce que vous faites ici?

— Putain mais j'étais chez vous y a trois heures pour y dormir, vous êtes vraiment des débiles!

— Dites nous ce que vous faites ici Monsieur!

— Je fais du camping, ça se voit non?!

— Au Kenya vous faites quoi?

— Du camping.

— Et après vous allez où?

— Faire du camping plus loin.

— Vous savez pourquoi on vous interroge quand même? Vous connaissez la situation au Kenya?

— Je sais. Vous venez me réveiller parce que vous pensez que je suis un terroriste assez con pour se présenter à VOTRE poste de police et au poste de sécurité de la cathédrale avant de faire un attentat.

— Nous devons envisager tous les cas.

— Super. Vous savez qu'il suffisait de m'accepter chez vous tout à l'heure?

— On fait notre travail.

— Voilà c'est fait, vous avez réveillé un touriste. Et maintenant je peux dormir?

— Le père Paul accepte que vous restiez ici pour la nuit, mais vous ne récupérerez votre passeport que demain matin.

— C'est ça bonne nuit.

Comme Georges Marchais, ils sont venus avec leurs questions et moi avec mes réponses. Je repars sous ma tente sans me retourner et réalise seulement à l'instant que je viens d'insulter quinze types armés. Bon, en Afrique, ça peut passer.

Pendant que des festivités s'organisent autour de la cathédrale le lendemain matin avec l'arrivée de centaines de collégiens, le père Paul m'invite à prendre le petit-déjeuner en compagnie d'autres prêtres et j'en profite pour m'excuser d'avoir été un peu

sec avec lui aussi la veille. Un de ses jeunes collègues doit partir exercer dans la paroisse de Broome en Australie, pas très loin de Port Hedland. Il se réjouit de pouvoir récolter quelques informations sur sa future vie quand il apprend que j'y ai vécu.

— On m'envoie là-bas pour fidéliser le peuple noir d'Australie.

— Les Aborigènes? La seule chose qui peut les fidéliser c'est le vin de messe.

— On m'a dit qu'ils avaient quelques problèmes de délinquance.

— Oui, et de gros problèmes d'alcoolisme.

— Et il paraît qu'il fait chaud là-bas, un peu comme au Kenya.

— Il fait chaud oui, mais beaucoup plus qu'au Kenya.

— Non mais un peu comme Eldoret, par exemple?

— Par rapport à Eldoret? Alors pour vous là il fait chaud? Eh bien là-bas, c'est la température hivernale.

— ...

— Et sinon, vous restez combien de temps à Broome?

Putain, deux ans. Je me remémore mes deux années dans ce trou et lui annonce en rigolant que je vais prier pour lui. Le pauvre gars était complètement dépité par le tableau que je lui faisais de la région. Au moins, il ne peut avoir que de bonnes surprises à son arrivée.

Comme le père Paul est un homme intelligent et qu'il a compris mon problème de camping, il me rédige un papier indiquant son numéro de téléphone, le fait que j'avais passé la nuit sur leur terrain après contrôle de la police, et que je peux être assisté sans crainte. Il appelle aussi la police pour leur demander de m'en écrire un à leur sauce. Quelqu'un à l'accueil est censé être au courant et m'attend.

En arrivant au guichet, j'explique que je viens pour le papelard en présentant celui du curé. Le bide complet. Personne n'est au courant et on m'installe dans un bureau déjà visité la veille, où un inspecteur finit d'interroger quelqu'un. Le cirque recommence. Cinq minutes plus tard, un autre clampin me dirige vers la cellule antiterroriste à l'extérieur, installée dans une petite case ronde en tôle. Trois jeunes branleurs travaillent dans ce bureau exigü et

se présentent comme les inspecteurs Peter, Julian et Henry. Trois bourricots dans le désordre. C'est l'inspecteur Peter qui prend en charge mon dossier. Il lit le papier, étudie minutieusement mon passeport, le fait passer à ses collègues qui n'ont rien d'autre à faire, et me rend le tout avant de me dire que je peux y aller.

— *Non mais attendez, je viens pas pour entendre que je peux y aller, je le sais. Je vous répète que je viens pour que vous me fassiez un papier similaire qui affirme que je ne suis pas un terroriste.*

Il prend le papier du curé et ajoute : “A le droit de poursuivre avec son vélo puisque son passeport est encore valable pour trois mois.”

— *Mais j'aurais pu écrire ça moi aussi. Mettez au moins un tampon de la police!*

Quelle bande de tocards ! Et c'est la cellule antiterroriste d'une ville de 200 000 habitants ça ? Ils ne comprennent vraiment rien à rien et je suis d'une humeur assez exécrationnelle à cause de mon pied foireux. Je peux à peine marcher et seul le mouvement de pédalage me paraît supportable. Le moindre frottement de tissu sur la malléole enflée est insoutenable.

J'arrive tout de même à rouler plus de 70 km au milieu des plantations de thé. Je trouve les gens un peu mous du bulbe, à venir m'observer tout près à la moindre pause sans dire un mot. Vers 17h, je demande à poser mon barda sur un coin de pelouse d'un poste de police. Mais la grosse chef refuse, arguant qu'il n'y a pas la place, et, voyant mon papier, m'envoie à la cathédrale voisine de St Boniface. De toute façon je n'ai pas le choix : il y a des habitants partout et ils finiront par appeler les flics en me voyant.

Le père Jacob, qui a préalablement appelé son compère Paul d'Eldoret pour étudier mon pedigree, insiste alors pour que je dorme dans le dispensaire, rempli de moustiquaires à distribuer à la population. Heureusement que ces gens ont l'Église catholique sans laquelle rien ne serait organisé.

Devant un bol de chocolat en compagnie des pères Jacob et Nicholas, mon athéisme ne les bouleverse pas. Je suis même

fortement invité à assister à la messe et à prendre des photos, après avoir rendu visite aux charmantes voisines carmélites qui ne peuvent sortir du couvent, à vie. Je m'installe d'abord discrètement au fond de l'église, mais je ne vois pas grand-chose aux chants et aux danses qui se déroulent vers l'avant. Je me replace donc en plein milieu des 400 fidèles qui se retournent tous comme un seul homme dans ma direction. Les enfants n'écoutent plus ce que Jacob raconte, même quand il fait des sermons en parlant du *mzungu*.

Me sentant un peu trop au centre de toutes les attentions, je me décale une deuxième fois sur le côté vers les gosses avec une vue imprenable sur la troupe de saltimbanques qui met l'ambiance. En dansant énergiquement, les femmes lancent quelques *yoyous*¹⁶⁵, les hommes claquent leur langue comme des mitraillettes. La messe est une grande fête rythmée où s'intercalent quelques sermons. La cérémonie s'éternise pendant plus de deux heures et je finis par m'éclipser après la quête. J'ai eu mon saoul de prêches pour la journée et je sors attendre Jacob dehors sur l'herbe, provoquant une vague migratoire de mômes derrière moi. Rapidement, un enfant de chœur vient me voir et me demande de revenir à l'intérieur saluer l'assemblée. Le père Jacob me fait signe de le rejoindre vers l'autel et me tend le micro pour que je m'adresse à l'assemblée. Le traquenard.

En fait que je dise que je suis croyant ou non ne change rien, il faut que je parle. J'improvise un court éloge sur les vertus hospitalières de l'Église et les remercie de m'avoir accueilli. Jacob croit bon de préciser que je ne suis pas catholique, *mais* que je suis quand même quelqu'un de bien. Puis nous nous serrons la main devant une nouvelle salve d'applaudissements, avant que je ne reparte, toujours accompagné d'un cortège de trente gosses surexcités. Et ce dimanche matin, tout le monde l'est sur les routes. Je croise des processions chantantes, déhanchées, des messes en plein air où les prêtres en transe haranguent les chrétiens à ne pas pécher, ou à tout simplement croire pour ne pas aller en enfer. Quand la réunion se déroule en intérieur, dans un vieux hangar en parpaings

par exemple, les haut-parleurs crachent dehors le sermon que la foule répète chaleureusement.

The siners will be punished!

The siners will be punished!

And Jesus our lord will save us from the flames of Hell!

And Jesus our lord will save us from the flames of Hell! ¹⁶⁶

Au-delà de cette ferveur divine répandue, les Kenyans sont très intéressés par l'argent et ne s'en cachent pas. Quand ce n'est pas un faux crève-la-faim qui grimace douloureusement en se tenant le ventre sur mon passage, on me demande combien je gagne ou si je veux bien marier leur fille. Le flic d'une station où je passais ensuite la nuit après Kisumu grâce à mon laissez-passer fut tellement insistant pour savoir combien j'avais dépensé au cours de mon voyage que j'ai fini par l'envoyer promener lui aussi. J'ai quand même sensiblement l'impression d'être pris pour une vache à lait par certains malgré mes efforts d'insertion par la crasse.

Les rives du lac Victoria que je découvre pour la première fois après en avoir presque fait le tour m'offrent de jolies vues sur les colonies de flamants roses qui occupent ses berges et je peux enfin trouver quelques coins camping, seul dans la nature. Dans le village de pêcheurs de Mbita, un flic veut presque me mettre une amende car j'ai laissé mon vélo par terre entre une petite épicerie et une cabane de planches en plein soleil qui sert de boucherie. "*Ce n'est pas un parking*" me dit-il, comme si l'ordre et la discipline étaient des traditions kenyanes. Il pouvait bien la mettre son amende. Le temps que ça remonte en France...

Mon souhait de repartir une dernière fois sur les pistes est heureusement stoppé par une nouvelle crevaillon. Alors que je répare ma chambre à air entouré de gamines qui rentraient de l'école, un motard s'arrête pour me prévenir de la présence de bandits qui attaquent à la machette un peu plus loin sur le

chemin. J'apprends au passage que le mal de reins qui m'a tenu éveillé une bonne partie de la nuit est sans doute dû à la qualité de l'eau du lac Victoria que même les habitants refusent de boire. Je n'ai franchement aucune envie de me retrouver à craindre une attaque, et je lui donne un peu d'argent pour qu'il aille me chercher de l'eau pendant que je finis mes réparations.

Sans d'autres choix que de retourner sur mes pas, je demande à dormir chez l'habitant un peu après Homa Bay. Mes lettres de la police et des cathédrales m'aident à obtenir l'approbation d'une famille qui m'invite à manger, après m'avoir copieusement observé descendre ma popote de riz et me laver les dents... Dans une maison assez récente mais sans électricité, nous sommes une dizaine, éclairés par deux lampes à piles pendant que les jeunes s'amusent sur des smartphones dernière génération. Il me semble reconnaître des noms de villes depuis une vieille radio sur batterie qui annonce sans doute la météo en swahili.

Tout le monde pioche à pleines mains dans une énorme galette d'ugali à tremper dans la sauce du poulet. Les adultes mangent plus ou moins autour d'une table basse tandis que les enfants sont assis par terre à la Jacquouille. Il y a bientôt plus de nourriture au sol que dans les assiettes, attirant ainsi les chats et les chiens de la maison qui finissent de nettoyer les restes.

La malléole est toujours douloureuse, mais je peux désormais bouger les orteils sans trop de mal malgré un boitement prononcé qui m'attire toutes sortes de discussions. Évidemment, certains me promettent que Dieu est derrière ce rétablissement comme si une malléole fêlée avait l'habitude de finir en gangrène. L'un d'eux m'assure même que je rencontrerai le tout-puissant avant de rentrer chez moi. Pari tenu.

Les trois jours qui suivent se font au milieu d'une nature plus hostile, dans des régions étrangement moins peuplées alors que j'approche de la capitale. Mes nuits au commissariat succèdent aux journées de pédalage entre les Maasäi, plus bergers que guerriers, et les cars à touristes venus faire leur safari. Leurs véhicules

tout-terrain flambant neufs font quatre mètres de haut et sont pleins à craquer de bobos en bermuda beige qui photographient tout ce qui bouge. La vue de ces machines à pognon m'est détestable. J'imagine ces immenses engins traverser les villages, et ses occupants aller manger dans le restaurant pas trop sale, avant de se passer un gel désinfectant sur les mains. L'intérêt du voyage, c'est de pouvoir supprimer le maximum de barrières avec ce qui nous entoure. Eux en rajoutent, comme pour se protéger de l'inconnu.

J'ai presque honte d'être un touriste en voyant ça et j'aimerais m'excuser que certains puissent venir dans ces conditions. Tout le monde ne peut ou ne veut pas voyager à vélo, et je le conçois très bien. Mais il y a différentes façons d'aller visiter un pays pauvre. Avec ou sans vélo, on peut toujours réussir à se fondre dans la masse.

Paradoxalement, on ne peut pas dire que ce soit les touristes qui dégueulassent les paysages kenyans. J'ai vu trop de conducteurs jeter leurs détritres par la fenêtre, balancer des restes aux babouins qui attendent au bord de la route pour lécher des boîtes de lait et racler le fond d'un pot en plastique. Contrairement aux pays précédents, le Kenya est vraiment devenu une grosse poule aux œufs d'or que tout le monde exploite sans vergogne. D'ailleurs, l'image du peuple fier des Maasaï tombera elle aussi bientôt complètement aux mains de ce système. Je ne vois pas comment ils résisteront au tourisme de masse et à la technologie que les jeunes apportent jusqu'au fin fond de la savane. Je préférerais d'ailleurs les voir abandonner leur culture plutôt que de s'adonner au "photo-dollar" des ethnies en perdition.

J'avais soigneusement évité tous les parcs nationaux et safaris hors de prix jusqu'à maintenant mais je voulais avant de partir revoir des bestiaux depuis mon vélo. Le parc Naivasha juste avant Nairobi semble idéal puisque je peux m'y promener sans guide. Je note que le prix d'entrée du parc est passé de 15\$ à 30\$ en

quelques années mais que pour 15 \$ de plus, je n'ai toujours pas droit à un plan papier, ni d'informations de la part du cerbère qui vend les tickets. Le cadre du Naivasha est d'abord magnifique et les zèbres, antilopes et phacochères couraient aux alentours de mon vélo pour mon plus grand bonheur.

Puis, la deuxième partie du parc se transforme en une immense usine géothermique qui ne se termine qu'à la sortie, où j'apprends auprès des gardiens que les lions et autres girafes se trouvent dans la partie du parc indiquée comme fermée sur les plans de l'entrée. Il est 16 h, et je n'ai plus le temps de faire demi-tour. Je ne verrai ni lion, ni hippo en Afrique. Seul un girafeau échappé du parc m'offre un maigre lot de consolation, avant de croiser un cycliste américain tout aussi pouilleux que moi, le premier depuis Livingstone en Zambie.

Nous décidons alors de passer la nuit sur une aire de camping où les hippopotames ont l'habitude de venir brouter. Le lendemain matin, je discute avec Vincent, le manager kenyan du camping qui m'affirme que les hippos sont venus cette nuit. Je me suis pourtant levé exprès pour les voir... Vincent est un sportif et vit lui aussi l'incompréhension de ses compatriotes vis-à-vis de ses activités physiques. *“Et pourquoi tu t'infliges ceci ou cela? Et qui te paye pour le faire?”*

Je laisse tomber un peu déçu l'épisode *animaux* pour rejoindre Nairobi après un sommet à 2 200 m. La ville est laide, polluée et les conducteurs ne font plus du tout attention à ce qu'ils font. J'échange des amabilités avec la plupart d'entre eux quand je me retrouve coincé dans les bouchons de la périphérie. Pour me calmer, je décide d'aller faire quelques courses au supermarché où, comme de partout au Kenya, un type scanne mon sac pour savoir si je transporte une bombe. Al-Shabbaab a plusieurs fois attaqué Nairobi ces dernières années et notamment des centres commerciaux.

Il est 18 h et je ne sais pas encore où je vais dormir. Je cherche une éventuelle station de police ou une enseigne d'hôtel pas cher.

C'est alors qu'une voiture de l'ONU s'arrête devant moi dans le quartier des ambassades, pour me demander si je peux prendre la pose avec deux gamins. J'accepte et Abdallah m'invite à dormir chez lui. Ou plutôt devant chez lui, puisque j'installe ma tente sur un coin d'herbe au milieu de plusieurs barres d'immeubles, avant de monter prendre une douche et manger avec toute la famille. Abdallah est musulman et, en cette période de ramadan, m'invite à rompre le jeûne avec eux. D'après lui, l'Islam oblige à accueillir les voyageurs. Cet avant-goût de la cuisine et de l'hospitalité musulmane me ravit et j'ai désormais hâte de découvrir cette culture.

La voisine du bas, catholique, est d'abord suspicieuse à l'égard du gitan qui vient de poser son bordel en face de sa porte, avant d'être rassurée par Abdallah et de vouloir absolument sponsoriser mon voyage. Je dois à plusieurs reprises refuser qu'elle me donne de l'argent. Je joue au pauvre, mais faut pas déconner.

Deux jours avant mon départ pour l'Oman, il est temps de prendre quelques renseignements de base sur ce pays inconnu. J'apprends sur internet qu'il est notamment interdit de manger et boire en public pendant le ramadan et que les Occidentaux qui s'y sont risqués ont parfois été envoyés en prison.

Le mail de deux cyclistes suisses y étant passé n'est pas non plus très encourageant : *“Les routes sont en très bon état mais le long de cette route (celle qui traverse le désert), il n'y a que des Bédouins, de petites mosquées et quelques villages qui ne sont probablement pas atteignables en un jour de vélo. Nous avons rencontré une femme qui a pédalé de Muscat à Salalah en décembre. (...) Elle s'est arrêtée 300km avant d'atteindre Salalah parce qu'elle a subi de sérieux problèmes d'abus sexuels avec les Bédouins. Quand nous avons planté notre tente dans le désert pendant notre traversée en voiture, un local nous a dit de dégager et d'aller au prochain hôtel. Des trafiquants du Yémen utilisent cette route pour amener des armes et parfois, des enlèvements arrivent. (...) Nous ne pédalerions pas à travers le désert pendant l'été. Un ami vivant à Sur nous a dit que la température y est montée à 45°C ces jours.”*

Eh bien ça me paraît pas trop mal tout ça. Qui ne rêve pas de mourir de soif au milieu du désert pendant que les terroristes du Yémen vous font les poches et les Bédouins les fesses ?

Je verrai bien sur place comment je ressens les choses mais il est aujourd'hui temps de faire mes adieux à l'Afrique. Ou plutôt, un au revoir car je suis persuadé d'y revenir un jour. En Afrique de l'Est ou ailleurs. Je n'ai pas l'impression qu'il existe un seul endroit sur ce continent où l'on puisse s'ennuyer, et tous ceux que j'ai croisés en sont repartis conquies, envoûtés. Au-delà des paysages ou d'une faune que je n'ai finalement pas assez vue, ce sont les gens qui remportent l'essentiel des suffrages. Du Botswana au Kenya, j'ai presque l'impression d'avoir évolué dans le même pays insouciant. La fierté des nationaux les ferait bondir en lisant ça, et on m'opposera que l'un est de culture swahili, l'autre tswana, qu'il y a plus de musulmans ici ou là, ainsi que d'autres futiles détails. J'ai surtout remarqué tous ces sourires permanents et contagieux, cette légèreté infantile qu'ont les adultes, ce côté horripilant et drôle de leur fainéantise latente, et puis, ce que j'appelle désormais *la culture de l'ugali*, qui se répand du Botswana au Kenya et qui consiste à manger cette pâte blanche en grande quantité et à tous les repas.

Je me souviens encore d'Adams le Ghanéen de Port Hedland préparant sa *samoula* quotidienne. Ce n'était ni plus ni moins que de l'ugali. Ces pays ont tout pour être prospères, il suffirait que les locaux s'en rendent compte et acceptent que les richesses ne tombent pas du ciel. Au fond, je me demande si le progrès est bien fait pour l'Afrique. Notre productivité au travail est un monde purement inimaginable pour eux. Malgré leurs envies de développement, un pays ne peut pas espérer s'enrichir quand 75% de sa population se contente de produire uniquement les conditions nécessaires à sa subsistance. Une habitude prise au cours des précédents millénaires durant lesquels les efforts de survie étaient moindres que dans les régions froides. D'ailleurs, connaît-on beaucoup de pays froids et pauvres ?

La présence de plus en plus marquée des Chinois ne leur laisse de toute façon plus d'autres choix que de se bouger pour prendre leur destin en mains, car c'est je crois, les derniers pour lesquels il faut travailler¹⁶⁷.



Le mot de la fin sera pour les enfants d'Afrique qui m'ont accompagné tout au long de ces 6 000 km. Je dois une grande part de mon amour pour ce continent à tous ces mouflets qui m'ont couru après, m'ont fui, ont scandé les surnoms dont ils m'affublaient en riant. Encore plus qu'ailleurs, ce qui fait la beauté de l'Afrique est sa population. C'est pourquoi elle ne se visite pas en tours organisés. Elle se vit au milieu de ceux qui la font. Et très franchement, vous ne risquez rien d'autre qu'une bonne turista.

ARABIE

OMAN

السلام عليكم

par Grégory

2 juillet 2015

31 214 km

À bord de la compagnie Air Arabia, la population qui m'entoure change du tout au tout. Finis les T-shirts crasseux et les tenues colorées d'Afrique. Place aux longues robes, noires pour les femmes, blanches pour les hommes. Juste avant le décollage, l'écran de l'avion se met à réciter une prière en hommage à Allah le miséricordieux afin de nous protéger durant le vol. Une pratique tout à fait rassurante.

En escale à Sharjah aux Émirats, je dois désormais attendre près de 24h pour repartir en sens inverse direction le sud de l'Oman. Assis dans le hall de transit au milieu des ouvriers népalais qui reviennent d'Arabie Saoudite, je repense aux recommandations des deux voyageurs suisses, à la chaleur qui m'attend, à ce désert aux limites du *Rub al-Khali*¹⁶⁸, un des endroits les plus inhospitaliers de la planète avec des précipitations annuelles qui varient entre 0 et 50 mm. Est-ce que je ne fais pas une connerie en allant là-bas ? Je commence à envisager de ne pas prendre mon second vol et de débarquer directement aux Émirats. Et puis, je me dis que j'ai payé le billet, et que je ferai sûrement du stop pour traverser cette zone.

À 17h le lendemain, j'atterris bien à Salalah, la pointe méridionale de l'Oman. Tout est propre, organisé, et les officiels, très polis, nous souhaitent un bon séjour dans leur pays. Beaucoup de femmes sont voilées mais je ne ressens pas de soumission particulière. Les hommes portent eux aussi une longue robe, le dishdasha, et un keffieh sur la tête. Seule la bouche est en plus voilée chez les femmes.

En sortant, je sens l'atmosphère lourde, humide, comme s'il manquait d'oxygène. Le temps de remonter le vélo et d'y installer tous les accessoires, je suis en nage, observé par les chauffeurs de taxis bangladais. En signe de soutien, un employé de l'aéroport me fait porter un sac de vivres et me souhaite un bon voyage.

Sur la route qui relie la ville, des Bédouins et leurs chameaux ont établi leur campement d'été là où il fait le plus frais à cette époque. Vu la chaleur ici, c'est rassurant pour le reste du pays. Je remarque immédiatement qu'ils n'utilisent pas les mêmes chiffres que nous sur les panneaux, qui sont pourtant traditionnellement appelés les chiffres arabes. Les chiffres dits *arabes* sont ici appelés *indiens* et tous dérivent d'une numérotation indienne ancienne. Ceux que nous utilisons sont en fait parvenus à l'Occident au contact de mathématiciens arabes, d'où leur nom. Heureusement, les panneaux sont écrits dans les deux systèmes, ce qui n'est pas le cas des prix dans les supermarchés.

Il fait nuit quand je me présente devant le *Lulumarket*, une grande surface ultramoderne où l'on trouve des salles de prière, afin que personne ne puisse rater le coche quand le muezzin se met à brailler. Les femmes voilées font leurs courses, déambulent et parlent dans les rayons comme si de rien n'était. Je suis surpris quand l'une d'entre elles m'adresse la parole en souriant pour pousser mon chariot. J'ai lu que je ne devrais jamais parler seul à une femme, même pour un renseignement, car cela serait ressenti comme une situation semi-sexuelle. Visiblement, on peut quand même sortir quelques mots sans qu'il y ait pénétration.

J'ignore ce qui m'attend par la suite et je craque complètement en achetant 18 litres d'eau et de grosses boîtes de baklawas, ces petits desserts orientaux au miel et aux amandes. Très peu d'habitants traînent dehors, sans doute à cause de la moiteur ambiante et du repas plantureux qu'ils doivent s'enfiler en famille, ramadan oblige. Après avoir grignoté quelques sandwichs sur le trottoir, je m'installe dans le lit asséché d'une rivière afin d'y passer la nuit.

Je suis abondamment sous ma tente en essayant de trouver un sommeil perturbé par les nombreux moustiques. J'ignore aussi ce

que je risque si quelqu'un découvre que je campe ici. Je ne connais pas les lois du pays, je ne sais pas si la police est stricte, si la population est accueillante. En fait, je ne sais rien.

Réveillé à 7h, j'erre dans la ville sans but précis, je visite. Je ne sais pas encore si je dois traverser ce désert. J'aimerais si possible longer le littoral afin de toujours pouvoir me rafraîchir en cas de besoin, et ce, même si les pirates du golfe d'Aden aiment parfois y accoster. La ville est morte à cette heure-ci. Les gens se sont réveillés avant l'aube pour manger une dernière fois avant de se reposer et de fournir le moins d'efforts possible pendant le jeûne. Les rues sont propres, l'architecture soignée, épurée, et la plupart des bâtiments blancs donnent une impression de nouveauté. Certains quartiers semblent être sortis de terre dans la nuit. Le changement est si brutal en comparaison de l'Afrique, que ce soit en matière de propreté, d'architecture, de silence ou de météo que j'ai l'impression que tout ceci est irréel.

Quelques magasins commencent à ouvrir leurs portes autour de 10h et je décide de me rendre dans une compagnie de bus pour glaner quelques renseignements. Un employé se penche sur ma carte du pays, et y ajoute au stylo quelques étapes au milieu du désert après m'avoir affirmé que je ne pouvais pas longer la côte. Ils me prennent tous pour un cinglé quand j'évoque le projet de rejoindre Muscat à vélo.

Désirant confirmer ces informations et connaître les risques liés à la période du ramadan, je poursuis ma pêche aux infos au commissariat, en face d'une superbe mosquée d'une blancheur immaculée. Je demande avec mon plus bel arabe si par le plus grand des hasards l'un d'entre eux ne parlerait pas anglais. Le type, glacial, me demande en retour et en arabe pourquoi je ne parle pas arabe... Je reformule donc ma question pour savoir s'il parle français. Il esquisse un sourire en comprenant que je ne suis pas anglo-saxon et appelle un de ses collègues qui parle... anglais. Ça me dépasse toujours un peu la diplomatie. Devant une énorme

carte de la région accrochée au mur, je constate qu'il m'est impossible de rejoindre la route côtière sans me perdre.

— OK, et je peux traverser le désert à vélo?

— Tu sais qu'il fait pas loin de 40°C ici? ¹⁶⁹ Au milieu du désert c'est 10°C de plus. Et les points d'eau sont très espacés. Après, rien ne t'interdit d'y aller si tu veux y aller.

— Et je peux manger et boire dans la journée? Je risque quelque chose?

— Tu dois te cacher pour le faire, ne pas provoquer. Étant données les circonstances, même si quelqu'un te voit, il comprendra.

Après m'être également assuré qu'aucun terroriste du Yémen ne traînait dans la région, ma décision est prise de relever le défi. J'aime la liberté qu'ils laissent aux inconscients. L'air de dire: "Si tu veux mourir, tu es libre de mourir."

Il est midi, et comme chacun sait le moment idéal pour pédaler sous la chaleur. Depuis que je suis parti il y a quatre ans, j'ai toujours roulé en plein soleil et à toute heure, ce n'est pas maintenant que je vais changer mes habitudes. Je m'adapte cependant en installant une serviette humide sous mon chapeau.

L'eau fraîche devient bouillante en quelques minutes et ma chemise est détrempée avant que je n'aie pu sortir de la ville. Chaque fontaine est l'occasion d'un dernier rafraîchissement, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que moi et une colline à gravir comme premier défi. Harnaché de vingt litres d'eau en plus d'une quantité de nourriture irrationnelle, je mets plusieurs heures à atteindre le col à 700m de haut, après de nombreuses pauses pendant lesquelles je reprends difficilement mon souffle. En chemin, je m'arrête, songeur, à la vue du panneau *Muscat 104okm*. Ou plutôt, مسقط ١٠٤٠ كم.

Mon taux d'adrénaline est très important, excité de l'inconnu qui se présente face à moi. Deux voitures s'arrêtent en très peu de temps pour me venir en aide alors que je prends mon premier repas, loin de tout. Il semble que personne ne me laissera mourir dans le désert.

Un vent de dos très violent commence à me pousser dans la descente, et se poursuit lorsque je rencontre pour la première fois les immenses plaines désertiques, dont l'horizon est seulement perturbé par quelques panneaux prévenant de la traversée de chameaux. Sur les 150 km de ma journée, je n'ai rencontré qu'un barrage militaire, hilare à l'évocation de mon projet, et la petite ville de Thumrait où je fais le plein d'eau à la mosquée. Je campe une vingtaine de kilomètres plus loin, à l'entrée d'un tunnel d'évacuation d'eau qui passe sous la route.

La nuit, toujours supérieure à 30°C, est relativement fraîche par rapport au reste de la journée et je repars à 7h30 du matin en pleine forme. J'atteins rapidement des moyennes de 35 km/h sans forcer, et me sens extrêmement fort, seul face au désert. Je fais tout de même attention à garder la serviette bien humide sous le chapeau pour ne pas trop me chauffer la cafetière, car malgré la brise puissante, je sens les vagues de chaleur frapper mon corps.

Le sable balaye régulièrement la route avant de se transformer en colonnes tourbillonnantes, fouettant mon visage en passant, pour finir collé dans ma barbe et mes cheveux ébouriffés. Le défi est de taille mais j'avance avec entrain vers mon objectif. Le vent arrière, associé à une nationale parfaitement plate me fait envisager des temps records pour rallier Muscat. Avec un tel rythme, je calcule que je peux être à Muscat dans cinq jours. Le désert, c'est trop facile !

Dans l'après-midi, les ouvriers indiens d'une station Shell en construction m'offrent six litres d'eau fraîche, un véritable instant de bonheur pour la gorge. Je n'osais même plus boire la bouillasse chaude de ma gourde. Me voyant repartir de la station, une famille en route pour leur résidence secondaire de Salalah fait demi-tour et m'offre des dattes fraîches, du pain et du fromage à tartiner, de l'eau. Je dois refuser l'argent. La mère ne m'adresse pas directement la parole mais est souriante et parle de façon tout à fait normale aux autres membres de la famille.

J'ai comme un coup de barre au moment de redémarrer. J'ai déjà roulé plus de 200 km aujourd'hui et je mets ça sur le compte de

la fatigue musculaire. Je m'allonge à l'ombre sous la route pour une courte sieste, envisageant de reprendre le pédalage dans un bon quart d'heure. Une heure plus tard, je suis réveillé par le bruit d'un camion, perclus de crampes et de vertiges, et en état d'hypoglycémie avancé. J'attrape mon paquet de sucre en poudre et me le vide en partie dans la bouche, puis avale tout le pain et le fromage avec quelques litres d'eau, en espérant au moins faire passer la migraine. Je n'ai plus aucune énergie, je me sens faible, hagard. Je m'assois contre la structure en béton, hébété, observant le vent chaud me cingler le visage, et sombre comme un clochard à même le sable.



Je refais surface après une nuit de douze heures, toujours extrêmement fatigué. J'ai bêtement chopé une insolation et ne m'en suis toujours pas remis. Mon appareil photo, en plus de la chaleur qui le détraquait hier, n'arrive désormais plus du tout à s'ouvrir à cause du sable qui s'est infiltré dans l'objectif. Mais c'est un problème tellement mineur comparé à mon état. Je roule

quarante petits kilomètres avant de m'arrêter à nouveau sous un tunnel en fin de matinée quand la chaleur se fait trop forte. La taille du conduit ne me permet pas de déplier ma tente et je dois m'allonger encore une fois à même le sable pour me reposer. J'ai beau être à l'ombre, la chaleur est accablante. L'air qui traverse le tunnel est si sec que les gouttes de transpiration s'évaporent avant de se former, et dès que le vent ne traverse plus mon abri, le manque d'oxygène se fait sentir, relançant mes maux de tête.

Dans l'impossibilité de fermer l'œil, je pense à l'abandon. Tout ça est trop dur. Et si je faisais du stop ? Dans une voiture climatisée. Un rêve, un mirage. Si je le fais, je sais que je vais regretter. Je ne veux pas que la décision vienne de moi. Alors si une voiture me propose, j'accepte. Sinon, je poursuis tant que je peux. De toute façon le nombre de véhicules est assez limité et je passe parfois près d'une heure sans croiser âme qui vive. Tout juste quelques arbustes secs. J'effectue quinze kilomètres de plus le soir venu mais mon mal de tête m'empêche toute progression significative. Je dois avant tout me reposer, dormir. Je m'installe cette fois en extérieur, mais relativement à l'abri du vent pour éviter que ma tente ne se remplisse de sable dans la nuit. Pas de vent, j'étouffe. Trop de vent j'ensable. Le compromis est parfois ténu.

Parti tard après une nouvelle longue nuit de sommeil, j'atteins rapidement Muqshin, une petite oasis isolée dans les dunes que les façades uniformément blanches font ressembler au paradis. Tous les habitants ont pourtant déserté la ville pendant la saison chaude et ne reste que le pompiste indien qui compare son boulot à une prison de sable.

Je campe quelques kilomètres plus loin, alors que la chaleur est devenue trop forte pour poursuivre et que je n'ai trouvé aucun refuge sous la route, sinon complètement bouché. Je m'installe en contrebas d'un talus, là où le vent ne brasse pas trop de sable, et tends ma toile extérieure entre le sommet de ma tente et le sol pour créer un coin d'ombre aéré où je peux m'étendre. Je transpire comme un veau en mangeant sans trop d'appétit le repas que je

viens de chauffer. Je rêve d'une salade, d'une glace. Et pas moyen de pioncer dans cette étuve.

Pendant sept heures, je reste étendu à combattre les bouffées de chaleur et la soif en sirotant un peu d'eau chaude de mes bonbonnes. Je me motive en pensant que je vis un truc incroyable, en imaginant le sentiment que j'aurai une fois tout ça fini. Qui d'autre est assez abruti pour faire ça en plein été? Personne d'après le pompiste qui m'avertit au passage que mes lieux de repos sous la route sont aussi privilégiés par les serpents et les scorpions qui s'y réfugient. Bah, je n'ai rien vu pour le moment, et je ne vais pas cuire comme un rôti pour laisser la place à ces saloperies. Ce sont eux ou moi.

Dans l'après-midi, une détonation me sort de la léthargie dans laquelle j'étais plongé. La chambre à air de mon pneu vient d'exploser au contact de la jante devenue trop chaude. Je laisse ça pour ce soir. De toute façon je ne peux rien toucher avec cette chaleur.

Mais au moment de repartir, le vent s'est inversé et souffle de face. Si je roule ainsi et que je ne trouve aucune station, aucun village, je risque de rapidement manquer d'eau, sachant que les véhicules sont peu nombreux et moins enclins à s'arrêter la nuit. Je reste donc sur place, décidé à me reposer une bonne fois pour toutes, en faisant le pari que le vent se retournera à nouveau d'ici demain.

Évidemment, cuisiner et boire jusqu'au lendemain fait que je tombe rapidement à court de liquide. J'agite alors une petite bouteille d'eau en pédalant et trois voitures s'arrêtent successivement. On m'offre de l'eau fraîche, du jus d'orange, frais lui aussi, des gâteaux et je dois encore refuser de l'argent à plusieurs reprises. S'ils insistent trop, je vais finir par accepter. Mon arabe style petit nègre aide à expliquer comment je me suis retrouvé là. "*Salalah-Ici, quatre jours*" est à peu près tout ce que je peux formuler.

L'un d'eux me donne des dattes en grande quantité, puis de l'eau pour rincer le sable des dattes. De l'eau pour rincer ? J'ai bu l'eau et mangé les dattes au sable. J'en ai aussi plein les oreilles, les yeux, les chaussures. Je regarde avec attention les rares panneaux indiquant les villages isolés en direction de l'Arabie saoudite, dont on m'a plusieurs fois conseillé de ne pas m'approcher puisque la frontière entre les deux pays n'est pas tout à fait définie. Quelle est la vie des mecs qui vivent là-bas ? Est-ce qu'ils se rendent compte d'où ils sont ? Et moi, qu'est-ce que je fous là ?

J'atteins la petite ville sans intérêt d'Hayma en fin de matinée où l'office de tourisme est bien évidemment fermé en cette saison, et où personne ne semble emballé à l'idée de me remplir mes bouteilles. Je me résous à acheter mes vingt litres d'eau quotidiens au supermarché avant de m'allonger sur une espèce d'aire de pique-nique ronde en béton où je tente sans succès de dormir malgré la fatigue. Je change régulièrement de place au sol pour que le béton ait le temps d'absorber ma transpiration et mon pneu éclate de nouveau à cause de la chaleur de la jante.

Dans l'après-midi, un jeune riche en bagnole de sport s'arrête pour savoir ce que je fais allongé sur le sol avec cette température. Comme beaucoup d'autres, il me demande pourquoi je n'ai pas une moto et pourquoi je fais ça. Qu'est-ce que j'en sais moi ? Je suis sans doute un peu crétin. Il insiste pour que j'enregistre une vidéo afin de montrer à ses potes la trouvaille qu'il a faite dans le désert. Mes réponses ne semblent guère le convaincre du bien-fondé de cette épreuve et je refuse encore son argent. Je suis passé d'un pays où tout le monde en demandait à un pays où tout le monde veut en donner. Il faut construire un pont entre les deux, ça fera des heureux.

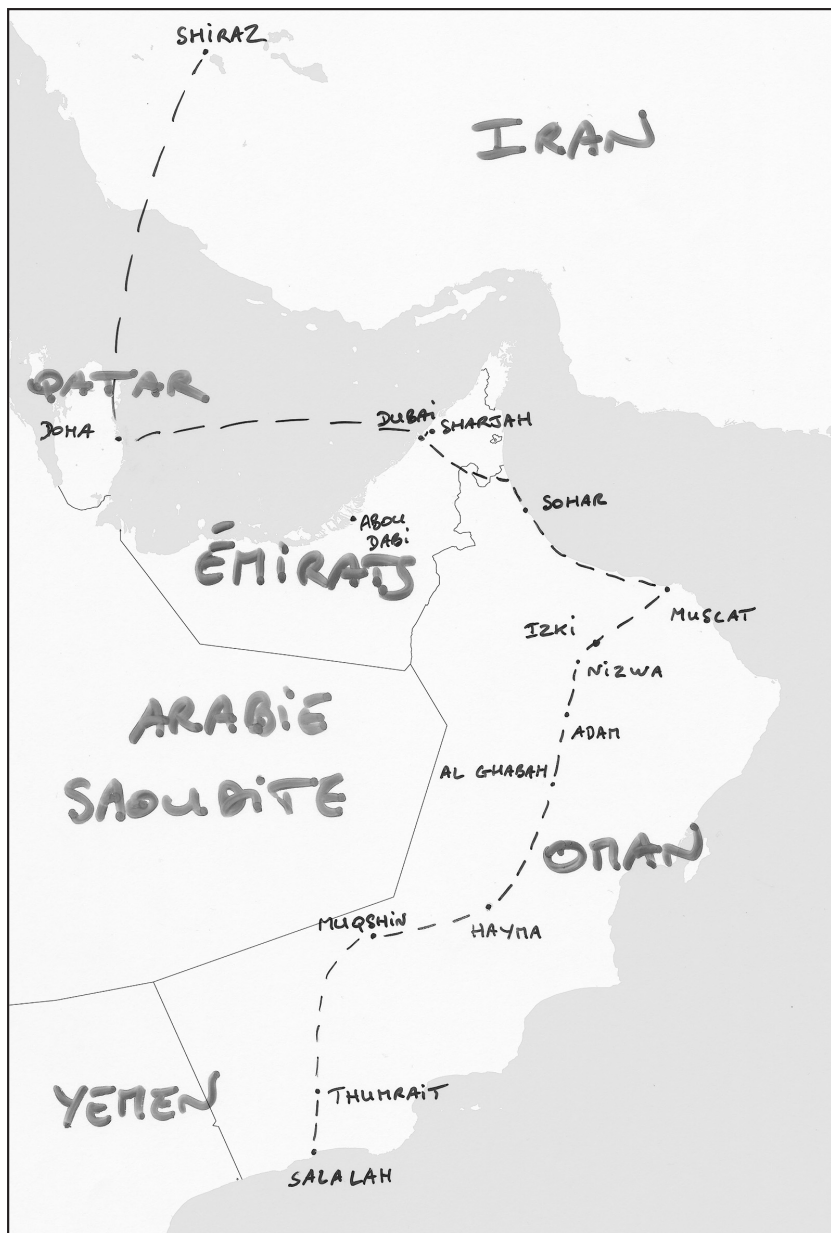
À la tombée de la nuit, deux autres types m'offrent du jus d'orange et un gâteau. C'est pour eux l'heure de se remplir l'estomac et leurs voitures sont donc pleines de vivre. Jusqu'à maintenant, la période du ramadan m'aide sûrement plus qu'elle ne me

handicape, d'autant plus que les violentes bourrasques de sable m'empêchent de cuisiner convenablement.

Je fais halte à 22h dans une autre petite aire de pique-nique après 160 km parcourus dans la journée. Le vent a toujours l'habitude de s'inverser pendant la nuit et je ne peux donc pas vraiment progresser comme je le souhaite. La prochaine étape étant encore à 130 km d'après mes renseignements, je vais avoir besoin d'un maximum d'énergie pour la rallier avant les chaleurs de demain.

L'aube sur les immensités de sable est un spectacle apaisant, un départ relaxant sur une journée de souffrances et de luttes contre un environnement sans pitié. Cette mer jaune et aride s'étend à perte de vue, seulement perturbée par une longue ligne d'asphalte en permanence balayée par des tourbillons de poussière ardente. On dirait que des flammes dansent sur la route. Lorsque je m'arrête, aucune direction n'offre plus de perspectives que les autres : du sable, rien que du sable. Jamais la nature ne m'a paru aussi présente, aussi puissante. C'est un sentiment difficile à imaginer tant qu'on n'a pas enduré le désert. En m'aventurant ici, je le sens vivre, respirer. Totalement vulnérable à ses caprices, j'ai l'impression de gagner son respect. Je me sens comme attiré, submergé par ce vide omniprésent. Ou alors, tout ça n'est qu'un mirage et ma caboche surchauffe. Mes pensées, aussi en ordre que dans un sauna, se portent soudain sur Théodore Monod qui se demandait si *parler du désert, ne serait-ce pas, d'abord, se taire, comme lui ?*

La présence inattendue d'un restaurant isolé après deux heures de pédalage me fait stopper. Dans cette région tous les tunnels sont obstrués par le sable, et je peux ainsi profiter d'un peu d'ombre et de Pepsi frais, puisque le magasin est ouvert pour fournir des plats à emporter aux chauffeurs non musulmans¹⁷⁰. Je n'essaie même pas de dormir et m'installe sur la terrasse pour lire et tuer le temps.



Quelques chameaux sortis du désert viennent bouffer les poubelles du restaurant, la bouche bientôt pleine de sacs plastique qu'ils s'enfilent avec appétit. Le spectacle est assez moche mais j'ai autre chose à foutre que de sauver les chameaux omanais.

Enfin, non, j'ai rien d'autre à faire mais il fait trop chaud pour bouger. Dès que j'arrête de rouler, les pas sont lourds, comme si j'évoluais en apesanteur. Et puis j'imagine qu'ils viennent se goinfrer tous les jours en plus de se taper les quelques poubelles isolées de la route. Au moins deux camionneurs ont proposé de m'emmener jusqu'à Muscat. Il y a deux jours j'aurais accepté sans hésiter, mais j'ai depuis repris le bon rythme, et je ne suis pas arrivé jusqu'ici pour craquer à mi-chemin. J'irai à Muscat à vélo!

Trois jeunes branleurs en 4x4 luxueux viennent me tenir le crachoir pendant que je cuisine, abrité derrière le local de prière. Ils me demandent si Tom Cruise est français, si l'anglais est notre langue maternelle, et si nous avons de l'alcool chez nous. Ils m'avouent rapidement qu'ils viennent se cacher dans le désert pour en boire, loin du regard bienveillant de la police religieuse. Puis, trois autres fils de riches m'offrent encore des vivres et un keffieh, qui une fois mouillé et enroulé sauvagement autour du front est encore la meilleure protection contre la chaleur.

L'eau que j'ai puisée du restaurant est imbuvable et j'en profite le soir pour lessiver ma chemise et mes chaussettes dans l'énorme gamelle de cinq litres achetée à Salalah. Je n'ai plus que deux litres d'eau potable en repartant, et cinquante kilomètres pour rallier Ghabah. Évidemment, les températures ne s'arrangent pas mais je suis désormais habitué et je sais qu'on s'arrêtera bientôt pour m'aider.

C'est cette fois le chauffeur pakistanais d'un poids lourd qui me ravitaille en eau fraîche alors que d'autres fans veulent encore une fois prendre des photos et des vidéos. À Ghabah, un ensemble de quelques bâtisses ensablées, je m'installe à l'ombre d'un chantier de construction où bossent des ouvriers indiens. J'ai quand même l'impression qu'en Oman, seuls les étrangers travaillent. Les puits de pétrole ont du bon. Faizal, celui qui parle le mieux anglais me dit attendre avec impatience les élections en Inde auxquelles son cousin participe. S'il est élu, Faizal aura une place toute trouvée pour *s'en mettre plein les poches pendant cinq ans*. C'est ce que j'appelle un politicien honnête dans sa démarche.

Nous passons le reste de l'après-midi à avaler les beignets indiens et les sodas que les ouvriers apportent, cachés des regards pieux. Non par peur des amendes mais par respect des musulmans qui crèvent la dalle à côté.

Je repars le soir les sacoches pleines à craquer de nourriture et d'eau fraîche, ce qui n'empêche pas les locaux de littéralement me supplier d'accepter leurs offrandes. Quelques voitures plus loin, j'ai plusieurs sacs de vivre accrochés au guidon quand deux types assis dans le désert m'appellent pour manger avec eux. Je suis déjà bien rempli mais accepte de grignoter un peu pour partager tout ce qu'on vient de me donner. Au menu : des dattes, des fruits, du *halwa*¹⁷¹ et du *laban*¹⁷². Et je repars encore une fois avec plus que ce que j'ai apporté.

Dans la nuit, les flammes des puits de pétrole illuminent l'horizon et représentent les seules traces d'activité humaine dans les environs. Le calme qui règne est si propice au repos de l'esprit que le temps semble s'arrêter. Je n'entends que le vent et le frottement de mes roues sur l'asphalte. Je suis bien. Je sais que je vais réussir, j'en suis désormais persuadé.

Une centaine de kilomètres plus loin, j'entre dans Adam, la plus grande ville depuis mon départ de Salalah et le signe de la fin proche de la *Jiddat al-Harasis*, le ventre vide de l'Oman. Alors que je m'apprête à remplir une bonbonne au robinet, un épicier indien m'indique les filtres à eau fraîche voisins avant de m'inviter à choisir une boisson dans son magasin, gratuitement. Je me repose en ville sous un pont, réussissant à dormir deux heures allongé sur le béton chaud, tout en conservant le plus longtemps possible mon eau fraîche en l'enroulant d'une serviette humide que le vent vient refroidir.

Mon rythme est désormais bien établi et l'appel des muezzins invitant à rompre le jeûne au coucher du soleil est pour moi le

signal du départ. L'ambiance au milieu des anciennes fortifications est sereine, le chant est doux, et pour la première fois depuis une semaine, je vais dormir près d'habitations. Je ne suis plus seul au monde.

Si je roule désormais sur une large route plus fréquentée, le climat ne s'arrange pas pour autant. Je sue comme une vache. Je suis quasiment sorti du désert mais chaque kilomètre en direction de la côte augmente proportionnellement le taux d'humidité dans l'air et le rend irrespirable.

Puis j'aborde la périphérie de Nizwa, une métropole de 700 000 habitants dont j'ignorais l'existence. Tariq, un Omanais qui bosse évidemment dans une raffinerie, veut m'inviter chez lui. Sa maison est quinze kilomètres en arrière, trente kilomètres aller-retour. Dans ces conditions, ça me semble le bout du monde. J'hésite, c'est tentant. Mais une petite voix me dit de ne pas reculer, pas maintenant.

Au loin se dresse la grande Mosquée de Nizwa aux quatre minarets imposants, entourée de montagnes fraîchement formées. Une autoroute me sépare de cet édifice et je ne vois aucune manière de l'approcher sans un grand détour. Cette fois, je regrette amèrement la chaleur qui me rendait jusqu'à maintenant si fier de pédaler ici. Je sens que la fatigue qu'elle engendre va m'empêcher de profiter des charmes de ce pays et je me promets d'y revenir dans d'autres circonstances. Sur la route qui mène dans les montagnes, apparaissent d'immenses bâtisses magnifiquement ouvragées, en marbre, ornées de dorures et de couleurs vives.

Suite à mon habituelle pause sous un pont avant Izki, je salue tous les locaux qui mangent sur des tapis aux abords des routes avant de me faire arrêter par la police. Le flic me fait comprendre que je dois quitter l'autoroute en prenant la prochaine sortie et ajoute "*Qaboos! Qaboos!*" Qu'est-ce qu'il me veut lui? Je ne veux pas aller à Qaboos, je veux aller à Muscat pour demander mon visa saoudien. Et d'abord, je ne sais même pas où c'est Qaboos. Est-ce que l'autoroute est désormais interdite aux cyclistes? Ça serait bien ma veine vu les montagnes qui m'entourent. Me

voyant perplexe quant à la situation, il me montre que je peux revenir dans une heure et demie. Je peux revenir à 21h ? Qu'est-ce que c'est qu'un cirque ? J'acquiesce en espérant reprendre la route après son départ, et demande des explications à deux autres locaux qui s'étaient arrêtés. Ils ne parlent pas plus anglais que l'autre et attaquent en parlant de Zidane et Benzema. Mais je veux savoir ce qu'est Qaboos.

— *What is Qaboos?*

— *Qaboos! Qaboos!*

— *Yes OK, Qaboos, but what is Qaboos?!*

— *Qaboos! Sultan Qaboos!*

Le sultan Qaboos, le mec qui dirige le pays et dont je viens d'apprendre l'existence prend l'autoroute et nous devons donc dégager, le temps qu'il passe. Tranquille le pépère. Pour s'excuser du dérangement occasionné par le sultan, les deux types me donnent un kilo de raisin et du laban. Eh bien, tant qu'à faire, je vais le regarder passer.

Les voitures de police puis les militaires quadrillent bientôt toutes les entrées et sillonnent l'autoroute à la recherche de rebelles automobilistes, avant qu'un immense convoi d'une centaine de berlines rouges et noires armées jusqu'aux dents ne passe en direction de Nizwa. Et il ne transporte certainement pas toutes les maîtresses du souverain puisque d'après les informations qui circulent sur internet, le sultan d'Oman, un des pays les plus pratiquants au monde, serait pédé !

Quelques centaines de mètres plus loin, je suis de nouveau arrêté, cette fois par les militaires. Mais ils veulent simplement me donner quelques-unes de leurs rations et des glaçons. C'est plutôt cool le Vigipirate dans ce pays.

Deux jours de plus sont nécessaires pour rejoindre Muscat, au cours desquels je dois partager mes nuits en dehors de la tente avec les moustiques à cause du manque de vent et de la moiteur dégueulasse qui s'est définitivement installée. Si les journées sont peut-être un peu moins intenses niveau soif, les nuits sont

plus lourdes que dans le désert. Sur place, je rêve un moment de trouver une auberge de jeunesse, un petit hôtel pas cher, mais le centre historique est désespérément vide et on m'envoie systématiquement au Hyatt ou au Radisson. La chaleur est insoutenable dans l'après-midi et la moindre petite côte me prend des plombes à monter. Je dois constamment faire des pauses pour reprendre mon souffle.

Je finis par trouver un cybercafé dont les clients ne semblent consulter que les sites de cul. J'ai exactement une heure avant que le cyber ne ferme. Je cherche en vain un hôtel cheap, avant de me rabattre vers le site WarmShowers où j'obtiens vite la réponse d'un Occidental qui me dit qu'il n'est pas sur place, précisant qu'il fait beaucoup trop chaud pour y être à cette période. Je suis au courant, merci. Et Faizal, l'ouvrier indien de Ghabah n'est pas encore revenu dans la capitale.

Amer, j'abandonne le plan de dormir au frais et me rends dans le quartier de Qurum afin de passer la nuit sur la plage. En face de mon pitoyable campement, un restaurant haut de gamme accueille une clientèle huppée et propre sur elle. Pas étonnant que personne n'ait accepté de m'héberger dans cette ville. Ces gens ne connaîtront jamais le dépassement de soi, les joies d'une nuit moite et ensablée sur une plage d'Oman après une rude journée de vélo.

J'arrive dans le quartier haute sécurité des ambassades à risques vers 9 h du matin. Un barrage de la police vérifie tous les passeports avant de pouvoir y accéder. On y trouve l'Iran, l'Inde, le Yémen, le Soudan, l'Arabie saoudite, et les États-Unis dont l'ambassade est protégée par d'énormes hérissons tchèques¹⁷³. Et les photos sont strictement interdites dans toute la zone. Le Saoudien de l'accueil me fait patienter jusqu'à 10 h, le temps que le service des visas daigne se mettre au turbin. À 11 h, j'ai enfin accès à un téléphone qui me met en relation avec eux. J'ai même appris à demander un visa de transit d'un jour en arabe pour l'occasion.

— *Bonjour, j'ai besoin d'un visa de transit d'une journée.*

— *Quelle nationalité?*

— *Française.*

— *No visa.*

Ce connard a raccroché alors que je viens de patienter trois heures devant son ambassade de merde. Il pourrait être poli. Je rappelle en anglais.

— *C'est encore moi. En fait, je voyage à vélo et j'ai juste besoin de trois heures de visa pour aller au Qatar depuis les Émirats.*

— *No visa! No transit visa!*

Le ton est de plus en plus lapidaire, preuve qu'ils en connaissent un rayon question jet de pierres.

L'ambassade voisine d'Iran m'indique que je dois rester une semaine sur place et payer près de 300 \$ pour obtenir un visa de touriste chez eux. Je n'obtiendrai rien auprès de ceux-là ici non plus. Reste à savoir si je reste à Muscat ou non.

C'est le 14 juillet et les ambassades françaises ont l'habitude d'organiser une petite sauterie pour la fête nationale à laquelle les Français sont généralement invités. Je n'ai pas pu me laver depuis plus de dix jours, ma barbe et mes cheveux sont tout emmêlés et pleins de sable, ma chemise et mon pantalon sont déchirés. Ils ne me laisseront jamais entrer dans cet état et je ne vois pas comment l'améliorer à moindres frais dans la journée.

Je repars donc côté Émirats et passe l'après-midi devant un centre commercial, caché par un morceau de contreplaqué où je peux me mettre torse nu et suer en paix dans un pays où la pudeur est reine. Sans cette protection, la police viendrait sûrement me mettre au frais pour violation des mœurs, surtout en plein ramadan. Remarque, si la prison est climatisée...

En sortant de Muscat, un panneau indique Salalah à 998 km. Je pensais que cette distance sonnerait la fin du calvaire mais je sais aujourd'hui que les températures démentielles m'accompagneront jusqu'au Qatar. Je roule de 17h à minuit pour m'éloigner d'une ville qui ne m'aura pas porté chance: je n'y ai trouvé ni auberge bon marché, ni local pour m'accueillir, ni visa saoudien, ni visa iranien.

Je garde le même rythme que lors des deux semaines précédentes avec un long arrêt au plus fort de la chaleur pendant lequel je ne peux toujours pas dormir. Me voyant allongé près de la route, beaucoup de voitures viennent vérifier mon état de santé physique et mental, dont la police, qui prend soin de contrôler mon passeport avant de me laisser transpirer en paix. La densité de population plus forte m'offre heureusement la possibilité d'avoir accès à l'eau fraîche des mosquées beaucoup plus souvent. De petits robinets gris réfrigérants sont également posés çà et là le long des routes. Cela fait quand même une énorme différence de pouvoir se refroidir la tête plusieurs fois par jour.

Régulièrement, je tombe sur une mosquée encore plus impressionnante que la précédente, et toujours au nom du sultan dont je ne peux plus ignorer ni le nom, ni le portrait omniprésent. Sa barbe blanche et son sourire bienveillant le font presque passer pour le père Noël du coin. Les locaux semblent apprécier ce modéré, au pouvoir depuis plus de quarante ans, et qui a réussi à transformer un pays arriéré en un sultanat prospère grâce à l'exploitation des richesses du pétrole. L'Oman est petit à petit devenu la Suisse de la région, servant à maintes reprises d'intermédiaire entre différents États. C'est aussi le seul pays à n'avoir pas choisi entre sunnisme et chiisme puisque la religion officielle est l'islam ibadiste, qui prône une grande tolérance interreligieuse.

À Sohar, je reste près de deux heures sous la clim du magasin Panasonic pour faire charger la batterie de mon nouvel appareil¹⁷⁴, et je dois évidemment participer à la séance photos improvisée en mon honneur. Un client qui travaille pour le gouvernement voudrait m'inviter chez lui. Il a parfois accompagné Qaboos en déplacement et notamment rencontré le prince Albert de Monaco. Ça peut être intéressant mais il a l'air d'un sale con et je n'ai pas envie de me retrouver chez lui à remercier ce type jusqu'à demain. Et puis c'est la nuit, je dois rouler et je pousse jusqu'à la ville voisine de Liwa pour y trouver une plage et prendre un bain de

minuit. Perdu dans les ruelles étroites, un chauffeur de minibus m'oriente sur la bonne voie avant de me parler d'Allah, comme son devoir de musulman l'impose apparemment.

— *Il faut que tu lises le Coran, ça va changer ta vie.*

— *J'ai lu le Coran, ça n'a pas changé ma vie.*

— *Alors il faut que tu le lises encore et encore jusqu'à ce que tu y croies.*

Tu m'étonnes ! Le lavage de cerveau a toujours bien fonctionné, je connais le principe. C'est marrant, c'est le premier musulman que je rencontre qui me bassine avec la religion alors que les catholiques africains relançaient le sujet dix fois par jour.

En tout cas, je ne sais pas si Allah a décidé de me faire payer le prix de mon refus, mais la matinée qui suit sur la plage fut un enfer. D'abord réveillé par les puces des sables, je découvre mon pneu arrière à plat. En le regonflant, la valve pète et je monte donc une autre chambre à air. Le temps que j'installe mes affaires sur le vélo... le pneu est encore à plat. Une heure déjà. Il commence à faire chaud et je n'ai plus que de l'eau bouillante. Je redémonte tout, revérifie qu'il ne reste rien dans la jante et remonte la chambre réparée, dont la valve casse à son tour. Après plus de trois heures d'essais plus ou moins infructueux à réparer ces deux valves à coup de super glu, bouts de chambres à air et sacs plastique, je réussis à un compromis bancal qui doit tenir jusqu'au prochain magasin de vélo.

J'ai soif, ma tête commence vraiment à tourner à rester en plein soleil sur cette plage, et je vais régulièrement me tremper dans l'eau de mer tiède pour me remettre les idées en place.

À 11 h, tout est à peu près bon. Je suis prêt à partir quand mon pneu avant explose sous la chaleur. Putain mais c'est pas vrai ! J'insulte copieusement Allah en réparant ce énième trou et réussis enfin à quitter la plage, quatre heures après mon réveil. Évidemment, ma réparation de fortune ne tient pas et je finis par pousser mon vélo chargé et son pneu à plat sur plusieurs kilomètres pendant que la chaleur et l'appel à la prière de midi finissent de m'embrumer le cerveau.

Sorti du désert, la solidarité baisse, et aucune voiture ne daigne s'arrêter pour me donner ne serait-ce qu'un peu d'eau fraîche. J'arrive en ville totalement vidé, et fonce au Lulumarket profiter de la clim, alors que les autres clients évitent de passer trop près de mes odeurs. Les réparateurs de vélo sont encore fermés et n'ouvriront qu'à 19h, tout comme les magasins de vêtements pour femme, qui ne présentent en photo que des robes noires de différents designs. Pour paraphraser Henry Ford, disons que les clientes peuvent choisir la couleur qu'elles veulent pourvu que ce soit noir. Sur les écrans de télé qui traînent dans les vitrines, je regarde songeur les milliers de fidèles de La Mecque qui font le tourniquet comme des moutons autour de la *Kaaba*¹⁷⁵ à l'occasion du dernier jour de ramadan.

Après avoir enfin pu réparer mes roues foireuses à la nuit tombée, un Omanais vient m'offrir du halwa au gingembre alors que je prends mon repas assis sur le trottoir. Je ne comprends pas un mot de ce qu'il me raconte mais le geste est apprécié, même si j'ai une sainte horreur de cette plante.

Les bonbonnes remplies, je reprends ma route de nuit d'où surgissent les dômes illuminés des nombreuses mosquées en pleine effervescence pour cette soirée particulière.

Ahmed, un jeune riche, m'invite dans la nuit à boire un coup chez lui. Ma journée de pédalage étant mort-née depuis ce matin, je suis sa voiture jusqu'à une demeure gigantesque qui n'est apparemment qu'un maigre aperçu du patrimoine immobilier familial. Je suis reçu dans l'immense salon de 200 m² où je pensais un moment pouvoir dormir, mais la préparation de la fête de l'Aïd Mubarak m'empêche de rester au frais plus longtemps.

Comme souvent, je m'installe alors sur le béton chaud juste derrière la barrière de sécurité de la nationale, afin de profiter du souffle que les véhicules traînent sur leur passage. Vers 2h30 du matin, je me réveille, en sueur évidemment, mais surtout en train d'asphyxier ! J'ai l'impression d'avoir la tête dans un sac plastique, je suffoque, je me tape le torse avec le poing. En me touchant le

front, le ventre, je fais vite le lien entre la température trop élevée de mon corps et ce problème d'oxygène. Il me reste heureusement un peu d'eau pas trop chaude et je réussis à me calmer après en avoir avalé deux litres et m'être appliqué une serviette humide sur le corps. Vivement que ça se termine.

En ce jour de fête, tout le monde se souhaite un joyeux Aïd Mubarak, et certains amis se font même étrangement des bisous d'Esquimaux, nez contre nez. Moi, je pédale de nouveau seul malgré toutes les bonnes volontés des Omanais, et personne ne veut m'embrasser. Je me sens dans le même état d'esprit que lors d'un Noël en solitaire.

Je passe l'après-midi sur un chantier en construction à l'arrêt avant d'atteindre la frontière dans la soirée. Il y a une queue de dingue au comptoir et je décide de dormir dans le bâtiment des douanes omanaises, classieux, mais surtout climatisé. Affalé dans un coin, un douanier en dishdasha me repère et s'approche pour... me saluer et me faire régulièrement porter des sandwiches, des fruits et de l'eau jusqu'au petit matin.

Dans la zone de no man's land qui sépare les deux pays, un Émirati s'arrête pour me donner son numéro de téléphone et me proposer de dormir chez lui à Dubaï. Puis, il me tend 200 dirhams, l'équivalent de 50 €, que j'accepte cette fois sans hésiter vu le montant et la condition du bonhomme. Fallait pas trop me pousser non plus.

ÉMIRATS ARABES UNIS

السلام عليكم

par Grégory
19 juillet 2015
32 689 km

Les flics de la frontière hésitent un moment à fouiller tous mes sacs, puis se découragent et se contentent de prendre un selfie avec moi. Le cycliste est visiblement toujours apprécié dans ce pays et ma première matinée est encore marquée par la générosité des habitants.

En pleine discussion avec le pompiste népalais d'une station-service, un local vient me mettre un billet de 10 dirhams dans la main sans que j'aie le temps de refuser. Quelques secondes plus tard, un client philippin m'offre un plein sac de bouffe, avant que tous les conducteurs ne me proposent leur aide pendant que je réparais un pneu crevé sur le bord de la route. L'un d'eux part même m'acheter des boissons. Puis ce sont cinq voitures de Pakistanais qui s'arrêtent pour prendre des photos et des vidéos de moi.

Le tracé biscornu de la frontière fait que je repasse brièvement en Oman avant de définitivement faire mon entrée aux Émirats. Au poste de douane de l'autoroute, le gardien me demande comment je suis arrivé là à vélo. Il est vrai que j'ai ignoré plusieurs panneaux m'en interdisant l'accès, mais maintenant que j'y suis, il ne se sent visiblement pas de me renvoyer dans l'autre sens.

J'atteins Dubaï dès le lendemain après m'être fait jeter de mon coin camping dans le désert par un vieil aigri accompagné d'un soldat qui n'a sans doute pas assez de sable chez lui. Je débute alors le tour d'une ville dont j'attendais beaucoup et qui m'a plus déçu qu'autre chose. Oui, certains buildings sont gigantesques et ce qu'ils ont réussi à construire en si peu de temps est prodigieux, mais l'ensemble est un peu trop étalé à mon goût et on sent que

Dubaï n'a pas d'âme, pas d'histoire. C'est juste un empilement de pognon facilement acquis grâce à la manne pétrolière.

Dans le centre commercial au pied de la Burj Khalifa tower¹⁷⁶, des aquariums géants, des patinoires, et même une piste de ski que je ne verrai jamais, car éjecté par la sécurité qui me trouvait trop sale selon leurs critères. Il ne me reste plus qu'à dégoter un coin pour dormir caché alors que tous ceux qui m'avaient invité sur la route ne répondent mystérieusement plus.

En chemin pour aller voir l'archipel artificiel de Palm Jumeirah, à pédaler comme un clodo entre les Bentley et autres Ferrari, je découvre un coin de pelouse à l'abri des regards où je pourrais passer la nuit. C'est à ce moment-là qu'un gyrophare se déclenche derrière moi. La police, évidemment.

— *Qu'est-ce que vous faites là?*

— *Je visite.*

— *Mais vous allez où là?*

— *Je sais pas, nulle part, je visite la ville.*

— *Et vous dormez où ce soir?*

— *Aucune idée. Pourquoi il y a un problème?*

— *Oui, vous n'avez pas le droit de faire du vélo ici.*

— *J'ai pas le droit de faire du vélo dans Dubaï?*

— *Non, comment êtes-vous arrivé là?*

— *À vélo.*

— *Non mais aux Émirats?*

— *À vélo! Depuis l'Oman.*

— *C'est pas vrai, vous n'avez pas le droit de venir à vélo depuis l'Oman.*

— *Et pourtant je suis là.*

Le type est en civil et appelle des collègues en uniformes pour qu'ils s'occupent de moi. J'attends une demi-heure qu'ils arrivent pour constater que mon vélo ne tient pas dans leur voiture. Puis, après une heure de plus à attendre une camionnette, le plus malin des deux repère que mon vélo se plie, ce que je m'étais bien gardé de leur dire. Jusqu'à maintenant, j'étais assis sur le trottoir à manger des dattes et lire mon bouquin. J'ai tout mon temps.

Ils ne sont même pas capables de m'expliquer pourquoi ils m'embarquent au poste, mais ils m'embarquent. Un cycliste sale à Dubaï en plein été mérite une enquête approfondie.

J'arrive au poste de police d'Al Barsha sept kilomètres plus loin, où les autres policiers regardent avec attention débarquer notre petite équipe. Par défiance, j'insiste pour cadenasser mon vélo avant qu'on m'emmène en salle d'interrogatoire. J'attends que l'inspecteur finisse sa précédente enquête et m'assois en face de lui pour répondre à une série de questions dont il semble visiblement se foutre des réponses. Il m'interroge plus sur mes motivations à entreprendre ce voyage que sur ma présence à Dubaï, et à 22h, on me déclare libre.

— *C'est tout? Vous me faites venir ici, je perds trois heures et je peux partir?*

— *Oui, c'est tout.*

Ils se foutent désormais que je couche dehors et que je visite la ville à vélo. Je suis presque déçu qu'ils ne me mettent pas une amende! Ils sont gentils mais je ne sais même pas où je suis et comment je retourne où ils m'ont cueilli. Je finis par dormir sous un pont où une bâche plastique pour me protéger du sable semblait m'attendre.

Dès le lendemain, je visite l'archipel de Palm Jumeirah sans rien voir. Tout est étroitement quadrillé, gardé, balisé et interdit aux pauvres touristes dans mon genre. Cette ville est uniquement faite pour les riches et n'a strictement aucun intérêt si on ne compte pas faire chauffer sa carte bleue. Je tente une dernière fois d'obtenir mon visa saoudien mais l'ambassade est fermée une semaine pour cause de vacances religieuses. Je ne peux pas rallier le Qatar à vélo et j'imagine Abu Dhabi du même acabit. Je n'ai plus rien à faire dans ce pays et je réserve sans tarder un billet d'avion pour Doha où m'attend Xavier, un ami du lycée exilé au Qatar depuis bientôt huit ans.

Pour ma dernière nuit aux Émirats, je suis invité à dormir chez la famille d'un voiturier philippin dans la ville voisine de

Sharjah. Son explication des plus vagues me fait d'abord atterrir devant un supermarché où tout le monde insiste pour m'offrir à manger. En possession de son smartphone qu'il m'avait confié sans contrepartie, je me guide jusqu'à chez lui où je peux profiter de ma première vraie douche depuis mon arrivée à Salalah il y a plus de deux semaines.

Dans l'appartement où s'entasse déjà une dizaine de personnes, sa mère se sent obligée d'essayer de me convaincre toute la soirée du bien-fondé de sa croyance. J'ai beau lui répéter que je respecte son choix, que j'ai déjà lu la Bible, rien ne la calme.

— *Jésus est amour!* hurle-t-elle dans le salon. *Si tu ne crois pas en Jésus, tu iras en enfer! C'est dans la Bible!*

Putain, le remake du Salvador... Je me demande à quoi peut bien ressembler l'amour qu'on hurle à plein poumons, et je lui oppose quelques erreurs historiques de l'Ancien Testament, ce qui a le don de la faire disparaître jusqu'au lendemain matin. Un peu plus et je regrettais presque de dormir chez eux.

QATAR

السلام عليكم

par Grégory
22 juillet 2015
32 938 km

Xavier m'attend dans le hall d'embarquement, le téléphone vissé à l'oreille à l'écoute des dernières nouvelles de son boulot. Il travaille pour une grande société pétrolière et gère le fonctionnement d'une plate-forme offshore. Cela fait bientôt six ans que nous ne nous sommes pas vus, depuis un court périple en Écosse. Son travail lui offre un salaire en or et une maison dans laquelle je jouis bientôt d'une grande chambre climatisée et d'un vrai lit.

Nous passons rapidement un accord pour ne rien visiter. Je n'ai aucune envie d'aller me promener dans les dunes, j'ai eu ma dose de sable pour un moment, et personne ne se rend sur la plage tellement la chaleur est forte. Je veux simplement me relaxer, profiter du confort moderne, de la PlayStation et de la piscine de la résidence pour me refaire une santé. Je m'acclimate tellement bien à la vie civilisée que je finis par tondre mon épaisse crignasse et fréquenter les grands restaurants où Xavier m'invite généreusement. Dommage qu'on ne puisse pas accompagner ça d'une bonne bouteille de vin qu'on ne peut boire qu'à la maison, car la vente d'alcool et de porc est strictement interdite dans le pays. Un seul magasin, en périphérie de la ville et situé à côté de la police religieuse, permet de s'en procurer pour peu qu'on possède un *liquor permit*¹⁷⁷ réservé exclusivement aux expatriés.

J'ai longtemps rêvé de cette vie confortable de l'autre côté de la planète, dans des pays exotiques, mais quatre années de voyage ont changé mes perspectives. Le manque de libertés et d'indépendance me paraît aujourd'hui tout à fait impossible à supporter sur le long terme. Pendant quelques semaines en revanche, cet

intermède de luxe est des plus agréables avant de replonger dans le vagabondage crasseux auquel je m'adonne.

Dans l'attente d'un visa iranien, je n'effectue que deux ou trois sorties à vélo dans Doha, une espèce de Dubaï miniature en plus réussie. C'est toujours impressionnant de voir cette concentration de tours modernes qui ont poussé en quelques années dans un petit bout de désert hostile. D'ailleurs, la ville est littéralement envahie par les grues qui poursuivent leur entreprise acharnée de construction au milieu des grosses cylindrées et des longues dishdashas blanches. Et pour preuve qu'on n'est pas près d'abandonner la tenue traditionnelle au Qatar, les panneaux piétons représentent des hommes marchant en robes.

Pendant ces courtes virées, je me rends compte que je ne suis plus du tout habitué à la température extérieure et je commence à véritablement comprendre la réaction des gens à qui j'explique mon parcours dans la péninsule. En quelques jours, j'ai perdu toute mon endurance et adopte les mêmes réflexes que Xavier et ses amis.

Parmi eux, Abdallah, un Qatari qui bosse à l'ambassade de son pays à Paris. La différence d'éducation et de comportement entre la société qatarie et ce qu'il voit en France le choque profondément. Si un Français sortait le discours qu'il m'a servi sur les musulmans français, il serait immédiatement catalogué fasciste. Depuis que j'ai annoncé que je me rendais dans les pays du Golfe, je lis régulièrement des parallèles stéréotypés entre les habitants de cette région, les terroristes et les banlieues. Alors que de mon côté, j'y suis tellement bien accueilli que je vais aussi aller explorer le monde chiite d'Iran, où je dois rejoindre Florian qui a décidé de se mettre au vélo.

La liaison maritime par ferry depuis le Qatar s'est arrêtée il y a quelque temps, et le seul moyen de partir du pays est donc par avion. Ou par l'Arabie saoudite... Histoire de ne rien regretter, je tente une dernière fois d'obtenir un visa saoudien à l'ambassade, mais le refus est tout aussi expéditif qu'à Muscat.

Après trois semaines de repos intensif, me voilà reparti à l'aéroport en direction de Shiraz en Iran. Flydubai ne passe pas la prière du décollage pour nous maintenir en vie, mais quelques radicaux assurent le spectacle dans l'avion. À l'aller un type avait refusé qu'une femme s'assoie à côté de lui et les stewards avaient dû lui trouver une nouvelle place. À la femme, évidemment... Au retour, c'est un vieux croulant avec ses deux boudins qui commence à me faire son numéro pour avoir trois places les unes à côté des autres, et pour que personne ne puisse être en contact avec elles. Moi non plus je ne veux pas être en contact avec, mais je ne veux pas non plus lui céder mon hublot pour un caprice.

Les traditions c'est bien gentil, mais dans un avion tu te les ranges dans la poche mon coco. Et si vraiment tu tiens à vivre dans un autre temps, tu bouges en chameau avec tes greluches.

LA TRAVERSÉE EUROPÉENNE

EUROPE LATINE

par Alexandre

25 avril 2015

Soleil radieux, brise rafraîchissante, bonne bouffe et piste cyclable le long de la route... L'Espagne serait-elle le paradis? Je revis en entrant dans mon premier Carrefour. Oh! Comme tu m'as manqué avec ton rayon charcuterie et fromage, tes yaourts et tes viennoiseries! Ne parlons même pas des petites choses qu'on n'imagine pas manquer avant de partir, comme les lardons ou les cornichons salés. Eh oui, à l'étranger les cornichons sont souvent sucrés! Les supermarchés colombiens avec leur cinquante types de riz et frijoles différents et leur rayon dédié entièrement aux conserves de thon peuvent aller se rhabiller.

Je rattrape le temps perdu et ne mange plus que du pain, fromage, charcuterie et salade avec une vraie vinaigrette à la moutarde de Dijon. J'ai déjà l'impression d'être à la maison. Kate jubile aussi: la température lui permet enfin de transporter des légumes sans qu'ils ne ramollissent en quelques heures. Notre appétit retrouvé impose des stops réguliers au supermarché, et il n'y a pas assez de repas dans la journée pour rassasier notre gourmandise. C'est vrai, les premiers temps ne sont pas vraiment culturels mais stomacaux, au pays des tapas et de la sangria.

Nous n'en sommes pas moins sensibles à l'architecture madrilène, un mélange de styles qui fait tout son intérêt et donne l'image d'une ville vivante. Question humains, nous ne nous sentons pas dépayés, car les Espagnols sont aussi accueillants et chaleureux que les Colombiens que nous venons de quitter.

Après un détour par la belle ville de Cuenca qui semble être sur le point de basculer dans le vide, perchée au bord d'une falaise, je retrouve ma famille que je n'ai pas vue depuis presque deux ans. Agglutinés à dix dans un petit appartement au centre de

Barcelone, on peut dire qu'on profite au maximum de chacun. Ma mère a apporté plus de saucissons qu'il est humainement possible d'en consommer en si peu de temps, et des boulettes du boucher dont je rêve depuis l'Australie. Et des nougats, plein de chocolats, et l'appareil à crêpes de trente kilos. Il y a aussi mon père, ma sœur, sa smala, et ma grand-mère paternelle. Ma grand-mère maternelle qui n'a pas pu venir, s'est essayée pour l'occasion aux marrons glacés. Je sais à quel point leur cuisson est délicate et le fait qu'elle se soit lancée dans cette entreprise pour moi ne les rend que plus savoureux. Ces quelques jours me rappellent à quel point je suis chanceux d'avoir une telle famille et je les quitte le cœur léger, en sachant que je les reverrai d'ici un mois en France.

Nous traversons par les Pyrénées à une dizaine de kilomètres d'Andorre. Le col côté espagnol est rude et Kate décide de terminer en stop. La route qu'elle emprunte en voiture est interdite aux vélos à cause d'un long tunnel qui traverse la montagne, et je dois bifurquer et me lancer à l'assaut d'une longue côte sur laquelle je ne croise étrangement personne pendant trois heures.

À quelques centaines de mètres du sommet, le vent glacé me mord la peau et me force à progresser si lentement que j'en mets presque le pied à terre. Puis l'asphalte s'évanouit dans les terres et je me retrouve nez à nez avec des remontées mécaniques à l'arrêt. Je suis planté en haut d'une station de ski. Ma seule option pour redescendre est de passer dans l'herbe des pistes. Mes patins de frein sont usés jusqu'à la moelle et j'ai beau serrer les poignées comme un forcené, je dois parfois descendre à pied pour empêcher le vélo de partir tout droit. Ce qui semble si facile à ski l'est beaucoup moins la tête en avant sur un vélo de cinquante kilos le long d'une pente à 30%. Même la toute dernière piste, une verte, me donne du fil à retordre et m'oblige à slalomer sur toute la largeur pour ne pas prendre trop de vitesse.

La rentrée en France se fait à Bourg-Madame. Il n'y a aucun poste de douane, pas une barrière. Juste un pont et un drapeau.

J'ai envie de chanter la Marseillaise, me rouler dans les couleurs, manger du bleu et du saucisson à foison! En revanche parler français me perturbe. Après presque six mois en Amérique latine, je laisse échapper des "*gracias*" et des "*hola*" dans tous les sens. Parler sans faire d'effort de traduction et de compréhension me donne l'impression de tricher. Cependant personne ne semble se rendre compte de mes écarts de langage. Les Français sont occupés à faire la gueule.

Kate me fait remarquer que cette morosité ambiante s'entend même dans l'intonation que tout le monde utilise, un ton grave quasi monocorde. On est à des années-lumière des Italiens et de leur langue chantante. Nos expressions courantes aussi sentent la déprime: "*C'est pas mal*", "*C'est pas dégueu*", "*Ça passe*". Rien à voir avec les "*Awesome*", "*Amazing*", "*Me encanta!*". Les "*mmmh*" nasaux que tout le monde utilise pour répondre par l'affirmative la laissent totalement perplexe. Comment un bruit aussi étrange peut remplacer les "*Si*", "*Oui*", "*Ja*", "*Yes*", "*Da*" qui respirent l'approbation, l'envie, le positif? À travers son ouïe chilienne non habituée à cette gamme de sons étranges, je réalise petit à petit à quel point notre humeur et nos expressions sont liées. Sans tomber dans l'extrême inverse comme les Américains qui ne parlent qu'en superlatifs, nous avons du chemin à parcourir.

Notre route se poursuit via Toulouse, la dune du Pilat et Bordeaux, avant de nous séparer à nouveau une semaine pour pédaler chacun de notre côté. J'ai besoin de me défouler un peu, avancer à mon rythme, et Kate est curieuse d'essayer le cyclotourisme seule. Le rendez-vous est fixé à Montpellier et elle me tient au courant de son avancée par téléphone.

Son expédition solitaire se passe à merveille: elle se surprend à pédaler de bien plus grandes distances que d'habitude. L'idée d'être seule et livrée à elle-même la pousse dans ses retranchements. Elle improvise, avance à son rythme et ne peut pas se

comparer à moi. Mon coaching a peut-être eu l'effet inverse de celui désiré, comme si ma présence lui rappelait ses faiblesses.

À ma décharge, coacher sa copine est bien plus difficile qu'avec un inconnu. Les leviers sont différents, les risques aussi. Finalement, elle fait probablement plus de progrès par elle-même en quelques jours que tout le temps passé avec moi. De quoi être ravi et dégoûté en même temps. J'avais au moins eu la chance d'être témoin d'un premier sursaut psychologique alors que nous traversions l'Espagne, pendant une ascension qui n'en finissait pas.

— *Trouve ton rythme, ni trop rapide ni trop lent. Respire régulièrement*, lui répétais-je pour la centième fois.

Au bord de la rupture, l'espoir en berne, son cerveau eut soudainement un déclic et son mental triompha enfin. Je la retrouvais au sommet, souriante, témoin d'un miracle inattendu. À ce jour je n'ai toujours pas compris quelle était la recette si ce n'est la persévérance.

À Montpellier, nous retrouvons Arnaud et Jean-Baptiste, deux amis de longue date. Arnaud fête son retour en France après plusieurs années, dont deux en Australie en partie partagées sur la côte ouest australienne. Puis, après la remontée de la vallée du Rhône, je procrastine deux semaines dans ma famille pendant que Kate continue son périple solitaire en Suisse.

Début juillet, de retour à deux, nous nous envolons pour Rome, évitant ainsi tout le nord de l'Italie que j'avais déjà parcouru avec Greg. Je me suis trompé d'aéroport en réservant une piaule et nous avons donc le privilège de goûter aux routes bordéliques de la capitale italienne d'emblée pour rejoindre notre auberge. Une chaleur hébétante ne rend agréable ni ce trajet, ni nos pérégrinations pédestres des jours suivants pour visiter les incontournables de la ville. Mais ce qui m'incommod le plus est l'état de délabrement des parcs : rien n'est entretenu, l'herbe est haute, jaune, et

des détritrus traînent à chaque recoin. Une si belle ville, c'est du gâchis.

Le Vatican au contraire, est impeccable. Des dalles de la place Saint-Pierre où des milliers de badauds se protègent du soleil sous les arches, aux costumes colorés des gardes suisses, tout est lustré et surveillé. Et attention aux bonnes manières sous peine de se faire retoquer par un prêtre quand on s'égare à pédaler sur LA place.

Nous passons quelque temps en compagnie d'Adrien, un ami annécien venu nous rendre visite dans une ville qu'il connaît déjà bien. Autour d'un plat de pâtes et d'un vin sicilien, nous nous donnons rendez-vous en Turquie dans quelques mois.

LES BALKANS

par Alexandre

17 juillet 2015

Après la traversée de la botte italienne d'ouest en est, nous dormons à la belle étoile sur le pont du ferry qui nous emmène en Croatie. Quatre ans après l'avoir traversée avec Greg, je découvre un pays qui n'a rien à voir avec l'idée que j'en gardais. Les plaines mornes du nord laissent place à des falaises qui se jettent dans la Méditerranée.

En s'éloignant de Zadar, notre port de débarquement, les maisons se font de plus en plus rares à mesure que nous rentrons dans les terres. Il n'y a plus que nous, les montagnes, et une longue côte qui annonce la proximité de la frontière bosniaque. Kate grimpe les dénivelés comme un chef et nous campons sur la terrasse d'une maison abandonnée construite à flanc de falaise, avec une vue envoûtante sur la nature sauvage alentour.

À deux pas de la Bosnie, un stop à Plitvice nous permet de découvrir un ensemble de cascades recouvertes de mousse qui se déversent dans des bassins d'eau turquoise. Pour contenir le million de touristes venus admirer cette merveille de la nature, un circuit de pontons en bois serpente au milieu des bassins aux allures de décor de cinéma. C'est très joli mais frustrant, car il est interdit de s'y baigner.

Je me rattrape dans la rivière qui coupe Bihac en deux, première ville bosniaque de notre parcours. Les gamins y ont construit une espèce de repère à la Peter Pan sur une toute petite île au milieu de la rivière. Barbecue, sodas, et de quoi se jeter à l'eau, il y a toutes les commodités fabriquées de bric et de broc avec trois clous et un peu de fil de fer.

La frontière sud du pays est dépeuplée et nous campons régulièrement dans des maisons à moitié construites laissées à

l'abandon. Nous en trouvons une à chaque fois que la pluie se met à tomber, certains villages comptant même plus de maisons vides qu'occupées. La guerre de Bosnie a laissé des stigmates visibles autant en ville qu'à la campagne.

Entre deux parcs nationaux splendides, nous faisons un détour à Šujica, un village rempli de Brzovic, et accessoirement nom de famille de Katerina dont elle a hérité d'un arrière-grand-père croate. En cherchant un peu depuis notre arrivée en Croatie, nous avons découvert que les Brzovic se sont apparemment regroupés dans ce petit village bosniaque de moins de 2000 habitants. Au centre du village, le doute n'est plus permis. Nous tombons sur la "*Boucherie Brzovic*", le comble pour une végétarienne ! Je ne peux m'empêcher d'immortaliser la scène. Et s'ensuit une famille Brzovic au complet, une vingtaine de personnes de trois générations différentes. Ni eux ni Katerina ne savent à quand remonte leur dernier ancêtre commun, mais il règne une ambiance familiale autour de la table. Juste avant de partir, nous tombons encore sur une Katerin Brzovic. Un peu plus et nous trouvions sa sœur jumelle !

Nous nous reposons quelques jours à Mostar, une cité médiévale célèbre pour son pont voûté, d'où d'intrépides Bosniaques plongent trente mètres plus bas dans la Neretva après avoir glané quelques pièces. Dans la vieille ville, les lumières d'anciennes maisons turques reconverties en magasins de souvenirs se reflètent sur les pavées le soir venu.

Nous restons une semaine au lieu des deux jours prévus, confortablement installés dans une auberge familiale en dehors du centre touristique. La fratrie qui s'en occupe est adorable, comme tous les Bosniaques à qui nous avons parlé pendant notre périple. Tous les matins on y sert des petits-déjeuners titanesques à base de pâtes fourrées à la saucisse ou aux épinards. Peu ont suffisamment d'appétit pour en venir à bout et je m'occupe volontiers des restes. Kate profite de cette pause pour me coudre un drapeau bleu-blanc-rouge que j'accroche au bout d'un bâton.

Dépassant côté route, il empêchera les voitures de me frôler de trop près.



À la frontière du Monténégro, nous rencontrons un cycliste hollandais pressé, presque en souci d'avoir dû s'arrêter montrer son passeport. Le temps de faire tamponner ses papiers, il m'explique qu'il est au milieu d'une course de dingues de 4 000 km entre Amsterdam et Istanbul, en totale autonomie. Quelques checkpoints ponctuent le parcours, principalement contrôlé par GPS et par des inspecteurs bénévoles locaux. Il faut pouvoir pédaler 400 km par jour pour espérer arriver dans les premiers. Passé quatorze jours, c'est l'élimination.

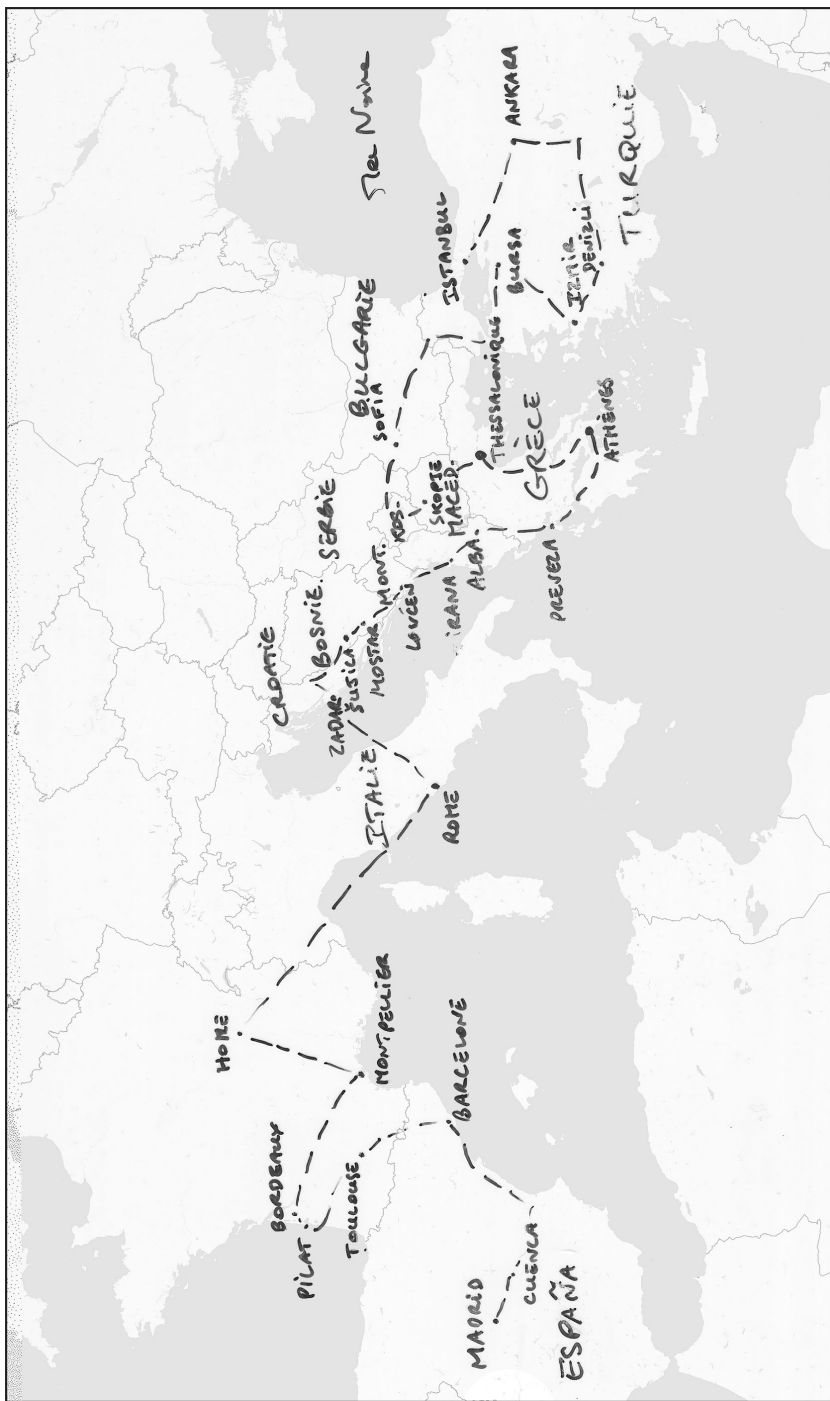
Alors que nous campons en haut d'une colline avec une vue imprenable sur les Bouches de Kotor, une magnifique baie de l'Adriatique, nous voyons défiler les autres concurrents à toute allure dans la longue descente qui les mène à la mer, puis au prochain checkpoint : le mont Lovćen à 1 700 m de haut. Si l'idée de les suivre m'attire, Kate n'a en revanche pas du tout envie de grimper les 32 virages du Lovćen, et insiste pour emprunter un

tunnel qui traverse la montagne. Difficile de juger sur une carte, mais il me semble trop long pour ne pas être interdit aux vélos.

À l'entrée, un grand panneau rouge avec un vélo barré nous invite à faire demi-tour. Le contournement prendrait presque une journée complète et nous tentons le tunnel en roulant sur l'étroit trottoir qui longe la voie. Dans la pénombre, les sacs frottent le mur et nous devons régulièrement descendre lorsque le trottoir s'arrête brutalement pour reprendre dix mètres plus loin. À mi-parcours, une camionnette nous klaxonne sans interruption et finit par nous barrer le passage en bloquant la moitié du tunnel. C'est un employé, rouge de colère, qui nous force à charger les vélos à l'arrière de la fourgonnette. Mon compteur de vitesse tombe de son support, impossible de le récupérer. Les autres voitures nous dépassent de justesse et je n'ai pas envie de provoquer un accident pour une babiole électronique.

Déposés à la sortie du tunnel, nous partons un peu benêts sans demander notre reste, punis d'avoir cédé à la facilité. Nous nous réconcilions autour d'une bière, interrompue par une tempête soudaine qui nous force à reprendre la route, à défaut de pouvoir camper sur place.

Après un petit plongeon sous la pluie dans le lac de Skadar, nous établissons notre campement au milieu d'un fort abandonné du XVIII^e siècle. Il trône au milieu du lac et est seulement accessible par le pont qui relie les deux rives. Il faut sauter la voie de chemin de fer parallèle à la route et passer par un bout de mur écroulé. L'édifice n'a pas franchement l'air touristique et nous nous installons à côté de la tour de garde qui surplombe l'eau. Dans la soirée, seuls quelques petits bateaux de pêche viennent troubler la surface du lac et fendent son manteau de nénuphars. Un décor enchanteur pour une vraie vie de châtelains bosniaques.



Albanie, 9 août 2015. Le nord ne nous laisse pas une grande impression et Tirana est à l'image du reste: morne et grise. Un héritage des années communistes dirigées par Enver Hoxha, dictateur psychosé et apparemment de mauvais goût. En plus de l'architecture austère en béton, il y a partout dans le pays des petits bunkers qui ressemblent à des champignons. Impossible de les rater avec leur petit dôme rond, le long des routes, dans les champs, ou à moitié échoués sur les plages. Il y en a 700 000 éparpillés sur tout le territoire et ils n'ont jamais servi à rien à part ruiner le pays.

Ce brave Enver, en bon staliniste, était complètement parano et a passé la majeure partie de sa vie à préparer le pays en vue d'une hypothétique attaque, sans oublier d'assassiner opposants et partisans confondus.

La population en revanche, est une des plus amicales que nous ayons rencontrées en Europe et nous offre ponctuellement du vin et des fruits, voire un endroit pour dormir. Certains villages ont des mœurs rétrogrades: pas une femme dans les rues et le regard des hommes sur Kate en dit long. Heureusement minoritaire, le phénomène reste cantonné au nord du pays.

Partout où nous passons, nous nous sentons en sécurité et campons autant dans les maisons abandonnées que sur les plages paradisiaques du sud du pays. En Albanie, qui l'eût cru? Le cadre est parfait mais se mérite car les dénivelés le long de la côte sont parmi les plus rudes qu'il m'ait été donné de grimper.

La Grèce est en pleine crise économique lorsque nous passons la frontière. Tout le monde prend les paris si l'Europe va oui ou non encore allonger la monnaie pour couvrir la dette, et si Alexis Tsipras va être réélu premier ministre. Nous, on s'en tape, la mer est belle et les figes poussent à profusion en bord de route. On en profite pour refaire nos plans et ajoutons quatre pays à notre feuille de route, au lieu de partir directement en Turquie.

Nous longeons les côtes de la mer Ionienne jusqu'à Preveza où un tunnel sous-marin traverse le golf Ambracique. Interdit aux

vélos, on nous dit d'attendre devant une caméra de surveillance que quelqu'un vienne nous chercher. Après cinq minutes, un pick-up orange s'arrête et nous chargeons les vélos à l'arrière. Un service réservé aux touristes auquel les locaux n'ont pas le droit. Sympa pour eux.

Tout le long de la côte nord du Péloponnèse s'étalent des villages aussi paisibles les uns que les autres. Aucune ville conséquente ne peut s'y implanter faute de place. La promiscuité des maisons rend la recherche de campement un peu plus longue mais il y a toujours la plage en dernier ressort, loin d'être la pire des options.

Athènes nous chauffe les cuisses lors de nos sorties à vélo : toutes les vieilles pierres qui font sa célébrité sont perchées sur les hauteurs de la ville. C'est vrai que la vue en haut de celles-ci est imprenable, et le soir, tout le monde grimpe sur l'Aéropage, la colline d'Ares située au pied de l'Acropole, pour admirer le coucher de soleil. L'entrée est gratuite mais l'endroit est infesté de pickpockets.

La veille de partir, nous dormons dans la Travel House, un concept éphémère qui est autant un hébergement gratuit qu'une expérience sociale. Un groupe de personnes loue un appartement puis héberge gratuitement tous les voyageurs de passage. Il y a bien sûr une boîte pour les dons mais rien n'est imposé ou contrôlé. Pour éviter le chaos total, des affiches à première vue infantilissantes tapissent les murs et crient à qui veut l'entendre les règles à suivre. *"Lave ta vaisselle"*, *"Enlève tes chaussures"*, *"Pas de bruit après 22h"*, *"Le balai ne mord pas"*, etc. Entre voyageurs de passage qui ne se connaissent pas, sans responsabilité aucune, il s'agit du minimum vital pour la survie de la colocation géante : une plainte des voisins, des dégradations, et s'en est terminé.

À voir les boutons de fièvre sur le visage de la fille en charge, je me demande d'ailleurs si le jeu en vaut la chandelle. Dans un appartement de 60m², 25 personnes sont entassées les unes sur les autres et il ne reste de la place que sur le balcon pour poser nos matelas. Au-dessus de moi, un trader espagnol a accroché

son hamac aux balustrades. Comme moi, il se sent comme un pingouin dans le désert au milieu des supporters de Podemos¹⁷⁸ et ennemis du monstre capitaliste. Au moins, lui a un point commun avec l'ambiance altermondialiste du lieu : il est végétarien !

Une histoire de passeport nous mène à l'ambassade du Chili avant de partir d'Athènes. Depuis le vol de ses affaires à Panama City, Kate voyage avec un passeport consulaire valable un an. Sachant que beaucoup de pays demandent six mois de validité pour obtenir un visa et que le sien est bientôt à mi-parcours, il lui en faut un nouveau. Le vrai passeport qu'elle a commandé s'est apparemment perdu dans le Pacifique. Le consul sait que nous allons en Macédoine et au Kosovo et fait tout pour nous en empêcher. C'est évident qu'il n'y a jamais mis les pieds. Il est inquiet au sujet des migrants, comme si des familles fuyant la guerre allaient nous sauter dessus pour nous dépouiller. Le bonhomme est autant aventurier que je suis couturière et son avis ne m'intéresse pas.

Premier test grandeur nature, notre train pour Thessalonique est rempli de migrants. La Grèce leur met à disposition des trains pour quitter le pays. Le gouvernement sait pertinemment que personne ne s'arrêtera dans un pays en ruine et fait tout pour rapidement refiler le problème au pays suivant. Il y a quelques femmes et ados, mais surtout une majorité d'hommes. Certains encadrent le groupe, comptent et traversent les wagons en parlant aux autres, les mines éteintes, des sacs plastique en guise de bagages. La plupart n'ont rien, mis à part un téléphone. Nous avons sans doute plus de barda sur nos vélos que le wagon réuni.

Le contrôleur, habitué à cette situation singulière ne s'attarde que sur la minorité européenne du train. Entre le fumoir improvisé, les lumières allumées toute la nuit, et les sièges droits non-inclinables, j'ai l'impression de me retrouver dans un train chinois. Un migrant m'apprend qu'il est Pakistanais. Il ne parle pas anglais et c'est la seule chose que j'arrive à comprendre. Il semblerait que la migration syrienne en ait légitimement inspiré d'autres.

En remontant la route 75 qui mène en Macédoine, nous découvrons l'antique rivalité toujours remuante entre Grecs et Macédoniens pour prétendre à la filiation d'Alexandre le Grand et du nom même de Macédoine. Les deux voisins se détestent donc cordialement et c'est à celui qui construira la plus grande statue du conquérant, comme s'ils n'avaient pas autre chose à foutre.

Question statues, Skopje, la capitale macédonienne rivalise aisément avec Las Vegas. Il y en a de partout et de toutes les tailles dans le nouveau centre-ville "antique" construit de toutes pièces par le parti au pouvoir. Palais à colonnes et fontaines démesurées donnent au cœur de la ville un air kitsch et artificiel. Les statues envahissent les toits des bâtiments, alignées les uns derrière les autres, quand elles ne trônent pas, gigantesques, au milieu d'une fontaine ridiculement grande. La seule partie authentique est le bazar, survivant du tremblement de terre de 1963 qui a ravagé le reste de la ville.

Alors que nous visitons le centre, un Macédonien nous aborde et se sent obligé de nous expliquer les scandales qui entourent ces nouveaux bâtiments : passé l'esthétisme peu raffiné, les matériaux de piètre qualité sont vendus à prix d'or, et les travaux sont étrangement attribués à des amis du pouvoir. Tout le projet serait un bel écran de fumée pour faire oublier les problèmes de fond du pays. Une technique éprouvée et érigée ici au rang de musée.

Quelque cinquante kilomètres plus au nord en Serbie, alors que nous nous apprêtons à passer au Kosovo, des centaines de personnes attendent dans la rue principale de Preševo le prochain bus qui les emmènera en direction de Belgrade, un peu plus près de leur destination finale. Ce sont les mêmes migrants avec qui nous avons pris le train. Des tentes sommaires sont posées le long de la rue où tout le monde attend dans un calme olympien.

Kate décide de passer la frontière du Kosovo en stop et je la retrouve le soir à Pristina après une succession de paysages aussi quelconques les uns que les autres. Son voyage ne s'est

pas passé comme prévu : le gentil prof de maths avec qui elle est partie depuis Preševo s'est tranquillement transformé en pervers frustré. Je comprends maintenant pourquoi il est allé se changer avant de l'emmener, prétextant qu'il devait porter de l'eau à sa femme. Une fois en route il commença assez vite à lui faire des allusions, puis des déclarations d'amour en lui promettant monts et merveilles pour enfin tenter le tout pour le tout en s'arrêtant face à un motel. Il doit y avoir un monde parallèle dans sa boîte crânienne pour s'imaginer qu'une fille, de toute évidence en couple, va lui tomber dans les bras après une heure de voiture.

Après une nuit à Pristina, Kate part visiter Belgrade en bus tandis que je quitte le Kosovo en direction de la Bulgarie où nous devons nous rejoindre. Le Kosovo n'étant pas reconnu par la Serbie, pour pouvoir passer du premier au second, il faut être entré au Kosovo via la Serbie et non directement via l'Albanie ou la Macédoine, ce qui serait considéré par les Serbes comme une entrée illégale sur leur territoire. Aussi, leur principal souci est de contrôler si mon passeport a bien un tampon d'entrée serbe. Cette frontière non reconnue mais bien réelle me rappelle notre passage en Transnistrie où la Moldavie refuse d'admettre l'existence d'un autre État sur son territoire. Serbes et Kosovars n'ont aucune difficulté à traverser d'un côté ou de l'autre mais ça n'empêche pas des petites unités de l'armée de patrouiller les routes derrière la frontière serbe.

Je retrouve Kate à Sofia en Bulgarie, après une traversée serbe express de trois jours. Un soir, je reçois un message d'Adrien¹⁷⁹ : *“Arrivé à Istanbul, je vais chercher une auberge dans le centre, on se voit après?”* Hein ? C'est quoi ce binz ? Nous nous étions effectivement donné rendez-vous en Turquie lors de notre séjour à Rome, mais dans un mois ! Kate s'est trompée en lui envoyant la date de rendez-vous et je ne m'en étais pas rendu compte. Peut-être nous étions-nous trompés tous les deux... Merde ! Maintenant ça ne changera rien. Ni une ni deux, je l'appelle après avoir regardé

les horaires de bus. On peut y être le lendemain en partant dans deux heures.

À l'autre bout du fil, Adrien prend la nouvelle plutôt bien pour un mec qui vient de se prendre un lapin à deux mille bornes de chez lui et insiste pour que nous restions à Sofia. C'est vrai qu'il n'est à Istanbul que pour trois jours et que nous nous verrions au mieux deux petites journées. Bref, je lui suis redevable d'un voyage et nous repartons de Sofia à vélo comme prévu.

La campagne bulgare ressemble fortement à sa voisine roumaine, et n'éveille pas particulièrement nos sens. Arrivés à Plovdiv où les pavés grossiers de la vieille ville rendent notre progression difficile, quelques bâtisses orientales annoncent une influence byzantine que nous n'allons pas tarder à découvrir. En attendant, je réalise avoir oublié la balise GPS que j'utilise quotidiennement pour marquer nos campings, et suis bon pour un aller-retour de 200 km à vélo pour le récupérer... Quand on a pas de têtes, on a des cuisses.

TURQUIE

par Alexandre
16 septembre 2015

À quelques kilomètres de la Turquie, nous rencontrons un cycliste, la soixantaine, qui pédale dans la même direction que nous. Şucru est turc et habite Bursa, au sud d'Istanbul, de l'autre côté de la mer de Marmara. Il propose rapidement de nous emmener jusqu'à chez lui car nous aurons de toute façon à prendre des bus pour faire ce que nous aimerions voir en Turquie. Sa voiture est garée juste après la frontière, à Edirne, où il insiste pour nous inviter au restaurant avant de commencer le trajet de dix heures jusqu'à Bursa.

Au fil des kilomètres la conversation se raréfie, la barrière de la langue n'aidant pas. Nous ne connaissons que quelques mots de turc appris sur le vélo en écoutant des leçons audio. La traversée en ferry du détroit des Dardanelles vient à point nommé au milieu du trajet avant les quelques heures qui nous séparent encore de Bursa. Nous arrivons à la gare centrale à trois heures du matin, et sautons dans un bus pour Izmir qui arrivera cinq heures plus tard. Şucru vient de nous faire économiser une bonne semaine de vélo.

Je suis surpris par la modernité de la Turquie et de ses infrastructures. Les routes, même en pleine campagne ressemblent à des autoroutes françaises et les villes sont aussi modernes que les européennes. En revanche les hommes dévisagent Kate comme s'ils n'avaient jamais vu de femme, et une des premières choses que nous faisons en arrivant à Izmir est d'acheter des vêtements plus couvrants. Ça semble solutionner le problème pour tout le reste du voyage, même si les autres endroits où nous nous arrêtons sont plus touristiques et les gens sans doute plus habitués aux mœurs occidentales.

Les locaux sur la route sont très avenants, mais nous ne parlons qu'à des hommes. L'Islam est définitivement une religion masculine dans laquelle les femmes restent effacées au quotidien. Un Turc rencontré en Bosnie nous avait expliqué que plus nous irions à l'est, plus le poids de la religion et des traditions serait palpable.

À Denizli, notre premier stop après Izmir, le réceptionniste de l'hôtel est un gamin. Il vient de l'extrémité est du pays et a fui sa famille pour échapper au service militaire. Ce que nous faisons demande bien peu de courage face à celui d'un gosse de quinze ans exilé à mille kilomètres de chez lui.

Près d'ici, un monticule blanc dépasse du paysage comme un bouton de fièvre. Pamukkale est une tufière, un amas de plusieurs dizaines de mètres de haut de carbonate de calcium blanc comme de la neige. Des sources chaudes souterraines jaillissent de terre et l'accumulation de carbonate forme des bassins blancs qui se sont agencés au fil du temps comme des rizières en terrasse. L'eau bleue turquoise, naturellement à une trentaine de degrés, invite à la baignade.

Deux millénaires plus tôt, Cléopâtre elle-même trempait son auguste visage dans ces bassins convoités, et aurait même rapporté l'eau thermale par convois jusqu'à Rome. Les Romains eux, ont bâti Hiérapolis au sommet du *château de coton*¹⁸⁰, une cité dédiée à Apollon et Pluton dont les bâtiments ont plutôt bien résisté à travers les millénaires.

En fin de journée le ciel se charge et l'orage tonne. Entre le blanc éclatant des terrasses, le ciel noir et les éclairs qui illuminent le tout par intermittence, le contraste est saisissant. Les Dieux semblent être de sortie et font parler leur puissance. La poésie terminée, le temps de reprendre les vélos pour trouver un abri, nous sommes déjà trempés.

Entre Ankara et la Cappadoce, la route longe un immense lac salé asséché, une étendue blanche, plate, ininterrompue. Après une petite épopée par les champs, nous poussons les vélos sur une

croûte de sel de plus en plus ferme, épaisse et sans vie qui s'étend à perte de vue. Les roues s'enfoncent à peine et de l'eau suinte des petits sillons creusés par les pneus. Ça donne l'étrange impression d'avoir un vrai lac à quelques centimètres sous la croûte de sel. On entend les cristaux craquer dans un bruit sourd comme en roulant sur la neige. Les piquets de tente ne se plantent que de quelques centimètres avant d'atteindre une couche plus dense de sel inattaquable.

Sur cette surface interminable, nous nous amusons à courir les yeux fermés dans n'importe quelle direction. Mon cerveau m'envoie des messages contraires : je sais qu'il n'y a aucun obstacle et pourtant je m'attends à heurter quelque chose à tout moment. Je ne peux m'orienter qu'avec le bruit des pas de Kate dans cet espace de 1600 km², aussi grand qu'Istanbul où vivent quinze millions de personnes ! Ce soir, nous ne sommes que deux à camper dessus.

Au petit matin, la surface du lac suinte légèrement, suffisamment pour détremper le sol de la tente malgré la bâche plastique que j'avais glissée dessous. Le sel a gagné toutes les affaires au sol et les vélos en sont recouverts. Des amas humides et granuleux recouvrent les dérailleurs, la chaîne, et s'agglutinent derrière les patins de freins de Kate. Le sel est le pire ennemi du vélo : celui que je me suis fait voler à San Francisco avait eu droit à un bain dans l'océan Indien le long des côtes australiennes, et un lavage à grandes eaux n'avait pas réussi à lui éviter de rouiller un peu partout.

Notre excursion turque se conclut moins de deux cents kilomètres après les lacs, en Cappadoce. C'est une région au centre du pays où des paysages sculptés par l'érosion forment des canyons aux allures surréalistes. Il y a plusieurs vallées, chacune distinguée par un nom plus ou moins explicite. Entre formes et couleurs, l'inspiration ne manque pas. *White Valley* est un long canyon, large de cent ou deux cents mètres tout au plus dont les parois sont blanches et tout en rondeurs. Toute la région est extrêmement sèche mais le centre du canyon est une petite oasis couverte de

végétation. *Love Valley* est un peu du même acabit, mais avec une multitude de roches en forme de phallus qui ne sont que l'œuvre de l'érosion naturelle.

Toute la région est formée de tuf friable, une roche composée de débris de lave. Facile à creuser, elle a donné naissance à des habitations troglodytes qui remontent à plus de quatre millénaires ! Fenêtres, mobilier, escaliers ou échelles rudimentaires, tout est sculpté à même la roche. Des villes entières se sont installées ainsi, naturellement protégées des ennemis par des couloirs étroits, des passages verticaux faciles à défendre et des galeries interminables. Certaines font jusqu'à huit niveaux, comprenant puits, étables, et même églises lorsque les premiers chrétiens s'y réfugièrent pour fuir les persécutions romaines.

Rose Valley est comme un labyrinthe de replis sculptés dans une roche rougeâtre. Tous les matins, des centaines de montgolfières s'élèvent, la nacelle chargée d'une vingtaine de touristes pour leur offrir une vue imprenable sur la région. Si le lever du soleil sur la vallée est magnifique, la symphonie visuelle des montgolfières l'est encore plus. Avec une vue plongeante à des kilomètres, nous n'entendons que le bruit du kérosène qui s'embrase, craché par les brûleurs des ballons. Les grandes toiles molles et colorées s'illuminent par intermittence et se tendent sous la pression des volutes d'air chaud. Puis, timidement, alors que les premiers rayons du soleil caressent la surface accidentée de la roche, les boules multicolores s'élèvent les unes après les autres et s'extirpent des replis de la vallée.

Nous profitons une dernière fois du confort exceptionnel des bus turcs pour rentrer sur Istanbul. La ville est grouillante, vivante et culturellement riche, mais après avoir fait le tour du centre touristique, nous préférons passer du temps au calme de l'autre côté du Bosphore pour nos derniers jours de voyage ensemble.

Nous restons une semaine sur place avant que Katerina ne parte en Suisse, pour essayer de gagner quelques sous avant de rentrer au Chili. De mon côté, je m'envole à l'est au Kirghizistan rejoindre

Grégory et Florian, et finir le voyage. Les adieux sont compliqués car nous ne savons pas vraiment quand nous nous reverrons.

Pendant huit mois, nous avons vécu ensemble quasi 24h/24, bien que nous nous soyons rencontrés seulement deux jours avant de partir tous les deux. Une chute libre improvisée qui n'a pas été de tout repos. Mais ça a marché, et ça en valait la peine. Je sais désormais qu'en se donnant rendez-vous à une date indéterminée, je remonte sur les mêmes montagnes russes et qu'il va falloir s'accrocher. Car l'idée d'être à dix-mille kilomètres l'un de l'autre me semble aujourd'hui plus périlleuse que de vivre l'un sur l'autre du jour au lendemain. L'amour n'a pas de frontières? Essayez pour voir...

RETRouvailles

IRAN

سلام

par Grégory
19 juillet 2015
32 979 km

Je débarque en Iran, une fois de plus sans avoir rien lu sur le pays. Je ne suis même pas au courant de l'impossibilité d'y retirer de l'argent, et après un premier essai dans un distributeur qui me refoule ma carte, c'est un employé de l'aéroport qui me signale que celle-ci ne fonctionnera nulle part à cause des sanctions internationales. Mon enthousiasme légèrement refroidi, je me retrouve soudain comme un bleu dans le hall de l'aéroport de Shiraz, avec seulement 150 \$ en poche pour visiter le pays. Ça commence pas mal.

Avec ça, je peux déjà atteindre la capitale en une dizaine de jours. Immédiatement, je contacte alors des expatriés de Téhéran grâce au wifi de l'aéroport pour leur transférer des euros en France et qu'ils me refilent des rials iraniens ici. Je compte aussi sur l'arrivée de Florian en espérant qu'il ait été moins con que moi. Reste à ne pas faire de folie sur le parcours.

Je change 20 \$ avec les chauffeurs de taxi sur le parking et file en ville où un Iranien prend fait et cause pour mon cas et m'achète à boire, avant de m'accompagner dans un bureau de change, où je découvre avec bonheur que les taux du marché noir sont beaucoup plus avantageux que ce qui est indiqué sur internet¹⁸¹.

Les Iraniens ont l'air très excités de ma présence et sont vite envahissants, ce qui augure généralement un accueil très positif. Je pourrais visiter la ville, découvrir tranquillement l'Iran mais je ne dois pas trop traîner en route à cause de ce problème de fric. Et puis je n'ai jamais trop apprécié les grosses agglomérations. J'y galère toujours plus pour dormir et les gens sont moins ouverts. Je sors donc de Shiraz plus rapidement que prévu et finis

par trouver un coin camping à la belle étoile. Les journées sont chaudes mais ça reste très raisonnable en comparaison avec ce que j'ai précédemment vécu. Je peux même rouler sans risque d'évanouissement.

Sur ma route se dresse rapidement Persepolis, cette cité antique presque trois fois millénaire, une des anciennes capitales de l'empire achéménide, bâtie par Darius I^{er} et brûlée par Alexandre lors de sa conquête perse. Il n'en reste malheureusement que des ruines, mais les vestiges demeurent grandioses malgré l'ancienneté et on imagine sans peine à quel point la ville fut impressionnante.

L'empire achéménide s'étalait au plus fort de sa domination vers -500 av.JC de la Grèce à l'Inde, et est encore souvent cité en tant que référence généalogique par les Iraniens. Régulièrement des autocollants *Cyrus the great* viennent garnir les pare-brises des tas de ferraille en circulation. Bref, ce sont leurs Gaulois à eux, mais avec un standing un poil supérieur tout de même.

À la sortie de la visite, je suis invité à dormir dans le parc avec les locaux. Je les prends d'abord pour une bande de clodos sous des tentes bon marché, mais je découvre que les Iraniens adorent camper en famille, et boire le thé, créant des amas de tentes dans tous les parcs du pays. Il est aisé de communiquer avec eux, même s'ils ne parlent pas anglais, signe que nos cultures ne sont finalement pas si éloignées que ça.

Depuis mon vélo, je suis agréablement harcelé par les bonnes intentions à mon égard et je me vois offrir des melons, des pommes, des raisins, diverses boissons et surtout du thé. On me propose souvent de me payer le bus, ou de me donner un casque de vélo mais je ne suis bien évidemment pas intéressé par ces dernières offres.

Un beau jour de vent de face dans la campagne iranienne, un homme vient à ma rencontre avec sa moto et m'invite chez lui avec insistance. Ce n'est pas la première fois mais j'ai toujours décliné leurs invitations : l'idée de me retrouver à siroter un thé

avec des types qui ne parlent que farsi/perse c'est sympa dix minutes, puis ça devient pesant pour tout le monde. Lui parle anglais et a l'air très cool. Il a en plus organisé une petite fête à laquelle je suis convié.

En me voyant arriver, les invités se jettent sur moi, m'enfilent littéralement de la nourriture dans la bouche, m'obligent à prononcer des petits discours au micro, danser à la perse, et certains se confient rapidement sur ce qu'ils pensent de l'islam. Ils me parlent des femmes voilées de la tête aux pieds, les *ninjas* comme ils les appellent, du goût délicieux du porc, avant de me faire goûter l'aragh, un marc de raisin à décaper les intestins. Enfin, je me vois confier la mission d'élire la jeune fille la plus jolie du lot qui se trémousse devant moi. Aucune n'est voilée, toutes habillées à l'occidentale et je m'en suis sorti en changeant plusieurs fois de sujet pour ne pas vexer l'une ou l'autre.

À la fin de la soirée, deux filles avaient trouvé un accord : l'une m'était destinée et l'autre était pour mon frère qu'elles n'avaient jamais vu : *"Bah, s'il est comme toi, c'est bon."* D'accord... donc je suis en Iran là ?

— *Et si la police arrive ?*

— *Ils savent bien que tout le monde a bu. Ils vont demander à ce que chacun rentre chez soi et voilà.*

On pourrait penser que je suis tombé dans un petit îlot de résistants, mais la suite me prouvera tout à fait le contraire car même les flics sont adorables. Illégalement à vélo sur l'autoroute, la police me fait signe de stopper pour... discuter. Assis derrière le radar, je profite un moment des offrandes alimentaires qu'ils récoltent pour avoir baissé le montant d'une amende par-ci par-là, et la discussion est tellement libre qu'ils en viennent à me causer sexualité en voyage, et des techniques pour accéder aux sites illégaux en Iran comme Facebook, Twitter, et quelques millions d'autres bloqués par le gouvernement.

Le long de cette même route, un camionneur fait halte sur la bande d'arrêt d'urgence pour m'offrir des boissons et me reprocher

le keffieh qui me protège la lèvre des coups de soleil. C'est trop islamiste pour lui dont la religion est le zoroastrisme.¹⁸² Plus tard, deux artistes musulmans me refilent en douce un peu d'eau-de-vie et de la marijuana. Ils me soutiennent qu'il n'y a aucun risque, et au cours des jours qui suivent, je passe souvent des barrages de flics qui me saluent en criant "*VIP! VIP!*" S'ils ne m'empêchent pas de rouler sur l'autoroute, c'est selon eux parce qu'ils ne veulent pas que j'aie de mauvais souvenirs du pays. Bref, en Iran, le touriste est roi et les conducteurs risquent régulièrement leur vie par des manœuvres audacieuses juste pour le bonheur de me saluer.

J'ai rarement vu des types conduire aussi mal sur l'autoroute : ils sont constamment à reculons parce qu'ils ont raté la sortie et redémarrent souvent sans même jeter un coup d'œil dans le rétro. Tout marche au klaxon... et aux coups de bol. Ce que n'ont pas eu les occupants d'une voiture dont je fus témoin de l'accident : accotement mordu à grande vitesse, tonneaux multiples et sans doute théière d'eau bouillante sur la tronche puisque tout le monde en transporte une¹⁸³. En Iran, le thé est une drogue addictive dont on ne se sépare pas.

La nuit, les ponts de l'autoroute me garantissent un refuge à l'abri du vent et des regards indiscrets, à l'exception de cette soirée mouvementée près d'Isfahan. Un type était bien venu me prévenir en farsi que des vaches ou des voitures allaient passer ici dans la nuit, mais je ne l'avais pas cru.

Peu après minuit, des voix me réveillent. Je sors la tête et aperçois quelques téléphones portables qui brillent dans la nuit. Merde, il y a effectivement des bergers qui vont passer là. Je plie hâtivement mes affaires et attends en silence, au cas où ils décident simplement de passer leur chemin. Des pas s'approchent. Ils sont au moins dix. Non, au moins vingt. Ou alors ce sont les vaches.

Le bruit de pas s'arrête, suivi d'un court silence et l'un d'eux se met à hurler "*Allah akbar!!!* " avant qu'une pluie de gadins ne s'abatte sur ma tente heureusement protégée par le tunnel bas de plafond. Des images de groupes terroristes, de types égorés

commencent à défiler dans mon esprit et le palpitant tourne à plein régime ! Je suis seul. Suis-je encerclé ? J'hésite un instant. Je sors à la hâte avec mon sac sur le dos autant pour me protéger que pour sauver mes affaires et pensant que je vais peut-être y passer. Heureusement, ma frontale puissante que j'oriente sur eux les fait fuir en même temps que je détale sur la route au-dessus.

Trois voitures s'arrêtent presque immédiatement pour s'enquérir de mon état. Ils semblent se connaître et parlent un peu anglais.

— *Tu as été attaqué par un type sous le pont ? Ils étaient combien ?*

— *Au moins vingt ! Trente !*

— *Au moins vingt ? T'es un touriste ?*

— *Oui.*

— *Aaaaah mais c'est bon tu peux y retourner. Amuse-toi bien !*

Et ils s'en vont. Comment ça je peux y retourner ? Il est malade lui ! Je vais mourir si j'y retourne ! C'étaient eux ? Je comprends rien. Je reste sans bouger au bord de la route le temps de retrouver mes esprits et cinq minutes plus tard, j'entends une voix fluette sortir du tunnel : *“Désolé de t'avoir jeté des pierres, désolé.”* J'essaye de voir à qui j'ai affaire mais tout le monde s'affole quand je braque ma lampe sur eux. Après quelques hésitations bien légitimes pour entamer des négociations de paix, je vois cinquante ou cent bonshommes passer à l'endroit où je dormais paisiblement. J'ai été attaqué par une bande de clandestins pakistanais qui s'en vont à pied à Istanbul, donc en Europe, et qui m'ont pris pour un bandit. Alors ils ont caillassé pour se défendre, avant de prévenir les passeurs en voiture d'une embuscade.

Les autres nuits furent heureusement tout ce qu'il y a de plus paisible et mon parcours dans ces paysages désertiques rougeâtres aux aspects martiens s'effectue encore une fois dans des conditions remarquables d'hospitalité perse. J'ai été invité quelques dizaines de fois à boire le thé ou à expliquer mon voyage en acceptant vivres et boissons, et arrive à Téhéran après douze jours de découvertes intenses.

Florian n'est pas là quand je me présente au petit hôtel sordide de la rue Amir Kabir où nous avons rendez-vous. Le reste du cheptel touristique est chinois, japonais, espagnol, coréen, mais quasi aucun Anglo-Saxon. Je suis persuadé que la générosité des Iraniens a un lien avec cette absence tant le comportement des Rosbifs en voyage est parfois exécration.

Au plus grand bonheur de Piotr, un Polonais en vacances en Asie Centrale, je partage avec lui la bouteille d'aragh qu'on m'a offerte sur l'autoroute, sidérant au passage l'ensemble des occupants de l'auberge. Tous me parlent des mosquées d'Isfahan, de monuments de Shiraz ou de Qom que j'ai passablement zappés en chemin, mais personne n'a perçu la société iranienne comme je l'ai vue : des filles sans voile, de l'alcool, le rejet de l'islam, une générosité exceptionnelle, et une envie de liberté jamais ressentie dans les pays arabes¹⁸⁴. L'intérêt de l'Iran est architectural, archéologique, religieux, mais il est surtout humain, et y aller sans rencontrer cette population libérale et bienveillante revient péjorativement à rentrer dans un lupanar pour y boire un verre : on rate l'essentiel.

Florian arrive deux jours plus tard après un voyage éreintant depuis l'Arménie. À court de fric, j'organise rapidement l'échange avec Gaël, un expatrié français resté coincé ici au milieu d'un voyage à vélo après s'être épris d'une belle Iranienne. Quelques sourates récitées, une courte cérémonie religieuse et le voici devenu très officiellement musulman afin de pouvoir épouser sa belle. Comme je le comprends. Les Iraniennes sont les premières à véritablement rivaliser avec les Slaves. Qu'est-ce qu'un mollah peut être con à vouloir cacher de telles beautés sous un voile !

Un voile qui recule d'ailleurs de plus en plus à l'arrière de la tête, laissant apparaître la majeure partie de leurs coiffures colorées, leur maquillage et leur nez refaits. Je n'ai jamais vu autant de pifs opérés de ma vie qu'en marchant dix minutes dans Téhéran¹⁸⁵. Ces gens ne sont pas compatibles avec l'islam et c'est à se demander comment les extrémistes religieux sont arrivés au pouvoir. Aux

Émirats, au Qatar, en Oman, ça ne m'a pas choqué. La plupart semblaient vivre la chose sereinement. Ici, c'est comme si on imposait la charia en France. D'ailleurs, beaucoup de locaux nous demandent ce que nous pensons d'eux. Avec la publicité qu'on fait de leur pays dans les médias occidentaux, ils ont une peur bleue d'être pris pour des terroristes.

La société iranienne est clairement scindée en deux camps que réunit à lui seul Meisam, l'artiste qui m'avait refilé la beuh et la gnôle sur l'autoroute. Nous le retrouvons à Téhéran pour une soirée bière et pétards au sommet d'une colline dominant la ville. Il se dit un peintre inspiré par Allah, effectue ses cinq prières quotidiennes, mais a tout de même le péché de l'alcool en lui. Il avoue même s'être fait fouetter 99 fois pour avoir eu un accident ivre. Et ce manquement à la vertu ne l'empêche pas de considérer qu'une femme sans voile est une salope et que l'homosexualité doit être réprimée. Tout un poème. Au cours de cette même soirée, une bande de jeunes confessent avec passion être des fans de l'actrice porno américaine Alexis Texas. Youporn 1 - Islam 0.

Téhéran est en perpétuel état de chaos automobile : la circulation est intense, c'est l'anarchie routière, et le bruit et la pollution épaisse qui en résultent finissent par filer la migraine. Pour traverser une rue, il faut adopter une vitesse ferme et stable pour que les véhicules puissent anticiper notre déplacement, et surtout ne pas se fier aux sens uniques. J'ai failli me faire découper une ou deux fois par une moto qui arrivait d'où elle n'aurait pas dû. Et pourtant, les feux sont globalement respectés.

La ville est "organisée" par quartiers ou par rues, chacun ayant sa spécialité. On trouve ainsi la rue des batteries, la rue des téléphones portables, la rue des roues, la rue des tentes, la rue des magasins de camping. C'est assez pratique quand on cherche quelque chose de précis. Et les biens de toutes sortes ne manquent pas en Iran. Étrangement, la ville et le pays en général sont assez développés en comparaison des sanctions économiques qui les frappent. Ils fabriquent sur place tout ce qu'ils ne peuvent pas

importer et semblent avoir créé une espèce d'autarcie assez efficace, contrairement aux pays africains qui ont pourtant tous les atouts du monde.

Pendant ce premier séjour à Téhéran, nous débutons les démarches de visa pour nos prochaines destinations : le Turkménistan et l'Ouzbékistan. Seul le premier possède une frontière commune avec l'Iran mais ne délivre que des visas de cinq jours à dates fixes et demande qu'on ait le visa du pays suivant avant de demander le leur.

Nous débutons donc côté ouzbek avec cinq jours d'attente¹⁸⁶ pour une lettre de recommandation de l'ambassade française, puis une dizaine de jours supplémentaires pour le visa proprement dit. C'est la procédure dite "*urgente*".

Afin de ne pas croupir trop longtemps dans notre petit hôtel mal aéré et crasseux, nous enfourchons les vélos pour visiter la forteresse d'Alamut, ancien siège de la célèbre secte des Assassins¹⁸⁷. La difficile ascension de ce nid d'aigle perché à plus de 2 000 m dans les montagnes nous prend près de trois jours entre les passages de cols et nos diverses haltes camping : un jour au siège du Croissant-Rouge¹⁸⁸ à boire du thé, un autre sur une aire de repos à boire de l'aragh en regardant les derniers clips dénudés des stars de la chanson sur les smartphones des Iraniens.

Suite à la courte visite des ruines de l'ancien château et du panorama offert par son emplacement, nous repartons en direction de Téhéran récolter nos sésames ouzbeks. Et ce qui devait n'être qu'un court intermède en attendant nos visas se transforme pour Florian en véritable galère, lui qui est peu habitué à ce genre d'exercice montagneux. Par manque de temps, nous optons pour le stop jusqu'à Qazvin et sommes rapidement embarqués à l'arrière d'un pick-up par deux mecs, trop heureux de pouvoir s'afficher en notre compagnie dans les troquets où nous nous faisons payer le thé. Et non seulement ils n'ont pas voulu que nous réglions l'addition, mais ils n'ont pas non plus accepté de se faire rembourser l'amende que la police leur a infligée parce

que nous étions illégalement assis à l'arrière de leur voiture. Des crèmes.

Des centaines de personnes veulent nous parler tous les jours et nous ne pouvons malheureusement répondre à tout le monde. Surtout dans ces situations où le bon sens voudrait que chacun se concentre sur sa trajectoire plutôt que de tailler le bout de gras. De retour dans les bouchons infernaux du périphérique de Téhéran d'où la police nous a précédemment expulsés, Florian est interpellé par un couple qu'il envoie balader à cause du dangereux slalom de cette jungle automobile.

Un peu plus loin, le jeune couple est sur la bande d'arrêt d'urgence: ils nous invitent au restaurant. En plein milieu du périphérique, comme ça, en pleine nuit. À midi, un restaurateur nous avait déjà offert le repas de force en échange d'une photo. Les pieds et le visage noirs de crasse, le pantalon et la chemise craqués, pas lavés depuis une semaine, nous entrons bientôt dans un établissement aux standards élevés. Le serveur me scanne de haut en bas, tout aussi surpris que moi de notre rencontre mais ne s'oppose pas à notre présence.

Après un festin de plats locaux en compagnie de Meisam (un autre) et Ohani, ils décident de s'assurer que le parc Lavizan est sûr pour y camper ce soir. Dans la montée qui mène au sommet, les fumées qu'une bande de jeunes rejette coupent la route dans une odeur de cannabis prononcée, et notre couple de bienfaiteurs ne part pas sans nous offrir de l'eau, pendant que d'autres inconnus nous achètent encore des glaces et des cigarettes pour conclure une journée où nous n'avons rien eu à déboursier. Dans la rue dédiée au matériel de camping, un commerçant nous fera aussi cadeau d'une bâche que nous étions venus payer. En plus du thé. Impossible de trouver plus généreux que les Iraniens. Et dire que certains ont peur de venir ici...

Être cycliste en Iran offre de nombreux avantages dont celui de pouvoir étendre son visa iranien en trois heures et pour un mois

quand les autres doivent se contenter de quinze jours et revenir le lendemain. En revanche, cela n'exonère pas les 75 \$ de visa ouzbek pour traiter un dossier qu'ils n'ont pas touché un seul instant durant la semaine d'attente.

Pour ne pas avoir à revenir à Téhéran une troisième fois, nous décidons de faire expédier nos dossiers d'application au visa turkmène au consulat de Mashhad, à l'extrême nord-est du pays, où il sera possible de les retirer dans quinze jours. Pendant ce temps, une famille suisse qui voyage en camping-car a pu les obtenir en une demi-heure top chrono. Quand je dis qu'ils ne touchent pas les dossiers...



Comme pour nous remercier d'être passés dans la capitale, un homme me tend un sac de beignets et de glaces avant que nous n'ayons eu le temps de repartir en direction de Chaloos au bord de la mer Caspienne. Pour la première fois du voyage, je passe un col à 3200 m d'altitude, sous la grêle, où je n'étonnerai personne en disant qu'on m'a payé à manger. La superbe vue est malheureusement entachée par le côté noir des Iraniens : la saleté des bords de route. Tous très propres sur eux, aucun ne sait en revanche vrai-

ment à quoi sert une poubelle et chacun y va de son petit détritus balancé par-dessus bord.

Un soir, j'ai bien failli recevoir une bouteille jetée depuis un pont sur le coin de la gueule à cause de cette mauvaise habitude. Et comme les Iraniens adorent camper, les meilleurs emplacements sont aussi les plus dégueulasses.

De Chaloos à Bojnourd en passant par Gorgan, les sollicitations sont toujours aussi nombreuses. Combien de fois avons-nous été stoppés dans notre élan pour prendre la sixième tasse de thé bien chaud de la journée alors que la température extérieure frôle les 35°C?

— *Tu veux du thé?*

— *Non merci.*

— *... du thé! Tu veux du thé?!*

— *Non non merci.*

Le type sort alors la bouilloire de thé comme s'il s'agissait d'un sachet de drogue.

— *C'est du thé, tu as vu? Tu en veux bien quand même?!*

— *Non, pas de thé.*

Et il sert tout de même deux tasses car on ne refuse pas le thé en Iran, c'est comme ça et pas autrement. Autant dire qu'après un mois et demi dans le pays, le thé est devenu notre principale bête noire et notre sujet de moquerie favori. Nous, on voudrait bien profiter un peu plus de l'aragh pour rigoler avec les Iraniens. Comme lors de ce repas dans un petit fast-food de Bojnourd où le garagiste voisin vint s'enquérir de mon amour pour l'alcool pendant que j'attendais Florian.

Deux heures plus tard, nous repartions complètement cuits sur nos bicyclettes, à chanter des paillardes en zigzaguant devant la police, ce qui m'a au passage valu une belle chute.

Signe qu'une frontière est proche, la police se fait plus suspicieuse et nous sommes contrôlés deux fois en quelques jours. Mais le ton est toujours aussi détendu. À l'aide d'un interprète qui

baragouine deux mots d'anglais, le flic demande, mon passeport en pogne :

— *Quelle est ta religion?*

— *Je n'ai pas de religion.*

— *Ah, comme nous. On prétend être musulmans pour être tranquilles mais en fait tout le monde s'en tape.*

Fou rire général de la troupe qui nous entoure. Nous pensions être rentrés dans une zone un peu plus religieuse à l'approche de Mashhad : beaucoup de gens promènent un chapelet musulman au poignet, un *misbaha*, et les *hijabs* colorés sont de plus en plus remplacés par les *tchadors* noirs¹⁸⁹. Et en même temps, il est vrai qu'un travelo dégueulasse vient de nous offrir des fruits depuis sa voiture. Le deuxième après avoir déjà croisé un autre éner gumène du genre à Téhéran.

D'un côté je dois avouer ne pas avoir très bien compris le principe de passer d'homme à "femme" dans un pays où la charia est en vigueur, et d'un autre je remarque surtout qu'on peut librement envisager ce genre de transformation du moment qu'on se couvre la tête. J'ai dû rater un morceau de l'énoncé. Après Isfahan, une ville réputée pour sa ferveur religieuse, j'avais aussi repéré des putes voilées en train de faire le tapin auprès des automobilistes, preuve que l'interdiction de la prostitution n'est qu'une chimère inatteignable.

Assis derrière un stock de motos, les vélos sur le toit d'un camion, les derniers kilomètres jusqu'à Mashhad s'effectuent en stop. Nos chauffeurs ont installé des coussins et des couvertures et descendent parfois nous offrir à manger et à boire. Du thé bien sûr. Mais malgré toute leur bonne volonté, le consulat du Turkménistan est fermé depuis vingt minutes à notre arrivée.

Une nuit de camping en dehors de la ville plus tard, et la porte est toujours close, un jeudi matin, contrairement à ce qu'indiquent les horaires d'ouverture. Le vigile désigne alors un petit papier en farsi expliquant qu'ils sont fermés cinq jours pour cause de vacances religieuses. Notre visa commence après-demain, il ne

restera que trois jours pour traverser le pays si nous l'obtenons, sachant que le Turkménistan a la fâcheuse habitude de refuser des visas sans donner d'explications¹⁹⁰ (par exemple pour un couple, ils accepteront l'homme mais pas la femme).

En pleine réflexion sur les options en stock, un homme nous interpelle. Il est guide et propose de venir discuter de notre situation à l'auberge de Vali, un petit papi iranien qui n'arrête pas de parler de cul. "*J'ai appris à parler le français en baisant des Françaises!*" nous dit-il tout fier de lui. Vali, le parfait sosie de Louis de Funès, est un marchand de tapis, un vrai, qui cherche toujours à refiler une de ses paillasses perses en même temps qu'il aide à réserver un billet de train. Il jure ses grands dieux que nous devrions rester chez lui, car le consulat sera selon lui ouvert samedi matin. C'est sûr. Sans être d'une grande honnêteté, le bonhomme est marrant, et les autres occupants sympas, alors nous décidons de lui faire confiance.

Vendredi, jour de la prière et lendemain de l'Aïd-El-Kébir, le mausolée de l'imam Reza est noir de monde. C'est la seconde plus grande mosquée au monde après celle de La Mecque, et un lieu de pèlerinage important pour les musulmans. Évidemment, le top reste La Mecque mais Mashhad vaut quand même quelques points au classement du bon pèlerin.

Nous pénétrons dans l'enceinte imposante du complexe en passant sous de fabuleux *iwans*, ces vastes porches voûtés et couverts de faïences colorées. Je ne mettrai pas ça chez moi mais la finesse du décor sur un ouvrage de cette dimension est impressionnante. Comme dans l'ensemble du pays, trônent un peu partout des portraits des imams Khomeini et Khamenei, l'ancien et le nouveau leader de la république islamiste d'Iran, amicalement surnommés les frères Pétard à force de voir leurs tronches accompagner notre périple.

Dans les cours gigantesques, des milliers de tapis sont déroulés et aspirés pour que les fidèles puissent prier après avoir fait leurs ablutions. Penchées vers La Mecque, les têtes viennent reposer

sur deux petites galettes octogonales en terre cuite appelées *turbah*, laissant ainsi au front la marque de la *tabaâ*¹⁹¹ aux plus assidus d'entre eux. Bref, ils ont une escarre sur la tronche à force de prier.

Suite à ces rituels classiques, la foule s'engouffre à l'intérieur du mausolée pour essayer de toucher une cage où repose le célèbre imam. Les regards possédés, les bras tendus, ils se bousculent tous violemment dans un mouvement de foule digne d'un film de zombies. Dispersés dans la masse, quelques employés du parc agitent en vain des plumeaux à poussières colorés pour gêner les photographes. Au-dessus de cet attroupement bestial, l'intérieur est superbement décoré de millions de petits miroirs, qui scintillent jusqu'au plafond en parcourant des dômes de dix mètres de haut. En l'absence d'un guide, nous savons notre présence plus ou moins illicite et ne traînons pas trop longtemps dans cette ambiance survoltée.

Dans la cour principale de la mosquée, la prière des femmes vient de se terminer et les milliers de tchadors noirs se rassemblent en une foule massive. Vu d'ici, on dirait l'exode d'une colonie de manchots empereurs, auquel nous nous mêlons bientôt. Dans un crachin de mauvaise qualité, les haut-parleurs envoient des incantations que tous répètent avec une ferveur malsaine : "*Marg bar Amerika! Marg bar Inglisi! Marg bar Israeli!*" Nous ne savons pas encore ce que ça signifie mais l'Amérique, l'Angleterre et Israël réunis dans une même phrase, ce n'est certainement pas un message de paix et d'amitié entre les peuples¹⁹². Ils n'ont pas encore évoqué les Français et je ne tiens pas à connaître la suite, je ne fais aucune confiance à cette bande d'attardés.

J'ai déjà vu des assemblées répéter des prières, ça ne me choque pas, mais c'est là un tout autre niveau d'envoûtement, c'est malsain. Il me semble qu'on peut pratiquer sa religion avec beaucoup plus d'intelligence. Ai-je été surpris d'apprendre que le jour même à La Mecque, un mouvement de foule a tué plus de 2 000 personnes? Les foules agissent systématiquement de façon stupide, immature et dangereuse. Il n'y a qu'à voir à quel point un

supporter de foot peut devenir con une fois dans le stade. Je sais de quoi je parle, j'en suis un. Enfin, je dirais que la visite fut très enrichissante car nous avons côtoyé au plus près l'Iran extrémiste après avoir surtout rencontré les plus libérés.



Samedi matin. Les portes de l'ambassade turkmène restent closes. Le gardien commence à se moquer de nous, de notre persévérance. Il répète encore une fois avec son calendrier qu'il faut attendre lundi. Nous hésitons. Patienter encore un peu ou ne plus dépendre du bon vouloir de leur administration soviétique? La décision est tellement dure à prendre qu'elle se fait à pile ou face sur un tapis perse de Vali. Face: nous prendrons l'avion Téhéran-Ouzbékistan¹⁹³. Quelques secondes plus tard, je regrette déjà le hasard.

De retour sur nos vélos en direction de la capitale, j'ai l'esprit occupé par la déception de ne pas passer au Turkménistan après tout ce temps consacré à réunir les documents, faire des photos, aller à l'ambassade, se renseigner sur les petites habitudes des

fonctionnaires en charge du dossier, et sur le chemin le plus court afin de traverser dans les temps. Et surtout, à espérer comme un âne court après sa carotte. Et comme si tout ça nous perturbait un peu trop, nous nous perdons de vue deux fois en trois jours, en ligne droite, sans savoir si l'autre est devant ou derrière. Dois-je forcer pour le rattraper ou attendre qu'il arrive? Seule solution dans ce cas-là : demander à une voiture d'arrêter le cycliste devant, en espérant qu'il soit bien devant. C'est ainsi qu'on se retrouve à parler en anglais par téléphone à la sœur du conducteur qui lui traduisait plus ou moins bien en farsi ce qu'il devait expliquer à mon compagnon cycliste devant. Eh bien... ça marche.

Des hordes de pèlerins remontent à pied les 1300 km qui séparent Isfahan de Mashhad, régulièrement ravitaillés par un convoi de véhicules. Ce sont les mêmes qui iront ensuite frotter leurs paluches sur cette fameuse cage sacrée, mais le contexte est différent et nous pouvons ici sympathiser, entre vagabonds. Je finis même par enregistrer des vidéos avec eux en criant "*Allah Akbar!*" Ça y est, je suis fiché S.

Pour ne pas rater notre vol, nous faisons encore du stop après la ville de Sabzevar. Malgré nos deux gueules de clochards et notre tas de sacs et de vélos, nous sommes persuadés de la réussite de ce projet et n'arrêtons que les camions. On n'a jamais attendu plus d'une demi-heure pour faire du stop avec les deux vélos chargés, et en sélectionnant les véhicules. Si les premiers ne peuvent rien faire, ils offrent tout de même un peu de nourriture après s'être arrêtés.

Puis, c'est finalement un gros SUV à qui nous n'avions même pas fait signe qui fait demi-tour et propose un *lift* jusqu'à Téhéran. Ali et Leili ont émigré au Canada depuis peu et nous confient tout le mal qu'ils pensent des religieux au pouvoir. Ce qui ne les empêche pas de nous négocier un coin camping pour la nuit dans le cimetière d'une mosquée.

Désormais tout proches de l'aéroport et encore marqués par les chants hostiles de la mosquée de Mashhad, nous décidons de tester le véritable degré d'anti-américanisme et d'anti-israélisme de la population. Premier test dans un restaurant où nous déclarons être Américains. Pas d'animosité particulière mais le prix a subitement augmenté de 30 %. Les touristes américains sont pris pour des cons dans le monde entier, rien de bien nouveau sous le soleil.

Deuxième crash-test attablés devant un marchand de glaces : nous sommes soudain devenus Israéliens. La bande de jeunes qui nous entoure s'évapore immédiatement, trop gênée par sa découverte, avant de revenir dix minutes plus tard nous souhaiter un bon voyage en Iran. Forcément, à force d'entendre des conneries à la télé, les réactions sont un peu plus tendues mais le fond reste bon. D'ailleurs, quand nous sommes encore sortis de la supérette suivante sans rien payer, c'était parce que nous étions touristes, sans condition de nationalité aucune. Même Vine, un Canadien qui n'aurait jamais dû rentrer sans guide en Iran a passé un superbe séjour.

Et si je me suis moqué du côté théière ambulante des Iraniens, leur hospitalité légendaire efface largement leurs mauvais côtés. Inquiets de leur réputation à l'étranger, ils sont aux petits soins pour les touristes et trop heureux de voler à notre secours dès que possible. Et on a même fini par en abuser : *"Bouge pas! Y en a bien un qui va se radiner pour nous aider!"*

Que demander de plus ? Un peu de vin peut-être.

OUZBÉKISTAN

As-salomu alaykum !

par Grégory
2 octobre 2015
36 065 km

Dès notre débarquement du vol Iran Air, les voiles commencent à tomber et les femmes découvrent toutes leurs chevelures travaillées. Après six semaines en Iran, chaque centimètre de peau gagné sur le tissu est une victoire. C'est étrange, je n'ai jamais eu autant de plaisir à apercevoir un genou, un coude. Sans l'excuser, je comprends mieux pourquoi certains immigrés de pays musulmans pètent les plombs en arrivant en Europe.

Au menu des restaurants, tout baigne dans une épaisse couche d'huile que seul un verre de vodka semble pouvoir diluer. D'ailleurs, les tables en sont garnies tous les jours de la semaine. La ville est malheureusement digne de l'architecture soviétique dont les bâtisses rivalisent toutes dans un joyeux concours de laideur. Aussi, nous décidons de nous concentrer sur l'intérieur des débits de boissons où l'alcool, par tradition, n'est pas cher.

L'Ouzbékistan n'est pas frappé de sanctions économiques mais leur système bancaire est presque aussi archaïque que celui de leur voisin, et seuls de rares distributeurs délivrent des devises étrangères à un taux ridicule. Le mieux est donc de changer du cash au marché noir, devant le *bazaar Mirabad*. Contre 100€, on obtient environ 400 000 sums en billets de 1000 qu'il faut compter à l'abri des regards de la police. Après le premier paquet, nous comparons la taille des suivants et rangeons le tout dans un gros sac puisque la pile de billets ne rentre pas dans une poche. L'avantage, c'est qu'ils sont honnêtes, et même les locaux font régulièrement ce genre d'opérations pour sécuriser leur épargne. Qui aurait envie d'être payé en sums ouzbeks ?

Notre arrivée à l'aéroport de Tashkent pour éviter le Turkménistan a bouleversé tous nos plans. Nous avions prévu de traverser le pays d'ouest en est en passant par Khiva, Boukhara, et nous voici collés à la frontière kazakhe sans vraiment avoir le temps de revenir en arrière. Alexandre nous attend déjà au Kirghizistan après sa traversée de l'Europe en duo. Pour accélérer le mouvement et regoûter aux joies du transport ferroviaire d'URSS, nous embarquons à bord du train en direction de Samarcande. En bons initiés, nous avons prévu la vodka, les cornichons et le fromage salé pour faire honneur à nos voisins, qui s'avèrent finalement être deux vieilles ouzbèkes sympathiques mais qui ne boivent pas. Les contrôleurs en revanche, ne rechignent pas à venir réclamer leur dû après nous avoir notamment évité de nous faire pincer par la milice pour cette bouteille.

Samarcande est une ville musée pour laquelle je n'ai pas réussi à m'enthousiasmer. Les bâtiments sont d'un style séduisant, le Registan et ses trois grands iwans est superbe, mais l'ambiance est un peu trop propre et calme à mon goût. Le côté historique avec Tamerlan pourrait rattraper le tableau mais là non, décidément, je suis indisposé à m'immerger malgré un séjour agréable. Est-ce ce voyage en train effectué à contresens depuis Tashkent pour visiter un site touristique ? Exactement ce que je déteste faire. L'aurais-je plus apprécié en arrivant du Turkménistan ? J'admets que la question peut paraître stupide, néanmoins la réponse est sans doute positive.

Mais enfin, nous allons pouvoir profiter du vélo et découvrir les bas-fonds de l'Ouzbékistan, ses villages hors du temps, ses charrettes, ses vieilles bagnoles et canalisations rouillées et la générosité de ses habitants. Car en plus d'être honnêtes avec les touristes, ils aiment eux aussi offrir sans compter, comme ce camionneur bourru qui se met à me secouer les épaules de ses grosses mains, avant de nous payer l'essence des réchauds. Ou comme ce gros restaurateur saoul et ses copains, qui ont décidé de

nous payer le repas et les deux bouteilles de vodka consommées avec nous.

Le plus surprenant reste qu'après avoir échangé les habituelles obscénités toutes masculines de ce genre de situation, il faille encore prier le tout-puissant. Paumes des mains tournées vers le ciel puis rabattues sur le visage dans un mouvement de haut en bas, tout le monde a remercié Allah pour cette vodka que certains califes de Bagdad n'auraient sûrement pas reniée en leur temps.

Nous venons de découvrir l'*Islam-vodka*, concept cher à l'Ouzbékistan comme nous le montre à son tour Mohammed, qui nous accueille chez lui après nous avoir sortis d'une tempête de poussière dans son village. Les derniers jours ayant été un peu trop chargés en hospitalité alcoolique, Florian se réjouit trop tôt de la religion de notre hôte qui après avoir viré les femmes et les enfants du salon, vient poser une nouvelle bouteille à 40°C sur la table. Dans un russe primaire, je tente de comprendre.

— *Tu es musulman et tu bois de la vodka?*

— *Non, mais aujourd'hui il y a des invités, je suis obligé.*

Les invités ont bon dos. Et la dégustation s'est évidemment terminée par une prière au nom d'Allah le miséricordieux.

Avec tout ça, on va finir par croire que nous pédalons tout le temps bourrés, alors que nous n'avons pas toujours besoin d'alcool pour nous divertir. Lors d'une soirée camping au milieu d'une plaine un peu trop fade à son goût, Florian a employé les grands moyens pour rompre la monotonie: bataillant une fois de plus avec un réchaud à pétrole chinois des plus récalcitrants, ce dernier lui répond avec brio en explosant! Occupé à cuisiner de mon côté, j'aperçois soudain une énorme boule de feu enflammant tout le périmètre! En deux secondes, je le vois gicler en arrière puis se relever en tentant d'éteindre le feu qui brûle encore ses jambes! Le temps que j'arrive, le pétrole a fini de se consumer sur sa peau et je fonce sauver la tente qui menace de s'enflammer à son tour! Choqué, Florian souffre de brûlures au second degré et des cloques apparaissent bientôt le long de ses deux jambes.

Pas du genre à s'alourdir avec une trousse de premiers secours, nous limitons les dégâts en appliquant des fringues mouillées sur les brûlures qui ne s'apaiseront pas vraiment pendant la nuit. Les jambes entourées de bandes humides scotchées, il réussit à reprendre le vélo sous la chaleur pour rejoindre à nouveau Tashkent au courage, d'où nous souhaitons rejoindre la Ferghana vallée.

Dans les auberges, les voyageurs à vélo, nous compris, tentent tous de se rassurer sur leur matériel léger avant d'affronter les montagnes et l'hiver. *“Ça va le faire”, “On verra”*, sont les expressions les plus courantes. Et en même temps, personne ne sait vraiment quelles frontières avec le Kirghizistan seront ouvertes, les douaniers les fermant de temps en temps sans prévenir.

En plus de ces quelques considérations, la réceptionniste de l'auberge nous cueille à froid dès notre retour dans la capitale.

— *Vous avez les attestations d'hébergement de cette semaine?*

— *On en a deux, et on a campé le reste du temps.*

— *Ah... C'est un problème. L'OVIR n'acceptera jamais ça.*

L'OVIR, c'est l'agence gouvernementale qui contrôle que chaque touriste ait bien dormi dans un établissement agréé chaque nuit sous peine d'une amende défiant toute logique. Un système d'enregistrement inepte, résidu de l'époque communiste qu'ils ont décidé de conserver pour je ne sais quelle raison. Il se dit qu'un couple d'Ukrainiens aurait récemment payé 5 000 \$ d'amende pour avoir manqué à ce règlement, et un cycliste allemand de l'auberge vient de payer 250 \$ pour son transport jusqu'à la frontière, évitant ainsi d'avoir à camper. D'après les rumeurs, les cyclistes ont droit à quelques exceptions mais rien n'est moins sûr.

Les douaniers vérifient aussi souvent le contenu des ordinateurs, regardant chaque photo, chaque vidéo pendant des heures, pour détecter la moindre trace de photo nue d'une ex, d'un boulot de chez Dorcel ou d'une photo d'un de leurs bâtiments officiels pour vous accuser de terrorisme. Comme si tout ça n'était pas disponible partout sur internet. La police est clairement le point noir de l'Ouzbékistan. J'ai vu des types se faire racketter en pleine

rue par les poulets. Une main qui plonge de la poche du suspect à la poche du flic, c'est pas pour récolter des preuves. Et tout le monde répète à l'envi qu'ils sont totalement corrompus. On relativise beaucoup sur ceux qu'on a chez nous en voyant ça.

Toutes ces incertitudes, ces lois débiles, ont fini par nous décider de quitter le pays en passant par la frontière du Kazakhstan située juste après Tashkent. Sans moyens de communication, Alex partira de Bishkek au Kirghizistan et nous rejoindra à la gare de Taraz au Kazakhstan dans trois jours. Les visas de ces deux pays étant gratuits et automatiquement obtenus aux frontières.

Après avoir estimé le nombre de nos photos et vidéos, et s'être demandés si une statue de femme nue était passible d'une amende, nous cachons l'ensemble de nos fichiers pour parer à toute éventualité. Et bien sûr, ils n'ont rien regardé du tout et n'ont jamais demandé les attestations d'hébergement.

KIRGHIZISTAN

Кутмандуу таныңыз менен !

par Alexandre
11 octobre 2015

Mon avion atterrit au petit matin à l'aéroport de Bishkek. Il fait froid, gris et j'ai vraiment le sentiment d'être arrivé dans l'endroit le plus déprimant du globe. J'ai clairement le bourdon d'avoir laissé Katerina sans savoir si nous allons nous revoir. Un vague sentiment de lassitude m'envahit, sans que je puisse pour autant en trouver la cause. Je sens que quelque chose ne tourne pas rond et je n'ai qu'une idée en tête : retrouver Greg et Florian pour partir en expédition, grimper des cols, camper dans la neige, peu importe. Je veux du dingue, du lourd, transpirer, souffrir et me donner à fond, chasser cette morosité avec du frais. J'ai fait du cyclotourisme pépère pendant six mois, il est temps de pousser la machine.

J'attends que le soleil se lève, espérant en vain qu'il chasse la grisaille. Après un remontage du vélo en un temps record, je m'élance en direction de la capitale et prends la température des locaux. Je lance des "Hello!" à tous les humains en vue sur les trente kilomètres qui me séparent de la ville mais ceux-ci ne sont pas réceptifs. Seul un homme, plus enjoué que la moyenne m'adresse la parole et m'offre une miche de pain. Sans langue commune, l'échange est malheureusement limité et ne s'éternise pas.

Pas de surprise en arrivant à Bishkek. C'est vilain comme je m'y attendais. Non pas que j'affectionne les rues propres, les bâtiments clinquants ou une surabondance de vieilles pierres, mais un minimum de charme ou d'authenticité est toujours apprécié. Bishkek n'a rien de tout ça et je trouve un peu plus d'intérêt au bazar, qui comme son nom l'indique, est un magnifique bordel

dont l'organisation est une anarchie totale. Les échoppes sont collées les unes aux autres, si serrées que la lumière du soleil peine à atteindre le bitume. Inutile d'essayer de croiser plus d'une personne à la fois dans ce labyrinthe où les pickpockets pullulent. On m'a prévenu qu'ils grouillaient et j'en ai effectivement repéré un qui me suit assez grossièrement en feignant de s'intéresser aux stands alentours. Les ruelles sont tellement alambiquées qu'il est vraiment peu probable de suivre le même trajet qu'un autre plus de quelques minutes et comme le bonhomme me lance des regards furtifs à tout bout de champ, le doute n'est plus permis. Un regard insistant et le gaillard tourne les talons. Il sait que l'entrepris est courue d'avance.

Les vendeurs eux, ne s'en inquiètent pas, et croulent sous la marchandise, que ce soit des savons, des chaussettes ou des bouts d'engins électroniques dépareillés. J'imagine que le vol doit être assez limité car la fuite dans ce dédale de petits passages me paraît hasardeuse. Et bien évidemment, je m'y perds à chaque fois que l'occasion se présente.

À l'auberge, j'échange quelques mots avec Jamel, la cinquantaine, avec qui nous parlons voyage, le sujet brise-glace. Rapidement, je comprends qu'il n'a rien en commun avec les autres : il est familier de tous les lieux dont je parle et ne me fait pas les yeux ronds habituels lorsque j'explique voyager à vélo. Et il y a de quoi ! Il a visité tous les pays du monde à quelques exceptions près, et a été le premier homme à faire le tour du monde en courant¹⁹⁴, sans tente, et en transportant un seul litre d'eau et aucune nourriture. Il a traversé l'Australie, parcouru l'Amérique du nord au sud, rallié les villes saintes de Lourdes à La Mecque... Il n'est au Kirghizistan que pour deux semaines afin de boucler un reportage pour un journal. Jamel s'est taillé un boulot sur mesure en vendant des articles, des photos, des livres, et donne occasionnellement des conférences. Il reste, malgré tous ses exploits, d'une humilité déconcertante.

Je ne reste que deux nuits à Bishkek, le temps de convenir d'un rendez-vous avec Greg: "*Gare centrale de Taraz, Kazakhstan, dans trois jours.*" Je m'achète des chaussettes chaudes au bazar et me lance à travers la steppe. À pédaler toute la journée, je n'arrive pas à retrouver l'excitation que j'attendais de ce nouveau départ. Le moral ne s'améliore pas, au contraire. Ma première nuit de camping est un calvaire malgré une vue magnifique sur les montagnes enneigées, à côté d'un cours d'eau limpide. L'endroit parfait. Et pourtant je n'ai qu'une envie: rentrer. Voyager avec quelqu'un et Greg en particulier me plaît, mais pas le voyage lui-même. J'ai beau y tourner dans tous les sens, je ne vois pas de raison de continuer. Seule l'idée de repousser mes limites pourrait me convaincre de pousser un peu plus longtemps et j'ai bien l'intention de finir sur un truc de dingue avant de rentrer en France.

À la douane, le gabelou kirghiz me gonfle immédiatement à glisser ses gros doigts dans ma sacoche de guidon. Je sais très bien que si un billet dépasse, il ne se gênera pas pour l'aider à tomber. En l'occurrence il n'a pas compris où était la poche à fric et je referme le zip avant que ça fasse tilt. Pas insistant, il me laisse passer jusqu'à ses collègues kazakhs qui sont de vraies crèmes.

Eux veulent juste papoter et prendre des photos. Ils se marrent, bavassent, curieux de tout, à l'opposé de leurs voisins. Un jour un type a dû tracer une frontière et annoncer: "*les marrants d'un côté, les cons de l'autre*". Ainsi sont nés le Kazakhstan et le Kirghizistan. Mon sentiment est vite confirmé après quelques kilomètres à l'intérieur du pays. Les locaux m'arrêtent désormais pour papoter, me saluent ponctuellement, et un clochard insiste même pour m'offrir son pain rassis dont je me serais bien passé.

Greg et Florian arrivent en retard. Ralentis par la pluie glaciale et un vent de face permanent, ils ont dû terminer les soixante derniers kilomètres en stop pour arriver dans les temps. L'humidité dont j'avais réussi à me prémunir a finalement raison de toutes

mes précautions lorsque je mets le pied dans une énorme flaque d'eau en saluant les deux compères à l'air exténué.

Tous les trois mouillés comme des rats, nous sautons dans la première chambre d'hôtel disponible en face de la gare et sans perdre de temps, mettons toutes nos guenilles à sécher. Sacs de couchage, habits de pluie, tentes... Ça pend de partout, ça goutte et la petite pièce pue déjà le renfermé.

Je n'arrive pas à savoir s'il est surréaliste ou parfaitement normal de retrouver Greg après six mois. J'ai à la fois l'impression de ne l'avoir jamais quitté, comme celle de l'avoir vu pour la dernière fois il y a une éternité dans cet appartement de Bogotá. Je crois que nous avons passé tellement de temps ensemble que d'être au même endroit me semble comme une évidence. Je ne parle même pas de Flo que je n'aurais jamais imaginé voir sur un vélo, encore moins au Kazakhstan.



Ça me donnerait presque envie de continuer, mais rentrer maintenant me donnerait l'occasion de revoir Katerina en Suisse. Je dois rentrer. D'autres éléments motivent ma décision : mes envies de challenges extrêmes presque masochistes, incompatibles avec Flo, qui n'est pas encore taillé pour ce genre d'aven-

tures du fait de son entraînement restreint. J'avais surestimé ses capacités lorsque Greg m'avait raconté leurs exploits iraniens. La différence de rythme et de condition physique avec Katerina avait été difficile à supporter et je ne me vois pas retenter l'expérience.

Je leur fais rapidement part de ma décision, désolé de leur annoncer ça en même temps que nos retrouvailles. Greg se réjouissait de repédaler avec moi et moi de même. Mais ma décision est prise et aussi difficile soit-elle, je suis intimement convaincu de faire le bon choix.

Avant de tout arrêter, je veux grimper et camper dans la neige, terminer sur une aventure. Deux cols à 3500m nous attendent côté kirghiz en passant par une route au sud, et si les choses se passent bien, nous continuerons plus loin jusqu'à un lac d'altitude inaccessible en voiture l'hiver à cause de la neige : l'Issyk Kul. Ça tombe bien, c'est le début de l'hiver.

En attendant, nous profitons du marché local de Taraz pour nous équiper en vêtements chauds dignes d'une expédition polaire. Au milieu des carcasses de viande et des vendeurs de livres d'occasion, nous achetons bottes rembourrées, gants, bonnets et vestes épaisses faisant passer un hiver français pour une brise de printemps. Pour la pluie, nous parions une fois de plus sur les bons vieux sacs-poubelle qui, faute d'être simples à installer, sont faciles à remplacer.

Avant de partir, un dernier arrêt au bureau de l'immigration de Taraz s'impose pour procéder à un enregistrement obligatoire après l'arrivée sur le territoire kazakh. C'est inutile mais comme personne n'a jamais pensé à supprimer cette règle soviétique, tout le monde s'y colle.

La frontière kirghize n'est qu'à une quinzaine de kilomètres de Taraz mais il n'en faut pas autant à trois voitures de police pour nous arrêter. Ce que nous prenons pour une tentative d'escroquerie classique est en fait juste de la curiosité, et les fonctionnaires nous demandent nos passeports rien que pour le plaisir d'y jeter un œil. Les Kazakhes ne dérogent pas à leur réputation et

les douaniers aussi en profitent encore pour faire des photos avec nous.

Les Kirghiz non plus n'ont pas changé. Deux heures après avoir passé la frontière, nous longeons un cours d'eau qui débouche sur un barrage. Au-dessus du rempart, un gigantesque visage de Lénine taillé dans la roche surveille l'édifice. Le Mont Rushmore du pauvre. Au même endroit, quelques voitures sont arrêtées au bord de la route et une dizaine de personnes célèbre un mariage en dansant et en trinquant à la vodka. Invités, nous nous joignons avec plaisir à la fête. Je ne sais pas si la mariée trouve ses amis un peu trop éméchés, mais elle reste un peu en retrait pendant que les hommes dansent à moitié ivres au milieu du petit parking.

Elle n'est peut-être pas entièrement consentante : au Kirghizistan la coutume encore pratiquée de l'*Ala Kachuu*¹⁹⁵ consiste à kidnapper la fille convoitée et la ramener dans sa famille jusqu'à ce que qu'elle craque et accepte le mariage. Ce n'est qu'une supposition et nous trinquons joyeusement avec notre bande de gais lurons qui servent shot sur shot.

Et puis en quelques secondes, tout part en cacahuète. Un type prend les lunettes de vue de Florian et les lance au loin en contrebas. Flo commence à s'énervé et manque de lui en coller une quand Greg se rend compte que son compteur de vitesse a disparu de son guidon. Ça faisait quelques minutes que les types s'amusaient à pousser le vélo autour des voitures, en profitant manifestement pour faire du repérage. Ils avaient déjà manqué de se vautrer dans la flotte avec le mien, totalement incapables de tenir l'équilibre précaire d'un vélo de cinquante kilos. On commence à sérieusement s'énervé contre les deux ou trois de la bande qui de toute évidence nous cherchent des noises. Les autres calment le jeu et finissent par retrouver les lunettes de Flo, tandis que le plus jeune du groupe ramène le compteur de Greg en prétextant qu'il était tombé au sol. Ben voyons.

On ne s'attarde pas, déçus que ce moment sympa ne tourne au vinaigre sans raison. La mariée non plus n'a pas l'air ravie. Bon courage pour rattraper l'ambiance.

Le temps se gâte au fur et à mesure que nous nous rapprochons de la montagne. Nous passons la seconde journée de l'expédition à traverser des villages sous la pluie. Les habitants ne sont pas fortunés et vivent dans des maisons réduites au strict minimum, ce qui ne les empêche pas d'être généreux et de nous offrir à boire et à manger : un prof nous donne un grand sac de pommes, une sorte de bugnes et du thé ; dans le village d'après, alors que nous faisons une pause sous un abribus en béton en forme de yourte, trois locaux veulent nous inviter à leur table, avant que l'imam du bled se pointe avec un traducteur, du thé et de la viande froide. Servis à domicile, cette fois, impossible de refuser.

Le soir, nous trouvons l'endroit parfait pour poser les tentes, cachées de la route, dans de l'herbe rase au bord d'une rivière. Surprise le lendemain en découvrant qu'il neige ! L'allégresse fait vite place à l'instinct de survie lorsqu'il s'agit de replier le matériel. Ma tente est gonflée de gel et je peine à la rentrer dans sa housse. Je m'y reprends à trois fois en soufflant au creux de mes mains pour dégeler mes doigts transis de froid par le contact du tissu semi-rigidifié. Je ne peux pas utiliser mes gants. Ils ne sont pas étanches et deviendraient vite inutilisables si je venais à les mouiller dès le matin.

La neige continue de tomber toute la journée en s'épaississant au fil des heures. Nos vélos, eux, commencent à geler. Je lèche le support de mon compteur de vitesse pour faire fondre la couche de givre qui m'empêche de le remettre en place, et les pièces mécaniques se font emprisonner par la glace. Je lance de grands coups de talon dans les plateaux pour les forcer à remonter, mais les vitesses sont trop éloignées et les savater de la sorte ne fait que ruiner le délicat dérailleur qui les actionne. Greg doit s'arrêter plusieurs fois pour débloquer l'articulation de son dérailleur arrière. Pas évident de monter avec une seule vitesse. Au beau

milieu de la côte et de la route enneigée, nous faisons fondre la glace des vélos avec un des réchauds à essence. L'opération nous permet de continuer et il n'y a que les freins que nous ne pouvons pas vraiment améliorer car les câbles ont gelé à l'intérieur de leur gaine plastique. Aucune importance, nous ne faisons que grimper.



À cet instant, je suis heureux. Rien ne semble impossible. Peu importe la neige, le froid, l'humidité ou l'avancée laborieuse sur la route gelée. Tout ce qui compte, c'est chaque mètre conquis l'un après l'autre. La vitesse n'a pas d'importance, je sais que nous atteindrons le sommet demain. Une séance photos s'improvise juste avant de monter le campement. Les poses sont express et ne durent que quelques secondes car le froid nous rattrape dès que nous arrêtons de bouger. Un manteau de trente centimètres de poudreuse recouvre les abords de la route. Seul un ruisseau aux pierres noires se détache. Nous sommes dans un paysage en noir et blanc.

Chacun dégage quelques mètres carrés de neige pour poser sa tente et nous nous donnons la main pour les monter le plus rapidement possible. Installer les matelas, ramener les sacs et

déballer les affaires... Tout prend trois fois plus de temps que d'habitude car il faut prendre un soin tout particulier à ne pas ramener de neige dedans. Notre seule solution pour nous débarrasser de l'humidité parasite est d'allumer les réchauds à l'intérieur des tentes, une opération périlleuse qui peut vite tourner à la catastrophe.

Au petit jour, la température n'a pas encore dépassé les -10°C ¹⁹⁶, mais la neige a cessé après avoir profité de la nuit pour recouvrir les vélos et les tentes, dont le camouflage n'a jamais été aussi réussi. La nuit a été longue pour Greg : ses affaires sont mouillées, sac de couchage compris. En sachant que ça ne séchera jamais pendant la journée, nous avons intérêt à vite passer le col et trouver un hôtel. Cette fois je ne m'acharne même pas à remettre ma tente dans sa housse et je bourre tout en vrac dans ma sacoche de vélo. Petit-déjeuner express pour tout le monde avant d'entamer l'ascension finale.

La visibilité ne s'est pas améliorée. Une épaisse brume enveloppe la montagne et ne nous donne aucun indice quant à notre avancée. Je me fie à ma montre dont le baromètre donne une idée plus ou moins précise de notre altitude. Je regarde régulièrement la température par curiosité qui tourne désormais autour de -5°C . Loin de m'incommoder, je m'en amuse, en short et en T-shirt. À vrai dire je porte aussi en dessous un collant et un second T-shirt avec des manches longues. Avec l'effort permanent, le corps se réchauffe naturellement.

Quand je m'arrête, j'attends quelques minutes de refroidir et enfle ma veste polaire lorsque je commence à frissonner. Greg et moi avons souvent l'occasion de nous reposer en attendant Florian qui grimpe en retrait, plus lentement. Ironiquement, c'est le plus épuisé qui se repose le moins. C'est déjà bien qu'il arrive à nous suivre. À sa place, avec l'expérience qu'il a, j'en baverai tout autant.

Le vent se lève à quelques kilomètres du sommet et dissipe enfin la brume. Nous pouvons profiter de la vue sur les montagnes enneigées et voir arriver la dernière portion de route qui atteint le col. Jusque-là tout allait bien, mais une couche de neige tassée recouvre maintenant le bitume. Une douzaine de camions sont immobilisés à quelques centaines de mètres du sommet. Ils n'ont pas assez d'adhérence pour avancer. Lentement, nous les doublons un à un en posant le pied à terre de temps en temps pour prévenir la chute. Et à 3 326 m de haut, nous venons d'atteindre notre plus haut sommet à vélo.

Le temps de jeter un œil aux freins, nous repartons sans tarder car le soleil commence à descendre et l'autre versant de la montagne baigne déjà dans l'ombre. Mains sur les freins, emmitouflés du mieux possible, le vent nous glace le corps. Nous redescendons de 1200 m avant de trouver un hôtel, le seul entre ce col et le suivant que nous devons passer demain.

À l'évocation des douches, le proprio se marre. Il n'y en a pas et les seules toilettes sont une cabane en bois, dehors, en plein vent. Un simple trou que les usagers n'arrivent pas bien à viser de toute évidence. Le sol tapissé de merde, ça pue tellement que je préfère faire mon affaire la porte ouverte, vue sur la route et les voitures qui passent. Bon, ça ne va pas me traumatiser. Je me sens chanceux d'être tombé sur cet hôtel au moment opportun. Ça rend la journée de demain tellement plus simple.

Après un petit-déjeuner de champions au restaurant de l'hôtel, nous sommes fin prêts à affronter le deuxième col. Les cinquante premiers kilomètres sont du gâteau à travers la plaine. Les montagnes enneigées marquent la séparation entre le vert de la steppe et le bleu du ciel, et nous nous délectons d'un paysage grandiose, quasi vierge. Quelques roulottes à moitié rouillées, anciens wagons de trains communistes, traînent au milieu des étendues d'herbe rase. La plupart semblent abandonnées, sauf lorsqu'il y a une yourte à côté. Elles, sont toujours habitées, et n'ont jamais exactement la même forme, sans doute bricolées

avec les moyens du bord. Il doit y avoir une logique mais de l'extérieur, on dirait juste une accumulation de tissus et de bâches blanches enrubannées de cordes.

Avant que la côte ne commence vraiment, nous achetons quelques produits sur des stands le long de la route : un litre de lait de jument fermenté¹⁹⁷ et un sac rempli de petites boules blanches grosses comme des litchis. Le lait de jument est infect. Il faudrait mourir de soif pour avaler un truc pareil. Les boules sont aussi à base de lait de jument et sont plus fortes que n'importe quel fromage que j'ai jamais eu l'occasion de tester. C'est comestible, pour parler poliment.

Nous nous passons de la collation espérée pour attaquer la côte, plus pentue que la veille, mais néanmoins plus facile grâce à une météo idéale. Nous atteignons la ligne de neige à mi-distance du sommet et la vue sur la plaine environnante est bien évidemment superbe. À 3200 m d'altitude, un tunnel marque la fin de notre ascension. Je suis content et déçu à la fois, car j'ignorai la présence du tunnel et je m'attendais à passer à 3500 m en battant le record de la veille.

De l'autre côté de la montagne, un vent glacial nous attend, et le soleil que nous avions dans le dos est aux abonnés absents. Il commence à faire sombre et la route est gelée. Se lancer dans la descente de la montagne pourrait être très hasardeux à cette heure-ci, sans connaître ce qu'il y a plus bas. Au bord de la route, un complexe de bâtiments héberge ouvriers et machines en charge de l'entretien du col.

Nous demandons l'asile pour la nuit et Greg négocie en russe une chambre et trois repas pour 1000 soms kirghiz¹⁹⁸. Les employés qui ne sont pas de quart mangent avec nous autour d'une grande table en bois et c'est encore Greg qui assure la conversation. C'est le seul des trois à parler russe, et l'anglais ne nous est d'aucun secours ici. Les deux sujets phares à chaque fois sont le foot et la politique. J'ai parfois pensé m'intéresser au premier juste pour pouvoir partager une discussion et un moment de complicité avec

des types avec qui je n'ai rien en commun. Je me suis bien forcé à manger des olives pendant dix ans avant de les aimer. Il y a toujours de l'espoir.

En matière de politiques, les nôtres sont en général bien connus. De Jacques Chirac à Marine Le Pen, même le Kirghiz a son petit avis sur la question, tout comme sur nos problèmes d'immigration qui donnent souvent lieu à des solutions expéditives. On ne fait pas dans la demi-mesure lorsqu'il s'agit de refaire le monde autour d'un verre. Le plus intéressant reste Poutine qui n'a pas du tout le même traitement médiatique d'un côté ou de l'autre de l'Oural. Ici, il suscite l'admiration et tous aimeraient le voir diriger leur pays.

Le lendemain, le chasse-neige est en train de racler la route pendant que nous attaquons la descente. Florian en profite pour se payer une gamelle sur le bitume verglacé avant d'attaquer les lacets qui serpentent jusqu'en bas de la montagne. Je profite à fond de ces derniers instants de liberté, ce sentiment exaltant qui me manquera à coup sûr dans très peu de temps. La route est à nous.

En ce début d'hiver, les voitures se font de plus en plus rares, effrayées de se faire bloquer par la neige. Les hommes ont déjà commencé à quitter la montagne le temps que la saison passe. Les yourtes, démontées, ont laissé des traces caractéristiques au sol, petits ronds de couleur marron qui contrastent avec le vert de l'herbe. À notre façon, nous suivons le mouvement migrateur et passons en l'espace d'une journée de la quiétude des montagnes à la grisaille de la capitale, Bishkek.

Pour ces derniers instants passés ensemble, nous profitons du peu que la ville a à offrir : les restaurants et le bania. Samsas¹⁹⁹ dans les premiers, sauna dans le second, il nous en faut peu pour être heureux. L'heure des séparations se rapproche vite et un matin, Greg et Flo prennent la route. Ils n'ont que dix kilomètres jusqu'à la frontière kazakhe, une formalité. Mes affaires aussi sont prêtes, et deux heures plus tard, je pédale jusqu'à l'aéroport pour m'envoler vers Genève.

Même si je suis content de rentrer, je suis triste de laisser Greg repartir sans moi une fois de plus. Entre ma moto en Asie, Kate au Costa Rica et aujourd'hui, c'est la troisième fois que je lui fais le coup. Je me console en me disant qu'il commence à être habitué.

ALEX IS BACK

SUISSE & FRANCE

par Alexandre
29 octobre 2015

Le convoyeur à bagages n'en finit pas de tourner. Tous les autres passagers du vol Istanbul-Genève sont partis les uns après les autres et je suis maintenant le seul à fixer le tapis vide qui vient de s'arrêter. Eh merde ! Après mon sac volé à l'aéroport de Bangkok, mon vélo à San Francisco, il semblerait que je sois de nouveau chanceux. La responsable des bagages perdus me rassure un peu mais ne me sort pas vraiment du pétrin :

— *Apparemment ils ne l'ont pas chargé à Bishkek. Laissez-nous votre adresse, on le livrera sûrement dans le week-end.*

Sauf qu'à l'intérieur, il y a la tente, le réchaud, le duvet et tous mes vêtements chauds. J'ai prévu de rentrer à la maison en trois jours, camper deux fois, et certainement pas payer une chambre d'hôtel à 100 € en Suisse. L'idée de dormir à la belle étoile pourrait me séduire si ce n'était pas la fin de l'automne.

Kate m'attend à la sortie de l'aéroport. Nous sommes bien évidemment tous les deux heureux de nous retrouver après deux semaines au lieu des dix prévues, mais la réalité du moment ne nous laisse pas vraiment le temps de profiter de nos retrouvailles. Il va faire nuit dans peu de temps et nous n'avons nulle part où dormir. Je commence par passer en revue nos options couchage. Toutes les solutions payantes sont hors budget, même en passant en France. Je me rabats sur le site WarmShowers en appelant la première maison côté français, à Bellegarde. La première personne accepte malgré une demande de dernière minute un peu abrupte. Bingo !

Il faut tout de même arriver jusque là-bas et le vélo de Kate est rouillé comme jamais. La chaîne semble taillée d'un seul bloc. L'ensemble tourne à peine et a du mal à accrocher quoi que ce soit à cause du séjour sur le lac salé en Cappadoce, couplé à

l'absence de pédalage jusqu'à aujourd'hui. Étant donné que je descends de l'avion, je n'ai pas d'essence avec moi pour dérouiller la mécanique. Ma seule option se résume à rajouter de l'huile.

Les amoureux de la mécanique me tueraient mais tout ce qui compte c'est que nous puissions pédaler trente-cinq kilomètres. Que le vélo se disloque dans deux jours m'est égal. En frottant avec l'huile et une brosse à dent, la rouille se détache un peu et s'agglutine autour des maillons comme une vieille graisse noirâtre. Ça entraîne la roue, c'est suffisant.

Nous arrivons de nuit chez Jean et Odile, un couple de retraités qui a l'habitude d'accueillir les cyclotouristes de passage, mais en général pas de manière aussi imprévue. En plus de nous héberger et de nous offrir la soupe, Odile nous emmène le lendemain à la gare où nous abrégeons quelque peu la route qui nous attend. Entre l'état du vélo de Kate et toujours le même problème d'hébergement qui se pose pour ce soir, je préfère sauter une étape et arriver chez mes parents le jour même.

Je suis extatique en pédalant les 55km entre Ambérieu-en-Bugey et Saint-Didier-sur-Chalaronne. C'est la première fois depuis longtemps qu'une route m'est familière, et je me délecte des kilomètres qui s'égrènent avant la ligne d'arrivée.

En passant à Châtillon-sur-Chalaronne, j'entends une petite voix m'appeler. "*Alexandre! Alexandre!* " Je mets une éternité à réaliser. Babette! Ma tante! Je sais qu'elle nous a suivis avec attention, nous envoyant un petit message sympa de temps en temps. J'en profite pour lui présenter Kate qu'elle ne connaît qu'en photo, avant de nous arrêter à nouveau quelques kilomètres plus loin chez mes grand-parents, qui jouent aux cartes avec mon grand-oncle Raymond et sa femme Aimée. Ils ne s'attendent d'autant pas à me voir débarquer, qu'ils ont repoussé leurs noces de diamant à fin février pour que Greg et moi puissions être présents.

Nous ne restons pas longtemps car la nuit tombe et il reste une demi-heure à pédaler. La maison de mes parents est vide, et nous

les trouvons cinq kilomètres plus loin, à l'entreprise familiale. Il fait nuit noire lorsque je frappe à la vitre de la boutique en me cachant dans l'obscurité. Ma mère, à qui je viens de mettre une trouille bleue, laisse la cliente ouvrir la porte. Ce que je ne sais pas, c'est que le magasin a été cambriolé la veille. La caisse était vide et elle s' imagine que les voleurs sont revenus tenter leur chance pendant les horaires d'ouverture.

— *Mais, tu es au Kazakhstan! Et toi, en Suisse!!!*

Et puis c'est au tour de mon père, occupé dans son atelier, ma grand-mère le lendemain, et tous les autres au fil des jours, qui, chacun à leur manière, ont tous contribué à me donner envie de revenir presque cinq ans plus tard.

Je pose mon regard sur les 36 000 kilomètres que j'ai égrenés autour du globe en laissant un peu de gomme au passage. Une vie d'aventures, de galères, de pure liberté, et de rencontres inestimables dont la plus belle me promet maintenant quelques allers-retours entre la France et le Chili. Une seule décision peut avoir des répercussions formidables pour peu qu'on y ajoute quelques tours de pédale.

L'HIVER

KAZAKHSTAN & SIBÉRIE

Добрый день!

par Grégory
28 octobre 2015
37 108 km

Florian et moi partons vers 10 h. Quitter Alex est un peu dur mais ça ira tant que je sors de Bishkek au plus vite. Après la frontière, avec l'excitation de découvrir un nouveau pays, je serai passé à autre chose.

Les montagnes du Kirghizistan s'éloignent derrière nous alors que nous passons une nouvelle fois la frontière kazakhe, après un dernier reniflage des vélos par un cocker. J'avais toujours affirmé jusqu'à maintenant qu'on pouvait passer de la drogue à presque toutes les frontières terrestres pourvu qu'on soit à vélo. Jusqu'ici donc.

Cinq kilomètres de vélo après les habituelles formalités, un type me fait signe de m'arrêter depuis son gros SUV et semble agiter un billet vert américain. Je stoppe, il ouvre la fenêtre et me le tend. 100 \$! Il déconne ou quoi ? ! Je refuse. Il insiste. Je le prends. Cinq cents mètres plus loin, le même luron nous invite au restaurant avec ses collègues d'affaires, puis chez lui pour la nuit. Abaï, la cinquantaine, est un chef trois étoiles des douanes kazakhes, type mâle dominant hyperactif et nul besoin d'avoir beaucoup de vocabulaire pour s'entendre avec lui. Il suffit de porter un toast en français à chaque shot de vodka.

Abaï a trois femmes dont une de vingt-cinq ans bidochée comme un avion de chasse, et toutes sont au courant du cirque qu'il mène dans ses différents foyers. Au cours de la soirée, nous lui expliquons que nous souhaitons nous rendre à Aktau sur la côte est de la mer Caspienne, mais que le temps va peut-être nous manquer.

— *Vous avez combien de temps de visa ?*

— *Un mois.*

Il prend aussitôt son téléphone et appelle: "Allo, la frontière? Vous avez vu passer deux cyclistes français aujourd'hui? Oui, Perrachon, c'est ça. Bon, alors vous leur mettez deux mois de visa."

— Voilà, alors si vous avez un problème, vous leur dites de m'appeler. À Aktau, tout le monde va se mettre au garde-à-vous en prononçant mon nom, dit-il en tapotant trois doigts sur son épaule pour symboliser ses étoiles de gradé. L'occasion d'un autre toast.

Après une bonne nuit de repos dans une chambre de 40 m², nous retrouvons Abaï au petit-déjeuner à 8 h du matin et remarquons immédiatement le petit verre de vodka à côté de l'assiette d'œufs au plat. Allez, on en prend un pour lui faire plaisir et c'est marre. Une heure et six shots plus tard, nous repartons sur nos vélos en titubant. Nous venons de goûter à l'hospitalité kazakhe. Je n'ai pas souvenir des trente premiers kilomètres. En revanche, les soixante suivants furent très longs...

Le reste du parcours jusqu'à Almaty, n'a pas grand intérêt mis à part cette grande chaîne de montagnes enneigées au loin. La ville, ancienne capitale du pays, ne présente pas non plus beaucoup d'attrait, mais nous tâchons de profiter des charmes de sa population féminine et revoyons plus ou moins par hasard pour la cinquième fois après Mashad, Téhéran, Tashkent et Bishkek, le Canadien qui suit le même parcours que nous en auto-stop. Vine a également échoué à rentrer au Turkménistan, son visa ayant été purement et simplement refusé sans raison.

Comme en Russie il y a quatre ans, l'entrée des boîtes de nuit est réservée en priorité aux hommes et les videurs écartent régulièrement un groupe de filles pour laisser entrer des mecs, puisque l'endroit a déjà largement rempli son quota de dames affriolantes. Je sais que l'image est difficile à imaginer pour quelqu'un qui n'a jusqu'ici fréquenté que les déplaisants malabars français. Du coup, les femmes ici ont tendance à se comporter comme des mâles. Je ne saurais trop recommander d'avoir un jour rencard avec une Kazakhe qui va soudainement s'écrier en tapant du poing sur la table: "Poutine, ça c'est un homme!"

Nous restons près de deux semaines à Almaty, notamment parce qu'il a fallu attendre que la poste livre le réchaud que Florian s'était fait confisquer par une compagnie aérienne un peu trop zélée. Quelques jours avant de reprendre définitivement notre route vers l'ouest, je lance l'idée entre deux pintes de passer en Russie, l'hiver, avec son lot de jolies filles et de population fêtarde. Et puis, j'ai appris le russe et j'aimerais l'éprouver encore un peu plus. Les conditions de passage compliquées sur la mer Caspienne entre Aktau et Bakou en Azerbaïdjan, et la défection de dernière minute d'Alex nous font réfléchir.

La balance penche définitivement en faveur du pays des tsars lorsqu'une jeune Caucasienne sexy passe vers nous en lançant un regard sans équivoque sur ses intentions pacifiques. Nous avons tous les deux déjà vu la Russie mais ces années de voyage ont eu raison de ma soif de découvertes. Et puis, c'est mon envie du moment et je ne vois aucune raison de la contrarier.

Alors nous entamons les démarches de visa russe depuis le Kazakhstan, en bossant étroitement avec les services express de DHL et les horaires très aléatoires de l'ambassade russe, dont les deux demi-journées d'ouverture inscrites sur leur site internet sont évidemment erronées.

Les sésames en poche après moult galères, il faut compter une semaine supplémentaire pour traverser le pays à vélo et en train, ce qui amènera à un dépassement de visa de 24 h. Nous comptons sur le joker "Abaï" pour faire avaler la pilule aux douaniers mais une heure avant de partir, je vérifie tout de même ce que vaut un dépassement de visa au Kazakhstan. En Asie du Sud-Est on prend généralement 10 \$ par jour d'amende et nous n'avions rien eu en Australie pour une semaine de séjour illégal. Ici c'est plutôt vingt jours de prison et 5 000 \$ d'amende négociables à 300 avec un douanier conciliant.

Au bureau de l'immigration d'Almaty, tout le monde se fout bien d'Abaï Alipov, et ce sera pareil à la frontière russe si personne ne sait qui il est. Pas d'autres choix que de retourner au Kirghizistan

en minibus, tourner autour du bureau des douanes et revenir au Kazakhstan pour obtenir instantanément un nouveau visa, ce que nous faisons l'après-midi même, ne retardant notre départ que de 24h.

Il reste cinq jours pour parcourir 600km. C'est faisable mais il faut être en forme et ne pas avoir trop de pépins. Les longues pauses de ces dernières semaines ont fait mal à la condition de Florian, moins habitué aux épreuves trop intenses, et son rythme s'en ressent rapidement. Pendant trois jours, nous tentons de rouler le maximum malgré un pneu éclaté qu'il a fallu recoudre, et les pièges des filles qui tentent de nous faire boire dans les petits villages perdus des steppes. Mais notre allure est trop faible et nous usons encore du stop, les deux vélos chargés à l'arrière du semi d'un Arménien.

Petit à petit, la neige commence à recouvrir les rives du lac Balkhash où les restaurants en bois remplis de pêcheurs s'allument souvent à la bougie pour faire face aux coupures d'électricité intempestives.

Après une nuit passée dans la cabine du camion pendant que son chauffeur dormait à l'hôtel, l'affreuse ville industrielle de Balkhash apparaît, comme figée au temps des Soviets avec ses grandes barres d'immeubles grises et délabrées, et ses monuments d'époque.

Des bourrasques de givre essuient la route. Les rayons de mon vélo sont recouverts de 5mm de glace, le ciel est gris, le vent polaire. Un simple avant-goût de la Sibérie. Sachant qu'Ekaterinbourg est situé 1700km plus au nord, il est clair que le vélo restera bien souvent dans son étui le temps de traverser ces régions septentrionales qu'il me tarde pourtant de revoir.

Le train qui mène à Astana, la capitale la plus froide au monde, arrive de Bishkek. L'équipage est donc kirghiz et sans surprise insupportable. Nous savions que les vieilles responsables de wagon, les provodnitsa, avaient un don particulier pour râler

en permanence mais on est toujours un ton au-dessus dans la méchanceté avec ce peuple-là.

Nous ne faisons pas halte à Astana que plusieurs personnes nous ont conseillé d'éviter, et filons en direction de la Russie. Quelques kilomètres avant la frontière, nous pensons à jeter dans les toilettes la vodka de contrebande d'Abai, avant que les douaniers ne s'arrêtent longuement sur notre cas, à quatre heures du matin : deux Français barbus dont un porte une chemise africaine, et l'autre est bronzé comme un salafiste. Nos passeports sont aussi garnis de visas arabes et iraniens. Une semaine après les attentats du 13 novembre à Paris, cela fait beaucoup de raisons de nous soupçonner de terrorisme, et de pousser l'interrogatoire par trois personnes accompagnées de bergers allemands. Le train reste bloqué près de deux heures en rase campagne à cause de la fouille généralisée qu'opèrent systématiquement les Russes dans les wagons, quand notre séjour est finalement validé par le dernier inspecteur.

Une épaisse poudreuse recouvre la campagne, et les villages de bois délabrés et perdus le long de la ligne de chemin de fer contrastent avec la richesse des villes qui ont su trouver leur place dans l'économie capitaliste.

Une semaine avant notre arrivée, les températures descendaient à -24°C à Ekaterinbourg. Heureusement, il ne fait que -10°C et la fraîcheur des dernières semaines nous permet même de pédaler sur le réservoir gelé traversant la ville, sur lequel quelques pêcheurs tentent d'attraper un peu de friture. Les trottoirs sont recouverts d'une couche de glace permanente où tout le monde joue son numéro d'équilibriste amateur. Le nombre de poignets cassés en période hivernale doit littéralement décupler !

Ekaterinbourg, nommée Sverdlovsk jusqu'en 1991, est beaucoup plus jolie que ses habitants veulent bien l'annoncer. Et si elle a été le dernier lieu de vie du tsar, personne ne recherche plus la princesse Anastasia qui serait depuis le temps bien défraîchie.

De toute façon, un tsar, ils en ont retrouvé un nouveau en la personne du président Poutine. Nous avons souvent eu l'occasion de constater la popularité de Vlad', surtout hors de la capitale où les gens ont tendance à l'aimer en grande proportion. Il faut dire qu'il fait preuve d'une communication hors pair qui me fait personnellement franchement marrer. Des T-shirts avec Poutine dans des situations plus rocambolesques et glorifiantes les unes que les autres sont à vendre un peu partout en Russie. Bref, une icône dans son genre comme pouvaient l'être certains de ses illustres prédécesseurs.

Vu les distances et les conditions climatiques, les voyages entre les villes s'effectuent toujours sur rails et la première difficulté est de faire accepter les vélos par la provodnitsa, une gueularde par pure tradition. Il est possible de payer un supplément *velocipede*²⁰⁰ au guichet pour 130 roubles²⁰¹ de plus, mais ça ne change rien au cirque qu'elle nous fera pour rentrer les vélos dans le wagon. Notre technique favorite est donc de monter les vélos pliés, la mettre devant le fait accompli et lui demander où nous les mettons. Une fois dedans, c'est trop lourd pour que la bruyante descende seule, alors elle viendra ensuite régulièrement nous demander de les bouger, même en pleine nuit. Il faut l'ignorer le plus souvent possible et surtout, mais surtout, ne pas avoir le malheur de sortir quatre mots de russe, ou elle vous considère immédiatement bilingue et braille de plus belle !

Une fois ce petit détail "réglé", il faut désormais entrer dans un état de léthargie avancé pour supporter l'atmosphère nauséabonde et renfermée du wagon, et la température oscillant entre 27 et 35°C, quand il fait -10°C à l'extérieur. Et pas moyen d'ouvrir la fenêtre sans qu'une *babouchka* hurle qu'il fait trop froid ! Bref, nous devons prendre notre mal en patience pour les vingt heures de trajet et dormir le plus possible.

Nous bougerons dans les mêmes conditions joyeuses à Moscou puis Saint-Petersbourg, deux villes magnifiques dont le charme

ressort sans doute encore plus l'hiver. Moscou s'est snobifiée depuis mon dernier passage il y a quatre ans. Un ressenti confirmé par tous les Russes qui nous ont conseillé de passer moins de temps dans la capitale.

Je découvre pour la première fois Saint-Petersbourg, ancienne-ment Petrograd puis Leningrad, et enfin surnommée amicalement *Peter* jusqu'à aujourd'hui. On admire dans l'ancienne capitale impériale des tsars, des métros creusés à près de cent mètres sous terre, une tradition d'URSS qu'on retrouve aussi à Moscou et à Kiev. La descente interminable des escalators donne parfois le vertige avant d'arriver sur un quai digne d'une véritable œuvre d'art architecturale. À la surface, on se lasse difficilement de longer la Neva et de contempler les édifices pré-soviétiques disséminés un peu partout. Je ne m'étale pas, mais je recommande.

Suite à ces milliers de kilomètres de voyages ferroviaires et urbains, nous reprenons le vélo à Bryansk en direction de l'Ukraine. Nous en avons presque oublié les sensations du vent frontal qui cingle nos visages, les repas à l'abri d'un arbre et les campements en forêt sous des températures négatives. Le vent est l'élément qui énerve le plus. On voudrait l'insulter mais on ne sait pas vraiment sur qui porter notre colère. Alors on force, on s'arrête, on marmonne quelques jurons, on reforçe et on a l'impression de finir la journée épuisé pour rien. En montagne, on comprend l'effort, on voit clairement la raison de notre souffrance et on peut même aller jusqu'à l'apprécier. Là, la souffrance est invisible, inattendue.

Quelques jours de camping et de galères plus loin, nous entamons notre dernier jour de visa avec l'objectif de passer la frontière ukrainienne dans l'après-midi. Au petit-déjeuner, deux poulets sortis d'une vieille Lada font irruption sur le campement pour s'enquérir de nos identités, avant de repartir en nous souhaitant une bonne journée. Un coup de semonce.

Nous les retrouvons deux heures plus tard pour un nouveau contrôle, à la suite duquel il faut les suivre au commissariat de Sevsk pour qu'ils nous tirent le portrait. Dans un petit bureau miteux, des piles de papiers jaunis envahissent les étagères rouillées où trône encore un calendrier de 2006. Aux murs, les portraits-robots datent de Mathusalem et accompagnent une peinture géante de Felix Djerzinski²⁰², l'ancien chef de la police politique des bolcheviks, l'œil menaçant. Ils mettraient Göring dans les commissariats allemands que ça me choquerait pas tellement plus. Outre cet intéressant mobilier, six ou sept personnes défilent dans le bureau, posent quelques questions en russe, nous disent que c'est la guerre en Ukraine, qu'on risque de nous demander 3 000 \$ pour y rentrer. Moi, j'ai trente balles en poche si ça intéresse les Ukrainiens. On a beau leur dire que la bagarre se déroule au sud-est, ils n'en démordent pas : la zone est trop dangereuse.

Il est midi passé, ça fait deux heures qu'on se raconte des conneries en français pour passer le temps et notre visa se termine bientôt. Personne ne parlant mieux anglais que moi russe, impossible de savoir ce qu'ils comptent faire de nous. Nous contactons alors l'ambassade qui nous transfère sur le consulat.

— *Ah, vous faites bien d'appeler maintenant parce que dans une demi-heure on ferme et on ne pourra plus vous aider.*

D'accord mais je prévois pas mes emmerdes en fonction de vos horaires d'ouverture moi...

Bref, la gentille dame fait office d'interprète par téléphone et nous précise que nous n'aurons pas de problèmes pour rentrer en Ukraine, mais que des bandits sont présents sur la route de Kiev et vont nous braquer. Les policiers russes estiment même à 90 % nos chances d'y rester. Ils disent avoir des rapports de ce genre d'incidents tous les jours. Nous les considérons tout de suite d'un air un peu plus sérieux. Il reste quelques heures pour sortir du pays, et notre solution la moins risquée est de nous rendre à Suzemka, autre bourgade endormie à quarante kilomètres de là, et de prendre un train.



Nous effectuons la distance en plus de quatre heures à cause du vent, et je fonce le premier au guichet à 17 h pour demander le prochain départ pour Kiev: "Tchitiri zavtra outrom!" - "Demain matin 4h!" La petite fenêtre du comptoir s'est violemment refermée avec toute la politesse qu'on est en droit d'attendre d'une préposée russe aux billets.

Le chef du bureau de l'immigration voisin ne veut rien savoir de la situation et me détaille l'amende que je vais prendre pour avoir dépassé mon visa... avant de dénicher un train qui traverse la frontière à minuit moins dix! Nous achetons immédiatement les billets et passons prendre une bière pour nous relaxer après cette journée inattendue. Les flics du bled ont en revanche beaucoup de mal à se décontracter, et vont même jusqu'à aller nous chercher dans le bar pour vérifier que nous avons bien nos sésames pour

l'Ukraine. Guidés et escortés jusqu'au train, il y fait, sans surprise, pas loin de 40°C.

Et c'est ainsi que nous nous retrouvons à passer la veillée de Noël dans une gare pourrie d'Ukraine en compagnie d'une famille moldave tout juste expulsée de Russie. En leur présence, on relativise vachement notre situation d'un coup. Et puis, on avait prévu un campement dans la forêt dans le meilleur des cas... C'est pas si mal les sièges en plastique de la gare.

Florian choisit d'attraper un second train pour Kiev le lendemain matin. Il a décidé d'arrêter le voyage depuis quelques jours. De mon côté, j'ai soif de pédalage et d'efforts après ces dernières semaines de transports collectifs. À la station de police de Seredyna-Bouda, je vérifie la situation avec les autorités du pays concerné, et il n'y a visiblement aucun bandit en embuscade dans la région. Mon passeport est tout de même étudié en détail, au cas où un terroriste/clandestin/évadé se présenterait spontanément à la police pour demander un renseignement...

Je parcours les 350 derniers kilomètres jusqu'à Kiev sans braquages, croisant deux checkpoints militaires sur de minuscules départementales et beaucoup de voitures de police par la suite. Suis-je passé dans les 10 % de chanceux ? Vu ma vitesse et les témoignages recueillis, je ne crois pas. La police russe semble simplement faire du zèle avec la situation de leurs voisins par pure animosité.

Mon seul ennui fut de me réveiller tous les matins avec 10 cm de poudreuse autour de la tente. Avant que les chasse-neige n'aient eu le temps d'intervenir, mon vélo peine à écraser l'épaisse couche blanche qui continue de s'amonceler sur la route. En la tassant, les voitures transforment la chaussée en patinoire où je ne fais que glisser, ne cessant de me rattraper maladroitement sur mes deux pieds quand mon vélo ne s'affale pas comme une masse. Évidemment à cette vitesse, la nuit tombe avant que j'aie pu trouver un hôtel et toutes mes affaires, mes vêtements, sont trempés. Tant que je pédale, je suis chaud, tout va bien, mais hors

de question de dormir dehors dans ces conditions. La route glisse tellement, qu'une voiture se met au fossé en voulant me doubler, et je m'arrête désormais systématiquement quand j'aperçois des phares.

J'arrive tout juste dans les temps à Kiev pour accueillir John, un ami venu passer les fêtes avec nous. Ici, on imprime aussi beaucoup de portraits de Poutine, mais... sur du papier toilette! Comme pour nous il y a quatre ans, les pupilles de John se dilatent à chaque fois qu'il croise une Ukrainienne, surtout quand celle-ci le dévisage sans vergogne en retour. Lui non plus n'avait pas voulu nous croire avant de venir.

Et puis Kiev est une jolie ville. Je la redécouvre avec plaisir sous la neige, je m'en souvenais finalement très peu. J'ai l'impression d'être dans un autre voyage, une autre vie. En 2011, je m'émerveillais devant tout et n'importe quoi. Aujourd'hui, au même endroit, plus rien ne m'impressionne vraiment. J'ai fait une overdose de voyage.

Il a fallu me rendre à Tchernobyl pour retrouver cette émotion de découvrir quelque chose d'unique. Diana, l'amie ukrainienne d'il y a quatre ans nous avait dissuadés d'y aller en 2011 et j'y repensais depuis à chaque fois que je voyais des photos de Pripjat, la ville fantôme située à côté de la centrale. Cette fois, je me suis payé le tour, car il est bien sûr hors de question de s'y rendre à vélo: il faut de l'autorisation et du laissez-passer officiels.

Le point qui rebute le plus est le risque d'exposition à des taux élevés de radioactivité et j'ai donc recherché un peu sur internet ce qui se disait: dans la nature nous sommes exposés à des taux de l'ordre de 0 à 1 $\mu\text{Sv/h}$ (microsieverts); en général, ça tourne dans les 0,10-0,20, et Kiev est à 0,13. J'avais un compteur Geiger en permanence avec moi pendant toute la visite, et 99 % du temps à l'intérieur de la ville fantôme de Pripjat on est sur du 0,10-0,25. On est monté à 1,2 juste à l'extérieur d'un jardin d'enfants, à 2,5 à 300 m du réacteur qui a explosé en 1986, et le guide nous a montré UN coin à 9 μSv vers une racine d'arbre près du jardin d'enfants.

Dans tous les bâtiments, le taux est normal car le plus fort des radiations n'est pas rentré.

Dans un avion de ligne à 10 000 m d'altitude, ça monte à 8-9 μSv par heure et fumer cinq paquets de cigarettes est équivalent à recevoir une dose de 1 mSv, la dose maximale admissible pour le public en une année. Ça calme, non ? Le guide vient là quasi quotidiennement, il y a des gens qui travaillent à Tchernobyl sur des durées de quinze jours, et certains habitants sont même revenus vivre dans les villages aux alentours sans qu'ils n'aient pour le moment plus de problèmes que les autres. Bref, les cinq heures sur place ne présentent donc pas un danger exceptionnel, Canal+ y a même envoyé un de ses journalistes qui nous accompagne pour l'occasion.

Et ça vaut franchement le coup. La ville fantôme de Pripjat fait partie de ces lieux dont on ne peut se rendre compte de l'ampleur de la situation qu'une fois sur place. Un peu comme la frontière nord-coréenne, l'immensité d'un désert ou la Muraille de Chine. Entre les immeubles totalement abandonnés, l'ancien supermarché, les gymnases, les écoles, la bibliothèque, la piscine où des scientifiques se sont baignés jusqu'en 1998 car protégée de l'intérieur, la grande roue et la piste d'auto-tamponneuses qui devaient entrer en service cinq jours après l'explosion, on imagine très bien le drame des habitants qui ont dû tout abandonner derrière eux du jour au lendemain.

Comme les autorités n'envisageaient à aucun moment que des touristes puissent venir visiter une ville abandonnée, il avait été ordonné de récupérer toute la ferraille des bâtiments et les dégradations visibles sont donc à 90 % du fait du gouvernement. C'est évidemment le seul musée où les écriteaux n'ont pas besoin de préciser qu'on touche avec les yeux puisque personne n'a envie de laisser traîner ses paluches n'importe où et de ramener un petit souvenir.

En deux heures de minibus, nous regagnons trente années de modernisme avec notre retour à Kiev. L'excitation est de nouveau

retombée alors que Florian et John se préparent à rentrer en France.

Il est temps que le voyage s'arrête pour moi aussi, que je passe à une autre étape de ma vie. Trop de pensées me polluent l'esprit ces derniers temps. J'ai l'impression de ne plus rien apprendre en faisant ça, de ne plus rien construire, ni humainement, ni matériellement. Je suis arrivé au bout de ce qu'un tel voyage pouvait m'apporter pour le moment. Mais je dois tout de même finir ce tour du monde proprement, à vélo, jusqu'à chez moi. Il me reste 2000 km à parcourir en un mois, en traversant les plaines enneigées d'Ukraine et le reste de l'Europe. Une dernière épreuve avant de raccrocher.

DERNIERS COUPS DE PÉDALE

D'UKRAINE À LA FRANCE

par Grégory
7 janvier 2015
38 519 km

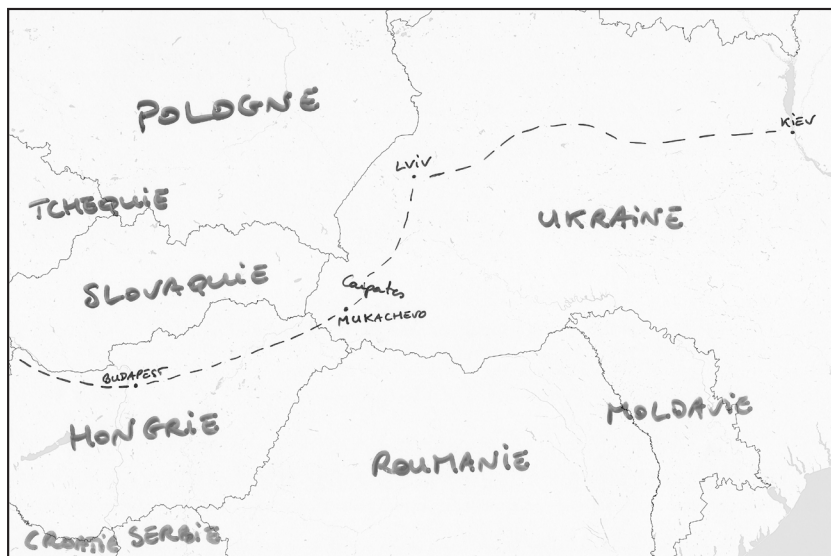
Entre Kiev et Lviv, les paysages gris et les visages fermés n'ont absolument rien à offrir de réjouissant au voyageur solitaire que je suis redevenu. Le moral est bon car je sais que je reverrai tout le monde d'ici peu et que je veux désormais profiter un maximum des derniers jours sur la route, mais les jambes font défaut et le temps s'arrange pour rejouer la grande retraite de Russie 200 ans plus tard : brouillard, vent, pluie, neige, verglas, rien ne m'est épargné.

En arrivant à Lviv et pour rejoindre Vienne, je dois décider entre la Pologne, la Slovaquie ou la Hongrie. Je finis par choisir la route la plus au sud, espérant une petite vague de chaleur revigorante. Au sud justement, les Carpates s'élèvent sur mon chemin et c'est au cœur de la montagne que les choses se gâtent définitivement.

La neige et le blizzard ont d'abord redoublé d'intensité alors que je grimpais les cols entre deux stations de ski, avant que la patte de mon porte-bagages ne cède définitivement, en pleine tempête. Les doigts transis de froid, le corps grelottant, je répare la casse avec les moyens du bord, qui se composent d'une fourchette, d'un boulon et de deux colliers de serrage. Ce montage me permet de tenir une journée supplémentaire avant que ma pédale droite ne s'écrase au sol à vingt kilomètres de Mukachevo. Cette fois, l'axe du pédalier a cédé ! Je suis dégoûté, j'ai envie de tout exploser. Une semaine que je lutte contre le froid dans un climat dantesque pour me faire lâcher par mon matériel !

Je plie tout à la va-vite et tends le pouce avec mon plus beau rictus. Une famille d'Ukrainiens s'arrête après un gros quart d'heure et à force de bonne volonté de leur part, tout rentre sans trop dégueulasser l'intérieur de leur SUV neuf.

Un samedi à 17 h, tout est fermé en ville jusqu'à lundi. L'instinct me dit de poursuivre plus loin et d'acheter un billet de train pour la Hongrie le lendemain matin, après avoir été hébergé, nourri et blanchi par mes sauveurs du jour.



Le train me dépose à la gare de Budapest après un voyage de neuf heures depuis la frontière ukrainienne. À la recherche d'une auberge, la fixation de ma selle se brise soudainement en deux, balançant violemment tout l'arrière du vélo que je poussais sur le trottoir. Je soupire. C'est quoi la prochaine étape? Le guidon qui explose? Mon cerveau entre en éruption et je me mets à rigoler nerveusement pour éviter de hurler. Quelqu'un là-haut a décidé de me pourrir la vie et ne gagnera pas.

Le dortoir que je dégote dans la nuit accueille pendant mon séjour des immigrants serbes, des travailleurs hongrois, quelques cas sociaux étranges, cinq touristes algériens effrayés par la nudité possible dans les établissements thermaux, et le meilleur d'entre tous pour la fin: un catholique extrémiste partisan des thèses reptiliennes²⁰³. Il recherche avec passion un refuge secret pour passer l'apocalypse qui ne saurait tarder. La fin du monde ne m'empêche heureusement pas de profiter de la ville et de ses bains

chauds pendant quelques jours, accompagné de mes compagnons maghrébins qui n'ont finalement pas eu à dévoiler leur intimité en public pour profiter du sauna.

J'acquiers quelques pièces chinoises de mauvaise qualité au prix du Shimano²⁰⁴ dans les magasins de vélo, et je bricole à la va-vite les autres problèmes pour finir les 2 000 km restants sans risquer le gouffre financier. Car Budapest n'a pas échappé au phénomène de gentrification des villes occidentales. En cinq ans, j'ai l'impression qu'acheter un T-shirt moins de 15 € revient à se classer dans la catégorie des vagabonds sans le sou. Tout ce qui est peu cher est mal vu, et les boutiques se tirent la bourre pour être toutes plus luxueuses les unes que les autres, et vendre les mêmes choses qu'avant deux fois plus cher. Et tous les gens qui aimeraient bien avoir l'air, comme le chantait Brel, s'y engouffrent avec plaisir avant de méditer sur la société consumériste en rentrant chez eux. Bienvenue en Europe Greg, où la vie est codifiée et le risque n'existe plus.

C'est comme si on avait mis une énorme ceinture de sécurité aux villes européennes pour que rien d'anormal ou d'incontrôlable ne puisse se produire. Où est le bordel nécessaire à égayer un peu le tout ? À faire relativiser les petits malheurs du quotidien ? Nos sociétés ont grandement besoin d'une dose de danger et d'imprévu, et je doute encore de pouvoir m'y habituer.

Sorti de Budapest, les paysages redeviennent quelconques et je dois attendre d'approcher l'Autriche et les bordures du Danube pour retrouver des coins vraiment sympas où rouler. Le curseur de la météo est invariablement positionné en mode *hiver rugueux*, et mes nuits de camping toujours très fraîches. J'ai désormais un rituel bien établi en installant tous les soirs le réchaud une bonne demi-heure sous la tente pour tout sécher avant de dormir. Je réussis régulièrement à faire fondre un petit bout de bâche ou de gants mais comme je sais la fin proche, j'observe mon matériel partir en fumée avec philosophie, ou je-m'en-foutisme. Plus rien

ne m'intéresse à part l'idée de revenir à la maison, au chaud avec mes proches.

Camper dans les bâtiments abandonnés ou sur les terrains vagues en banlieue ne me fait même plus vraiment frissonner, persuadé qu'un type qui a fait le tour du monde à vélo et qui roule en hiver depuis l'Ukraine n'a rien à craindre de personne ici. Même des flics d'Autriche en colère, qui me dégagent une fois de plus d'une voie rapide que j'avais jugée peu dangereuse. *Keep calm guys*, j'en ai rien à taper. Mis à part ces deux-là, je n'ai pas à me plaindre des Autrichiens qu'on m'avait décrits très peu aimables. J'ai trouvé les Ostrogoths plutôt avenants, certains propriétaires m'apportant même une chaise confortable alors que je piétinais leur pelouse pour y manger. J'ai connu pire accueil.

Dans la très jolie ville de Vienne, je suis harcelé par les curieux qui veulent en savoir plus sur mon voyage, souvent intéressés pour entreprendre le même type de projet mais empêtrés dans des obstacles de sédentaires. Je n'essaye plus de les convaincre car au fond, la plupart ne souhaitent que rêver sans jamais avoir la volonté de se jeter dans l'aventure. Chacun sa vie. Une partie de la mienne s'éteint tout doucement à mesure que j'avance en direction de Sattledt où je dois retrouver Karin qui a voyagé avec moi au Costa Rica. Ce petit village de Haute-Autriche marque ma dernière pause avant un sprint final de treize jours et mille kilomètres à travers l'Allemagne et la Suisse.

Les odeurs de lisier de la campagne autrichienne me rappellent la France et j'atteins rapidement les lacs du Salkammergut, Salzburg et la frontière allemande sous une belle météo éphémère. Car la Bavière annonce le retour du mauvais temps.

Le seuil des 40 000 km à vélo est passé sous la neige et je me paye à Weilheim une bouteille de Talisker dix ans d'âge, autant pour fêter cet événement que pour oublier une journée difficile. Je crois régulièrement que ça ne peut pas être pire et le lendemain me donne irrémédiablement tort. De la pluie, de la neige, et un vent de face impressionnant ne me quittent plus, empirant les

douleurs que je traîne aux articulations. Ma traversée de l'Allemagne jusqu'à Constance est un défi de quatre jours pendant lesquels mon matériel me fait de nouveau défaut, et m'oblige à quelques frais supplémentaires en plus de me ralentir.

Pour gratter un peu de temps, je roule parfois la nuit sur des routes enneigées qui me font chuter à plusieurs reprises. C'est très dur de se sentir impuissant, alors je m'invente un Dieu des éléments, pour l'insulter quand je peine trop. À force, c'est devenu un jeu.

— *Du vent? C'est pas ça qui m'empêchera de pédaler. C'est tout ce que t'as dans le pantalon?!*

Parfois, il m'entend et redouble de puissance, et ça me motive encore plus à lui tenir tête. Je sais aussi que si ce n'était pas la fin, je serais déjà dans un wagon en direction d'une destination moins hostile que la Suisse en hiver, où la grêle complète un tableau déjà idyllique.

Au passage du lac de Morat, une pub pour Lidl est écrite en français. On me parle français. J'ai du mal à trouver les mots tant il ne me semble pas naturel de parler aux autres dans cette langue, et je commence souvent par répondre en anglais. Ça y est, je suis de retour. Perdu dans mes pensées depuis Lausanne, je ne regarde plus autour de moi, comme hypnotisé par les souvenirs de cinq ans d'une vie pleine et merveilleuse.

Je suis surpris de constater que les Suisses francophones sont parmi les gens les plus sympas que j'ai croisés en Europe. Pendant ce tour du monde, j'ai noté que les populations les plus riches sont d'une manière générale un peu moins hospitalières, moins ouvertes. Comme quoi j'ai encore pas mal à apprendre, même près de chez moi. J'ai beau avoir parcouru près de cinquante pays, je n'ai rien vu en comparaison de la taille du globe, et je resterai malgré cette expérience un ignorant qui analyse le monde depuis sa petite lorgnette.

Toutes les descriptions que j'en fais ne sont qu'un avis subjectif, biaisé par une expérience personnelle aléatoire. Vous pour-

riez bien nous soutenir que les Kirghiz sont tous des gens zen et détendus sans les avoir rencontrés et avoir raison. J'en doute, mais allez savoir... Alexandre a par exemple une image de l'Amérique centrale beaucoup plus positive que moi. Parce qu'il a eu une expérience différente, parce qu'on n'a pas visité les mêmes pays par la suite, parce qu'il y est tombé amoureux ou parce que j'ai été bercé trop près du mur. Qui sait?



Retour à Genève, où je dois changer mon pneu arrière, si près du but. Il était si usé que mon doigt passait à travers. Je campe une dernière fois avant la frontière de Chancy, qui n'est pas plus gardée que les précédentes malgré les alertes terroristes et la volonté de renforcer les contrôles. D'ailleurs depuis l'Ukraine, personne n'a daigné regarder mon passeport.

La France! L'Ain! Tiens, le logo du Conseil général est toujours aussi laid, et je suis choqué par la saleté le long des routes. On dirait que tout le monde s'est passé le mot pour balancer ses merdes sur l'accotement. J'ai tellement braillé contre les Centro-Américains, contre les Mongols qui salopaient leurs steppes, les Chinois ou les Laotiens avec leurs rivières, les Indonésiens avec la mer... il faut que je revienne en France pour voir ça. Ça fout un peu

les glandes, surtout que c'est un joli coin. Du coup, j'ai payé une rasade de Talisker au seul type de la DDE qui nettoyait pendant que les autres discutaient. Certaines choses n'ont pas changé...

Jeudi 11 février 2016. Il neige sur le Bugey. Je vais en chier jusqu'au bout. Après une dernière nuit de camping prolongée, je parcours les cinquante kilomètres qui me séparent de chez Martin, déjà présent le jour de notre départ, et qui nous avait rejoints en Thaïlande il y a quatre ans. Il m'en reste cinquante autres à parcourir demain mais je me fous un peu de l'état dans lequel je vais arriver. Alors on s'est saoulés et couchés à deux heures du matin pour faire bonne figure.

Un litre de Red Bull me relance en fin de matinée sous un beau soleil hivernal. Quelques camionnettes de putes dispersées dans la campagne ornent les contours de villages que je n'avais encore jamais traversés, à trente kilomètres de chez moi. Je comprends à ce moment-là que je pestais souvent contre des locaux qui ne savaient pas m'indiquer une direction près de chez eux, alors que je serais tout aussi con aujourd'hui si un touriste venait me demander la route de La Tranclière ou de Lent.

À l'entrée de Dompierre-sur-Chalaronne, à cinq kilomètres du but, mes pensées sont concentrées sur le fait de trouver un platane pour pisser une dernière fois avant de revoir tout le monde. Un cycliste apparaît. Puis deux, quinze, trente, j'en sais rien. Je suis rapidement entouré de la famille et des potes. Comme je ne sais par où commencer, je reste au milieu à servir des verres de whisky. Alexandre, ma sœur, et mes petits neveux qui ne me connaissent presque que par Skype sont notamment là ! Je découvre tellement de visages sous les déguisements que je ne réagis même pas en apercevant Kristian, venu par surprise de San Francisco. Dennis a aussi fait le déplacement d'Allemagne. C'est génial ! Je ne cite pas tout le monde mais je ne sais pas trop quoi dire et où regarder.

Au journaliste qui me demande pourquoi je suis rentré, je réponds que “j’en ai plein le cul”. C’est assez vrai. Et là, je pense juste à rejoindre le reste de la troupe à la maison, et notamment mes parents et grands-parents. Et puis bien sûr, à me débaucher jusqu’au petit matin pour finir cette aventure sur une bonne note. Parce que c’était le voyage de *Deux singes en hiver* et qu’on ne saurait conclure un tel périple sans ivresse.



LA GUEULE DE BOIS

FRANCE

par Grégory
13 février 2016
40 770 km

Que garde-t-on de ces cinq années de vadrouille autour du globe?

D'abord l'image d'un rêve devenu réalité par la simple volonté de le mener à bien, et un tas de nouvelles connaissances accumulées par nos découvertes en chemin et nos longues soirées de lecture sous la tente.

Une petite place également pour l'ensemble des personnes rencontrées sur les routes et qui nous ont fait réaliser à quel point le monde est peuplé d'individus bons, dont le nombre surclasse largement les quelques salopards rencontrés. Dans la plupart des pays, 99,9% des gens vous veulent du bien, ou du moins ne vous veulent pas de mal. Dans un pays comme le Kirghizistan où le taux de connards serait au pifomètre, dix fois plus élevé, il reste encore 99% de gens bien. Là encore, les pays dangereux sont donc souvent à relativiser, et la générosité de certains pays pauvres à surligner, alors que les pessimistes de tout poil annoncent régulièrement l'horreur que leur inspire l'espèce humaine qu'ils ne connaissent qu'à travers les journaux.

Et puis, nous conservons aussi beaucoup d'images marquantes, des amis, et surtout l'idée de se servir de cette expérience pour la suite, histoire que nous n'ayons pas fait tout ça en vain. Les têtes pleines de projets, nous ignorons encore à quoi l'avenir ressemblera, mais savons déjà que le mental accumulé au cours du voyage saura nous aider à poursuivre nos objectifs. C'est pourquoi les meilleurs souvenirs sont souvent les pires moments de galères que nous avons eus à surmonter, nous forgeant petit à petit un mental d'acier. Vivre dans le désert australien, camper

sous la neige, échapper aux chiens, traverser la Papouasie, l'Oman, affronter les mouches tsé-tsé, se faire voler un vélo, vaincre la peur des lions, se faire tirer dessus, ou encore rouler dans des conditions climatiques difficiles sont pour nous des épisodes sans lesquels notre aventure n'aurait pas la même saveur, et que nous sommes extrêmement heureux d'avoir vécus.

Et parce que rien de tout cela ne serait arrivé si nous étions restés dans le confort de nos canapés, nous ne pouvons que vous encourager à en sortir et à prendre des risques.

Que vous pensiez pouvoir faire quelque chose, ou que vous pensiez ne pas pouvoir le faire, vous aurez raison dans les deux cas. Quel que soit l'âge du capitaine ou le nombre de mousses à nourrir, un rêve ne peut se réaliser qu'à partir du moment où toutes nos pensées et nos actions sont en adéquation avec l'objectif de le réaliser. C'est ce que j'ai fait pendant les quatre années précédant mon départ, et je peux désormais sereinement orienter toute mon énergie vers d'autres chimères.

Osez! Risquez! Vivez! Buvez! Et vive la France!

Les deux singes

TÉMOIGNAGES

DENNIS

Laos 2011 – Ouganda 2015 – France 2016

Affenbande

Im Sommer 2015 unternahm ich eine Reise nach Uganda mit dem Ziel, später im Kongo Gorillas zu sehen. Es sollte aber zunächst ein anderer Affe sein den ich zu Gesicht bekam. Es war der Tag der Ankunft in Ugandas Hauptstadt Kampala in einem relativ unbekannten Hostel, das erst ein halbes Jahr zuvor eröffnete, und auf keiner gängigen Travellerseite im Internet zu finden war.

Ich lag in meinem Bett im Schlafsaal, die Tür war offen und ich konnte nur hören wie ein französischer Typ in das Hostel kam und mit Joshua von der Rezeption sprach. Joshua fragte den Neuankömmling, warum er denn als Franzose verflucht nochmal so „gut“ Englisch spräche und was das eigentlich mit dem Fahrrad auf sich hat. Da fing der Affe dann an zu erzählen, und mit jedem Teil seiner Geschichte wurde ich wacher: Mit seinem Bruder auf Rad-Welttour gestartet; Südostasien; in Australien gelebt; einen Freund in San Francisco besucht (Kristian)... Plötzlich war ich hellwach und mir sicher dass ich den Affen kenne. Ich stand auf und ging in den Innenhof wo er sein Fahrrad ablud:

– Hey Grégory!

– Dennis?? *What the fuck are you doing here???*

hugging

– Eeeech, Greg. *You smell like... you smell like a Frenchy!*

Welch eine herzliche Begrüßung zweier Reisefreunde die sich nun etwa vier Jahre nach ihrer ersten Begegnung zufällig an einem absolut unwahrscheinlichen Ort mitten in Afrika wiedertreffen.

Ende 2011 war es – in Luang Prabang (Laos) – als ich Greg und

Alex kennenlernte und wir zusammen mit noch ein paar anderen Idioten (Kristian, Linda, Yura, Lars, Lorena) die sicherlich stilvollste Reisegruppe der Menschheitsgeschichte gebildet haben. Da auch Kinder dieses Buch in die Hände bekommen könnten will ich aus der Laos-Zeit besser nicht zu detailliert erzählen, aber ich danke euch für ein paar intensive Erinnerungen wie die überaus sportliche Woche Tubing in Vang Vieng (die wahrscheinlich jeden von uns ein paar Lebensjahre kostet), oder wie wir mit viel Glück und einem Täuschungsmanöver einer brenzigen Situation mit vier „Polizisten“ auf einem Kinderspielplatz in Vientiane entkamen.

Beim unserem Wiedersehen in Kampala dauerte es ein paar Tage und Biere um uns gegenseitig wieder auf den neuesten Stand zu bringen. Wir entwickelte die geniale Idee einer Wiedervereinigung der Laos Truppe zu einer heftigen Safttour in Russland, Sierra Leone oder sonst wo. Die Umsetzung der Idee steht derzeit noch aus, wird aber sicherlich durchgeführt und wahrscheinlich der Grund für ein zweites Buch oder wenigstens eine internationale politische Krise werden.

Mittlerweile durfte ich schon zweimal bei der liebenswerten Familie Perrachon in Lyon abhängen und mit den Jungs ein paar verrückte Partys feiern. Für die tolle Gastfreundschaft an dieser Stelle ein fettes Danke an eure Eltern!

Auch wenn mir meine Mama den Umgang mit euch verbietet (das tut sie insgeheim bestimmt), freue mich auf viele Wiedersehen irgendwo auf der weiten Welt, möglichst an Orten, die kein Schwein kennt. Bleibt wie ihr seid und werdet verdammt nochmal stinkreich und berühmt mit diesem Buch!

L'avion, l'avion, l'avion...!

Euer Dennis

KRISTIAN

Laos, Thaïlande, Birmanie 2011 – USA 2014 – France 2016

Jeg var kommet skidt fra start i 2011. Mit ægteskab var gået i stykker, jeg havde mistet mit arbejde og var blevet tvunget til at flytte ud af min lejlighed og ind på en vens sofa. Som tingene faldt fra hinanden, blev det klart, at jeg skule væk fra det hele et stykke tid.

Jeg havde kun rejst i få dage, da jeg ankom til Luang Prabang i det nordlige Laos. Udenfor et slidt hostel, der havde til huse i en gammel ambassadebygning, mødte jeg første dag to franskmænd. De fortalte, at den ene havde mistet sit pas et eller andet sted på den flere hundrede kilometer lange strækning fra den kinesiske grænse. De fleste ville være nervøse, hvis den slags skete i en fjern del af et af Asiens fattigste lande, men der var ikke den mindste bekymring at spore. "Det går nok". Da Alex og Greg senere kom tilbage med Greg's pas i hånden, blev det da også klart, at der her var tale om to fyre, som var vant til at få det hele til at lykkes. Senere mødte vi resten af den gruppe, der skulle blive vores rejsekommerater, og de efterfølgende uger og måneder blev uden sammenligning den skøreste og mest oplevelsesrige rejse, jeg nogensinde har været på.

Siden tiden i Sydøstasien har Alex og Greg tilbragt en måned hos mig i San Francisco, og da de afsluttede deres lange rejse, var jeg til den store hjemkomstfest med familie og venner i hjembyen udenfor Lyon. For tiden planlægger vi at mødes et sted i verden senere på året med flere af de gamle rejsekommerater, og det glæder jeg mig ufatteligt meget til, for kombinationen af Alex's unikke evne til at planlægge og organisere og Greg's ubekymrede spontanitet skaber en helt særlig dynamik, som altid gør det fantastisk sjovt at være i deres selskab.

Tillykke med bogen, drenge!

Kristian Krüger

FLORIAN

Australie 2012 & 2013 – Tanzanie, Iran, Ouzbékistan,
Kirghizistan, Kazakhstan, Russie 2015 – Ukraine, France
2016

Un jour, dans la pénombre d'un dortoir australien, je me retrouvais face à deux individus à l'hygiène douteuse, les cheveux en bataille et trimballant avec eux deux gros sacs aussi étranges qu'encombrants. C'était Greg et Alex, et leur vélos pliants.

Tout de suite, notre passion du voyage et notre vision commune de la vie nous amena à partager des anecdotes à base d'achat de tuk-tuk au Laos et d'extraits de films de Jean-Pierre Marielle. C'est ainsi, dans les soirées endiablées de Perth, qu'est née une amitié qui se renforcera sous la chaleur étouffante de Port Hedland, au milieu des caravanes, où nous passions nos journées à creuser des trous sur les chantiers, et nos soirées à chanter des chansons avec Migre, le quatrième larron de la bande.

C'est aussi grâce à eux, qu'au fin fond de l'Afrique, j'ai commencé à penser à prendre un vélo et que je me suis retrouvé à pédaler dans les montagnes du Caucase, boire beaucoup trop de thé en Iran, beaucoup trop de vodka au Kazakhstan, camper sous la neige par moins dix degrés, rencontrer la police Russe à plusieurs reprises, et aujourd'hui encore, traîner mes guêtres avec plaisir au fin fond du département de l'Ain.

Florian

KATERINA

Costa Rica, Panama, Colombie, Espagne, France, Italie, Croatie,
Bosnie, Kosovo, Serbie, Bulgarie, Turquie, Suisse

2015 - Chili, Suisse, France 2016 - France 2017

Aterricé en Costa Rica en mi primera experiencia como viajera solitaria, con la idea de conocer gran parte del país, adentrarme en la selva y encontrar un trabajo como Veterinaria en un cálido y tupido bosque junto al mar...estaba muy equivocada.

Ya en San José, llegué a un hostel en donde habían muchos mochileros de todas partes del mundo y, entre ellos, un par de franceses misteriosamente más antisociales que el resto, que parecían estar más interesados en sus computadores que en conocer gente. Pero claro, quede completamente atónita cuando, después de una forzada conversación en busca de sacarles algunas palabras, me entero que el par llevaba 4 años recorriendo el mundo en bicicleta! Y que, más aún, una de sus de sus paradas había sido uno de mis grandes sueños, Papúa Nueva Guinea. No podía creerlo! Sentí envidia al escucharlos contar sus historias y ver sus videos pero, al mismo tiempo, una gran inspiración que hizo fijar mis ojos sobre uno de ellos.

Conversando con la chica de la recepción del hostel, ésta me comentaba que sí, que eran guapos pero que expelían un olor tan fuerte que ella creía habían alejado a todas las posibles interesadas y que no podía entender por qué TODOS los días el chico de pelo más oscuro (Alex) usaba la misma polera roja y su hermano, la misma camisa azul; que ella jamás podría estar con un hombre así. Mientras nos reíamos a carcajadas del tema, yo pensaba: "mmm.. nada que un buen desodorante no pueda solucionar".

Y bueno, así fue (o algo así). Después de una larga conversación en donde mi hombro “descansaba” bajo su axila, volví a mi habitación a dormir cuando me doy cuenta que había un olor humano bastante fuerte en ella. Luego de unos minutos sin entender por qué se sentía tan cercano, recordé a la recepcionista. Al cabo de 10 días, me armé de valor y lo mandé a comprar un desodorante.

A las dos semanas de recorrer Costa Rica como turistas comunes y silvestres, yo figuraba asintiendo con la cabeza cuando Alex me preguntó: “¿Te gustaría intentar viajar en bicicleta? ”. Dije que sí sin tener alguna noción de lo que se venía; para mí, el cicloturismo era un concepto absolutamente nuevo (que, de hecho, conocí gracias a Alex y Greg), pero en ese momento solo recordaba una frase que alguna vez escuché...”si algo parece aterrador y alucinante al mismo tiempo, hazlo”.

Los primeros días fueron muy duros, mis piernas lloraban y mi cabeza no entendía por qué había tomado esa decisión, pero poco a poco fui aprendiendo y entendiendo cómo funcionaba esta maravillosa forma de viajar; y pesar de que lloré y quise abandonar todo unas cuantas veces, eran momentos absolutamente insignificantes al lado de lo que gané.

Haber aceptado la propuesta de Alex de viajar en bicicleta fue una de las mejores decisiones de mi vida. Conocí lugares que nunca pensé que haría y vivimos un sinfín de experiencias que sacaron a la luz mis más grandes fortalezas, así como también mis más oscuras debilidades. Logré conocerme profundamente y conocer a este peculiar francés que, a simple vista parece ser un poco rudo e introvertido, pero que en el fondo es un romántico aventurero que logró que al cabo de 2 años me mudara a Francia.

Katerina

Parce qu'en voyage chaque communication se mérite, nous avons voulu partager avec vous un peu de frustration à ne pas toujours comprendre les locaux. Retrouvez les traductions de ces témoignages sur la page suivante :

<http://www.deuxsingesenhiver.com/temoignages-du-livre>

QUELQUES STATS

-20°C, température la plus basse par laquelle nous avons pédalé
1 moto achetée au Viêt Nam
1 vélo volé à San Francisco
1 sac volé à Bangkok
1 nuit sur la grande muraille
1 tendinite
1 streptocoque
1 grand amour qui dure toujours
2 tuk-tuks achetés au Laos
2 neveux nés pendant le voyage
8 grammes de cocaïne sniffée
13 MST contractées
28 litres de thé bus en Iran
35 jours consécutifs sans douche
45 piqûres de mouches tsé-tsé
50°C, température la plus élevée par laquelle nous avons pédalé,
en Oman
53 pays visités
73 kg de nourriture offerts
90, taux d'humidité moyen d'un mois d'été à Port Hedland
427 crevaisons
548 litres d'alcool avalés
621 piqûres de moustiques
1 123 litres d'eau croupie avalés
1 725 jours de voyage
2 257 heures assis sur la selle
3 300 m, sommet le plus haut gravi à vélo, au Kirghizistan
5 000 km de vélo tracté par une moto
5 200 km de Transsibérien
40 770 km pédalés

REMERCIEMENTS

À notre mère, pour s'être fait un sang d'encre pendant des années, pour son support, pour être notre première supportrice.

À notre père, qui malgré d'être indigne et nous incapables, a eu la noblesse de regarder chacune de nos photos, même les plus ratées.

À notre sœur, qui s'est sacrifiée pour assurer la continuité de la lignée et s'est assurée que ses trois marmots nous reconnaissent à notre retour.

À notre famille, nos amis, pour avoir attendu notre retour si longtemps. Certains n'y croyaient plus.

À Katerina, pour le bout de route là bas, et la vie maintenant.

À Marie-Claire, pour les relectures et retours précieux, son aide entêtée lors de l'écriture et la promotion de ce livre, et pour la préface.

Aux relecteurs et amis, Julie, Jean-Baptiste, Marie et Aurélie, pour s'être fait mal aux yeux sur nos fautes et tournures alambiquées.

À celles qui nous ont supportés pendant un temps, ou qui nous supportent toujours.

À Florian, pour sa compagnie pendant de longs mois, et pour la photo de couverture.

À Dennis, à Flo (encore lui), à Kristian, à Migre, quatre frères avec qui nous avons tant partagé.

À Laurent, que nous avons rencontré à San Francisco, pour son amitié et pour la vidéo de la campagne de crowdfunding.

Aux nombreux contributeurs d'Ulule, qui ont soutenu notre projet d'auto-édition.

À l'associé de Greg en Australie, qui est une vraie tanche mais sans qui JAOFF n'aurait pas existé.

À Cliff, qui croupit en prison, pour son immense générosité et son aide.

Aux autres dealers, camés, alcooliques et réfugiés du Speedway qui sont en liberté, pour ces quelques mois de folies.

Aux populations autour du monde, pour avoir contribué à ce voyage en nous aidant, arnaquant, aimant, volant, rinçant, attaquant, hébergeant. Il faut de tout pour faire un monde.

À nos ancêtres qui ont inventé l'alcool, ce puissant traducteur entre les peuples.

Aux éditeurs qui nous ont permis de nous auto-éditer grâce à leurs tarifs et pratiques prohibitifs.

À ceux qu'on aurait oubliés. Vous viendrez prendre l'apéro.

À tous ceux qui veulent des remerciements. Parce que c'est gratos.

NOTES

- 1 En référence au film *Un singe en hiver* d'Henri Verneuil avec Jean Gabin et Jean-Paul Belmondo.
- 2 En référence au film *L'homme qui voulut être roi* de John Huston, avec Sean Connery et Michael Cain, et au livre de Rudyard Kipling du même nom.
- 3 Les vitesses sont situés à l'intérieur du moyeu, l'axe central de la roue.
- 4 Soupe-ragoût de viande épaisse au paprika.
- 5 Boisson à base de pommes séchées.
- 6 Surnom donné à Staline par Roosevelt et Churchill.
- 7 Bains publics avec généralement le sauna et la piscine.
- 8 Nom du Transsibérien en Russie.
- 9 Distributeur d'eau bouillante pour le thé, les nouilles instantanées, la purée.
- 10 Grand-mère russe.
- 11 Saint patron des voyageurs et des automobilistes.
- 12 Appelé "Ovoo", dressé en général au point culminant d'un col, le voyageur s'y arrête, en fait trois fois le tour à pied et y dépose une pierre, une offrande, quelque chose pour manifester sa gratitude que le voyage se passe bien. La majorité des Mongols sont de religion bouddhiste, mais les rites et croyances chamaniques ont conservé une place dans la vie quotidienne des habitants.
- 13 Un menu en cyrillique, l'autre en anglais. Il faut commander avec celui en cyrillique pour obtenir les bons prix.
- 14 Bonjour en mandarin.
- 15 Jeu vidéo dont le but est de construire sa ville.
- 16 Sorte de ravioli cuit à la vapeur.
- 17 Longueurs selon si l'on prend en compte ou non ses parties détruites. Contrairement à la légende, elle n'est pas visible depuis la lune, ou on apercevrait aussi toutes les autoroutes, ce qui n'est pas le cas.
- 18 1€ = 8 yuans.
- 19 À ne pas confondre avec la province voisine du Shanxi où nous étions à Datong.
- 20 Non, la clim ne fuyait pas.
- 21 Avec branlette finale.
- 22 Impossible à l'époque en Corée.
- 23 Le surnom de Suzhou est la Venise de l'est.

24 Le plus long pont maritime est aussi en Chine avec 41km. La Chine détient également le record du plus long pont terrestre, un pont ferroviaire de 165km.

25 La Chine compte huit agglomérations de plus de dix millions d'habitants ainsi que plus de trente villes d'au moins deux millions d'habitants.

26 On l'a vu.

27 Politique économique désastreuse lancée par Mao Zedong en 1958.

28 Toujours dans le sens où les locaux la boivent.

29 En fait, il y en avait des dizaines par jour mais ça mériterait un bouquin complet rien que pour ça.

30 Une vraie farandole, comme des gamins.

31 Nous apprendrons plus tard qu'il y a un tarif pour les nationaux et un pour les étrangers.

32 Ils réclamaient les tickets de retrait que nous n'avions pas gardés pour prouver la provenance de l'argent. Nous avons fini par retirer une petite somme supplémentaire pour avoir au moins un ticket. C'est passé après trois heures de négociations dans deux banques pour changer 150 \$.

33 La seule bière du pays.

34 Véhicule à trois roues faisant souvent office de taxi en Asie.

35 Car elle n'est pas à son nom.

36 cf. l'entrée en Mongolie.

37 Plus de 800 morts.

38 Les Thaïs sont une ethnie dépassant un peu les frontières de la Thaïlande.

39 L'équivalent d'1€.

40 Un drama est l'équivalent des Feux de l'amour ou de Plus belle la vie chez nous, avec des acteurs encore plus mauvais. Très populaire en Asie.

41 Personnage aux grandes oreilles et à l'air simplet de la saga Star Wars.

42 Un des pires au monde en termes de sécurité routière.

43 347,75 km à 25,31km/h. 13h 44 de pédalage.

44 Appelés aussi *Ladyboy* ou *Katoy*.

45 Bière la plus populaire du pays.

46 Que j'ai moi aussi connu une fois en Corée du Sud il y a trois ans.

47 Entre adultes.

48 C'est juste l'avis de beaucoup de chauffeurs de taxi, mais est-ce qu'un chauffeur de taxi en France tiendrait le même discours?

49 <http://htc.anu.edu.au/pdfs/Knode1.pdf>

50 <http://al.odu.edu/sociology/faculty/documents/turner6.pdf>

51 La ville du sexe tarifé en Thaïlande.

52 Ça ne s'invente pas, c'est son vrai prénom.

53 En Thaïlande, farang (en thaï: ฟาร์ง), parfois prononcé falang, est un mot thaï utilisé pour désigner les étrangers blancs. Il est dérivé du mot farangset (en thaï: ฟาร์งเซต), qui signifie "français" ou "Français".

54 Boxe thaïlandaise.

55 Contrairement à la Thaïlande.

56 C'est en fait la noix d'arec, souvent consommée sous forme d'une préparation à mâcher avec la feuille de bétel. Une fois mâchée, la noix de bétel a un effet relaxant et coupe faim, un peu comme la cigarette. La recette est basique: une noix de bétel avec du "lime" qui est un type de corail passée en poudre et du "mustard stick", une sorte de plante poivre. On fourre le tout dans la bouche, mâche, recrâche et caetera. Dix ans après, les dents ont la même teinte.

57 Bogyoke Aung San est considéré comme le libérateur de la Birmanie et est admiré de tout son peuple. Il fut assassiné juste avant l'indépendance. C'est le père de Aung San Suu Kyi.

58 Vue sur le Laos, la Birmanie et la Thaïlande.

59 10 000K = 1€.

60 Synonyme de voyageur. Backpack=sac à dos.

61 1€ = 27 000 dong.

62 Fruit tropical à l'odeur très forte. C'est le camembert bien fait des Asiatiques.

63 1€ = 11 800 roupies indonésiennes.

64 Jayapura est en Indonésie mais déjà sur l'île de Papouasie.

65 Boulettes de viande servies avec une sorte de soupe de nouilles assez épicée.

66 C'est bon pour le dos, disent-ils.

67 *Laportea decumana* (Roxb.) Wedd. Urticaceae: une ortie.

68 Fruit à pain qui vient de l'arbre à pain. À maturité, il est de couleur verdâtre, jaune pâle à jaune orangé. C'est un gros fruit rond ou oblong, de 12-25 cm de diamètre, pesant 1,5 à 2 kg. L'épiderme est marqué de figures hexagonales centrées sur un point épineux. La pulpe est de couleur crème.

69 Environ 45€ à l'époque.

70 Qui vient des Highland qui signifie haute terre. Il s'agit du centre du pays, montagneux. Goroka est la capitale des Highlands mais Mount Hagen est la plus grosse ville (46 000 habitants)

71 1 kina = 0.38 € en juillet 2012.

72 3 900 € au cours de l'époque.

73 Permis vacances-travail, équivalent à un an de visa et permettant de travailler.

74 Dorénavant, tous les \$ feront référence à des dollars australiens. Le taux de change est historiquement à environ 0,70 € pour 1 \$.

75 Surplus de taxes prélevées à la source que le gouvernement australien rembourse.

76 Australien.

77 Surnom des Français en Australie. Frog = grenouille.

78 Ce qui en fait le plus gros port en tonnage d'Australie.

79 Le plus grand groupe minier au monde.

80 Je transporte entre autres, mon vélo et le reste de mes affaires.

81 Grand comme la France, le Pilbara est une des neuf régions d'*Australie-Occidentale*.

82 La Boston Tea Party fut une révolte politique à Boston contre le Parlement britannique en 1773.

83 Travail manuel.

84 Couchsurfing: site internet permettant d'héberger les voyageurs gratuitement. Nous nous étions inscrits et hébergions quelques personnes dans notre caravane.

85 "*Juste un autre putain de Français*".

86 Mouth est Bouche en anglais.

87 Marque de bière australienne

88 Migre vient pour une infection dentaire qui n'a rien à voir.

89 Ils piquent apparemment les chiens pour organiser des combats.

90 À l'époque, nous habitions déjà en ville. Finalement, la séance avait été reportée puis il s'est fait arrêté peu de temps après.

91 Nous avons l'habitude de la chambrer en l'appelant ainsi, ce qu'elle prenait très bien.

92 En Nouvelle-Zélande, tous les dollars feront référence à des dollars néo-zélandais. À l'époque, il faut compter un taux de change de 0,60 € pour 1 \$.

93 On a vérifié, c'est vrai.

- 94 À l'époque, l'article que nous avons écrit sur le sujet a tellement tourné sur internet qu'il a fini par tomber dans les mains des principaux concernés pour notre plus grand bonheur.
- 95 Oui, j'ai déjà goûté, faut pas mourir bête. Et on ne s'est pas trompé de rayon.
- 96 J'ai bien sûr omis de lui parler des deux précédents.
- 97 Site internet d'entraide entre cyclistes.
- 98 Le Danois rencontré au Laos.
- 99 San Francisco Police Department.
- 100 L'ancien en cours de démolition suite au séisme de 1989, et le nouveau, antisismique.
- 101 Bars de mauvaise réputation, à l'ambiance un peu glauque.
- 102 Le quartier homosexuel de San Francisco.
- 103 La meilleure de tous les temps.
- 104 Le désert de Mojave occupe la première place mondiale pour la production d'énergie éolienne.
- 105 - *Bonjour, vous savez où sont les douanes ?*
- *Je ne parle pas anglais!*
- *Euh... tampon... passeport?*
- *Je ne parle pas anglais!*
- 106 À l'époque, un peso mexicain vaut 17€.
- 107 Les deux joints étaient usés, mais pour qu'ils lâchent tous les deux au même moment...
- 108 Groupe de musique traditionnelle.
- 109 Magasins.
- 110 1€ = 8,5 Quetzals.
- 111 Prononcer Tsoutouril.
- 112 Boulangerie.
- 113 Alex leur offre sa carte du monde par la suite.
- 114 Le château de Fay: <http://www.fincadefay.com>
- 115 Sont également concernés dans cette région: le Panama et quelques micro-États des Caraïbes.
- 116 Cette fois, c'est vrai.
- 117 Langue indo-européenne autrefois parlée dans le sous-continent indien. Aujourd'hui comparable au latin dans son usage.
- 118 Sorte de pain au fromage.
- 119 Qui a vécu avec nous à Port Hedland.
- 120 Nom donné à la cocaïne. Signifie perruche, car on parle beaucoup plus quand on en prend.
- 121 À l'époque, 1€ = 2800 pesos colombiens.

122 Sept ou huit heures effectives à pédaler correspondent à une journée de près de quinze heures.

123 Guérilla révolutionnaire communiste

124 Environ 0,50 €.

125 Au moment du décollage, il communique sa trouille à Dieu.

126 Brooklyn Nets vs Toronto Raptors.

127 Zones urbaines ou quartiers souvent pauvres et sous-équipés qui ont été réservés aux non-Blancs (Noirs, Indiens, etc.)

128 Si je distingue souvent si je parle à un Blanc ou à un Noir en Afrique, c'est parce que le point de vue et les informations des uns et des autres ne sont pas les mêmes. En gros, je rigole bien plus avec les Noirs, mais ai de meilleures informations avec les Blancs. Un simple constat.

129 *Ne dors pas dans le bush. Ici des gens tuent d'autres gens. Tu devrais dormir au prochain garage cette nuit.*

130 À l'époque, 1 € = 13 rands.

131 Le piaf du Roi Lion.

132 Comparé à l'Amérique latine par exemple.

133 Coiffeur. Prix de la coupe de cheveux : 1 \$.

134 Farine de maïs.

135 1 € = 11 pulas.

136 Animal peureux et pacifique en Asie et très dangereux en Afrique.

137 Qui ne valent pas plus que le papier qui les compose.

138 Mon pneu arrière a bientôt 20 000 km au compteur et le témoin d'usure s'élargit un peu plus tous les jours.

139 1 € = 8 kwachas zambiens = 500 kwachas malawites.

140 Société secrète qui poursuivrait un plan secret de domination du monde. Les Africains sont obnubilés par le complot illuminati.

141 Prononcer Mouzouzou.

142 1 € = 2 200 shillings tanzaniens au 10 mai 2015.

143 Langue officielle de Tanzanie, Ouganda, Kenya.

144 Ou muzungu. Prononcer mouzoungou.

145 Prononcer Ougali et Koukou.

146 Soupe de poulet. Prononcer soupou koukou.

147 On en apprend des choses sur un vélo...

148 N, N-diéthyl-3-méthylbenzamide, répulsif puissant pour moustiques.

149 Ugali et viande de chèvre.

150 Où Eau ?

151 D'ailleurs, je me méfie toujours.

152 Dont deux pour les trente derniers kilomètres.

153 Groupement de langues plus larges comprenant notamment le swahili.

154 Une sorte de maire.

155 Des shillings ougandais, soit 3500 shillings ougandais pour un euro.

156 Moto-taxi à la conduite un peu énervée.

157 — *Nous prions dehors. Mais tu es ici, alors on ne fait pas de bruit.*

158 — *Frère Gregory, je voulais savoir si tu étais en vie.*

— *Bien sûr que je suis en vie!*

— *OK pas de problème. Ne t'inquiète pas. Tu es en sécurité ici.*

159 Notons que ces bestioles sont naturellement moches et qu'il n'y a aucun lien entre le fait qu'elles bouffent n'importe quoi et leur aspect répugnant.

160 Chutes d'eau sur le Nil.

161 Imaginez bien qu'avec mon état, quand je trouve que c'est sale, c'est qu'il y a urgence sanitaire.

162 Athlète éthiopien qui gagna pieds nus le marathon olympique de Rome en 1960.

163 *Cheap* signifie *pas cher* ou *bon marché* en anglais. Étrangement, il manque un mot de vocabulaire dans notre langue pour exprimer cette idée que nous ne savons formuler qu'en deux mots.

164 1€ = 110 shillings kenyans.

165 Longs cris aigus et modulés, que poussent habituellement les femmes maghrébines ou juives.

166 *Les pêcheurs seront punis! Et Jésus notre seigneur nous sauvera des flammes de l'enfer!*

167 Je parle là uniquement en termes de travail et de lien de subordination. Je fais un gros bisous aux Chinois.

168 Le Rub al-Khali (الربع الخالي), littéralement le Quart Vide, est l'un des plus grands déserts et la plus grande étendue ininterrompue de sable au monde. Il occupe environ 650 000 km² dans le tiers le plus méridional de la péninsule arabique. Il fait partie de l'ensemble plus vaste du désert d'Arabie.

169 Sans compter l'humidité frôlant les 90 %.

170 Les conducteurs musulmans dans le désert ont tout de même le droit de boire.

- 171 Sorte de flan gélatineux translucide très sucré au goût d'aman-
de, de datte et de tout ce qu'ils ont trouvé de sucré à mettre dedans.
- 172 Boisson parfumée à base de lait fermenté.
- 173 Obstacle anti-char statique en acier composé de pièces soudées
entre elles à angle droit.
- 174 Le précédent ayant définitivement rendu l'âme à cause de la
chaleur et du sable.
- 175 La *Kaaba* est une grande construction cuboïde au sein de la
Mosquée sacrée de La Mecque, autour de laquelle les pèlerins ef-
fectuent les sept tours du tawaf, la circumambulation des musul-
mans en pèlerinage.
- 176 La plus haute tour du monde avec un pic à 828 m.
- 177 Permis d'alcool.
- 178 Parti d'extrême gauche espagnol.
- 179 L'ami annécien que nous avions retrouvé à Rome.
- 180 Traduction littérale de "Pamukkale".
- 181 1€ = 39 000 rials au lieu de 32 000.
- 182 Religion monothéiste non-biblique originaire de Perse.
- 183 Le temps de faire demi tour à vélo, une foule de badauds en-
tourait la scène.
- 184 Les Iraniens sont perses et non arabes. Vu de chez nous, on a
tendance à mixer un peu tout ça mais la différence est importante.
- 185 Ce qui ne contribue pas particulièrement à leur beauté na-
turelle d'ailleurs. C'est en Iran que le taux de femmes ou d'hom-
mes se faisant refaire le nez est le plus élevé au monde. 200 000
opérations sont effectuées chaque année.
- 186 Week-end compris.
- 187 Secte religieuse dont les membres assassinaient sur ordre de
leur maître entre le XI^e et le XIII^e siècle, supposément sous l'em-
prise de haschich.
- 188 L'équivalent musulman de la Croix-Rouge.
- 189 Hijab: voile autour de la tête; Tchador: Voile recouvrant la
tête et le corps; Niqab: idem + la bouche; Burka: voile intégral, on
ne voit même pas les yeux.
- 190 Nous avons prévu un budget "pot-de-vin" dans cette éven-
tualité.
- 191 Pour un bon exemple de tabaâ, voir Hamadi Jebali, ancien pre-
mier ministre tunisien.
- 192 Nous apprenons par la suite que cela signifie *Mort à l'Amérique*,
Mort à l'Angleterre et *Mort à Israël*.

193 L'Iran est le seul pays qui n'a pas de liaison maritime sur la Caspienne, le visa azéri est aussi très pénible à obtenir et nous oblige à revenir à Téhéran plusieurs jours, et Florian a déjà vu l'Arménie.

194 27 000 km en trois ans.

195 Littéralement. "*Se sauver en emportant quelque chose qui ne vous appartient pas*". Selon certaines études, entre 35% et 45% des femmes kirghizes épousent un homme contre leur volonté.

196 Après un minimum à -17°C .

197 La boisson nationale kirghize, appelée le *kumiss*.

198 À l'époque, 75 soms valent 1€.

199 Beignets de viande frits.

200 Prononciation phonétique de vélo en russe.

201 À l'époque 1€ = 70 roubles.

202 Félix Djerzinski était le chef de la police politique des Bolcheviks. Son faciès est facilement reconnaissable.

203 Théorie selon laquelle des "hommes-reptiles" dominent le monde en secret.

204 Marque réputée d'équipements, accessoires et matériel pour vélo.

CRÉDITS

Textes & images, tous droits réservés :
Grégory Perrachon - Alexandre Perrachon

Dessin : René Le Honzec

Dépôt légal : avril 2017

ISBN : 978-2-9559872-7-8

